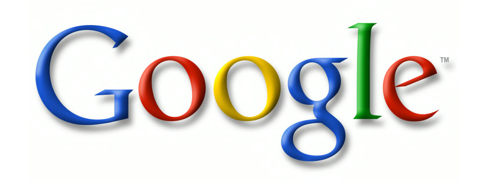




HISTOIRE

DU MONTÉNÉCRO

ET

DE LA BOSNIE

LE PUY-EN-VELAY — IMPRIMERIE R. MARCHESSOU.

HISTOIRE

DU

MONTÉNÉGRO

ET DE

LA BOSNIE

DEPUIS LES ORIGINES

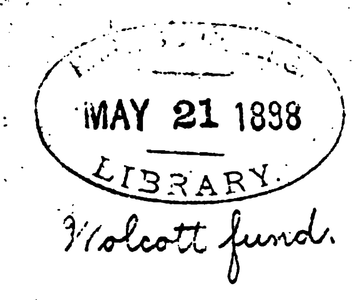
PAR

P. COQUELLE

Officier de l'Ordre de Saint Sava de Serbie,
Chevalier de l'Ordre de Saint Jacques de Portugal.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1895


MAY 21 1898
LIBRARY.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

NICOLAS Ier

PRINCE SOUVERAIN DE MONTÉNÉGRO ET DE LA BERDA

CET OUVRAGE

EST RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉ

PAR L'AUTEUR

AVANT-PROPOS

Il n'y a pas que les grandes nations dont l'histoire soit intéressante, et ce n'est point parce qu'un peuple compte trente ou quarante millions d'habitants et que ses souverains, pour satisfaire leur ambition, ont remporté d'éclatantes victoires, en immolant d'innombrables soldats, qu'il a seul des droits à notre admiration. Un peuple, ne possédant qu'un nombre restreint d'habitants et un étroit territoire, peut s'élever au premier rang des nations par ses vertus, inspirer le respect à ses voisins par son indomptable énergie, éveiller la sympathie universelle par la justice de sa cause; quelques-uns sont dans ce cas et plus particulièrement le Monténégro.

Ce nom seul est un poème de bravoure et de grandeur simple; pour les chrétiens de la péninsule Balkanique le Monténégro fut, pendant quatre siècles, le refuge contre l'oppression ottomane, la ressource dans les moments sombres du désespoir, la suprême espérance dans l'avenir, l'étincelle qui jamais ne s'éteignit et ralluma sans cesse le feu sacré des défenseurs de la cause du Christ. Serbes, Bulgares, Bosniaques, Grecs, tour à tour subjugués par la Porte, cherchèrent un appui dans le Monténégro et trouvèrent un asile inviolable dans ses inaccessibles montagnes. Là, c'était la pauvreté voisine de la misère, loin de la patrie, la lutte continuelle contre l'envahisseur; mais c'était au moins la terre libre, car, disons-le bien haut, le Monté-

négro ne fut jamais complètement conquis par les Ottomans, jamais il n'a reconnu la domination turque sur la race slave. Le drapeau de l'indépendance des chrétiens a toujours flotté fièrement sur les cimes abruptes de la Montagne-Noire. Quand, à la suite de combats heureux, le flot de l'invasion ottomane se retirait, les chrétiens descendaient à sa suite dans les basses vallées, relevaient les chaumières détruites, remettaient le sol en culture, puis reprenaient le chemin des montagnes quand le sort des armes leur devenait contraire. Pendant quatre siècles les mêmes événements se reproduisirent, causés par les mêmes faits. Il y eut parfois des trêves plus ou moins longues, jamais de paix sérieuse; pour cela il eut fallu abdiquer, et les Monténégrins n'y consentirent jamais.

Si les villes les plus rapprochées du littoral de la mer Adriatique subirent souvent l'occupation turque, il n'en fut point de même du massif montagneux qui forme la partie septentrionnale de la principauté actuelle.

Les Monténégrins s'y défendirent toujours victorieusement et conservèrent dans leurs retraites tous les caractères les plus nobles des Slaves du Sud : la valeur guerrière, l'honnêteté, le respect de leur antique foi religieuse.

C'est là leur plus beau titre de gloire.

L'histoire de ce petit peuple est surprenante et bien digne d'être étudiée dans ses détails; elle est instructive au plus haut point, et malheureusement trop peu connue en France.

Elle présente de nombreux points de ressemblance avec celle des Serbes leurs voisins, en ce sens que les deux nations ont une même origine, des aspirations communes et sont toujours restées unies dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. C'est pourquoi on est facilement porté à les confondre l'une avec l'autre; et cependant, il a existé bien des différences entre elles, tant au point de vue de leurs rapports avec les puissances occidentales, qu'à celui de leur lutte contre la Turquie. D'ailleurs, depuis le milieu du

XIVe siècle, elles sont complètement séparées. L'existence politique du Monténégro forme un tout homogène et bien distinct, comme nous le verrons fréquemment dans le cours de cet ouvrage, et, ce qui étonne le plus, c'est de constater que, malgré sa faiblesse numérique, il a toujours su garder sa vie propre, aussi bien lorsqu'il était allié de monarques plus puissants que lui, que lorsqu'il fut pressé de tous côtés par les Ottomans. Il resta toujours lui-même, sans interruptions, sans défaillances, et il est, à peu de chose près, aujourd'hui, ce qu'il était au Xe siècle sous le rapport de l'étendue territoriale ; mais, en revanche, combien sa puissance morale a grandi depuis cette époque et quelle influence salutaire il a exercé sur les nations slaves ! N'est-ce point là une des plus singulières particularités que l'histoire puisse présenter [1] ?

Nous n'avons point besoin d'insister sur les sentiments que le Monténégro a toujours inspirés à la France ; ils sont assez connus, et la personnalité de Son Altesse le prince régnant de Monténégro est une de celles pour laquelle nous professons la plus vive sympathie. La haute estime que sa majesté le tzar Alexandre III avait pour le prince Nicolas et les liens d'étroite amitié et de parenté qui unissaient ces deux souverains, sont une preuve éclatante de l'importance politique du Monténégro et des qualités qui distinguent le chef de sa dynastie nationale.

1. Notre histoire des Slaves du Sud ne serait point complète si nous négligions d'exposer, dans le présent volume, l'histoire de la Bosnie, qui joua un rôle important, à côté de la Hongrie et de la Serbie, et devint un royaume indépendant. Tel il resta pendant un siècle et demi, pour tomber ensuite lui-même sous le joug des Ottomans.


CARTE
pour suivre les Opérations
militaires de l' HISTOIRE
du MONTÉNÉGRO
par P Coquelle.
Légende
Villes
Villes fortifiées
Villages, Bourgs
Forts et Kulas
Routes
Limites actuelles du Monténégro
Limites avant 1878
Echelle
1/400.000
16° du méridien de Paris
16°
17°
HERZEGOVINE
DALMATIE
MER ADRIATIQUE
Mostar
Stolac
Ljubinje
Trebinje
Raguse
Bilek
Piva
Drobnjacks
USKOKS
Benjani
Moratch
Piperi
RUDINE
Klobuk
Grahovopolje
ZUBCI
NIKSITCH
Katounska
Cettigne
Rieka
Cattaro
Budua
Spitza
Antivari
Dulcigno
Podgorica
SKADARSKA


17°
SERBIE
SANDJACK de NOVI-BAZAR
RASCIE
Piva
Saranzi
Drobnjacka
Novi-Bazar
Bielopolje
Berane
Kolaschin
Moratchka
BERDA
Piperi
Vasojevitch
Gornj
Dolnj
Bratonitch
KOUTCHI
Drekalovitch
Mokra Planina
Plava
Ipek
DINOSI
KOTCHK KRAINA
Malisori
Clementi
Katounska
Cettigne
Rieka
Podgoritza
Hoti
ALBANIE
Mirdites
Kastrati
Dukajdjins
Drin fl
Drin fl
Scutari
Spitza
Antivari
IQUE
Bojana fl
Dulcigno
Alessio
17°
P. Coquelle Del.

PREMIÈRE PARTIE

LE MONTÉNÉGRO AU MOYEN AGE

(900-1516)

CHAPITRE PREMIER

LE PAYS ET SES HABITANTS

A l'époque de la domination romaine, la contrée connue aujourd'hui sous le nom de Monténégro formait une partie de l'Illyrie. Les auteurs latins la confondent avec la Diocletia et ne semblent point établir de distinction entre ces deux provinces. Safarick, dans ses *Études serbes*, nomme le pays la Zéta et donne à ce nom une origine latine. Nous croyons, avec plus de raison peut-être, que le nom de Zenta vient de la langue albanaise ou skipetare, parce que les Albanais, dès le début du XIe siècle, possédaient toute la contrée jusqu'au-delà des bouches du Cattaro. Le professeur Franz Miklosich[1] est d'ailleurs de cet avis, il écrit : « la Zenta », comme la plupart des historiens serbes. On divisait au moyen âge la province de Zenta en deux parties : la haute Zenta, située sur les deux rives de la rivière du même nom, et la basse Zenta, formée par la plaine fertile qui s'étend autour du lac de Scutari et touche au rivage de la mer Adriatique. Mais les écrivains de l'époque ne sont point d'accord sur la situation respective de ces deux divisions territoriales[2] et sur la ligne de démarcation exacte qui les divisait.

D'où vient donc cette appellation de Monténégro si différente de celle de Zenta ?

Les opinions sont fort nombreuses à ce sujet, et nous croyons utile d'en exposer ici quelques-unes.

1. *Die serbischen Dynasten Crnojevitch*, p. 29.
2. Farlati, *Yllíricum Sacrum*, p. 26.

D'abord, Vouk Stefanovitch mentionne une tradition populaire, d'après laquelle le nom de Crnagora, en serbe Noire-Montagne, a été tiré de celui d'un knèze ou comte, nommé Étienne Crnagorac (Étienne-le-Noir), plus tard Étienne Czernovitch, prince de Monténégro, qui conquit toute la vallée de la Zenta et fonda la seconde dynastie monténégrine.

Milakovitch, dans son *Histoire de la Tsernagore* (en langue serbe), dit que le pays s'appelait primitivement Crnojeva Gora.

Voici une autre explication d'origine albanaise : les Ottomans, étonnés de n'avoir pas encore réussi à vaincre les habitants de la province de Zenta et quelque peu effrayés des prouesses inouïes de ces guerriers intrépides, leur donnèrent le nom d'hommes noirs, ce qui, pour eux, personnifiait l'idée de bravoure et de cruauté.

De là, à étendre au pays tout entier l'appellation de ses habitants, il n'y avait qu'un pas, et les Turcs prirent l'habitude de nommer la principauté Kara-Dag, ce qui signifie dans leur langue Môntagne-Noire. Les Albanais, convertis à l'Islamisme et devenus ses soldats les plus intrépides, disent Mal-esia, dont la signification est identique.

Cyprien Robert prétend que le mot noir, en slave uskoks, s'appliquait également à un proscrit, et il en conclut que les montagnes situées au nord de la Zenta, ayant servi de refuge à un grand nombre de Serbes proscrits par les Turcs, prirent le nom de montagnes des Uskoks, ou montagnes des Proscrits, par extension montagne des hommes noirs, enfin Montagne-Noire. Cette explication nous semble bien compliquée pour être exacte ; d'ailleurs, l'ouvrage de Cyprien Robert sur les Slaves de Turquie est si souvent entaché de partialité, que nous n'osons donner une créance absolue à ses affirmations.

Bien plus simple est l'explication fournie par les Vénitiens. Un noble patricien du nom de Bolizza, habitant Cattaro, qui voyageait sur les côtes de la Zenta, vers l'an 1600, reproduit les assertions des auteurs italiens. Pour eux, les grands sapins qui, dans les siècles passés, couvraient les flancs des montagnes et s'étendaient jusqu'à leurs cimes, donnaient au pays tout entier, vu de la mer, un aspect triste et particulièrement sombre. Les Vénitiens et les Dalmates disaient que c'était là

« uno monte nero », et le nom est passé de l'italien dans toutes les langues occidentales qui le prononcent monténégro.

Telle est, selon nous, et aussi selon Franz Miklosich et la vicomtesse Strangford, dans son ouvrage sur les côtes de l'Adriatique, la véritable explication, la plus simple et, en même temps, la plus rationnelle.

Nous avons tenu à éclaircir cette question avant de passer à la description du pays, à cause des controverses auxquelles elle a donné lieu.

C'est à juste titre que le haut Monténégro fut dénommé pays sombre, car il est rien moins que riant au point de vue physique.

La partie septentrionale de la principauté est la continuation du massif montagneux, formé par la réunion des monts Argentaro, ou Alpes de Dalmatie, qui courent parallèlement à la mer Adriatique, et des monts Balkans proprement dits. Le point de jonction de ces deux chaînes, le nœud, constitue un entassement confus et inextricable de plateaux superposés, de profonds ravins, de croupes abruptes et dénudées, les unes inaccessibles, les autres faciles à défendre victorieusement. C'est la région nommée par les Monténégrins la Berda, les montagnes en slave, le sanctuaire inviolé des patriotes.

Une légende, curieuse et bien naïve, a cours parmi les populations de la principauté. Le bon Dieu, dit-elle, lorsqu'il créa le monde, portait à la main un grand sac, dans lequel étaient contenues les montagnes, qu'il semait çà et là sur la surface du globe terrestre. Comme il passait au-dessus du Monténégro, le sac vint à crever, et les montagnes, tombant pêle-mêle et sans ordre, formèrent le massif tourmenté de la Tsernagore.

De cette masse de hauteurs s'échappent, dans la direction du sud, plusieurs rivières dont les plus importantes sont la Riecka, qui arrose Cettigné et se jette directement dans le lac de Scutari; la Zenta, qui se déverse par l'intermédiaire de la Moraka dans le même lac; enfin, la Boïna qui joint ce lac à la mer Adriatique. Les bassins réunis de la Zenta et de la Moraka forment la partie fertile du Monténégro : là, se trouvent les villes de Podgoritza, Riecka, Vir Bazar, Outarina, Sputch;

puis les belles forêts, les vastes pâturages, qui constituent la principale richesse du pays. Cettigné, la capitale du Monténégro actuel, est située sur les premiers plateaux des montagnes, en dehors de cette plaine fertile, et marque le point où commence le pays le plus pauvre de la principauté, la montagneuse Berda.

Plus au sud encore, là où la Moraka se déverse dans le lac de Scutari, le sol devient très fertile, les orangers, les mûriers, la vigne, les grenades, sont cultivés avec succès, et c'est un contraste frappant que de voir réunis, dans une aussi étroite vallée, les climats et les productions, si différents des contrées du Nord et de celles du Midi. Les ports de mer d'Antivari et de Dulcigno sont les deux principales villes monténégrines situées sur le littoral.

Nous aurons l'occasion, dans le cours de cet ouvrage, de parler des divisions territoriales du Monténégro et des frontières qu'il a eues successivement, ainsi que de celles que lui assignèrent le traité de Berlin. Cette question de territoire était une question vitale pour la principauté, depuis que son indépendance a été formellement reconnue par la Porte. Du jour où elle a obtenu son ancien débouché direct sur la mer Adriatique, dont elle était privée depuis quatre siècles, elle a pris une importance bien plus grande que par le passé, aux yeux des nations occidentales qui se sont empressées d'entrer en relations avec elle.

La population monténégrine est un des plus beaux spécimen de la race slave du Sud. Nous avons exposé, d'autre part [1], par suite de quelles émigrations, une partie de la grande famille slave primitivement établie sur les rives du Don descendit, vers le VIIe siècle de l'ère chrétienne, dans la péninsule Balkanique et s'établit bientôt par la force entre le Danube et la mer Adriatique. Les Serbes formaient la plus importante fraction des nouveaux venus, et parmi les pays qu'ils arrachèrent à la faiblesse des empereurs d'Orient figurait le Monténégro actuel. Les Monténégrins appartiennent

1. *Le royaume de Serbie* du même auteur, 1 vol. in-18. Vanier, éditeur, 19, quai Saint-Michel, Paris.

donc à la grande race serbe, ainsi que leurs voisins les Bosniaques et les Herzégoviens, et eux-mêmes se proclament hautement Serbes. La langue, l'emploi des caractères cyrilliens pour l'écriture, la religion orthodoxe, sont les mêmes ; le type physique ne diffère pas sensiblement de celui des habitants de la Serbie. Les hommes sont généralement de haute stature, vigoureux en même temps qu'agiles et infatigables, leur physionomie est régulière, leur front haut; et la dignité de leurs manières, leur air grave et solennel, font une impression profonde sur tous ceux qui les approchent. L'isolement dans lequel les Monténégrins se sont trouvés au milieu de leurs montagnes pendant les longs siècles de leur lutte contre la Turquie, ainsi que le manque presqu'absolu de relations avec les nations voisines, ont contribué, sans doute, à leur imprimer ce cachet de dignité, de noblesse, de hauteur même, qui se décèle dans tous leurs mouvements, et forme un des caractères les plus significatifs de leur race. Ils ne sortent jamais sans leurs armes qui sont, genéralement, un ou deux pistolets et un long poignard à la ceinture, un fusil sur l'épaule. Ce luxe d'armement s'explique sans peine dans un pays où la guerre est, pour ainsi dire, à l'état perpétuel et où la mort la plus désirée est celle que rencontre le brave sur le champ de bataille. Ce sentiment est tellement entré dans les idées du peuple monténégrin que la mort naturelle était, jusqu'en ces dernières années, presque considérée comme un déshonneur, et que le souhait suivant accompagnait le nouveau-né sur les fonts baptismaux : « Dieu le préserve de mourir dans son lit. »

Si le souhait n'était point exaucé et s'il ne succombait ni sous la balle ni sous le sabre du Turc, on disait de lui, il n'est pas mort; mais : « Dieu l'a tué. »

Quand une nation professe de telles idées, il n'est point nécessaire de dire que tous ses membres sans exception sont braves ; les femmes monténégrines ont offert des exemples extraordinaires d'intrépidité sur le champ de bataille ; leur rôle ne se bornait pas à relever les blessés, elles prenaient une part active au combat et ne le cédaient à leurs frères ou à leurs époux, ni en audace ni en adresse dans le maniement

des armes. Quoi donc d'étonnant à ce qu'un tel peuple, peu nombreux, mais habitant une contrée qui se prête admirablement à la guerre défensive, ait pu tenir en échec, pendant cinq cents ans, la puissance ottomane!

GÉOGRAPHIE DE LA BOSNIE

Si nous remontons le cours de la Zenta jusqu'à ses sources, nous atteignons le faîte des monts Argentaro, appelés Nissava Gora par les gens du pays. Nous sommes sur la ligne de partage qui sépare les eaux se déversant dans la mer Adriatique, des tributaires de la mer Noire ; nous dirigeant alors vers le Nord, nous voyons à notre gauche l'Herzégovine, à notre droite la Bosnie.

La haute chaîne de montagnes qui sépare ces deux provinces, et dont les hauts sommets atteignent plus de deux mille mètres, a longtemps empêché la fusion des peuples Bosnien et Herzégovien et explique les difficultés que les premiers ont eu pour étendre leur domination sur les seconds. Une distinction territoriale et une frontière naturelle si nettement tranchées ne sont point sans créer des obstacles presqu'insurmontables à l'union de deux penples, quand bien même ils appartiennent à la même race.

La Bosnie tire son nom du fleuve la Bosna, qui la traverse dans toute sa longueur, et la vallée supérieure du fleuve, le berceau du royaume, forme ce que les nationaux appellent la *haute Bosnie*. Cette province s'étend depuis les sources de la Bosna jusqu'à la passe historique de Vranduk, et consiste en un massif montagneux qu'arrosent les trois affluents de la haute Bosna. La vaste plaine de Sarajevsko (500 mètres audessus du niveau de la mer) constitue le point central de la province. Là s'élèvent la ville de Serajevo, capitale de la Bosnie actuelle, Bobovac, l'ancienne capitale des rois bosniens, Traunick et de nombreuses forteresses.

Quatre fleuves, la Drina, la Bosna, l'Urbas et l'Una, coulant du sud au nord, arrosent la Bosnie et portent leurs eaux par la Save et le Danube dans la mer Noire.

La basse Bosnie, comprise entre la passe de Vranduk au sud et le cours de la Save au nord, se divisait, au moyen âge, en quatre grandes provinces, formées chacune par la vallée d'une rivière.

D'abord, en commençant par l'est, la province de *Solt*, comprise entre la Drina, frontière de la Serbie, et la basse Bosna. La forteresse de Zwornik, sa capitale, a joué un rôle très important dans les guerres soutenues par les Bosniens contre les Hongrois.

A l'ouest de cette province, nous rencontrons celle d'*Usora*, située sur les deux rives de la basse Bosna et riveraine de la Save. Dans ce district se trouvaient les importantes forteresses de Tesanij, Srebrenik et Dobor.

Plus à l'ouest encore, comprise entre l'Urbas et l'Una, nous voyons la grande Zupa ou province de *Dolnij Kraij*, qui, d'abord fort petite, s'étendit bientôt et enveloppa une notable partie de la Croatie, sur les confins de laquelle elle était placée.

On ajoute encore à ces quatre provinces celle de *Zapadne Strane* (textuellement contrée de l'ouest), district formé de trois petites zupas, situées au sud de la province de Dolnij Kraij et appartenant plutôt à la Croatie qu'à la Bosnie proprement dite.

La configuration du royaume de Bosnie n'a rien de commun avec celle du Monténégro. C'est une suite de plateaux échelonnés, qui descendent en pente douce, depuis les sources de l'Una et de la Bosna jusqu'aux plaines de la Hongrie. Une telle contrée se prêtait peu à une guerre défensive, ainsi s'explique pourquoi les Ottomans la conquirent sans peine et purent toujours réprimer avec succès les tentatives de soulèvement des Bosniaques. La Bosnie est un pays de culture et d'élevage, comme tous ceux de la vallée du Danube.

Au physique, les habitants de la Bosnie ressemblent aux Serbes et aux Monténégrins et présentent les traits distinctifs de la race slave du Sud, avec un peu moins de pureté cependant. Nous verrons, dans le cours de leur histoire, qu'ils sont difficiles à gouverner, belliqueux et ne supportant qu'avec peine la domination étrangère, à laquelle ils n'ont pu échapper

depuis le XVIe siècle, surtout à cause de leur caractère inconséquent et batailleur.

De même sont les Herzégoviens. Leur pays, resserré entre les monts Argentaro et la mer Adriatique, est une bande étroite et longue, qui offre les caractères distinctifs du Monténégro et lui ressemble étonnamment sous le rapport du climat, des productions et du relief du sol.

L'*Herzégovine* portait, jusqu'au milieu du XVe siècle, le nom de pays de *Hum*. A cette époque, le voyvode Bosnien Étienne Voukchitch, qui gouvernait cette province, prit le titre de duc et son domaine fut dès lors connu sous celui de Herzegovina, la terre du duc [1]. Un seul fleuve important, la Narenta, dans son cours tourmenté, suivant d'abord du sud au nord les montagnes, puis revenant brusquement sur ses pas pour se jeter dans la mer non loin de Raguse, arrose la principauté d'Herzégovine.

Sur ses rives s'élèvent : Blagaj, l'ancienne capitale, le hameau de Bitsé, séjour de certains rois bosniaques, les forteresses de Ston, Novi, Vrator, Trébigné, enfin la ville commerçante de Driva, sans doute le Slano actuel.

Comme la Bosnie sa voisine, l'Herzégovine s'agrandit, au XIIIe siècle, aux dépens de la Dalmatie et de la Croatie; elle se divisait alors en neuf zupas, au milieu desquelles Raguse indépendante, formait une petite enclave.

Deux des zupas de l'Herzégovine servaient à former le district de *Primorje;* situé le long de la mer Adriatique, entre Raguse et Cattaro, il était le plus riche, le plus fertile de la principauté et possédait les ports de Castelnuovo et de Zavtat, le point d'embarquement des rois bosniens quand ils se rendaient à Raguse, enfin la forteresse de Sokol.

1. Herzog, en allemand, duc; Govina, en serbe, contrée.

CHAPITRE II

LE MONTÉNÉGRO FIEF DU ROYAUME DE SERBIE (900-1356)

On a cru longtemps, sur la foi des écrivains de l'antiquité, que les Besses, peuplade habitant primitivement la Thrace, avaient émigré en Bosnie et pris possession de ce pays, auquel ils auraient donné leur nom. Mais, depuis lors, des recherches ont démontré que ces Besses habitaient uniquement la contrée située entre les monts Balkans et le mont Rodope et n'ont jamais rien eu de commun avec la Bosnie actuelle [1].

Il est admis, au contraire, que les Illyriens ont occupé la Bosnie, le Monténégro et l'Albanie, dès la plus haute antiquité. De l'histoire de ces peuplades avant l'invasion des barbares, nous ne savons rien ou presque rien. Quelques écrivains romains mentionnent, au vᵉ siècle avant le Christ, les Ardiaeres qui peuplaient la Croatie et les Antariotes qui s'étendaient sur la côte de la mer Adriatique et occupaient l'Herzégovine et le Monténégro. Ces derniers étaient renommés pour leur force et leur courage. Vers l'an 380 avant l'ère chrétienne, une invasion des Celtes repoussa les Ardiaeres vers le Sud, les mit en contact trop étroit avec les Antariotes et il en résulta une longue série de guerres entre ces deux peuples illyriens. Refoulés successivement par plusieurs invasions des Celtes, les Illyriens finirent par s'enfoncer plus avant dans la péninsule et laissèrent les nouveaux venus occuper paisiblement toute la contrée qui nous occupe.

1. Strabon, Pline le Jeune, Polybe, Pline l'Ancien, Claude, Ptolémée, Dion Cassius, etc.

Les chefs ou princes celtes fondèrent un puissant État sur la côte occidentale de la péninsule Balkanique, luttèrent énergiquement contre les Romains, jusqu'au moment où, incapable de tenir tête davantage aux légions invincibles, Genthius, prince des Celtes, dut s'incliner devant leurs aigles et se soumettre (vers 167 avant J.-C.). La domination des Celtes avait duré deux cents ans; celle de Rome fut plus longue (167 avant J.-C.-493 de l'ère chrétienne). Peu à peu les généraux de la République étendirent leurs conquêtes, soumirent les Dalmates, puis les Daorses, ces derniers habitant la basse Bosnie, sur les bords de la Save, et, en l'an 85, Licinius Scipion assit sans conteste et définitivement la domination romaine jusqu'à la Save et le Danube. Avec les débris de l'État celte, furent constituées les deux vastes provinces romaines de l'Illyrie et de la Dalmatie.

Elles avaient pour limites : au nord, les Alpes, la Save et le Danube; au sud, la mer Adriatique et le fleuve Drin, limitrophe de l'Albanie actuelle. La Bosnie, le Monténégro et l'Herzégovine étaient compris dans les districts de Salona et de Narona, dépendant de la province d'Illyrie.

La civilisation romaine s'implantait, avec elle les mœurs se polirent et bientôt les descendants des anciens Illyriens, mélangés aux Celtes et aux Romains, formèrent une population laborieuse, brave et offrant un cachet tout particulier de mâle beauté, dont nous voyons encore les traces dans les Monténégrins d'aujourd'hui. Des routes stratégiques, des mines, des ponts, des restes de forteresse, tels sont les vestiges que la domination romaine a laissés après elle dans la Bosnie, l'Herzégovine et le Monténégro.

Les routes construites par les Romains étaient au nombre de trois principales et unissaient Salona, capitale de la Dalmatie, avec la Save, d'un côté, et avec la ville de Scutari, de l'autre. Pline le Jeune rapporte que les mines de Bosnie étaient d'un rendement très important et qu'on y rencontrait de l'or presqu'à fleur de terre.

Cependant les cris des barbares qui devaient renverser l'Empire romain et se partager ses débris, retentissaient sur les rives du bas Danube. L'Illyrie, placée au premier rang,

avant-garde de Rome, fut, dès le début, arrachée à sa domination et passa sous celle de Théodoric, roi des Ostrogoths (493 de l'ère chrétienne).

Loin de vouloir étouffer la civilisation implantée par les Romains, Théodoric s'attache à la respecter. Professant ainsi que ses guerriers la religion arienne, il ne fait rien pour convertir les Illyriens et les Dalmates catholiques. Bien plus, il fonde quatre évêchés en Bosnie et Herzégovine ; deux ans plus tard, il augmente ce nombre et le porte à six. Une guerre de vingt ans mit aux prises les Ostrogoths et l'empereur d'Orient Justinien[1]. Trahi par le sort des armes, le roi des Ostrogoths sollicita, paraît-il, l'aide des Slaves pour résister à Byzance, et cet appel serait ainsi la cause déterminante de l'entrée de ces peuplades barbares dans l'empire d'Orient (553). Leur concours fut peu efficace, puisque les Ostrogoths perdirent leurs possessions dalmates et que l'Herzégovine et la province de Zenta tombèrent au pouvoir de l'empereur grec.

Une invasion des Avares dévasta le pays si florissant de la Dalmatie, en 598, et, cinquante ans plus tard, les Slaves firent irruption dans la péninsule des Balkans (vers 650). Leur histoire jusqu'au xe siècle est enveloppée de mystère et les vagues indications données par les chroniques de Dioclea sont insuffisantes pour l'établir. Ce fut une période de luttes entre les Serbes, les Hongrois et les Byzantins, dont les premiers sortirent victorieux et à la suite de laquelle ils s'établirent définitivement dans la province de Rascie, abandonnée par les empereurs d'Orient à ces hordes slaves, descendues des plaines du Volga et du Don, et demandant, le fer à la main, une place sous le beau ciel de l'Adriatique.

Les Slaves fixés dans l'Illyrie et la Dalmatie formaient deux groupes bien distincts : à l'ouest les Croates, à l'est les Serbes. Ces derniers occupèrent la province de Rascie, c'est-à-dire le Monténégro actuel, et l'Herzégovine. Leurs chefs ou grands zupans, nommés par l'assemblée des zupans ordinaires ou barons, choisirent Rausice, la Raguse d'aujourd'hui, pour siège de leur gouvernement (vers 900).

1. Procope, *Les guerres des Goths*.

Le Monténégro est donc le berceau du royaume serbe, la Bosnie n'entra que trois siècles plus tard dans la sphère d'action des rois serbes, et lorsqu'ils se furent emparés de toute la vallée de la Morawa, poussant leurs conqnêtes jusqu'au Danube et la Macédoine. Le Monténégro portait alors, comme nous l'avons dit précédemment, le nom de Province de la Zenta; il s'étendait depuis Raguse jusqu'à Durazzo, et dans l'intérieur des terres touchait au cours de la Morawa occidentale.

Pour faciliter la lecture de cet ouvrage nous donnerons parfois aux habitants de la Zenta le nom de Monténégrins bien que cette appellation ne leur fût attribuée qu'au début du XVIe siècle [1].

Placés près du centre de la puissance des grands zupans, les Monténégrins devinrent de suite leurs principaux auxiliaires, leurs plus dévoués soldats; d'ailleurs, ils représentaient le type serbe dans toute sa pureté. Aussi se distinguèrent-ils au cours des longues guerres que les premiers princes de Serbie soutinrent, pendant tout le XIe siècle, contre les rois de Bulgarie et qui aboutirent au triomphe momentané des Serbes. Malheureusement, la face des choses changea sous les fils de Vlastimir et leurs successeurs. Le roi de Bulgarie Siméon, alliant ses armes à celles de l'empereur d'Orient, infligea aux Serbes une série de défaites; puis, usant de la trahison, finit par se débarrasser de leurs grands zupans [2].

Lorsqu'en 1098, par suite de la déposition de son monarque Zacharie, la Serbie tomba sous le joug des Bulgares, on vit les populations de la Zenta donner un premier exemple de leur amour de l'indépendance et de leur énergie. Retranchés dans les montagnes de la Berda, les Monténégrins refusèrent de reconnaître le roi de Bulgarie comme leur seigneur et opposèrent à toutes ses attaques une résistance invincible. C'était leur premier essai dans la guerre défensive, leur apprentis-

1. Voir l'explication chapitre Ier, p. 2-3.
2. Voir, pour les détails de ces guerres, *Le royaume de Serbie*, du même auteur, chapitres II et III.

sage des vertus héroïques, dont ils ne cessèrent de faire preuve par la suite.

Cette période troublée dura fort longtemps. En effet, bien que, dix ans plus tard, le petit-fils d'un des grands zupans, Tcheslas, parvint à occuper le trône de ses ancêtres, il dut acheter le concours de l'empereur Alexis Comnène pour pouvoir résister aux premières entreprises des Bulgares (1115). Incapable de défendre contre eux la totalité de l'héritage de ses pères, il fit une alliance défensive avec l'empereur d'Orient et lui abandonna la province de la Zenta. Certes, il dut en coûter beaucoup au nouveau grand zupan de renoncer à cette province, qui formait le patrimoine ancestral et le berceau de la patrie serbe. Néanmoins il s'exécuta, trop heureux de pouvoir, au moyen de cette cession, obtenir l'appui d'Alexis Comnène et de conserver ainsi les autres provinces.

Il entrait alors dans les vues de la cour byzantine de favoriser alternativement un de ses voisins au profit de l'autre. Hors d'état de repousser seule les efforts unis des Serbes et des Bulgares, elle prit toujours parti pour celui des deux peuples qui était le plus faible. Nous l'avons vue appuyer les entreprises de Boris et de Presslav, rois de Bulgarie, à un moment, où les zupans de Serbie menaçaient de subjuguer complètement les Bulgares ; maintenant, elle change d'orientation politique, elle aide Tcheslas à reconquérir son pouvoir, dans la crainte que les Bulgares ne prennent trop d'importance. Bientôt elle modifiera de nouveau sa ligne de conduite, jusqu'au jour où, victime de ses tergiversations, de ses trahisons et de sa faiblesse, l'empire d'Orient croûlera sous les coups des tzars serbes, avant de s'anéantir sous le cimeterre de Mahomet II.

Les Monténégrins n'acceptèrent pas plus la domination de l'empereur de Byzance, qu'ils n'avaient subi celle du roi de Bulgarie. Indignés de la cession consentie par leur grand zupan, ils continuèrent la lutte depuis l'année 1115, date du rétablissement de Tcheslas sur le trône de Serbie, jusqu'en 1171, et sans que l'empereur pût établir sur la Zenta autre chose qu'une domination purement nominale. Dans l'intervalle

de ces deux dates, un événement important survint en Serbie : Étienne Némania, petit-fils de Tcheslas, prenait possession du pouvoir suprême et posait les bases de la grandeur serbe.

Depuis que Raguse était passée, avec la province de la Zenta, sous la domination de l'empereur d'Orient, la forte citadelle de Krouchewatz, située dans la vallée de la Morawa, abritait le siège du gouvernement des grands zupans de Serbie. Elle était, d'ailleurs, mieux placée que Raguse, car elle se trouvait à peu près au centre de la Serbie d'alors et, chose plus importante, elle marquait bien la direction vers laquelle les monarques serbes rêvaient déjà d'étendre leurs conquêtes.

Nous ne referons point ici l'histoire du développement progressif de l'empire serbe, nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage que nous avons publié avant celui-ci; nous nous bornerons simplement à rappeler que vers 1170, Étienne Némania, profitant habilement de la guerre entre les Vénitiens et l'empereur d'Orient, Manuel Comnène, prit parti ouvertement pour ce dernier. Quelque singulière que puisse paraître cette détermination, puisque la cour de Byzance était en hostilités avec celle de Krouchewatz, on doit approuver la conduite du kral de Serbie. En effet, les Vénitiens, déjà si puissants sur mer, venaient de s'emparer de Raguse et menaçaient de s'étendre sur tout le littoral de la Dalmatie et de la Zenta. C'était là un danger qui parut à Étienne Némania, plus terrible et plus pressant que la puissance usée de l'empire d'Orient. Mais en habile diplomate, il vendit son concours à Manuel Comnène et celui-ci le paya en restituant la province de Zenta à la Serbie. Devant l'alliance des Serbes et de l'empereur, les Vénitiens firent la paix et rendirent Raguse. Toutefois, cette dernière cité ne rentra point dans les possessions d'Étienne ; on l'érigea en république indépendante, et elle l'est restée jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle.

La situation respective de la Zenta et de la Serbie subit également une profonde modification. La province reconquise ne fut point réunie immédiatement à la mère patrie : elle forma un gouvernement particulier et devint avec l'Herzégovine, l'apanage des princes de la maison royale de Serbie. La souche

des régents de la Zenta, d'après Andritch [1], dérive par les femmes de la famille des Némania.

Nous sommes en pleine époque féodale et les principes de cette forte hiérarchie sociale ont passé des nations de l'Europe occidentale à celles de la péninsule Balkanique. Le royaume de Serbie du moyen âge est constitué comme ceux de France et d'Angleterre. De hauts et puissants zupans, dotés par les souverains serbes de possessions étendues, leur rendent hommage et leur prêtent leur concours à la guerre; mais à cela se borne le pouvoir du suzerain. L'empire des tzars de Serbie est un empire fédératif et, dès le début, l'esprit de particularisme domina dans le Monténégro, aussi bien que dans les autres provinces de la monarchie. Ce fut, disons-le de suite, la cause principale de la chute rapide de l'empire serbe : sa division en face de l'unité ottomane.

Les provinces ne se considèrent plus comme partie intégrante de la Serbie, mais comme un État allié, et jouent ainsi vis-à-vis des monarques de Krouchewatz, un rôle analogue à celui des grands fiefs héréditaires de France, tels que la Flandre, la Bourgogne et la Bretagne. Tantôt les zupans suivent aveuglément la fortune des rois serbes, tantôt ils entrent en lutte avec eux, selon leurs caprices du moment, selon leurs intérêts. Par exemple, Vouc, frère d'Étienne II et apanagiste pour les provinces de l'Herzégovine et du Monténégro, conspire contre son suzerain et, fort de l'appui que lui prête le roi de Hongrie, ose entrer en lutte ouverte avec lui. Il rêvait d'ériger ses fiefs, si importants comme étendue et comme situation géographique, en royaume indépendant.

André II, roi de Hongrie, saisit avec empressement l'occasion que lui présentaient les démêlés d'Étienne de Serbie avec les Grecs, pour nommer son protégé Vouc, roi indépendant de Rascie et du Monténégro, et le poussa sans peine à lever l'étendard de la révolte. Il fallut, disent les historiens serbes [2], toute l'habileté de saint Sabas, frère d'Étienne II et de Vouc, pour

1. *Geschichte des Fürstenthum von Montenegro*, p. 3.

2. Tous sont unanimes sur cette révolte de Vouc et la manière dont elle fut apaisée.

éviter une guerre civile, qui eut mis en péril l'édifice de la puissance serbe, si péniblement édifié par les deux derniers rois.

Grâce à l'intervention du saint, plutôt, croyons-nous, à cause de la reconnaissance officielle de son titre de roi qu'Étienne II parvint à obtenir de l'empereur peu après, la tentative de Vouc échoua complètement. Le prestige qui entourait déjà la monarchie serbe empêchait les vassaux de s'élever contre elle, étouffait leurs velléités d'indépendance.

Depuis la mort de Vouc, prince de Dalmatie et de Monténégro, survenue vers 1215 jusqu'à celle du grand tzar de Serbie, Douchan, en 1356, le pays qui nous occupe spécialement n'a pas d'autre histoire que celle de la monarchie serbe. Le Monténégro partagea la gloire de l'empereur Douchan et porta avec lui ses bannières triomphantes presque sous les murs de Constantinople. Pour l'étude de cette période d'un siècle et demi, nous renvoyons encore nos lecteurs à notre *Histoire de Serbie,* que nous avons déjà citée.

CHAPITRE III

LE MONTÉNÉGRO, PRINCIPAUTÉ INDÉPENDANTE

LES BALSA (1356-1421).

Bien que la mort subite du tzar Douchan ne changeât rien, pour le moment, à la constitution de son empire, elle eut cependant des suites funestes quelques années plus tard. Les grands vassaux, principalement ceux de Bosnie, de Monténégro, d'Albanie et de Bulgarie, arrêtés brusquement dans leur marche triomphale sur Byzance, se dispersèrent aussitôt que la main ferme de leur empereur fut glacée par la mort et reprirent tristement le chemin de leurs principautés.

Ils y apportèrent avec eux des ferments de discorde, des velléités d'indépendance vis-à-vis du fils de Douchan, le faible Ouroch V, âgé de vingt ans à peine. Les entreprises du sultan Amurat II sur les bords du bas Danube furent le point de départ de la chute de l'empire serbe. Ouroch ne sut point réunir les vassaux contre l'ennemi commun, et chacun de ceux-ci se défendit pour son propre compte.

A cette époque, nous voyons paraître, pour la première fois, le nom de Balsa dans l'histoire des Slaves du Sud.

Andritch, dans sa *Geschichte des Fürstenthum von Monténegro*, dit simplement : « Un certain Balsa, seigneur pauvre mais noble, conquit, avec l'aide de ses trois fils, Stratimir, Georges (Djuradji en serbe) et Balsa, le territoire de la basse Zenta, et peu à peu, étendant ses conquêtes, entra en possession de la vallée de la Zenta tout entière, plus encore par des subterfuges

et des procédés douteux, que par la force des armes et des nobles actions. » L'auteur serbe place cette usurpation vers la fin du règne de Douchan le Grand et pendant les premières années de celui de son successeur, Ouroch V, c'est-à-dire vers 1356.

Mais l'opinion d'Andritch n'est point la seule qui établisse la prise de possession de Balsa; en effet, Spiridion Gopcevitch [1] affirme aussi catégoriquement que « sous le règne de Douchan le Grand, un prince de la famille de Balsa, auquel le tzar de Serbie avait confié de pleins pouvoirs, administrait la province de la Zenta avec autant de sagesse que d'énergie ». Laquelle de ces deux versions est exacte? nous n'oserions nous prononcer sur cette question et nous nous contentons de les exposer toutes deux. Toutefois, on peut croire que chacune contient une partie de la vérité, en ce sens que la prise de possession de Balsa fut sans doute illégitime, ce en quoi il ne faut point le blâmer, car il imitait simplement l'exemple des nombreux seigneurs qui se taillaient au tranchant de l'épée un État dans les débris de l'empire de Douchan, et que, d'un autre côté, aussitôt que son occupation devint légitime par la force du fait accompli, il gouverna avec énergie ses conquêtes.

Du Fresnes du Cange [2] et, après lui, le chanoine Ragusan Orbini, donnent aux Balsa une origine française. Charles d'Anjou, frère de Saint Louis, roi de France, conquit le royaume de Naples en 1266 et s'établit fortement dans le sud de l'Italie, la Sicile et sur quelques points de l'Albanie et de l'Épire. Parmi les nombreux seigneurs angevins qui s'attachèrent à la fortune de Charles, figurait Bertrand de Baux, cadet de l'ancienne famille des de Baux, barons de Provence. Il obtint, grâce à son courage et à ses conseils éclairés, les faveurs du duc d'Anjou et, en dehors de ses nombreuses possessions en Calabre et en Pouille, fut fait duc de Tarente et sénéchal du royaume de Naples. D'après Du Cange, un des fils de ce Bertrand de Baux aurait été s'établir en Albanie, ainsi que plusieurs de ses compagnons de guerre, et y

1. *Montenegro und die Montenegriner*, p. 3-4.
2. *Hystoria Byzantina. Duces Montis-Negri.* Paris, 1630.

aurait conquis la seigneurie de Croija; l'historien français du XVIIe siècle en conclut que ce de Baux était un ancêtre de Balsa Ier, prince de la Zenta.

Il base son hypothèse sur la ressemblance du nom de Balsa avec de Baux, que les Italiens prononçaient, paraît-il, Bolza et dont les Serbes auraient fait Boltscha. Mais il s'empresse d'ajouter que la filiation entre le fils de Bertrand, établi en Albanie, et le Balsa du règne de Douchan, a été perdue pendant trois quarts de siècle.

Lenormant, dans son intéressant ouvrage intitulé : *Turcs et Monténégrins* [1], donne une créance absolue à l'affirmation de Du Cange.

Nous ajouterons que, quelque vraisemblable que soit cette descendance des Balsa, attendu que la conquête de l'Albanie par les Français au moyen âge est un événement historique bien démontré, nous n'osons l'accepter que sous réserves. Les historiens slaves n'en font mention dans aucun de leurs nombreux ouvrages; ils n'auraient cependant pas manqué de mentionner l'origine française des Balsa, si eux-mêmes y avaient cru, car les Slaves du Sud ont toujours professé pour notre pays des sentiments sympathiques, et nous les ont prouvés en maintes occasions.

L'établissement des Français sur la côte de l'Illyrie fut éphémère, car, dès l'année 1300, Étienne VI, roi de Serbie, étendant vers le Sud les conquêtes de ses prédécesseurs, enlevait l'Albanie aux Angevins et réunissait cette provicce à ses États. Néanmoins, les familles d'origine française fixées dans le pays firent hommage au nouveau maître et obtinrent de conserver leurs comtés. Seulement elles restèrent catholiques, refusant d'embrasser immédiatement la religion orthodoxe des rois serbes. Il y eut même des persécutions exercées par Étienne VII Ouroch contre les chrétiens d'Albanie; elles furent la cause d'une guerre entre ce prince et les Hongrois alliés au pape et aux Albanais. Ces derniers remportèrent la victoire et obtinrent le privilège de persévérer dans la foi catholique. Mais, deux ans après, Étienne VII Ouroch reprit un

1. Pp. 5 et 6.

avantage marqué, chassa définitivement les Napolitains et les Angevins de l'Illyrie et, dès lors, l'Albanie reste aux rois serbes.

BALSA Ier (1356-1368).

Balsa Ier, seigneur de la Zenta par le droit de conquête et reconnu dans cette dignité par le faible empereur de Serbie Ouroch V, ne songea plus qu'à consolider sa situation et à fonder un État indépendant. Il donna bientôt une preuve de son indépendance en faisant la guerre pour son propre compte et en appuyant la République de Venise contre le prince d'Usica (1365-1366). Nous ignorons les avantages que le prince obtint à la suite de cette campagne; mais, n'en retira-t-il que l'alliance de Venise, c'était déjà quelque chose pour un prince nouvellement établi[1]. (Voir le tableau généalogique I à la fin du livre.)

Tournant ensuite ses armes contre ses voisins d'Albanie, il leur arracha quelques districts et s'attira de ce fait l'inimitié de son suzerain Ouroch V. Il n'y prit garde et continua ses annexions territoriales.

Nous ne savons quelle part il prit à la révolte de Voukachine, prince de Dalmatie, lorsque celui-ci usurpa le trône de Serbie et fit assassiner l'infortuné Ouroch. Seulement Balsa profita de la mort de l'empereur pour se proclamer prince indépendant de la Zenta et l'usurpateur n'osa point protester (1367). Bien plus, anxieux de se créer des partisans, le nouveau tzar donna à Georges, second fils de Balsa, la main de sa fille Milica; ce mariage est le dernier événement du règne de Balsa Ier et le prince, satisfait de son œuvre, expira dans les premiers jours de janvier 1368.

Nous saluons en lui le fondateur de la principauté du Monténégro au moyen âge et le premier de la longue série des princes et des évêques indépendants, qui se sont succédés jusqu'à nos jours sans interruption.

1. Du Cange, *op. cit.*, t. II, p. 288.

STRATIMIR (1368-1373)

L'aîné des fils de Balsa monta sans contestation sur le trône de son père, et ses deux autres frères, Georges et Balsa II, partagèrent avec lui l'administration de la principauté. Les instincts belliqueux qui caractérisaient les Balsa se réveillèrent bientôt. Avides d'augmenter leurs patrimoine par de nouvelles conquêtes, les trois frères s'attaquèrent à leur suzerain Voukachine, bien qu'il fût le beau-père de l'un d'eux. Il manquait une capitale à la Zenta; les Balsa s'emparèrent de Scutari, appartenant à l'empereur serbe, et y établirent le siège de leur gouvernement.

Quand bien même Voukachine aurait voulu défendre Scutari, il eût été impuissant à le faire : un danger plus pressant le menaçait. Amurat, sultan des Turcs, venait de reprendre les armes et menaçait la Serbie. Le tzar fit appel à tous les princes de la péninsule et les Balsa lui envoyèrent une petite armée; mais leurs efforts furent vains, et le deuxième jour de la bataille de la Maritza, les chrétiens furent taillés en pièces. A leur tête périt Voukachine, rachetant ses crimes par une mort héroïque (1371). Ce qui restait des Monténégrins rentra en Zenta, car le prince avait grand besoin de toutes ses forces pour lutter contre ses voisins d'Albanie [1]. Les biens de Charles Topia, issu du roi Louis de Tarente et fixé en Albanie, dans la seigneurie de Croija, excitaient vivement les convoitises de Stratimir. Incapable de les défendre avec succès, Topia sollicita la paix, céda Croija à Stratimir et demanda la main de Catherine, sœur des princes de Zenta.

Une guerre sans résultat contre les Doukadjins, seigneurs de la Mirdita, en Albanie, remplit la dernière année du règne de Stratimir.

1. Voir Orbini, *Il regno degli Slavi*, p. 290.

GEORGES Ier (1373-1379); BALSA II (1373-1385); GEORGES II (1373-1405).

Aussitôt que Stratimir eut fermé les yeux, une compétition s'éleva entre son fils, Georges II Stratimiroff, et ses deux oncles, Georges et Balsa, frères du monarque défunt.

Georges II Stratimiroff, en sa qualité de fils de l'aîné, prit possession de la basse Zenta, de Scutari et de tout le littoral de la mer Adriatique, depuis Cattaro jusqu'au-delà de Durazzo; mais ses oncles refusèrent de lui céder la haute Zenta et, à la tête de nombreux partisans, ne voulurent point reconnaître en lui le chef de la principauté. Parmi les seigneurs qui ne consentaient point à rendre hommage à Georges, se trouvaient les Czernovitch, déjà fixés depuis longtemps dans le pays et que nous verrons bientôt jouer un rôle prépondérant dans les affaires de l'État.

Le jeune Georges II, impuissant à lutter seul contre ses oncles, chercha dans un mariage avantageux les forces qui lui manquaient. Dans ce but, il s'unit à Desna, fille de Lazare, le nouveau tzar de Serbie, et veuve de Chichman, roi de Bulgarie. Dès lors, appuyé par le tzar, non seulement il put se maintenir dans la Zenta, mais encore faire une tentative pour s'emparer de la ville de Cattaro, qui était placée sous la suzeraineté du roi de Hongrie et formait une petite république, à l'instar de Raguse, sa voisine. S'il faut en croire les assertions de Klaitch[1], l'historien serbe, Georges Stratimiroff assiégea Cattaro, par terre et par mer, et l'aurait enlevée si les Vénitiens n'étaient intervenus en faveur des Cattariens et n'eussent négocié la paix entre les belligérants. Georges dut renoncer à Cattaro; mais il obtint que le commerce des Zentiens passerait, sans payer de droits, par le port de cette ville.

Une guerre entre les princes de la Zenta et le roi de Bosnie, Étienne Turtko, suivit de près cette intervention des Vénitiens.

1. *Geschichte Bosniens*, p. 212.

Nicolas, knèze de Rudnik, attaqué par les Bosniens, demanda des secours à Georges et à ses oncles ; en échange de quoi il leur abandonna les villes de Trébigné, Konavlje et Draciceva, c'est-à-dire la presque totalité de la province de Travunga, située entre l'Herzégovine et la Zenta. Malgré cet appui, le knèze de Rudnik fut complètement battu ; le roi de Bosnie chassa de Trébigné les Zentiens qui en avaient déjà pris possession, et réunit le pays de Travunga au royaume de Bosnie (1374).

Une nouvelle guerre appela bientôt les princes à l'extrémité méridionale de leurs possessions. Louis de Navarre, gendre de la reine de Naples, préparait une grande expédition en vue de reprendre l'Albanie et la Zenta. La mort l'arrêta en chemin ; mais son avant-garde s'établit à Durazzo et il fallut l'en déloger. Georges Ier essaya d'enlever la place d'assaut, mais ses soldats, quoique braves, n'étaient point de taille à lutter avantageusement avec les Français et les Napolitains. On négocia et, moyennant une somme d'argent considérable, les troupes du prince de Navarre abandonnèrent Durazzo et repassèrent en Italie [1]. Libres de ce côté, les Balsa essayèrent de continuer leurs conquêtes, mais Charles Torpia, leur beau-frère, s'y opposa, les battit dans une rencontre et ne consentit à traiter que sur les instances de la République de Raguse (1376).

Orbini [2] place en 1379 une guerre entre Georges Ier et Turtko, ban de Bosnie, à la suite de laquelle les Zentiens, alliés aux troupes de Charles Topia, remportèrent d'éclatants succès et pénétrèrent jusqu'au cœur de l'Herzégovine, où ils s'emparèrent de Névésinié. Nous ne trouvons point trace de cette campagne dans Klaitch ni dans Andritch. D'après ce que nous avons dit de la campagne de 1374 entre les Zentiens et Turtko, c'est tout le contraire qui arriva, puisque les Balsa perdirent Trébigné et les villes voisines.

Vers la fin de l'année 1379, Georges Ier mourut ; les historiens disent de lui qu'il était « un prince plein de sagesse et habile guerrier ».

1. D'après Orbini, *ouvr. cité*, p. 290
2. Le même, p. 391-392-393.

Georges II et Balsa II restaient seuls en présence, l'oncle et le neveu s'entendirent facilement et convinrent de gouverner chacun une moitié du Monténégro : Georges II conserva la basse Zenta et le littoral, Balsa II s'établit définitivement dans les hautes vallées et sur les frontières de l'Albanie. Désireux d'agrandir son patrimoine, Balsa II, imitant l'exemple de son neveu, chercha aussi une alliance avantageuse et épousa la veuve de l'illustre Marko Kralievitch, le légendaire guerrier serbe. Elle lui apporta en dot la place de Kastorija et le pays qui l'entoure.

Remarquons, en passant, que ceci est en complet désaccord avec les Pesmas, ou chants nationaux, qui présentent le vieux Marko comme présent à la bataille de Kossovo, en 1388, c'est-à-dire deux ans après la mort de Balsa II. Mais n'oublions point que Marko Kralievitch est un personnage dont les légendes, transmises de bouche en bouche à travers les siècles, ont dénaturé les actions, et qu'y a-t-il d'étonnant à ce que des erreurs de dates et des contradictions se soient glissées dans son histoire ?

Nous préférons nous en rapporter aux historiens et ceux-ci, particulièrement Andritch, dans son livre déjà cité, affirment que Balsa II, prince de la haute Zenta, s'unit à Hélène, veuve de Marko. Orbini avance qu'il répudia sa première femme pour épouser Hélène, mais qu'en présence de sa conduite scandaleuse il fut obligé de la faire enfermer dans un couvent [1]. Ensuite, Balsa se rendit acquéreur des biens patrimoniaux des Albanais Mussachia et de la ville de Duros, sur les frontières d'Albanie. Ainsi son domaine s'agrandissait et avec lui son influence.

D'aucuns prétendent que la manière dont Balsa II s'empara des biens de la famille des Mussachia fut infâme et digne d'un bandit plutôt que d'un prince chrétien. Il aurait tué, pendant une partie de chasse, Biago Matarango, le chef de la famille [2], ou encore l'aurait attiré dans une entrevue, puis jeté en prison;

1. *Ouvr. cité*, p. 291.
2. Chalcondyle, t. IV.

enfin se serait emparé iniquement de tout le pays et, en outre, des villes d'Avalona et Berat [1].

Entre temps, il passait plusieurs traités avec la République de Raguse, notamment le 20 novembre 1380 et le 24 avril 1385, en vertu desquels les Ragusans accordèrent aux habitants de la haute Zenta, sujets de Balsa II, le libre passage sur la rivière la Danka, qui leur permettait de se mettre en communication avec la mer Adriatique.

A la suite de ces traités, Balsa II, comptant sur l'appui ou, tout au moins, sur la neutralité de Raguse, reprit pour son compte personnel les projets de son neveu contre la République de Cattaro. Cette ville, par l'importance de son port, connu sous le nom de Bouches de Cattaro, tentait depuis longtemps les Balsa, et, déjà en 1374, Georges II avait échoué dans sa tentative pour s'en emparer [2]. Les princes de la Zenta n'étaient point les seuls qui cherchassent à s'assurer ce débouché; Turtko, roi de Bosnie, poursuivait le même but. Afin d'y parvenir, il sollicita l'amitié de Marie, reine de Hongrie, sa puissante voisine, parvint à se mettre dans ses bonnes grâces et, en échange d'un traité d'alliance, obtint d'elle la permission de s'emparer de Cattaro. Dès le 20 juillet 1385, Cattaro était aux mains de Turtko, et Venise demandait au roi de Bosnie la confirmation des privilèges dont jouissaient les marchands vénitiens établis à Cattaro. Il les leur confirma avec empressement.

Balsa II, furieux de se voir devancé par le roi de Bosnie, se mit en campagne contre lui et descendit dans la vallée de la Zenta. Une première rencontre fut favorable à Turtko, il repoussa les Monténégrins et parvint jusqu'à la petite ville de Sputch, sur le fleuve Zenta. Il ne put aller plus loin; Balsa, réunissant ses soldats dispersés, rentre en ligne et lui inflige une défaite complète dans les derniers jours de septembre 1385. Dans son désespoir, Turtko sollicita de Venise l'envoi de deux ambassadeurs pour implorer la paix auprès de Balsa. Il

1. Andritch, p. 5, ne mentionne pas cette infamie; il dit simplement il « *acheta les biens* ».

2. Klaitch, *Geschichte Bosniens*, p. 212.

l'obtint, grâce au désir qu'avait le Conseil de Venise de voir cesser une guerre nuisible au commerce de ses marchands. Bien plus, il resta en possession de Cattaro et Balsa ne put jouir de ses succès, car un nouvel ennemi le prenait à revers.

Les Ottomans allaient se mesurer pour la première fois avec les Monténégrins sur le sol de la principauté et ouvrir par un triomphe l'interminable série de leurs luttes séculaires. Kair Eddin, pacha de Roumélie, pénétrait inopinément dans la vallée de la Zenta avec une armée de 40,000 hommes. Balsa marcha au-devant des envahisseurs. La supériorité numérique de ses adversaires était telle que la prudence la plus élémentaire commandait à Balsa une retraite rapide vers le littoral de la mer, afin de réunir sa petite armée à celle de son frère Georges. Mais son tempérament chevaleresque ne pouvait se faire à l'idée d'une retraite même stratégique; il engagea le combat dans la plaine de Saura, près de la ville de Berat, malgré les conseils de son entourage. Des prodiges de valeur ne purent sauver les mille guerriers que conduisait le prince; il périt avec eux, écrasé sous le nombre, et sa tête fut portée au vizir. Comme Balsa II n'avait point d'héritier mâle, sa succession passa entre les mains de son neveu Georges II, qui se trouva ainsi, en 1385, seul prince de la Zenta et recueillit la totalité de l'héritage de son aïeul Balsa Ier et de son père Stratimir.

Dans un rescrit en date du 27 janvier 1386, et par lequel il confirme les privilèges des Ragusans établis en Zenta, Georges II prend le titre de « Seigneur indépendant et souverain de la haute et basse Zenta, Kanina, Avalona et Primorija ».

Se consacrant au bien-être de son peuple, le prince passa un traité avec les Vénitiens, se montra envers eux animé des meilleurs sentiments et leur accorda le privilège de faire commerce librement dans tous ses États. Dans un autre ordre d'idées, et pour se protéger contre les incursions des Turcs, il posa les fondations de la forteresse de Zabliak, près des bords de la Moraka et à peu de distance au nord du lac de Scutari. Ensuite, il transporta le siège de son gouvernement de Scutari à Dulcigno sur la mer Adriatique, il habitait cette ville pendant l'hiver, l'été résidait dans le château de Brécla.

En 1387, la guerre se ralluma entre Amurat II et les chrétiens. Le sultan envoya 20,000 hommes dans la vallée de la Morawa; mais, repoussés par les Serbes, les Ottomans ne purent pénétrer jusqu'à Nisch et, pleins de rage, se rabattirent à gauche dans la direction du Monténégro. Ils ravagèrent tout sur leur passage et poussèrent leurs déprédations jusqu'en Dalmatie. Mais un orage s'amoncelait sur leur ligne de communication. Lazare, tzar de Serbie, avait suivi pas à pas l'armée du sultan. Il joignit ses forces à celles de Georges II, son gendre, et aux Albanais et attendit le pacha dans les gorges des montagnes Noires. Surpris par l'attaque des chrétiens les Turcs furent taillés en pièces et presqu'anéantis.

Jean Castriot, le père du fameux Scander-Beg, semble avoir joué un rôle important dans cette campagne. Il était seigneur du petit district de Croija, situé sur la rivière le Drin noir en Albanie, c'est-à-dire sur les frontières sud-est du Monténégro. Ami et allié de la famille des Balsa, Jean Castriot la soutint avec ardeur contre les Turcs et s'attira tout particulièrement la haine des Infidèles pour la part qu'il prit à la destruction de leur armée en 1387. Nous verrons bientôt les suites graves qu'eurent, pour le seigneur de Croija, le ressentiment de ses adversaires.

Amurat, indigné, plus encore humilié de l'échec de ses troupes, jura la destruction des Serbes, et la campagne de 1389 montra qu'il tint parole.

Sur le champ de bataille de Kossowo [1] le royaume de Serbie du moyen âge tomba pour ne plus se relever pendant cinq siècles. Avec le tzar périt la royauté *indépendante* et plus rien ne resta de l'empire fédératif de Douchan le Grand.

Les Monténégrins reprirent le chemin de leur principauté, décidés à s'y renfermer et à y lutter héroïquement pour leur indépendance. La Serbie, réduite au bassin de la Morawa, ne sera plus qu'un État tributaire de la Porte; son monarque Étienne XI abandonne le titre d'empereur pour prendre celui plus modeste de *despote* et se reconnaît vassal du sultan.

1. Voir pour le détail de la bataille de Kossowo, l'*Histoire du royaume de Serbie*, du même auteur, pp. 108 et suivantes.

Il n'existe plus, dès maintenant, aucun rapport entre l'histoire de la Serbie et celle du Monténégro. Ces deux pays forment chacun un État à part, qui, tantôt ensemble, tantôt séparément, luttent de leur mieux contre la puissance grandissante des Turcs. Le premier est destiné à disparaître dans un délai assez rapproché, le Monténégro seul restera debout.

Georges Balsa ne prit point part en personne à la bataille de Kossowo ; mais il envoya des troupes au secours du tzar. Une partie des Monténégrins se couvrit de gloire et partagea le sort des Serbes; l'autre moitié arriva trop tard pour la lutte suprême : cet incident fut heureux pour le prince; en effet, quelques milliers de lances en plus du côté des chrétiens n'auraient pas changé le sort de la bataille, et le Monténégro eut perdu inutilement des défenseurs dont il allait avoir un si grand besoin.

Le prince de la Zenta recueillit un grand nombre de Serbes que la défaite de Kossowo faisait désespérer de l'avenir et qui cherchèrent un refuge dans ses États. La population augmenta beaucoup et profita de la bravoure et de l'indomptable énergie des patriotes serbes, qui firent souche dans la montagne Noire. De là sortit cette race fière qui affirma pendant si longtemps ses qualités guerrières et les possède encore de nos jours. Au point de vue de l'étendue territoriale, le Monténégro comprenait, sous le règne de Georges Balsa, outre le bassin de la Zenta, la Berda et le lac de Scutari, les rivages de la mer Adriatique sur une étendue des côtes d'environ 200 kilomètres. Ce fut là son plus grand développement. Il ne l'atteignit jamais depuis lors.

Les dernières années du long règne de Georges II furent marquées par un événement d'une gravité exceptionnelle pour l'avenir de la principauté. Pressé par les Ottomans, menacé par le roi de Bosnie, le prince eut un moment de défaillance, il manqua de confiance dans le courage de ses sujets et désespéra de défendre avec leur seul concours ses États patrimoniaux. Les Vénitiens, déjà maîtres, à cette époque, d'une notable partie du littoral de la mer Adriatique, venaient d'entrer en possession, à la mort de Lazare de Serbie, du port de Durazzo et de la forteresse d'Alezzio ; ils brûlaient d'étendre

leurs conquêtes. Dans ces dispositions d'esprit, le grand Conseil de Venise se mit facilement d'accord avec Georges II pour la cession par ce dernier à la République de la ville de Scutari, moyennant quoi la République s'engagea à payer à ce prince une rente annuelle de 1,000 sequins [1].

Celui-ci s'estimait heureux de voir les Vénitiens défendre un de ses postes les plus avancés du côté des Turcs et, en même temps, de toucher une forte pension; mais les visées ambitieuses de Venise ne tardèrent point à s'affirmer. A peine en possession de Scutari, les Vénitiens prétendirent occuper les territoires environnants. Il fallut l'expérience de Georges II et sa fermeté de caractère pour prévenir un conflit armé entre lui et Venise. Il comprit l'erreur qu'il avait commise en appelant les Vénitiens; mais il n'était pas en état de les repousser et se contenta de protester. Néanmoins, la mauvaise foi des Vénitiens et le chagrin profond qu'il en ressentit assombrirent les dernières années du prince et hâtèrent sa mort, qui survint en 1405.

BALSA III (1405-1420).

Des trois fils de Georges II, Zoititch, Ivan et Balsa, le cadet survécut seul à son père; il était à peine majeur quand il monta sur le trône, heureusement pour lui, sa mère, Desna, fille de Lazare Greblianovitch, tzar de Serbie, l'éclaira de ses sages conseils et l'appuya énergiquement. En effet, la position du jeune prince était des plus difficiles. La République de Venise profitait de la mort de Georges II pour s'emparer de Budua et d'Antivari, les deux principaux débouchés de la principauté sur la mer, et refusait au jeune Balsa de le reconnaître comme prince indépendant de la Zenta.

La princesse mère souleva les villes du littoral contre les Vénitiens et fit proclamer son fils, en qualité de despote de la haute et basse Zenta. C'était la guerre, et la guerre contre les

1. Environ 12,000 francs, le sequin de Venise valait 11 fr. 95.

chrétiens, quand les Ottomans veillaient à la frontière! Les troupes de la République furent facilement expulsées d'Antivari, et Balsa y établit son gouvernement. Pour venger cet affront, l'amiral Marino Caravelli vint, à la tête d'une flotte de guerre, mettre le siège devant Antivari, la cerna par terre et par mer, malgré la résistance énergique de ses défenseurs l'enleva d'assaut et fit prisonniers Balsa III et sa mère. La question de savoir si le prince tomba aux mains des Vénitiens ou s'il parvint à leur échapper est controversée et ne peut être tranchée d'une manière définitive [1]. Elle est, d'ailleurs, de peu d'importance, puisque, soit qu'il ait été pris et relâché ensuite, soit qu'il réussit à s'enfuir avant la fin du siège d'Antivari, Balsa III rentre en scène dès l'année suivante (1406), à la tête d'une armée hongroise que la reine Marie, jalouse des succès de Venise, avait mise à sa disposition. Ralliant ses Monténégrins, les réunissant aux Hongrois, le prince infligea plusieurs défaites aux Vénitiens et, après une campagne aussi brillante que bien menée, leur reprit Scutari et Dulcigno. Il allait enlever Antivari, lorsque le roi de Bosnie, Étienne II, intervint et réclama la ville de Budua aux Vénitiens, sous prétexte qu'elle dépendait de Cattaro, propriété des Bosniens. Venise refusa de donner Budua, alors Étienne la menaça de se joindre aux Zentiens contre elle (1406). On finit par s'entendre cependant et Balsa signe la paix avec la République.

Il conserva définitivement le port de Dulcigno et la ville de Scutari; de plus, son titre de Prince indépendant de la Zenta fut reconnu par Venise, qui s'engagea à lui payer la pension de 1,000 sequins, consentie à son père en 1394. Lioubitch [2] fait mention de cette intervention du roi de Bosnie et des termes du traité de 1406. D'après lui, nous devons conclure que Venise conserva Antivari et Budua en échange de Scutari, qui fut rendu au prince.

Quelques années de repos permirent aux Monténégrins de réparer leurs forces et de faire face honorablement au nouveau danger qui les menaçait. En 1410, le sultan Moussa déclara

1. Andritch, *Geschichte des Fürstenthum von Montenegro*, p. 14.
2. *Monumenta Serbica*, pp. 62 et 78.

sans motif la guerre au despote de Serbie, Étienne IX, et mit un de ses meilleurs lieutenants à la tête d'une nombreuse armée. Les chrétiens voulurent se défendre; mais ils n'étaient déjà plus de force à se mesurer en rase campagne avec les farouches soldats du Croissant. Les plaines de Verbitza virent encore une fois l'écrasement des soldats serbes.

Le Monténégro ressentit de suite le contre-coup de cette victoire du pacha, car ce dernier fit irruption dans le bassin de la Zenta. Il y rencontra une résistance indomptable, que la nature accidentée du sol rendait propice à la façon de combattre des Monténégrins.

Le pacha se retira honteusement et le prince s'apprêtait à prendre un peu de repos, quand une nouvelle attaque des Vénitiens l'obligea de continuer cette guerre incessante à laquelle il semblait condamné.

Décidé à s'asseoir définitivement, et n'importe à quel prix, sur la côte comprise entre Cattaro et Corfou et à reprendre Scutari, malgré le traité de 1406, le grand Conseil de Venise noua des intrigues et obtint de la mère de Balsa la cession de la place zentienne d'Avalona, nous ignorons sous quelles conditions.

Le prince ne consentit point à ratifier cet abandon et, sur les conseils d'Étienne Czernovitch, son ami et son principal collaborateur, leva une armée et se tint sur la défensive (1416). Considérant sa dignité comme offensée par ce procédé, parfaitement correct d'ailleurs, la République donna ordre à l'amiral Francesco Bembo de cingler vers Antivari. Cet homme de guerre venait d'enlever Spalato aux Hongrois; enflammé par ce succès, il accourut, joignit ses forces à celles de Jacopo Dandolo et, malgré le nombre et la qualité de ses troupes, échoua piteusement devant Scutari défendu par Balsa.

Dans sa colère, le grand Conseil de Venise ne rougit pas de solliciter humblement le secours des Infidèles, pour réduire à merci l'héroïque Monténégrin. La Sublime Porte saisit avec joie cette occasion d'accabler le prince en affaiblissant les chrétiens, et envoya 8,000 janissaires rejoindre l'armée de Bembo. Malgré ce renfort considérable les Vénitiens ne purent s'emparer de Scutari et Balsa triomphant vit s'éloigner

ses ennemis vaincus. L'année suivante (1420), Venise tenta un nouvel effort contre le prince et remit un commandement à Pierre Lorédan, qui venait, comme Francesco Bembo, de remporter un éclatant succès sur l'armée hongroise. Ainsi, le grand Conseil estimait que ses plus habiles capitaines étaient nécessaires pour se mesurer avec les Monténégrins. Néanmoins, cette tentative ne réussit pas mieux que les précédentes. Deux fois Lorédan tenta l'assaut de Scutari et deux fois il dut ramener ses troupes décimées et découragées à Antivari.

Il fallut se résoudre à traiter de la paix, et quelle paix pour la puissante Venise humiliée par la petite armée de Balsa!

La République renonça définitivement à Scutari, paya la pension annuelle de 1,000 sequins, conserva Antivari et Budua; le prince resta en possession de Dulcigno.

A peine débarrassé de cette guerre, Balsa entreprit un voyage, nous ignorons sous quel prétexte, à la cour d'Étienne IX, despote de Serbie. Il confia la régence de la principauté à son fidèle ami et conseiller, Étienne Czernovitch, et passa les monts Argentaro. La mort, qu'il avait bravée tant de fois sur le champ de bataille et sur les remparts de Scutari, vint le frapper aussitôt son arrivée en Serbie. Elle fut si rapide, si pleine de mystère, que les Zentiens dirent que la vengeance de Venise avait atteint leur brave prince. Ce à quoi nous ne voyons rien d'impossible, en raison des procédés du Conseil des Dix envers ses ennemis.

Balsa n'avait point d'enfant mâle et sa mort ouvrit, pour le Monténégro, une question de succession au trône, pleine d'imprévus et de dangers.

Ce prince a été nommé par les historiens slaves le dernier des Balsa. En sa personne s'éteignit la lignée de Balsa Ier, après avoir régné soixante-cinq ans, glorieusement et honorablement, sur la Zenta.

Comme il arrive pour presque toutes les familles souveraines éteintes sans postérité, des légendes sortent de l'imagination populaire et survivent à travers les siècles. Ainsi, nous savons qu'en 1851 un hettmann des Cosaques du Don, nommé Boltsch, mourut sur le Volga. Il se donnait, assure l'historien Andritch,

comme descendant des Balsa de Monténégro. N'était-ce qu'une similitude de nom; la prétention de l'hettmann était-elle fondée? Aucun texte n'a permis de répondre à cette question.

Depuis la mort de Balsa III, en 1421, le seul document dans lequel le nom des Balsa soit explicitement mentionné est un acte de donation fait, en date du 1er avril 1443, par un grand voyvode de haute Bosnie, Étienne, en faveur de sa femme, Hélène, fille de Balsa III, prince de la Zenta, et de leur fils Wladislas [1].

Depuis lors, il n'est plus question des Balsa; mais il est possible que ce Wladislas, petit-fils de Balsa III, ait eu des descendants illégitimes d'ont l'un fit connaître, au milieu du XIXe siècle, ses prétentions à descendre des anciens princes de la Zenta.

1. Andritch, *Geschichte des Fürstenthum von Montenegro*, p. 3.

CHAPITRE IV

LES PREMIERS CZERNOVITCH, PRINCES DU MONTÉNÉGRO (1427-1490)

ÉTIENNE CZERNOVITCH (1427-1466).

Deux compétiteurs se disputèrent, à la mort de Balsa III, la possession du Monténégro : la République de Venise et Étienne IX, despote de Serbie.

La première, déjà maîtresse de Budua et d'Antivari, était bien mieux placée que le despote pour mettre la main sur les États du prince. Elle profita du trouble qui régna partout à la mort de Balsa et de la stupeur des Monténégrins, privés de leur chef, pour s'emparer sans coup férir de Dulcigno, de Scutari et de toutes les places de la basse Zenta. Pendant ce temps Étienne IX Lazarevitch accourait avec une armée, pour faire valoir ses droits à la succession de son neveu Balsa, et rencontrait, dès son entrée dans la haute Zenta, un accueil empressé. En effet, certains Monténégrins voyaient avec terreur Venise s'établir définitivement chez eux et, en présence de deux maîtres étrangers, préféraient de beaucoup le Serbe, parent du prince et leur coreligionnaire, à la République vénitienne, ennemie des Slaves par tradition et par intérêt.

Grace à l'appui des Zentiens, Étienne reprit sans peine toute la vallée et repoussa les troupes de la République dans Scutari, Dulcigno et Budua. Il allait triompher, quand, du milieu de la lutte, surgit un troisième concurrent, un des leurs cette fois, que quelques fidèles Monténégrins opposèrent avec succès aux prétentions étrangères.

Étienne Czernovitch, l'ancien conseiller de Balsa III, celui auquel il avait, en partant pour son dernier voyage en Serbie, confié le gouvernement du pays, avait fui en Italie aussitôt après la mort de son maître [1].

D'aucuns disent qu'il était aller solliciter des secours auprès du roi de Naples, Louis Ier, afin de pouvoir lutter contre Étienne de Serbie et s'emparer de la Zenta, où ses partisans l'appelaient de tous leurs vœux. Il obtint sans doute un appui et des subsides, car, dès 1423, il arrivait à Raguse sur un vaisseau marchand et était reçu au milieu des acclamations enthousiastes des knèzes fidèles à sa cause.

Qui était exactement cet Étienne Czernovitch, prétendant au trône du Monténégro?

Son origine a donné lieu entre les historiens slaves à de longues discussions. Disons d'abord que la légende qui faisait de lui le frère de Balsa III n'a existé que dans l'imagination des chanteurs des Pesmas nationales.

Spiridion Gopcevitch [2] ne tranche pas la question, mais assure qu'il passait, soit pour un descendant des Némania, famille royale de Serbie, soit pour le fils de Stratimir Balsich. Dans ce cas Étienne Czernovitch aurait été l'oncle de Balsa III. Cette explication mérite aussi peu de créance que les premières.

D'après Milutinovitch [3] un Balsa eut deux fils, Théodore et Étienne, surnommé Czernovitch (le Noir) à cause de la couleur sombre de son visage et de sa barbe. Cette explication est tirée des légendes dont nous venons de parler, car nous voyons par l'arbre généalogique des Balsa, qu'aucun Balsa n'eut deux fils portant les noms d'Étienne et de Théodore.

Flavius Somnenus tient Étienne Czernovitch pour un natif du Monténégro, parent éloigné de Balsa III et élevé à sa cour; il serait sorti de la famille des Hervitch, ducs ou barons (zupans) de Spalatro.

Andritch [4] reproduit cette assertion et parait la tenir pour

1. Andritch, p. 13.
2. *Montenegro und die Montenegriner*, von S. Gopcevitch, 1877.
3. *Historija Crngora* (en serbe), Belgrade, 1835.
4. *Geschichte von Montenegro*, p. 4.

exacte; elle se rapproche, d'ailleurs, beaucoup de celle de l'érudit professeur Frantz Miklosich, bien qu'il soit malaisé d'expliquer la possession de Spalatro, ville très éloignée de la Zenta. A moins que cette famille seigneuriale des Hervitch n'ait émigré de Spalatro dans le Monténégro, antérieurement à l'année 1350, et n'ait changé son nom en celui de Czernovitch; la chose était assez fréquente à cette époque.

Il existe encore une autre version, que nous ne pouvons passer sous silence, car elle a été adoptée par M. Lenormant, qui s'est inspiré de Du Fresnes Du Cange, de Luccari et des auteurs italiens.

Pour eux, Étienne Czernovitch était issu d'une famille française établie en Albanie à l'époque de Charles d'Anjou, et portait le nom d'Étienne de Maramonte. Il posséda la confiance de Balsa III et, après sa mort, réclama sa succession [1]. On lui avait donné le nom d'Étienne Crnagorac, qu'il changea en celui de Czernovitch. Cette assertion est inexacte; il est vrai qu'en 1429, un certain condottiere, du nom d'Étienne de Maramonte, après avoir servi la République de Venise en Lombardie, passa en Albanie et combattit contre ses anciens maîtres, qui mirent sa tête à prix pour 500 ducats (1440); mais il suffit de constater que la date de 1429 ne correspond point avec celle de 1425, époque à laquelle Étienne Czernovitch était déjà maître de Dulcigno et aspirait au trône de la Zenta.

Les auteurs italiens et latins ont voulu faire dériver, par une traduction demi-albanaise et demi-latine le nom de Crnagorac de celui de Maramonte, de même que du nom de De Baux, ils ont fait celui de Balsa: cela ne repose sur rien, et Miklosich, qui a publié de si importants travaux sur la langue serbo-croate, refute catégoriquement ces assertions [2].

Nous nous en rapportons à l'opinion de ce savant professeur. Il explique qu'un rescrit d'Étienne Douchan, de l'année 1351, mentionne pour la première fois deux frères, Micus et Radoslav Czernovitch, au sujet de difficultés survenues entre la ville libre de Cattaro et le patriarche Daniel. Ils étaient

1. *Turcs et Monténégrins*, de Lenormant, Paris, 1866.

2. Miklosich, *Die serbischen Dynasten Czernovitch*, p. 60-61.

barons *de partibus Zentae* et occupaient Alessio, Castrum de Lexico, situé à droite de Durazzo, en Slavonie, d'après un document du 20 avril 1393. Nous voyons en eux un de ces nombreux zupans qui, grace à la constitution féodale en vigueur dans la Zenta, se formaient un domaine aux dépens de leurs voisins mais rendaient hommage au prince souverain de la Zenta et le suivaient à la guerre; tels avaient été, à la même époque, les Balsa, dont nous avons exposé le règne. Les Czernovitch s'établirent ensuite dans la haute Zenta, étendirent leur baronnie dans la direction du sud, abandonnèrent, par contrat en date du 20 avril 1393, leur ville d'Alessio à la République de Venise et, la même année, signèrent un traité d'amitié avec Raguse [1].

En 1396, Raditch Czernovitch, qui jouissait depuis quatre ans du titre de bourgeois de Venise, commit la faute de s'attaquer à son suzerain Georges II et fut battu et tué dans une rencontre avec lui. Par une lettre datée du 31 mai 1396, Georges annonce la mort de Raditch aux Vénitiens [2] et loue le ciel d'être débarrassé de cet ennemi. « Maledictus patriae destructor, et partem territorii nostri, quam tenebat in manu forte, habuimus. »

Étienne Czernovitch est vraisemblablement le fils de ce traître; mais, loin d'imiter son exemple, il se montra, pour le fils de Georges II, le fidèle sujet, le prudent conseiller que nous savons.

Pour expliquer la parenté d'Étienne Czernovitch avec les Balsa, parenté que les auteurs nationaux, Milutinovitch et Andritch, affirment, nous croyons simplement que les deux familles se sont unies par un mariage à un moment donné. Malheureusement, il n'existe pas de documents authentiques permettant de résoudre la question.

La présence d'Étienne en Zenta ne calma point la guerre entre Venise et le despote de Serbie. Loin de là, elle continue avec une nouvelle ardeur, sans qu'aucun adversaire obtînt sur

1. *Die serbischen Dynasten Czernovitch* (pp. 40 et 41) et *Monumenta serbica* du même auteur.

2. Glasnik, Archives serbes à Belgrade, pp. 12-18-138-180.

l'autre un avantage marqué. En 1423, les Vénitiens parvinrent à corrompre à prix d'or quelques chefs de l'armée serbe et, par la trahison, infligèrent au despote une sanglante injure. Son armée se dispersa [1].

Loin de perdre courage, Étienne IX la réunit de nouveau et mit à sa tête son neveu, Georges Brankovitch, qu'il nomma gouverneur de la Zenta.

L'armée vénitienne essuya plusieurs défaites partielles et se réfugia derrière les fortes murailles de Scutari. Après un long siège, la garnison, réduite par la famine et les privations, capitula, et le Conseil de Venise dut signer la paix avec Étienne IX. Scutari, Antivari, Budua et toute la Zenta, furent évacués par les Vénitiens, et Georges Brankovitch conserva son gouvernement.

Pendant ces deux campagnes, Étienne Czernovitch, retiré en Albanie, avec Georges Palmotitch, assistait, sans y prendre part, à la lutte dans laquelle ses deux concurrents s'épuisaient. Grâce à l'amitié de Jean Castriot, père du fameux Scander-Beg, il leva des troupes, et, aussitôt qu'il vit le moment propice, se jeta à l'improviste sur Dulcigno dont il s'empara.

Il ne put pousser davantage ses succès, à cause de l'importance des forces dont disposait Georges Brankovitch; et, en habile politique, il lui prêta son concours pour le siège de

1. Parmi les seigneurs zentiens qui intervinrent dans la guerre de 1420-1423, se trouvent les deux frères Georges et Alexis Zuratchevitj, qui possédaient une importante baronnie dans la basse Zenta, entre le lac de Scutari et la mer. Alliés de la République de Venise, ils en obtinrent, en 1420, les villes de Budua et d'Alessio. Cette dernière cité avait été cédée, on s'en souvient, par les Czernovitch aux Vénitiens en 1393. Nous concluons de cette alliance de 1420, que les Zuratchevitj aidèrent Venise à s'emparer de la basse Zenta, après la mort de Balsa III. Mais, deux ans plus tard, ils ont changé de camp, sont en hostilité avec les Vénitiens, embrassent la cause de Georges Brankovitch, qui semblait devoir l'emporter, et lui restent fidèles jusqu'à la fin. La situation respective de la République et des Zuratchevitj ressort nettement de l'assertion de Glasnik, qui dit : « Le 1er janvier 1427, les Vénitiens refusent de reconnaître pour leurs sujets les nobles de Zenta, partie d'Albanie, Georges et Alexis Zuras, parce qu'ils ont rendu hommage au despote de Rascie et à son neveu Georges. » Glasnik, XIIIe chapitre, pp. 20 et 269.

Scutari. Georges, reconnaissant et désirant s'attacher Étienne Czernovitch, dont il ne soupçonnait pas encore l'étendue des visées ambitieuses, lui octroya un domaine autour de Dulcigno. Étienne feignit de se montrer satisfait, n'eut pas l'air de prétendre à la possession du pouvoir suprême et attendit avec patience la suite des événements (1425).

On concevra sans peine l'intérêt que le despote de Serbie avait à mettre la main définitivement sur le Monténégro. Dépouillé par les Ottomans de la dignité impériale portée par son père et ses aïeux, pressé de toutes parts, perdant continuellement du terrain, Étienne de Serbie cherchait une compensation. Il la trouvait dans l'acquisition du Monténégro, et, le considérant comme l'héritage de son neveu Balsa, s'efforçait de s'y asseoir et de gagner ainsi un débouché direct sur la mer Adriatique. Autrement, nous ne pourrions comprendre les importants sacrifices en hommes et en argent qu'il fit durant les années 1421 à 1425.

Deux ans s'écoulèrent, Georges Brankovitch gouvernait sagement la Zenta pour le compte du roi de Serbie, Étienne Czernovitch renforçait sa situation et gagnait chaque jour de nouveaux partisans. Sa parenté avec les Balsa, l'établissement de sa famille dans le pays depuis soixante-quinze ans et surtout le poste de confiance auquel Balsa III l'avait placé avant de mourir, donnaient à Étienne un grand ascendant sur les populations de la Zenta. Malgré ses hautes capacités, Georges Brankovitch n'en possédait aucun. On voyait en lui un usurpateur étranger; on voulait rester indépendant et n'avoir rien de commun avec la Serbie, sauf des sentiments d'amitié réciproque.

La République de Venise finit par reconnaître Georges Brankovitch comme prince de la Zenta, et, par traité avec lui, reprit possession de la ville de Scutari, moyennant le paiement de l'ancienne pension de 1,000 sequins d'or par an (1426). En outre, Georges s'allia étroitement avec la ville de Raguse et confirma les anciens privilèges accordés par Balsa III. Mais un événement survint qui modifia brusquement la face des choses et changea du tout au tout la situation respective des deux compétiteurs au trône de la Zenta.

En 1427, Étienne IX, despote de Serbie, mourut sans enfants mâles et avec lui s'éteignit la maison royale des Némania, après avoir régné cinq siècles et demi sur la Serbie.

Acclamé despote par les Serbes, Georges Brankovitch quitta immédiatement la Zenta, laissant à son concurrent le champ libre. Étienne se fit reconnaître de suite par tous les Monténégrins et monta sans contestation sur le trône des Balsa.

Les débuts d'Étienne Czernovitch, comme prince de la Zenta, furent difficiles. Les seigneurs d'Albanie, profitant de la longue guerre entre Georges Brankovitch et la République de Venise, avaient agrandi leurs possessions au détriment de la principauté et quelques-uns d'entre eux songeaient déjà à se proclamer indépendants du prince.

Jean Castriot, seigneur de Croija, qui avait prêté un appui considérable à Étienne Czernovitch, resta cependant attaché à sa cause et n'entreprit rien contre lui. Il était, d'ailleurs, sous le coup des malheurs qui l'avaient accablé cinq ans auparavant. Vaincu par les Ottomans, il dut passer un traité avec eux, dont les clauses étaient humiliantes. Outre le tribut qu'il leur payait, il fut forcé de remettre aux mains du sultan Mourad II, ses trois fils aînés comme otages, en garantie de sa fidélité. L'une de ses cinq filles, Boisava, avait épousé Étienne Czernovitch.

La destinée du fameux Scander-Beg est si étonnante que nous ne pouvons laisser passer cette grande figure, sans nous y arrêter un instant. Le plus jeune des fils Castriot, n'avait que neuf ans lorsqu'il parut à la cour de Mourad. Séduit par son intelligence précoce et la grâce de ses manières, le sultan en fit son favori, le confia aux soins de maîtres intelligents, le combla de bienfaits. Élevé dans la religion musulmane, le jeune Georges Castriot reçut le nom d'Alexandre, Iskander en turc, et se distingua tellement par ses qualités d'homme de guerre que son maître lui donna le commandement d'une troupe de cinq mille cavaliers[1]. Il avait dix-huit ans. Pour

1. La *Légende de Scander-Beg*, par l'abbé Pisani, Paris, 1891, expose, d'une façon lumineuse, la personnalité de Georges Castriot.

augmenter le prestige de son favori, Mourad le nomma Bey, et il fut connu dès cette époque sous le nom d'Iskander Bey, dont les chrétiens firent Scander-Beg. Le Croissant eut rarement plus brave soldat, plus dévoué serviteur que le fils de Jean Castriot et tandis que son père luttait courageusement pour la bonne cause, Iskander Bey, à la tête de ses cavaliers, se couvrait de gloire sur tous les champs de bataille où le Croissant était engagé.

Nous aurons encore, dans la suite, l'occasion de représenter au lecteur l'héroïque Albanais. Ses deux frères, Stanislas et Constantin, plus âgés que lui à l'époque de leur remise au sultan, ne purent survivre au chagrin d'être séparés des leurs; Constantin mourut bientôt, et Stanislas, nommé Stanicha par les Ottomans, bien qu'il épousât une jeune fille turque et qu'il en eût un fils, suivit bientôt son frère dans la tombe. Les Albanais ne manquèrent point de dire que Mourad avait fait hâter leur fin.

Une autre version subsiste encore dans les Balkans au sujet de Scander-Beg. Il aurait été élevé dans la religion chrétienne et ne serait passé au service du sultan qu'à un âge assez avancé. Nous avons tout lieu de croire que cette version se rattache à un autre chrétien, qui effectivement renia sa foi et se fit musulman. Ce triste personnage n'est ni plus ni moins qu'un membre de la famille des Czernovitch, dont nous aurons à exposer plus loin le rôle odieux.

On l'a confondu parfois avec le fameux fils de Jean Castriot et cette confusion est d'autant plus excusable, que tous deux reçurent des Ottomans le nom de Iskander Bey. Voici donc la solution de cette question qui n'a pas été résolue jusqu'ici et qui a provoqué les commentaires de plusieurs historiens.

Revenons à Étienne Czernovitch.

Les Topia, les Doukajdins, les Arianites, les Zadrina, les Spani, pour ne citer que les principaux seigneurs albanais, ne voulaient point reconnaître Étienne pour leur suzerain. Ce dernier ne gouvernait donc réellement que sur la vallée de la Zenta, la Berda, la côte de la mer depuis Budua jusqu'à l'embouchure de la Boiana, affluent du lac de Scutari, enfin le district de Scutari, moins la place elle-même, que les Vénitiens avaient,

nous l'avons dit, rachetée à Georges Brankovitch, moyennant une rente annuelle. L'État d'Étienne se subdivisait en dix nahias ou districts, plus les îles du littoral.

La campagne longue et meurtrière qu'Amurat II soutint, de 1438 à 1450, contre Georges Brankovitch, despote de Serbie, laissa un instant de répit à Étienne Czernovitch. Il en profita pour se consacrer à l'administration intérieure de la Zenta, et, dans le but de la protéger contre une invasion des Ottomans toujours probable, il agrandit la forteresse de Zabliak, fondée par les Balsa, cinquante ans auparavant, et y établit sa cour. « C'était une place forte située sur la cime d'une colline assez escarpée, de nature pierreuse. Appuyée d'un côté à la hauteur, baignée des trois autres par le fleuve la Moraca, elle domine le lac de Scutari. La colline est entourée d'un bourg de deux cent cinquante maisons, dont les habitants s'adonnent en grande partie au commerce de la pêche ; ils appartiennent au rite orthodoxe serbe [1]. » Étienne embellit la ville de Zabliak et en fit une rivale de Scutari. Afin de faciliter les relations de ses sujets avec les étrangers, il fonda deux ports entre Antivari et Dulcigno. Pour bien témoigner de son respect envers la religion, il érigea plusieurs couvents et fit de nombreuses fondations pieuses.

Le prince ne négligeait rien pour augmenter son prestige et son pouvoir, ainsi nous voyons qu'en 1439, il passa avec les Vénitiens [2] un traité d'alliance offensive et défensive. Cinq ans plus tard, il renouvela ces engagements, avec le capitaine de Scutari, Francesco Quirino.

L'année précédente avait été marquée par un événement de la plus haute importance pour les chrétiens : Scander-Beg trahit les Turcs. Voici le motif qui avait décidé cette volte-face inattendue. Jean Castriot, son père, ayant manqué aux engagements de son traité de 1425 avec les Turcs, le sultan Amurat envoya une armée pour le châtier. Le viel Albanais périt dans

1. *Relazione e descriptione del sandjakdi Montenegro*, da Bolizza, Venise, 1614. Cette relation est de 1614; mais il est probable que, sous les Czernovitch, Zabliak était bien plus importante.

2. Glasnik, *Documents serbes*, 14-57 et 10-139.

la bataille et son bourg de Croija tomba aux mains des Ottomans, qui s'y établirent fortement.

La nouvelle de la mort tragique de son père ébranla la fidélité de Scander-Beg pour le sultan et, dès ce moment, il sentit en lui une force irrésistible qui le poussait du côté des chrétiens. Il s'en ouvrit en secret à quelques Albanais, et aussitôt le pape Eugène IV, le roi de Bohême Ladislas, Jean Hunyade même, son glorieux adversaire, lui adressèrent des appels pressants et le supplièrent de revenir à la foi de ses pères. Scander-Beg suivit la voix de sa conscience et, honteux des services qu'il avait rendus aux Ottomans, résolut de les leur faire payer le plus cher possible. Il saisit l'occasion de la bataille de Kunovitcha, près de Nisch, entre Amurat et les Hongrois joints aux Serbes, pour mettre ses projets à exécution. Commandant l'aile droite des Turcs, il tourna bride au moment de lancer ses cavaliers sur les chrétiens et s'enfuit jusqu'à Croija. Sa défection entraina la déroute complète des Ottomans et la Serbie fut encore une fois sauvée.

Parvenu sous les murs de sa ville natale, Scander-Beg s'en fit ouvrir les portes, au moyen d'un ordre qu'il avait arraché par force au secrétaire du sultan; puis, jetant le masque, il déclara la guerre à mort aux Infidèles et se proclama prince d'Albanie.

L'appel retentissant lancé par l'Albanais trouva un écho dans les cœurs des Monténégrins, et tous, Étienne Czernovitch à leur tête, vinrent se ranger sous sa bannière, à l'assemblée d'Alexio [1] (janvier 1444).

La souffrance que ressentit Amurat, en présence de cette noire ingratitude de son favori, fut plus grande encore que la colère d'avoir été battu par les chrétiens. Il continua de guerroyer contre les Serbes, remettant à plus tard sa vengeance contre Scander-Beg.

La trêve de Szegedin, en 1444, permit au sultan d'envoyer des forces importantes contre les Albanais, et alors commença

1. On sait que Scander-Beg se vantait d'avoir tué deux mille Turcs de sa propre main; mais cette assertion provient des Pesmas nationales.

cette fameuse campagne qui dura vingt-quatre ans et vit, parait-il, soixante-trois batailles.

Étienne n'abandonna point son beau-frère Scander-Beg et, ne pouvant combattre en personne à ses côtés, il lui envoya ses deux fils, Ivan et Georges, avec une troupe de Monténégrins.

Cette lutte se rattache à l'histoire d'Albanie, nous ne devons donc point ici en suivre les phases, mentionnons simplement la part qu'y prirent les fils d'Étienne Czernovitch. En 1450, Mahomet II, successeur d'Amurat II, donne à la guerre d'Albanie une impulsion nouvelle, se met en personne à la tête de ses troupes et vient assiéger Croija. Scander-Beg la défend avec la rage du désespoir et fait part à Georges Czernovitch de sa situation critique. Les Monténégrins accourent, forcent les Turcs à lever le siège, puis, s'embusquant sur leur passage, les assaillent à l'improviste dans les défilés de Keinovoska. Le carnage fut horrible et Mahomet II se retira en Macédoine, couvert de honte [1].

Pour se venger des Monténégrins, il envoya, l'année suivante, le pacha Soliman avec une nombreuse armée ravager la basse Zenta. Ivan et Georges se portèrent à la rencontre des Ottomans et les attendirent fortement retranchés dans les montagnes de la Hotte [2]. Soliman n'osant point les attaquer de front, s'efforça de les attirer dans la plaine. Il y parvint enfin. Les Czernovitch, irrités par les injures et les défis des Infidèles, finirent par perdre patience, quittèrent leur position et se déployèrent dans la plaine dite Czernovopolije. Enveloppés par la nombreuse cavalerie turque, étouffés par la masse de leurs ennemis, les Monténégrins, tombèrent presque tous, et avec eux Georges, fils du prince [3] (1451).

Il laissa trois enfants, un fils Étienne, qui régna sur le Monténégro trente ans ans plus tard, et deux filles, dont l'aînée, Angélina, s'unit à Étienne Brankovitch, despote de Serbie, et Catherine, qui épousa Raoul, voyvode de Valachie.

1. Basile Pétrovitch, *Istorija Crnagora*, pp. 10 à 20.

2. Andricht, *Geschichte von Montenegro*, p. 8.

3. Ce Georges, qui ne régna point effectivement, porte dans la chronologie le nom de Georges III Czernovitch. Voir l'arbre généalogique à la fin du volume.

Satisfait de sa vengeance, Mahomet II ne poussa pas plus loin ses succès pour le moment; une plus grande œuvre attirait tous ses soins, le siège de Constantinople se préparait.

Étienne Czernovitch passa, pendant les cinq années qui suivirent, trois traités avec les Vénitiens : le premier, en date du 17 juillet 1451, et dont l'instrument original se trouve dans les archives vénitiennes, fait figurer comme frères du prince de Zenta, Zuras et Coicinus. Ce doit être une erreur, ces Zuras qu'on donne comme frère à Étienne, sont sans doute ceux dont il est question dans la note, page 41 de cet ouvrage; un autre traité, de 1455, cité dans Glasnik[1]; enfin, le dernier, du 6 septembre 1456, qui se trouve également dans les archives de Venise. Ces trois traités, se rapportaient aux privilèges dont jouissaient les marchands vénitiens établis dans la Zenta.

Nous ne savons pas la date de la mort d'Étienne Czernovitch; nulle part elle n'est donnée avec exactitude. Andritch le fait mourir en 1449; mais les trois traités que nous venons de citer, et dans lesquels il est mentionné nettement sous le nom de Stephanus Czernovitch, voyvode de Zenta, prouvent le contraire.

Or, dans un document daté du 11 novembre[2] 1466; nous voyons la République de Venise exprimer son contentement de ce que Ivan Czernovitch s'engage à respecter les traités passés entre elle et son père Étienne Czernovitch.

Cela prouve indubitablement qu'Étienne mourut entre 1454 et 1466, puisqu'à cette dernière date Ivan régnait déjà. Nous acceptons donc cette dernière date, comme celle du début du règne d'Ivan.

La mémoire d'Étienne Czernovitch, le fondateur de la dynastie des Czernovitch, est chère au peuple monténégrin; il honore en lui un prince vertueux, sage, habile à la guerre et se consacrant au bonheur de son peuple. Il mourut à un âge très avancé, et, conformément à ses dernières volontés, son fils Ivan le fit enterrer dans le monastère de la Mère de Dieu, fondé par lui dans une île du lac de Scutari.

1. *Op. cit.*, pp. 10-141.
2. Miklovitch, *Die serbischen Dynasten*, p. 42.

IVAN LE NOIR (1466-1490).

Le règne d'Ivan ouvre ce que les historiens serbes nomment, à bon droit, l'époque héroïque du Monténégro. Les remparts qui protégeaient la principauté contre les Ottomans vont tomber les uns après les autres, elle restera bientôt isolée en face de ses puissants ennemis et n'aura plus pour se défendre que l'aide de Dieu et de son épée.

Scander-Beg, le plus efficace appui du Monténégro, meurt en 1468, et cet événement arrache au sultan Mahomet ce cri de joie : « A moi l'Europe et l'Asie, malheur aux chrétiens! Ils ont perdu leur bouclier, le bras qui les protégeait. » Néanmoins l'importance de cette perte ne se fait pas sentir de suite pour Ivan le Noir [1], car Mahomet n'entreprend rien pour le moment contre l'Albanie et le Monténégro, il tourne ses armes vers d'autres points de la péninsule et arrache la Morée et la Grèce à la République de Venise.

Plusieurs auteurs, notamment Andritch et Vacklik [2] placent, vers 1472, une guerre entre Ivan et son beau-père Étienne Turtko, roi de Bosnie. Ce dernier aurait excité le prince de Monténégro, l'aurait poussé à prendre les armes, et au cours de la lutte, Ivan se serait rendu maître de la moitié méridionale de l'Herzégovine, avec les villes de Bisano, Draciceva, Konalje, Popovo et Trébinjé.

Sans vouloir mettre en doute la bonne foi de ces historiens, nous remarquons simplement qu'en 1472, la Bosnie n'existait plus comme État indépendant; elle appartenait, ainsi que nous le verrons plus loin, pour moitié au roi de Hongrie, Mathias Corvin, et pour moitié au sultan Mahomet II.

Cette division de la Bosnie avait eu lieu en 1463, après la

1. Andritch attribue ce surnom à la couleur des cheveux d'Ivan. *Geschichte von Montenegro*, p. 9.

2. *La souveraineté de Monténégro*, Leipzig, 1858.

mort du dernier roi bosnien, Étienne VII ; il était donc impossible que, dix ans plus tard, un roi de Bosnie fît la guerre à Ivan le Noir. Enfin, Étienne V Turtovitch était mort depuis 1443 [1]. Nous pensons que certains historiens ont confondu avec la guerre qui survint, en 1383-1385, entre Balsa II, prince de la Zenta, et le roi de Bosnie, Étienne I[er] Turtko. Il y aurait là une erreur d'un siècle. Mais la chose n'est point impossible, quand on considère les difficultés inséparables de l'exposition de l'histoire monténégrine et les contradictions qu'on y rencontre à chaque pas. Il est vrai qu'Ivan ait épousé Marie, fille du duc de Saint-Saba, Étienne Voukotitch, qui mourut en 1466. D'après un document, en date du 24 février 1473, des archives de Venise, et cité par Miklosich, Ivan eut, en 1472-1473, des difficultés avec la République, mais se réconcilia bientôt, et l'année suivante reçut, pour lui et ses héritiers, le titre de patricien de Venise. Puis il s'unit étroitement avec elle, comme l'explique le traité du 1[er] mars 1474 : « Ivan Czernovitch nous fit connaître que les Turcs établissaient un fort à Podgoritza et y plaçaient cinq mille soldats, de même qu'en un lieu nommé Baletch et situé entre Scutari et Drivasto. »

Ces entreprises des Ottomans indiquaient bien leur intention de recommencer la guerre, et l'union de Venise et des Monténégrins était dictée par une impérieuse nécessité de défense commune contre Mahomet II. En effet, dès le printemps de la même année, Soliman Pacha investissait Scutari avec une armée de soixante-dix mille hommes. Ivan accourt à l'appel des Vénitiens et s'enferme avec huit cents soldats dans le fort du mont San Marco. Il y fit des prodiges de valeur, surprit plusieurs fois le camp des Turcs et finit par les décourager au point qu'ils abandonnèrent le siège, après avoir perdu un millier de janissaires. La République, reconnaissante envers le prince de la Zenta, l'inscrivit sur son livre d'or et lui envoya « de riches présents, pour le salut de la ville de Cattaro et le secours apporté à Scutari [2] ».

1. Se reporter au dernier chapitre de la seconde partie de cet ouvrage.
2. 13 juin 1474, d'après Glasnik, archives de Venise, 15, 173.

Mahomet II, incapable de prendre Scutari pour le moment, tourna ses armes contre la partie du littoral de la mer Adriatique formant le duché d'Herzégovine. Il s'en empara sans peine, et les fils du duc Étienne durent abandonner tout le pays au vainqueur. Bien qu'il fût leur beau-frère, le prince de la Zenta ne semble point les avoir secourus.

Sans doute, il était assez occupé des dangers qui le menaçaient lui-même. Par l'établissement définitif des Ottomans en Herzégovine et en Albanie, le Monténégro se trouva cerné de tous les côtés et sa position devint bien plus difficile que par le passé (1476).

Le sultan mit deux ans pour subjuguer complètement l'Albanie, et le second siège de Croija est une des plus belles pages de la grande lutte entre la Croix et le Croissant. Elle succomba enfin; Croija prise, Mahomet revint mettre le siège devant Scutari. Antoine Lorédan, capitaine de Venise, commandait la place; elle ne contenait, paraît-il, que quinze cents soldats vénitiens et autant de zentiens. Ces faibles forces défendirent la ville contre les trois cent mille hommes de Mahomet II [1]. Les canons monstres des Turcs, dont l'emploi se généralisait à cette époque, lançaient des boulets pesant treize cents livres, qui entamaient les plus épaisses murailles. Mais les Vénitiens, aussi habiles à défendre les places fortes que les Ottomans à les attaquer, réparaient les brèches de leurs remparts et faisaient pleuvoir sur les assaillants du feu grégeois et toutes les inventions d'une pyrotechnie perfectionnée. Les chances se balançaient et le siège trainait en longueur. Alors Ivan le Noir tenta une diversion pour introduire dans la place des vivres, dont la garnison commençait à manquer. Sa généreuse tentative échoua complètement, il fut battu par les Ottomans et dut s'éloigner, abandonnant Lorédan à son sort. Les assiégés passèrent alors par toutes les horreurs de la famine, car Mahomet bloquait si étroitement Scutari que nul ne pouvait ni entrer ni sortir. Pour épargner à ses braves défenseurs une mort affreuse, Venise proposa la

1. Spiridion Gopcevitch donne ce chiffre, quelqu'invraisemblable qu'il paraisse, *Montenegro und die Montenegriner*, pp. 4-5.

paix. Mahomet l'accepta et, par le traité du 26 janvier 1479, la République abandonnait au sultan Croija, Scutari et ses prétentions sur la Grèce, de plus s'engageait à lui payer une rente annuelle de 8,000 ducats d'or, afin de pouvoir trafiquer librement sur tous les rivages de la Turquie. La voix de l'intérêt commercial étouffait celle de l'honneur, et Ivan fut la première victime de ce traité honteux.

Inutile d'ajouter que les restes glorieux des défenseurs de Scutari sortirent avec les honneurs de la guerre et au milieu des acclamations des Turcs « saisis d'admiration par leur conduite héroïque ».

Satisfait du côté de Venise, Mahomet II tourna sa colère contre les Zentiens ; il s'empara de Zabliak et Ivan se retira dans la haute Zenta. La mort du sultan, survenue le 3 mai 1481, permit au prince de ressaisir sa capitale; mais il n'y demeura qu'un an. Bajazet II reprenait les grands projets de son prédécesseur et voulait l'écrasement complet et immédiat du Monténégro. Une armée turque se dirigea sur Zabliak. Dans cette occurrence, Ivan sollicita le secours de Venise ; mais le Conseil des Dix, oubliant les services qu'Ivan lui avait rendus lors des deux sièges de Scutari, resta sourd à son appel. En vain, le prince fit valoir que cette agression des Turcs avait pour cause le secours que le Monténégro avait prêté à Venise deux ans auparavant et qu'à cause d'elle il s'attirait les représailles du sultan. Tout cela était vrai, mais la République venait de passer, le 14 janvier 1482, un traité de commerce avec Bajazet II et elle ne voulait point se créer de nouvelles difficultés du côté de la Turquie.

Réduit à ses seules forces, impuissant à défendre Zabliak et la basse Zenta, ne voulant point se reconnaitre vassal du sultan, Ivan le Noir prit une résolution empreinte d'une grandeur sauvage et digne des héros de l'antiquité (1484). Il réunit les habitants de Zabliak en dehors de la ville, leur communiqua ses projets, tous l'approuvèrent. Alors le prince mit le feu à sa capitale, pour que la cité que les Balsa et les Czernovitch avaient fondée et embellie ne devînt pas la proie des Turcs. Cet acte accompli, Ivan, suivi de ses fidèles Monténégrins, prit la route de la haute Zenta et s'établit dans

la bourgade de Cettigné, dont il fit le centre de la guerre défensive.

Le Turcs ne le poursuivirent pas, qu'auraient-ils été chercher dans ces montagnes stériles? Ils se contentèrent d'occuper la basse Zenta et la réunirent au sandjack ou district de Scutari, sous le commandement d'un bey, puis plus tard d'un pacha.

Le prince de Monténégro ne voulut pas se soumettre à la mauvaise fortune sans tenter un effort sérieux sur Zabliak. Il confia le pouvoir à son fils Georges et partit pour l'Italie dans le but de solliciter des secours de la chrétienté.

Malgré le danger que courait l'Italie à cause du voisinage des Ottomans, aucun prince, aucune ville n'accorda le moindre secours à Ivan. Ils avaient trop à faire pour sauvegarder leur propre indépendance sans s'occuper de celle d'une petite principauté comme la Zenta. Repoussé partout, Czernovitch revint à Venise, où il resta, paraît-il, une année, et fut finalement éconduit; alors il rentra dans la haute Zenta, désespéré, le cœur plein d'amertume, indigné de la conduite de Venise à l'égard de son ancien défenseur.

Le prince exposa aux Monténégrins le résultat de sa mission et leur offrit d'abdiquer si sa présence les empêchait de se soumettre aux Turcs; quant à lui il ne se soumettrait jamais [1]. Saisi d'un patriotique enthousiasme, le peuple acclama son prince, lui jura fidélité jusqu'à la mort et, de concert avec lui, décida que, sous aucun prétexte, les Monténégrins n'attaqueraient jamais les premiers les Ottomans, mais que, s'ils étaient assaillis, ils se défendraient jusqu'à la dernière extrémité sans trêve ni merci. De plus, tout Monténégrin qui déserterait le champ de bataille serait dépouillé de ses armes et de ses habits, revêtu de vêtements de femmes, puis fouetté par elles et enfin chassé honteusement du pays.

Mais les Monténégrins n'avaient pas besoin de la crainte de tels châtiments pour les maintenir dans le chemin de l'honneur, ils le montrèrent bien par la suite.

Ivan, heureux de voir son peuple en communion d'idées avec

1. Andritch et Gopcevitch, pp. 12 et 5.

lui, s'efforça de rendre son exil dans la haute Zenta aussi supportable que possible. La chétive bourgade de Cettigné, située sur un plateau d'accès très difficile, devint une petite ville. « L'illustre seigneur Ivan Czernovitch y construisit un petit, mais très joli monastère de moines de saint Basile, appartenant au rite serbe; un évêque y réside avec vingt-cinq novices et quarante clercs et convers [1]. » Outre le monastère, le prince fonda une église dédiée à la mère de Dieu.

C'est dans le même ordre d'idées qu'il plaça l'évêque Vissarion sur le siège épiscopal de Cettigné et lui donna le titre de métropolite de la Zenta.

Cette mesure s'imposait pour assurer l'indépendance spirituelle des Monténégrins. Ceci demande quelques explications. Quand les Serbes se séparèrent de l'Église romaine lors du grand schisme d'Orient, le Monténégro, simple province du royaume, imita naturellement la conduite de ses voisins et, comme eux, resta toujours fidèle à la religion orthodoxe. Malgré les efforts des papes et des Albanais, qui étaient catholiques, les princes de la Zenta ne prétendirent jamais renoncer à une religion qu'ils considéraient comme une partie inhérente de leur patrimoine. Le clergé de la Zenta dépendit donc du métropolite de Serbie, tant que ce dernier occupa son siège épiscopal. Mais, lorsqu'en 1459, la Serbie passa aux mains de Mahomet II, par suite de l'abdication d'Hélène, veuve du despote Lazare Brankovitch, le Monténégro vit avec peine son chef spirituel suprême, le métropolite serbe, émigrer en Hongrie. Séparé par une aussi grande distance de son évêque et craignant pour son peuple l'influence des Vénitiens, le prince de Zenta, fervent orthodoxe comme tous les Czernovitch, voulut posséder un évêque à ses côtés. Tels sont les motifs qui le poussèrent à nommer un métropolite à Cettigné, dès son émigration dans la haute Zenta [2]. Il dépendit plus tard du patriarche d'Ipek.

Mais, il ne s' aissait pas seulement de sauvegarder les âmes des Monténégrins, il fallait encore pourvoir à leur défense

1. Bolissa, de Cattaro, *op. cit.*, 1re partie.
1. Andritch, p. 13.

matérielle. Une attaque des Ottomans était possible, bien que depuis la prise de Zabliak ils laissassent le prince complètement tranquille. Le territoire sur lequel s'exerçait la souveraineté d'Ivan était réduit à fort peu de chose. Il comprenait la Berda, ou massif montagneux, la haute Zenta, notamment le district de Katounska, enfin quelques domaines placés sur les confins de l'Herzégovine dans le voisinage de Cattaro. Le prince ne tarda point à se débarrasser de ces derniers districts. La République de Venise ayant occupé le port de Cattaro à la chute définitive du royaume de Serbie, il lui offrit de lui céder une portion de territoire, comprise entre la montagne de Bébélibreg et la vallée des Moines.

La prise de possession de Cattaro par les Vénitiens eut pour premier résultat un crime inouï et monstrueux. Cette ville était attachée à la foi orthodoxe, elle possédait dans ses murs une cathédrale consacrée à saint Trifoux et due à la magnificence de l'empereur Douchan et, à quelque distance, un couvent dédié à l'archange saint Michel et construit par Étienne Némania, le premier roi couronné de Serbie. Un tel état de choses ne plaisait pas à la République; elle résolut de supprimer le culte orthodoxe et de le remplacer par le culte catholique romain.

Nous ne savons pas exactement ce qui se passa, ni quels étaient les griefs réels de Venise, toujours est-il qu'en une seule nuit, les soixante-douze moines et leur évêque furent empoisonnés dans le couvent et celui-ci détruit peu de temps après. Andritch [1], Milutinovitch et Médakovitch, rapportent le fait et accusent un certain Druzac, habitant de Cattaro, d'avoir organisé et fait exécuter cet épouvantable forfait. Ces historiens ne s'étendent pas sur les motifs de cet acte digne de la cruauté ottomane, ils se contentent de le mentionner et ajoutent que la cathédrale de Cattaro fut retirée au culte grec et occupée par des prêtres catholiques.

Pour faciliter la guerre défensive et donner des points d'appui aux Monténégrins, Ivan le Noir entreprit la construc-

1. *Geschichte von Montenegro*, p. 13. On voit encore les vestiges de ce couvent près de Solil.

tion de nombreux ouvrages de protection. D'abord, une série de redoutes fermèrent les passes des montagnes sur les frontières nord de la principauté, voisines de l'Herzégovine : le fort de Sokol, nommé aussi Ivan Grad, ou forteresse d'Ivan, s'éleva sur une colline escarpée en face de Podgoritza, occupée par les Ottomans ; enfin, pour protéger la nouvelle capitale, le château fort d'Obod, sur la rivière Rieca, barrait la route entre le lac de Scutari et Cettigné.

Les cinq dernières années du règne d'Ivan le Noir se terminèrent dans le calme, et il s'éteignit en paix au milieu de ses fidèles Monténégrins en 1490. Ivan Czernovitch n'eut ni peintre illustre pour conserver ses traits à la postérité, ni poète pour célébrer ses exploits ; mais il est toujours vivant dans la mémoire des Monténégrins, et les soixante-trois batailles auxquelles il prit part en Albanie, aux côtés de Scander-Beg, et, plus tard, autour de Scutari, sont encore célébrées dans les chants nationaux. L'un de ces poèmes dit que l'héroïque Ivan, l'Huniade du Monténégro, la terreur des Turcs, l'espoir des chrétiens, dort dans une grotte mystérieuse située au-dessus de son château d'Obod et qu'il se réveillera un jour pour conduire les Monténégrins à la conquête de l'Albanie.

CHAPITRE V

LES DERNIERS CZERNOVITCH (1490-1516).

GEORGES IV CZERNOVITCH (1490-1496).

Quel fut le nombre exact des enfants du prince Ivan le Noir? Deux disent les uns, quatre d'après d'autres. La majorité des historiens serbes lui attribuent deux fils : Georges et Étienne. Sanudo [1], s'appuyant sur les traditions populaires, dit qu'il en avait un troisième, dont le nom ne lui est point parvenu. Ce dernier, donné en gage aux Ottomans comme garantie de la fidélité de son père, se serait converti à l'islamisme et on n'aurait jamais plus entendu parler de lui depuis cette époque. Cette assertion ne repose que sur les Pesmas nationales et, de plus, elle est en contradiction formelle avec ce que nous savons du caractère d'Ivan Czernovitch, qui ne traita jamais avec les Turcs et n'eut donc jamais de gage à leur donner.

Nous nous contenterons, avec le savant professeur Miklosich, d'affirmer comme indubitable l'existence de trois enfants d'Ivan le Noir : l'aîné Georges, le cadet Étienne, enfin une fille nommée Antonia et mariée à un certain Hyeronimus, knèze de la province de haute Zenta.

L'existence de ces trois personnages est mentionnée dans les documents que nous citerons au cours de ce chapitre et dont la véracité ne peut être mise en doute.

Georges Czernovitch s'était marié, du vivant de son père,

1. Marino Sanudo, *Diarii Venezia.*

avec une noble Vénitienne du nom d'Erizzo; les suites de ce mariage furent des plus graves pour l'avenir de la dynastie princière. L'introduction des éléments italiens au sein de la famille de Georges IV et, comme conséquence forcée, une intimité de rapports avec Venise, l'adoption des mœurs et des usages vénitiennes modifièrent l'esprit du fils d'Ivan le Noir. Il ne rêve plus de luttes et de combats héroïques avec les Ottomans, le champ de bataille n'a plus d'attraits pour lui; sa femme le détourne des occupations belliqueuses, elle le conjure de vivre en paix avec le sultan; Georges ne résiste point à ses instances, il cède, et, de soldat qu'il était, il se fait savant et se consacre exclusivement à répandre parmi son peuple les lumières de la religion.

Le Monténégro était resté jusqu'alors tributaire de Venise pour l'impression des livres religieux. Georges IV résolut de faire cesser cet état de choses défavorable au bien-être intellectuel de ses sujets. Dans ce but, il n'épargna ni les peines ni les dépenses; une imprimerie, fondée par lui à Venise, fut transportée dans la citadelle d'Obod, entre Cettigné et le lac de Scutari. On y édita tous les livres pieux nécessaires au culte orthodoxe et ce sont les premiers qui aient été imprimés en caractères cyrilliens.

Le plus ancien de ces monuments est un missel portant la date de 1493, il est donc contemporain des ouvrages imprimés à Venise par la presse Aldine et postérieur de vingt-deux ans seulement aux premières productions de l'imprimerie de Westminster [1]. D'après Milutinovitch [2], une page de ce très ancien livre se trouve dans le monastère de Cettigné; un psautier de 1495 est aussi une des productions les plus anciennes de l'imprimerie de Georges Czernovitch.

Jusqu'ici nous avons vu les membres de la famille princière unis dans une foi commune, animés des mêmes sentiments de haine contre les Turcs. Malheureusement, cet état de choses va cesser.

Le moment est venu d'exposer l'histoire curieuse du frère

1. Jackson, *Montenegro and Quernovo*, vol. III, p. 72.
2. *Istorija Crna Gora*, Belgrad, 1835.

de Georges IV Czernovitch, Étienne, nommée aussi Maxime ou Stanicha par les chanteurs de Pesmas, et le rôle honteux qu'il joua. Étienne, jaloux de son frère Georges, s'enfuit en Turquie et va se jeter aux pieds du sultan Bajazet, auquel il fait hommage pour la principauté de la Zenta tout entière, à la condition que le sultan l'aidera à s'en emparer. Bajazet, ravi de cette proposition, exigea tout d'abord la conversion d'Étienne à l'islamisme, lui donna le nom d'Iskander et le renvoya dans Scutari, chargé de riches présents. Le renégat devait mettre tout en œuvre pour favoriser la conquête du Monténégro. Il s'ouvrit de ses projets à douze Monténégrins, traîtres à leur patrie comme lui-même, et les envoya dans la principauté afin de tâter le terrain et de faire de la propagande en faveur d'une soumission à la Turquie.

Ceci nous amène à parler du poème intitulé *le Mariage de Maxime*, qui est une des productions les plus complètes, les plus poétiques, des bardes nationaux serbes. Nous ne citerons point ici le poème, un écrivain distingué l'a traduit merveilleusement, et nous renvoyons à son bel ouvrage les lecteurs désireux de le lire en entier [1]. Mentionnons simplement, pour l'intelligence de l'histoire de Stanicha ou Maxime, qu'à la suite de la rupture de son mariage avec la fille du doge de Venise, Giovani Mocenigo, et le duel dans lequel il tua Milosh, il s'enfuit en Turquie pour échapper à la punition qui l'attendait.

Quel qu'ait été le motif qui poussa Maxime à embrasser la cause de l'Islam, il faut constater qu'il en devint le fidèle champion. Comme les Ottomans lui avaient donné le nom d'Iskander-Beg, il est connu dans l'histoire monténégrine sous celui de Scander-Beg, mais ne doit, en aucune manière, être confondu avec son homonyme, le fameux Scander-Beg, prince d'Albanie et compagnon de guerre d'Ivan Czernovitch [2].

La trahison de Maxime eut lieu entre les années 1479 et 1484. En effet, dans la Pesma intitulée *le Mariage de Maxime*, il est dit formellement que les Ottomans occupent Scutari et les Monténégrins Zabliak; or, la première de ces deux villes

1. Dozon, *Chants serbes et monténégrins*, Leroux, Paris.
2. Scander-Beg, prince d'Albanie, était mort depuis 1468.

tomba aux mains du sultan en 1479, et la seconde en 1484. L'histoire ne nous a point rapporté ce que fit Ivan Czernovitch en présence de la trahison de son fils; toutefois, il est probable que cet abandon le décida à quitter, plus tôt qu'il l'aurait voulu, Zabliak et à se retirer à Cettigné. Pressé par les Ottomans, trahi par les siens, que pouvait-il faire d'autre?

Donc, Maxime Czernovitch, alias Stanicha, nommé par Bajazet II bey de Scutari, avait envoyé des émissaires parcourir la Zenta et chercher des prosélytes parmi leurs compatriotes. On les découvrit et ils payèrent de leur vie leur lâche tentative. La colère de Stanicha fut grande en apprenant la mort de ses fidèles serviteurs, il demanda et obtint du sultan une armée et à sa tête se mit en devoir d'attaquer Cettigné. Georges IV marche à sa rencontre, suivi de ses braves, et les troupes des deux frères ennemis se heurtent dans les environs de Lieskopolié. Le renégat, battu, s'enfuit à Scutari (1494).

Ici les versions diffèrent de nouveau : Milutinovitch prétend que Scander-Beg, mal reçu par les habitants de Scutari, fut forcé de s'enfuir en Albanie, où il s'établit définitivement au village de Busatliji; sa postérité s'acquit par la suite une triste célébrité, et ses descendants y habitent encore [1]. Tout au contraire, il ressort des lettres de Scander-Beg lui-même qu'il ne quitta plus le sandjack de Scutari et, deux ans plus tard, en 1496, il dirigea une nouvelle entreprise contre le Monténégro. Elle réussit, car le prince Georges IV fut obligé de s'enfuir à Venise. Voici ce que Sanudo rapporte à ce sujet [2] : « Le prince Georges Czernovitch, seigneur des montagnes et des pays voisins de Cattaro, en Slavonie, dépouillé de ses États par son frère Scander-Beg et un troisième frère du nom de Stéphane (?), aidé par les Turcs, est arrivé ici (à Venise) accompagné de sa femme, notre patricienne, fille d'Antoine Erizzo. Et sa femme était en grande joie et habillée

1. Milakovitch rapporte ce fait aussi, mais la chose ne fut pas prouvée; les Busatliji eux-mêmes font remonter leur origine beaucoup plus haut et se prétendent les descendants de Merjavecevitch, le fondateur de la cité de Scutari. Voir Miklositch, *Die serbischen Dynasten*, p. 51.

2. *Diarii Venezia*, t. I, p. 402.

de vêtements d'or. Et Georges, lui-même, qui est un grand et bel homme, habillé à la grecque, etc., etc. (décembre 1496). »

Une lettre du même mois, du provéditeur vénitien Piero Lion, rapporte que le « Czernovitch de Constantinople fit entendre à Georges qu'il avait à s'en aller. Alors le prince, comprenant ce qui se tramait contre lui, s'embarqua à Budua, avec sa femme et ses vêtements, et s'en vint ici. De cette manière son frère lui prit ses États. On délibère s'il ne serait pas convenable d'envoyer Sagudino à Scutari pour régler la question des frontières à Antivari ».

Les commentaires de Théodore Spandrigino, à Florence (1551), ajoutent : « Bajazet occupa de plus l'État du seigneur Georges Czernovitch, qui gouvernait sur les confins de Cattaro, et le chassa dehors. Le prince, ayant une patricienne de Venise pour épouse, s'enfuit à Venise avec elle et ses petits garçons [1]. »

A partir de cette année 1496, Georges IV Czernovitch n'appartient plus à l'histoire monténégrine; cependant nous devons donner quelques indications sur la fin de sa vie et les aventures extraordinaires par lesquelles il passa [2]. Ce n'était pas tout d'être à Venise, il fallait y vivre, et le proscrit n'en avait pas les moyens suffisants. Il s'adressa au grand Conseil de Venise : « Et le 28 janvier 1497, le comte Georges Czernovitch demanda une solde, et on lui donna une provision pour sa personne de 40 ducats par mois, et il dut résider à Ravenne. »

Mécontent de sa résidence forcée dans cette ville, Georges s'échappa, vint à Venise, mais fut reconduit à Ravenne en juin 1498. « Le comte Georges Czernovitch, qui résidait à Ravenne, à cause de sa conduite, vint ici. Il alla à la Seigneurie et fut renvoyé à Ravenne, dans les habitations à lui désignées.

1. *Ouvr. cité*, p. 402.

2. Les textes italiens de Sanudo et de Spandrigino, qui ont trait à cette dernière période de la vie agitée de Georges IV Czernovitch, sont traduits par nous mot à mot, c'est ce qui en explique le style défectueux; mais nous avons tenu, ainsi que dans les autres traductions, soit serbes, soit allemandes, contenues dans cet ouvrage, à nous rapprocher le plus possible du texte original, en dépit de la grammaire.

« Le mois suivant, il se répandit en paroles bestiales contre le sénat vénitien, étant en compagnie nombreuse, ajoutant qu'il serait mieux au pouvoir du seigneur turc qu'en celui de notre seigneurie, etc. etc.; alors il fut arrêté par nos capitaines et mis en prison à Toresella. »

En août, Georges IV Czernovitch s'enfuit de sa prison, fut repris et finalement mis en liberté sur la demande du roi de France, Louis XII. A la fin du même mois de novembre 1498, nous avisâmes le roi de France de la mise en liberté de Georges Czernovitch [1], il se rendit à Montferrat chez son oncle, Constantin Armiti, frère de sa mère, mais revint bientôt à Venise [2].

Il est assez difficile de comprendre ce changement survenu dans la conduite de Georges IV depuis qu'il avait quitté le Monténégro. Nous ne reconnaissons plus en lui le savant imprimeur qui s'efforçait de répandre parmi son peuple les lumières de l'Église. L'amertume de l'exil, la lutte contre le besoin, les regrets l'ont changé complètement; jusqu'ici il n'a commis que des fautes légères, justifiées peut-être par la conduite mesquine de Venise à son égard, nous allons voir la suite funeste de ces premières fautes.

A peine de retour à Venise, il se propose d'organiser une expédition en vue de reprendre le Monténégro à son frère Scander-Beg (juillet 1499). « Une lettre fut lue par le comte Georges Czernovitch, dans laquelle il s'offre pour aller à Cattaro, mettre feu et flamme sur les Turcs, pour avoir grand succès dans le Monténégro. »

Il ne réussit pas dans ses projets, car, le 9 septembre, Georges vient à la collégiale, et demande que la seigneurie lui procure de quoi vivre, et le prince lui répond : « Écoute, « Georges, tiens-toi bien, sinon il en ira mal avec toi [3]. »

En présence de l'indifférence du grand Conseil, Georges Czernovitch prend une dangereuse résolution; après avoir

1. Sanudo, *op. cit.*, t. II, p. 151.
2. Sanudo, *op. cit.*, t. II, p. 125.
3. Sanudo, *op. cit.*, p. 125.

fait son testament, à Milan, le 22 octobre 1499, il s'enfuit, passe par Cazale, s'embarque à Ancône, déguisé en moine, atterrit entre Budua et Antivari, à la baie de Traste. Poursuivant sa route il pénétra dans la Zenta et se mit en rapports avec quelques knèzes, auprès desquels il ne rencontra pas le moindre appui, car Scander-Beg, son frère, tenait toute la basse vallée et le nouveau prince de Monténégro, Étienne II, retiré dans la Berda, ne prétendit pas lui confier ses soldats. Dans cette conjoncture, le malheureux Georges IV écrivit à Venise pour aviser le sénat de son arrivée en Zenta et solliciter des secours (février 1500).

Ne recevant aucune réponse, repoussé par les Monténégrins, n'osant plus rentrer en Italie, de peur d'y être arrêté et soumis à de mauvais traitements, le prince proscrit, réduit aux abois, perdit le sentiment de sa dignité et se livra au gouverneur turc de Podgoritza, qui le reçut avec des témoignages d'estime et l'envoya de suite à Scutari, pour y attendre la décision du sultan à son sujet.

« On apprend d'Albanie, que le comte Georges Czernovitch est passé chez les Turcs, dont il a été bien caressé (mars 1500) [1]. »

La réponse de Bajazet parvint à Scutari sans délai et Georges arriva, le 17 mars, à Constantinople. « Il fut bien reçu et honoré par le sultan, qui lui posa des questions sur sa situation et ajouta : « Fais venir ici ta femme et tes fils, je « leur donne en Anatolie une domaine de 25,000 aspres [2]. »

A la suite de cette réception gracieuse du sultan, Georges IV se fixa définitivement en Turquie et demanda à sa femme de venir le rejoindre. Elle y consent d'abord, car nous lisons, à la date de décembre 1205 : « La femme de Georges Czernovitch fut mise en route, confiée à notre envoyé, et on lui remit 24 ducats. »

Cependant, au moment de s'embarquer pour la Turquie, la femme de Georges IV, en proie à des craintes bien légitimes et n'osant confier sa personne et ses enfants aux Ottomans,

1. Sanudo, *op. cit.*, p. 189.
2. C'est-à-dire d'un revenu annuel de 3,000 fr. environ.

renonce à rejoindre son époux, abandonne toute idée de voyage et se décide à rester à Venise.

Nous voyons, en effet, à la date de novembre 1504, que « vint la femme de Czernovitch, fille d'Antonio Erizzo, et demanda qu'il fût pourvu à son existence, ou bien qu'on lui permît de se rendre à Budua, où son mari a certaine propriété, lequel mari est en Anatolie avec provisions des Turcs ». La femme de Georges IV ne revit jamais son mari et ne quitta plus Venise [1].

Quant à Georges Czernovitch, après avoir été à Rhodes, en juin 1500, il se fit musulman, paraît-il [2], et mourut entre 1510 et 1514, comme le prouve la lettre suivante (juillet 1514) : « Et arriva un envoyé du sandjack de Monténégro, qui est le frère de celui qui eut une Erizzo pour épouse, et *qui est mort.* » Ce dernier est Georges IV, sans aucun doute, puisque lui seul épousa une Erizzo.

Ce que nous venons de rapporter au sujet de la retraite de Georges IV chez les Turcs et de sa mort est en contradiction formelle avec l'historien Andritch, qui dit : « Le mariage de Georges ne fut point béni et il mourut sans postérité, en 1497, dans le palais que son père possédait à Venise, en plus de ses propriétés près d'Ancône. » La version que nous avons adoptée est aussi celle de Fr. Miklosich, elle repose sur la série de documents qu'on vient de lire ; elle est donc irréfutable [3].

D'après les archives de Venise, Georges IV Czernovitch laissa plusieurs filles et trois fils (bien que son testament fait à Milan n'en mentionne que deux) : Salomon, Élie et Louis Constantin ; ce dernier épousa Marie, fille de Giammotto Contarini, et en eut un fils, Ivan [4]. Le fils de cet Ivan, nommé Vic-

1. Nous voyons, par un document daté du 13 avril, que la République donna à la veuve de Georges IV le domaine de Terranova, en viager (Valentinelli, archives 233).

2. Stieglitz, dans son livre, *Ein Besuch in Montenegro*, Leipzig, 1841, dit le tenir de source italienne.

3. Andritch et les autres historiens ignoraient ces documents ainsi que les lettres de Scander-Beg que nous citerons bientôt.

4. En avril 1526, la République de Venise accorda à Constantin Czernovitch, né ici, d'une Erizzo, femme de Czernovitch, une rente de 100 ducats par an. D'après Miklosich (*ouvr. cité*), pp. 48-50.

tor, eut à son tour deux enfants, Faustine et Ivan. Dans la personne de cet Ivan, mort en 1621, s'éteignit la souche du fameux Ivan le Noir, prince de la Zenta.

ÉTIENNE II CZERNOVITCH (1496-1515).

Mais Georges IV n'était point le seul rejeton de la famille des Czernovitch. Son oncle, Georges, frère d'Ivan le Noir et tué, en 1451, à la bataille de Czernôvopolije, avait laissé un fils Étienne, qui grandit à la cour d'Ivan le Noir. Lorsque Georges IV, son cousin germain, s'enfuit devant Scander-Beg, en 1496, Étienne se fit proclamer prince de la Zenta et, bien que sa principauté fut réduite à Cettigné seule et à la Berda, il affirma ses droits en face de Scander-Beg, qui s'intitulait sandjack de Monténégro, occupait la vallée de la Zenta tout entière et résidait à Scutari, en qualité de pacha.

Nous ne savons rien du long règne d'Étienne II, si ce n'est qu'il vécut paisiblement jusqu'à un âge très avancé et fut enterré dans le monastère de Cettigné. Le nom même de sa femme n'est point parvenu jusqu'à nous. Sous son règne les Monténégrins, repoussés des plaines de la Zenta, allèrent s'établir au nord de Cettigné et se fixèrent définitivement au milieu des montagnes, qui jusqu'alors étaient restées inhabitées. Depuis le commencement du XVI[e] siècle ils sont connus sous le nom d'habitants de la Montagne-Noire ou Monténégrins.

Il est probable qu'il vécut en assez bonne intelligence avec son cousin le renégat Scander-Beg, car il n'est fait nulle part mention que des difficultés soient survenues entre eux. D'ailleurs, ce Scander-Beg, bien que renégat, ne semble point avoir été un trop mauvais personnage, à partir du jour où il jouit sans conteste du pachalik de Scutari. Témoin les lettres qui émanent de lui, qui sont datées de 1523 et ont été publiées, pour la première fois, en 1886, par M. Fr. Miklosich, dans la langue originale, accompagnées de leur traduction en allemand du XVI[e] siècle.

Elles sont fort curieuses et peignent admirablement les mœurs de l'époque troublée au cours de laquelle elles ont été écrites. On y voit notamment qu'un renégat n'était pas nécessairement un être dans le cœur duquel tous les sentiments de la famille et de l'amitié avaient disparu.

Nous ne pouvons reproduire ici *in extenso* ces documents, ils sont trop longs et n'offrent pas un intérêt exceptionnel pour l'histoire du Monténégro. Nous nous contenterons de les analyser très succinctement.

Voici, à titre d'échantillon, le début de chacune d'elles : « Aux très puissants, très hauts, très excellents maîtres, grands seigneurs, ducs, etc., dans leurs nombreux palais de Venise, moi Scander-Beg Czernovitch, sandjack de la Montagne-Noire, de la côte maritime, de toute la Dioclétie ; j'envoie un aimable salut à Vos Altesses. » C'est assez réussi comme expression de courtoisie ; toutes les lettres sont écrites sur le même ton, et les formules de politesse sont répétées à tout instant.

La première se rapporte au traité de paix conclu entre la Porte et la République. Scander-Beg se plaint de ce que les Vénitiens ne se conforment pas assez strictement aux clauses du traité ; au mépris de ce dit engagement, ils se sont permis d'accueillir favorablement des sujets du sultan fugitifs et qui auraient dû être remis entre les mains du pacha de Scutari. De plus, les marchands vénitiens ont vendu du sel aux sujets du grand seigneur, ce en quoi ils portent préjudice aux revenus de la Porte et aux droits de douane. Pour terminer, Scander-Beg, se souvenant qu'il a eu un frère, recommande au sénat vénitien d'avoir soin de ses enfants. Or, à cette époque, Georges IV Czernovitch était mort depuis près de dix ans.

Dans la seconde missive, Scander-Beg mande au sénat de Venise qu'il envoie un de ses serviteurs, avec une somme de 1,500 ducats, pour acheter des vêtements et du velours. Il demande qu'on facilite à cet envoyé les achats en question et qu'on l'exempte de payer les droits de sortie pour les étoffes achetées.

En même temps, que Scander-Beg envoie ces deux lettres, il écrit à un de ses amis de Venise, Andrea Gritti, pour les

lui recommander et le prier de s'entremettre en sa faveur auprès du sénat vénitien.

Par une autre lettre, adressée au même personnage, le pacha de Scutari lui demande son appui pour faire délivrer au beg Étienne les biens qui ont appartenu à son frère Svila, mort récemment à Venise.

La cinquième lettre est une des plus intéressantes, bien que fort courte : « A mon beau-frère, le seigneur Hyerominus, et à ma sœur, madame Antonia, le seigneur Czernovitch de la Montagne-Noire, son amical salut [1]. »

Le pacha répète une seconde fois ses formules de salutation et ajoute : « Nous n'avons pas entendu des nouvelles de votre santé. Je vous envoie deux miches de fromage et deux truites, maintenant je me recommande à votre bonne volonté, à votre vieille amitié, comme sang et chair, que vous êtes. Encore une fois, mon beau frère et ma sœur, écrivez-moi de vos faits et gestes et de votre santé, etc., etc., enfin, agissez avec moi comme avec votre ami. »

La sixième est non moins précieuse : elle est adressée « A notre bonne et aimable et belle dame Élisabeth et à mon seigneur son fils Salomon [2]. Dieu vous ait en grâce.

« A la noble et sage, hautement louée, bien douée par Dieu et bien née, à notre aimable dame Élisabeth, moi, seigneur Scander-Beg Czernovitch, sandjack de la Montagne-Noire, et beg de la mer et de toute la terre de Dioclétie, j'envoie un cordial et aimable salut. Je vous envoie deux sacs de fromage, cinq cents poissons et trois miches de fromage. Faites-nous savoir comment vous allez, envoyez-moi de vos écrits, et, comme vous vivez en pays étranger, écrivez-moi tout ce que vous savez. »

Tels étaient les procédés du renégat envers les membres de sa famille et les petits cadeaux qu'il leur envoyait. Cela n'est

1. Cette lettre prouve bien qu'Ivan le noir avait une fille Antonia, mariée à Hyeronimus, comme nous l'avons dit plus haut.

2. Cette Élisabeth est la femme de Georges IV Czernovitch, celui-là même que Scander-Beg avait détrôné en 1496. Ce Salomon est donc le neveu de Scander-Beg.

point d'un méchant cœur et démontre que la haine n'avait pas poussé Maxime à se soumettre aux Turcs et à détrôner son frère Georges, mais seulement l'ambition du pouvoir. Ses désirs satisfaits, Scander-Beg redevient humain et bon.

La dernière lettre du pacha est adressée à un certain knèze Étienne et sert de recommandation au voyvode Alexandre. Elle contient des souhaits, des salutations, enfin annonce l'envoi de deux truites. Ce voyvode Alexandre, dont il est, d'ailleurs, question dans presque toutes les lettres de Scander-Beg, parait avoir été son agent à Venise, à Cattaro ou à Budua, comme cela ressort d'une lettre en langue italienne écrite le 2 février 1523 par le capitaine de Budua Marino Faletro au seigneur Antonio Grimano, « duc des Vénitiens, par la grâce de Dieu ». Nous y lisons : « J'ai reçu ce jour, de la part de Scander-Beg, sandjack de la Montagne-Noire, des lettres par son voyvode. Je viens aux pieds de Votre Sublimité, et j'annonce que le dit Scander-Beg fut toujours bon voisin pour les sujets de Votre Sublimité et qu'il se recommande à vous ainsi que son ambassadeur le dit voyvode. »

Citons encore les documents suivants:

« En juillet 1514, vint à la Collégiale un envoyé du sandjack de Monténégro, il a présenté une lettre à la Collégiale, en preuve de son désir de vivre en bon voisinage, et envoyait en don à la Collégiale une côte de saint Étienne, dans une châsse d'argent, avec des lettres en grec gravées à l'entour, et prie la seigneurie de bien recevoir son envoyé, qui a mission d'acheter ici de la soie, et la dite lettre fut lue ce jour. »

Une autre lettre, du mois d'août de la même année, se rapporte aux salines de Cattaro. La République remercie Scander-Beg pour le don de la côte de saint Étienne, quelques jours plus tard « le prince de Venise toucha la main de l'envoyé du Czernovitch et lui fit remettre 100 ducats et les étoffes de soie, plus une lettre de réponse ».

En mars 1523, « on apprit hier soir qu'un envoyé, adressé par le sandjack de la Montagne-Noire à la République, est arrivé monté sur une barque; le patron le conduisit à Maran, et on lui fit des présents; il apportait, pour les donner à la seigneurie, deux chiens et sa barque était pleine de fruits ».

Le dernier document dans lequel il soit fait mention de Scander-Beg, pacha de Scutari, porte la date du 19 mars 1526. Nous y lisons : « Vint l'envoyé du sandjack de Monténégro, il était brillamment vêtu et demandait à retourner chez son maître. On le lui permit. Il était arrivé avec une barque chargée de fruits divers, pour les vendre, et portait une lettre du dit sandjack, exprimant son désir de vivre avec nous en bon accord et amitié [1]. »

De tout ceci, nous concluons que Scander-Beg se maintint en bon termes, d'un côté, avec Étienne II, son cousin, prince du Monténégro, qui avait très peu d'autorité et encore moins de territoire à administrer; de l'autre, avec Venise, et que son existence se termina dans la tranquillité vers 1528. Nous ne savons la date de sa mort; mais il est une chose certaine, c'est qu'il laissa des descendants qui, pendant plusieurs siècles, ont occupé le sandjack de Scutari, se considérant comme à peu près indépendants de la Porte et n'ont jamais manqué de faire la guerre aux Monténégrins chaque fois que l'occasion s'en présentait. Ils revendiquaient, disaient-ils, l'héritage de Maxime Czernovitch, leur ancêtre, et en cette qualité prétendaient rentrer en possession de tout le Monténégro jusqu'aux confins de la Serbie et de la Bosnie. Jamais ils ne purent conquérir la Berda, mais il faut constater que la présence continuelle à Scutari des descendants renégats de Czernovitch a été pour le Monténégro une cause de faiblesse, de division et la source de bien des malheurs.

IVAN II ET GEORGES CZERNOVITCH V (1515-1516).

A la mort d'Étienne II, son fils Ivan lui succéda sans aucune difficulté et Scander-Beg ne parut point s'émouvoir de cet incident; de même lorsque, moins d'un an après, Ivan s'éteignit à son tour et laissa la ville de Cettigné et la Berda au pouvoir de son fils, Georges V Czernovitch.

1. Valentinelli, *ouvr. cité*, archives 8, 232.

Fils de l'Italienne Catarina Orio, époux lui-même de Catarina Doria, le nouveau prince n'avait aucune des qualités requises pour partager l'existence précaire et triste que les Monténégrins menaient dans la sombre Berda. Ayant longtemps habité Venise et ses somptueux palais, jouissant lui-même du titre de patricien, il souffrait d'une vie pleine de dangers et de privations, au milieu de ses dévoués mais rudes compagnons. Le sang des premiers Czernovitch, amolli par l'infiltration du sang vénitien, ne coulait plus aussi pur dans les veines de Georges V.

Pour augmenter encore la tristesse de cette existence, incompatible avec ses goûts et ses inclinations, son épouse, Catarina Doria, se pleignait incessamment du climat de Cettigné et du manque de distractions. Le prince ne put résister longtemps aux supplications de sa compagne, et certain de ne pouvoir jamais arracher aux Ottomans de Scander-Beg les vallées de la Basse-Zenta et le rivage de la mer Adriatique, il résolut d'abdiquer et de se retirer au milieu des plaisirs et de la vie facile de Venise.

Il réunit le peuple et les knèzes, ou comtes de la Berda, leur fit ses adieux en termes touchants et leur remit solennellement les armes de ses ancêtres Étienne et Ivan Czernovitch. Cela fait, il confia le gouvernement du pays au métropolite Vavil ou Babylas, qu'il déclara son héritier dans le pouvoir temporel de la principauté.

Toutes ces formalités accomplies et la transmission du pouvoir ratifiée par l'assemblée, le prince Georges quitta Cettigné et se rendit à Cattaro, où les knèzes et une grande partie de la population le conduisirent [1].

Avant de s'embarquer Georges embrassa ses guides, et tristement monta sur le navire qui devait le porter à Venise. Il y finit ses jours au sein de la tranquillité après laquelle il aspirait. Cette abdication, nous dirons même cette désertion, est indigne d'un descendant d'Étienne Czernovitch, et nous ne saurions trop flétrir la conduite pusillanime de Georges; elle

1. Ces détails sont rapportés par Andritch, *op. cit.*, p. 17.

fut pour le Monténégro, privé de ses princes, le commencement d'une ère douloureuse.

Certains historiens, entre autres Andritch et Du Cange, attribuent à Georges V, trois fils, dont le cadet Élie devint la souche d'une longue lignée de seigneurs émigrés en Hongrie. Parmi eux figurent un patriarche d'Ipek, puis Michel de Matcha, conseiller du royaume de Hongrie; Jean de Matcha, gouverneur de la Transylvanie et de la Serbie pour le compte de l'Autriche, en 1713; enfin, plusieurs officiers généraux au service de la Russie et de l'empereur à la fin du XVIIIe siècle.

Nous remarquons toutefois que les archives de Venise attribuent à Georges IV trois fils, comme nous l'avons dit page 68; or, ces fils portent les mêmes noms (Élie, Salomon et Constantin) que les historiens, ci-dessus mentionnés, donnent aux enfants de Georges V. Peut-être y a-t-il eu confusion et ont-ils affecté à ce dernier la descendance de son cousin Georges IV, le renégat mort en Macédoine.

Il paraît cependant étrange que si réellement la famille des Czernovitch se perpétua si longtemps, aucun de ses membres n'ait jamais tenté de rentrer dans le Monténégro et d'y jouer un rôle, pendant les trois siècles que les vladikas électifs l'ont gouverné. Les Monténégrins auraient certes bien accueilli un descendant des Czernovitch, car le manque d'un prince légitime s'est parfois fait sentir pendant les XVIe et XVIIe siècles.

DEUXIÈME PARTIE

LA BOSNIE AU MOYEN AGE

(955-1526)

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIERS BANS DE BOSNIE (955-1250).

Aussitôt que les Slaves eurent occupé la province située entre la Save et la mer Adriatique, ils s'y formèrent en une multitude de tribus, étrangères les unes aux autres et jouissant d'une autonomie presqu'absolue. Telle était leur constitution politique avant leur invasion de l'Illyrie. Cet état de choses ne continua guère. Pressés au nord par les Hongrois, à l'est par les empereurs byzantins, les innombrables tribus, ou zupas, se groupèrent et dès lors formèrent deux grandes souches, bien distinctes, les Croates et les Serbes. Entre eux s'étendait la vallée d'une importante rivière à laquelle les Slaves donnèrent le nom de la Bosna, tiré de l'antique fleuve Basanius. Les habitants de ce pays se dirent Bosnier, dont nous avons fait les Bosniens ou Bosniaques.

La Bosnie était fondée. Appartient-elle au début aux Serbes ou aux Croates? jouit-elle d'une indépendance relative ou complète? Ce sont là des questions que le manque de documents authentiques n'a point permis de résoudre. Il est cependant facile de croire, en raison de la position géographique de la Bosnie, qu'elle fut l'objet des convoitises de tous ses voisins. Comme les contrées dépourvues de fortes frontières naturelles, les hautes montagnes, par exemple, ou la mer, la Bosnie ne pouvait défendre avec succès son indépendance; telle est la cause des nombreux changements que nous constaterons dans sa situation politique.

La Save la sépare de la Hongrie, la Drina de la Serbie, l'Unna de la Croatie. Ce sont là de bien minces frontières, faciles à

passer; sans compter que par la richesse de son sol la Bosnie excita l'ambition des peuples qui l'entouraient.

Nous la verrons donc passer alternativement sous la domination des Croates, des Hongrois, des Serbes et des Byzantins avant d'obtenir son indépendance complète.

Nous avons lieu de croire que le roi Tomislas, le premier souverain de la Croatie, au commencement du xe siècle, étendait son gouvernement sur la Bosnie. Cette supposition est fondée sur ce qu'à cette époque, la Bosnie formait déjà un banat [1]; or la dignité de ban, ou baron, n'existe que chez les peuples Croates et non point chez les Serbes.

Le prince Tcheslas qui, après la mort de l'empereur Siméon, s'efforça d'agrandir les possessions de la Serbie, réussit à s'attacher la Bosnie et forma ainsi une sorte de confédération [2]. Il défendit le banat contre les Hongrois qui, repoussés de Germanie, envahissaient les rives de la Save et du Danube. En 955, un certain prince Kès, à la tête de hordes nombreuses de cavaliers, dévaste la Croatie et la Bosnie, mais échoue devant l'armée de Tcheslas, postée sur les bords de la Drina.

La mort de ce dernier prince, survenue pendant la campagne de l'année suivante, eut pour résultat la dissolution de la confédération par lui formée et quelques années d'indépendance pour la Bosnie.

Le nom du ban qui la gouverna de 955 à 958 est inconnu. A cette date, le roi de Croatie, Krestimir, attaque le ban, le met en fuite et réunit la Bosnie à son royaume. Pendant cinquante ans cette province appartient au roi de Croatie et, en 1010, passe aux mains de l'empereur Basile qui, après avoir subjugué la Bulgarie, rêvait de rétablir dans la péninsule Balkanique la suprématie de Byzance. Mais à la mort de cet empereur, l'édifice élevé par ses mains croula de toutes parts; la Bosnie recouvra son indépendance et fut gouvernée par des princes nationaux, notamment par le ban Étienne [3].

1. Voir E. Dummler, *Ueber die alteste Geschichte der Slavenin Dalmatien*, pp. 315-398, 1856.

2. Constantin Porphyrogénète l'assure explicitement.

3. Chroniques des prêtres de Dioclétie.

Pendant ces luttes incessantes, la puissance des Hongrois se consolidait, et déjà les monarques madgyares pensaient à étendre leurs conquêtes autour d'eux. Koloman, roi de Hongrie et de Croatie, en 1102, s'emparait de la Dalmatie trois ans plus tard et se posait nettement en rival de l'empereur de Byzance, dans la péninsule Balkanique.

La Bosnie fut une des premières provinces réunies au royaume de Hongrie par Koloman. Les successeurs d'Arpad trouvèrent dans les empereurs de la maison Comnène des adversaires dignes d'eux. Les Serbes et les Hongrois s'unirent contre Byzance, afin de défendre leur situation; un mariage de Béla, fils d'Étienne II, roi de Hongrie, avec Hélène, fille du roi de Serbie Ouroch, cimenta cette alliance.

Béla II l'Aveugle sut se concilier l'amitié des Bosniens, se proclama lui-même ban de Bosnie, et lorsque son second fils, Ladislas, fut en âge de régner, il le nomma ban de Bosnie, non point à titre indépendant, mais comme fief du royaume de Hongrie [1].

LADISLAS, BAN DE BOSNIE (1135).

Nous pouvons voir dans Ladislas le premier ban ou duc de Bosnie, car, à partir de son règne, le banat eut toujours des titulaires qui se sont succédés presque sans interruption jusqu'au XVIe siècle. Il prit une part active dans la guerre que Géza II, roi de Hongrie, et son frère aîné soutinrent en commun avec les Serbes et contre l'habile et entreprenant Manuel Comnène, empereur d'Orient. C'est tout ce qu'on sait de son règne.

BORITCH, BAN DE BOSNIE (1150-1163).

Aussitôt après le prince Ladislas, paraît Boritch en qualité de ban de Bosnie. La guerre entre Byzance et le roi de Hongrie

1. Archives de Venise, copiées par Janko Lafarik en 1857.

continuait toujours, elle aboutit, après des alternatives de succès et de revers, à la paix de 1153. Béla ne tint pas longtemps ses engagements, car dès l'année suivante il attaqua Manuel et, joint au ban de Bosnie, mit le siège devant la citadelle de Branitchevo, sur le Danube, non loin du confluent de la Mlava. L'arrivée soudaine de l'empereur, à la tête d'une nombreuse armée, les forcea de lever le siège en hâte et de rentrer chez eux. Boritch, poursuivi par Basilios, lieutenant de Manuel, parvint à lui échapper et se réfugia en haute Bosnie, où les Grecs n'osèrent s'aventurer à sa suite.

La mort de Géza II, survenue en 1166, donna lieu à une guerre de succession au trône de Hongrie, entre le frère de Géza et son fils Étienne III.

Le ban Boritch prit ouvertement fait et cause pour le premier prétendant, parce qu'en Hongrie le droit de succession s'établissait d'après l'âge des compétiteurs et non d'après leur filiation. Le candidat que soutenait Boritch n'était autre que ce Ladislas, autrefois ban de Bosnie sous le règne de Béla II l'Aveugle. Ladislas mourut en 1163, et le prétendant Étienne III monta sur le trône. Boritch ne prétendit point le reconnaître comme roi de Hongrie; il alla même jusqu'à lui déclarer la guerre et, pour en finir, le roi dut envoyer contre le vassal rebelle une armée commandée par Gottfried. Boritch fut battu et disparut de la scène; depuis lors il n'est plus fait mention de lui dans l'histoire [1].

Entre temps, le ban Boritch avait eu des démêlés avec la République de Raguse à propos, paraît-il, de certains catholiques qui, persécutés par le ban, avaient cherché un refuge à Raguse et que cette dernière cité ne voulait pas remettre aux mains de Boritch. Décidé à se venger de la République le ban lève une armée, passe dans le pays de Hum (Herzégovine), mais échoue devant Raguse et signe une paix, par laquelle il s'engage à reconnaître la suprématie de l'archevêque de Raguse pour les affaires spirituelles de la Bosnie (1160).

L'étendue du banat de Bosnie était alors considérable, elle comprenait une partie de l'Herzégovine, la haute Bosnie,

1. Simonis de Keza, *Rerum Ungariae monumentum*, t. II, p. 127.

touchait à la rivière Drina à l'est, et à l'Una à l'ouest [1]. Quant à sa dépendance vis-à-vis du roi de Hongrie, nous voyons qu'elle se réduisait simplement à l'hommage d'un vassal envers son suzerain. En réalité Boritch était un prince indépendant et se conduisait comme tel.

La disparition du ban Boritch fut le signal de nouvelles difficultés avec Manuel, empereur de Byzance; il s'empara, en 1166, de la Bosnie ainsi que d'une notable partie de la Croatie. Cet état de vasselage se prolongea jusqu'à la mort de l'empereur, et avec lui s'éteignirent les ambitions de Byzance, ses velléités de rétablir son ancienne domination sur les principautés occidentales de la péninsule Balkanique (1180). L'empire latin des Croisés allait, d'ailleurs, bientôt remplacer l'empire grec, dans Constantinople, et les rois serbes s'apprêtaient déjà à lui porter les derniers coups.

BAN KULIN (1180-1204).

Débarrassés de l'empereur Manuel, les Bosniens se ressaisirent. Les liens qui attachaient la Bosnie aux rois de Hongrie s'étaient relâchés pendant les quatorze ans de l'occupation byzantine, et subitement le banat se trouva sans maître étranger. Il était indépendant de fait et le prince qu'il se donna le ban Kulin, s'efforça, dès le début de son règne, de se maintenir sur le pied d'égalité avec ses voisins.

La sœur du nouveau ban avait épousé le prince Miroslav, frère d'Étienne Némania, roi de Serbie et knèze de l'Herzégovine et du Monténégro. Kulin profita de cette alliance de famille pour se mettre dans les bonnes grâces de Némania et pouvoir ainsi résister aux prétentions du roi de Hongrie, lorsqu'elles se produiraient.

Peu belliqueux par nature, Kulin consacra les premières années de son règne à l'amélioration matérielle de sa princi-

1. Chroniques des prêtres de Dioclétie, p. 290.

pauté. Le commerce de ses sujets avec les nations voisines semble avoir attiré tout particulièrement sa sollicitude; témoin le traité qu'il passa, le 29 août 1389, avec la République de Raguse, dans le but de faciliter les échanges entre les deux pays.

Nous voyons par ce document qu'à cette époque le ban Kulin était catholique et non point grec orthodoxe. Ceci nous amène à parler des questions religieuses qui ont pris une place si importante dans son règne et l'ont occupé presqu'en entier [1].

La Bosnie n'avait accepté que partiellement la foi grecque, lors du grand schisme de l'Église d'Orient en 1054. Une partie de la population conservait la religion de Rome, qui, d'ailleurs, était celle des Hongrois et des Dalmates, tandis que les Serbes avaient adopté unanimement la croyance orthodoxe. Le roi de Hongrie, Béla III, désirait ardemment augmenter le nombre des catholiques en Bosnie, espérant ainsi gagner du terrain dans le banat et se préparer les moyens de le soumettre un jour à son autorité directe; le pape l'appuyait de tout son pouvoir, sans autres motifs que de ramener les schismatiques grecs dans le giron de l'Église romaine.

Il existait encore une troisième religion, celle des Pataréniens ou Manichéens, introduite en Bosnie depuis quelques années à peine, par les frères Mathieu et Aristodius, de Zara, tous deux habiles dans la peinture religieuse et le travail des métaux précieux. Cette nouvelle religion, inventée, au début du XIIe siècle, en Bulgarie par les prêtres Jérémias, comptait dans la péninsule Balkanique de nombreux et fervents adeptes. Ils se disaient chrétiens, mais rejetaient le mariage comme une institution impure, prohibaient les rapports avec les membres des autres religions, défendaient l'homicide et comme conséquence la guerre, refusaient de prêter serment, professaient le mépris des richesses et n'obéissaient qu'à Dieu.

C'est à cette religion, poursuivie par les chrétiens, comme hérétique, parce qu'elle ébranlait les fortes institutions de la famille et relâchait les liens sociaux en affaiblissant le pouvoir établi; c'est à cette abjecte croyance que le ban de Bosnie

1. Miklosich, *Monumenta serbica.*

eut l'imprudence de se convertir. Non point parce qu'il la crut meilleure que les autres, mais uniquement parce qu'il voulait empêcher le roi de Hongrie de s'occuper des affaires de sa principauté, en élevant entre les Bosniaques et les Hongrois une barrière infranchissable [1], celle de la différence de religion.

Toute sa famille et plus de dix mille de ses sujets suivirent son exemple et renoncèrent au culte de leurs ancêtres. L'événement ne justifia point les prévisions de Kulin, et ce fut contre lui un soulèvement général; une voix unanime le condamna, et, loin d'échapper à l'influence de Bela III par son apostasie, il ne fit qu'augmenter le danger de sa position. Le roi de Hongrie s'érigea en défenseur de la religion chrétienne, et son fils, Émeric, qui lui succéda en 1196, imitant la conduite de son père, se proposa de rétablir l'ancienne suprématie des Arpad sur la Bosnie et les États limitrophes. Dans ce but il fit nommer son frère André duc d'Herzégovine et, fort de l'appui d'Innocent III, de l'évêque de Spalato et de Vouk, frère du roi de Serbie, somma le ban de Serbie de renoncer à la religion patarienne. Kulin refusa d'abord de se soumettre et on prépara une expédition contre lui. En homme pratique le ban finit par s'apercevoir que loin d'avoir détourné de ses États les prétentions du roi de Hongrie, il n'avait réussi qu'à donner à celui-ci et, qui plus est, au pape et à la Serbie, un prétexte à s'occuper de ses affaires intérieures. Cédant aux sommations du pape il promit de revenir au catholicisme et allégua de sa bonne foi; il avait cru que les Patariens n'étaient point hérétiques et demandait qu'on lui prouvât qu'ils l'étaient.

Innocent III enchanté de cette victoire, envoya en Bosnie son légat, Jean de Casamaris, pour convertir le ban et le ramener, ainsi que ses sujets, dans le sein de l'Église. Le légat réussit dans sa mission et, dès le mois d'avril 1203, au milieu d'une assemblée solennelle tenue à Bielopolje, le ban Kulin renonça formellement à l'hérésie [2].

Pareille abjuration fut faite, un mois après, en présence du

1. Lettre de Vouc, roi de Dalmatie, au pape Innocent III, en 1199.

2. L'acte de renonciation est en latin et figure dans Theiner, *Monumenta slavica meridionales*.

roi de Hongrie, par le fils du ban Kulin, qui en outre s'engagea à payer au pape et au dit roi de Hongrie une amende de 1,000 marcs d'argent, pour le cas où les hérétiques seraient tolérés dans le banat. Les magnats et le peuple suivirent l'exemple du ban, et tout rentra dans l'ordre.

Pour montrer au ban son bon vouloir, le pape porta de un à quatre le nombre des évêchés de Bosnie.

Ne laissons point passer la figure du ban Kulin, le premier chef vraiment indépendant de Bosnie, sans constater les immenses progrès que son règne vit s'accomplir. Au sein d'une paix féconde le pays développa toutes ses forces vives, grâce aux soins et aux lumières de son prince; le commerce et l'agriculture prospérèrent d'une façon qui frappa d'étonnement les peuples voisins. L'exploitation des mines d'argent et de fer prit de grandes proportions, et la richesse publique devint considérable pour l'époque, au point que les Bosniens avaient coutume de dire, lorsqu'une année riche en moisson succédait à une période de mauvaises récoltes : « Le temps du ban Kulin est revenu [1]. »

L'importance de la Bosnie à la mort du ban Kulin, aussi bien sous le rapport de l'étendue territoriale que sous celui de la prospérité, se résume dans ces mots du légat du pape Jean : « La Bosnie est réellement un royaume [2]. »

ÉTIENNE, BAN INDÉPENDANT (1204-1232).

Les États dont ce prince hérita de son père, le ban Kulin, se composaient de la haute Bosnie, de la vallée de la Drina tout entière, des trois grandes provinces d'Usora, de Soli [3], de Dolnij Kraij, enfin de quelques districts situés sur les confins

1. Orbini, *Il regno degli Slavi*, p. 350.

2. Il faut, disait le même légat, un voyage de dix jours et plus pour faire le tour de la Bosnie.

3. Voir chap. Ier, pp. 9 et 10, Géographie de la Bosnie.

de la Croatie et de l'Herzégovine. Malheureusement, la situation intérieure du banat ne répondra bientôt plus à son état de prospérité matérielle et le gouvernement d'Étienne va devenir de plus en plus difficile. C'est encore aux discordes religieuses qu'il faut attribuer les profondes divisions qui déchireront la Bosnie. La conversion au catholicisme du ban Kulin, ainsi que celle de ses magnats, en 1202, avait été toute superficielle ; lui mort, les seigneurs s'empressèrent de retomber dans l'hérésie patarienne et une notable partie de la nation les suivit dans cette voie néfaste. Étienne, dont les sentiments envers le pape n'avaient pas varié, demeura fidèle à Rome, et de suite les rapports se tendirent entre lui et son peuple.

Le légat du pape, Acontius, se plaint amèrement, en 1218, des progrès effrayants de l'hérésie et pousse le roi de Hongrie, André II, à s'immiscer dans les affaires du banat, afin de réduire les sectaires [1]. En même temps, le pape Honorius III adresse des appels pressants à tous les évêques de Hongrie, de Bosnie et de Dalmatie. Rien n'y fait, les Bosniaques refusent de se soumettre et aux efforts de Rome et de la Hongrie présentent une résistance invincible. Dans cette situation critique le pape, craignant de voir l'hérésie patarienne s'étendre en dehors de la Bosnie, prêcha une croisade, dont il confia la conduite au prince Jean, fils de l'impératrice Marguerite, sœur du roi de Hongrie et veuve de l'empereur grec Isaac l'Ange. La position du ban Étienne n'était plus tenable, entre le pape qui le pressait de convertir ses sujets et ceux-ci qui voyaient dans leur prince un ennemi de leur foi. L'annonce d'une croisade précipita les événements; les magnats, indignés, déposèrent Étienne et nommèrent à sa place Mathieu Ninoslaf, seigneur né en Bosnie et, dès son enfance, élevé dans les principes de la religion patarienne.

1. Theiner, *Monumenta Hungariae*, t. Ier, p. 31.

MATHIEU NINOSLAS, BAN INDÉPENDANT (1232-1250).

Personne ne se trompa sur la signification de cette élection, les Bosniens bravaient ouvertement Rome et le roi de Hongrie.

Grégoire IX envoya immédiatement son légat Jacob, évêque de Préneste, pour prendre, de concert avec André II, les mesures nécessaires en vue de chasser le nouveau ban de ses États. Ils choisirent, pour la conduite de cette croisade, Kaloman, duc de Croatie et de Dalmatie et second fils du monarque hongrois, et, pour l'encourager dans ses efforts, lui donnèrent d'avance le banat comme récompense.

Mais à peine ces mesures étaient-elles prises, que le ban Mathieu, craignant pour son pays et pour lui-même, se soumit au pape, abjura l'hérésie ainsi que sa famille et se convertit au christianisme. C'était une ruse de guerre; le ban ne voulait que gagner du temps afin de se mieux préparer à la lutte.

Néanmoins, il sembla sincère et, dès le début, saisi d'un saint zèle, fonda une cathédrale et demanda le rétablissement de quatre évêchés créés sous le règne du ban Kulin et supprimés par lui en 1232. Trois lettres écrites par le saint Père au ban et aux Dominicains de Bosnie prouvent combien la conversion du prince causa de joie à la curie romaine et quels heureux résultats elle attendait de cet événement [1].

Qu'aurait pensé le pape s'il avait pu lire dans la conscience du ban et s'apercevoir que tout ce dehors de piété cachait une nouvelle abjuration!

Dès l'année suivante, Mathieu Ninoslaf, cédant aux mauvais exemples de certains grands magnats, retombait dans l'hérésie pour ne plus en sortir cette fois. La croisade préparée en 1232 et suspendue par la conversion du ban, reprit son cours; le duc Kaloman conserva le commandement des forces hongroises et croates.

1. Theiner, *Monumenta Hungariae*, t. Ier, pp. 121-122.

Pendant cinq ans, de 1234 à 1239, ce fut une série de succès et de revers, dont nous allons rapidement exquisser les grands traits.

D'abord, Grégoire IX donna l'absolution pleine et entière à tous ceux qui succomberaient au cours de la croisade, ou qui prêteraient main forte aux croisés et même protégeraient leurs propriétés pendant leur absence. Ainsi se conduisait le Saint-Siège envers les Sarrasins. En même temps, le pape nomma Kaloman grand ban de Bosnie à la place de Mathieu. Mais cette déposition n'eut qu'un effet moral et Mathieu y répondit en ordonnant la levée en masse des Bosniens, pour défendre par la force leurs foyers et leurs convictions religieuses. Le succès répondit au courage du ban et, pendant toute une année, il tint en échec les forces bien supérieures des Hongrois et des Croates. La mort d'André II et l'accession au trône de Hongrie de son fils Béla IV facilitèrent, d'ailleurs, la résistance des Bosniens. Mais aussitôt que Béla IV fut consolidé sur son trône, il imprima une telle impulsion à la croisade qu'en deux ans de campagne le ban fut complètement battu et chassé de Bosnie. Kaloman prit sa place, comme cela avait été convenu avec le pape, et s'appliqua de tout son pouvoir à extirper l'hérésie (1238-1239). Le catholicisme est rétabli partout, des églises s'élèvent et, pour contenir les Bosniens autrement que par des exhortations et des exemples, Kaloman fait construire des forteresses sur différents points du banat. S'il faut en croire les *Monumenta Hungariae* de Theiner [1], le succès couronna les efforts du prince hongrois et, en 1239, il ne restait plus en Bosnie aucune trace de l'hérésie patarienne. Cela n'empêcha point l'infatigable ban Mathieu de reparaître dans le banat, au moment où Kaloman rentrait en Croatie, et, comme si rien ne s'était passé de ressaisir les rênes du gouvernement. Un traité de 1240 lui valut l'amitié et l'appui de la République de Raguse contre les Serbes et éventuellement contre les Hongrois.

L'invasion des Tartares, en 1241, détourna la Hongrie des affaires du banat et l'empêcha de tirer vengeance de l'affront

1. T. Ier, pp. 170-175.

reçu par Kaloman. Mathieu profite habilement de ce répit pour préparer ses sujets à une nouvelle campagne défensive, et met à profit les deux années pendant lesquelles la Hongrie et la Croatie, dévastées et ruinées par les Tartares, ne pouvaient rien tenter contre lui.

La guerre survenue entre les villes de Trau et de Spalato fournit au ban et à Béla IV une nouvelle occasion de se rencontrer l'épée à la main. Résumons rapidement la cause de cette querelle. Spalato, fière de ses privilèges antiques et de son importance commerciale et maritime, avait refusé les vaisseaux que le roi de Hongrie lui avait demandés pour fuir devant l'invasion des Tartares. La ville de Trau, sa voisine, avait saisi cette occasion d'être agréable au roi et s'était mise à son entière disposition. Cette conduite lui valut, en 1242, les bonnes grâces du monarque hongrois, l'obtention de privilèges et le don de plusieurs communes situées dans les environs de Spalato. Celle-ci en conçut un violent dépit et déclara la guerre à Trau. Naturellement Béla IV appuya la seconde et tous les mécontents se rangèrent du côté de Spalato. De ce nombre fut Mathieu Ninoslas, qui, à la tête d'une troupe armée, ravagea la campagne de Trau et, satisfait de cette vengeance contre le roi de Hongrie, regagna tranquillement la Bosnie, laissant Spalato se tirer d'affaire comme elle le pourrait. La fière cité dut solliciter la paix et l'obtint à la condition de payer une amende considérable et de livrer six jeunes patriciens à Béla IV en gage de sa fidélité future (1244).

Débarrassé des soucis de cette campagne contre Spalato, le roi de Hongrie se souvint de la conduite du ban envers lui et reprit la croisade déjà interrompue deux fois.

Confiant dans ses forces, Mathieu se porte à la rencontre du roi de Hongrie, passe la frontière de Croatie et va lui offrir la bataille sur son propre territoire. Surpris d'une telle audace, Béla IV renonce à sa croisade et fait la paix. Un rescrit de Béla aux évêques de Bosnie, en date du 20 juillet 1244, permet d'affirmer qu'à cette époque les deux monarques étaient réconciliés.

Ainsi la puissance du banat de Bosnie s'augmentait chaque

jour : il tenait tête au roi de Hongrie, affirmait son indépendance politique et religieuse; car, dans cette querelle des catholiques et des patariens en Bosnie, il faut voir non point une affaire de conviction religieuse, mais simplement une question politique.

Les Bosniens étaient patariens parce qu'ils voulaient se tenir le plus loin possible des Hongrois, s'en séparer bien nettement, ne pas être confondus avec eux, et qu'aux yeux du ban, la différence de foi religieuse constituait un signe d'indépendance entre les deux pays.

Innocent IV, nouvellement élevé à la dignité papale, voulut donner une preuve de son zèle pour la chrétienté en prêchant une troisième croisade contre le ban de Bosnie. Il échoua complètement et, ne pouvant réduire l'hérésie par les armes, essaya de négocier avec elle (1247). Dans ce but il fit faire des avances à Mathieu, et un échange de lettres s'établit entre eux. La ban déclara[1] qu'il n'avait jamais cessé d'être chrétien depuis sa conversion de 1233, mais qu'il se bornait à défendre l'indépendance de ses sujets contre la Hongrie. C'était reconnaitre explicitement l'origine toute politique de la querelle religieuse.

Le pape le crut-il, fit-il semblant de le croire; toujours estil qu'il envoya en Bosnie l'évêque de Zeng, Philippe, et le supérieur des Fransciscains de Spalato, pour assurer le ban de ses bons sentiments à son égard (29 mars 1248) : c'était le triomphe de la Bosnie que dix-huit ans de guerre n'avaient pu ébranler et, pour son prince, une victoire éclatante sur le roi de Hongrie.

Le règne de Mathieu Ninoslaf se termina dans le calme et l'apaisement des passions religieuses. Néanmoins, le ban regardait l'avenir avec défiance. Un renouvellement, en 1249, de son alliance offensive et défensive avec Raguse contre le roi de Serbie prouve combien il craignait pour le banat la puissance sans cesse grandissante des rois serbes.

1. Cette lettre est perdue, mais on en connait le sens d'après les instructions du pape à l'évêque de Kolocsa en Hongrie.

CHAPITRE II

DOMINATION HONGROISE EN BOSNIE ET RÉTABLISSEMENT DU BAN INDÉPENDANT (1250-1353).

PRIJESDA, BAN DE BOSNIE (1250-1254).

Le danger que le ban Ninoslaf prévoyait ne vint pas du côté qu'il croyait; il avait redouté les entreprises des rois serbes, ce furent les Hongrois qui s'attaquèrent encore à sa principauté. En effet, le roi Béla IV intervint dans les affaires intérieures de la Bosnie, aussitôt après la mort du ban.

L'énergique et habile Ninoslaf n'était plus là pour la défendre, le roi prit de suite un empire considérable sur l'esprit des catholiques bosniens, tandis que les patariens voyaient en lui l'ennemi héréditaire. Malgré leurs efforts, Béla fit nommer ban de Bosnie un certain Prijesda, parent, nous ne savons à quel degré, du ban Mathieu et catholique fervent.

Épuisée par les guerres du règne précédent, la Bosnie ne put se défendre et dut accepter ce prince des mains du roi. Le nouveau ban était l'instrument docile de toutes ses volontés; il le brisa aussitôt qu'il eût cessé de lui plaire et, après un règne troublé de quatre ans à peine, Prijesda, dépouillé de son pouvoir, rentra dans l'ombre.

Dès lors la Bosnie appartient sans conteste au roi de Hongrie et un demi siècle de misère va commencer pour elle. Ratchki [1] dépeint ainsi la situation politique intérieure du

1. Dr F. Ratchki, *Bogomili i Patareni*, Agram, 1869, p. 167.

banat au moyen âge : « Tant qu'un souverain vraiment national est à la tête de la Bosnie, on voit partout circuler la vie. Mais aussitôt qu'une partie de la nation tombe sous le joug des Hongrois, un voile, sombre comme l'oubli et la mort, s'étend sur elle. Il en fut ainsi après la mort du ban Ninoslaf ; la vie politique et religieuse était comme frappée de mort sous l'influence du vent qui soufflait du nord de la Save. »

LA PRINCESSE AGNÈS ET SES FILS (1264-1272).

Dans le but de paralyser les efforts des Bosniens en vue de reconquérir leur indépendance et pour mieux les opprimer, le roi de Hongrie divisa le banat en deux parties : d'abord la haute Bosnie et le Dolnij Kraij formèrent un banat séparé, à la tête duquel il mit un de ses lieutenants, dont l'histoire ne nous a point conservé le nom ; avec les deux provinces d'Usora et de Soli, riveraines de la Save, le roi créa un second État, qu'il réunit à la province de Matchva, entre la Drina, la basse Morawa et la Save. Ce district de Matchva faisait partie du royaume de Serbie, mais était tombé au pouvoir des Hongrois sous le règne de Béla III.

Pour gouverner ce second banat de basse Bosnie et de Matchva il choisit sa propre fille Agnès, veuve de Rastislaf, ban d'Esclavonie et mort en 1263. Agnès prit possession du pouvoir vers 1264 [1] ; il est probable qu'elle n'eut ce gouvernement que jusqu'à la majorité de son fils Michel. Mais ce dernier étant mort en 1268, son jeune frère Béla lui succéda et régna jusqu'en 1272, époque à laquelle il tomba sous les coups du meurtrier Henri de Gussingen.

Ladislas IV, le nouveau roi de Hongrie, ne lui donna point de successeur et se contenta de nommer le palatin hongrois Roland et Henrich, gouverneurs pour la basse Bosnie

1. Mentionnée dans une lettre écrite par le pape Urbain IV, le 16 juillet 1264.

et Matchva, et Étienne Kotroman pour la haute Bosnie ou Bosnie proprement dite. Occupons-nous des deux premiers d'abord, nous aurons plus tard l'occasion de parler du second, qui sera le fondateur de la fameuse maison des Kotromanovitch.

Le palatin Roland céda de suite la place à un nommé Ivan, qui fut à son tour remplacé par Egydius, en 1273. Immédiatement après, de graves désordres éclatèrent en basse Bosnie et en Hongrie; ils durèrent plusieurs années et eurent pour cause la conduite scandaleuse du roi de Hongrie. Quand il se fut réconcilié avec le pape, il commença de persécuter les patariens de Bosnie et nomma sa propre mère Élisabeth ban de basse Bosnie et Matchva.

ÉLISABETH, BAN DE BASSE-BOSNIE (1270-1282).

Ardente catholique, elle ne s'occupa, pendant son court règne, que de poursuivre les patariens par tous les moyens, même les plus cruels [1]. C'est tout ce qu'on sait du gouvernement de cette souveraine.

ÉTIENNE DRAGOUTINE, BAN DE BASSE-BOSNIE (1282-1314).

L'ex-roi de Serbie Dragoutine, chassé du trône par son frère Étienne Ouroch II [2], remplaça la reine Élisabeth en qualité de ban de Bosnie. Ce roi déchu avait épousé, en 1271, Catherine, sœur de Ladislas, et c'est à cette alliance qu'il dut de monter sur le trône de Bosnie. Les questions religieuses, si prépondérantes au moyen âge, ont absorbé l'attention du ban tout entière et n'ont laissé la place à aucune autre préoccupation.

1. Theiner, *Monumenta Hungariae*, p. 348.
2. En 1282.

La persécution des patariens continua, avec moins de rigueur pourtant que sous le règne d'Élisabeth; en effet, il était difficile à Étienne, membre de l'Église orthodoxe et non de l'Église catholique, de poursuivre les hérétiques avec autant de succès que les Hongrois. Ceux-ci entreprirent de convertir Étienne à la religion romaine et, après de longues controverses et l'échange de lettres avec le pape Nicolas IV, le ban renonçait à la foi orthodoxe on 1290. Les événements de la fin de son règne, qui dura trente-deux ans, ne sont point rapportés par les historiens, sans doute à cause du peu d'intérêt qu'ils offraient.

ÉTIENNE KOTROMAN, BAN DE HAUTE-BOSNIE (1272-1299).

On se souvient que le roi de Hongrie nomma, en 1272, Étienne Kotroman ban de haute Bosnie et de Dolnij Kraij. Ce personnage, dont la descendance joua un rôle si important dans l'histoire bosnienne, était, paraît-il, un chevalier d'origine allemande, qui suivit Béla en Bosnie, à l'époque de la guerre contre le ban Mathieu Ninoslaf[1]. Theiner, dans les *Monumenta Slavonica,* affirme qu'Étienne était parent au quatrième degré avec le comte de Carinthie, Meinard d'Ortembourg. Kukuljévich mentionne le nom de Kotroman sous le règne du roi de Croatie Étienne III dès l'an 1163, c'est-à-dire un siècle auparavant.

Toujours est-il qu'en 1272, Étienne est ban de haute Bosnie et rend compte de son gouvernement directement au roi de Hongrie; plus tard, il passe sous la juridiction de la reine Élisabeth, ban de Bosnie-Matchva, et ensuite sous celle de l'ex-roi Dragoutine. Il épousa même la fille de ce dernier et en eut trois fils.

Étienne Kotroman administrait sagement son banat depuis dix ans, lorsque le ban de Croatie, Paul Subitch, son voisin,

1. Voir Schimeck, *Geschichte des Koningreich Bosniens*, p. 60.

vint troubler sa quiétude et la soumettre à de rudes épreuves. Subitch, prince entreprenant, habile et brave à la guerre, se créa de suite une position indépendante en Croatie et s'empara, en 1293, d'une notable partie de la côte dalmate, limitrophe de ses États. Le roi de Hongrie, André III, consentit à cet acroissement de territoire, afin de se ménager l'appui de son puissant vassal, aux empiétements duquel il ne pouvait point s'opposer pour le moment. Six ans plus tard, l'insatiable Paul Subitch éleva ses prétentions sur le banat de haute Bosnie et s'en empara bientôt, nous ignorons par quels moyens. Il faut croire que le roi de Hongrie favorisa cette nouvelle acquisition, car le ban Étienne Kotroman se soumit et céda la place à Subitch, sans essayer de défendre sa situation. Bien plus, le ban déposé ne garda point rancune à son successeur et devint un de ses plus chauds partisans. Une connaissance profonde des hommes et des choses de son pays lui dictait cette conduite habile qui valut plus tard à son fils l'accession au trône de Bosnie.

PAUL SUBITCH ET MLADEN SUBITCH (1299-1322).

Les États de Paul Subitch par leur étendue constituaient un royaume, aussi le prince, ne pouvant les gouverner efficacement par lui-même, abandonna, après trois ans de règne, le banat de haute Bosnie et de Dolnij Kraij à son fils Mladen, et garda seulement pour lui la Croatie et la Dalmatie. A Mladen Subitch revient la gloire d'avoir rétabli l'indépendance de la Bosnie et réuni à nouveau le banat tout entier sous sa main. La faiblesse des monarques hongrois de la maison d'Anjou, le prestige considérable dont jouissait son père Paul Subitch, ses qualités personnelles, enfin, lui permirent de réaliser promptement ce projet patriotique. Et, chose étrange, ce fut un étranger à la Bosnie, un Croate, presqu'un ennemi, qui lui rendit son ancienne splendeur.

La mort de son père, Paul Subitch (1312), donne l'occasion à Mladen de se proclamer ban indépendant de haute Bosnie ;

celle de l'ex-roi serbe, Étienne Dragoutine, lui permet de s'emparer sans coup férir des trois provinces de la basse Bosnie (1314). En deux ans, et sans effusion de sang, par la force même des choses, les traces d'une domination hongroise de soixante-cinq ans étaient effacées et la Bosnie, libre et régénérée par la souffrance, entrait dans une période glorieuse, la plus belle de son histoire. Elle va s'élever au rang de royaume.

Étienne Kotroman recueillit alors les fruits de sa profonde politique ; non content d'être l'ami de Mladen, il prit sur lui un tel ascendant qu'il le décida, en 1316, à s'associer son fils aîné, Étienne Kotromanitch. Mladen ressentait pour l'ancien compétiteur de son père une vive amitié, il la poussa jusqu'à solliciter du pape Jean XXII une dispense en faveur du jeune Étienne Kotromanitch. L'objet de cette dispense était un mariage proposé entre ce dernier et sa cousine-germaine, la fille du comte d'Ortembourg en Carinthie [1]. Le pape, en récompense des efforts persévérants que le ban faisait pour extirper l'hérésie patarienne, lui accorda la dispense sollicitée. Néanmoins le mariage n'eut pas lieu.

Le jeune ban Étienne Kotromanitch et avec lui les magnats ne voyaient point sans déplaisir la présence de Mladen en Bosnie malgré tous les services rendus par ce prince à la cause de l'indépendance. Ils résolurent de s'en débarrasser et soulevèrent le peuple contre lui. Une telle conduite était bien ingrate, mais elle s'explique. Mladen et, avant lui, Paul Subitch représentaient, aux yeux des patriotes bosniens, l'élément croate, nécessairement ennemi, et cela suffisait pour justifier leur conduite devant les nationaux. Mladen se défendit, on en vint aux mains et le ban vaincu s'enfuit auprès du roi de Hongrie, Charles Robert, qui le combla de témoignages d'affection, mais ne lui prêta ni un soldat ni un sequin pour reconquérir son banat.

1. Lettre du pape Jean XXII, du 18 juillet 1319, au ban Mladen Subitch, Theiner, *Monumenta Slavorum*, p. 135.

ÉTIENNE KOTROMANITCH, BAN INDÉPENDANT DE BOSNIE (1322-1353).

Une idée domine le règne du ban Étienne Kotromanitch et semble l'avoir rempli à l'exclusion de toute autre : la crainte des Serbes. Grandement accru sous les règnes des premiers Némania, le royaume de Serbie atteint, avec Étienne VI Ouroch, des proportions qui le rendent redoutable pour tous ses voisins. Que sera-ce lorsque l'empereur Douchan montera sur le trône, en 1331, dix ans après l'avènement du ban Étienne Kotromanitch ? Pour bien comprendre la situation de ce dernier, il faut considérer d'abord l'affaiblissement de la maison d'Anjou en Hongrie à la fin du règne de Charles Robert, ensuite la puissance grandissante des magnats croates et bosniens, effet de cette faiblesse de leur suzerain ; en troisième lieu, l'ambition de l'empereur de Serbie, rêvant de les subjuguer tous, enfin le désir qu'ont les Vénitiens de tenir la balance égale entre ces forces opposées et leur rôle de conciliateurs et d'arbitres en faveur de la paix.

Débarrassé de Mladen Subitch, le jeune ban Étienne suit les conseils de sa mère et se rapproche de la Hongrie, par reconnaissance d'abord, car le roi avait favorisé son avènement au trône, par intérêt ensuite, car il craint toujours un retour offensif des Subitch, les plus influents parmi les magnats croates. Les domaines de cette famille étaient considérables et s'étendaient sur le littoral de la mer Adriatique, depuis Zara jusqu'à Spalato, bien qu'ils ne possédassent point ces deux ports. A côté des Subitch, une autre lignée de barons, les Nélipitch, jouait aussi un rôle prépondérant dans les affaires croates ; ils possédaient le pays de Latina, au sud-ouest de la Croatie. Les Véglia, les Babonitch, les Korbavia, les Budislaf, occupaient aussi une place considérable à côté d'eux. A la fin de 1322, tous se soulevèrent contre leur suzerain, le roi de Hongrie, s'emparèrent sans peine de la ville de Knin,

boulevard de la Croatie du côté de la Bosnie, et, par ce coup hardi, s'opposèrent à l'arrivée du ban de Bosnie, que Charles Robert avait appelé à son secours [1].

Après avoir donné cette preuve de leur indépendance, les magnats croates élurent pour chef le ban Nicolas et firent un traité de paix avec la République de Venise. Les Vénitiens ne cherchaient, au moyen de cette alliance avec les mécontents, qu'à ressaisir les villes du littoral qui appartenaient encore au roi de Hongrie.

Malgré son premier échec contre les magnats, le ban Étienne resta fidèle à la cause de Charles Robert ; ce dernier avait un intérêt majeur à s'unir étroitement au jeune prince de Bosnie : il devait, en effet, se défendre contre ses barons révoltés, puis contrebalancer la puissance des rois de Serbie dans la péninsule Balkanique. Les avantages que cette alliance offrait au ban n'étaient pas moindres ; il craignait une attaque d'Étienne VII, roi de Serbie, et qui aurait pu le protéger si ce n'est le roi de Hongrie ? Pour sceller cette union de la Bosnie et de la Hongrie le ban Étienne épousa, en 1323, Élisabeth, fille du voyvode Casimir, parent de la femme de Charles Robert [2].

Ce mariage rehaussa le prestige d'Étienne Kotromanitch et on l'appela désormais : « Son Excellence, seigneur Étienne, duc de Bosnie, Usora, Soli, et de beaucoup d'autres lieux. »

Les affaires de Croatie ne cessaient point d'attirer l'attention d'Étienne. Après leurs succès de 1322, les magnats se firent la guerre les uns aux autres, pour la possession de la ville de Knin ; les Nélipitch, qui occupaient cette cité, virent s'élever contre eux les autres barons, Paul et Grégoire Subitch à leur tête. Le ban de Bosnie envoya une troupe appuyer ces derniers. Ils attaquèrent les Nélipitch, vinrent assiéger Knin, mais furent complètement battus par leurs rivaux, et Georges Subitch tomba entre les mains des Nélipitch.

Furieux de cette insulte à ses armes, Étienne se mit en

1. Klaitch, *Geschichte Bosniens*, pp. 140-141.

2. Le mariage, qui devait avoir lieu en 1319 entre le ban et sa cousine, la fille du comte d'Ortenbourg, n'avait pas eu lieu, nous ignorons pour quel motif (voir p. 93).

personne à la tête de son armée et entra en campagne contre les vainqueurs ; il échoua dans plusieurs attaques, et le fier baron croate garda sa ville de Knin. La colère du ban de Bosnie ne connut plus de bornes, il jura de se venger de Nélipitch et de sa fidèle alliée, la ville de Trau.

Charles Robert, de son côté, désirait vivement voir l'ordre se rétablir dans le pays croate et cesser la brouille entre les Nélipitch et les Subitch. Pour y parvenir il confia, en 1326, de pleins pouvoirs au ban d'Esclavonie, Mikitch, et tous les anciens ennemis des Subitch, le ban de Bosnie en tête, se mirent sous ses ordres. Ils s'emparèrent des forteresses de la frontière, de la ville d'Unac et s'avancèrent dans la direction de Knin.

Nélipitch se prépare à les repousser, il groupe autour de lui quelques magnats fidèles à sa cause, renouvelle ses traités avec Trau et Spalato et attend ses ennemis de pied ferme.

La campagne fut courte, paraît-il, et le ban de Bosnie ne put enlever la ville de Knin ; « finalement le ban de Slavonie, voyant qu'il ne peut réussir dans ses projets contre les forteresses de Croatie, repasse en Hongrie[1] ».

La République de Venise obtint tous les avantages dans cette campagne à laquelle elle n'avait point pris part ; en effet, les villes de Spalato, de Nona et toutes celles de la côte, depuis la Cétina jusqu'aux environs de Zengg, se donnèrent à elle.

La défaite des Hongrois et des Bosniens mit un terme à la guerre dite de Croatie (1322-1326) et le ban Étienne tourna d'un autre côté ses vues ambitieuses. La terre de Hum, l'Herzégovine actuelle, attirait depuis longtemps son attention. Quelques mots sur le passé de cette contrée ne nous semblent point déplacés ici.

D'après Constantin Porphyrogénète, le premier souverain de l'Herzégovine fut Michel Vitsevitch (912-926), qui descendait d'une famille serbe établie dans le pays trois siècles auparavant, lors de l'invasion des Slaves du sud.

Ce prince intervint efficacement dans la lutte entre Siméon, roi de Bulgarie, et l'empereur Léon, en appuyant le premier

1. Michac Madii, *De Historia Hungaria*, p. 380.

de tout son pouvoir. Une lettre du pape Jean V, dans laquelle il recommande son légat au roi de Croatie, Tomislaf, et à Michel, excellent duc des Chulmiens, laisse penser que ce dernier professait la foi catholique ; enfin, une expédition maritime, entreprise par lui en 1026 et la conquête de la ville de Lépontium, voisine de Manfredonia en Italie, survenue le jour de la Sainte Félicité en juillet, prouve que ce premier prince de Hum était un important personnage. Il portait même, d'après les chroniques, le titre de roi d'Esclavonie.

Vers 930, l'Herzégovine passe, de même que la Bosnie, sous la domination de Tcheslas, grand zupan de Serbie, et, après la mort de ce prince, tombe aux mains du roi de Dioclétie, Vladimir, qui en confia le gouvernement à son oncle Dragomir (960). Trente ans plus tard, en 996, le roi de Bulgarie, Siméon, exige de Dragomir le serment de vasselage et, le 22 mai 1015, son fils, Ivan Wladislas, assassine traîtreusement Vladimir de Dioclétie et réunit l'Herzégovine à la couronne de Bulgarie.

Cette dépendance ne dura que trois ans et, dès 1019, nous voyons l'empereur Basile, surnommé le fléau des Bulgares, leur enlever toutes leurs possessions occidentales, y compris l'Herzégovine. Elle demeura jusqu'en 1250 sous la domination de l'empereur de Constantinople et fut administrée tantôt par des préfets byzantins, tantôt par des princes nationaux, notamment par un certain Liutivold, qui essaya en vain d'arracher son pays au joug byzantin et paya de sa vie cette noble tentative (1140). Dix ans plus tard, Radoslaf Ier, roi de Dioclétie, réunit l'Herzégovine à ses États ; telle nous la voyons sous les règnes de Michel (1078), Bodin (1081) et Georges (1115).

Au milieu du XIIe siècle, le grand zupan de Serbie, Étienne Némania, chasse le roi de Dioclétie, Radoslav II, et s'empare de l'Herzégovine dont il donne le gouvernement à son jeune frère, Vouk [1], nommé aussi Miroslav (1168).

En 1198, la terre de Hum est conquise par André, roi de Dalmatie et de Croatie, qui s'intitule duc de Hum ; après lui nous voyons paraître un certain Pierre, prince du pays de

1. Il possédait aussi Monténégro, comme on l'a vu p. 18.

Hum, appartenant à la religion patarienne, excommunié par ce fait et fort à la guerre ; il occupa Spalato, dont il fut nommé prince [1]. Mais il perdit cette place deux ans plus tard, en 1225, et ensuite se reconnut vassal du roi de Serbie, Étienne III. Tolen, neveu de Pierre, lui succéda et prétendit se rendre maître de Spalato, mais sans succès, et il éprouva des pertes sérieuses dans cette campagne. Il était, comme son oncle, placé sous la suzeraineté des rois de Serbie et professait la religion orthodoxe grecque.

En 1239, André monta sur le trône de l'Herzégovine après la mort de Tolen, et, tout au contraire de son prédécesseur, vécut en bonne intelligence avec ses voisins, et notamment avec Raguse et Spalato. Il passa même, le 7 septembre 1241, un traité d'amitié et de commerce avec les Spalatins et les appuya, trois ans plus tard, dans leur guerre contre la ville de Trau. Le ban de Bosnie, Mathieu Ninoslaf, trouva toujours dans le prince André un allié fidèle et dévoué.

Son fils, Radoslaf, qui lui succéda vers 1250, conserva les traditions de son père et, dès les premiers jours de son règne, s'unit étroitement à Raguse et à Spalato.

On lit ceci dans ce traité en date du 22 mai 1254 : « Moi, le zupan Radoslaf, je suis un fidèle soutien du roi de Hongrie, et à partir de ce jour et à l'avenir, je m'engage à soutenir la guerre, d'après mes forces et celles de mes magnats, contre le roi Ouroch et ses gens ; je défendrai Raguse sur terre et sur mer ; et je me tiendrai en paix avec le roi des Bulgares Michel, autant que ce dernier sera l'allié de Raguse [2]. »

Nous concluons de ce document que le prince de Hum, au milieu du XIIIe siècle, avait renoncé à la suzeraineté du roi de Serbie pour se placer sous celle du roi des Hongrois. Nous manquons de documents propres à expliquer l'histoire de l'Herzégovine depuis l'année 1254 jusqu'en 1300, époque à laquelle le pays se trouve sous la domination de Dragoutine, ex-roi de Serbie, prince de basse Bosnie et de Matchva, et lieutenant du roi de Hongrie.

1. Lucius, *De regno Dalmatico*, pp. 338-341.
2. Rapporté par Miklosich, *Monumenta serbica*, pp. 40-44.

Telle est la province dont le ban de Bosnie, Étienne Kotroman, s'empara en 1325 après avoir défait le knèze Nikola de Hum, auquel il donna sa sœur Catherine en mariage, comme gage de réconciliation. Le jeune ban de Bosnie était très ambitieux, nous l'avons déjà dit ; ayant échoué dans ses entreprises du côté de la Croatie, il tourna ses armes vers les contrées plus faciles à conquérir du littoral de la mer Adriatique et la prise de l'Herzégovine fut son premier pas dans cette voie.

La côte de Krajina, située entre la rivière Nérétva, voisine de Raguse et Spalato, tomba aisément au pouvoir d'Étienne et fut réunie à l'Herzégovine. Plusieurs zupanies placées entre la haute Bosnie et Spalato, ne purent échapper aux entreprises du ban et grossirent ses États ; ainsi la Bosnie avait un débouché sur la mer, grandissait rapidement comme territoire et comme influence politique [1].

Maître du littoral sur une étendue de près de 300 kilomètres, Étienne Kotroman prétendit posséder aussi les îles de Cursola et il trouva dans les Ragusans de complaisants exécuteurs de ses vues ambitieuses.

Après avoir eu quelques difficultés avec la République de Raguse, au début de son règne, le ban, dont le prestige croissait chaque jour, en imposa bientôt à ce petit État, qui craignait de voir son commerce souffrir s'il se mettait en opposition avec lui. Un premier traité de commerce, en date du 23 mai 1323, consacra les privilèges dont les commerçants de Raguse jouissaient en Bosnie. Par mesure de réciprocité la République mit, en 1329, ses navires à la disposition du ban, pour lui permettre de s'emparer des îles de Cursola qu'il convoitait. Un second et un troisième traités, datés des années 1332 et 1333, resserrent encore les liens qui unissaient déjà Raguse et la Bosnie.

Le second de ces traités est assez curieux pour que nous le mentionnions : « Moi, Étienne, par la grâce de Dieu ban de Bosnie, Usora, Soli et de Hum, me trouvant en ce moment à Serbrenick, en Usora, je donne en présent aux Ragusans, en

1. Miklosich, *Monumenta serbica*, p. 102.

gage de bonne amitié, la ville de Prévalka et les îles, et tout ce qui se trouve depuis Prévalka jusqu'à Loistché, pour toujours, et je m'engage, en mon nom et au nom de mes successeurs, de protéger cette possession des Ragusans [1]. »

La République, de son côté, s'engage à payer aux bans de Bosnie, chaque année, le jour de la Saint Blaise, un tribut de 500 sequins [2], et, dans le cas où les bans de Bosnie cesseraient de posséder l'Herzégovine, la République s'engage à n'accepter dans ce pays que les magnats qui seraient fidèles à la cause bosnienne.

Nous remarquons que, dans le document cité ci-dessus, le ban Étienne s'intitule : « Ban par la grâce de Dieu. » C'est le présage de la royauté que nous allons voir se fonder en Bosnie.

Deux autres traités, l'un encore avec Raguse, en décembre 1334, l'autre avec Venise, du 15 mars 1335, témoignent combien le ban avait à cœur de faciliter le commerce de ses sujets et d'augmenter leur bien-être matériel. Leur situation morale ne manquait pas que de le préoccuper aussi.

Les persécutions exercées pendant tout le XIII[e] siècle contre les patariens de Bosnie n'avaient abouti qu'à enraciner plus profondément cette hérésie dans le peuple et, depuis le commencement du règne d'Étienne Kotromanitch, la foi catholique perdait chaque jour du terrain et devenait l'objet de la risée générale. Le pape Jean XXII profita du mariage du ban avec Élisabeth de Pologne, parente du roi de Hongrie, pour essayer de le convertir au catholicisme; mais son légat, Fabien, ne réussit point; le ban craignait une révolte des patariens s'il abandonnait leur croyance, et que seraient devenus ses projets de conquêtes, si la révolution éclatait dans sa principauté?

Le souverain pontife ne se tint pas pour battu; son légat se remit à l'œuvre et s'adressa au roi de Hongrie, rien n'y fit; d'ailleurs, la rivalité des Dominicains et des Franciscains, qui depuis un demi-siècle luttaient entre eux pour établir leur suprématie dans la Bosnie, ne rehaussait point le prestige de la religion romaine. Loin de s'éteindre, le foyer d'hérésie débor-

1. Miklosich, *Monumenta serbica*, pp. 105-106.
2. Environ 6,000 fr.

dait sur les pays voisins : la Croatie, la Dalmatie en étaient déjà infestées. Le pape Benoît XII résolut de mettre tout en œuvre pour la combattre ; il fit appel aux magnats croates et les excita contre le ban de Bosnie. Nélipitch, l'ancien et irréconciliable ennemi d'Étienne Kotromanitch répondit le premier à la voix du pape, par esprit de vengeance plutôt que par conviction religieuse ; d'autres barons suivirent son exemple et la croisade commença en 1337 [1]. Le ban de Bosnie se défendit les armes à la main et battit complètement les Croates. Pendant les deux années suivantes, la campagne continua ; la ville de Trau intervint dans la lutte et s'unit au ban Étienne, malgré les protestations de son évêque ; le prince de Bosnie remporta ensuite quelques avantages, fatigua les Croisés et finit par les décourager (1340).

Puis, tout à coup, changement complet : le ban se fait catholique. L'honneur de cette conversion, sinon sincère du moins motivée par l'intérêt politique, revint, paraît-il, au roi de Hongrie et au légat du pape, Gérard, général de l'ordre des Franciscains. Étienne reçut l'envoyé de Rome avec des marques de déférence, renonça aux préceptes de l'hérésie et entra dans le giron de l'Église romaine. Nombre de magnats suivirent l'exemple de leur prince et l'Église catholique retira un grand profit de ces conversions éclatantes. Conformément au désir du saint Père, Étienne rétablit sur leurs sièges épiscopaux les évêques de Bosnie et de Makarska dépouillés précédemment ; puis il fonda l'évêché de Duvno, ce qui porta à trois le nombre des évêques bosniens, savoir : celui de Bosnie propre, dépendant de l'archevêque de Kalocsa en Hongrie, et ceux de Makarska et de Duvno, dépendants de l'archevêque de Spalato (1345).

Quelle était donc la cause véritable de cette conversion, dont la rapidité et la ferveur surprirent le pape lui-même ? Nous l'avons indiquée dès le début de ce chapitre : la crainte de la Serbie.

Les premiers bans de Bosnie n'avaient point professé envers les monarques serbes des sentiments de vive amitié, malgré

1. Theiner, *Monumenta Hungariae*, t. Ier, pp. 500 et suivantes.

la communauté d'origine des deux nations, et peut-être à cause de cette communauté. Les deux pays se jalousaient profondément, les Bosniens, à cause de l'importance prise par les Serbes; ces derniers, parce qu'ils ne pouvaient se faire à l'idée d'une Bosnie indépendante.

Sous le règne de Douchan le Grand, tzar de Serbie, les animosités se changèrent en guerre ouverte.

Cette guerre fut la cause de la conversion d'Étienne au catholicisme. Le roi de Hongrie lui avait nettement fait entendre que s'il persistait dans son hérésie patarienne, il l'abandonnerait à la merci des Serbes et ne ferait rien pour sauvegarder son indépendance. Dans cette alternative, forcé de renoncer à l'appui efficace des Hongrois, et partant de devenir la proie de Douchan ou de se convertir, Étienne estima que son banat valait bien une messe et se fit l'ami du pape.

Étienne Douchan ne pouvait se consoler de la perte de l'Herzégovine, qui avait appartenu aux premiers Némania et qui le privait d'une notable partie de littoral de l'Adriatique. De plus, la mort du roi de Hongrie, Robert, survenue en 1442, et l'accession au trône de son fils, Louis Ier, enhardit le tzar serbe et il jugea le moment favorable pour entreprendre quelques conquêtes au détriment de la Bosnie, aussitôt après son couronnement comme empereur des Serbes, des Grecs et des Bulgares, en 1346.

Ici commence le rôle médiateur des Vénitiens.

Ayant un intérêt majeur à maintenir la bonne harmonie entre les Serbes et les Bosniens, à cause du commerce important qu'ils faisaient avec les deux nations, ils saisirent avec empressement l'occasion de s'entremettre dans la querelle, et envoyèrent une ambassade au tzar serbe, en octobre 1346. Celui-ci leur témoigna de tout son désir de vivre en paix avec Venise, mais il accusa le ban de Bosnie d'occuper le territoire de l'Herzégovine, qui appartenait légitimement au royaume serbe. Si le ban avait des doutes quant à la justice des revendications du tzar, ils pouvaient en commun recourir à un arbitrage; mais on conviendrait d'un armistice de deux à trois ans, qui ne pourrait être dénoncé sous aucun prétexte.

Le pacte fut conclu, mais il semble que les arbitres ne parvinrent pas à mettre les parties d'accord, car, deux ans plus tard, Étienne se prépare ouvertement à la guerre et achète, par l'entremise de son lieutenant Grégoire Goislavitch, pour 100 ducats d'armes destinées à ses troupes. Malgré les instances de Venise la guerre éclata au printemps de l'année 1349[1]. Voici de quelle manière.

Pour assurer sa possession de l'Herzégovine, Étienne y construisit une forteresse, non loin du rivage de la mer, et sollicita des Vénitiens leur protection contre une attaque possible de la flotte de Douchan. L'empereur serbe considéra l'érection d'un fort sur le territoire contesté comme un refus de le céder et eut recours aux armes.

Le ban le prévint; appuyé par cinquante mille cavaliers à lui confiés par le roi de Hongrie et par trente mille fantassins d'Herzégovine, il envahit le pays de Travunja et poussa jusque sous les murs de Cattaro qui dépendait alors de la Serbie.

Venise intervint de nouveau pour faire cesser la guerre qu'elle n'avait pu prévenir ; le 11 juillet, elle envoya simultanément deux ambassades solennelles, l'une au tzar, l'autre au ban, pour obtenir, sinon la paix, au moins une suspension d'armes. Douchan, furieux de l'attaque d'Étienne, se mit en personne à la tête de son armée et fit irruption en Bosnie, décidé à se venger terriblement.

Le ban, incapable de tenir tête en rase campagne aux forces serbes, se retira dans les montagnes de la haute Bosnie et fut poursuivi par les ennemis jusqu'à la forteresse de Bobovac, dans laquelle il s'enferma.

Les efforts de l'armée impériale échouèrent devant les murailles de cette forteresse et Douchan ravagea les environs, puis passa en Herzégovine. Les détails de cette campagne ne sont point parvenus jusqu'à nous ; toutefois, on sait qu'elle dura longtemps, car un an après, en septembre 1350, les Vénitiens envoient une ambassade au tzar pour le supplier d'épargner les possessions vénitiennes du littoral. En même temps, les envoyés de la République tentent une nouvelle

1. Lioubitch, *Monumenta slavica*, t. Ier et III.

démarche en faveur de la paix et proposent un mariage entre la fille du ban, la belle Élisabeth, et Ouroch, fils du tzar. L'empereur serbe refusa de les écouter. La Bosnie allait tomber tout entière sous la domination serbe quand de graves nouvelles, arrivées de Constantinople, détournèrent l'attention de l'empereur et le forcèrent à quitter le théâtre de la guerre [1]. Néanmoins, le ban dut se soumettre l'année suivante, rendre hommage à l'empereur serbe comme à son suzerain; à cette seule condition il put conserver son banat et entrer dans l'empire fédératif des Serbes.

Nous touchons aux dernières années de l'illustre ban Étienne Kotromanitch; mais, avant de terminer le tableau de son long règne, nous dirons quelques mots des affaires de Croatie auxquelles il se trouva mêlé en 1346, un peu avant sa guerre avec Douchan.

Charles Robert, roi de Hongrie, était mort en 1342 et, son jeune fils, Louis Ier, éprouvait les plus grandes difficultés à faire reconnaître son autorité par les magnats croates; Étienne Kotromanitch, entre autre, ne montrait guère de bonne volonté envers le jeune monarque et entrait dans l'alliance formée contre la Hongrie par les Vénitiens et Douchan, roi de Serbie. Mais il ne tarda point à reconnaître la faute grave qu'il commettait en favorisant la politique serbe bien plus dangereuse pour lui que la politique hongroise. En 1344, il se rapprochait de Louis Ier et, dès ce moment, lui resta fidèle jusqu'à la fin de son règne; l'intérêt bien compris de la Bosnie, les liens de parenté qui unissaient les deux princes, rendaient leur alliance naturelle. La mort du ban Nélipitch, le plus célèbre des princes croates au XIIIe siècle, l'ancien et indomptable adversaire de Charles Robert, alluma la guerre civile.

Imitant la conduite de son père vingt ans auparavant [2], Louis Ier intervint de suite et s'efforça de reprendre au jeune fils de Nélipitch la forteresse de Knin, objet des convoitises royales; mais il rencontra dans la mère du jeune baron, l'hé-

1. Engel, *Geschichte Serviens*, pp. 261 et ss.
2. Voir pp. 99-101.

roïque Vladisava, une ennemie résolue, qu'appuyaient d'ailleurs plusieurs magnats influents.

En septembre de la même année, le roi de Hongrie réunit une armée, dont il confia le commandement au ban de Slavonie, Nicolas; mais la veuve de Nélipitch repoussa victorieusement les attaques des Hongrois. Outré de dépit, résolu à dompter les rebelles à tout prix, Louis Ier se mit en personne à la tête de vingt mille hommes et, au mois de juin 1344, pénétra en Croatie. Le ban de Bosnie prêta à son royal cousin l'aide de ses troupes; leurs armées réunies, atteignant le chiffre de plus de trente mille hommes, campèrent non loin des sources du Klokot; elles y restèrent vingt jours pour juger de l'effet que leur présence produirait sur les magnats. Il fut rapide. Vladisava se soumit, vint aux pieds de Louis solliciter un pardon, que le roi s'empressa de lui accorder. Il lui donna même des marques de sa haute estime et, en échange de la ville de Knin, accorda au jeune ban Nélipitch, le district de Cetin, avec la ville de Sinij.

A peine tranquille du côté de la Croatie, le roi Louis Ier se lança dans une nouvelle entreprise. La ville de Zara en fut l'objet; la guerre entre cette cité et Venise, le prétexte. La Hongrie prit fait et cause pour Zara contre Venise.

Nous n'avons pas à faire ici l'historique de cette guerre; elle appartient à l'histoire de la Hongrie. Indiquons seulement que le ban Étienne Kotromanitch vint avec ses Bosniens se mettre aux ordres du roi, qui amenait avec lui cent mille cavaliers hongrois. Cette immense armée, composée de tous les peuples dépendants de la Hongrie, se trouvait, le 1er juillet 1346, en présence de la petite armée vénitienne, et Louis Ier donnait l'ordre aux gens de Zara, ses alliés, d'attaquer les positions ennemies. Il devait appuyer leur mouvement offensif. Chose inouïe, les Vénitiens battirent complètement les Zarentiens et l'armée hongroise ne fit pas un mouvement; elle laissa tranquillement écraser ses alliés sous ses yeux. Quelques jours plus tard, le roi de Hongrie reprenait le chemin de ses États, sans avoir rien obtenu de Venise, pas même un armistice.

Les contemporains ont amèrement reproché au ban de

Bosnie d'avoir trahi le roi et de n'avoir point attaqué les Vénitiens lorsque l'ordre lui en fut donné. Est-ce bien vrai? Les démarches pressantes que Venise n'avait cessé de faire auprès du ban depuis deux ans, les nombreuses ambassades qu'elle lui avait envoyées, les riches cadeaux dont elle l'avait comblé [1], donnèrent quelque créance à ces accusations.

Un traité conclu entre Venise et le ban de Bosnie, en septembre de la même année, assurait aux deux contractants la réciprocité d'un secours dans le cas d'une attaque des magnats croates. Le 16 décembre, la médiation du ban Étienne amena la soumission de Zara, qui dut reconnaître définitivement la suprématie de Venise; enfin, par son entremise, un armistice de huit ans fut conclu, en 1348, entre Venise et le roi de Hongrie.

Ces derniers événements donnent la mesure de l'importance que le ban de Bosnie avait acquise dans la péninsule Balkanique; mais cette influence grandit bien davantage encore, lorsqu'en 1353 le roi de Hongrie sollicita et obtint la main de la belle Élisabeth, fille unique du ban.

Écoutons le chroniqueur latin : « Le 20 du mois de juillet, Louis, roi de Hongrie, neveu de Casimir, roi de Pologne, épousa la jeune fille Élisabeth, fille d'Étienne, roi de Bosnie, femme d'une élégante beauté de formes, et avec la dispense du pape, se joint à elle par le mariage, célébré à Bude, selon l'usage et la coutume. »

Cette grande joie termina la vie du ban Étienne Kotromanitch; il mourut le 28 septembre, c'est-à-dire cinq mois après le mariage de sa fille, et fut enterré dans le cloître des Franciscains, qu'il avait fondé et construit.

Les chroniques ont déjà donné à Étienne le titre de roi de Bosnie, son successeur va se le faire reconnaître par toutes les nations.

1. Les Vénitiens envoyèrent au ban, le 8 avril 1346, c'est-à-dire trois mois avant la bataille, des cadeaux pour une valeur de 1000 ducats, et à son entourage pour autant. Liubitch, *Monumenta slavica*, t. II, pp. 318-338.

CHAPITRE III

LE ROYAUME DE BOSNIE (1353-1418).

ÉTIENNE Ier TURTKO, ROI DE BOSNIE (1353-1391).

Le règne d'Étienne Ier Turtko, le plus étendu, le plus important de l'histoire de Bosnie, se divise en deux périodes bien distinctes. Pendant la première, qui s'étend de 1353 à 1376, le ban lutte pour assurer son autorité aussi bien au-dedans qu'au dehors de ses États. Pendant la seconde, de 1376 à sa mort, le prince, devenu roi de Bosnie, organise ses possessions et fait de nouvelles conquêtes.

PREMIÈRE PÉRIODE

Le ciel, qui accorda tant de faveurs au ban Étienne Kotromanitch, lui refusa un héritier mâle et, à la mort de ce prince, la couronne échut à son neveu, Étienne Turtko, fils de son frère Vladislas et d'Hélène, fille du fameux Georges Subitch, baron de Clissa, un des plus turbulents magnats de Croatie.

Le nouveau ban de Bosnie n'était, pas plus que son frère cadet Vouk, en état de régner ; Hélène, leur mère, dut prendre en mains les rênes du gouvernement et assurer la position de son fils sur le trône de Bosnie.

L'entreprise était ardue : une notable partie des magnats refusa d'abord de reconnaître le ban Turtko pour suzerain, la guerre éclatait en même temps entre Louis Ier, roi de Hongrie, et l'empereur serbe Étienne Douchan.

Hélène commença par réunir les barons bosniens qui consentaient à soutenir sa cause. Dans cette assemblée, tenue à Milje en 1354, le ban, sa mère et les magnats prêtèrent serment entre les mains du knèze Vlatko Vlatkovitch, et sur les saintes reliques s'engagèrent à respecter leurs droits et leurs propriétés réciproques.

De plus, les magnats promirent de ne jamais faire prisonniers le ban et sa mère et de ne jamais les attaquer, aussi longtemps qu'ils seraient en Bosnie [1].

Assurée de leur appui, Hélène se mit en campagne, l'année suivante, pour forcer les autres à reconnaître son fils ; elle réussit dans une certaine mesure et convint d'une suspension d'armes avec les Nélipitch. Puis, tournant son attention vers les pays voisins, la régente renouvela avec la République de Raguse les traités de commerce et d'alliance, offensive et défensive, conclus sous le règne précédent ; enfin, elle rendit hommage au tzar de Serbie.

Quelques années s'écoulèrent, elle espérait avoir conquis le calme et la tranquillité, la mort récente de l'empereur Douchan de Serbie et la décomposition rapide de son vaste État fédératif éloignait tout danger du côté de la Serbie. Cette mort, qui semblait assurer la situation du ban, eut, au contraire, de funestes conséquences pour lui.

Le roi de Hongrie, qui avait soutenu le ban bosnien uniquement pour faire échec à la politique serbe, ne voyait pas sans jalousie les progrès considérables accomplis par le banat depuis quelques années et changeait brusquement ses dispositions amicales en brouille ouverte. Pour éviter une guerre qu'elle n'était point en état de soutenir, Hélène donna de suite satisfaction aux exigeances de Louis Ier et, le 17 juillet 1356, signa un traité par lequel l'Herzégovine et toutes les villes qui s'y trouvaient étaient distraites du banat de Bosnie et passaient au pouvoir du roi de Hongrie, qui les attribuait comme douaire à sa femme Élisabeth [2].

1. Klaitch, *Geschichte Bosniens*, p. 185.

2. Dans ce document le ban Étienne Turtko s'intitule : Ban de Bosnie par la grâce de Dieu, avec notre très noble jeune frère Vouk, et notre très honnête mère, la dame Hélène, etc., etc. Ljubitch, *Mon. slav*.

De plus, le ban s'engageait à poursuivre les patariens et à mettre son armée à la disposition du roi, aussi souvent qu'il l'exigerait; enfin, condition plus humiliante encore, le jeune Vouk serait continuellement présent à la cour de Hongrie.

C'était renoncer à son indépendance et tomber au rang d'humble vassal du roi de Hongrie; mais il fallait gagner du temps; la régente et son fils promirent tout, avec la ferme intention de ne rien tenir.

Peu satisfait de ce traité, quelqu'avantageux qu'il fût pour lui, le roi Louis excita contre le ban les magnats croates et bientôt une levée de boucliers éclatait sur les confins de la Bosnie. Pendant deux années les troubles et la guerre civile déchirèrent le banat, car Étienne, appuyé par quelques barons fidèles, défendit sa cause les armes à la main et avec un certain succès.

Le roi de Hongrie s'aperçut qu'il avait dépassé le but; en voulant amoindrir l'autorité du ban de Bosnie, il avait créé en Croatie un état perpétuel de désordre et d'insubordination nuisible à sa propre cause. Il oubliait que, pendant cette période agitée qu'on nomme l'époque féodale, les monarques devaient se soutenir les uns les autres, sous peine de laisser leurs vassaux s'agrandir démesurément au préjudice du pouvoir souverain.

Changeant immédiatement de ligne de conduite, le roi mit deux armées sur pied et pénétra en Bosnie, afin de rétablir l'ordre et de raffermir le pouvoir chancelant d'Étienne Turtko. Néanmoins, telle était la puissance des magnats rebelles que le roi de Hongrie échoua honteusement devant plusieurs forteresses et notamment sous les murailles de Serbrenick [1].

Après cet essai infructueux, survenu en 1360, le ban continua de combattre ses barons rebelles. Le sort des armes lui est d'abord favorable; mais, en 1364, nous le voyons complètement battu et chassé de Bosnie ainsi que sa mère; ils cherchent

1. Il paraît que, pour comble d'infortune, l'archevêque de Gran, chancelier du royaume, se laissa voler le sceau de l'État, de sorte que, pendant un certain laps de temps, la Hongrie resta privée de cet instrument indispensable à l'administration du royaume.

un refuge à la cour du roi de Hongrie. Accueilli avec bonté, Étienne trouva chez Louis Ier quelques secours au moyen desquels il parvint à rentrer en possession d'une petite portion de son banat. Malheureusement, ici la guerre civile se complique d'une haine de famille; Vouk, le jeune frère du ban, poussé par la jalousie et l'ambition, se met à la tête des magnats mécontents et se proclame ban de Bosnie. La lutte prend alors des proportions considérables : le banat est un vaste champ de bataille, on saccage les plantations, les forêts brûlent de toutes parts. « En l'année 1366, le jour de la Sainte Catherine, entre huit et neuf heures du matin, parut au levant un feu céleste d'une grande clarté; on raconte qu'à cette époque les plus hautes montagnes de Bosnie brûlèrent avec les pierres, les animaux et les oiseaux : ainsi les montagnes se changèrent en plaines, où maintenant on sème les produits de la terre. Là s'élèvent de nombreux villages, et les patariens qui les habitent se réjouissent de ce que Dieu qui aime leur religion a allumé ces montagnes pour leur être utiles [1]. »

Le ban de Bosnie, arrivé à l'âge d'homme, s'affirmait comme un prince, inébranlable dans ses projets, habile à la guerre, sage au conseil. Ses capacités, jointes à l'énergie et au dévouement des magnats fidèles, finirent par triompher de tous les obstacles; il reconquit la Bosnie depuis la Drina jusqu'à l'Una. Vouk, son frère, vaincu fuit à Raguse, et le banat reste définitivement entre les mains de Turtko triomphant, grandi par la lutte et par l'adversité.

Le temps des épreuves est terminé pour lui; nous allons le suivre dans la voie de la grandeur et des conquêtes (1366). Au cours d'un voyage qu'il entreprend à Raguse, en juin 1367, il est reçu avec les honneurs royaux, confirme les privilèges accordés précédemment aux marchands de la République, mais sollicite en vain la remise de son frère Vouk. Raguse refuse, jamais elle ne violera les lois de l'hospitalité qu'elle accorde à tous les fugitifs et aux proscrits politiques. Le frère rebelle est loin cependant de renoncer à ses prétentions sur

1. Nous respectons ici la forme littérale du passage du *De regno Dalmatiæ et Croatiæ* de Lucius, p. 384.

le banat; il écrit au pape, proteste de son dévouement à la cause catholique, puis passe en Hongrie et supplie le roi de lui faire restituer par Étienne Turtko une part de son héritage paternel; tous ses efforts échouent: le pape écrit au ban de Bosnie des lettres affectueuses qui restent sans réponse; Louis Ier est trop occupé de ses propres affaires pour intervenir en faveur du proscrit.

Libre de ses mouvements, Étienne Turtko tourna d'abord ses regards vers la Serbie. Gouvernée par le faible Ouroch V, fils du grand tzar Douchan, ce royaume croulait de toutes parts sous les coups de ses ennemis, déchiré par la guerre civile; le roi Louis Ier venait de lui enlever la province de Matchva; les Ottomans débarqués en Europe lui prenaient la Macédoine; Voukachine, enfin, levait l'étendard de la révolte en 1367, assassinait le malheureux Ouroch et montait sur le trône.

Le ban profite de ce concours de circonstances favorables pour s'immiscer dans les affaires de Serbie; aussitôt après la mort héroïque de Voukachine à la bataille de la Maritza il appuie de tout son pouvoir le nouveau tzar Lazare Grébliano-vitch, et l'aide à établir son autorité sur la vallée de la Morawa et à repousser le knèze de Rudnik, allié aux princes de la Zenta. En retour de ce service, Lazare abandonna la principauté de Travunja, avec les villes de Trébinje, de Konavlije, et la fameuse forteresse de Miletsevo, où est enterrée le célèbre saint Sava, l'apôtre de la Serbie, le fils d'Étienne Némania.

Cette acquisition, qui formait l'ancien apanage des rois serbes, joint à la reprise de l'Herzégovine, abandonnée en 1356 au roi de Hongrie, mettait le ban de Bosnie à la tête d'un État bien plus important que celui qu'avait possédé son oncle Étienne Kotromanitch. Turtko estima qu'une couronne royale ne serait point déplacée sur son front; et en 1376 il se fit couronner roi de Serbie, de Bosnie et de la côte maritime, et se proclama Étienne Ier, roi par la grâce de Dieu. Cette imposante cérémonie, qui, dans la pensée de Turtko, marquait une restauration de l'ancien royaume serbe à son profit, eut lieu dans la forteresse de Miletsevo.

Venise s'empressa de lui reconnaître ce titre, Raguse l'imita

et le roi de Hongrie lui-même ne protesta point; ses entreprises en Bohême ne lui laissaient pas le loisir de s'intéresser aux affaires de Bosnie. Voici sur quel raisonnement le roi de Bosnie établissait sa double royauté : « Le Christ m'a donné une double couronne, afin que je pusse régner sur deux pays, d'abord mes terres de Bosnie, et ensuite parce qu'il plut à Dieu de m'accorder la succession au trône de mes ancêtres, les rois serbes, qui régnèrent comme empereurs, et maintenant sont dans le royaume des cieux. Et comme je vis le pays de mes ancètres abandonné par eux et sans pasteur, je vins en Serbie, dans le but de consolider le trône de mes aïeux, et j'y fus couronné avec les couronnes que Dieu m'a données, roi de Serbie, de Bosnie et de toute la côte de la mer. Alors je commencerais, avec l'aide de Dieu, à gouverner et à consolider le trône de Serbie, dans le but de relever ce qui est abaissé et de rétablir ce qui est détruit [1]. »

Le nouveau roi exécuta de point en point le noble programme contenu dans cette déclaration.

DEUXIÈME PÉRIODE

Étienne I[er] Turtko commença par abandonner l'ancienne résidence de Serbrenick, séjour favori de son oncle Kotromanitch, et fixa le siège de son gouvernement à Bobovac [2], où la couronne des anciens rois bosniens fut longtemps conservée. Il s'entoura d'un luxe qui rappelait celui de la cour byzantine, et réunit à sa cour une foule de magnats bosniens, herzégoviens et serbes, qui rehaussaient son prestige et témoignaient de son pouvoir étendu.

Le roi épousa, en 1378, Dorothée, nièce du dernier empereur bulgare, Jean Siméon, dont il eut bientôt un fils, qui fut un de ses successeurs, Étienne V Turtkovitch [3].

1. Miklosich, *Monumenta serbica*, pp. 200-202.
2. Boussovats, ville située à quelque distance au nord-ouest de Sarajevo, ou Bosna Serai, capitale actuelle de la Bosnie.
3. Miklosich, *Monumenta serbica*, p. 204.

Deux choses indispensables manquaient cependant au nouveau royaume : des forteresses, pour assurer ses frontières du côté de la Serbie ; des ports qui lui permissent de trafiquer avec les pays étrangers sans passer par ceux de Raguse et de Cattaro, villes indépendantes.

Conquérir l'une de ces deux citées, le roi ne pouvait y penser; elles dépendaient directement du roi de Hongrie, ce qui ne les empêchaient point de payer très cher à Étienne le droit de faire commerce dans ses États : 2,500 sequins annuels pour Raguse seulement. Louis Ier voulait bien reconnaître à Étienne le titre de roi, mais il l'empêcherait absolument de toucher à ses possessions dalmates et croates. Dans cette conjoncture, Turtko ne trouva rien de mieux à faire que de créer le port dont il avait besoin. Il choisit, sur les bouches du Cattaro et presque en face de Cattaro elle-même, un havre bien abrité et y construisit une forteresse qu'il baptisa du nom de Saint-Étienne, son patron. C'est le port de Novi, le Castelnuovo actuel. Il y ouvrit un dépôt de sel pour faire concurrence à Raguse; celle-ci se plaignit aussitôt de cette atteinte portée à ses intérêts, contrairement aux anciens traités, et le roi de Bosnie, convaincu de la justesse de ces réclamations, eut la sagesse de supprimer son dépôt de sel. Sur ces entrefaites, un événement survint, qui eut pour lui des conséquences considérables et mit le comble à sa puissance.

Louis Ier, roi de Hongrie, mourut le 12 septembre 1382, laissant la couronne à sa fille mineure Marie, sous la tutelle de sa mère Élisabeth.

Immédiatement, les magnats croates, fidèles à leurs habitudes, se révoltèrent, et Turtko profita de la faiblesse des reines de Hongrie et de la lutte prolongée qu'elles durent soutenir contre leurs ennemis, pour exécuter ses projets sur la Dalmatie.

Son premier acte fut de rouvrir le dépôt de sel de Novi, pour taquiner les Ragusans; ceux-ci se plaignirent à Élisabeth de Hongrie, qui interdit à tous ses sujets dalmates de faire commerce avec les Bosniens. Le roi répondit à cette provocation en s'alliant avec Venise et en lui achetant deux navires de guerre et une galère, dont le commandement fut confié au

Vénitien Nicolas Baseio. Quelques mois plus tard, deux nouvelles galères vinrent renforcer la flotte du roi de Bosnie, cela le mit en mesure d'entreprendre une action sérieuse contre les ports dalmates.

La reine de Hongrie protesta inutilement, Turtko fit la sourde oreille; alors elle lui envoya comme ambassadeur son favori, Nicolas de Gara, afin d'obtenir son amitié et son alliance. Le roi de Bosnie attendait cette ouverture, que sa perspicacité lui avait fait prévoir; il céda aux supplications de Gara et accorda son concours à la reine, à la condition qu'elle lui céderait les bouches de Cattaro. Il fallut passer par toutes les exigeances du roi et, en juillet 1385, il prenait possession de Cattaro et de son port magnifique [1].

Satisfait de cette acquisition, Turtko se réconcilie avec Raguse et passe avec elle un traité offensif et défensif. C'était une manière détournée de s'assurer de la jouissance du port de Raguse en cas de besoin.

Mais les affaires de Croatie vont l'occuper tout entier. Les événements prennent une tournure défavorable pour les reines de Hongrie et Étienne Ier se prépare à intervenir en faveur du parti qui sera le plus avantageux pour la cause de la Bosnie.

La reine de Hongrie, Marie, venait de se marier avec Sigismond, fils du roi de Bohème et empereur d'Allemagne, Charles IV; mais cette union, au lieu de renforcer sa situation en Croatie, lui porta un coup terrible. Les magnats ne voulurent pas se soumettre à celui qu'ils appelaient un étranger et proclamèrent roi de Hongrie Charles de Durazzo, représentant la branche cadette de la maison d'Anjou en Hongrie et autrefois gouverneur de Dalmatie pour le compte de Louis Ier, son cousin [2].

Couronné le 31 décembre 1385, en présence des deux reines, impuissantes à l'empêcher, Charles de Durazzo ne jouit pas

1. Nous avons parlé, p. 28 de la guerre qui suivit la prise de possession de Cattaro par le roi de Bosnie.

2. Charles de Durazzo était le petit-fils de Jean, duc de Durazzo, frère de Charles Martel, grand-père de Louis Ier, roi de Hongrie.

longtemps de la royauté. Élisabeth le fit enlever par quelques serviteurs dévoués, puis empoisonner, le 21 février 1386.

Ce crime souleva contre la reine-mère un sentiment général de réprobation; Jean Horvat et ses frères, Jean de Palitzna, et bien d'autres, coururent aux armes. Les deux reines s'avançèrent à leur rencontre avec trente mille hommes; mais elles furent surprises au passage de la Drau et tombèrent avec leur suite aux mains des insurgés (13 juillet 1386), malgré la résistance désespérée de Nicolas de Gara, qui succomba dans cette échauffourée avec plusieurs autres magnats.

Jetées dans la prison de Novigrad, la reine-mère y fut assassinée, six mois après, et les Croates estimèrent que ce n'était qu'une juste punition du meurtre de Charles de Durazzo.

Le roi de Bosnie, révolté par la conduite d'Élisabeth envers le malheureux prince, avait déserté la cause des reines de Hongrie et mis son épée au service du jeune Ladislas, fils de Charles de Durazzo.

Délivré de sa prison par la flotte vénitienne, Marie se réunit à son époux Sigismond, et la guerre se ralluma de plus belle au sein de la Croatie. Étienne Turtko s'empara d'abord, sans coup férir, de la forteresse de Clissa, placée à cheval sur la grand'route de Trawnick à Spalato et commandant toute la contrée environnante; après y avoir laissé une forte garnison, il s'avance vers Spalato, décidé à enlever cette ville, fidèle à la reine de Hongrie. Il ne put y réussir, faute d'un matériel le siège suffisant et se contenta de ravager les environs, afin de forcer la ville à reconnaître sa suprématie (août 1387).

L'armée bosnienne se porta ensuite au secours de la ville de Vrana, qui, défendue par Jean de Palitzna, prieur de Vrana, ami de Turtko, résistait aux attaques furieuses de l'armée hongroise, commandée par Albert Lackovitch. Afin d'affamer les assiégeants, le roi de Bosnie opéra sur le territoire de Zara une razzia, qui rapporta près de cinq mille têtes de bétail [1]. Effectivement, faute de vivres, les Hongrois durent lever le siège et Vrana fut sauvée (17 novembre). Réuni à son lieutenant, Jean de Palitzna, Étienne poursuivit l'armée

1. Lucius, *De regno Dalmatico*, p. 425.

ennemie et l'atteignit sous les murailles de Nona, derrière lesquelles Albert de Lackovitch avait cherché un refuge. Les Bosniens assiégèrent inutilement Nona, jusqu'au 17 décembre, et se vengèrent de cet échec en s'emparant de la forteresse d'Ostrovica, située entre Nona et Zara.

La terreur s'empara des villes dalmates, quand elles connurent les progrès rapides de l'armée bosnienne. Le roi Sigismond leur suzerain ne paraissait toujours pas et elles finirent par désespérer. Zara, Trau, Sébéniko, Spalato, lui envoyèrent des ambassadeurs à la fin de décembre, pour le féliciter de son couronnement, comme roi de Hongrie, lui rendre hommage et solliciter des secours contre Étienne Turtko, qui ravageait leurs territoires et les bloquait du côté de la terre.

Le roi de Hongrie les renvoya aux Vénitiens, qui ne demanderaient pas mieux, disait-il, que de s'entremettre entre le roi de Bosnie et les villes dalmates. En réalité, Sigismond se désintéressait d'elles et les abandonnait à leur sort. Cet abandon força Spalato et Trau à s'adresser directement au roi de Bosnie et, en avril 1388, des pourparlers s'engagèrent à Clissa entre les représentants des villes du littoral et le lieutenant du roi, Jean de Palitzna.

La ville de Trau fit hommage la première à Étienne Turtko, Spalato ne put se mettre d'accord sur les conditions.

Alors le roi reprit contre elle les opérations du siège tenté une première fois, en août de l'année précédente ; il fit venir de Cattaro sa flotte de guerre, qui bloqua la ville, pendant que Jean Palitzna l'attaquait du côté de la terre (mai 1388).

Dans cette triste situation Spalato envoya le moine Nicolas tenter auprès de Sigismond une dernière démarche et lui exposer les malheurs qui menaçaient sa ville fidèle; si, dans deux mois, le roi de Hongrie ne venait point à son secours, elle succomberait.

Sigismond, félicita les Spalatins de leur courage, les pria de lui rester fidèles, mais n'envoya pas un seul soldat à leur secours. Malgré ce refus du roi, Spalato tint bon et, en octobre, la ville n'était pas encore prise. Le siège traînait en longueur, Turtko finit par s'en désintéresser et entreprit la conquête définitive de la Croatie.

Les villes de Clissa, Vrana, Ostrovitza, Knin, déjà en son pouvoir depuis deux ans, formèrent une excellente base d'opération contre les districts Nord de ce pays. Il les soumit sans peine, car les historiens ne disent pas que les Croates lui aient opposé de résistance sérieuse.

Les magnats reconnaissant sa supériorité se soumirent ; à la fin de 1388, Étienne Turtko était réellement roi de Croatie et nommait Vlatko Hranitch comme gouverneur de ce pays.

Alors seulement Sigismond sortit de son indifférence et se souvint que lui aussi était roi de Croatie ; il mit Ladislas de Losonecz à la tête d'une armée hongroise et lui donna ordre d'enlever la Croatie et la Dalmatie au roi de Bosnie.

L'ordre était plus facile à donner qu'à exécuter, le lieutenant de Sigismond se fit battre à plates coutures par les Bosniens (mars 1389). Alors, les Spalatins désespérèrent complètement et firent des propositions au roi de Bosnie ; celui-ci exigea leur soumission « encore qu'ils fussent les derniers à se réunir au royaume de Bosnie ».

Avant d'en venir à cette extrémité, Spalato fit savoir à Sigismond que si, le 30 juin, il ne l'avait point secourue, elle se considérait comme dégagée envers lui ; le roi de Hongrie laissa passer le délai et Turtko s'apprêtait à occuper la ville, quand l'écrasement des Serbes à Kossowo, le força de songer à sa propre sécurité.

Lazare Ier, tzar de Serbie, qui portait toujours ce titre bien qu'il ne possédât plus qu'une minime partie de l'héritage de ses ancêtres et que le roi de Bosnie se fit appeler roi de Serbie, Lazare, disons-nous, était demeuré en excellents termes avec Turtko. Il obtint de lui un corps de troupes bosniennes qui participa à toutes les guerres des Serbes contre les Turcs ; partagea leurs succès en 1387 et, sous le commandement du ban Vlatsko Hranitch, succomba héroïquement avec eux dans les plaines de Kossowo [1].

Le désastre des chrétiens n'eut pas de suites immédiates en ce qui concerne la Bosnie. Le nouveau sultan, Bajazet, s'oc-

1. La date de 1388 est admise par plusieurs historiens, comme celle de la bataille de Kossowo ; Klaitch la place en 1389.

cupa exclusivement de la Serbie; Turtko put donc reprendre ses projets sur Spalato et la Dalmatie.

Le pusillanisme Sigismond avait fini par envoyer des secours à Spalato; ils arrivèrent au moment où Étienne Turtko, effrayé par la défaite de Kossowo, avait dégarni son armée de Dalmatie, pour concentrer ses forces sur la frontière serbe.

Les Hongrois purent remporter quelques succès et reprendre possession de Clissa (août 1389). Indigné de cet échec, Étienne envoya des secours à son lieutenant Jean de Palitzna; dès le 30 septembre, les Bosniens reprirent l'offensive et, quinze jours plus tard, ravagèrent les environs de Zara. Une série de combats s'engagea sous les murs de la ville, au cours de l'un d'eux, Jean de Palitzna fut blessé; néanmoins les Hongrois finirent par être totalement défaits et le roi de Bosnie put rentrer en possession de la ville de Clissa (25 décembre 1389).

L'hiver se passa en négociations, d'un côté avec les Vénitiens, de l'autre avec les Spalatins, et finalement la ville de Spalato, après une résistance de trois années, renonça au roi de Hongrie et se soumit à Étienne Turtko. Les villes de Sébénico, de Cursola, toute la côte de Dalmatie et les îles suivirent l'exemple de Spalato (juin 1390); Zara seule s'obstina dans son refus de faire hommage et resta fidèle au roi de Hongrie.

Heureux du résultat, le roi de Bosnie confirma tous les privilèges dont jouissaient les villes de Dalmatie et prit officiellement le titre de roi de Dalmatie et de Croatie.

Ce n'était pas un vain titre, car Étienne Turtko avait réellement en sa possession la Bosnie, une notable partie de la Serbie, la Croatie et toute la côte de la mer Adriatique depuis Fiume jusqu'à Cattaro. Le roi était tenu à de grands ménagements envers ses sujets dalmates et croates, il le comprit et conféra de nouveaux privilèges à leurs prélats, et notamment à l'archevêque de Spalato. Dans un rescrit, en date du 30 août 1390, adressé à ce dernier, Étienne Turtko se dit fier d'appartenir à la religion catholique et l'assure de son bon vouloir envers le clergé de ses nouveaux États.

Le rêve d'Étienne était réalisé, il avait fondé un grand royaume, il s'efforça de le consolider, de l'organiser, de resserrer surtout les liens qui le maintenaient.

Déjà, il aspirait à de nouvelles conquêtes; il s'entendait avec Venise, afin de s'emparer de Zara; de concert avec elle, il sollicitait la main de la fille d'Albert III, grand duc d'Autriche, car il avait perdu sa première femme, lorsque la mort le frappa, le 23 mars 1391, à l'âge de cinquante-deux ans, plein de force et d'énergie, capable d'accomplir les plus grandes actions.

Nous avons tenu à exposer en détail la vie de ce prince, remarquable parmi les monarques du moyen âge, le plus grand des rois slaves après l'empereur Douchan, qu'il s'efforça d'imiter. A lui revient la gloire d'avoir élevé le banat de Bosnie à la hauteur d'un royaume. Il faut avouer que la faiblesse de la monarchie hongroise, sous le règne de Marie et de Sigismond, facilita sa tâche ; mais cela ne doit en rien porter atteinte à sa renommée. Il sut profiter habilement des circonstances, resta ferme dans ses résolutions, administra sagement et, au milieu d'une période si féconde en attentats et en crimes de toutes sortes, ne souilla jamais sa réputation d'honnête homme. Ce n'est point là son moindre titre à l'admiration de la postérité.

ÉTIENNE II DABICHA, ROI DE BOSNIE ET SA FEMME HÉLÈNE GRUBA (1391-1398).

Le royaume créé par Étienne Turtko lui survécut à peine trois années. Cette rapide décadence étonne au premier abord, mais elle semble toute naturelle quand on étudie la situation particulière de la monarchie bosnienne à la fin du XIV[e] siècle. D'abord, l'ordre de la succession au trône n'est point réglé d'une manière fixe : le fils ne succède point à son père, mais bien le frère au frère ; ainsi Étienne Turkovitch, fils du roi de Bosnie, ne monte pas sur le trône de son père ; Étienne Dabicha, frère cadet du roi, est couronné à sa place. La puissance des magnats a grandi d'une manière démesurée sous les deux règnes précédents ; c'est en s'appuyant avec eux

qu'Étienne Turtko a pu créer un royaume important; en échange de leur appui il a dû leur conférer des privilèges considérables. Lui mort, les barons bosniens se considèrent comme indépendants en fait et prétendent se donner le suzerain qu'il leur plaît; comme ils ne parviennent pas à se mettre d'accord, il en résulte une guerre civile à l'état permanent.

Les questions religieuses divisent aussi profondément la Bosnie; les patariens n'ont pas abjuré leur hérésie, les catholiques les poursuivent encore impitoyablement.

Le roi de Hongrie, Sigismond, est sorti de son indifférence, il entend ressaisir la Croatie et la Dalmatie ravies à son autorité par Étienne Turtko. Pour compléter, enfin, cette série de causes funestes, les Ottomans vont jeter bientôt le trouble dans le royaume et ne rencontrer en face d'eux que des forces désunies et des seigneurs divisés entre eux.

Acclamé par les magnats, Étienne Dabiche chercha au dehors des alliés : Venise l'accueille favorablement, Raguse renouvelle les traités précédents [1], les villes du littoral se font confirmer leurs privilèges, la Dalmatie et la Croatie reconnaissent le nouveau monarque qui confie le gouvernement de ces deux provinces à Vouk Vouktchitch.

Cet état de calme se prolongea jusqu'en 1393; la ville de Zara, qui avait déjoué tous les efforts du roi Turtko, se soumit à Dabicha, et celui-ci comptait, sur une tranquille occupation du royaume, quand Ladislas, fils de Charles de Durazzo et roi de Naples, éleva des prétentions sur la Croatie et la Dalmatie, qui formaient, disait-il, le patrimoine de son père, assassiné par Élisabeth de Hongrie vingt ans auparavant. Ladislas, qui n'avait que peu de partisans en Croatie, chercha à se concilier quelques magnats influents : il nomma le ban de Matchva, Jean Horvat, son représentant en Croatie et en Dalmatie, lui conféra de nombreux privilèges pour le détacher de la cause du roi de Bosnie; il traita de même Vouk Vouktchitch, gouverneur du dit roi, et bien d'autres seigneurs, tels que les Herko Matijévitch, les Mikzitch, les frères Milotch, le voyvode bosnien Paul, etc., etc.

1. Miklosich, *Monumenta serbica*, pp. 219-223.

Les efforts de Dabicha ne parvinrent pas à contrebalancer l'influence grandissante du roi de Naples et, dès la fin de juin 1393, il renonça à la Croatie et à la Dalmatie, seulement il ne les abandonna point à Ladislas, mais à leur ancien souverain, Sigismond, roi de Hongrie. Par le traité conclu à Djakovo le 15 juillet, Dabicha cède ces deux provinces à Sigismond et le nomme son successeur sur le trône de Bosnie. Hervoje, voyvode de basse Bosnie, et plusieurs magnats souscrivirent à cet arrangement; d'autres, au contraire, tels que Vouk Vouktchitch et Horvat, partisans du roi de Naples, ne voulurent pas y apposer leur signature. Venise n'y souscrivit pas davantage et, en présence de la réprobation que souleva ce pacte funeste, le roi de Bosnie le rompit. Il reprit toutes ses promesses et ordonna au ban Vouktchitch de s'emparer des forteresses de Croatie, que Sigismond avait déjà fait occuper.

Furieux de ce manque de respect pour la foi jurée, le roi de Hongrie se mit en personne à la tête de son armée et vint assiéger la forteresse de Dobor, dans laquelle les frères Horvat s'étaient enfermés. Les Hongrois l'enlevèrent d'assaut, firent sa garnison prisonnière et rasèrent les remparts [1]. Continuant sa marche vers la Dalmatie, le roi de Hongrie rencontra, sous les murs de Knin, Vouk Vouktchich et l'armée bosnienne et les défit complètement.

Étienne Dabicha perdit sans retour la Croatie et la Dalmatie à la suite de cette campagne; inconsolable de cet échec, il passa la dernière année de sa vie dans le château de Sutiska, où il mourut le 7 septembre 1395.

Si on eut exécuté le traité de Djakovo, le royaume de Bosnie serait passé entre les mains du roi Sigismond; mais les magnats ne l'entendirent pas ainsi et proclamèrent roi de Bosnie le fils mineur de Dabicha, sous la tutelle de sa mère, Hélène Gruba. Se consacrant exclusivement à l'éducation de son fils, la régente ne prit part à aucune guerre et sut demeurer en bons termes avec ses voisins, dont elle s'occupa, d'ailleurs, le moins possible.

Ce calme dura trois années, Bajazet, sultan des Turcs, le

1. Thwroczi, *Chronica Hungarorum*, pp. 272-273.

rompit. Après la bataille de Nicopolis, une armée ottomane envahit la Bosnie ; les magnats, épuisés par leurs luttes intestines, ne purent se défendre et le sultan ravagea impunément la vallée de la Save et emmena en captivité un grand nombre de Bosniens. Hélène Gruba et son fils furent emportés par la tourmente, et nous ignorons à la suite de quels incidents un certain knèze, Étienne Ostoja, monta sur le trône de Bosnie. Ce prince était, paraît-il, un fils naturel du roi Étienne Turtko [1] et aurait été élevé au pouvoir au détriment d'Étienne Turtkovitch, fils légitime, que nous verrons bientôt affirmer ses droits.

ÉTIENNE III OSTOJA, ROI DE BOSNIE (1398-1418).

En même temps que cet usurpateur, paraît sur la scène politique un personnage destiné à jouer en Bosnie un rôle semblable à celui du comte de Warvick, lors de la guerre des Deux Roses en Angleterre. Nous avons nommé le knèze Hervoje Vouktchitch, frère de Vouk Vouktchitch, ancien gouverneur de Dalmatie et fidèle soutien d'Étienne Dabicha contre la Hongrie. Cet homme, appartenant à la religion patarienne, hardi et brave, ne possédait point un extérieur agréable ; sa tête était grosse, sa voix forte et rude, ses manières dénuées de courtoisie. Comte de Spalato, seigneur d'Almissa, des îles de Cursola, de Jaice et de Zvetceja, nommé par le roi de Naples, Ladislas, son représentant pour la Dalmatie et la Croatie, le prestige déjà considérable de Hervoje s'accrut encore, et il devint le magnat le plus important de la Bosnie. Disons de suite qu'il resta toujours le fidèle allié de Ladislas contre le roi de Hongrie et prit le titre de « grand voyvode du royaume de Bosnie et vicaire général du roi Ladislas et du roi

1. D'après un document de 1444, le fils de cet Étienne Ostoja donne à Étienne Turkovitch le titre d'oncle paternel. Nous en concluons qu'Étienne Ostoja était le frère d'Étienne Turtkovitch et, par conséquent, le fils du grand Étienne Turtko Ier, mais né hors mariage.

Ostoja ». Son premier acte fut de favoriser l'avènement et le maintien sur le trône d'Étienne Ostoja, de concert avec les magnats Sandalij Heranitch et Paul Rodinovitch.

Sigismond essaya de s'emparer, dès 1398, de la Bosnie, en vertu du traité de Djakovo, il se mit en campagne et envahit la haute Bosnie; Hervoje défendit courageusement son maître, repoussa Sigismond de l'autre côté de la Save et consolida ainsi le trône du roi Étienne III. Bajazet, surpris par l'invasion de Tamerlan, laissait la chrétienté en repos; Hervoje administrait sagement le royaume du faible Ostoja et même songeait à rétablir son ancienne autorité sur la côte dalmate; le relèvement de la Bosnie semblait possible et, en 1402, Trau, Spalato et Sebenico faisaient leur soumission à Ostoja.

L'arrivée soudaine en Dalmatie du perpétuel prétendant Ladislas, roi de Naples, et son couronnement solennel à Zara, comme roi de Croatie et de Hongrie, remirent tout en question. Craignant pour lui-même, plein de défiance envers l'ambitieux Hervoje, Étienne Ostoja chercha un refuge auprès du roi de Hongrie et lui rendit hommage pour son royaume (1403). Dès lors il put compter sur son appui.

Hervoje ne pardonna point à son maître ce rapprochement avec Sigismond; il jura de se venger terriblement et dans ce but s'unit aux Ragusans contre lui. Hervoje proclama roi de Bosnie le knèze Raditsevitch, ennemi personnel d'Étienne Ostoja : c'était le second monarque qu'il créait depuis quatre ans, et, dès cette époque, il justifia plus d'une fois encore son surnom de faiseur de roi. Dans son traité avec Raguse, Hervoje « s'engage à être l'adversaire du roi Ostoja, à le chasser de Bosnie, à nommer à sa place le knèze Paul Raditsevitch et à l'appuyer de toutes ses forces [1] ».

Joignant l'action aux promesses, Hervoje vint assiéger la ville de Bobovac, où résidaient le roi de Bosnie et sa femme, Kujeva. Ostoja prévint son arrivée, s'enfuit en Hongrie et obtint un secours. Jean de Maroth, avec seulement six escadrons hongrois, passe la Save, remonte la vallée de la Bosna, surprend Bobovac, l'enlève à Hervoje et rétablit Ostoja sur

1. Miklosich, *Monumenta serbica*, pp. 251-253.

son trône (1404). Le faiseur de roi accepta sa défaite et se réconcilia en apparence avec Étienne, remettant ses projets à plus tard.

En attendant, il ne resta point inactif et travailla dans l'ombre à perdre ce monarque dans l'esprit des autres magnats bosniens; il y réussit tellement que dans la réunion de Visoki, le 28 mai 1404, les barons décidèrent de nommer un nouveau roi. Ils offrirent la couronne à Hervoje, qui refusa, préférant, dit-il, être un magnat, souverain sans le titre, qu'un roi exposé à perdre sa couronne à tout instant. Les suffrages tombèrent alors sur Étienne Turtkovitch, fils légitime de Turtko Ier, et Ostoja, repoussé par tous, s'enferma dans la forteresse de Bobovac, la capitale des rois bosniens. Comme il ne prétendit point abdiquer, fort de l'amitié du roi de Hongrie, la Bosnie se trouva posséder deux rois en même temps, les deux fils d'Étienne Turtko, l'un légitime, l'autre bâtard. Mais comme ni l'un ni l'autre n'était réellement le maître de ses États, le véritable monarque fut encore Hervoje; il est incontestablement le souverain de tout le pays compris entre la Save et la mer Adriatique, et, pour affirmer sa puissance, il frappe des monnaies à son effigie; son irréconciliable adversaire, Sigismond, roi de Hongrie, le nomme « le principal émule de Notre Majesté » et les Ragusans lui écrivent : « Nous savons que tout ce que tu ordonnes en Bosnie est exécuté. »

Le magnat tout puissant profita des bonnes dispositions de ses anciens amis les Ragusans pour leur faire conclure, en 1405, une paix avec Étienne Turtkovitch, par laquelle ils rentrent en possession de tous leurs biens situés en Herzégovine et reçoivent confirmation de leurs anciens privilèges.

Pendant ce temps, Sigismond se préparait à secourir énergiquement le roi Étienne Ostoja; dans ce but, il prépara trois armées : la première, commandée par le ban de Matchva, devait attaquer la basse Bosnie; la seconde, sous le ban croate Paul, avait ordre de remonter la vallée de l'Una, son objectif était la forteresse de Bihatch; la dernière couvrirait le cours de la Save et servirait de point d'appui aux deux autres.

Hervoje fit appel à tous les magnats, à Venise, à Raguse, au roi de Naples, pour combattre les Hongrois. Venise le repoussa;

Raguse, n'osant prendre parti ouvertement contre son suzerain, le roi de Hongrie, envoya secrètement des armes et des provisions de guerre à Hervoje ; Ladislas fit davantage, il dirigea sa flotte sur les côtes de Dalmatie pour appuyer l'armée bosnienne. Les débuts de la campagne furent favorables aux troupes du roi de Hongrie, l'armée de Paul s'empara de la forteresse de Bihatch, mais son chef reçut pendant l'assaut une blessure mortelle ; les forces qui opéraient en basse Bosnie enlevèrent Srebrenick. Ces succès n'eurent pas de lendemain, car nous voyons, à la fin de 1405, les Hongrois découragés rentrer chez eux et abandonner la cause d'Étienne Ostoja.

Le roi de Naples, satisfait de la manière dont les Bosniens avaient repoussé son compétiteur Sigismond, adressa des messages flatteurs au roi Étienne Turtkovitch et donna à ses magnats de nouvelles terres en Croatie. Naturellement, Hervoje ne fut pas oublié lors de cette distribution de faveurs.

L'intervention du roi de Bosnie dans la lutte entre Balsa III, prince de la Zenta, et les Vénitiens, dont nous avons fait mention plus haut [1], suivit de près cette campagne heureuse, et Hervoje s'apprêtait à tenter la conquête de Budua, quand Sigismond, pour venger sa défaite de 1405, passa la Save à la tête de soixante mille hommes. Étienne Turtkovitch se porta à sa rencontre et le choc eut lieu dans les plaines de l'Usora ; bien que très inférieurs en nombre, les Bosniens se défendirent bravement et disputèrent avec acharnement les villes de Srebrenick, de Branick et plusieurs autres forteresses. Les Hongrois parvinrent cependant à s'en rendre maîtres, au prix de pertes considérables. Ces divers combats étaient le prélude de la grande bataille qui se livra sous les murs de Dobor, détruits en 1394, mais relevés aussitôt après par Hervoje.

Écrasées sous le nombre de leurs ennemis, les troupes d'Étienne furent complètement battues ; lui-même tomba au pouvoir du roi de Hongrie, avec un grand nombre de ses magnats.

Cédant à un mouvement de colère, Sigismond fit décapiter,

1. P. 33.

séance tenante, cent vingt-six des barons prisonniers et jeter leurs cadavres du haut des rochers de Dobor dans les eaux de la Bosna [1]. Le roi captif échappa au massacre et fut amené à Bude par le vainqueur (octobre 1408).

Hervoje, qui par bonheur n'avait pas été fait prisonnier, se trouva, après la bataille de Dobor, dans une position difficile; la cause d'Étienne Turtkovitch était perdue, celle du roi de Naples, Ladislas, lui semblait désespérée; il ne pourrait jamais se maintenir en Croatie. Dans cette conjoncture, le grand magnat bosnien fit preuve d'une souplesse dont personne ne le croyait capable. Oubliant ses anciens serments, renonçant à s'opposer plus longtemps au roi de Hongrie et à son protégé Étienne Ostoja, roi de Bosnie, sans royaume, Hervoje se soumit et, pour ne point succomber lui même dans une lutte inégale, sollicita le pardon et l'amitié de Sigismond.

Le monarque hongrois le reçut, ainsi que d'autres magnats, à Bude au milieu de sa cour, le combla de témoignages d'affection et lui conféra de nouveaux domaines. Ceci prouve quelle influence possédait Hervoje et combien son appui était important pour la cause hongroise.

Quelque puissant que fût alors le voyvode Hervoje, il ne put empêcher le roi Étienne III Ostoja de remonter sur son trône, après quatre ans d'attente dans sa ville de Bobovac. Le sentiment national porta au pouvoir le fils illégitime de Turtko I[er], puisque le fils légitime gémissait dans les prisons de Bude, les Bosniens ne voulant à aucun prix un roi étranger.

Hervoje, qui pour une fois n'avait pu faire le roi qu'il voulait, en conçut un violent dépit, d'autant plus qu'Étienne Ostoja l'avait dépouillé de sa forteresse d'Almissa pour la donner au voyvode Jurai Radivogevitch et à ses frères.

Avide de vengeance, Hervoje poussa Sigismond à déclarer la guerre à son ancien protégé Ostoja; il y réussit d'autant plus facilement que le roi de Hongrie désirait annexer la Bosnie à ses États et supprimer la royauté indépendante.

Ainsi l'ambition et la haine faisaient du voyvode Hervoje

1. *Historiae imperatoris Sigismondi*, Eberhard Windekii, chap. XVIII, et Johanni Dlugossi, *Historiae Poloniae*, lib. X.

un traître à son pays, après en avoir été le plus fidèle défenseur.

Nommé général en chef de l'armée hongroise, Hervoje la conduisit jusqu'au cœur de la Bosnie, s'empara de Vranduk, Bobovac, Kuelat et Brodar, à l'automne de 1410, et, au printemps de l'année suivante, termina la guerre par la prise de Serbrenick.

Sigismond partagea sa conquête entre ses alliés : Hervoje reçut la province de Dolnij Kraij, riveraine de la Croatie ; Jean de Gara obtint l'Usora ; Jean de Maroth, le district de Soli ; Serbrenick, enfin, fut donnée au despote de Serbie, Étienne Lazarevitch. Ostoja ne conserva que la haute Bosnie et l'Herzégovine, il perdit même Cattaro qui se rendit aux Vénitiens.

Hervoje avait atteint son but, sa vengeance contre Ostoja était complète ; néanmoins, il ne jouit pas longtemps de son succès. Le voyvode Sandalij Heranitch, son ancien ami, favorisé par le roi Sigismond, prenait chaque jour plus d'importance en Bosnie. Hervoje en ressentit une vive jalousie, et ces sentiments d'animosité s'accrurent encore lorsque Sandalij, devenu veuf de la nièce d'Hervoje, épousa en secondes noces Hélène, veuve de Georges II, prince de Zenta, et obtint le commandement des troupes serbes destinées à intervenir dans la guerre d'Asie-Mineure. Hervoje ne trouva rien de mieux, pour faire tort à son rival, que de piller ses domaines pendant son absence (1412).

Sandalij, indigné, demanda justice à la reine de Hongrie ; elle la lui accorda et déclara Hervoje traître à l'État.

Alors on vit tous les magnats s'en prendre à l'ancien favori de la fortune ; ses terres lui furent ravies, Spalato lui échappa, ainsi que tous ses domaines de Slavonie. Hervoje dut solliciter la grâce de la reine de Hongrie, lui promettre des gages de sa fidélité, lui demander de le faire juger, si elle le croyait coupable. Tout fut inutile et Sigismond, en ce moment en Italie, approuva la conduite de sa femme envers Hervoje. Par un rescrit du 1er août 1413, il priva le magnat de tous ses biens et le déclara coupable de haute trahison.

Le fier voyvode se révolta contre cet arrêt et se prépara à

défendre son patrimoine envers et contre tous. Repoussé par Venise, qui lui refusa des secours, il parvient à conserver toutes ses propriétés de Croatie, d'Almissa et de Dolnij Kraij. Sur ces entrefaites, le roi Étienne Turtkovitch, qui depuis sept ans était retenu à Bude, est remis en liberté ; il accourt en Bosnie, réunit les magnats fidèles à sa cause et fomente partout la guerre civile (1415).

Hervoje, favorisé par le désordre qui règne en Bosnie, reprend de l'importance et se prépare déjà à la conquête de Spalato et des îles dalmates, dont le roi de Hongrie l'a dépouillé. Alarmés de ses progrès, ses ennemis réunissent une armée pour l'anéantir [1] ; Hervoje sollicite l'aide du sultan Mahomet I[er]. Les Turcs saisirent avec joie l'occasion d'intervenir dans les guerres civiles de la Bosnie et d'affaiblir l'un des deux partis ; toutefois, on ne saurait trop flétrir la conduite de Hervoje en cette occurence. Les Hongrois appuyèrent naturellement les ennemis d'Hervoje et on vit, dans les plaines de l'Usora, les Hongrois et les Turcs de nouveau en présence, pour vider la querelle des magnats bosniens.

Le choc eut lieu dans les premiers jours d'août 1415 ; les Hongrois remportèrent dès le début de la bataille un avantage marqué sur les Ottomans ; alors quelques Bosniens, montant sur une hauteur voisine, se mirent à crier : « les Hongrois fuient ! » Ce bruit, répété dans les rangs de l'armée hongroise, provoqua un commencement de panique, et bientôt une charge d'Hervoje et de ses magnats assura la victoire du côté des Ottomans.

Ceux-ci, profitant de leur succès, poussèrent une pointe jusqu'en Croatie et firent un immense butin. Parmi les chefs de l'armée hongroise, Jean de Gara fut blessé ; Jean de Maroth, emmené prisonnier en Turquie, où il se racheta, quatre ans plus tard, pour une somme de 40,000 florins d'or ; le ban Paul Csupor eut un sort plus terrible. Hervoje le fit coudre dans une peau de bœuf et jeter dans la Save en lui disant : « Tu as imité autrefois la voix d'un bœuf, maintenant

1. Johan von Twrocz, *Chronica hongoria,* pars IV, cap XVI : Klaitch, *op. cit.*, pp. 324-325

reçois la forme en même temps que la voix de cet animal [1]. »

Le meurtre du knèze Paul Radinovitch donna un nouvel essor à la guerre civile; son fils, ses parents et ses amis accusèrent Étienne III Ostoja, roi de Bosnie, de l'avoir fait poignarder; ils appelèrent les Turcs à leur secours et déclarèrent la guerre au roi. Les Ottomans ravagèrent l'Herzégovine et s'enrichirent encore une fois des dépouilles des Bosniens.

Hervoje mourut au cours de cette dernière campagne, en mars 1416, après avoir donné jusqu'à sa fin des preuves de sa fermeté, de son adresse comme homme politique, de son habileté comme homme de guerre. Combien il est à regretter que les talents supérieurs du célèbre magnat n'aient servi que ses projets ambitieux, au détriment du roi de Bosnie et de sa patrie! Mais devons-nous le condamner sévèrement? En aucune façon, il fut de son époque, ni plus mauvais que ses contemporains, meilleur que beaucoup d'entre eux; c'est là sa justification.

Étienne Ostoja, roi de Bosnie, séparé nouvellement d'avec sa première femme, épousa Hélène, veuve d'Hervoje, qui lui apporta en dot une notable partie des vastes domaines du magnat : c'était une manière assez adroite d'entrer dans sa succession sans coup férir. Le roi n'en jouit pas longtemps, car les magnats, mécontents de la conduite de leur souverain, le déposèrent et le chassèrent en Hongrie. Ostoja réunit des partisans en Croatie et entreprit, en 1417 et 1418, une longue guerre pour rentrer en possession de son trône, au cours de laquelle il mourut, laissant un seul fils légitime, Étienne IV Ostojitch, qu'il avait eu de sa première femme Kujéva.

1. Voici la cause de la vengeance d'Hervoje : quelques années auparavant, dans les fêtes qui eurent lieu à Bude, Csupor plaisanta Hervoje sur sa grosse voix, et le singea en imitant le beuglement d'un bœuf. Le Bosnien ne le lui pardonna jamais.

CHAPITRE IV

LES DERNIERS ROIS DE BOSNIE (1418-1463).

ÉTIENNE IV OSTOJITCH (1418-1421).

Par une étrange contradiction, les magnats bosniens, qui avaient chassé le père, s'empressèrent d'élever le fils à la dignité royale et de le couronner, l'année suivante, dans la ville de Sutiska, en qualité de roi de Bosnie, de Serbie et de la côte maritime.

De ce seul titre, nous inférons que la Croatie et la Dalmatie avaient définitivement échappé aux rois bosniens [1].

Comme tous ses prédécesseurs Étienne IV passe des traités avec Raguse, confirme ses privilèges, lui donne la ville de Sokol et continue à toucher la rente annuelle de 2,500 sequins, que lui font les marchands ragusans, pour avoir le droit de trafiquer dans ses États. Son règne se serait écoulé dans le calme et la tranquillité si le magnat Sandalij Heranitch, l'ancien rival d'Hervoje, ne s'était posé en face du roi comme prince indépendant. Il refusa de lui rendre hommage et s'allia aux Turcs pour agrandir ses possessions avec leur aide et enlever Cattaro au roi de Bosnie. Cette ville, craignant de tomber aux mains des Infidèles, se donna à Venise et fut irrémédiablement perdue pour les Bosniens (1420).

La faiblesse du roi Étienne IV poussa l'ancien roi Étienne Turtkovitch, fils du grand Turtko Ier, à revendiquer la couronne à laquelle il avait des droits bien plus légitimes

1. Miklosich, *Monumenta serbica*, pp. 278-290.

qu'Étienne IV Ostojitch. Dans ce but il commença par s'entendre avec les Vénitiens et leur promit, pour le cas où il remonterait sur son trône, de leur donner Almissa et ses environs. Puis, grâce à la guerre que les magnats se faisaient entre eux, il parvint à prendre possession du pouvoir suprême et à se faire proclamer roi de Bosnie en 1421. Quant à son prédécesseur Étienne IV, on ne sait ce qu'il devint ; les chroniques sont muettes sur lui à partir de cette époque, de même que sur les événements qui ont accompagné sa chute et l'avènement d'Étienne V.

ÉTIENNE V TURTKOVITCH (1421-1443).

Roi de Bosnie pour la seconde fois, Étienne V paraît définitivement établi sur le trône ; en août 1421, les magnats et, parmi eux, le puissant voyvode Sandalij Heranitch, l'acclament comme leur souverain et, le mois suivant, placent en grande pompe sur sa tête la couronne du grand Étienne Turtko Ier, son père.

Il s'empresse ensuite de confirmer tous les privilèges des Ragusans et s'efforce de faire rentrer en son pouvoir la forteresse de Srebrenick, conquise par les Serbes, grâce aux guerres civiles du règne précédent ; mais le succès ne répond pas à son attente : Étienne Lazarevitch, despote de Serbie, conserve la place forte bosnienne. Les Vénitiens avaient imité, sur les frontières orientales de la Bosnie, la conduite du monarque serbe et s'étaient emparés des villes croates de Novigrad, Knin, Vrana et de tous les ports de l'Adriatique, depuis Fiume jusqu'à Cattaro, ils prétendaient maintenant annexer Almissa, située entre Spalato et la Bosnie. Mais le knèze de Cetina, Ivan Nélipitch, qui tenait cette ville ainsi que plusieurs autres en Croatie et en Bosnie, s'opposa énergiquement aux entreprises ambitieuses des Vénitiens. De 1408 à 1421, il guerroya contre eux et sut maintenir sa situation[1]. Venise, inca-

1. Miklosich, *Monumenta serbica*, p. 280.

pable de le vaincre, sollicita l'appui du roi de Bosnie et, après une année de pourparlers et de négociations, conclut avec Étienne V un traité offensif et défensif contre Ivan Nélipitch, en vertu duquel les domaines dudit knèze seraient partagés entre les alliés (6 février 1423) : Venise aurait Clissa et ses environs; Étienne recevrait Almissa, Traunik, Polijza et les autres villes du knèze ; enfin, le roi de Bosnie fut nommé patricien de Venise [1].

L'apparition soudaine des Ottomans, appelés en Bosnie par le knèze Radivoj, fils naturel d'Étienne III Ostoja, roi de Bosnie, et prétendant au trône, sauva Ivan Nélipitch. Étienne V abandonna ses plans contre le knèze et même se réconcilia avec lui : l'intérêt de la défense commune contre Amurat II fit taire les haines et les rancunes.

On courut à la frontière, le roi se défendit d'abord avec l'aide de ses magnats, puis obtint des secours de Sigismond, roi de Hongrie ; malgré tous ses efforts il fut obligé d'abandonner au sultan plusieurs villes de Bosnie et de signer avec lui, en 1430, une paix désavantageuse pour l'honneur et l'intérêt de la Bosnie.

A peine délivré des soucis de cette campagne, le roi de Bosnie intervint dans la guerre que le grand voyvode Radosaf Paulovitch faisait à la ville de Raguse, au sujet du territoire et de la ville de Konavlije. Il appuya Raguse; Sigismond de Hongrie et Sandalij Heranitch imitèrent son exemple.

Ce qui se passe alors est étonnant : on s'attend à voir le knèze Radosaf céder sous la pression de ces quatre puissances réunies contre lui; erreur profonde, il négocie et conduit si adroitement les fils de sa diplomatie qu'il parvient à détacher le roi de Bosnie de la cause de Raguse, malgré les efforts du vice-ban Denis Vladikovitch, envoyé par le roi de Hongrie auprès d'Étienne V, pour l'éclaircir sur les agissements de Radosaf. La paix du 25 octobre 1432 mit un terme aux querelles de Raguse et de Radosaf ; au roi de Bosnie revient le mérite de l'avoir conclue et ratifiée par un rescrit donné, le 3 mars de l'année suivante, dans son château de Sutiska.

1. Glasnik, *Archives de Venise*, XIII, pp. 101-105.

Le fils d'Ostoja, Radivoji, n'avait pas renoncé à ses prétentions au trône de Bosnie; appuyé d'abord par les Ottomans, il demandait maintenant son aide au despote de Serbie, Georges Brankovitch; Étienne V dut défendre sa couronne.

Une guerre fratricide, d'autant plus coupable qu'elle affaiblissait les Slaves ou profit des Turcs, mit aux prises la Bosnie et la Serbie. Par pur caprice, le voyvode Sandalij Heranitch, qui avait jusque-là soutenu Étienne V, se posa lui-même en prétendant et, non content de ses immenses possessions de Bosnie et de Croatie, osa élever ses vues jusqu'au pouvoir suprême.

L'infortuné Étienne V, attaqué à l'est par Radivoji et les Serbes, à l'ouest par Sandalij, dut s'enfuir en Hongrie, pour solliciter des secours du roi Sigismond et de son parent, le comte de Cilli. Il y resta trois années, pendant lesquelles son malheureux royaume fut en proie à une épouvantable guerre civile entre les Serbes, les magnats et les hordes turques, appelées par ceux-ci pour les soutenir dans leurs compétitions [1].

Les Turcs retirèrent tous les fruits de cette révolution; ils s'emparèrent définitivement de la ville d'Urbosna, en haute Bosnie, et, outre les seize cloîtres et églises qu'ils saccagèrent et mirent en feu, ils s'approprièrent un butin immense et firent des milliers de captifs. Sandalij Heranitch joua un rôle prépondérant dans cette lutte d'ambitions inassouvies; mais il ne put réussir à faire reconnaître son autorité souveraine par les autres magnats et il mourut, en 1435, sans héritier direct. Le knèze Ivan Nélipitch le suivit dans la tombe un an plus tard et, débarrassée de ces deux rivaux, la Bosnie respira plus à l'aise. Étienne V Turtkovitch saisit cette occasion pour rentrer dans son royaume avec l'aide de quelques magnats fidèles à sa cause; mais il n'y rentra point comme un monarque indépendant, il dut se reconnaître vassal d'Amurat II et lui payer un tribut annuel de 25,000 ducats. De plus, son autorité n'était que nominale; les Serbes occupaient toutes les places de la basse Bosnie, de l'Usora et Dolnij Kraij; les Ottomans tenaient les hautes vallées.

1. Miklosich, *Monumenta serbica*, pp. 375-380.

Bien plus, le sultan se substitua au roi de Bosnie pour les privilèges à accorder aux pays voisins, ainsi que le prouve le rescrit de 1442, par lequel le grand seigneur et sultan permet aux Ragusans de commercer en Bulgarie, Serbie, Albanie, Bosnie et dans tous les lieux et places de son empire [1].

Les Serbes portèrent bientôt la peine de leur mauvaise politique à l'égard des Bosniens, car, en 1440, Amurat II envahit la Serbie et l'occupa jusqu'à Belgrade; en même temps, il s'empara des forteresses de Serbrenick et de Zvornick.

La mort d'Albert d'Autriche, roi de Hongrie, l'arrivée au pouvoir de Ladislas, roi de Pologne, et la campagne de l'héroïque Jean Hunyade, retardèrent la chute définitive de la Serbie et de la Bosnie [2].

Le roi Étienne V sollicita, dès le début, l'appui du nouveau roi de Hongrie et lui fit hommage pour son royaume, refusant ainsi de se reconnaître plus longtemps vassal du sultan.

Furieux de cette révolte, Amurat II attaqua la Bosnie; le roi semble alors abandonner tout espoir et nous le voyons solliciter de Venise un refuge pour le cas où les Ottomans le chasseraient de son royaume. Il songe même un instant à faire don aux Vénitiens de la Bosnie, mais le grand Conseil refuse cet héritage, trop lourd pour ses forces; il assure le roi de son bon vouloir et se déclare prêt à le recevoir dans ses murs. En avril 1442, Étienne V se trouve si peu en sûreté en Bosnie, qu'il envoie à Raguse ses bijoux, ses effets personnels et une grande quantité d'or monnayé; puis il se prépare à une guerre défensive contre Amurat et sollicite partout des secours; personne ne répond à son appel et il se trouve plus isolé que jamais. Heureusement, les triomphes éclatants de Jean Hunyade lui permirent de terminer en paix sur son trône sa vie si agitée, si fertile en incidents, si pleine de misères.

Avant de mourir, il fit appeler son ancien rival Radivoj, dans sa ville de Sutiska, se réconcilia solennellement avec lui

1. Miklosich, *Monumenta serbica*, p. 402.

2. Pour cette guerre, voir *Histoire de Serbie* du même auteur, pp. 124 et suivantes.

et lui confia la charge de chancelier de son royaume [1]. Ensuite il envoya son chambellan, le knèze Restoje, à Raguse chercher les matières d'or et d'argent qu'il y avait mises en sûreté l'année précédente.

ÉTIENNE VI, THOMAS OSTOJITCH (1444-1461).

Dans la personne d'Étienne V Turtkovich, mort sans héritier mâle, s'éteignit la descendance légitime du roi Turtko Ier. Étienne III Ostoja, que nous avons vu régner de 1398 à 1418, était, on s'en souvient, un fils naturel de ce dernier monarque; il eût lui-même un fils légitime, Étienne IV Ostojitch, et deux fils naturels, Radivoj et Thomas. Radivoj s'étant compromis par ses intrigues auprès du sultan, n'inspira pour ce motif aucune confiance aux magnats bosniens, et on lui préféra son frère, Thomas, qui jusqu'alors avait vécu loin des luttes intestines, jouissait d'une réputation absolument pure et appartenait à la religion patarienne. Il monta sur le trône de Bosnie en février 1444, continuant ainsi par les bâtards le règne de la maison des Kotromanovitch.

Ce n'était pas ce prince que le roi Étienne V avait choisi pour son successeur : il désigna dans son testament un de ses parents, Hermann, comte de Cilli et de Zagorje ; mais les Bosniens ne voulurent pas se donner un roi étranger et surtout hongrois. Nos lecteurs ont vu combien les magnats tinrent peu compte des dernières volontés du monarque.

Étienne VI Thomas s'affirma de suite comme un monarque inébranlable dans ses résolutions et bien décidé à défendre son trône contre ses ennemis intérieurs et extérieurs; cette fermeté offre un heureux contraste avec la faiblesse de ses deux prédécesseurs, et, sous son gouvernement, la Bosnie va reprendre son rang dans la péninsule Balkanique.

Jean Hunyade profita de son influence sur le roi de Hongrie,

1. Theiner, *Monumenta slavica Meridionalia*, p. 428.

Ladislas, et sur les magnats, pour appuyer la cause du nouveau roi; il le fit bientôt reconnaître unanimement par tous les partis. Thomas resserra ensuite les liens qui unissaient Raguse et la Bosnie, puis accorda aux Vénitiens, en échange de leur appui, le droit de commercer librement dans tous ses États[1] (15 mai 1444).

Il prit ensuite une résolution bien autrement grave. Pour la faire comprendre, jetons un rapide coup-d'œil sur la situation religieuse du royaume pendant la première moitié du xve siecle. La religion patarienne, loin de décroître en Bosnie, avait pris une extension encore plus considérable que par le passé, grâce surtout aux guerres civiles. Le roi Étienne III Ostroja était un de ses plus fervents adeptes, ainsi que tous ses fils; par contre, Étienne V Turtkovitch professait la religion catholique, non par conviction, mais parce que Sigismond, roi de Hongrie, avait exigé sa conversion comme condition *sine qua non* de son maintien sur le trône de Bosnie. La majorité des magnats et, parmi eux, le plus puissant baron de Bosnie, le grand voyvode Étienne Vouktchitch, étaient patariens, et cette question de religion ne fut pas étrangère au choix qu'ils firent de Thomas pour les gouverner.

Dans cette situation, le pape Eugène IV, poussé par un saint zèle, se mit en devoir de ramener les Bosniens dans la foi romaine, et il envoya son légat, Thomas de Lésina, porter au roi une couronne royale et sa bénédiction. Le prélat devait lui exposer l'intérêt qu'il y avait pour lui à se rapprocher des nations occidentales, afin de trouver un appui contre la puissance des Ottomans. Or, le seul moyen de leur inspirer de l'intérêt était de se convertir au catholicisme, ainsi que ses sujets.

La persuasion du légat vint à bout des résistances du monarque et il se déclara disposé à entrer dans le giron de l'Église romaine; qu'elle qu'intéressée que fût cette conversion, le pape en ressentit une vive joie. Par contre les magnats et le peuple bosnien la virent d'un très mauvais œil. Les grands vassaux ne pouvaient pas non plus pardonner au roi

1. Glosnik, *ouvr. cité*, t. XIV, pp. 91-95.

son mariage avec une femme de basse extraction, Vojatcha, pour laquelle le roi ressentait une vive affection, parce qu'elle lui « fut toujours bonne et fidèle », comme il disait lui-même, et l'avait rendu père d'un fils [1].

La raison d'État fit taire les sentiments naturels dans le cœur de Thomas, et le pape annula le mariage, sous prétexte qu'il avait été contracté d'après le rite patarien.

Le roi, guidé cette fois exclusivement par l'intérêt politique, demanda la main de Catherine, fille du grand voyvode Étienne Vouktchitch; celui-ci, heureux de voir sa fille monter sur le trône, consentit au mariage et même l'autorisa à se faire catholique, seulement il ne voulut pas se convertir comme elle. Les magnats, naguère patariens endurcis, suivaient maintenant en foule l'exemple du roi, renonçaient à l'hérésie et affirmaient leur dévotion en construisant partout des églises [2]. La reine Catherine érigea un temple à la sainte Trinité à Vrili et le roi un autre à Vranduk, dédié à son patron saint Thomas. Mais cela ne suffisait pas encore au légat du pape; il décida, quelques années plus tard, le roi à persécuter ses sujets patariens et à implanter le catholicisme par la force dans le royaume. Des mesures prises dans ce sens par Thomas aboutirent à une émigration en masse des patariens en Herzégovine, où ils trouvèrent un refuge auprès d'Étienne Vouktchitch, beau-père du roi et patarien irréductible. D'autres s'enfuirent en Serbie et même chez les Turcs, préférant l'exil à la persécution. Quelques magnats profitèrent de cette situation pour lever l'étendard de la révolte et le roi, voyant la Bosnie à la veille d'une guerre civile, rapporta toutes ses ordonnances contre les patariens (1447).

La liberté de conscience devint alors un article fondamental du programme politique du roi de Bosnie ; il ne défendit pas aux ordres religieux et au légat du pape de faire des conversions, s'ils y parvenaient par la seule persuasion, mais il s'opposa aux mesures coercitives.

Épuisé par la longue campagne qu'il a soutenue, de 1442 à

1. Theiner, *Monumenta slavica Meridionalia*, pp. 387-389.
2. Ratchki, *Bogomili i Patareni*.

1444, contre Hunyade, les Hongrois et les Serbes, le sultan Amurat II se recueille et laisse quelques années de paix aux chrétiens. Le roi de Bosnie profita de cette trêve pour régler sa situation vis-à-vis de la Serbie. La forteresse de Serbrenick, conquise jadis par les Ottomans et reprise à ceux-ci par le despote de Serbie, Georges Brankovitch, en 1445, forme l'objet des revendications de Thomas Ostojitch. Il fut impossible de s'entendre, les Serbes ne voulurent point rendre Serbrenick et les Bosniens essayèrent de reprendre leur ville par la force, ils échouèrent ; heureusement Jean Hunyade leur vint en aide (septembre 1448). Voici dans quelles conditions :

Le despote de Serbie ne pouvait pardonner à Hunyade sa défaite de Varna par les Turcs, défaite que les sages conseils de Georges auraient empêchée, si on les avait suivis. Il en résulta entre ces deux personnages une brouille et même des procédés inqualifiables de la part du despote de Serbie, qui se permit de retenir deux mois en prison l'héroïque Hongrois, lorsque celui-ci, vaincu à la deuxième bataille de Kossowo (17 octobre 1448), passa en Serbie pour rentrer en Hongrie, et de ne le remettre en liberté que moyennant une promesse de rançon de 100,000 ducats, qui, entre parenthèses, ne furent jamais payés.

La conséquence de tout ceci fut que Jean Hunyade, choisi à l'assemblée de Szegedin pour être arbitre dans la querelle qui divisait les Serbes et les Bosniens, se prononça en faveur du roi de Bosnie et lui fit rendre une partie des territoires contestés. Toutefois, la forteresse de Serbrenick resta pour le moment aux mains du despote de Serbie [1]. Le légat du pape Nicolas V, Valentin, appuya fortement la cause des Bosniens dans cette affaire de Serbrenick, ce qui prouve que les meilleures relations existaient, en 1449, entre le roi Thomas Ostojitch et la Curie romaine. Le despote de Serbie, très mécontent du résultat de cette affaire, essaya encore de reprendre les provinces bosniennes en litige, mais Jean Hunyade l'en empêcha (1451) [2].

1. Schwandtner, *Rerum Hungariae*, t. II, pp. 62-64.
2. Klatch, *op. cit.*, pp. 376-378.

A la suite de ces incidents, les Serbes et les Bosniens se rapprochèrent et firent serment avec Jean Hunyade de consacrer toutes leurs forces à lutter contre les Turcs et d'abandonner leurs querelles particulières. Il était malheureusement trop tard pour que cette union de tous les Slaves du Sud pût être utile à leur cause. Ruinés par leurs guerres funestes, ils avaient laissé passer le moment propice à la résistance efficace et la prise de Constantinople par Mahomet II entraina bientôt la chute définitive de la Bosnie et de la Serbie.

Pour le moment, la paix de Smederevo (mai 1449) assurait sept années de tranquillité au roi de Bosnie, grâce au paiement d'un tribut annuel, condition humiliante, mais impossible à éviter; elle était, d'ailleurs, commune à la Serbie et à la Valachie.

La querelle, qui divisa profondément Raguse et le grand voyvode Étienne Vouktchitch, attira bientôt l'attention du roi. Ce puissant magnat avait ajouté à ses possessions le pays de Hum, en 1448, et reçu de l'empereur d'Allemagne, Frédéric III, le titre de duc de Saint-Sava; d'où vint le nom d'Herzégovine [1].

Se considérant comme l'égal de son gendre le roi de Bosnie, Étienne Vouktchitch, duc de Saint-Sava, crut que tout lui était permis, et un caprice de vieillard fut la cause de sa guerre avec les Ragusans. Le duc répudia sa femme Hélène et prit comme maitresse une aventurière florentine, dont la beauté égalait sa perversité [2]. L'épouse légitime s'enfuit à Raguse et le duc prétendit que la République l'expulsât. Les Ragusans, pour qui le droit d'asile était une chose sacrée et inviolable, refusèrent; Vouktchitch, pour se venger, ravagea leur territoire (1451). Une guerre s'ensuivit, dans laquelle Vladislas, fils du duc, prit parti contre son père et mit son épée au service de Raguse. Le roi de Bosnie, qui depuis longtemps déjà vivait en mauvaise intelligence avec son beau-père, saisit avec joie cette occasion de lui faire du tort et envoya des secours au fils rebelle; Vladislas put ainsi s'emparer de presque tous les domaines du duc Étienne et se considéra comme seul seigneur

1. Voir l'explication de ce nom p. 11.
2. Miklosich, *Monumenta serbica*, pp. 503-508.

d'Herzégovine. Pendant ce temps, le roi de Bosnie passait un traité avec les Ragusans et leur accordait une partie des possessions d'Étienne, entre autres, « Ursini, avec ses villages, le zupa de Draciceva, avec Sutorina, la ville de Novi, avec tout son territoire jusqu'à Cattaro ».

Pressé de deux côtés, le duc Étienne ne perdit pas courage, il se défendit avec ardeur et, pour prévenir le danger qui le menace, il fomenta la révolte au sein même de la Bosnie. Les magnats, travaillés par ses émissaires, refusent de suivre le roi Thomas contre le duc d'Herzégovine et le monarque bosnien ne peut plus rien entreprendre pour le moment. Étienne profite de ce répit pour se faire un allié ; il reçoit, avec des témoignages de déférence et de soumission, le légat que le pape Nicolas V avait envoyé pour exhorter les belligérants à faire la paix, et exprime le désir de se faire catholique. Pendant deux ans, de 1451 à 1453, on se battit sans avantage bien marqué ni d'un côté ni de l'autre ; enfin, les Turcs appuyèrent le duc Étienne contre son fils et firent pencher la balance en faveur du premier.

Alors le père oublia les torts de son fils, il lui pardonna sa révolte et le reprit en grâce ; en échange, la maîtresse florentine fut chassée et l'épouse outragée reprit sa place aux côtés d'Étienne Vouktchitch. Une réconciliation générale, à laquelle le roi de Bosnie participa, remit tout en état, comme avant la guerre, et le sang versé inutilement ne servit qu'à la cause des Turcs, puisqu'il affaiblit encore les Bosniens.

Une intervention du roi dans les affaires de Croatie, survenue après la mort du ban Pierre Talovac, en 1453, n'eut aucun résultat avantageux pour la Bosnie, à cause de l'hostilité dont les Vénitiens firent preuve à son égard. Thomas désirait vivement ressaisir une portion de la Croatie et de la Dalmatie, qui avaient appartenue au ban Kotroman et à Turtko I[er] ; mais comme Venise avait exactement la même ambition, ainsi que le comte de Cilli et le duc Étienne Vouktchitch lui-même, il fut impossible de mettre d'accord tous ces prétendants aux biens du ban décédé, et une guerre s'en suivit. Le duc d'Herzégovine enleva la forteresse de Knin et le comte de Cilli se fit proclamer ban de Croatie, au détriment des enfants mineurs

de Talovac. Le roi de Bosnie parut avec son armée, chassa le comte de Cilli, et, ne pouvant pas s'emparer de la Croatie pour son compte personnel, la fit rendre à ses légitimes possesseurs, les fils du ban Talovac (1456).

La mort du sultan Amurat II et l'accession au trône du fameux Mahomet II modifièrent rapidement la situation réciproque des chrétiens et des Ottomans ; la prise de Constantinople, survenue en 1453, laissa la Serbie et la Bosnie complètement à découvert en face des Infidèles, et dès lors les jours de ces deux États sont comptés.

Dans l'espoir de détourner le danger qui le menaçait, le roi de Bosnie essaya de se mettre dans les bonnes grâces du sultan ; il lui envoya donc une ambassade pour lui rendre hommage et solliciter son amitié. En même temps, il priait le pape de lui envoyer des secours et lui dépeignait la situation de la Bosnie sous les plus sombres couleurs. Le pape le prit sous sa protection ainsi que sa famille, et le roi dut se contenter de cette platonique manifestation d'intérêt.

En 1456, les prétentions du sultan sur la Bosnie s'affirmèrent nettement ; il ne réclame plus de tribut annuel, mais la remise de quatre forteresses, sinon il anéantira le royaume. L'échec de ses troupes sous les murs de Belgrade, survenu quelques mois plus tard, calma les ardeurs belliqueuses de Mahomet II [1]. Thomas Ostjitch crut un instant que l'heure de la délivrance avait sonné, il refusa le tribut annuel qu'il avait payé jusque là au sultan, s'associa, plein d'espoir et d'enthousiasme, à la croisade générale que le pape Calixte III fit prêcher dans toute la chrétienté et promit de jouer en Bosnie le rôle des Jean Castriot et des Scander-Beg, de faire de Bobovac, sa capitale, une seconde Croija. Le pape témoigna son admiration pour d'aussi héroïques projets et lui fit envoyer des armes, des munitions et des subsides de Venise, d'Italie et de Hongrie. Les magnats oublièrent leurs compétitions et s'unirent avec leur souverain dans une même pensée, chasser les Infidèles [2].

« Élève-toi, soldat du Christ, attaque bravement les Bar-

1. Voir notre *Histoire de Serbie*, pp. 138-140.
2. Theiner, *Monumenta Hungariae*, pp. 295-305.

bares, et par la grâce de Dieu tu remporteras un éclatant triomphe ! » Ainsi parlait le saint Père au roi de Bosnie. Malheureusement, la mort de Ladislas V, roi de Hongrie, et l'accession au trône du jeune Mathias Corvin, fils de Jean Hunyade, contrecarrèrent tous les projets du roi ; il essaya cependant de reprendre avec ses seules forces quelques parcelles de la haute Bosnie occupées par les Ottomans ; comprenant bientôt qu'à persévérer dans cette voie héroïque, mais peu sûre, il s'attirerait la colère du sultan et, faute du secours des Hongrois, il se résigna à demander la paix en mai 1458. Il est assez heureux pour l'obtenir, s'engage à payer tribut comme avant la guerre et envoie des ambassadeurs à Andrinople porter au sultan 9,000 ducats et sa soumission.

La mort de Georges Brankovitch permit au roi de Bosnie d'exécuter un projet qu'il caressait depuis longtemps : celui de réunir la Serbie et la Bosnie sous le même sceptre et de mettre son fils, Étienne Thomasevitch, à la tête de ces deux royaumes.

Le moyen le plus simple lui sembla de marier son fils à Hélène, fille de Georges Brankovitch et sœur du jeune Lazare Brankovitch, nouveau despote de Serbie [1]. Mais le despote étant mort avant la célébration du mariage, le roi de Bosnie en profita pour s'emparer de Serbrenick et Smédérévo, plus quelques villes serbes situées sur la Drina ; de telle sorte qu'à la fin de l'année 1458 le roi de Bosnie étendit sa domination jusque sur les rives de la basse Morawa. Alors seulement il consentit à donner son fils à Hélène afin de s'assurer de la possession définitive de ces territoires : le mariage fut célébré le 1er juin 1459. La Serbie ayant été occupée par les Ottomans à la mort de Lazare Brankovitch, et le sultan Mahomet II s'étant emparé de toute la vallée de la Morawa, le jeune

1. Il avait déjà été question d'un mariage entre ce jeune Étienne Thomasevitch et la veuve du ban de Croatie, Pierre Talovac ; mais le duc de Saint-Sava s'opposa de toutes ses forces à cette union qui eut rendu le roi de Bosnie trop puissant. Un autre mariage entre Étienne Thomasevitch et une fille de François Sforza, duc de Milan, échoua également par la volonté du roi de Bosnie lui-même.

Étienne Thomasevitch ne resta pas longtemps en possession des territoires serbes conquis par son père. Non content de l'annexion de la Serbie à son empire, le sultan attaqua la Bosnie, afin de se venger d'Étienne VI et de lui enlever son royaume. Le roi sollicita l'appui du Pape qui fit prêcher une nouvelle croisade en sa faveur, mais ne réussit pas à lever des soldats pour défendre sa cause. Le sultan mit, en juin 1459, le siège devant Smédérévo qu'occupait Étienne Thomasevitch et ses Bosniens. Mais les habitants de la ville, furieux d'être passés sous la domination du roi de Bosnie qu'ils détestaient comme catholique, ne voulurent pas collaborer à la défense de la forteresse. Bien plus, ils offrirent les clefs de la ville au sultan, à la condition que la garnison bosnienne se retirerait avec les honneurs de la guerre. Mahomet II accorda tout et réunit Smédérévo ainsi que le pays environnant à son pachalick de Serbie.

L'ancien empire des Némania avait cessé d'exister comme nation indépendante ! Il ne se releva que quatre cents ans plus tard.

Le sultan victorieux s'arrêta pourtant après la prise de Smédérévo et remit à plus tard la punition du roi bosnien. Ce malheureux prince s'attira par la perte de cette ville les reproches du pape et de la Hongrie. Ils l'accusaient d'avoir trahi la cause de la chrétienté et même d'avoir vendu la ville aux Turcs moyennant « un grand poids d'or, de laquelle chose le roi des Hongrois ne fut pas moins irrité que de la perte de Constantinople [1] ». Le duc Étienne d'Herzégovine, son beau-père, lui reprocha de s'être allié aux Turcs contre lui et de les avoir poussés à lui faire la guerre.

Devant ce concert d'accusations, le roi de Bosnie et son fils durent se justifier ; ils envoyèrent un ambassadeur à Rome, chargé de démontrer au saint Père que Smédérévo avait été livrée par les Serbes eux mêmes, et que personne plus qu'eux ne regrettait cette perte et ne brûlait de la réparer. Au surplus, ils étaient bons catholiques et sollicitaient la création d'un nouvel évêché en Bosnie et l'envoi d'un légat du pape,

1. Engel, *Geschichte von Serbien und Bosnien*, p. 415.

qui constaterait sur place la ferveur de leur foi. Le pape refusa d'abord de recevoir l'envoyé de Thomas; mais, enfin, éclairé par son légat, l'évêque de Lésina, il consentit à lui donner audience et ne douta plus des sentiments véritables du roi bosnien et de son innocence dans l'affaire de Smédérévo.

Le roi de Hongrie, Mathias Corvin, qui avait essayé de perdre Thomas dans l'esprit du pape, ressentit un violent courroux en apprenant que le roi de Bosnie avait reconquis les faveurs de Rome. C'est pourquoi il refusa de porter secours aux Bosniens, lorsque, l'année suivante, Hassan Pacha envahit la vallée de la Bosna, passa la Save, mit tout à feu et à sang et se retira chargé d'un immense butin. Le roi de Bosnie approchait du terme de son existence agitée ; il ne put cependant mourir en paix. Il dut se défendre, pendant l'été de 1461, contre le nouveau ban de Croatie, Paul Sperantchitch, qui prétendait lui enlever quelques places fortes de la frontière, et mourut subitement le 10 juillet, au cours de cette campagne [1].

De tous les projets héroïques de défense contre les Ottomans, Étienne VI Thomasevitch n'en mit aucun à exécution; il a pour excuse que les Hongrois, les Serbes et les Vénitiens l'ont abandonné à la merci du sultan, et que, réduit à ses seules forces, il était incapable de lutter avantageusement.

ÉTIENNE VII THOMASEVITCH, DERNIER ROI DE BOSNIE (1461-1463).

A peine assis sur le trône de son père, Étienne VII envoya au pape Pie II une ambassade chargée de lui exposer la déplorable situation dans laquelle se trouvait la Bosnie, menacée au nord par les Hongrois, à l'ouest par le ban de Croatie, à l'est enfin par le sultan Mahomet II. Citons quelques lignes de la lettre écrite au saint Père par le roi de Bosnie : « J'apprends que le sultan Mahomet a l'intention de m'attaquer

1. Un chroniqueur serbe, Ivan Thomachitch, émet l'opinion que ce monarque fut assassiné par son propre fils et par son frère, Radivoj.

l'année prochaine et prépare déjà ses canons et son armée. Je ne puis résister seul à cette puissance et je sollicite l'aide de Venise et de Georges (Castriot). Je demande aussi ton appui, je ne demande point des montagnes d'or, mais seulement que mes ennemis et mes compatriotes sachent que tu me soutiens. Si les Bosniens savent que je ne suis pas isolé, ils se battront mieux et les Ottomans n'oseront point m'attaquer, car je possède plusieurs forteresses presqu'imprenables. Ton prédécesseur, Eugène, fit présent à mon père d'une couronne et voulait créer plusieurs évêchés en Bosnie. Moi-même j'ai été élevé dans la religion chrétienne et je l'ai apprise dans les livres latins et je ne crains point la haine des Turcs comme mon père. Je désire que tu m'envoies une couronne et un saint évêque. Ce sera là une preuve que tu ne m'abandonnes pas. Couronné par toi, j'inspirerai confiance à mes sujets et crainte à mes ennemis. Durant la vie de mon père des armes furent remises entre les mains des Vénitiens, ceux-ci ne veulent pas me les délivrer; ordonne leur de le faire. Envoie un légat en Hongrie, pour plaider ma cause auprès du roi et lui demander de m'appuyer. Cela sauvera la Bosnie, qui autrement disparaîtra. Les Ottomans ont construit plusieurs forteresses sur mon territoire, ils traitent bien les paysans et leur promettent la liberté; ceux-ci sont bornés et croient que cette liberté durera toujours. Il peut se faire que ces paysans m'abandonnent si tu ne me soutiens pas; les magnats ne pourront plus alors défendre leurs forteresses. Si cependant le sultan ne demande que mon royaume et rien de plus, qu'il le prenne, si ma défense peut mettre la chrétienté en danger. Mais son ambition ne connaît aucunes frontières; après la Bosnie, il prendra la Hongrie, la Dalmatie, l'Italie elle-même; il parle souvent de Rome et aspire à y être. Si mon royaume périt par suite de l'indifférence de mes voisins il pourra exécuter ses plans sans obstacle. Ainsi pense notre ennemi, et je crois bien faire en te communiquant ses projets. Mon père a prédit la chute de Constantinople, moi je prophétise que si tu ne me soutiens pas, je succomberai et les autres avec moi[1]. »

1. Cette lettre est transcrite par Klaitch, *op. cit.*, pp. 415-416.

Le pape accorda au roi tout ce qu'il demandait et, dans les premiers jours de novembre 1461, Étienne VII fut couronné par le légat du pape dans la forteresse de Jaice, au milieu de tous ses magnats. Le danger commun a resserré les liens de famille, le roi se réconcilie avec Radivoj, son oncle, et avec le comte Étienne d'Herzégovine, le fameux beau-père d'Étienne VI. Afin de s'éloigner des frontières menacées par les Ottomans, le roi transporte le siège de son gouvernement de Bobovac à Jaice. Remarquons qu'Étienne VII fut le premier roi de Bosnie couronné par un envoyé spécial du saint Père et accepté unanimement par tous les magnats sans aucune exception; il fut malheureusement le dernier. Étienne VII prit le titre de roi de Serbie, de Bosnie, de la côte maritime, de Dalmatie, de Croatie, d'Herzégovine, de Dolnij Kraij, de l'Usora, de Soli, etc., etc. Seulement, à ce titre brillant correspondait une bien minime portion de possession réelle : à peine la Bosnie proprement dite et l'Herzégovine.

Étienne se prépara ensuite à la guerre contre les Turcs, il passa un traité avec Raguse et obtint du grand Conseil de Venise la remise des armes et munitions destinées à son père; mais il ne put le décider à s'unir avec lui. Quant au roi de Hongrie, Mathias Corvin, ce fut autre chose; ce monarque avait reporté sur Étienne VII toute la haine qu'il ressentait pour son père et le couronnement du roi le mit hors de lui. Il considérait le roi de Bosnie comme son vassal et le pape le traitait comme un prince indépendant. Mathias s'en prit au pape et lui reprocha en termes amers ses bontés envers Étienne VII; Pie II envoya l'évêque Jean de Seredna pour fléchir le courroux du roi de Hongrie. Il y parvint, après de longs pourparlers et moyennant le paiement d'une grosse somme d'argent, que le roi de Bosnie versa, en 1462, à Mathias Corvin, plus la remise de quelques places fortes. A ces conditions, si onéreuses pour Étienne, le roi de Hongrie daigna le reconnaître [1].

Étienne se considérait comme à l'abri de tout danger pour quelque temps au moins, quand la trahison de quelques patariens réfugiés en Turquie attira sur sa tête l'orage qui se for-

1. Klaitch, *Geschichte Bosniens*, pp. 420-425.

mait du côté de Constantinople. Habilement sollicité par ces misérables, le sultan résolut de rompre avec le roi de Bosnie. Dans ce but, il envoya demander le paiement du tribut annuel qu'il savait devoir lui être refusé. Fort de l'appui du pape, le roi Étienne conduisit l'envoyé du sultan dans un caveau où le tribut était enfermé et lui dit : « Voici le tribut tout prêt, mais il ne me convient pas de donner un tel trésor à ton maître et de m'en priver. Si ton maître m'attaque, cet or servira à me défendre et si je suis vaincu il me permettra d'aller à l'étranger [1]. »

Le musulman lui répondit : « Il est très beau de conserver entre tes mains cet argent, mais en agissant ainsi tu trahis tes serments et ta foi jurée; je ne sais pas si ce trésor te portera bonheur, mais je crains qu'il en soit autrement. » Le sultan, occupé en Valachie, remit à l'année 1463 sa vengeance contre le roi de Bosnie; ce dernier utilisa le délai pour se préparer à la lutte suprême. Venise et Raguse lui envoyèrent des canons et des armes, mais ne purent lui confier des troupes, parce que le danger les menaçait tout autant que la Bosnie. Effrayé de sa position isolée, le roi regrette alors d'avoir refusé le tribut annuel et envoie des ambassadeurs à Andrinople supplier le sultan de l'accepter et de signer un armistice de quinze ans. Mahomet II, qui savait parfaitement que pendant ce temps les Bosniens auraient le temps de se fortifier et d'appeler les Hongrois à leur aide, feignit d'accepter la proposition. Les ambassadeurs retournèrent en Bosnie porter à Étienne la bonne nouvelle, et Mahomet II les suivit, à trois jours de distance, avec une armée de cent cinquante mille hommes. En même temps, il ordonna au pacha de Serbie, Ali Beg, de remonter le cours de la Save pour empêcher une armée hongroise de se réunir aux Bosniens.

Les Ottomans passèrent par Skoplje, Sebenica, et atteignirent la frontière bosnienne avant que le roi, trompé par la promesse de Mahomet et confiant dans sa parole, pût soupçonner son arrivée. A la tête de vingt-mille cavaliers, le sultan en personne fit irruption dans le territoire de Podrinje,

1. D'après les chroniqueurs grecs, Laonicus Kalcocondylus et Critobul.

surprit le gouverneur Turtko Kovachevitch, qui ne s'attendait pas à une attaque et se croyait couvert par l'armistice de quinze ans, et lui fit trancher la tête. Poursuivant sa marche rapide, Mahomet passe en haute Bosnie, paraît sous les murs de Bobovac, défendu par le knèze Radak, et fait mettre en batterie ses énormes canons de siège. Après trois jours d'investissement, Radak capitule honteusement, moyennant une forte somme que le sultan devait lui payer. Mahomet ne tint pas sa promesse, il fit amener devant lui le traître et lui dit : « Misérable ! puisque tu n'as pas pu être fidèle à ton maître et à ta foi, comment veux-tu que moi, Turc, je le sois? » Puis il le fit décapiter.

Le roi de Bosnie s'était réfugié avec sa famille et ses trésors dans la forteresse de Jaice, décidé à s'y défendre avec la rage du désespoir, jusqu'à ce que les Hongrois vinssent le secourir. Mais la nouvelle de la prise de Bobovac frappa d'épouvante la Bosnie et brisa les courages, anéantit toute idée de résistance ; la masse du peuple se jeta aux genoux du sultan et demanda grâce. Quelle différence avec la conduite des Serbes et des Monténégrins ! Là nous voyons le peuple se raidir contre la mauvaise fortune. Les Serbes qui se soumettent au Croissant sont la minorité, le reste fuit en Hongrie ou passe dans la montagne où il lutte pendant quatre siècles sans trêve ni merci ; chez les Monténégrins personne ne se soumet, et nous allons les suivre dans leurs exploits.

A quoi devons-nous attribuer cette conduite si opposée parmi des peuples de même race ? à la maladie profonde et incurable qui rongeait la Bosnie depuis plus d'un siècle ; aux luttes religieuses, qui ont aigri les nationaux les uns contre les autres et ont complètement étouffé chez eux l'idée de la patrie, aux querelles des magnats qui ont épuisé le pays pour satisfaire leurs appétits particuliers. Les patariens saluent avec joie l'arrivée des Ottomans, ils préfèrent la domination du sultan à celle du pape, là est tout le secret de la chute rapide et irrémédiable de la Bosnie.

Et que devient le roi au milieu de cette défection générale ? Abandonné par ses soldats qui ne veulent pas se défendre, il fuit sa capitale et chevauche rapidement vers la Croatie ; mais

des cavaliers sont lancés à sa poursuite par le sultan. Étienne s'arrête quelques heures dans la ville de Klijutch, pour reprendre haleine; Mahomet pacha la cerne sans se douter que le roi est dans ses murailles. Un misérable, pour quelques pièces d'or, trahit au pacha la retraite d'Étienne. Toujours la trahison! comme l'armistice de quinze ans, comme à Bobovac, à Jaice! Les Ottomans mettent alors le siège devant Klijutch.

Nous voyons ce monarque, qui naguère parlait d'imiter la conduite de Scander-Beg, prendre peur et solliciter humblement la vie sauve auprès du général turc. Ce dernier s'engage par écrit à la lui accorder; et le roi de Bosnie se livre aux Infidèles, oubliant qu'il est des circonstances où un monarque doit savoir mourir bravement à la tête d'une poignée de soldats pour sauver au moins l'honneur de son nom et de son pays.

L'infortuné Étienne VII signa un ordre par lequel il enjoignait à ses lieutenants de se rendre à la merci du sultan et à son peuple de reconnaître dans Mahomet II son seul maitre. Soixante-dix forteresses, cent mille prisonniers, trente mille jeunes gens des meilleures familles enrôlés dans les janissaires, la conquête de tout le pays depuis la Save et l'Una jusqu'à la mer Adriatique, tel fut le résultat de la capitulation du roi. Il consommait sa honte pour sauver sa vie. Le sultan éprouva un profond dégoût pour ce monarque déchu et résolut de s'en défaire; la chose n'était pas facile, car Mahomet pacha lui avait accordé un firman stipulant formellement qu'on respecterait son existence.

Le sultan confia son ennui à un vieux Mufti persan, renommé par sa connaissance approfondie des lois et sa sagesse, qui lui donna le moyen d'atteindre son but. Donc, un matin, le roi de Bosnie est appelé devant Mahomet II; soupçonnant un piège, il se munit du firman du pacha et comparaît devant son vainqueur. Le Mufti persan déclare alors que le firman du pacha est nul et sans valeur, parce qu'il a été souscrit sans l'autorisation du sultan. Avant que le malheureux roi de Bosnie ait pu dire un mot pour sa défense, Mahomet II fait un signe; le vieux Mufti, qui avait, paraît-il, soixante-trois ans, tire son cimeterre et d'un seul coup abat la tête du

roi. Immédiatement après son frère, Radivoj, et un de ses cousins subissent le même sort (1463)[1].

Ainsi finit le dernier roi de Bosnie, le descendant de Kotroman et de Turtko Ier. Il ne sut point succomber glorieusement sur le champ de bataille comme les empereurs serbes, Lazare Ier et Voukachine, comme les rois de Hongrie, Vladislas et Louis II, dans la mêlée, écrasés sous le nombre; il préféra capituler et perdre la vie sous le fer du bourreau. La Serbie a eu ses héros, Marko, Voukachine, Lazare; la Hongrie, Jean Hunyade, Vladislas, Capristran et bien d'autres; le Monténégro célèbre les Czernovitch, les Niégosch, les Balsa; l'Albanie s'enorgueillit des Castriot; la malheureuse Bosnie est tombée sans gloire, trahie par ses propres enfants, abandonnée par tous, déshonorée par la faiblesse de son dernier roi[2].

1. Hammer, *Geschichte des Osmanich Reisch*, t. II, pp. 75-79.

2. La femme d'Étienne VII s'était enfuie chez le ban de Croatie, Paul Spéranchich, qui la mit en prison. Rendue à la liberté, elle habita Spalato, puis la Hongrie, où elle mourut.

CHAPITRE V

LA BOSNIE DEPUIS L'INVASION OTTOMANE JUSQU'A SA RÉUNION A L'EMPIRE D'AUTRICHE-HONGRIE (1463-1878).

Aussitôt la conquête de la Bosnie terminée, le sultan passe en Herzégovine pour réunir cette province à ses États. Mais le vieux duc de Saint-Sava, Étienne Vouktchitch, n'imita en rien la conduite du roi de Bosnie ; il enròla des soldats ragusans et, secondé par son héroïque fils, Vladislas, il se retrancha dans les montagnes. Les Ottomans dévastèrent la plaine et le littoral de la mer ; mais lorsqu'ils voulurent enlever les positions des Herzégoviens, ils échouèrent complètement. Attaqués dans des gorges abruptes, surpris par leurs agiles adversaires, écrasés sous les quartiers de roche qu'ils faisaient pleuvoir sur leur tête, les Turcs subirent des pertes considérables. Mahomet essaya bien de s'emparer de la forteresse de Blagaj, la capitale du duc ; mais, au bout de quelques jours d'investissement, il se retira honteusement en Macédoine, après avoir fait tuer sans pitié plusieurs seigneurs des environs, qui commirent l'imprudence de se soumettre à lui. On s'étonne que le roi de Hongrie, Mathias Corvin, ait laissé le sultan s'emparer de la Bosnie, sans rien tenter pour la sauver ; poussé par son intérêt particulier, il voulait sa destruction complète comme nation indépendante, afin de partager ensuite ses dépouilles avec le sultan.

Fidèle à ses principes d'égoïsme, Mathias leva une armée et, à peine le sultan était-il rentré à Constantinople, entreprit

la conquête de la Bosnie pour son propre compte. Secondé par les Herzégoviens, sous le commandement de Vladislas, fils du duc Étienne, le roi de Hongrie s'empara aisément des provinces limitrophes de la Save et de la moitié des forteresses occupées par les Turcs, notamment Banjalouka et Jaice, puis il se proclama le libérateur de la Bosnie (9 décembre 1363).

Trois mois plus tard, Mahomet II parut en personne, à la tête de trente mille hommes, sous les murs de Jaice et commença le bombardement.

Défendue héroïquement par Ennerich de Zapolya, la forteresse tint bon et le sultan passa en Albanie après avoir fait jeter dans l'Urba ses énormes canons de siège, qu'il ne pouvait emporter. Abandonnant la haute Bosnie au sultan, le roi de Hongrie divisa la basse Bosnie en deux banats : celui de Jaice formé par la province de Dolnij Kraij, et celui de Serbrenick, par la province d'Usora ; il mit à la tête de ces deux États Nicolas de Ujlakij, voyvode hongrois et ban de Matchva, et lui conféra en outre le titre purement honorifique de roi de Bosnie.

Jusqu'en 1528, la basse Bosnie resta entre les mains des rois de Hongrie, qui parvinrent à la défendre contre les attaques réitérées des sultans, grâce au courage des bans François Berislavitch, Pierre Keglevitch et surtout du comte Christophe Frangipani, qui, pendant six mois, soutint, derrière les murailles de Jaice, le choc des Musulmans et se couvrit d'une gloire immortelle.

La funeste bataille de Mohacs mit un terme à l'occupation de la Bosnie par les Hongrois, et, deux ans plus tard, le ban de Bosnie, le faible Étienne Gerbonog, rendit Jaice au pacha de Bosnie, Usref, après dix jours d'investissement. La Bosnie tout entière est définitivement incorporée à l'empire ottoman (1528).

La mort d'Étienne Vouktchitch, duc d'Herzégovine, survenue en 1466, mit le duché dans une mauvaise situation [1]. Ses trois

1. La fille d'Étienne d'Herzégovine, Catherine, épouse d'Étienne VI et belle-mère d'Étienne VII, passa en Italie, en 1463, et fixa sa résidence dans la ville éternelle, entourée d'un grand nombre de Bosniens de qualité. Elle se fit remarquer par ses fondations pieuses et donna tous ses biens au saint Siège. Elle mourut en octobre 1478.

fils, Vladislas, Vlatsko et Étienne, le gouvernèrent pendant un certain temps; mais, battus par Mahomet II et voyant l'inutilité de leurs efforts, ils courbèrent la tête à leur tour devant l'inexorable destin.

Vladislas avait assez combattu pour la cause du Christ, il se retira dans Raguse avec son frère Vlatsko; le troisième, Étienne, se fit musulman et prit le nom d'Achmed Beg.

A la suite de cette triple abdication, le sultan Bajazet occupa toute l'Herzégovine vers 1476, c'est-à-dire douze ans après la chute du royaume de Bosnie.

Dès lors, la Bosnie n'a plus d'histoire : c'est une province turque, et les pachas qui la gouvernent se font remarquer par leurs nombreuses incursions sur le territoire hongrois.

Lorsqu'à la fin du XVIIe siècle, l'empire ottoman commença à décliner et perdit la Croatie, la Bosnie devint la province la plus avancée du côté de la Hongrie et les empereurs d'Autriche s'efforcèrent inutilement d'arracher cette belle province aux mains du sultan. En 1688, le prince Louis de Bade s'empara de Zwornik, Krapava, Kazava, mais échoua sous les murs de Banjalouka. Deux ans après, les impériaux battirent encore les Turcs à Tuzla, mais sans pouvoir se maintenir en Bosnie; enfin, en 1693, le ban de Croatie, Adam Battynji, s'empara de la vallée de l'Una et la réunit à ses domaines. Mais ce n'était là qu'une minime partie de l'ancien royaume de Bosnie et, d'ailleurs, plutôt croate que bosnienne.

L'apparition du prince Eugène et de ses troupes victorieuses fit reculer les Ottomans, ils abandonnèrent toute la basse Bosnie et les étendards des chrétiens flottèrent encore sur les vieilles forteresses des bords de la Save, pour peu de temps hélas! car la paix de Carlovitz (26 janvier 1699) remit tout en l'état et fit retomber la Bosnie sous le joug de la Porte.

Une tentative, effectuée en 1717 par les lieutenants de l'empereur, Petrasch Doboj et le comte Draskovitch, aboutit à un échec des armes impériales devant Zwornik. La paix de Passarovitz, qui suivit cette campagne, ne fit rien encore pour la Bosnie, pas plus que la guerre de 1737, pendant laquelle le duc Joseph Frédéric de Hildburghausen et le baron Raunach pénétrèrent en Bosnie avec une armée hongroise. Ils assiégèrent

inutilement Ostrovica et Banjalouka, puis le vizir Ali Pacha les surprit avec vingt mille hommes et les mit en telle déroute qu'ils durent repasser la Save en toute hâte. La paix de Belgrade fit perdre à l'empereur tout ce que le traité de Passarovitz lui avait donné en Serbie, et de la malheureuse Bosnie on ne fit même pas mention.

Soixante ans s'écoulèrent; Landon, le fameux adversaire du roi de Prusse Frédéric II, s'empara, en 1790, d'une notable partie de la basse Bosnie; mais les événements survenus en France à cette époque occupèrent exclusivement l'attention des Autrichiens et ils ne pensèrent plus aux chrétiens de la Péninsule balkanique.

La guerre de l'indépendance de Serbie, les exploits de Kara, Georges et de Milosh Obrénovitch firent tressaillir les Bosniens. L'autorité des représentants de la Porte perdit beaucoup de son prestige, et sous le gouvernement d'Abdur Raman, pacha de Belgrade, une répression énergique fut nécessaire pour maintenir la Bosnie sous la domination du sultan.

Cependant le mécontentement devint général lorsque le faible Mustapha Pacha reçut la succession d'Abdur Raman; les Bosniens le chassèrent et il sauva sa vie avec peine. Aussi lorsqu'éclata la guerre de 1828-1829, entre la Russie et la Porte, les Bosniens purent croire que l'heure de la délivrance approchait et se soulevèrent en masse. Hussein Berberli Aga se mit à la tête du mouvement national; jeune, riche, beau et magnanime, il réunit les patriotes autour de lui et sut leur communiquer le feu sacré et l'héroïsme qui l'animaient.

Quand on apprit que le Dragon de Bosnie, ainsi nommait-on Hussein Aga, avait levé l'étendard de la révolte contre le sultan et allait soutenir, les armes à la main, la cause bosnienne, un enthousiasme indescriptible s'empara de tous les habitants, qu'ils fussent chrétiens ou mahométans. Hussein fit à Sarajevo une entrée triomphale, laissa massacrer plusieurs fonctionnaires ottomans, chassa les autres, ainsi que le vizir Ali Pacha Moralija et fit appel à tous les mécontents de l'empire turc. Mustapha Pacha de Scutari répondit à sa voix et se réunit aux Bosniens avec vingt mille Albanais, parfaitement armés et disciplinés. Le pacha de Sophia, Karafezzia, opéra

ensuite sa jonction avec eux et, dans les plaines de Kossowo, illustrées par la fameuse défaite des Serbes en 1389, soixante-dix mille soldats campèrent, prêts à marcher sur Constantinople. Pressé par les Russes, le sultan ne put rien leur opposer, et Hussein Aga conquit Sophia, Prizrend, Ipek, Nisch et toute la Bulgarie. Là s'arrêta le cours de ses exploits; la discorde se mit dans le camp des insurgés; Mustapha Pacha, jaloux de l'influence d'Hussein, se retira avec ses Albanais. Sur ces entrefaites, la paix fut signée entre la Porte et la Russie, et toutes les troupes ottomanes reçurent l'ordre d'écraser l'insurrection bosnienne. L'adroit et énergique Reschid Pacha en prit le commandement en chef, tomba sur les Albanais séparés des Bosniens et les anéantit près de Prilip; puis il retourna vers Hussein Aga, qui avait organisé la Bosnie comme une république indépendante, dont il était le souverain maître. Après avoir essayé inutilement de persuader les rebelles à reconnaître le sultan, en leur promettant la liberté et la conservation de leurs biens, Reschid se décida à les vaincre par la force des armes.

Kara Mustapha Pacha, nommé vizir de Bosnie, pénétra dans la vallée de la Bosna, à la tête de dix-huit mille Arnautes et douze mille Nizams, et marcha sur Serajevo.

Impuissant à lutter contre les forces du sultan, Hussein Aga s'enfuit en Hongrie avec deux cents chefs bosniens et fut comblé de faveurs par l'empereur François Ier. Ce monarque obtint du sultan la grâce du Bosnien rebelle, qui mourut peu après à Trébizonde.

Cependant les désordres continuaient en Bosnie et le sultan ne pouvait parvenir à faire respecter son autorité; désirant mettre un terme à cet état de choses, dangereux pour la sécurité de ses frontières, le gouvernement autrichien envoya une armée, sous le commandement du général Novak, rétablir un peu d'ordre dans le pays. Depuis 1831 jusqu'en 1835, les Autrichiens occupèrent une partie de la basse Bosnie et anéantirent les bandes de brigands qui infestaient le pays.

En 1839, époque de l'accession au trône de Mahmoud II, les troubles recommencèrent de plus belle en Bosnie; le mécontentement devint général, et il fallut dix ans de guerre pour

qu'Omer Pacha put y rétablir l'autorité du sultan. Une répression sanglante suivit cette tentative d'émancipation; les propriétaires mahométans furent dépouillés de leurs biens et chassés, d'autres les remplacèrent dévoués au sultan. Malgré tout, lorsqu'Omer Pacha quitta la Bosnie après dix-huit ans de pouvoir, le pays frémissait plus que jamais sous le joug et aspirait à une séparation définitive d'avec la Porte. Il fallait une solution à tout prix; la Serbie avait reconquis son indépendance complète, le Monténégro affirmait ses prétentions à des agrandissements légitimes, pourquoi la Bosnie ne seraitelle pas traitée sur le même pied et resterait-elle perpétuellement esclave de la Turquie, quand, par sa position géographique, elle se trouvait presqu'isolée du reste de l'empire turc?

L'insurrection bulgare et la guerre russo-turque de 1877-1878 sont trop connues pour que nous en parlions; d'ailleurs, la Bosnie n'y prit aucune part, tout simplement parce que les soldats bosniens de l'armée du sultan désertèrent en masse et se réfugièrent en Hongrie. Le gouvernement autrichien les accueillit et consacra une somme de 7 millions de francs à leur entretien. Le traité de Berlin, en 1878, arracha la Bosnie et l'Herzégovine à la domination ottomane et assura leur avenir en décidant qu'elles seraient occupées et administrées par l'Autriche-Hongrie.

Pour prendre possession de son nouveau domaine, le cabinet autrichien envoya le 13e corps d'armée, sous le commandement du général baron Joseph de Philippovitch, en Bosnie, et le 18e régiment d'infanterie en Herzégovine, sous la direction du lieutenant-général baron Jovanovitch.

L'occupation ne fut pas facile à effectuer, parce que les musulmans, excités par la Porte et approvisionnés par elle d'armes et de munitions, opposèrent une grande résistance à la marche des colonnes autrichiennes. Un fanatique, nommé Hadji Kodja, à l'instigation du sultan, prècha la guerre sainte et entraîna quelques régiments réguliers turcs contre les Autrichiens.

Après avoir passé la Save et la frontière sans difficulté, en quatre colonnes, par Brod, Samac, Alt Gradiska et Kostajnica, les troupes de l'empereur se réunirent en une masse princi-

pale, qui pénétra lentement dans le pays et battit le 7 août, près de Zepetch, un corps de troupes régulières turques, s'empara, le 10, de la passe de Vranduk et opéra sa fonction, le 14, près de Banjaluka, avec une seconde colonne qui s'était avancée par Jaice, au milieu de combats continuels. Réunies, elles battirent les rebelles, le 16, à Han Bielalovac et, le 19 enfin, emportèrent d'assaut la ville de Sarajevo.

Mais la guerre n'était pas finie, des Arnautes, des Turcs, excités par la Porte, passèrent en Bosnie et soulevèrent partout les populations musulmanes, qui ne comprenaient point que leur véritable intérêt consistait à se rapprocher de l'Autriche, qui leur apportait la civilisation, le bien-être et la paisible jouissance de leurs biens.

Une colonne autrichienne, qui s'avançait à revers dans la direction de Serajevo, fut surprise et ne dut son salut qu'à l'arrivée d'un renfort ; une autre, en Herzégovine, éprouva les plus grandes difficultés à se soutenir, à Ravnice et à Stolac ; une troisième, enfin, dut se défendre dans Banjaluka même. Pour soutenir le 13e corps, le cabinet de Vienne mobilisa les 3e, 4e et 5e corps d'armée et expédia des renforts importants au général Philippovitch.

Le 3e corps passa par Svetlica et Doboji, où il dégagea la 20e division vivement pressée par les Arnautes de Muktija Effendi ; puis, remontant la vallée de la Bosna, il en chassa les ennemis à la suite de nombreux engagements. Le 4e corps franchit la Save, le 14 septembre, près de Samatch, gagna Tuzla, Gradachac et Breka, battit les Arnautes non loin de la montagne boisée de Majevica et opéra, sous Grachanica, sa jonction avec le 3e corps. Ces deux corps, laissant une division à Tuzla, se mirent ensuite en marche vers Serajevo.

Pendant ce temps, le 5e corps avait dissipé les rassemblements formés dans la Bosnie occidentale et le nord de l'Herzégovine et enlevé la ville de Livno (28 septembre).

Après la prise des forteresses de Bihatch, de Kladus, situées sur l'Una, dans la partie nommée Croatie turque (20 octobre), et de la ville de Klobuk en Herzégovine, la résistance des Turcs fut définitivement vaincue et la campagne terminée (20 octobre 1878).

CONCLUSION

Bien que le traité de Berlin ait stipulé seulement que la Bosnie et l'Herzégovine seraient occupées militairement et administrées par l'Autriche-Hongrie, et n'ait point fixé de terme à cette occupation, ces deux provinces sont actuellement considérées comme faisant partie intégrale de la monarchie austro-hongroise. Néanmoins, comme leur situation n'est pas encore définitivement réglée au point de vue de la participation aux affaires communes, elles ne sont pas représentées au Parlement mais gouvernées directement au nom de Sa Majesté l'empereur François-Joseph.

Comme superficie territoriale, la Bosnie et l'Herzégovine couvrent une étendue de 51,112 kilomètres carrés et correspondent assez exactement à l'ancien royaume de Bosnie au début du règne d'Étienne Ier Turtko, c'est-à-dire à l'époque où son autorité ne s'étendait pas encore sur la Croatie et la Dalmatie. A ces provinces est annexé le sandjack de Novi Bazar, occupé mais non administré par l'Autriche ; il est situé exactement entre la Serbie et le Monténégro et comprend 953 kilomètres carrés.

On s'est beaucoup élevé dans certains pays, et même en France, contre cette annexion de la Bosnie à l'Autriche, et on a réclamé pour elle une situation analogue à celle de la Serbie, du Monténégro ou de la Bulgarie ; cette dernière nation était indépendante en fait et devait l'être bientôt en droit.

Mais il ne suffit pas de proclamer de grands principes de nationalité, de liberté, d'autonomie absolue ; il faut considérer si leur application est possible et utile à telle ou telle nation. Nous ne croyons point que la Bosnie, dont la moitié environ

de la population est musulmane[1] et le reste partie orthodoxe, partie catholique, présente une cohésion suffisante pour former un État indépendant, étant donné le tempérament des Slaves méridionaux. Ce manque d'union religieuse ne nuit pas au fonctionnement régulier de l'État dans certains pays, tels que la Suisse, les États-Unis, l'Allemagne même, par exemple; mais est-il possible d'assimiler à ces races positives la nature ardente et si facilement impressionnable des Bosniens? Remarquons bien que l'immense majorité des habitants de la Serbie, du Monténégro et de la Bulgarie est grecque orthodoxe; cette circonstance a facilité beaucoup leur formation en États autonomes et en rend aisé le maintien; ces trois nations possèdent de ce chef une force de cohésion qui fait défaut à la Bosnie. Nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que du jour où la Bosnie et l'Herzégovine formeraient un État indépendant, les luttes religieuses, qui, nous l'avons vu dans cette histoire, ont été la cause fondamentale de la ruine du royaume de Bosnie, se réveilleraient avec une nouvelle ardeur, donneraient lieu à des troubles profonds et rendraient impossible le fonctionnement régulier des institutions. Aussi nous affirmons que l'intérêt véritable de la Bosnie et de l'Herzégovine a guidé les décisions des plénipotentiaires du traité de Berlin, quand ils ont donné ces provinces à l'empereur d'Autriche.

Ce qui fortifie cette opinion, c'est le tableau des perfectionnements apportés à la vie matérielle et morale du peuple bosnien depuis sa réunion à la couronne d'Autriche-Hongrie.

Le cadre de cet ouvrage, essentiellement historique, ne comporte point un exposé complet de l'état de la Bosnie au point de vue économique, commercial et industriel. Nous nous contenterons de constater simplement que la population est passée de 1,237,000 habitants à 1,363,529 habitants depuis la réunion à l'Autriche.

Les progrès accomplis en Bosnie et en Herzégovine par les Autrichiens depuis 1878 sont considérables; pour en donner un

1. Musulmans, 37 %; orthodoxes, 43 %; catholiques, 19,60 %; autres confessions, 0,40 %.

exemple nous dirons que dans les sept premières années de leur administration, les autorités civiles et militaires ont fait réparer 1,500 kilomètres de routes anciennes, exécuter 1,650 kilomètres de routes nouvelles et construit cinquante et un grands ponts. Depuis 1887, les travaux publics ont continué et les chiffres ci-dessus sont presque doublés. On a installé 2,365 kilomètres de lignes télégraphiques. Les chemins de fer ont aussi apporté le bien-être et la civilisation au sein de la Bosnie et de l'Herzégovine et contribué largement à mettre en valeur les richesses naturelles de ces provinces en facilitant leur exportation.

Le réseau bosnien se compose de deux lignes :

La première se détache du réseau hongrois à Brod, sur la Save, remonte la vallée de la Bosna, passe à Doboj, où elle lance un tronçon vers Tuzla et la frontière serbe ; passe à Vranduk et atteint Sarajevo.

La seconde part de Novi, sur l'Una, en Croatie, dessert Banialouka Trawnick, et se soude à la première ligne à Zenica, près de Vranduk.

De Sarajevo, point central de tout le réseau, la voie descend vers le sud-ouest, atteint l'Herzégovine, à Mostar, et aboutit à Metkovitch, à peu de distance du littoral de la mer Adriatique. De Metkovitch, la voie doit se prolonger dans la direction de Raguse et de Catero ; cette dernière section n'est pas encore complètement construite, mais elle ne tardera guère à être achevée.

Enfin, de Sarajevo, une ligne, la plus importante de toutes, doit se diriger vers Novi Bazar, en Turquie, et aller se souder au réseau ottoman de Salonique. Quand cette dernière section sera livrée à l'exploitation, un avenir considérable attend le réseau bosnien. Sa ligne Brod-Sarajevo-Novi-Bozar sera la voie de communication la plus rapide entre l'Allemagne, l'Autriche, toute l'Europe centrale et l'Orient, par Salonique. Il est inutile que nous insistions sur l'importance du trafic qui passera par ce réseau et portera ses recettes à un chiffre qu'il est impossible d'évaluer, même approximativement. Nous le répétons, c'est une affaire pleine d'avenir et la rapidité avec laquelle les Autrichiens ont construit les 806 kilomètres actuel-

[illegible] [illegible], et on sait [illegible] que cet avenir n'est pas éloigné.

Le commerce extérieur de la Bosnie a suivi une rapide progression et comme celui de la monarchie austro-hongroise tout entière se balance par un excédent en faveur des exportations. Le budget particulier de la Bosnie et de l'Herzégovine pour [illegible] se présente de la manière suivante :

Recettes .... [illegible] florins.

Dépenses .... [illegible] —

Pour terminer, ajoutons que le brigandage, cette plaie qui a rongé la Bosnie pendant quatre siècles, a complètement disparu : l'ordre et la confiance règnent partout.

Ce n'est certes pas en restant sous la domination de la Porte que la Bosnie et l'Herzégovine auraient fait de tels progrès : au régime de fer des pachas a succédé l'administration paternelle de Sa Majesté l'empereur-roi ; la liberté des cultes, que les Bosniens aiment par dessus tout, a remplacé le fanatisme musulman ; la civilisation et ses bienfaits ont chassé l'obscurantisme. Un avenir magnifique attend ces deux riches provinces, qui forment un des plus beaux fleurons de la couronne et montrent quels progrès un peuple peut accomplir en quelques années, quand il est soumis à une habile et sage direction.

TROISIÈME PARTIE

LE MONTÉNÉGRO MODERNE

LES VLADIKAS MONTÉNÉGRINS

(1516-1851)

CHAPITRE PREMIER

LES VLADIKAS ÉLECTIFS (1516-1697).

BABYLAS (1516-1520).

L'histoire monténégrine se simplifie étonnamment pendant les XVIe et XVIIe siècles ; c'est une série d'attaques des Ottomans contre la Tsernagore repoussées avec plus ou moins de succès. Le départ de Georges V, qui laissait la principauté sans monarque, enhardit le sultan et lui fit espérer qu'elle tomberait en son pouvoir. Il ignorait que lorsque le pouvoir temporel disparaît au sein d'une nation douée de solides qualités et pleine de vitalité, la puissance spirituelle ne disparaît point nécessairement avec lui ; elle peut lui survivre et même la remplacer, sans que la sécurité de l'État en soit compromise.

En remettant le pouvoir suprême à l'évêque Babylas, Georges V voulait éviter les compétitions entre les knèzes ; compétitions qui n'auraient pas manqué de se produire tôt ou tard si l'un d'entre eux avait été choisi, plutôt qu'un autre, pour succéder aux Czernovitch. Alors, au danger que les Turcs faisaient courir à la principauté, se seraient ajoutées les discordes intérieures, et le Monténégro était perdu sans ressources, il serait devenu une simple province turque.

Georges semble avoir prévu cette éventualité et le désir de protéger son État contre ses chefs naturels eux-mêmes l'a poussé à placer le pouvoir suprême entre les mains d'un personnage dont le caractère sacré en imposât à tous, les dominât, fût au-dessus des querelles et des ambitions parti-

culières, ne reçût enfin ses inspirations que de l'être suprême. Le prévoyant monarque pensait aussi qu'un évêque serait à l'abri des séductions et ne transigerait jamais avec les Ottomans ; sa qualité d'ecclésiastique l'en empêcherait. Au contraire, combien Georges n'avait-il pas vu de princes chrétiens passer dans le camp des Turcs ou appeler chez eux les troupes du sultan pour les aider à vider leurs querelles particulières ?

L'exemple de la Bosnie et de l'Herzégovine, aux dernières convulsions et à la disparition desquelles le prince de la Zenta avait assisté, lui faisait prévoir qu'un sort analogue attendait le Monténégro, si toutes les forces vives de la nation ne se serraient pas pour la défendre autour d'une autorité indiscutable, sacrée, intangible et à l'abri de tous les dangers intérieurs.

Voilà pourquoi, au lieu de nommer un knèze quelconque, prince du Monténégro, le dernier des Czernovitch choisit l'évêque Babylas pour lui succéder, et, nous l'affirmons hautement, cette résolution de Georges V sauva la principauté.

Le consentement unanime des knèzes et de toute la population sanctionna les dernières volontés de Georges et ratifia le choix du métropolite Babylas, qui prit les rênes du gouvernement en 1516. Ses successeurs devaient être élus directement par le peuple réuni en assemblée générale, puis consacrés par le patriarche grec d'Ipek.

On a dit qu'après le départ de Georges V Czernovitch, le gouvernement théocratique fut introduit dans le Monténégro ; il y a là une erreur d'appréciation que nous voulons faire disparaître. En effet, si le prince voulut placer le pouvoir *suprême* entre les mains de l'évêque, il ne prétendit pas lui confier toutes les attributions du pouvoir, particulièrement celles qui sont incompatibles avec la dignité d'un prélat, avec ses habitudes de douceur et son caractère de sainteté. Il ne pouvait vouloir, par exemple, qu'un évêque conduisît les guerriers au combat, et cependant il n'ignorait pas que la lutte n'était qu'à son début et que le sang des Ottomans arroserait souvent encore le sol de la principauté. Un gouvernement purement théocratique, réuni dans la personne d'un

seul individu, n'était pas possible dans ces conditions; aussi Georges établit-il sous les ordres de l'évêque un gouverneur civil, chargé uniquement d'organiser la défense du pays et de diriger les troupes en cas de guerre. Il n'avait aucune autre attribution, car, en temps de paix, son pouvoir ne rencontrait que rarement l'occasion de s'exercer.

Le Monténégro offre seul l'exemple en Europe d'un gouvernement dualiste de ce genre, qui ait fonctionné, sans solution de continuité, pendant trois cent vingt ans [1], depuis la nomination de l'évêque Babylas, en 1516, jusqu'à 1833, époque à laquelle le dernier gouverneur civil fut chassé ; mais ses prédécesseurs n'acceptaient pas toujours sans discussion la suprématie de l'évêque, et ils firent parfois des tentatives pour le supplanter. Elles échouèrent toujours, grâce au bon sens du peuple monténégrin. Tous les historiens, aussi bien italiens que slaves et allemands, sont unanimes sur ce point : savoir qu'un gouverneur civil exerça le pouvoir en commun avec l'évêque, mais qu'il était placé sous son autorité directe [2].

Le premier knèze auquel Georges V confia les fonctions de gouverneur civil est Jean Voukotitch, qui appartenait à une des principales familles de la Katounska-Nahia, ou district de Katounska, sur le territoire duquel s'élevait Cettigné.

Les gouverneurs furent invariablement choisis parmi les knèzes de Katounska-Nahia, et, après avoir été pendant quelque temps héréditaire dans la famille des Voukotitch, cette dignité passa successivement dans celle des Ponnoschevitch, des Radonitch, des Tomanovitch, des Miletcha, des Martinovitch, des Petrovitch, des Romadanovitch, des Mijuskovitch. En tout neuf familles qui conservèrent la charge de gouverneurs civils parmi leurs membres jusqu'à l'époque de

1. Le Japon a été longtemps organisé politiquement sur des bases à peu près analogues; le Mikado et le Taikoun se partageaient le gouvernement, le premier représentant le pouvoir spirituel, le second le pouvoir temporel.

2. Bolizza dans sa *Relazione* de 1614 ajoute : « L'évêque Ricin, qui est le chef de tout le Monténégro et commande à tous les habitants dans le spirituel, reconnaissait seulement comme supérieur le révérendissime patriarche d'Ipek. »

l'accession au pouvoir de la dynastie des Niégosch, qui l'occupe encore aujourd'hui [1].

Malheureusement, les dates manquent absolument, il n'est donc pas possible d'établir d'une manière suivie la concordance des évêques avec leurs gouverneurs civils.

Nous savons que cette dignité était héréditaire dans certaines familles; mais se transmettait-elle nécessairement de père à fils aîné, les évêques choisissaient-ils eux-mêmes leur collaborateur civil dans la maison investie de cette charge ou les chefs militaires étaient-ils élus par le peuple directement? Ce sont des questions sur lesquelles il est impossible de se prononcer faute de documents; toutefois, nous pensons que les préférences des Monténégrins dictaient le choix du vladika ou évêque souverain; il est, d'ailleurs, bien naturel que les guerriers fussent consultés sur la nomination de celui qui devait les conduire à l'ennemi.

Rank explique de la façon suivante la situation respective des chefs spirituels et militaires : « Les Monténégrins se gouvernent eux-mêmes d'après des coutumes antiques et des usages transmis de père en fils, sous la direction tantôt de chefs issus de la famille des Radinovitch, tantôt de leurs évêques ou vladikas, selon que les mérites ou la personnalité de l'un ou de l'autre l'emporte [2]. »

Ceci s'applique évidemment à la dernière époque du gouvernement des vladikas, à partir de 1718, mais non aux deux premiers siècles de leur règne. D'après un autre historien, « le Monténégro était encore, il y a un demi siècle, le seul pays d'Europe sans gouvernement. Personne n'obéissait, personne ne payait d'impôts, les lois écrites étaient remplacées par l'application d'antiques coutumes, aucune exception n'était tolérée : on punissait le meurtre par la mort [3] ».

Le régime patriarcal dans toute sa simplicité en somme, ce tableau nous semble un peu forcé et nous ne pouvons croire qu'une nation ayant compté les monarques tels qu'Ivan,

1. D'après M. [illegible], *Die serbischen Dynastien [illegible]*, p. 84.
2. *Geschichte der Serben*, pp. [illegible].
3. Voir [illegible], *Montenegro und die Montenegriner*, p. 30.

Étienne et Georges Czernovitch, pût manquer totalement de civilisation. Des rapports constants avec les Italiens ont dû apporter dans le Monténégro les lumières des nations occidentales; il paraît de plus que ce sont les Vénitiens qui introduisirent dans la principauté la dignité de gouverneur, pour faire échec à l'autorité du vladika, obtenir de l'influence auprès du chef civil et parvenir enfin à s'emparer du pays.

Les évêques, trop dégagés des biens de ce monde pour être susceptibles de corruption, n'offraient pas de prise aux intrigues vénitiennes; l'histoire démontre qu'elles échouèrent totalement. On croit que le sceau de l'État était en double, l'un entre les mains du vladika, l'autre au pouvoir du gouvernement civil. L'organisation de la principauté monténégrine entre les XVI[e] et XIX[e] siècles est la plus curieuse et la plus simple de toutes celles des Slaves du Sud.

« Dans le Monténégro règne l'égalité absolue; le plus pauvre peut soutenir son droit en face du plus riche. — Je ne suis pas de plus mauvaise naissance que toi, peut-il dire en s'adressant à son chef. Aucune différence dans le costume et la manière de vivre de tous les Monténégrins, le costume du père et des frères du vladika eux-mêmes ne se distingue en rien de celui des autres. Les affaires publiques sont discutées publiquement dans des réunions nommées skouptchina; n'importe qui, surtout s'il appartient à une famille considérée, peut s'écrier, contrairement à l'opinion générale : « Je veux ou je « ne veux pas cela », ou bien il peut faire des promesses, sans s'inquiéter s'il est capable de les tenir[1]. »

La vendetta ou vengeance du sang, analogue à la *vendetta corse*, joue aussi un grand rôle dans la vie des Monténégrins de toutes les époques; l'autorité de père de famille est absolue, les biens sont possédés dans chaque famille en indivision par tous ses membres. Pour compléter ce tableau de la principauté sous le règne des évêques, ajoutons que la décentralisation administrative y était aussi complète que possible.

Le vladika et son gouverneur civil s'occupent, le premier, des questions religieuses et des rapports avec les nations

1. Vouk Karadzitch, *Montenegro und Montenegriner*, pp. 34-36.

étrangères, le second n'est qu'un ministre de la guerre, pas autre chose.

L'administration intérieure des cinq districts ou nahias qui formaient le Monténégro indépendant à cette époque [1] est tout entière entre les mains des knèzes. Le vladika n'a point à intervenir.

Le district se fractionnait en un certain nombre de tribus, en serbe plémènes ; à la tête de chaque tribu était un knèze, choisi parmi les plus importantes familles qui la composaient et se transmettant cette dignité de père en fils.

Donc, autant de tribus autant de knèzes, qui, assistés par l'assemblée de la tribu, administrent et jugent en se conformant aux antiques coutumes.

La division du territoire en nahias est d'origine ottomane et la dignité de serdar correspond chez eux au voyvode slave, qui commande la nahia ; de même le kmet, ou juge, trouve son équivalent dans le cadi ou juge turc.

Les seuls renseignements qui nous soient parvenus sur le nombre de la population, proviennent du vénitien Bolizza et permettent d'en fixer approximativement le nombre à trente mille habitants, quatre-vingt-dix villages répartis de la manière suivante : dix pour la Katounska-Nahia, trente pour la Riecka, quatre pour la Pliczintgi, vingt-cinq pour la Czèrnitza, dix-neuf pour le Liescopolije.

Les villages réunis comprenaient trois mille cinq cent vingt-quatre maisons ou foyers, capables d'armer huit mille vingt-sept guerriers, dont mille environ se servaient d'arquebuses et le reste maniait l'arc, la lance et le candjar.

L'auteur italien donne le nom de tous les villages, celui de leur chef, ainsi que le nombre d'hommes valides ; cette nomenclature est des plus intéressantes, seulement elle est trop étendue pour que nous la rapportions ici.

Disons simplement qu'en 1610, époque à laquelle se placent les observations de Bolizza, Cettigné, la capitale du Monté-

1. D'après Bolizza : la Katounska, Czernitza, Riecka, Pliezintgi, enfin Liescopolije, vers l'an 1600 ; la Berda ou montagne, ne fut ajoutée que plus tard. Ce fut le minimum de territoire occupé par les vladikas.

négro, ne comprenait que dix maisons capables d'armer cent soixante-dix guerriers. Donc cette ville, bien qu'elle renfermât dans son enceinte le vladika, était une des moins importante de la principauté ; le village le plus considérable comme nombre de maisons est celui de Tusé avec cent soixante quinze ; la plus riche en guerriers est Masine, voisine du territoire de Budua, avec trois cents lances.

Nous exposerons dans la suite les perfectionnements que les princes de la maison de Niégosch ont apportés à la situation morale et matérielle du Monténégro dans les premières années du XIX[e] siècle.

Voyons maintenant ce que les huit mille soldats du règne des évêques ont accompli pour la cause de la patrie et de la chrétienté.

Le premier vladika Babylas ne fit point appel à leur concours et son règne s'écoula dans une paix profonde. Nous devons attribuer la conduite des Turcs envers l'évêque à la présence du renégat Scander-Beg Czernovitch à Scutari. Nos lecteurs se souviennent sans doute du rôle que ce prince joua sous le règne des derniers Czernovitch et ils ont pu se convaincre, par les lettres mêmes de ce pacha, qu'il vécut en bons termes avec tous ses voisins. Possesseur des districts de Scutari, de Podgoritza, d'Antivari, de Dulcigno, à quoi pouvait-il prétendre de plus ? N'avait-il point hérité de la plus belle partie de l'ancienne principauté de la Zenta, abandonnant les montagnes et les hauts plateaux à ses cousins Étienne II et Georges V ?

L'accession au pouvoir des évêques ne modifia point sa conduite vis-à-vis des Monténégrins ; il continua de les respecter et les laissa tranquilles. Sa défaite de Lieskopolije, dix ans auparavant, lui prouvait qu'il ne pourrait rien tenter contre eux dans les hauts plateaux et quels dangers courrait son prestige, s'il subissait un nouvel échec.

Donc, tant qu'il vécut, la paix régna entre Turcs et Monténégrins. Babylas en profite pour se consacrer exclusivement aux soins de la religion et à son goût pour les impressions de livres grecs. L'imprimerie d'Obod subsistait encore et produi-

sit sous sa haute direction de curieux spécimens de l'imprimerie slave du moyen âge.

Le premier vladika s'éteignit dans le calme vers 1520.

GERMAIN (1520-1530).

La date et le lieu de sa naissance ne sont point parvenus jusqu'à nous ; Andritch [1] dit simplement que le peuple choisit ce saint évêque après la mort de Babylas.

Son règne, bien qu'assez court, est marqué par plusieurs événements importants.

D'abord, une tentative faite, en 1522, par un nommé Pierre Czernovitch, frère de Georges V, et passé depuis longtemps chez les Turcs, dont il avait embrassé la religion. Le renégat fit valoir, en 1522, ses droits à l'héritage de son frère qui venait de mourir en Anatolie, comme on le sait, et mit dans sa querelle quelques bandes de Turcs des frontières herzégoviennes et albanaises ; Milutinovitch [2] assure que le sultan Soliman lui avait confié une armée. Mais, par contre, Scander-Beg ne lui prêta aucun appui, pour les motifs que nous venons d'exposer ; d'ailleurs, la correspondance du pacha de Scutari ne fait aucune mention de cette tentative de son cousin Pierre le Renégat.

Hâtons-nous de dire qu'elle fut repoussée par le gouverneur Jean Voukotitch et que le prétendant rentra dans l'ombre, pour n'en plus sortir [3].

Mais telle était la valeur des Monténégrins et leur zèle pour la sainte cause que, non contents de défendre leur pays, ils se

1. *Geschichte des Montenegro*. p. 18.
2. *Istorija Crna Gora*. 1856.
3. Andritch dit cependant qu'il s'empara de toutes les Nahias de la frontière, mais cela n'est affirmé par aucun autre historien : si la chose était vraie, comment croire que, deux ans après, les Monténégrins auraient pu se porter au secours des Bosniens.

portent aux secours des Bosniens, dès que le danger ne les menace plus directement.

Nous avons dit, dans l'*Histoire de Bosnie,* qu'en 1524, les Hongrois défendirent Jaice pendant six mois contre les vingt mille hommes de Soliman. C'est au secours de cette place, si éloignée de leur pays, que le gouverneur Voukotitch entraîna ses Monténégrins. Franchissant les monts Argentaro, traversant toute la haute Bosnie occupée par les Ottomans, évitant les forteresses de Bobovac et de Trawnick, la petite troupe se joint au fameux Christophe Frangipani et, réunie à ses soldats, attaqua furieusement les lignes d'investissement. On se battit pendant deux jours, la place fut débloquée et les Ottomans mis en déroute (10 et 11 juin 1525).

Ce beau fait d'armes accompli, les Monténégrins rentrèrent en triomphe dans leurs montagnes, heureux d'avoir affirmé leur courage et d'avoir infligé une défaite à leurs ennemis héréditaires.

Le sultan ressentit un grand courroux contre cette poignée de braves, mais la guerre de Hongrie et la conquête définitive de la Bosnie ne lui permirent pas d'en tirer vengeance.

Près de cinquante ans s'écoulèrent avant que les Turcs attaquassent de nouveau la principauté.

PAUL (1530-1540); NICODIN (1540-1549); MAKARIOS (1549, vers 1585).

Le règne des deux premiers vladikas, Paul et Nicodin, n'offre aucune particularité au point de vue des rapports avec les Ottomans ; ces prélats se livrent avec ardeur aux travaux d'imprimerie entrepris sous le gouvernement du vladika German. Makarios [1] continue ces traditions pieuses et on lui

1. Né à Kornet, près de Ljek, dans le district de Lieskopolije. Andritch, *op. cit.*, p. 19.

doit de nombreux évangéliaires et des psautiers, notamment ceux de 1544 et de 1550, une liturgie de 1544, etc.

Cet évêque s'était, d'ailleurs, consacré, dès sa jeunesse, à répandre les Écritures saintes par la voie de l'impression et, dès 1519, comme simple moine, déjà il collaborait à une imprimerie vénitienne [1].

La fin de son règne fut marquée par une nouvelle tentative des Ottomans. Les pachas de Scutari, se considérant comme les héritiers des droits de Scander-Beg sur la Montagne-Noire, ne perdaient pas l'espoir de s'en emparer, plutôt pour la satisfaction de leur amour propre que pour l'avantage matériel qu'ils retireraient de l'annexion de ces plateaux stériles. Le beg de Roumélie céda aux sollicitations du pacha de Scutari, Ali-Beg, trop faible pour attaquer les Monténégrins tout seul, et vint en personne avec une armée pour appuyer ses prétentions.

Il est regrettable que le nom du gouverneur qui repoussa cette attaque ne soit pas parvenu jusqu'à nous, afin que nous puissions rendre hommage à sa mémoire ; il appartenait vraisemblablement à la famille des Voukotitch. Toujours est-il qu'après plusieurs combats livrés dans les environs d'Obod sur la Riecka, les Ottomans repassèrent en Roumélie couverts de honte et décimés (1570).

PACHOMIJE (1585-1600) [2].

La mort de l'évêque Makarios, qui survint peu d'années après l'échec du beg de Roumélie, fit renaître l'espoir du pacha de Scutari. La situation du Monténégro favorisait, d'ailleurs, les projets d'Ali-Beg; car le nouveau vladika, Pachomije, n'était pas encore consacré par le patriarche d'Ipek et ce manque de consécration officielle nuisait à son prestige et à son autorité sur le peuple Monténégrin.

1. Milutinovitch, *Istorija Crna Gora*, p. 25.
2. Né à Tzacir dans le district de Riecka.

Le beg profita de cet incident pour circonvenir habilement les familles musulmanes fixées dans le Monténégro, à l'époque de Scander-Beg, et issues de prisonniers ottomans faits à la bataille de Lieskopolije et établis dans le pays par Georges V.

Naturellement, ces tribus embrassèrent la cause du beg avec enthousiasme et facilicitèrent son agression de 1590.

Nous croyons devoir dire, avant de raconter l'épisode qui va suivre, qu'il ne figure dans aucun des historiens slaves et seulement dans Cyprien Robert [1]. Nous lui laissons donc toute la responsabilité de l'assertion, car nous avons déjà eu l'occasion de nous exprimer sur le compte de son ouvrage [2].

Donc, d'après cet auteur, le beg de Scutari, après avoir excité les musulmans établis dans le Monténégro, réussit à s'emparer, grâce à eux, de la forteresse d'Obod, pilla toute la Katunska-Nahia et, qui plus est, força les Monténégrins à payer un tribut au sultan. Il aurait, enfin, détruit les précieuses presses de l'imprimerie d'Obod et, à la suite de ce malheur irréparable, les évêques, ne pouvant les remplacer, furent forcés d'acheter à Venise les livres liturgiques dont ils avaient besoin.

Nous considérons ces détails comme peu exacts et nous remarquerons simplement que le gouverneur civil avait repoussé, vingt ans auparavant, toutes les forces du pacha de Roumélie, réunies à celles de Ali-Beg ; comment croire que ce dernier soit parvenu à enlever la forteresse d'Obod et à ravager le pays avec l'aide de quelques musulmans et sans le secours d'une armée turque ?

Cela est contraire au bon sens et surtout à l'idée que nous avons de la valeur monténégrine : leurs huit mille guerriers battus par une troupe de Scutariens !

Il est de plus bien difficile de supposer que les historiens nationaux aient pu passer sous silence un événement aussi considérable ; or, dans aucun de leur ouvrage, il n'est question d'une guerre en 1590.

1. *Les Slaves de Turquie*, p. 137, ni Andritch, ni Vlahovitch, ni Médakovitch, n'en font mention.

2. Voir chap. Ier, p. 4.

ROUFIN Ier (1600-1620).

Au contraire, il n'y a aucun doute sur la lutte qui survint dès le début du règne du vladika Roufin Ier. Ce prélat, né à Tsermnica, appartenait à la puissante famille des Boljévitch. Il eut le bonheur de ramener dans le giron de l'Église orthodoxe un certain nombre de familles monténégrines qui, cédant aux sollicitations des Albanais et du clergé catholique de Cattaro, avaient embrassé le catholicisme quelques années auparavant : de ce nombre étaient les knèzes Bratonotzitch et Drékalovitch. Cette conversion causa au vladika et au patriarche d'Ipek une grande joie.

CAMPAGNE DE 1604.

Ils étaient encore sous cette impression agréable, quand Ali-Beg, pacha de Scutari, les rappela à la réalité, en renouvelant ses attaques contre la Tsernagore.

Appuyé par le pacha de Roumélie, il suit avec une nombreuse armée la côte orientale du lac de Scutari et se heurte, au passage de la Moraka, contre les troupes monténégrines ; après des assauts répétés plusieurs jours de suite, les Ottomans ne purent enlever les positions des chrétiens et se retirèrent après avoir subi des pertes considérables.

CAMPAGNES DE 1612 ET 1613.

Le commencement du xviie siècle est marqué par une recrudescence des attaques des Turcs contre le Monténégro ; les sultans ont à cœur de soumettre cette poignée de héros, qui les bravent et abritent dans leurs montagnes un foyer inextinguible de rébellion contre la Porte. Les familles mahométanes

fixées dans la Tsernagore et tolérées par les vladikas, qui ne veulent à aucun prix donner aux Ottomans un sujet de plainte, ces familles, disons-nous, continuent leur active propagande en vue d'amener les Monténégrins à se soumettre au sultan et à lui payer un tribut annuel. En face du résultat absolument négatif de cette campagne morale, et de plus, irrité d'une incursion que quelques tribus monténégrines avaient faites dans le pachalik de Roumélie, et à la suite de laquelle ils avaient enlevé un butin considérable, le jeune sultan Achmet Ier perdit patience et résolut de se débarrasser du Monténégro.

Il confia vingt-cinq mille hommes à un beg, fils du pacha Mahomet, gouverneur de Bosnie [1].

Le général ottoman, dont le nom n'a point été conservé, dirigea ses troupes sur les frontières orientales de la principauté, en descendant le cours de la Moraka. Le choc eut lieu non loin de Podgoritza, au pied d'une montagne où les Monténégrins avaient élevé leurs retranchements. Ni la bravoure des janissaires, ni les charges impétueuses des cavaliers turcs ne purent entamer la petite armée monténégrine et le pacha battit en retraite, laissant sur le champ de bataille trois cents spahis, ou cavaliers d'élite, et un grand nombre de soldats d'infanterie (1612).

Au printemps de l'année suivante, Arslan Pacha réunit soixante mille hommes (soixante-dix d'après Bolizza, en comptant le contingent du pachalick de Scutari) et marcha contre ses invincibles ennemis. Cette fois, les apparences laissaient croire qu'il triompherait, car l'armée ottomane comptait deux fois plus de soldats que le Monténégro n'avait d'habitants, en y comprenant les femmes, les enfants et les vieillards.

Dix mille braves se portèrent à la rencontre de l'armée ottomane et se retranchèrent, selon leur habitude, dans la plaine de Lieskopolije, illustrée un siècle auparavant par la victoire d'Étienne II, prince de la Zenta, sur son cousin Scander-Beg le renégat.

1. *Relazione e descriptione del Sandjiako de Scutari*, di Bolizza parte prima.

Le pacha ne les attaqua point de suite, mais, pendant six semaines, guerroya contre la tribu des Koutchi, au nord-est de Podgoritza, leur enleva quatre-vingts femmes et enfants, dont il fit des esclaves; un autre village présenta sa soumission au pacha, lui remit des chevaux et une somme de 1,000 ducats. Au cours de ces incursions, trente cavaliers turcs, tombés dans une embuscade, furent massacrés par un parti de Monténégrins. Le pacha vint ensuite dans les environs immédiats de Podgoritza et continuant ses attaques contre les villages voisins, enleva encore soixante-dix femmes et enfants. Pour se venger, les Monténégrins suivirent la troupe ennemie, lorsqu'elle sortit de Podgoritza, et s'embusquèrent dans un défilé à la faveur d'un bois épais; puis, tombant sur l'arrière-garde des Ottomans, ils tuèrent une centaine de cavaliers et capturèrent soixante-dix voitures, des mules, des chevaux, des provisions de tout genre et de riches vêtements.

Cette expédition coûta en tout au pacha cent soixante-dix soldats et deux cent vingt chevaux, plus les bagages [1].

L'été se passa au milieu de ces marches des Ottomans et ils ne se trouvèrent en face des forces monténégrines que dans les premiers jours du mois de septembre.

Les villages de Stanjevitch et de Gorica, situés sur le cours de la Sitnitza et occupés par les avant-postes monténégrins, furent surpris et mis en flammes dans la nuit du 7 au 10 septembre; l'action s'engagea de suite et dura pendant toute la journée suivante.

La défaite des Ottomans fut complète, le pacha Arslan reçut une grave blessure et ne dut la vie qu'au dévouement de ses soldats; son lieutenant trouva la mort dans l'action et sa tête, ainsi que celle de cent autres chefs turcs, allèrent orner les remparts de Cettigné. La retraite des Osmanlis prit les proportions d'une déroute; un grand nombre des leurs se noya dans les eaux de la Moraka, tous les blessés furent massacrés et les débris de l'armée du sultan rentrèrent épuisés en Roumélie. Cette bataille mémorable porte le nom de seconde bataille de Lieskopolije (10 septembre 1613).

1. Rapporté par Bolizza, *op. cit.*, V[e] partie.

A quoi faut-il attribuer ces succès des Monténégrins qui se battaient habituellement dans la proportion d'un contre six?

Bolizza, qui a vécu un certain temps parmi eux à cette époque, donne les détails suivants sur leur manière de combattre: « Ils sont armés d'épées, de boucliers, de javelots, des flèches qu'ils lancent avec une adresse étonnante; les arquebuses sont rares dans leurs rangs, tout au plus une centaine parmi les dix mille hommes qui combattirent à Lieskopolije.

« Ces soldats sont agiles, braves, pleins d'ardeurs, ils manœuvrent avec une rapidité et un ordre remarquables; ces troupes sont admirables pour les escarmouches, elles savent s'enfuir au moment opportun, se cacher, puis tomber à l'improviste sur les ennemis. Ils s'exercent, d'ailleurs, continuellement et chaque fête est un prétexte à des joutes guerrières. Le plus grand nombre n'a point de cuirasses et leur principale force réside dans leur union. »

Ajoutons, pour être justes, que dans toutes leurs batailles les Monténégrins occupent des positions défensives, fortement retranchées par la nature; ils ont donc une supériorité réelle sur leurs assaillants et savent utiliser tous les accidents de terrain avec un art consommé de la guerre de montagne.

Une grêle de traits ou de balles, tirées avec une justesse étonnante, des morceaux de rochers que les femmes font rouler sur les lignes d'attaques, arrêtent l'infanterie turque, parfaitement disciplinée d'ailleurs, très manœuvrière, mais désarmée en présence de ces ennemis bien postés et insaisissables.

Quant aux charges de la cavalerie ottomane irrésistibles en plaine, elles n'ont aucun effet contre les troupes monténégrines et les Turcs perdent ainsi un des plus puissant moyen d'action qu'ils aient possédé jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle.

Ces détails expliquent les succès des Monténégrins dans la défense des positions, et comment ils ont toujours combattu avec avantage, malgré la supériorité numérique écrasante de leurs adversaires.

Les traditions nationales rapportent, enfin, que dans la bataille de Lieskopolije [1] l'arme blanche joua le rôle le plus

1. Andritch, *Geschichte Montenegro*, p. 20.

important ; ceci est conforme à l'assertion de Bolizza, témoin oculaire qui affirme que le nombre des arquebuses ne dépassait pas un cent dans les rangs de l'armée monténégrine.

Mais, si la force de résistance des Monténégrins s'affirmait d'une manière indiscutable dans leurs luttes contre les Ottomans et leur permettait de vivre indépendants, c'était au détriment de leur culture intellectuelle et les historiens nationaux [1] constatent avec douleur que la civilisation était fort arriérée dans la Tsernagore au cours des XVIe et XVIIe siècles. Mais qu'y pouvaient faire les vladikas? Avaient-ils le droit d'exiger d'un peuple, luttant continuellement pour son existence, des efforts constants en vue de l'amélioration de sa vie intellectuelle et morale ?

Non certes, mais le temps perdu a été bien vite rattrapé et nous aurons le plaisir de constater bientôt quels progrès le Monténégro accomplit aussitôt que sa situation matérielle fût à l'abri du danger.

Nous ne laisserons point passer le règne du vladika Roufin, sans mentionner le noble, mais chimérique projet de croisade de Charles de Gonzague, petit-fils de Frédéric II, duc de Mantoue, car le Monténégro devait y jouer un rôle important.

Le duc de Mantoue dont il est question, avait épousé Marguerite Paléologue, descendante en ligne directe de l'empereur de Constantinople, Andronic Paléologue le Vieux, par Théodore Paléologue, second fils d'Andronic et d'Iolande de Montferrat, devenue l'impératrice Irène.

Par sa femme, le duc de Mantoue était ainsi l'héritier des Paléologues de Byzance, et son petit-fils, Charles de Nevers, devint l'unique représentant de cette famille impériale, lorsque s'éteignit la branche aînée de la famille ducale de Mantoue.

Charles résolut de faire valoir ses droits à la succession des empereurs de Byzance et de tenter, en plein XVIIe siècle, une nouvelle croisade, à son profit et en même temps à celui des chrétiens de l'empire ottoman.

Après avoir fait la campagne contre les Turcs, de 1600 à

1. Milakovitch, pp. 36-38.

1606, dans l'armée impériale, le duc de Nevers se mit en rapports avec les Maïnotes, qui défendaient en Grèce leur indépendance avec autant de courage que le faisaient les Monténégrins dans l'ouest de la Péninsule. D'accord avec eux, le duc dressa un plan complet d'insurrection de toutes les nations chrétiennes opprimées par la Porte, qui devait aboutir au renversement du sultan et au rétablissement de l'ancien empire grec. L'empereur d'Allemagne, le roi d'Espagne, Philippe III, le pape, le roi de France, donnèrent leur appui au projet grandiose de Charles de Gonzague-Nevers et l'autorisèrent à lever des troupes dans leurs États. Fort de ce concours, le duc convoque, le 8 septembre 1614, une grande assemblée des prélats et des chefs chrétiens de l'empire ottoman. Elle eut lieu dans le district des Koutchi, en Albanie, et à peu de distance des frontières du Monténégro. Le patriarche d'Ipek la présida, et presque tous les knèzes d'Albanie, de Dalmatie, de Serbie, de Bulgarie, de Bosnie et du Monténégro y assistèrent.

Ils prirent les résolutions suivantes : des armes et des munitions, amenées d'Italie dans le Monténégro, seront distribuées aux diverses tribus albanaises et serviront à compléter l'armement de trente mille fantassins et douze mille cavaliers, que les conjurés se faisaient fort de mettre en ligne [1].

Une première troupe de Cimariotes, forte de huit mille trois cents hommes, devait alors s'emparer de la ville et de la forteresse d'Avalona ; cela lui serait facile, parce que plusieurs chrétiens, chargés de la garde de la ville, étaient d'accord avec eux.

Les Dukajdins tomberaient à l'improviste sur Croija et s'en rendraient maîtres sans peine, car une large brèche dans les murs n'avait pas encore été réparée par les Turcs ; de là, ils s'introduiraient dans Scutari, où ils avaient des intelligences parmi les habitants chrétiens.

Les Monténégrins devaient surprendre de nuit le château de Castelnuovo, dans la garnison duquel se trouvaient également des partisans du duc de Nevers.

Ces quatre places conquises, les conjurés, groupant autour

1. Les manuscrits de ces projets sont à la bibliothèque de Béthune.

d'eux les mécontents de tous les pays environnants, marcheraient sur Andrinople et paraîtraient sous ses murailles au nombre d'environ cent soixante mille. Les Turcs, pris au dépourvu et occupés par les travaux de la moisson, n'auraient pas le temps de leur opposer de résistance efficace. De plus, les chrétiens de Valachie, de Moldavie et de Bulgarie, ne pouvaient manquer d'appuyer le mouvement sur Constantinople, où on devait entrer, dans le délai de huit mois, avec l'aide de Dieu. Enfin, pour subvenir aux frais de cette expédition et procurer des vivres aux troupes, tous les pays confédérés s'engageaient, dans la mesure de leurs moyens, à souscrire une certaine somme d'argent et à remettre à Charles de Nevers le butin fait sur les Ottomans; il en disposerait pour récompenser les services rendus à sa cause.

Les Monténégrins acceptèrent de prendre part à l'expédition, mais ils attendirent prudemment l'arrivée du duc Charles. Il vint, en 1616, dans la Péninsule, soutenir le zèle de ses partisans et leur annoncer l'exécution prochaine de sa croisade.

Pour appuyer ses forces, le duc fréta cinq vaisseaux à ses frais; le pape promit 300,000 livres, le roi d'Espagne 600,000, le duc souscrivit pour lui-même et ses amis la somme de 300,000. Trente navires tirés des ports d'Espagne, d'Italie et de Malte devaient renforcer les cinq vaisseaux déjà armés.

En 1618, tout était prêt: des agents de Charles parcouraient la péninsule Balkanique et distribuaient des portraits du futur empereur de Constantinople; les désordres qui accompagnèrent l'avènement au trône de Stamboul d'Osman II, favorisaient les plans du duc de Nevers; les insultes faites par les Ottomans à l'ambassadeur de France, le baron Achille de Sancy, indisposaient le roi Louis XIII contre la Turquie et le faisaient entrer dans les projets de Charles.

Encore quelques mois, et le soulèvement général des chrétiens éclatait, quand un accident anéantit, en une seule nuit, tous les projets du prétendant: ses cinq gros vaisseaux brûlèrent et leurs débris s'abîmèrent dans les flots (1619).

Cette perte irréparable remit tout en question et, après un essai infructueux, tenté en 1624, Charles de Gonzague abandonna ses projets sur Constantinople.

Une autre tentative pour s'emparer du trône de Constantinople, non moins curieuse que celle du duc de Nevers, lui succéda bientôt ; nous serions impardonnable de la passer sous silence. La haute naissance et les aventures extraordinaires de son auteur, le titre de duc de Monténégro qu'il portait, nous obligent à le présenter au lecteur.

Mahomet, fils d'Amurat III, et nommé par lui, à l'âge de seize ans, gouverneur de Magnésie, en 1533, s'était épris d'une esclave chrétienne, nommée Héléna, très belle et remarquable surtout par l'éclat de ses lèvres qui l'avait fait surnommer lèvres de rubis. Cette jeune Grecque était la fille de Georges Comnène de Trébizonde, descendant obscur, mais authentique, des anciens empereurs de Byzance, et avait attiré, à l'âge de dix-neuf ans, les regards du gouverneur de Trébizonde, qui la fit enlever et la donna au jeune Mahomet.

Ce prince l'éleva au rang d'épouse, la força de se convertir à l'islamisme et en eut un fils qui vint au monde le 23 octobre 1585, en pleine campagne et pendant un tremblement de terre qui avait chassé les habitants de leurs demeures. Mahomet lui donna le nom de Jahja, synonyme de Johannès, qui signifie « il vit », appellation très répandue parmi les Turcs à cette époque.

Dix ans s'écoulèrent et Jahja grandit sous l'œil de son père qui avait pour lui une vive affection, bien qu'il eut quatre autres fils de ses différentes épouses. La mort d'Amurat III, survenue le 28 janvier 1595, appela Mahomet au trône de Constantinople, il quitta Magnésie sur le champ ; mais Héléna ne put le suivre, retenue par l'état précaire de Jahja qui avait la petite vérole. Séparée de son époux, la mère fut assaillie de sinistres pressentiments ; les épouvantables crimes qui avaient marqué l'avènement de Mahomet III, dont les victimes étaient des membres de la famille impériale, lui firent craindre un sort analogue pour son fils, dans le cas où le sultan viendrait à mourir. Elle résolut de l'arracher à la cour, de le faire rentrer dans l'ombre, malgré l'amour dont Mahomet ne cessait de donner des preuves à tous les deux.

Enfin, la foi chrétienne était vivace dans l'âme d'Héléna, ce

dernier sentiment triompha de ses hésitations. Elle prit son parti : son fils serait chrétien.

Un jour elle annonça qu'il avait succombé à la maladie ; la chose était trop naturelle pour donner prise aux soupçons et, grâce à la connivence de l'eunuque fidèle Hassan Mahemet, on enterra, en lieu et place de Jahja, le corps d'un autre enfant qui venait de mourir.

Héléna suivit le cercueil comme s'il avait contenu les restes de son fils et, le soir même, Jahja, sa mère et Hassan s'enfuyaient à Smyrne, prenaient passage dans une barque grecque, qui allait à Candie et, après une navigation heureuse, débarquaient à Salonique. L'archevêque grec, Cosme, les accueillit avec bonté ; Héléna lui conta ses aventures et le vénérable prélat ne vit plus dès ce jour, dans la personne de Jahja, que l'héritier légitime des anciens empereurs de Constantinople et du sultan Mahomet III.

Celui-ci, en apprenant la mort de Jahja, ressentit une profonde douleur et mit tout en œuvre pour retrouver sa mère. Il n'y parvint pas. C'est le cas de se demander si Héléna Comnène n'aurait pas mieux agi en rendant Jahja au sultan, dont il était le troisième fils, ayant ainsi des chances de monter un jour sur le trône de Constantinople, si les deux aînés mouraient ou tombaient en disgrâce. Elle ne put s'y décider et l'archevêque de Salonique donna le baptême à Jahja, puis le confia aux soins de l'abbé Milo, qui se chargea de faire son éducation dans le monastère de Hagyos Ivanys Prodromos. Héléna se retira dans un cloître, dont elle ne devait plus sortir. Le jeune héritier des empereurs se fit bientôt remarquer par la précocité de son intelligence, et à dix-huit ans il était un chevalier accompli. La mort de Selim, son frère, le rapprochait du trône, et lorsqu'en 1603, Mahomet III, mourut, laissant la couronne à un de ses fils, Achmet Ier, âgé de quatorze ans, Jahja qui était son aîné, résolut d'entrer en scène et de réclamer l'héritage de son père et de ses ancêtres, les Comnènes.

A ce double titre, il ne pouvait manquer d'avoir des partisans. L'eunuque Hassan le mit en rapports avec le rebelle Piri Pascia qui venait de soulever la Bulgarie contre Achmet Ier ;

Jahja se réunit aux bandes des révoltés, mais, à la suite de leur défaite complète sur le Vardar, dut chercher un asile dans les montagnes d'Albanie. Il vint ensuite voir sa mère, qui lui remit des subsides pour appuyer les intrigues de Dervish Aga, dans le but de faire assassiner Achmet Ier et de placer Jahja sur le trône; cette nouvelle tentative n'eut pas plus de suite que la première. Dervisch fut découvert, paya sa conspiration de sa vie et l'héritier des Comnènes, suivi du fidèle Hassan, dut encore une fois se réfugier dans la Stara Planina, sur les confins de la Roumélie et de l'Albanie.

De concert avec Héléna, qu'il alla voir secrètement, il résolut de passer à l'étranger et de solliciter auprès des princes de la chrétienté un appui et des subsides pour rentrer en possession de son héritage, mais à titre d'empereur chrétien de Constantinople. Hassan, usé par l'âge et les maladies, lui fit de touchants adieux et de sages recommandations, et Jahja, escorté de deux serviteurs, passa en Valachie et de là en Pologne. Sigismond, roi polonais, l'accueillit avec faveur; mais, à la suite d'une tentative d'assassinat dont il fut l'objet de la part de deux Tatares, le prétendant s'enfuit à Prague, auprès de l'empereur d'Allemagne, Rodolphe II, le 26 juin 1608.

Après une année de séjour à la cour impériale, Jahja passa en Italie, porteur de lettres de recommandations pour le grand duc de Toscane, Ferdinand Ier; ce prince étant mort lorsque Jahja parut à Florence, ce fut à son fils et successeur, Cosme II, qu'il eut affaire.

Ce prince, afin de savoir toute la vérité sur le prétendant et de s'éclaircir sur la valeur de ses droits au trône de Byzance, envoya le moine grec Georges Moschetti en Macédoine, faire une enquête sur les lieux. Pendant l'absence de cet envoyé, Jahja se rendit à Rome, logea dans le palais de Don Virginio Orsini et fut présenté au pape Paul V. De retour à Florence, Cosme le combla de faveurs et lui confia une galère toscane, afin de se rendre en Asie-Mineure. Pendant vingt et un mois, le prétendant parcourut les échelles du Levant, mais ne trouva point le moment favorable pour tenter une entreprise; il revint donc en Toscane, en 1612 et, dès l'année suivante, se mit en rapports avec des seigneurs mainotes, albanais et

turcs qui, mécontents du sultan Achmet, résolurent d'appuyer la cause de Jahja.

En même temps, Philippe II, roi d'Espagne, écrivit, le 10 mai 1613, au grand duc Cosme d'envoyer le prétendant à Naples, afin de s'entendre avec le vice-roi, comte de Lemos, au sujet d'une action commune en Albanie. Après quelques mois de retard, Jahja partit enfin pour Naples, arriva à Aversa, où il logea dans le palais du gouverneur, et reçut une pension de 1,000 écus par mois, plus un carrosse et de nombreux serviteurs. Pendant près d'une année, des conférences eurent lieu entre lui et le vice-roi, des notes nombreuses furent échangées entre Philippe II et Lemos; cependant rien ne venait. Fatigué des lenteurs espagnoles, le prétendant quitte Aversa et, passant par Florence, s'embarque à Venise pour l'Albanie. Il paraît, pendant l'hiver de 1615, sur les confins du Monténégro et se lie d'amitié avec Vissarion, évêque de Dubnizza [1]. Ce prélat, plutôt homme de guerre qu'homme d'Église, le présenta au patriarche d'Ipek, Paiseo, vénérable ecclésiastique, mais faible de caractère et très pacifique. Vissarion et Jahja se mirent facilement d'accord pour organiser un soulèvement de l'Albanie et de l'Herzégovine, toutefois il ne semble pas que le vladika Roufin Ier, de Monténégro, ait collaboré officiellement à leurs projets.

Pour donner aux Albanais un témoignage de son audace et de son habileté à la guerre, Jahja réunit trois cents guerriers de la tribu des Clémenti et neuf cents Monténégrins et, à leur tête, descend le versant oriental des montagnes et vient assaillir la place de Jancevo, dans la fameuse plaine de Kossowo. Il l'enlève en pleine nuit, massacre les Ottomans qui s'y trouvent et rentre en Albanie sans que les Turcs des villes voisines, effrayés de tant de hardiesse, osent lui couper la retraite. Alors, l'enthousiasme de Vissarion ne connaît plus de bornes, il proclame Jahja chef des Albanais et lui donne le nom d'Alexandre de Monténégro. « Comme Alexandre le Grand, il sortira de la Macédoine et s'emparera d'un immense empire. »

1. Ne doit pas être confondu avec Vissarion, vladika du Monténégro, qui régna de 1680 à 1692.

Le titre de comte de Monténégro, que Jahja ne cesse plus de porter à partir de cette époque, devait lui concilier l'amitié des Slaves du Sud et ranger les Serbes et les Monténégrins sous sa bannière. Ainsi raisonnait le bouillant évêque Vissarion. De tous côtés, des chefs albanais, et notamment le fameux Vergos, la terreur des Ottomans, faisaient leur soumission au prétendant. Des armes données par Philippe II et embarquées sur deux vaisseaux flamands permettraient d'armer 100,000 Albanais et de soulever la Macédoine. Tout était prêt lorsque le sort voulut que les deux navires en question tombassent aux mains des Turcs. Cette perte porta un coup terrible aux Albanais, et Jahja résolut à aller de sa personne en Hollande solliciter de nouvelles armes pour eux. Il leur fit ses adieux, reçut quelques milliers d'écus de Vissarion et partit pour Janina ; de là, il gagna l'Épire, acheta des marchandises avec l'argent de l'évêque et s'embarqua pour Venise, où il arriva vers la fin de l'année 1614.

Dès lors la vie du comte de Monténégro n'est plus qu'une suite ininterrompue de voyages extraordinaires et d'aventures inouïes, qui sont dignes d'être esquissés à grands traits [1].

Traversant le Tyrol et la Franconie, le prétendant arrive à Amsterdam, mais ne peut obtenir les armes qu'il sollicite pour les Albanais ; il vient alors à Paris et, par un hasard curieux de la fortune, descend chez Charles de Nevers. Les deux prétendants au trône de Constantinople [2] se lient d'abord d'amitié, et Charles, qui ne voit dans Jahja qu'un collaborateur actif, le comble de bienfaits ; mais quand il apprend que le fils de Mahomet III est un rival, il romp avec lui et Jahja doit quitter la France et se retirer à Vienne (septembre 1615).

La mort du sultan Achmet I[er] ranime, deux ans plus tard, les espérances du prétendant : il parait en Bosnie, revoit Vessarion et Vergos et, à la tête de dix-sept mille Albanais et

1. Victorio Catualdi a publié, en 1889, à Trieste, un considérable ouvrage en italien sur la vie de Jahja, qu'il raconte en détails, avec des notes pleines d'érudition. Ce livre contient en outre plusieurs portraits très intéressants de Jahja et de sa famille.

2. Voir les pp. 180-183.

Herzégoviens, descend dans la Roumélie, traverse la plaine de Kossowo, attaque Skopia, Novi-Bazar, Novo-Berdo et Pristina, met tout à feu et à sang et enlève soixante-seize mille bestiaux. Le pacha de Bosnie le suit avec une nombreuse armée, et Jahja, trop faible pour l'attaquer en face, se contente de lui tendre des embuscades, qui coûtent beaucoup de monde au pacha, mais n'avancent en rien la cause du prétendant. Pour comble d'infortune, dans l'un de ces combats, il reçoit un coup de lance qui lui traverse la jambe droite et ses Albanais le ramènent dans les montagnes des Clémenti. A peine guéri, il part, le 4 juillet 1617, pour la Bulgarie et de là passe en Pologne, perpétuel solliciteur auprès des princes chrétiens, infatigable champion d'une cause perdue d'avance, car les Albanais ne peuvent plus rien pour lui.

Nous le retrouvons, l'année suivante, à Gratz en Styrie, où il est l'hôte des jésuites et d'où il entretient une active correspondance avec le pape Paul V et son ancien protecteur Cosme II, duc de Florence. Pendant les trois années qui suivent il voyage successivement en Bulgarie où il tente un infructueux essai de soulèvement, puis en Italie, à Dantzig, à Hambourg, enfin sur les confins d'Albanie, où il guerroie sans plus de succès qu'auparavant.

La déposition de Mustapha et l'accession au trône d'Osman II font briller une lueur d'espoir aux yeux de Jahja; seulement il essaye de mettre dans sa querelle non plus les chrétiens, mais les Ottomans. Dans ce but, il se rend en Crimée auprès du khan des Tatares, Mahommed Ghirai, qui préparait une guerre contre la Porte.

Le khan, homme très superstitieux, l'accueille bien, mais consulte une table tournante pour savoir si Jahja sera favorisé par la fortune; le résultat de l'oracle est défavorable au prétendant et le khan des Tatares refuse de le conserver à sa cour. Jahja entreprend alors un grand voyage circulaire, il visite l'Arménie, la Mésopotamie, la Perse, l'Arabie, la Mecque et revient par Constantinople en Albanie où il apprend la mort de Vessarion (1624). Ici se place un des épisodes les plus curieux de l'existence si agitée de Jahja; il fait connaissance, à Vienne, d'un moine carmélite qui le présente au prince

Radziwill, occupé en ce moment à organiser des corps francs en Valachie. Le commandement de ces bandes est offert au prétendant, qui refuse lorsqu'il a vu de ses propres yeux leur petit nombre. De Valachie, il se rend à Kieff, capitale des Cosaques du Don, et là il propose, par l'intermédiaire de l'archimandrite Boreski, à ces hardis guerriers de les conduire à la conquête de Constantinople. Ils acceptent de suite cette entreprise aventureuse et le tzar de Moscou, heureux de se débarrasser un moment de ces voisins gênants, leur envoie du plomb, des vivres et des munitions, pour faciliter leur expédition ; enfin le khan des Tatares promet de les appuyer.

Au mois de juin 1625, huit cent soixante vaisseaux portant quatre-vingt mille cosaques sortent du Dnieper, traversent la mer Noire et viennent atterrir à Trébizonde ; cette ville tombe au pouvoir de Jahja ; Caffa et Sinope se soumettent et, dans une grande revue, passée le 18 juillet dans la plaine voisine de cette dernière place, le comte de Monténégro est proclamé tzar par les Cosaques enthousiasmés. On reprend la mer sans tarder et la flotte cingle vers Constantinople ; la terreur des Ottomans fut effroyable en apprenant l'arrivée des vaisseaux de Jahja ; ils envoyèrent en toute hâte quelques navires pour essayer de les arrêter. Un combat entre les Turcs et l'avant garde, commandée par le prétendant, eut lieu à l'entrée du Bosphore ; il fut favorable à ses armes, mais une violente tempête sauva les Turcs d'un désastre et dispersa les vaisseaux des Cosaques. Rejettés sur les côtes de Thrace, ceux-ci, au lieu de se rapprocher de Constantinople, remontèrent vers l'embouchure du Danube et enlevèrent quelques places fortes dans laquelle ils s'emparèrent de trois cents canons.

Ce butin suffit, paraît-il, à l'ambition des Cosaques et ils ne voulurent pas tenter un nouvel effort vers Constantinople ; car les Polonais, circonvenus par la Sublime Porte, venaient au nombre de trente mille envahir les territoires du Don et du Dnieper. Jahja abandonne alors ses alliés et, de nouveau seul, il reprend le cours de ses pérégrinations ; il traverse la Russie tout entière, est à Moscou l'hôte du tzar Michel s'embarque à Arkangel et atterrit à Brême, où il assiste en spectateur à la

guerre entre le roi de Danemark et Guillaume d'Orange, et notamment au siège de Groenlö (1627).

Malgré ses déboires et les résultats déplorables qui ont marqué toutes ses tentatives, Jahja n'a point encore perdu l'espérance de remonter un jour sur le trône de Constantinople ; en effet, pendant les années qui suivent, il échange des lettres avec Cosme II, grand duc de Florence ; en 1629, s'abouche à Gustrow, dans le Meklembourg, avec le fameux Wallenstein, et, enfin, parait à Venise, puis à Florence. Jusqu'en 1639 il continue ses démarches, tantôt en Allemagne, tantôt en Italie, s'adresse à l'empereur, au pape, à tous les personnages célèbres de son époque, mais n'obtient aucun secours. La mort d'Amurat IV, en 1640, poussa le prétendant à une nouvelle tentative en Albanie ; il vint à Durazzo, puis à Achrida, et rendit visite à sa mère, dans le couvent de Névrekop ; de là, il se rendit à Constantinople, déguisé en mufti, mais ne put s'y créer des partisans et repassa, désespéré, en Pologne. Sur ces entrefaites, Héléna Comnène mourut à soixante-dix ans, et Jahja n'en continua pas moins, pendant neuf années, à solliciter le pape, la république de Venise, l'ordre de Malte même, sans résultat d'ailleurs. En 1649, il se décide à un nouveau voyage en Albanie, mais à peine débarqué à Antivari, il tomba gravement malade et se fit transporter à Risano, dans la famille du vénitien Bolizza [1]. Il y mourut peu de temps après, à l'âge de soixante-quatre ans, après une vie pleine de péripéties, nourrie de rêves de grandeur, féconde en désillusions.

Malgré ses voyages si nombreux, Jahja avait trouvé le temps de se marier ; il s'était uni, en 1633, à Anna-Catherine, fille du duc Pierre de Drivasto, en Albanie, descendant de Georges Castriot, père du fameux Scander-Beg l'Albanais. De cette union naquirent à Turin un fils Maurice, comte de Monténégro, et une fille Hélène. Ce Maurice eut à son tour deux filles dont l'aînée se fit abbesse et la seconde, Hélène, épousa Lucrezio Treo, noble italien, et en eut deux fils et six filles. Leur lignée s'est perpétuée à travers les siècles ; un descendant du comte

1. A laquelle avait appartenu le patricien dont nous avons cité plusieurs fois l'ouvrage sur le Monténégro.

de Monténégro, nommé Orano, comte de Belgrade, fut chambellan de Napoléon Ier et mourut en 1841 ; ses petits-enfants vivent encore en Allemagne et en Italie à l'heure actuelle. Revenons aux vladikas de Monténégro, dont cette longue digression nous a beaucoup éloigné.

ROUFIN II (1620-1650).

Avec cet évêque, né au village de Veljikrai et membre de la famille des Niégosch [1], cette importante maison, dont nous exposerons bientôt l'histoire, paraît pour la première fois à la tête de la principauté. Le premier épisode du long règne du vladika Roufin II est le siège de Cattaro par une armée ottomane, que commande le pacha Sengjec, et pendant lequel un pope, nommé Dragovitch, se couvrit de gloire en faisant installer un canon monstre sur les remparts et en le pointant lui-même contre les batteries ottomanes. Le moine se servit tellement bien de son feu que les canons assiégeants durent cesser le leur et que cet incident décida le pacha à lever le siège. Venise reconnaissante accorda une médaille d'or et une pension viagère à ce prêtre artilleur [2].

CAMPAGNE DE 1623.

Le second événement du règne de Roufin II est une nouvelle agression du sultan contre le Monténégro ; il existe deux versions différentes de cette campagne : nous allons les soumettre l'une et l'autre au lecteur.

Le nouveau sultan Amurat IV, jeune et brûlant d'étendre sa domination sur la péninsule Balkanique, décida que le Monténégro cessait d'exister et faisait partie de son empire, comme dépendance du pachalik de Scutari.

1. D'après Andritch, *ouvr. cité*, p. 21.
2. Andricht rapporte ce fait, p. 21.

Il envoya un de ses lieutenants nommé Soliman Pacha, avec une armée de quatre-vingt mille hommes, exécuter ses ordres concernant la Tsernagore.

Après une campagne de vingt jours, les Ottomans, incapables d'enlever les positions monténégrines, battirent honteusement en retraite. Telle est la version de Spiridion Gopcevitch [1].

Tout différent aurait été le résultat de la lutte, d'après Cyprien Robert; Soliman, après avoir enlevé de haute lutte les retranchements de la passe de Riecka, serait parvenu jusqu'à Cettigné, qu'il aurait pillé et rasé complètement. A la suite de cette victoire, le Monténégro paya le tribut et le produit de ce tribut fut affecté à solder le prix des chaussures des femmes du harem.

Comme aucun des historiens slaves ne fait mention de cette humiliation du vladika Roufin II, nous nous refusons à y croire et nous l'avons mentionnée uniquement pour la refuter, comme nous l'avons déjà fait au sujet de la guerre de 1590.

BASILE Ier (1650-1680) [2]; VISSARION (1680-1692) [3].

Soixante-quatre ans de paix profonde reposèrent le Monténégro de ses luttes héroïques, lui permirent de réparer ses forces et de se préparer à recommencer la guerre éternelle, quand il plairait aux Ottomans de l'attaquer de nouveau. Tel était le besoin de paix que ressentaient les vladikas et leur désir d'éviter toute querelle avec les Ottomans, qu'ils ne prirent aucune part à la lutte mémorable que soutinrent les tribus albanaises et catholiques des Clémentis et des Koutchi-Drékalovitch contre les pachas d'Ipek et de Scutari, et qui se termina par le triomphe momentané des chrétiens.

1. *Montenegro und die Montenegriner*, p. 6.
2. Basile né à Veliki-Kraij.
3. Vissarion né à Baiçe de la famille Borilovitch.

CAMPAGNES DE 1687 ET 1688.

L'échec des Ottomans sous les murs de Vienne, en 1687, enflamma d'ardeur tous les chrétiens de la péninsule, leur laissa entrevoir la délivrance et les poussa à tenter un grand effort pour se soustraire à la domination du sultan. Le Monténégro tressaille et attend fiévreusement une occasion de se mesurer encore avec ses ennemis héréditaires; la génération qui a combattu en 1613 et 1623 a fait place à une nouvelle couche de guerriers, qui aspirent à égaler les exploits de leurs ancêtres. Comme bien on pense, le vladika Vissarion accepta les propositions de Venise en vue d'une coopération de la principauté à la campagne que la République préparait contre le sultan. Le général vénitien Cornaro délivra au vladika des mousquets et des munitions, et dès ce moment les armes à feux se généralisent, remplacent les anciennes armes de jet et deviennent, entre les mains des Monténégrins, une force nouvelle qui va les rendre invincibles.

Topal Pacha venait de mettre le siège devant Castelnuovo, défendu par les Vénitiens, et le gouverneur civil, Vouceta Bogdanovitch, reçut l'ordre de se porter au secours de la place avec l'armée monténégrine.

Prévenu de son arrivée, le pacha quitte le siège et vient l'attaquer près de Mokrina; la lutte fut chaude, et les pertes considérables des deux côtés; néanmoins les Ottomans ne purent enlever les positions monténégrines et battirent en retraite, abandonnant définitivement le siège de Castelnuovo. Les Niégosch perdirent dix-sept des leurs dans la bataille de Mokrina. Pour témoigner sa gratitude aux héroïques Monténégrins, le Conseil de Venise leur distribua des médailles d'or et d'argent et donna aux familles des morts un vaste territoire sur lequel les Ozdrinitch, les Voukotitch, les Papkovitch, les Tsernogoretchevitch et les Radovitch vinrent s'établir à titre définitif [1] (1687).

1. Andritch, *ouvr. cité*, p. 21, et Milutinovitch, *Istorij Crna Gora*, Belgrade, 1885, p. 26.

La colère du sultan ne connut plus de bornes à l'annonce de cet échec du pacha de Scutari, et, dès l'année suivante, il profita de la paix conclue avec Venise pour assaillir le Monténégro.

En vain, le vladika rappelle au grand Conseil que c'est pour aider Venise qu'il a entrepris la guerre de 1687 et que c'est pour le punir de cet appui qu'Amurat IV vient maintenant l'attaquer. Le grand Conseil, fidèle à sa politique d'égoïsme et d'indifférence, n'envoya pas de troupes dans la principauté et, qui plus est, fit revenir à Cattaro le capitaine vénitien Zane Eerbichitch, qui commandait une partie de l'armée Monténégrine [1].

Malgré cet abandon, les Tsernogortses, réduits à leurs seules forces, envisagèrent bravement le danger et se retranchèrent sur les flancs escarpés de la montagne de Virtielki, où les Turcs les attaquèrent avec fureur. Les assauts répétés pendant huit jours échouèrent successivement, le feu des Monténégrins décima les troupes de Suleiman Pacha; ce dernier, incapable de forcer les ennemis de front, essaya un mouvement tournant pour les obliger à quitter leurs positions avantageuses. Dans ce but, il envoya une forte colonne dans la direction de Cettigné en lui faisant exécuter un grand détour au nord par Tchévo et Koman. La capitale, surprise sans défenseurs, fut en partie brûlée par les Ottomans, les rares habitants s'enfuirent dans la haute Berda. Malheureusement, là ne se borna point le dégât causé par la présence de l'ennemi à Cettigné.

Les moines enfermés dans le couvent résolurent de faire sauter les Ottomans qui occupaient le voisinage et, dans ce but, préparèrent des fourneaux de mine et les chargèrent. Mais le moine désigné pour mettre le feu aux poudres prit mal ses dispositions, parait-il, et une notable partie du vieux cloitre d'Ivan-le-Noir sauta en même temps que les maisons voisines. Les moines avaient enfermé dans une énorme cloche les objets les plus précieux de leur monastère et

1. D'après Vlahovitch, le général vénitien abandonna les Monténégrins pendant la bataille et sa fuite entraina la déroute du vladika, puis la prise de Cettigné. Nous préférons la première version.

avaient enfoui le tout pour le soustraire aux mains des Turcs. Comme les moines sautèrent avec le couvent on ne parvint pas à retrouver le lieu de l'enfouissement sous les ruines du monastère et tout fut perdu [1].

Cette épouvantable catastrophe qui les atteignait dans ce qu'ils avaient de plus cher au monde, leur religion et leurs familles, ne put ébranler le courage des Monténégrins retranchés à Virtielki, et pas un seul n'abandonna son poste. Ce que voyant, Amurat IV, renonça à les forcer et, après avoir mis une garnison turque dans le château d'Obod, se retira en Macédoine, car il ne pouvait nourrir ses troupes sur les plateaux arides de la Montagne Noire. Aussitôt après la retraite des Ottomans, le vladika Vissarion rebatit Cettigné du mieux qu'il put; mais le magnifique couvent d'Ivan le Noir ne put être réédifié et ses ruines attestèrent pendant longtemps les souvenirs amers de la campagne victorieuse, mais cruelle, de 1687-1688.

Aussitôt après, l'empereur d'Allemagne Léopold fit appel au concours des Monténégrins pour couvrir la droite de l'armée autrichienne qui opérait en Bosnie et en Serbie; les héroïques montagnards, oubliant leurs pertes récentes et l'état toujours précaire de leur pays, volèrent au secours des Autrichiens, mais rentrèrent bientôt chez eux, la campagne n'ayant donné aucun résultat.

L'année suivante, trente mille familles serbes, désespérant de l'avenir de la Serbie, prirent le chemin de la Hongrie sous la conduite du patriarche d'Ipeck Arsène, qui était originaire du Monténégro et descendant, d'après certains historiens, de la famille des Czernovitch, anciens prince de la Zenta [2].

Le vénérable patriarche traversa le Monténégro pour se rendre en Autriche et fut reçu par la population au milieu

1. Médakovitch et Milutinovitch,. *ouvr. cités*, pp. 40 et 23; Andritch, *ouvr. cité*, p. 22. Le prince Daniel fit entreprendre des sondages et des recherches sur l'emplacement de l'ancien monastère et on découvrit les débris d'un missel et différents objets d'or et d'argent enrichis de pierres précieuses.

2. Voir le tableau généalogique n° 2.

d'un enthousiasme pieux. Il reprit ensuite son voyage sous la conduite des guerriers, qui ne le quittèrent qu'à la frontière autrichienne.

Le vladika Vissarion mourut deux ans après le passage du patriarche Arsène et fut, paraît-il, victime d'une vengeance des Vénitiens qui le firent empoisonner. Andritch prétend que Venise commit son monstrueux attentat afin d'affaiblir le Monténégro en le privant de son chef et aussi dans le but d'être agréable au sultan, avec lequel elle se trouvait en bons termes pour le moment [1].

SAVA Ier (1692-1697).

Ce vladika, le dernier représentant des souverains électifs de la Tsernagore, était né à Ochenitchj près de Cettigné. Sous son règne, la paix régna sur les frontières de la principauté, mais la guerre continua de faire rage sur le cours du bas Danube, entre les Impériaux et les Ottomans. Elle aboutit à la paix de Carlovitz ; mais, entre temps, l'homme que Dieu destinait à élever le Monténégro et à fonder une dynastie glorieuse, était monté sur le siège épiscopal de Cettigné.

1. *Ouvr. cité*, p. 22.

CHAPITRE II

LE VLADIKA DANIEL Ier (1697-1737).

Le moine Daniel Petrovitch, élu vladika par les Monténégrins et salué de leurs acclamations enthousiastes, n'avait que vingt ans. Il appartenait à une des plus anciennes familles de l'Herzégovine, les Hérakovitch, qui, ne voulant point se soumettre aux Ottomans lors de la conquête de cette province en 1476, étaient venus chercher un refuge dans le Monténégro. Elle s'établit au pied du mont Lotchven entre Cattaro et Cettigné, et, en souvenir de son ancien établissement d'Herzégovine, donna à son nouveau village le nom Nijegos, Negos ou Niégosch, qui devint bientôt le nom patronimique de la famille tout entière. D'après les traditions, tous les Hérakovitch descendaient de deux frères Raitch et Hérak, d'où ils reçurent leur appellation de Raichevitch et Hérakovitch. Le jeune Daniel refusa d'abord le poste suprême auquel ses compatriotes [1] voulaient l'élever, il prétextait son jeune âge et son inexpérience ; mais sur les sollicitations pressantes du clergé et des knèzes il finit par se dévouer à la cause commune et saisit d'une main ferme les rênes du gouvernement. Bien que son père s'appelât Étienne, Daniel prit le nom de Petrovitch, en souvenir d'un de ses ancêtres, Pierre Niégosch, qui avait déjà illustré la famille.

Le jeune vladika donna, dès les premiers jours de son règne, la mesure de sa fermeté et de son énergie. Le patriarche d'Ipek, Arsène, avait émigré en Hongrie, en 1690 ; Daniel fut

1. Andritch, *op. cit.*, p. 23,

donc forcé, pour recevoir la consécration indispensable à son prestige aux yeux des nationaux et des Musulmans, d'entreprendre le long et dangereux voyage de Hongrie ; traversant la Bosnie, au milieu des Ottomans, il se rendit à Setchinj, auprès du patriarche serbe Arsène V Carnovievitch, et reçut des mains du prélat, la consécration comme archevêque métropolite de Tsernagore [1] (1700).

La situation de la principauté exigea l'attention et la sollicitude du vladika, car elle était grave. Démir, pacha de Scutari, renonçant pour le moment à dompter les Monténégrins par la force des armes, essayait d'ébranler leur fidélité religieuse. De nombreuses familles mahométanes allaient, d'après ses ordres, grossir le nombre déjà considérable de celles que les derniers vladikas toléraient dans leur principauté. Elles faisaient une propagande active en faveur de l'islamisme, gagnaient déjà quelques adeptes et laissaient croire à Daniel que s'il ne prenait de suite des mesures énergiques contre elles, tout était à craindre pour l'avenir du Monténégro.

Sur ces entrefaites, quelques chrétiens de la basse Zenta construisirent une église et demandèrent au vladika de venir la consacrer ; comme elle était sur le territoire turc, le pacha accorda un sauf conduit et Daniel, confiant dans la parole donnée, descend de la montagne et vient consacrer le temple. A peine l'a-t-il quitté que des janissaires le saisissent, le chargent de chaines et le jettent dans un cachot. Ce qui se passe alors défie toute description ; le vladifia est condamné au supplice du pal et forcé de porter sur ses épaules l'instrument de son supplice de Podgoritza jusqu'à Sputch, où il doit choisir lui-même la place de son exécution. Puis on le fait rentrer dans son cachot et on le suspend par les aisselles, pendant de longues heures. Ce martyre se renouvelle plusieurs jours de suite et le malheureux vladika va mourir de ces mauvais traitements lorsque le moine Bosko Popovitch, grâce à une forte somme donnée aux gardiens, peut voir en secret son évêque, lui prodigue des consolations, panse ses blessures, lui donne à manger, et, pour lui faciliter l'absorption des aliments, le sou-

1. Le document est cité par Milutinovitch et Andritch.

lève dans ses bras afin de détendre les cordes qui le tiennent suspendu [1]. Le pacha s'aperçut bientôt qu'à continuer ces tortures, il tuerait le vladika et soulèverait le Monténégro; il se déclara décidé à le mettre en liberté, moyennant une rançon, qu'il fixa à 3,000 ducats. Il fallut vendre une partie des vases sacrés pour la parfaire et encore les chrétiens d'Herzégovine en donnèrent le tiers; mais quels sacrifices les Monténégrins n'auraient-ils pas faits pour obtenir la mise en liberté de leur cher vladika!

Daniel, rentre à Cettigné, le corps broyé, l'âme pleine de haine et de désir de vengeance. Elle fut épouvantable, comme les souffrances qu'il avait endurées. L'évèque réunit secrètement les knèzes et leur propose de massacrer tous les Turcs établis dans la principauté. D'abord, les chefs n'osent approuver une telle exécution qui attirera sur leur tête la colère du sultan; cependant les cinq frères Martinovitch, voyvodes de Cettigné, finissent par consentir à frapper les premiers coups; il faut venger l'évêque et extirper les hérétiques, qui souillent par leur présence le sol de la patrie.

La nuit de Noël de 1702 commence le massacre des Ottomans, que les auteurs slaves ont appelé les Vêpres Siciliennes du Monténégro. Tout ce qui refuse de baiser la croix est mis à mort sans pitié; ceux-là seuls qui reçoivent le baptême sont épargnés, conduits dans l'église de Cettigné et placés sous la protection de l'évêque.

Le massacre fini, le peuple monténégrin entonne un chant de triomphe et célèbre sa délivrance avec une joie délirante. La Tsernagore est libre! elle se sent revivre et se prépare à de nouvelles luttes, car les Turcs voudront venger leurs frères, comme les Monténégrins ont vengé leur évêque.

On peut critiquer la conduite du vladika et la taxer de cruelle et surtout peu conforme au pardon des injures et à la charité chrétienne qui doivent dicter la conduite d'un prélat; mais, en agissant ainsi, Daniel ne prétendait point venger ses injures personnelles, mais celles de son peuple et, en creusant

1. Les détails de ce supplice sont rapportés par Andritch, *op. cit.*, pp. 28-30.

entre lui et les Turcs un abîme sanglant, empêcher des rapports que, dans sa grande perspicacité, il jugeait nuisibles au bien-être spirituel du Monténégro. Le vladika préférait une guerre à mort et sans merci à une paix trompeuse. Le sultan ne tira point de suite vengeance pour ses sujets massacrés il laissa trois ans et demi de traquillité à Daniel, qui employa ce temps à reconstruire le monastère de Cettigné, sauté en 1688, lors de l'occupation des Ottomans.

CAMPAGNE DE 1706.

Un incident fut le prélude de la guerre; des employés du pacha d'Herzégovine étaient venus dans la nahia Tsermnitchka pour réclamer le paiement de l'impôt harasch, ou taxe de capitation, que les Ottomans réclamaient continuellement et que les Monténégrins des frontières ne payaient que lorsqu'on le leur arrachait de force et jamais de bonne volonté.

L'un de ces émissaires soutenait que la mesure était trop petite ; le Monténégrin lui fend le crâne avec la mesure elle-même, en s'écriant : Voilà la mesure des Monténégrins ! Ses camarades veulent venger sa mort et une bagarre sanglante s'ensuit, au cours de laquelle tous les Ottomans sont tués, à l'exception de trois qui s'enfuient en Herzégovine rapporter au pacha la fin lamentable de ses envoyés. La tradition dit que « la rivière Tsermnitchka but plus de sang ce jour là, qu'elle conduit d'eau dans le lac de Scutari [1] ».

Le pacha d'Herzégovine passe donc la frontière, plein d'ardeur, mais est complètement battu par les troupes du vladika ; une partie de son armée s'enfuit et cent cinquante-sept Ottomans de distinction tombent vivant aux mains des montagnards. Alors se passe un fait qui peint bien le mépris que les Monténégrins professaient pour leurs adversaires. Comme les familles des prisonniers demandaient quelle rançon elles devraient payer pour les racheter, le vladika fit répondre : « Nous échangerons les cent cinquante-sept Turcs contre autant

1. Andritch, *op. cit.*,

de porcs, ils ne valent pas davantage. » Ce qui fut fait. Le prestige qui entourait déjà le jeune évêque souverain et ses qualités comme chef d'État décidèrent plusieurs tribus établies sur les confins de l'Albanie, notamment les Koutchi, les Bielopavlitch, les Bratonitich et les Vassoievitch, à reconnaître son autorité et à s'unir au Monténégro. Les territoires habités par ces tribus formaient la Berda, et constituèrent plus tard les deux nahias de Vasojévitchka et Bielopavlitchka.

La réputation de Daniel dépassait aussi les frontières de sa principauté et parvenait jusqu'à Saint-Pétersbourg : Pierre le Grand, éclairé par deux de ses officiers qui avaient séjourné à Cattaro, sut bientôt apprécier le profit qu'il retirerait d'une alliance avec d'aussi braves guerriers que les Monténégrins, et combien ils pourraient seconder, par des diversions habiles, les entreprises des Russes contre l'empire ottoman.

Le tzar adressa donc aux peuples slaves du Sud, et notamment à ceux de la Tsernagore, un manifeste, à jamais célèbre parce qu'il marqua une révolution caractéristique dans la politique du Monténégro et fut le point de départ d'une ère nouvelle. Jusqu'alors, la principauté n'a été appuyée que par les Vénitiens, et encore les secours que lui prêta la République étaient intéressés et nous avons vu comment elle abandonnait les Monténégrins au milieu du péril, lorsqu'elle n'avait aucun avantage immédiat à retirer de leur alliance. Au début du XVIIIe siècle, Venise est déchue de son rang de puissance militaire, elle n'est plus qu'une association de marchands ; bientôt, elle va disparaître complètement. Le vladika le sait bien, il a suivi avec attention les phases successives de cet affaiblissement et il cherche à l'étranger un soutien. Il le trouve dans la Russie ; désormais Venise ne sera plus pour la Tsernagore qu'un voisin utile parfois, mais qui n'aura aucune influence sur sa politique extérieure [1] ; les tzars, au contraire, joueront un rôle important dans son existence et avec la fidélité qui le caractérise, le Monténégro est, encore à notre époque, l'ami des empereurs russes.

1. Andritch, *op. cit.*, p. 25.

Voici le texte de cette célèbre proclamation de Pierre le Grand :

« Pierre, par la grâce de Dieu, tzar de toutes les Russies,

« Salut et joie aux nobles, excellents et honorables métropolites, knèzes, voyvodes, capitaines et guerriers, et à toutes les personnes qui professent la foi orthodoxe, grecque ou romaine, en Macédoine, Serbie, Herzégovine, Bosnie, et particulièrement aux habitants de la Tsernagore, aux Croates et aux autres chrétiens qui se trouvent sous le joug tyrannique du sultan.

« Nous vous notifions, à vous tous qui adorez Jésus, notre Dieu, que les Turcs, ces barbares persécuteurs de l'Église du Christ et de la foi orthodoxe, ces injustes conquérants d'empires et de pays, ces destructeurs acharnés d'églises et de monastères, ne sont pas contents d'avoir conquis l'empire grec et qu'ils cherchent à étendre leur territoire non plus par la guerre, mais par la ruse et l'iniquité. Ils ont séduit les pauvres et les orphelins, en les prenant d'abord sous leur protection et en les traitant ensuite comme le loup traite la brebis. Ils ont dispersé le troupeau chrétien, ils ont mis injustement beaucoup de provinces sous leur puissance et maintenant ils les ravagent par une odieuse tyrannie et forcent les chrétiens par des violences de toute nature à embrasser l'islamisme.

« Les Turcs savent les succès que nous avons remportés par la grâce de Dieu, et ils craignent que nous ne leur arrachions les provinces qu'ils gouvernent iniquement et que nous ne courions au secours des chrétiens qui gémissent sous leur joug. C'est pourquoi ils se sont déclarés pour le roi de Suède ; ils nous ont déclaré la guerre sans motif, ils ont mis en prison notre ambassadeur à Constantinople et ils méditent d'asservir le reste du troupeau du Christ.

« C'est à cause de ces injustices que nous sommes résolus à rassembler nos forces et notre armée et celles des autres princes chrétiens, en priant Dieu qu'il nous secoure. Notre intention n'est pas seulement d'attendre ce printemps l'ennemi musulman et de faire marcher contre lui notre armée, mais de porter la guerre sur son territoire et de délivrer les chré-

tiens opprimés. Nous emploierons à cette entreprise tout ce que nous pouvons avoir de talent et nous marcherons en personne à la tête de notre armée. Dans une pareille circonstance tout bon chrétien doit combattre, en méprisant la fatigue et le danger, pour la foi orthodoxe et répandre pour elle jusqu'à la dernière goutte de son sang.

« L'histoire nous a appris que vos anciens rois et vos princes étaient hautement révérés comme appartenant au noble sang slave et que les triomphes de leurs armes les ont rendus célèbres par toute l'Europe, jusqu'au jour fatal de leur défaite. Vous devez vous rendre dignes de cette gloire et imiter aujourd'hui vos illustres ancêtres. Vous devez vous unir à mes soldats, vous armer contre l'ennemi commun des chrétiens et combattre pour la foi et la patrie, pour la gloire et l'honneur, pour votre liberté et votre indépendance et celle de vos enfants.

« Celui qui prendra part à cette guerre, juste et légitime pour la délivrance des chrétiens, recevra de Dieu même sa récompense. Nous aussi, nous lui accorderons notre protection et nos bienfaits. S'il le désire et le mérite, nous le ferons participer à tous les privilèges accordés à nos sujets, car nous ne désirons pas d'autre gloire que celle de délivrer les chrétiens, de rendre son éclat à l'Église orthodoxe et de relever la croix, source de la vie.

« Si tous agissent d'un commun accord et s'ils font les efforts dont ils sont capables en combattant pour la foi, le nom du Christ sera glorifié et les peuples de Mahomet seront repoussés dans les déserts de l'Arabie.

« Ce manifeste de Notre Majesté Impériale sera remis par nos ambassadeurs à vos autorités.

« Donné à Moscou l'an du Christ 1711, le 3 mars. »

L'enthousiasme qui accueillit cette proclamation fut indescriptible, et les deux seigneurs russes, le comte Vladisavlievich et le général Miloradovitch, chargés par le tzar de la faire connaître aux Monténégrins, furent acclamés et salués comme des libérateurs. La joie devint plus grande encore,

lorsque Miloradovitch donna lecture de la seconde proclamation adressée spécialement au Monténégro, dans l'assemblée de Cettigné, le 12 avril 1712.

Voici le résumé de ce manifeste, également signé du tzar et daté de Moscou, le 12 janvier 1712 :

« Nous donnons à savoir à chaque chef de famille, etc., etc., que nous louons leur ardeur et le courage que les Monténégrins ont déployé pour la cause du Christ; ils sont les premiers qui aient répondu à notre appel et se sont conduits en vrais descendants d'Ivan Czernovitch et de leurs héroïques aïeux. En reconnaissance des fidèles services des Monténégrins, nous affirmons et reconnaissons de nouveau leur indépendance, ils n'ont aucun maître sauf l'empereur de Russie; ils garderont la possession de toutes les charges publiques de leur pays; aucun vladika, voyvode, knèze ou capitaine, ne sera choisi en dehors des enfants du pays; aucun étranger n'aura le droit de les commander sauf le tzar pour les affaires extérieures; le vladika dirigera seul les affaires spirituelles de la principauté.

« Nous affirmons par serment qu'ils ne paieront jamais aucun impôt, ni dîme pour leurs terres, prairies, chevaux, bœufs, moutons, etc., et qu'ils ne seront tenus à remplir envers nous aucun engagement relatif à un service militaire, soit dans leurs personnes, soit au moyen de leurs bêtes de somme ; seulement ils devront défendre leur territoire avec leurs épées et leurs fusils, ils n'auront aucune autre charge; leurs officiers seront soutenus et récompensés par l'empereur; ils jouiront, comme premiers boyards, de l'honneur et du pouvoir et l'exerceront chez eux conformément à leurs anciennes coutumes.

« Dans les territoires que Dieu permettra au tzar de conquérir, les Monténégrins ne paieront aucun droit de douane pour entrer leurs marchandises et ne paieront jamais aucun impôt, pour le grand comme pour le petit commerce.

« Nous leur permettons tout, sauf deux choses :

« D'abord les églises devront conserver leurs propriétés mobilières et immobilières et personne n'aura le droit de leur rien enlever;

« Ensuite, nul n'aura le droit de restreindre la juridiction

spirituelle du vladika et aucun laïque ne pourra s'immiscer dans ses affaires.

« Les Monténégrins pourront toujours circuler librement et en armes, et paraître en armes devant nous et devant n'importe qui, parce qu'ils combattent pour Dieu et pour le tzar, qui leur donnera du plomb, de la poudre et des fusils. En cas de guerre, le tzar les approvisionnera en munitions, et, la paix rétablie, personne, ni l'empereur lui-même, ne pourra rien exiger d'eux. Si le tzar porte la guerre dans d'autres pays qu'en Turquie il ne pourra forcer les Monténégrins à le suivre, à moins qu'ils ne demandent à servir dans son armée; dans ce cas le tzar devra les pourvoir de tout ce dont ils auront besoin [1]. »

Une émotion violente s'empara de toute la principauté quand elle connut les dispositions bienveillantes du tzar Pierre à son égard; la reconnaissance de son indépendance et le droit de paraître en armes devant lui portèrent à leur comble l'orgueil national et le désir de se signaler par de nouvelles guerres contre les Infidèles. Aussi Miloradovitch quitta le Monténégro au milieu des protestations de loyalisme de la population et retourna chez son maître, satisfait du résultat de sa mission.

Les Monténégrins donnèrent immédiatement au tzar une preuve de leur dévouement en faisant de fréquentes irruptions sur le territoire ottoman, pendant que les Russes attaquaient les Turcs sur les bords du Pruth. De ces diversions, qui forcèrent le sultan à dégarnir son armée du Nord pour protéger la Roumélie, les Russes retirèrent un grand avantage; malheureusement, la position aventurée de ses troupes sur le Pruth et le désir de recommencer la guerre contre les Suédois poussèrent le tzar à signer avec Achmet III la paix désavantageuse de Falezi. Par un oubli inconcevable, on ne fit pas mention des Monténégrins dans ce traité.

1. Ce document est cité *in extenso* dans Milutinovitch en russe et traduit en allemand par Andritch, *op. cit.*, pp. 29-31.

CAMPAGNES DE 1712 A 1716.

Débarrassé des Russes, le sultan tourna ses forces contre le vladika, sous prétexte qu'il n'était pas couvert par la paix. Il voulait le punir des incursions de ses troupes en Roumélie et en Herzégovine. Le tzar, sollicité de prêter main-forte aux Monténégrins, allégua la paix qu'il venait de conclure avec la Porte, mais leur promit de s'occuper d'eux dès qu'il en aurait fini avec Charles XII, roi de Suède.

Voilà donc encore une fois la principauté victime de sa fidélité et seule en face de la Turquie par la faute des autres.

Cent sept mille hommes, d'après les Pesmas nationales; soixante mille seulement selon Vassili Petrovitch [1], sous les ordres d'un seraskier, passent la frontière et viennent camper dans la plaine de Podgoritza.

Devant cette attaque et en présence du danger, Daniel se révèle comme un général et dispose ses petites forces avec l'adresse d'un tacticien prudent et habile.

D'abord, il envoie une reconnaissance, composée des deux frères Juraskovitch et de Vouk Basloptchevitch; ils passent la Moraka à la faveur de la nuit, étudient les positions et les forces des Turcs, puis reviennent rendre compte de leur mission.

Alors, le vladika divise ses soldats en trois colonnes : la première, sous le commandement de Vouk Michunovitch, est envoyée en avant dans la plaine de Vrania; la seconde, sous Janko Juraschevitch, se place en arrière de la première et bien cachée sur le flanc du défilé formé par la rivière Vlehitza; la troisième, enfin, la plus forte et sous les ordres directs de Daniel, occupe le milieu du défilé et s'appuie à des retranchements fortement établis.

On attend l'armée turque pendant trois jours et trois nuits, d'après la tradition populaire; elle parait, enfin, et s'avance

1. Vassili Petrovitch, évêque du Monténégro et auteur de l'*Istorija* [illegible]. Moscou, 1754.

divisée en trois colonnes, qui se suivent. La première se heurte aux Monténégrins de Michunovitch qui simulent la terreur et battent vivement en retraite dans le défilé, où elle les poursuit; soudain, la colonne embusquée tombe à l'improviste sur son flanc et y jette le trouble; en même temps, le vladika l'attaque en tête. La victoire est complète et à la fin de la journée l'armée du seraskier fuit vers les montagnes, poursuivie par les chrétiens qui en font un épouvantable carnage. « Ceux qui veulent s'échapper sont atteints par les balles; d'autres, acculés à un précipice dans la montagne de Perchnik, périssent par milliers dans l'abîme ou sont fusillés en masse à bout portant; les flots de la Moraka en engloutissent des centaines. »

Il paraît qu'une trentaine de mille Ottomans périrent dans la bataille et dans la poursuite qui la suivit [1]; quatre-vingt-six drapeaux et tous les bagages des ennemis furent les trophées de la bataille dite de Carevlatz; parce que, dans la langue du pays, latz signifie une partie de forêt où les arbres abattus forment une vaste clairière et tombent les uns sur les autres, en couvrant le sol sur une grande étendue. Tels les corps des Ottomans couvraient la plaine après leur déroute [2].

Le succès fut chèrement acheté : Janko Juraschevitch, le fameux voyvode, et trois cent dix-huit braves le payèrent de leur vie; Daniel lui-même et Vouk Michunovitch y reçurent de graves blessures. Cette bataille a été rapportée d'une façon absolument différente par quelques auteurs; selon eux, les Monténégrins auraient surpris le camp ottoman pendant la nuit, grâce à la trahison d'un faux transfuge. Nous croyons que cette explication, tirée des chants nationaux, n'est pas exacte; sa source même la rend suspecte à nos yeux.

Toujours est-il que ce triomphe est le plus éclatant que les Monténégrins aient remporté jusqu'au règne de Daniel (29 juillet 1712).

En 1713, le sultan n'entreprit rien contre le Monténégro; mais les pachas voisins en vinrent aux mains pour leur compte

1. D'après les Pesmas nationales sujettes à exagération.
2. D'après Andritch, *op. cit.*, p. 32.

personnel avec les troupes du vladika. Ainsi le vizir de Scutari envoya Ibrahim, gouverneur de Sputch, avec cinq mille hommes pour chasser, un millier de chevaux et cinq mille moutons que les pâtres monténégrins avaient menés dans la vallée de Sadjevac, que le vizir revendiquait comme lui appartenant. Mais Drasko et Voukota Mirvalievitch réunissent deux bergers résolus, s'opposent au passage des Turcs et, d'un premier choc, leur tuent cent hommes dont un aga ou officier : le combat s'engage, les pâtres, cernés de tous les côtés, vont succomber sous le nombre, lorsque Vouk Michunovitch, le héros de Careviaz, qui revenait avec deux cents hommes d'une expédition contre Lieskopolije, les dégage, rétablit la lutte et chasse l'ennemi jusqu'à Sutska. Cent trois têtes ottomanes vont orner les murailles de Cettigné. Les Monténégrins n'eurent qu'un seul homme tué, le porte-drapeau, et encore fut-il atteint par le ricochet d'une balle monténégrine. A l'automne de la même année, le capitaine de Niksitch [1] se heurte avec trois mille janissaires à Vouk Mandutitch à Mexé, perd soixante-dix hommes et fuit honteusement.

Au début de l'année 1714, le sultan fit offrir la paix au vladika, qui refusa de traiter, parce que, disait-il, le tzar ne l'avait point autorisé à le faire sans son consentement. Le sultan, furieux de ce refus, ne lui laissa point le temps de consulter le tzar et confia cent vingt mille hommes [2] au gouverneur de Bosnie, Osman Kiuperli, illustré par ses campagnes contre les Autrichiens. L'armée turque déboucha de l'Herzégovine et s'avance sur Cettigné. La disproportion était trop grande cette fois, c'était une marée montante, un engloutissement : cent vingt mille hommes contre dix mille, car les cinquante mille habitants que la principauté comptait alors, grâce aux immigrations des Serbes, ne pouvaient pas armer plus de soldats. De plus, les Monténégrins manquaient de poudre en quantité suffisante, malgré les efforts du vladika pour s'en procurer. Dans cette situation désespérée, Daniel ne perdit point courage et organisa la résistance.

1. Ville sur la frontière de l'Herzégovine.
2. Tous les historiens sont unanimes sur ce chiffre.

Mais le pacha, au lieu d'attaquer les positions monténégrines, usa de trahison et feignit de proposer la paix. Le vladika, sentant bien que la résistance serait impossible, envoya trente-sept knèzes pour s'entendre avec Kiuperli. A peine parvenus dans le camp des Turcs, les parlementaires sont saisis et décapités sans autre forme de procès (mai 1714). La guerre prit dès lors plus d'horreur encore que par le passé et la conduite du pacha, dans cette affaire, excuse la coutume qu'avaient les Monténégrins de couper la tête des morts et des blessés. Au moins ils respectaient les parlementaires, tandis que les Ottomans les massacraient, en dépit du droit des gens.

Pénétrant dans la Katounska Nahia par trois côtés différents, le pacha s'empara de Cettigné, qu'il détruisit de fond en comble, et livra aux flammes le nouveau monastère édifié par Daniel cinq ans auparavant. Le vladika s'était réfugié dans une grotte située près de Pastrovitch, dans les hautes montagnes de la Berda ; la population se divisa : la plus grande partie avait suivi son chef dans les repaires inaccessibles ; l'autre, moins heureuse, s'enfuit sur le territoire vénitien de Budua et la République n'eut point honte de livrer aux Turcs six cents femmes et enfants. Ceux qui ne purent se mettre en sûreté à temps tombèrent sous le cimeterre des Ottomans, qui emmenèrent deux mille captifs, femmes et enfants. Le grand vizir, embarrassé de sa conquête stérile et ne pouvant parvenir à nourrir ses troupes sur les plateaux, abandonne le Monténégro et, traversant l'Albanie, mène son armée en Morée et arrache cette province aux Vénitiens.

Kiuperli avait à peine évacué le sol de la Tsernagore que les Monténégrins, quittant leurs repaires, reprenaient possession de la Katounska Nahia et s'appliquaient à relever les ruines. Le vladika se mit, pour la seconde fois, à reconstruire le monastère et l'église de Cettigné ; malheureusement, le pays était complètement ruiné et l'argent manquait. Alors, Daniel prend une grande résolution, il se met en route pour Saint-Pétersbourg, va se jetter aux pieds du tzar Pierre le Grand, lui rappelle le manifeste de 1711 et sollicite des secours en armes et en argent. Le tzar le reçoit avec de hautes

marques de bienveillance, l'assure de son amitié et lui remet 10,000 roubles pour l'entretien des églises du Monténégro. Enfin, voulant témoigner son admiration pour le courage des Monténégrins, il remet à l'évêque cent soixante médailles d'or pour les plus braves d'entre eux. L'empereur n'oublie pas non plus de réparer les pertes matérielles que le clergé a subies pendant la dernière campagne, et il donne à Daniel des images saintes, des vêtements sacerdotaux et des ornements du culte pour une somme importante [1].

Le vladika revint à Cettigné, heureux du résultat de ses démarches et le cœur plein d'espérances. Tel fut le premier des voyages que les évêques monténégrins prirent l'habitude de faire en Russie, à l'époque de leur avènement, pour solliciter l'appui des tzars et recevoir de leurs mains une reconnaissance de leur pouvoir temporel, corollaire indispensable de la consécration spirituelle que leur donnait le patriarche serbe.

Pendant que Daniel était à Saint-Pétersbourg, la guerre faisait de nouveau rage sur les confins de la principauté. Les pachas de l'Herzégovine et de Scutari tentaient de piller les villages de la frontière ; mais les Monténégrins se réunissent rapidement, les battent à Rogonavakula près des limites de l'Herzégovine et leur enlèvent trente-six agas et un riche butin (1715).

En 1716, les Ottomans, furieux de voir les Monténégrins réparer si rapidement leurs désastres de 1714, résolurent de leur porter un nouveau coup, et les beys Cengich Sinan et Lioubkovitch furent l'instrument de leurs projets. A la tête de sept mille hommes, ils viennent investir la petite ville de Ternijni, défendue par quarante braves sous les ordres du voyvode Nicolas Tomache. Elle allait succomber lorsque parut le vladika à la tête de ses montagnards ; aussitôt, les Turcs sont attaqués, mis en déroute complète et leurs deux chefs tombent vivants aux mains de l'évêque, ainsi que cent trente-deux prisonniers dont soixante-quatorze agas, tous sont rendus contre une forte rançon.

1. Spiridion Gopcevitch, *op. cit.*, p. 12, et Andritch, *op. cit.*, p. 33.

L'année suivante, les Monténégrins se laissèrent entrainer dans la guerre que Venise soutenait contre les Turcs sur la côte de l'Adriatique, et se portèrent au nombre de 5,500 hommes, au secours du général Alviso Mocenigo, assiégé dans Antivari. Grâce à leur arrivée opportune, le pacha de Scutari dut lever le siège après avoir subi des pertes considérables. Telle était la façon généreuse dont le vladika payait l'ingratitude vénitienne.

Sur l'invitation du sénat, Daniel vint à Venise, y fut royalement reçu et obtint de nombreux privilèges qui devaient faciliter les rapports commerciaux de ses sujets avec les Vénitiens [1]. Mais la République n'exprima pas autrement sa reconnaissance et ne fit pas mentionner le Monténégro dans la paix de Passarovitch qui fut si avantageuse à l'Autriche et à la chrétienté (21 juillet 1718). Malgré cette exclusion injuste, le vladika ne refusa point de prêter son concours au comte de Schulemberg, qui, attaqué par le pacha de Scutari, quoique la paix fut conclue entre Venise et la Porte, dut opérer une retraite difficile de Scutari à Antivari. La diversion opérée par les Monténégrins sur le flanc droit des Ottomans sauva l'armée vénitienne.

Quatre années de calme succédèrent aux guerres qui duraient depuis l'accession de Daniel au trône, il relevait les ruines de Cettigné, le cloître était reconstruit, les traces de l'invasion ottomane s'effaçaient sous sa main féconde, l'avenir semblait serein, lorsque, sans aucune provocation, Hussein Bey, pacha d'Herzégovine, attaque la Tsernagore avec vingt mille hommes. Il agissait pour son propre compte et ne prétendait que faire des prisonniers et enlever du bétail. Thomas Nikolitch surprit les Turcs dans la montagne de Préseka, leur livra bataille au milieu des rochers et leur fit quatre cents prisonniers. Parmi eux se trouvaient Hussein Bey en personne et son lieutenant Lioubkovitch, tous deux furent décapités; la mort de Hussein paya l'incendie du cloître de Cettigné, en 1714, et celle du bey Lioubkovitch vengea celle du

1. Milutinovitch, *op. cit.*, p. 70; Gopcevitch, *op. cit.*, p. 13.

knèze Michunovitch, le héros de Carevlatz, tué traîtreusement par les Turcs quelques années auparavant (1722).

Cinq ans plus tard, en 1732, la campagne contre Topal Osman Pacha termina glorieusement la longue série des guerres de Daniel.

Ce général, gouverneur de Bosnie et de Macédoine, se rua avec trente mille soldats contre la tribu des Piperis qui venait de se réunir aux Monténégrins. Pendant six jours les montagnards se défendirent sans quitter leurs positions fortifiées; enfin, le septième, appuyé par une nombreuse troupe de Monténégrins accourus à leur secours, ils firent une sortie et attaquèrent avec impétuosité Rustan Bey, qui commandait les Ottomans, en l'absence de Topal, retenu à Podgoritza. Mis en déroute complète, les Turcs perdirent tout leur matériel et leurs chevaux; Roustan fut tué dans la déroute et sa tête, jointe à celles de trois cents soldats, orna le triomphe des montagnards; Topal Pacha s'enfuit en Albanie.

Épuisé par tant de luttes, miné par la maladie, le vladika Daniel, le glorieux fondateur de la dynastie des Niégosch, se retira dans le cloître de Mahinia, choisit comme son successeur son neveu, Sava Petrovitch, et le fit consacrer par le patriarche Moyse Tchurla.

Pendant quelque temps le vieux Daniel gouverna en commun avec son neveu, et il mourut saintement, le 11 janvier 1737.

Enterrés d'abord dans l'église Sainte-Marie-Douloureuse, les restes de Daniel furent transportés plus tard dans un cloître nouvellement construit à cet effet[1].

Sa mémoire est vénérée dans le Monténégro à l'égal de celle d'un saint, bien qu'il fût plutôt un soldat qu'un apôtre; mais ainsi le voulait la destinée des Monténégrins et en affermissant la principauté au milieu des secousses continuelles d'une guerre presqu'ininterrompue de trente-cinq ans, Daniel I[er] mérita la reconnaissance de ses sujets.

« Dieu, le vieux meurtrier, l'a tué », dirent ses fidèles guerriers, « car il est mort dans son lit. »

1. Andritch, *op. cit.*, p. 37.

CHAPITRE III

LES VLADIKAS SAVA II ET BAZILE II (1737-1782).

PREMIER RÈGNE DU VLADIKA SAVA (1737-1750).

La constitution monténégrine subit, à la mort de Daniel, une importante modification : le pouvoir, jusque-là électif, devient héréditaire et réservé exclusivement à l'un des membres de la famille des Niégosch. Seulement, comme le chef du pays doit être forcément un évêque et n'a point d'enfants, il transmet la dignité à un de ses neveux et le choisit lui-même avant sa mort. Le Monténégro est le seul pays qui ait présenté cette curieuse loi de succession d'oncle à neveu régulièrement pendant sept générations ; et, par un caprice étonnant du sort, lorsqu'après la sécularisation opérée en 1851 par Daniel II, ce dernier devint prince laïque et purement temporel, il n'eut qu'une fille, et c'est encore son neveu, le prince Nicolas, actuellement régnant, qui lui succéda.

Le nouveau vladika intervint, en 1737, dans la querelle des Turcs et du patriarche d'Ipek [1], Arsène III Jovanovitch. Ce vénérable prélat, menacé de mort par les mahométans, se crut en danger et résolut de fuir en Hongrie pour y chercher refuge. En attendant, il vint à Cettigné demander un asile au vladika, qui le reçut, ainsi que sa nombreuse suite, avec des marques de profonde déférence, et se mit à son entière dispo-

1. On n'a pas oublié que la ville d'Ipek, siège d'un patriarche grec, est située en plein territoire turc et à 70 kilomètres des frontières orientales du Monténégro.

sition ainsi que son peuple. Après un court séjour dans le Monténégro, le patriarche voulut profiter de ce que l'armée autrichienne venait d'occuper Nisch, pour se mettre sous sa protection et gagner ainsi plus sûrement la Hongrie. Escorté par les Monténégrins et les guerriers de toutes les tribus voisines, les Piperis, les Clémenti, les Koutchi et autres moins importantes, le patriarche traversa sans encombre la longue distance qui sépare Cettigné de Nisch (375 kilomètres). Au retour de cette expédition, les Monténégrins et leurs alliés, se laissant aller aux habitudes de déprédations qu'une longue et cruelle guerre, ainsi que les procédés des Ottomans à leur égard, leur avaient fait contracter, se permirent de piller quelques villages du district de Bivor et d'enlever toutes les jeunes filles musulmanes, dont ils firent leurs épouses [1].

Sans doute pour venger cet affront, le pacha de Scutari, Hoda Verdi Mahmoudbegovitch, attaqua la tribu des Koutchi avec une armée de quinze mille hommes; il s'empara de Médun sans difficulté et s'avança vers Urbica; mais les Monténégrins, qui entendaient secourir leurs alliés, se portaient déjà à sa rencontre sous la conduite du voyvode Savitch.

Selon la tactique habituelle des Monténégrins lorsqu'ils attaquaient les Ottomans toujours supérieurs en nombre, Savitch les surprit par trois côtés différents, afin de suppléer au manque de soldats, par une attaque rapide et concentrique. Les voyvodes Ilia Drekalovitch et Georges Jovacitch tombèrent, par la droite et la gauche, sur les Turcs, pendant que Savitch dirigeait une troisième colonne sur leur ligne de communication.

La lutte fut chaude, Jovacitch fut tué à l'assaut de la position ennemie et, malgré des pertes considérables, les Monténégrins mirent les troupes du bey en fuite vers Orlova Stifena. Le lendemain de la bataille, les deux fils du pacha et soixante-dix soldats, vivement pressés par les Monténégrins, s'enfermèrent dans une grange du village de Rasovitch; Savitch les somme de se rendre, les Infidèles acceptent et

1. Andřitch, *op. cit.*, p. 37; — Milutinovitch, p. 30; — Vassili Petrovitch.

demandent qu'on leur envoie un parlementaire pour discuter les conditions de leur capitulation. Savitch, en personne, s'avance vers la maison; mais les Turcs le tuent pendant la discussion. Alors ses compagnons indignés mettent le feu à la grange et brûlent vifs tous les Ottomans qui s'y trouvent [1]. Cette expédition manquée coûta cinq cents hommes et ses deux fils au pacha de Scutari (1739).

Aussitôt après cet incident, le vladika partit pour la Russie, afin de rendre hommage à la tzarine Élisabeth et solliciter le paiement du subside promis par Pierre le Grand; cette démarche de l'évêque s'explique parce que, dans les conditions de l'alliance entre la Tsernagore et la Russie, il avait été stipulé que le métropolite viendrait de temps à autre à Saint-Pétersbourg chercher lui-même l'arriéré de subside.

L'impératrice reçut le vladika d'une manière flatteuse et, par un rescrit daté de Moscou le 10 mai 1744, accorda 3,000 roubles pour les églises du Monténégro, en souvenir des Monténégrins qui avaient combattu sous le règne de Pierre le Grand, plus 1,000 roubles pour les frais de voyage du vladika. A son retour, Sava se rendit à Berlin, où le grand Frédéric avait manifesté le désir de le voir. Leur rencontre fut courtoise et, en souvenir de ce passage dans sa capitale, le roi de Prusse remit au vladika une croix d'or qu'on voit encore aujourd'hui à Cettigné [2].

Revenu dans la principauté, le vladika posa les fondations du cloître de Stanjevitch, situé sur le territoire vénitien de Budua, actuellement appartenant à l'Autriche et rendu célèbre par la surprise des insurgés bosniens dans la nuit du 21 au 22 octobre 1862 [3]. Fatigué du pouvoir et ne se reconnaissant point les qualités de fermeté et d'intelligence requises par la situation, Sava choisit, avec l'assentiment de la skouptchina, son neveu Basile comme coadjuteur et comme successeur éventuel. Mais le patriarche Athanase II réclama ce dernier

1. Cet épisode a été raconté autrement et représenté comme une infamie des Monténégrins; nous sommes heureux de rétablir la vérité d'après Andritch, *op. cit.*, p. 38.

2. Spiridion Gopcevitch, *op. cit.*, p. 13.

3. Id., *op. cit.*, p. 14.

pour servir auprès de sa personne, et Basile dut se rendre à Ipek.

Mécontent de cet ordre du patriarche, le peuple exigea le retour du jeune coadjuteur et envoya le voyvode Drekalovitch porter au patriarche une lettre dans ce sens. Pour ne point mécontenter les fidèles Monténégrins, Athanase permit à Basile de partir et, comme témoignage de son estime, le nomma, par lettres patentes datées de Belgrade le 22 août 1750, exarque du saint trône serbe.

Le titre d'exarque n'était accordé, dans les premiers siècles qui suivirent la fondation de l'Église orthodoxe grecque, qu'au métropolite d'une église nationale, trop peu considérable pour être érigée en patriarcat et cependant assez importante pour se gouverner absolument seule. L'exarque ne reconnaissait au patriarche qu'une suprématie purement honorifique. A l'époque de la conquête ottomane le titre d'exarque disparut et en le rétablissant au profit du métropolite de Cettigné, Basile, le patriarche serbe, reconnaît explicitement l'indépendance spirituelle du Monténégro en même temps que son indépendance temporelle. Le prestige considérable dont jouissaient déjà les premiers vladikas s'accrut considérablement du chef de cette nouvelle dignité.

LE VLADIKA BASILE II (1750-1766).

Esprit éclairé, intelligence supérieure, le vladika Basile essaya de civiliser son peuple et de mettre un peu d'unité dans l'administration des affaires intérieures et, par dessus tout de réprimer les désordres fréquents et les querelles des knèzes entre eux. Pour atteindre ce but, il nomma Stano Radonitch Niégosch, comme gouverneur civil à la place de la famille Vukotitch de Tchévo, qui occupait ce poste depuis longtemps, et se mit à l'œuvre résolument pour organiser l'administration. Une attaque des Turcs lui rappela que pour la principauté il ne s'agissait pas encore de se civiliser, mais de vivre.

CAMPAGNE DE 1750.

Le jeune pacha de Bosnie eut la fantaisie de réclamer en 1750 un impôt, qui n'avait jamais été payé; les Monténégrins, indignés de tant d'audace, lui offrirent des pierres. Furieux, le pacha mit trente mille hommes sur pied et vint camper à Ubla, menaçant le nord du Monténégro.

Quinze cents soldats sont établis en face d'eux à Stratzer et Nikac Tomanovitch forme un projet qui rappelle celui de Nisus et Euryale de l'*Énéide :* il choisit quarante compagnons décidés à mourir avec lui et leur propose d'aller assassiner le pacha au milieu de son camp.

Les knèzes Thomas Jutkovitch et Stanko de Predis sont du nombre et font avec eux le serment de s'aider les uns les autres et de combattre jusqu'au dernier souffle. Ils partent et se présentent aux Turcs comme résolus à faire leur soumission. La chose était trop rare pour que le pacha ne voulût point les voir, et il les reçoit entouré de tout son état-major. Soudain, à un signal de Nikac, les fusils, qu'on n'a pas pris la précaution de leur enlever, sont mis en joue rapidement et une salve salue le pacha, qui tombe blessé ainsi que huit agas. Une lutte homérique a lieu, les Monténégrins essayent de se faire jour au travers de la masse des Turcs accourus de tous les côtés du camp : les deux knèzes et trente-quatre soldats succombent et, après des prodiges de valeur surhumaine, Nikac Tomanovitch, atteint de huit blessures, ramène six de ses compagnons au camp monténégrin.

La tradition donne à ce brave le nom de second Milosch Obilitch [1]. Profitant du désordre qui règne parmi les Turcs, à la suite de cette échauffourée, le voyvode Djikov les attaque, les met en déroute, s'empare de leur camp et de leurs bagages.

Guéri de sa blessure, le pacha [2] reparaît avec des renforts

1. Cité par Andritch, *op. cit.*, p. 39. Milosch Obilitch est un Serbe qui poignarda le sultan Mourad le matin de la bataille de Kossowo, en 1389.

2. On ne sait pas au juste quel nom portait ce pacha; Andritch le nomme Céhaja.

considérables, qui portent son armée à quarante-cinq mille hommes et cerne la petite bourgade d'Onogost. Les habitants se défendent avec ardeur, en attendant que l'armée de Basile vienne les secourir; mais, au bout de quinze jours, ils manquent de poudre et sont obligés d'abandonner leurs foyers aux Ottomans.

Le manque de munitions était, d'ailleurs, général dans la principauté et le grand Conseil de Venise, désireux de ne pas indisposer les Ottomans, a défendu, sous peine de mort, d'introduire de la poudre dans le Monténégro.

Que vont devenir les Monténégrins impuissants à se défendre contre Céhaja? Par bonheur, un patriote de Risano, dont l'histoire n'a point conservé le nom, leur fit passer secrètement quelques milliers de cartouches. Elles sont reçues comme la manne céleste et,sans perdre un instant, les guerriers tombent à l'improviste sur le camp des Turcs qui, confiants dans le manque de munitions de leurs ennemis, ne se gardent pas suffisamment. Blessé une seconde fois, le pacha de Bosnie s'enfuit en Herzégovine avec ses troupes démoralisées (15 novembre 1750).

Basile profita du calme qui suivit cette victoire de ses soldats pour accomplir le traditionnel voyage en Russie et alla porter aux pieds de la tzarine Élisabeth les doléances des Monténégrins et du patriarche d'Ipek sur les misères de la religion orthodoxe et la pauvreté de ses temples. L'impératrice, touchée des récits de l'évêque, lui donna 5,000 roubles pour le subside de 1743 à 1745 et 3,000 roubles pour les églises et ses frais de voyage; elle y joignit des vêtements sacerdotaux et des livres pieux d'une grande valeur. Avant de quitter Moscou, le 8 mai 1753, le vladika remit au vice-chancelier Michel Voronzow une petite histoire du Monténégro dont il était l'auteur et qui fut imprimée à Moscou le 10 mars 1754. Cet ouvrage est le premier essai de l'histoire monténégrine écrit par un Monténégrin et nous avons eu l'occasion de le citer dans ce livre sous le nom de Vassili Petrovitch, *Istorija Crnoj Gore*.

A cette époque, se déroula sur la frontière monténégrine un drame qui dépeint si admirablement les mœurs de l'époque,

que nous ne pouvons le passer sous silence. Le fameux héros Nikac Tomanovitch de Rovina (celui qui avait accompli, en 1750, dans le camp du pacha de Bosnie, l'étonnant exploit que l'on sait) s'était endormi en faisant paître son troupeau. Un certain rénégat de Niksitch, nommé Jaksar Bahitch, passe dans la vallée et l'assaille pendant son sommeil; blessé à mort, le vieux guerrier lutte contre son agresseur et le tue d'un coup de carabine. Or, les trois frères Spahitch, témoins de cette sauvage agression, au lieu de se porter au secours de leur camarade, se sont enfuis. On les condamne à la dégradation, leurs biens sont partagés et ils sont ignominieusement chassés du pays par les femmes et les enfants [1].

CAMPAGNE DE 1756.

Le sultan, prévoyant que jamais il ne pourrait s'emparer du Monténégro par la force des armes et pour mettre un terme aux fréquentes incursions que les montagnards faisaient sur le territoire ottoman, essaya de traiter définitivement d'une paix durable avec eux, moyennant quelques concessions réciproques. La Porte respecterait la principauté et s'engagerait à ne jamais y porter la guerre; mais, en échange, le vladika rendrait hommage au sultan et paierait un tribut absolument insignifiant et seulement pour la forme. Quelles que douces que fussent ces conditions, qui auraient permis aux Monténégrins de vivre en paix, ils les rejetèrent avec dédain, ne voulant rendre hommage qu'au tzar de Russie et préférant la guerre perpétuelle à une marque de vasselage, si légère fût-elle.

Mécontent de voir ses propositions repoussées, Othman III, enjoint au pacha de Bosnie et au vizir de Scutari d'envahir le Monténégro, par le nord et le sud à la fois, avec quatre-vingt mille hommes.

Au lieu de les attendre derrière ses retranchements, le gouverneur Stanislas Radonitch, commandant des troupes

1. Rapporté par Andritch, *op. cit.*, p. 40.

monténégrines, les attaqua en avant de leur camp dans la Bjelopavlitchka, forte position dont ils s'étaient emparés quelques jours auparavant.

L'attaque eut lieu le 26 novembre à l'aube et, le soir, Radonitch les rejeta dans leurs lignes, après leur avoir fait subir des pertes importantes. Décidé à les déloger, Radonitch ordonne l'assaut le 29; mais ses troupes sont repoussés par les Ottomans. Pendant quatre jours les combattants se reposent et, le 3 décembre, l'attaque recommence avec une nouvelle ardeur aux premières lueurs du jour. On se battit avec rage jusqu'au soir, puis pendant toute la nuit au milieu de l'obscurité, sans obtenir de résultat : les Turcs ne voulaient point céder, les Monténégrins ne prétendaient pas s'avouer vaincus. Le manque de pain et de poudre mit fin au combat et Radonitch resta en observation devant le camp ennemi, tandis que des partisans allaient à la recherche des vivres et des munitions.

Enfin, le 6 décembre, un mouvement hardi des Monténégrins sur les derrières des Turcs mit ceux-ci en danger; le pacha de Bosnie, craignant d'être forcé, leva le camp à la faveur de l'obscurité et battit en retraite. Radonitch le poursuivit l'épée dans les reins et le ramena vivement sur la basse Zenta. De leur propre aveu, les Ottomans perdirent quarante mille hommes dans cette campagne de douze jours; nous ignorons le chiffre des pertes monténégrines, mais elles durent être cruelles.

Le manque d'argent obligea, deux ans après, le vladika d'aller en Russie solliciter le paiement du subside annuel resté en retard; il revint de Moscou, comblé de bienfaits par Élisabeth, qui lui donna personnellement 1,000 ducats et son portrait [1]. Pour instruire ses sujets dans l'art de la guerre et perfectionner ainsi la défense nationale, le vladika confia à l'école militaire de Saint-Pétersbourg, quinze jeunes gens appartenant aux principales familles et destinés à commander plus tard les troupes monténégrines (1758).

Après sept années de calme, Basile se rendit, pour la troisième fois à la cour de Russie, porter ses hommages à l'im-

1. Andritch, *op. cit.*, p. 40, et Médakovitch, p. 50.

pératrice Catherine II, qui venait de monter sur le trône, lui réclamer les subsides convenus et solliciter des secours destinés à fonder des écoles, dont la population monténégrine était privée. L'ignorance était telle qu'au dire des voyageurs, personne ne savait écrire, sauf le vladika et ses principaux officiers. Évidemment, cela est exagéré; toutefois l'instruction était totalement négligée, et le vladika Basile, esprit élevé et plein d'érudition [1], souffrait cruellement de cet état de choses.

Admirablement reçu par la fameuse impératrice, Basile s'apprêtait à retourner dans ses États, lorsqu'il tomba gravement malade et expira à Saint-Pétersbourg, le 10 mars 1766, entre les bras de son petit neveu Pierre, celui qui devait être le grand vladika saint Pierre.

Son corps fut enterré avec des honneurs royaux dans la crypte du monastère de Saint-Alexandre-Newski.

SECOND RÈGNE DU VLADIKA SAVA II PETROVITCH (1766-1782).

Sortant du couvent de Stanjevitch, où il se livrait depuis seize ans aux contemplations et aux exercices de piété, le vieux vladika Sava Petrovitch remonta sur le trône bien à contre cœur, car le jeune Pierre n'avait pas l'âge requis pour être prêtre. Son premier soin fut de communiquer à son peuple l'ukase de Catherine II dans lequel cette souveraine exposait aux Monténégrins les événements survenus pendant le séjour de Basile à sa cour et leur donnait 1,000 roubles pour les années 1761, 1762 et 1764 à 1767; plus une couronne d'or ornée de brillants et une riche image représentant le Christ rédempteur. Elle affirme en termes touchants son amitié et sa bienveillance pour le Monténégro, engage le peuple à se conduire aussi bien que par le passé, donne des conseils aux

1. Il avait fait ses études à Vienne et à Trieste.

knèzes et termine en recommandant à ses propres sujets d'entourer d'égards la suite du vladika défunt [1], et particulièrement le jeune Pierre Petrovitch.

Cet enfant, qui alors pleurait la mort récente de son père, avait fait une impression profonde sur le chapelain de la cour de Russie, Platon, par la précocité de son intelligence et la grâce de ses manières; cet ecclésiastique devina en lui un homme plein d'avenir, s'intéressa à son sort et obtint du grand duc Paul de faire élever le jeune Pierre à la cour. Grâce à l'instruction soignée qu'il y reçut, le futur grand vladika fit de rapides progrès et devint apte au rôle prépondérant qu'il était appelé à jouer dans le Monténégro.

On se souvient qu'en 1737 le patriarche d'Ipek, Arsène III, avait fuit dans la Tsernagore, puis de là en Hongrie : cette fuite eut de graves conséquences pour les chrétiens orthodoxes de la péninsule Balkanique. A l'instigation du patriarche grec de Constantinople, les Ottomans cherchèrent de nouvelles querelles aux successeurs d'Arsène et, après une longue lutte et de nombreuses intrigues, amenèrent le patriarche d'Ipek, Basile Ivanovitch, à se démettre de ses fonctions en 1765. Arsène V qui lui succéda ne fut pas plus heureux et, au bout de deux ans de résistance, les Ottomans lui rendirent la vie impossible à Ipek et, comme son prédécesseur, il abdiqua sa haute dignité.

Les Grecs avaient atteint leur but, le patriarcat d'Ipek était vacant et les Slaves de Serbie, de Bosnie et du Monténégro, privés de leur chef supérieur ecclésiastique. Pour compléter son œuvre de destruction le saint Synode de Constantinople publia une bulle, par laquelle le patriarchat d'Ipek était définitivement supprimé et Arsène V se retira dans le monastère de Bertchéla, après avoir signé la lettre suivante :

« Par la présente abdication consentie librement et sans violence, moi, je déclare que, à raison de l'impossibilité dans

1. Ukase du 5 juillet 1766, tous ces ukases sont cités *in extenso* dans Andritch; mais ils surchargeraient inutilement cet ouvrage, car ils ne sont pas d'un intérêt puissant quant à leur forme et nous avons à cœur d'être avant tout simple et bref.

laquelle je me trouve de pourvoir aux besoins de l'archevêché d'Achrida, du prétexte que l'existence même de cet archevêché fournit aux mal intentionnés pour persécuter les métropolites relevant d'Achrida, ainsi que les pauvres Rayas, de la nécessité de mettre un terme à l'existence de ce siège pour tirer les chrétiens qui en dépendent d'une situation désespérée,

« Par ses motifs : je fais abdication volontaire et me désiste de l'archevêché d'Achrida, etc. La présente abdication est libre et volontaire.

« Le 16 janvier 1767.

« Arsène d'Achrida,
« *Patriarche d'Ipek.* »

Le patriarcat d'Ipek fut réuni au patriarcat œcuménique de Constantinople par suite de cette abdication ; mais les évêques slaves de Belgrade, Strounitza, Prespa, Pélagonia, Debrakhora et Velissa, qui dépendaient de l'archevêché d'Achrida, refusèrent de se soumettre. Dans cette situation l'ancien patriarche Basile, qui depuis son abdication de 1765 vivait retiré à Ipek, s'enfuit à Cettigné et délégua au vladika Sava tous les droits et privilèges dont jouissaient les patriarches d'Ipek. Cette nouvelle dignité du métropolite de Monténégro, s'ajoutant à celle d'exarque du saint trône serbe, à lui conférée en 1750, rehaussa encore l'autorité dont il jouissait dans son pays et son prestige aux yeux de tous les Slaves du Sud. Le vieux Sava s'apprêtait à terminer en paix sa longue carrière, lorsqu'un incident étrange vint lui susciter de nouvelles difficultés et une longue suite de misères.

Ceci demande quelques explications préalables et nous ramène à l'histoire de Russie.

Lorsque Catherine II fit assassiner son faible époux Pierre III, en 1762, les populations russes, vivement impressionnées par ce drame horrible et profondément indignées, se refusèrent pendant longtemps à croire à la mort du tzar, et, bien que son corps eut été exposé en public pendant plusieurs jours de suite, s'attendaient toujours à le voir reparaître au milieu d'eux. Plusieurs aventuriers exploitèrent ces senti-

ments de crédulité du bas peuple et se donnèrent pour le tzar Pierre III; ils finirent invariablement par être convaincus d'imposture et périrent sur l'échafaud [1]. Que ces imposteurs se soient produits sur le sol de la Russie, c'est assez naturel, mais que l'un d'eux ait eu l'idée d'affirmer dans le Monténégro sa prétention d'être l'époux de Catherine, voilà qui est original et extrêmement curieux.

Différentes versions ont été publiées au sujet de cet aventurier connu sous le nom de Stéphan Mali, en serbe : Étienne le Petit; elles diffèrent beaucoup entre elles [2]. Heureusement, nous avons pu retrouver un petit opuscule intitulé « *Stiéfan Mali, ou Étienne le Petit,* le pseudo Pierre III empereur de Russie », qui parut dans le grand duché de Monténégro en 1767, 1768 et 1769; notes historiques par un officier général, qui a servi dans l'armée de l'empereur Stéphan Mali, l'année 1768 et jusqu'à sa mort, survenue le 25 août 1769; imprimé à Mangalor, forteresse du nabab Hayder Ali, sur la côte de Malabar en 1784, avec un portrait d'Étienne Mali. Cet ouvrage, écrit par un contemporain d'Étienne, témoin oculaire, nous a semblé se rapprocher de la vérité et nous n'hésitons point à le citer. Il débute par une description très originale du Monténégro : les mœurs, les usages, le pays, le caractère des habitants tout y est passé en revue, et bien que l'auteur exalte la vertu et la fidélité des femmes monténégrines, il n'est pas tendre pour leurs époux, qu'il traite de pillards, de bandits de grands chemins, d'une ignorance absolue et d'une cruauté sans pareille. L'auteur anonyme oublie d'ajouter que ce sont les Turcs qui les ont rendus ainsi, par suite de leurs longues et sanglantes guerres.

Passant ensuite à Étienne le Petit, il ne dit rien de son origine et le présente au lecteur comme un homme « exerçant la profession de médecin à Budua, comme étant la plus propre

1. Entre autres un cordonnier de Varonitz en 1767, un déserteur nommé Tchernicheff, en 1770, deux autres en 1772.

2. Costera, *Histoire de Catherine II*, et Lavallée, *Histoire de l'Empire ottoman;* Lenormand, *Turcs et Monténégrins*, parlent de cet aventurier d'une façon différente.

à favoriser ses visées ambitieuses et à en imposer aux populations; né avec un génie inventeur et un esprit qui ne s'étonnait de rien, il possédait une très belle figure et des richesses qu'il faisait répandre parmi ces peuplades sanguinaires et plongées, depuis nombre de siècles, dans les ténèbres de l'ignorance; il crut pouvoir s'annoncer pour le tzar Pierre III, bien qu'il lui ressemblât fort peu : le tzar était de haute stature, Étienne, au contraire, était de petite taille, mais admirablement proportionné; ses yeux étaient vifs et beaux; il parlait plusieurs langues avec grâce et facilité, notamment le slavon, le grec et l'italien. Il prenait des précautions de peur d'être reconnu et tenait toujours son bonnet abaissé sur ses yeux ».

Quels que fussent les expédients auxquels avait eu recours Étienne Mali pour capter la confiance des Monténégrins, nous devons constater que ses progrès furent fort rapides. Il finit par leur persuader qu'il était réellement le tzar Pierre III, et malgré les efforts du vladika Sava, qui avait connu personnellement le tzar défunt, l'imposteur occupa bientôt une grande situation dans le pays. L'imagination des montagnards, si portée au merveilleux, leur joie de posséder parmi eux un empereur russe, qui se présentait non pas comme un conquérant désireux de les asservir à la couronne de Russie, mais comme un prince national décidé à les conduire dans la voie de la gloire et de la grandeur et à relever le trône de Serbie à leur profit, tous ces sentiments, difficiles à analyser et encore moins à expliquer, poussèrent les knèzes à acclamer Étienne Mali et à le porter au pouvoir suprême, sans examiner tout ce que sa légende avait d'invraisemblable..

Le patriarche d'Ipek, Basile, qui vint alors chercher un refuge dans la principauté, par un aveuglement impardonnable appuya la cause d'Étienne Mali et lui envoya un magnifique cheval. Ce cadeau mit le comble à la fortune de l'aventurier, et il se considéra désormais comme le souverain maître du Monténégro. Témoin ce naïf manifeste qu'il adressa aux populations, au mois de septembre 1767, et leur communiqua par l'intermédiaire du célèbre Basile Markovitch, voyvode de Monténégro, grand dignitaire et secrétaire du vladika Sava Petrovitch :

« Étienne Mali, ou le Petit, qui en peu de temps deviendra

grand, annonce que les pommes ne sont pas encore mûres, mais que dès qu'elles le seront, on les ouvrira et on trouvera dans leur intérieur des rubis, des diamants, des saphirs, des émeraudes, et qu'un chacun qui croira en moi, en pourra avoir autant qu'il le voudra. Paix et salut à ceux qui m'obéiront; les incrédules et les infidèles seront bientôt passés au fil de l'épée et jetés à la mer, qui n'attend que mes ordres pour les soulever et les engloutir tout vivants. »

Étienne trouva dans un certain Marko Tomanovitch, knèze du Maina, un instrument de toutes ses volontés. Cet homme qui, lors de son séjour à la cour de Russie, avait connu Pierre III, savait parfaitement qu'il était mort. Néanmoins, par ambition, il déclara que Mali était bien le tzar et, malgré les protestations du vladika, le peuple, placé entre les affirmations de Marko Tomanovitch et de l'archevêque d'Ipek et les dénégations de l'évêque Sava, crut les premiers et ne douta plus de la haute naissance d'Étienne Mali. L'évêque fut forcé de se retirer de nouveau dans le monastère de Stanjevitch, ne conserva que ses attributions ecclésiastiques et abandonna le pouvoir séculier à son compétiteur.

Étienne Mali gouverna comme il l'entendait et, s'il faut en croire la brochure que nous avons citée, nous devons reconnaître qu'il sut administrer sagement. D'abord, il réprima le brigandage d'une façon si complète, que cette plaie disparut entièrement de la principauté.

« Il en imposait tellement, ajoute l'auteur anonyme, qu'on pouvait laisser des bourses pleines d'or sur les chemins et sur les rochers, personne ne les prenait et si, par hasard, quelqu'un les ramassait, c'était pour les porter de suite au prince. Sa justice était terrible, rapide et sans appel, égale pour tous, et il faisait exécuter ses jugements par les offensés eux-mêmes. Ainsi, un frère ayant tué son frère, dans la Tsermnitchka Nahia, Mali oblige tous les habitants à poursuivre ce nouveau Caïn : on le découvre enfin dans une église, sanctuaire inviolable où il avait cherché un refuge. Malgré la sainteté du lieu, le prince en fait arracher le coupable, on le traine devant sa maison et là Etienne force le père et les frères de ce misérable à le pendre eux-mêmes à un arbre devant la porte. »

Malheureusement, les subsides de la cour de Russie, qui avaient été payés plus ou moins régulièrement depuis 1711, cessèrent complètement dès que Mali fut monté sur le trône. Privé de ces ressources et désirant continuer les largesses qui entretenaient sa popularité, l'usurpateur organisait des expéditions sur le territoire turc, suivies de razzias et de pillages en règle. Cette manière de s'enrichir rentrait trop dans les goûts des Monténégrins de cette époque pour leur être désagréable, ils bénissaient le gouvernement d'Étienne Mali et de tous côtés de nouveaux partisans se ralliaient à sa cause. Des partis de montagnards allaient, jusque sous les murs de Budua et d'Antivari, braver les Vénitiens qui étaient hostiles au pseudo Pierre III. Ces provocations du côté des Turcs et du côté des Vénitiens firent éclater l'orage qui s'amoncelait sur la tête d'Étienne : Stamboul et Venise s'unirent contre lui, décidés à faire cesser un état de chose préjudiciable à leurs intérêts et à arrêter les progrès effrayants de l'usurpateur, qui menaçait d'étendre sa domination sur l'Albanie et sur la Dalmatie.

CAMPAGNE DE 1768.

Venise fit de grands préparatifs en vue de cette expédition et dépensa énormément d'argent pour écraser le Monténégro ; elle aurait pu le dépenser plus intelligemment. En même temps, elle interdit l'introduction dans la principauté de poudre et de munitions de guerre, afin de paralyser la défense d'Étienne Mali. Puis, quand tout fut prêt, une flotte vénitienne débarqua autour de Budua une armée de quinze mille hommes sous le commandement du général Kropovitch [1]. Elle quitta le littoral et vint prendre position sur la frontière monténégrine dans la plaine de Grahovo (voir la carte).

De son côté, le sultan Moustapha III ordonna aux vizirs de Bosnie, d'Albanie et de Roumélie, de cerner avec cent vingt

1. D'après Andritch, *op. cit.*, p. 48. La brochure citée attribue le commandement des forces vénitiennes à un allemand nommé Charles de Virtsbourg.

mille hommes le Monténégro de trois côtés différents. Ses ordres furent ponctuellement exécutés et, dès les premiers jours de juin 1768, les Turcs occupaient les positions suivantes : l'armée bosnienne campait autour de Niksitch, au nord ; l'armée rouméliote tenait le cours de la rivière Sitnitza, vers Podgoritza, à l'est; l'armée albanaise, enfin, s'étendait autour de Plavnica dans la Nahia Tsermnitchka, au sud.

Pressé de quatre côtés, le Monténégro, complètement cerné, ne pouvait tarder à succomber ; voyons comment il se tira de ce mauvais pas.

Le vizir de Roumélie, avant d'ouvrir les hostilités, réclama la remise entre ses mains du pseudo Pierre III, cause de tout le mal, et du patriarche d'Ipek qui avait appuyé cet usurpateur. Les Monténégrins répondirent que le patriarche s'était enfui à l'étranger et qu'Étienne Mali avait disparu sans laisser de traces ; à l'appui de leur dire, ils amenèrent le cheval de bataille d'Étienne.

Le vizir ne les crut point et décida l'attaque générale et concentrique pour le jour de la Saint-Jean.

Les dix mille montagnards se défendirent héroïquement et, par des surprises et des embuscades, arrêtèrent la marche des alliés, évitant les combats, se bornant à les décimer dans une guerre de guerillas. Au bout de deux mois la poudre vint à manquer, et un paquet de cartouches se vendit couramment 1 ducat; malgré cela, les Monténégrins ne perdirent pas courage et prièrent le ciel de leur venir en aide.

L'intervention de la Providence se manifesta sous la forme d'une colonne turque, composée de soixante mules chargées de poudre, que cinq cents Monténégrins surprirent non loin de Lieskovac et s'approprièrent après avoir tué les soixante-quatorze convoyeurs ottomans.

Dès lors, les chances s'égalisaient, bien que dix mille hommes se défendissent contre cent trente mille ! Les Monténégrins prirent bravement l'offensive et attaquèrent avec toutes leurs forces réunies l'armée de Bosnie et celle de Roumélie qui s'étaient concentrées dans la Bielopavlitchka. Le mouvement offensif s'exécuta de la manière suivante : le 28 octobre, à

l'aube, le serdar [1] Petrovitch de Niégosch marcha sur Zalpitché, le voyvode Drago Bukovitch sur Vôinitch, tandis que le serdar Jovo Jiuraskovitch, posté au-dessus de Dos, couvrait le flanc des colonnes d'attaque. Debout sur un rocher du mont Lisatz, le jeune moine Pierre Petrovitch donna le signal du combat et pria pendant toute la durée de la bataille, pour attirer la bénédiction de Dieu sur les armées monténégrines.

L'élan fut irrésistible, tout plia devant les troupes chrétiennes et, délogés de leurs positions, les soixante mille hommes des vizirs de Bosnie et de Roumélie, pris de panique, s'enfuirent en désordre, laissant sur le champ de bataille quatre mille des leurs, trois mille chevaux, les bagages, un millier de tentes et celle des vizirs, trente forges de campagne et un immense matériel.

On les poursuivit l'épée dans les reins depuis Tchévo juqu'à Zagarech, et sur une longueur de cinq lieues, le sol fut jonché de leurs cadavres [2]. Les Monténégrins pleurèrent deux cent quinze tués et trois cents blessés [3].

Ramenant vivement ses guerriers en arrière, le futur vladika Pierre les porte à l'autre extrémité de la principauté et se trouve en face de l'armée du vizir d'Albanie, qui était campée dans la Tsermnitchka Nahia. Mais le 1er novembre un orage épouvantable éclate au-dessus du camp ottoman, et la foudre tombe sur le magasin à poudre qui saute, jettant le désordre parmi les troupes du vizir. Saisis de frayeur, elles se débandent, fuient en toute hâte et sont poursuivies par les Monténégrins, qui tuent un millier de janissaires.

Restait l'armée vénitienne, qui s'était retirée de Grahovo jusque dans la plaine de Budua, en apprenant le succès des Monténégrins, et avait établi son camp non loin de la mer et sous le feu protecteur de sa flotte ancrée à l'île Saint-Sava.

Pierre Petrovitch se porte de ce côté et prend sans tarder ses dispositions d'attaque. Mais un nouvel orage, aussi formi-

1. Chef militaire ou capitaine, commandait une nahia.

2. Les chants nationaux évaluent les pertes totales des Ottomans à vingt mille hommes.

3. Andritch, *op. cit.*, p. 49.

dable que celui du 1er novembre, éclate et la foudre met le feu aux parcs de munitions des Vénitiens. Une partie du camp saute en l'air et, profitant du trouble qui suit l'explosion, les Monténégrins se portent rapidement en avant et, au milieu des torrents de grêle et de la foudre qui éclate à tout instant, délogent les Vénitiens qui enclouent leurs canons et se réfugient dans les villes côtières, abandonnant toutes les richesses que contenait leur camp.

L'auteur anonyme que nous avons cité, ajoute que les Monténégrins firent rouler sur les pentes de la montagne des énormes quartiers de rocher qui portèrent la destruction dans les retranchements vénitiens et tuèrent un grand nombre de leurs soldats. Il conclut en disant que le général de la République mourut bientôt, à Padoue, de rage et de honte d'avoir été battu par un enfant de dix-huit ans et un chancelier qui ne savait pas lire. L'enfant dont il est question est sans aucun doute le jeune Pierre Petrovitch et le chancelier, ce Marko Tomanovitch, le collaborateur d'Étienne Mali, qui effectivement était d'une ignorance complète.

Quel rôle avait donc joué le pseudo Pierre III au cours de cette glorieuse campagne? et pourquoi ne conduisait-il point les troupes à l'ennemi, lui qui promettait d'anéantir les Ottomans et de rétablir l'ancien royaume serbe?

Pendant que les troupes monténégrines combattaient si bravement, Étienne Mali était occupé à construire des retranchements près d'Ostrog, pour couvrir la Bielopavlitchka, il s'enfuit à l'approche de l'ennemi et se réfugia dans le cloitre de Bertchéla, où le peuple le garda à vue. On ne comprend point la pusillanimité d'Étienne Mali en cette occasion et encore moins que ce manque de bravoure personnelle n'ait point poussé les Monténégrins à le chasser de la principauté.

Les Vénitiens se vengèrent de leur défaite en bannissant ou en punissant de la peine capitale un certain nombre de partisans d'Étienne Mali, qui habitaient les villes du littoral.

Ainsi se termina cette fameuse campagne de 1768, par le triomphe complet du Monténégro sur toutes les forces de l'empire ottoman et de Venise liguées contre lui. Étienne Mali se trouva consolidé sur le trône et il recueillit une large part

de la gloire nationale, bien qu'ayant peu contribué à défendre la principauté.

Mais si la Porte et Venise renonçaient à combattre le pseudo tzar, il n'en était pas même de Catherine de Russie ; elle aussi essaya de le faire disparaître de la scène politique, mais sans employer d'autres moyens que la persuasion. Dans ce but, elle envoya, en 1769, à Cettigné le prince Georges Dolgorouki demander la collaboration du Monténégro dans la campagne qu'elle préparait contre la Turquie, et en même temps s'efforcer d'éclairer le peuple sur le véritable caractère d'Étienne Mali. Arrivé le 6 août à Cettigné, le prince Dolgorouki donna lecture à l'assemblée du message de la tzarine dont voici la substance : « Nous voulons secourir les chrétiens opprimés par les Ottomans, car leurs malheurs nous ont profondément touchés; nous faisons donc appel à tous les Slaves et particulièrement au Monténégro, le plus brave peuple de la Péninsule. La Porte a rompu les traités sous prétexte que nous avons voulu établir la religion orthodoxe en Pologne. Notre armée est sur la frontière ottomane prête à l'attaque. Le droit est de notre côté, vous avez une occasion propice de vous venger des Ottomans. Le succès dépend de vous, poussez jusqu'à Constantinople même, le Très-Haut vous guidera; nous vous promettons appui et secours, nous vous donnerons un général intrépide, savant et distingué par ses services.

« Nous vous promettons de vous reconnaître comme des amis fidèles de notre empire, nous ne vous laisserons pas exclure du traité de paix et vous obtiendrez des garanties suffisantes.

« Donné à Saint-Pétersbourg le 29 janvier 1769, et signé comte N. Panin et prince A. Galitzin. »

Cette appel au courage des Monténégrins réveilla leurs ardeurs belliqueuses, et bien qu'un an à peine les séparât de leurs récentes victoires, ils se déclarèrent prêts à seconder l'impératrice. Passant ensuite au second objet de sa mission le prince russe déclara qu'Étienne Mali était un aventurier et que lui-même Dolgorouki avait vu le cadavre du tzar Pierre III sur son lit de mort. Par une étrange contradiction, les Monténégrins le crurent et remirent entre ses mains Étienne Mali, qui fut, séance tenante, enfermé dans la maison qu'occu-

pait l'envoyé de Catherine, seulement on le relégua dans une chambre située au premier étage, et le rusé coquin, se mettant à la fenêtre, s'écria : « Vous voyez bien que je suis réellement le tzar, puisque l'envoyé russe me place au-dessus de lui. » Le peuple, trompé par cette grossière explication, le crut, l'acclama de nouveau comme son chef et l'arracha aux mains de Dolgorouki.

Après un séjour de deux mois, le prince quitta la Tsernagore, sans avoir pu ébranler la situation d'Étienne Mali dont l'autorité resta aussi complète que par le passé. Les armes et les munitions laissées par l'ambassadeur russe permirent d'organiser les troupes monténégrines sur un pied plus redoutable ; mais, habilement dissuadées par Étienne, elles ne prirent point part à la campagne que les Russes firent de 1769 à 1774 contre les Ottomans et dans laquelle Catherine remporta d'éclatants succès et finit par conclure la paix de Koutchouk Kairnady, par laquelle elle obtint le libre passage par les Dardanelles et la Crimée tout entière.

Au lieu de courir au-devant d'aventures dangereuses pour le compte de la Russie, Étienne tourna l'activité de ses sujets vers les travaux plus utiles que réclamait la situation intérieure de la principauté. Le défaut de routes se faisait vivement sentir et il commença les travaux préparatoires d'une voie de communication au travers de la Tsermnitchka Nahia. Un jour de 1770 qu'il surveillait la pose d'une mine destinée à faire sauter des rochers, celle-ci fit explosion prématurément et le prince fut lancé contre le sol et criblé de fragments de rochers ; quand on le releva, on s'aperçut qu'il portait soixante-deux blessures et avait perdu la vue.

Ce coup de mine malencontreux abattit cet homme dont ni la Russie, ni la Turquie, ni Venise, ni le vladika n'avait pu entamer la puissance, et, désormais incapable de régner, il se retira dans le monastère de Bertchéla et y passa sa vie à boire du vin et à faire bonne chère, car il était, paraît-il, très friand des plaisirs de la table [1]. Le vladika Sava quitta incon-

1. Andritch, *op. cit.*, p. 52. La brochure anonyme donne quelques détails sur l'existence d'Étienne Mali, sur sa mort ainsi que sur le

tinent sa retraite de Stanjevitch et reprit, pour la troisième fois, le pouvoir, comme si rien ne s'était passé.

Le malheureux Étienne Mali ne survécut pas longtemps à son accident. En 1774, un Grec de Morée, nommé Stanko Clasomugna, reçut quinze bourses d'or du pacha Kara Mahmoud de Scutari pour le débarrasser de l'ancien usurpateur. Ce traître vint au couvent et se donna comme un joueur de lyre poursuivi et traqué par les Turcs. Mali le reçut et prit un plaisir extrême à entendre les sons de sa lyre dont il jouait à merveille; il lui donna des fruits, du vin et bientôt ne put plus se passer de son ménestrel. Un soir, le 25 août 1774, le Grec parvint à éloigner les personnes de la suite de Mali et se trouva seul avec lui. L'aveugle le prie de chanter et s'endort bientôt; alors Stanko le tue d'un coup de hache, lui tranche la tête et court la porter au pacha de Scutari. Les restes mortels d'Étienne furent enterrés dans l'église de Tsermnitchka. Marko, son secrétaire, ne voulut point croire à la mort de son maître, les preuves les plus convaincantes ne purent affaiblir sa croyance, et il parcourut pendant longtemps le Monténégro, annonçant à tous le retour prochain d'Étienne Mali, qui était allé faire un long voyage en Russie [1].

Grâce à la sagesse des Monténégrins et aux difficultés que les Ottomans rencontrèrent au cours de leurs guerres contre Catherine II, une paix de vingt ans suivit la brillante campagne de 1768, car nous ne pouvons donner le nom de guerre à l'entréprise des Vénitiens contre le cloître fortifié de Stanjévitch, en 1774.

Le général de brigade Rado Maina forma le projet, on ne sait à l'instigation de qui, de s'emparer du vladika Sava, qui se trouvait alors dans ce monastère et vint avec sept cents hommes le cerner pendant la nuit à l'improviste; mais les moines qui, au Monténégro, sont en même temps des soldats joints aux gardes habituels du couvent, se défendirent brave-

second Étienne, qui parut plus tard et voulut aussi se faire passer pour Étienne Mali.

1. Mali avait régné trois ans et avait vécu quatre ans aveugle dans le couvent de Bertchéla; il mourut à trente-cinq ans.

ment, soutinrent un siège en règle et repoussèrent les agresseurs avec des pertes sérieuses. Les procédés de Venise, en cette occurrence, étaient dignes de ceux des Ottomans et soulevèrent une réprobation générale [1].

Bien que le vieux vladika Sava détînt encore nominalement le pouvoir, son petit-neveu, l'archimandrite Pierre Petrovitch Niégosch, que nous avons déjà eu maintes fois l'occasion de présenter au lecteur, gouvernait réellement la principauté depuis 1775, en qualité de coadjuteur.

Son premier acte politique fut le traditionnel voyage à Saint-Pétersbourg. Le gouverneur civil, Ivan Radonitch, le serdar Ivan Petrovitch Niégosch et une quinzaine de knèzes de distinction, accompagnaient le jeune archimandrite. Il se rendit d'abord à Vienne où l'impératrice Marie Thérèse, qui connaissait par ouï dire les prouesses des Monténégrins, lui réserva un accueil cordial et le combla de témoignages de faveur; de là, Pierre passa en Russie, mais y rencontra une réception toute différente. On lui fit attendre une audience pendant sept mois et il retourna à Cettigné sans avoir vu Catherine II et sans avoir rien obtenu du gouvernement de Saint-Pétersbourg. A quoi faut-il attribuer cette attitude de la tzarine, si différente de celle qu'elle-même et ses prédécesseurs avaient jusque-là montrée envers les vladikas?

Andritch et Médakovitch l'attribuent aux intrigues du chevalier comte Potemkin avec un général serbe du nom de Zoritch. Or, comme l'archimandrite Pierre était en excellents termes avec ce dernier, la tzarine le crut complice de leurs intrigues.

Nous pensons aussi que, froissée de ce que les Monténégrins n'avaient point collaboré à la campagne des Russes en 1769, elle voulut témoigner sa mauvaise volonté à Pierre, l'instigateur de cette prudente réserve du Monténégro. Enfin, la conduite gracieuse de Marie-Thérèse, sa rivale et son ennemie, envers les envoyés monténégrins, mit le comble à la colère de Catherine : elle abandonna la principauté à son sort, ne voulut plus s'en occuper du moment que l'Autriche s'érigeait en pro-

1. Andritch, *op. cit.*, p. 52.

tectrice. C'est nécessairement ce qui arriva et l'impératrice d'Autriche saisit avec empressement les dispositions dans lesquelles se trouvait Pierre à son retour de Russie, elle envoya auprès du gouverneur civil Radonitch un certain Markovitch, pour lui exprimer ses sentiments d'amitié et lui dire combien elle désirait conclure une alliance offensive et défensive avec le Monténégro.

Radonitch qui, lors de son passage à Vienne, avait déjà discuté la question avec le baron Pinter, présenta donc un projet de traité [1], qui fut ratifié sans difficultés par l'impératrice, qui, en outre, offrit de riches présents aux chefs monténégrins.

Cette tentative d'évolution de la politique monténégrine et ce rapprochement avec la cour de Vienne n'eurent point de suites; la mort de Marie-Thérèse, survenue en 1780, et l'accession au trône de Joseph II ne permirent point au régent Rado-

1. A titre purement documentaire, nous reproduisons les articles de ce projet :

1° Quiconque est ennemi de l'Autriche, sera regardé comme ennemi du Monténégro ;

2° Le Monténégro conservera son autonomie et son indépendance, il nommera ses tribunaux et ses employés lui-même;

3° Les Monténégrins ne paieront aucun impôt à l'Autriche ;

4° Si les Turcs sont chassés de Serbie, le Monténégro recevra toute la vallée de la Zeta, les forteresses de Podgoritza, Zabliak, Sputch, tout le pays compris entre le lac de Scutari et la mer sur les rives de la Boyana;

5° Les Monténégrins pourront accueillir chez eux tous les Serbes qui le voudront ;

6° Les Monténégrins pourront frapper leur monnaie nationale;

7° Le gouverneur, les knèzes et les capitaines, recevront une solde de l'Autriche;

8° Ils entretiendront un corps de trois cents soldats autrichiens, qui empêcheront le peuple d'attaquer les Turcs sans motif;

9° Si l'Autriche fait la guerre à la Porte, elle enverra dans la principauté des armes et des munitions de guerre ;

10° Quand l'Autriche fera la paix avec le sultan, le Monténégro sera compris dans les négociations ;

11° Si l'Autriche fait la guerre à d'autres peuples, les Monténégrins l'aideront s'ils le veulent. Dans ce cas leurs officiers seront nationaux et soldés par l'empire et les troupes ne seront pas incorporées dans les régiments, mais combattront selon leurs usages.

nitch de continuer ses pourparlers et de l'alliance offensive et défensive il ne fut jamais plus question, car le cabinet de Saint-Pétersbourg ouvrit les yeux et, craignant de perdre son ascendant sur le Monténégro, au profit de l'Autriche, s'empressa de renouer des relations amicales avec le vladika.

Quelques auteurs placent à la suite de cet incident, un second voyage de l'archimandrite Pierre en Russie, au cours duquel il aurait été comblé de faveurs par Catherine et aurait reçu le cordon de Saint-Alexandre-Newski en signe de réconciliation. Mais nous ne trouvons point trace de ce voyage dans Andritch ni dans Gopcevitch. On l'a sans doute confondu avec le voyage que fit Pierre en 1785, trois ans plus tard, lorsqu'il devint évêque souverain.

Sur ces entrefaites, le vieux vladika Sava II s'éteignit après avoir régné trente et un ans, tantôt seul, tantôt avec Basile et Pierre Petrovitch comme coadjuteurs, tantôt enfin de concert avec Étienne Mali.

CHAPITRE IV

LE GRAND VLADIKA SAINT PIERRE (1782-1830).

Nous voici arrivé à l'époque décisive de l'histoire monténégrine. Sous le règne du vladika Pierre Petrovitch Niégosch, surnommé le grand vladika saint Pierre par les nationaux, le Monténégro va faire un immense pas en avant dans la voie de la civilisation; son indépendance sera reconnue d'une manière non équivoque par la Turquie, il l'affirmera nettement en face des puissances étrangères. Ce règne de quarante-huit ans est le plus long de l'histoire de la Tsernagore et l'un des plus riche en événements remarquables.

A peine assis sur le trône vladikal, Pierre Pétrovitch partit pour la Russie afin de se faire consacrer comme archevêque par le patriarche de Saint-Pétersbourg. Arrivé à Vienne, il fut reçu avec de grands égards par l'empereur Joseph II et demanda à l'ambassadeur russe, comte Galitzin, le passeport nécessaire au voyage de Moscou. On ne sait pour quelles causes il lui fut refusé d'une manière catégorique. Il se rendit alors à Carlovitz et reçut la consécration archiépiscopale des mains du patriarche serbe, Moyse Putnick, avec l'autorisation de Joseph II [1], le 14 octobre 1782. Cette cérémonie accomplie, le vladika revint à Vienne et demanda au gouvernement autrichien de la poudre et des balles pour soutenir l'indépendance de la principauté et la défendre contre les entreprises du pacha de Scutari, Kara Mahmoud Butschali, qui élevait des prétentions sur la Katounska Nahia et la Riecka Nahia.

1. Andritch, *op. cit.*, p. 56.

Le cabinet de Vienne eut la mesquinerie de lui refuser des secours et l'autorisa simplement à acheter en Autriche ce dont il aurait besoin, en lui accordant l'exemption des droits de sortie. Dans cette situation grave, Pierre se rendit à Sklow chez le général serbe Zoritch, avec lequel il avait conservé d'excellentes relations depuis son voyage en Russie de 1775, et lui demanda des secours pécuniaires pour acheter des munitions. Mais là encore ses espérances furent déçues : après plusieurs mois d'attente et de sollicitations, il ne put rien obtenir et passa en Prusse. De nouvelles vicissitudes l'y attendaient : par erreur, la police le fit arrêter [1], puis le remit en liberté et il reprit en toute hâte le chemin de Cettigné, dont il était absent depuis près de trois années. De graves nouvelles du Monténégro l'attendaient à Trieste.

Kara Mahmoud, un descendant de Scander-Beg Czernovitch le renégat, s'était, par son énergie et ses talents, créé dans le pachalick de Scutari, une position quasi indépendante du sultan; il songeait à étendre sa domination, à englober le Monténégro dans son État, et profita de l'absence du vladika pour attaquer la Riecka Nahia sans déclaration de guerre préalable, en mai 1785. Il se serait certainement heurté à des obstacles insurmontables si les chefs monténégrins avaient été unis; malheureusement le vladika n'était point au milieu d'eux pour calmer leurs jalousies et faire taire leur rivalités en face du péril commun. Grâce à l'abstention d'un certain nombre de knèzes, peut-être même à la complicité de quelques-uns d'entre eux, Kara Mahmoud s'empara sans difficultés de la Riecka et de la Liechanska Nahia [2], poussa une pointe jusqu'à Cettigné, dont il incendia le monastère, pilla les villages de Niégosch, Tchévo, Velestovo, Bielosch et d'autres moins importants, mit à contribution tous les habitants qui durent payer de fortes indemnités (les Niégosch entre autres versèrent 1,700 ducats) et revint par le littoral de la mer Adriatique. Cette expédition

1. Milutinowitch, *op. cit.*, pp. 110-111.

2. Le Monténégro comprenait à cette époque six districts : savoir Katounska, Tsermnitchka, Riecka, Liechanska, Moraka, Koutchka.

terminée, il se dirigea vers l'Albanie, où il recommença ses pillages [1].

Dans quelle déplorable situation le vladika trouva la principauté, quand il y rentra en février 1786! Ce n'était partout que ruines et misères, haines et rivalités des knèzes; le peuple des nahias frontières ployait sous le joug du pacha de Scutari; il était temps que l'évêque parut. Allant au plus pressé et estimant que la désunion des knèzes constituait le plus grave danger, Pierre convoqua une skouptchina, dans laquelle il leur reprocha leur conduite honteuse et prêcha la concorde et le pardon des injures. Entreprenant ensuite une tournée dans tous les districts, il prit chaque tribu, chaque famille à part et s'adressant aux sentiments d'honneur et de patriotisme des knèzes, leur persuada que seules l'obéissance et l'union pouvaient sauver le Monténégro. Son éloquence et ses exhortations finirent par avoir raison des plus endurcis, et il obtint une réconciliation générale. Dans les seules bourgades de Tchévo et de Baïce, l'évêque réconcilia soixante-quatorze familles entre elles [2].

Pendant deux ans, Pierre Petrovitch se consacra exclusivement à réparer les malheurs de l'incursion de 1785 et il y parvint grâce à son énergie et à son habileté. Parmi les innovations que lui doit le Monténégro, la culture de la pomme de terre fut une des plus utiles; ce précieux tubercule, apporté d'Allemagne par le vladika et cultivé sur une large échelle, devint une des plus précieuses ressources du pays.

Mais la vengeance grondait dans le cœur du vladika et il n'attendait qu'une occasion favorable pour faire payer à Kara Mahmoud le mal qu'il avait causé au Monténégro. L'alliance de Catherine II et de Joseph II contre la Turquie, décidée dans l'entrevue de Kherson, eut pour résultat les préparatifs immédiats d'une importante campagne dans la péninsule Balkanique et la déclaration de guerre, le 9 février 1788.

Aussitôt la tzarine fit appel au concours de tous les chrétiens de la péninsule, des Monténégrins, des Serbes et des Bosniens,

1. Andritch, *op. cit.*, p. 57.

2. Milutinovitch, *op. cit.*, p. 112; Médakovitch, p. 76.

et leur adressa la proclamation fameuse du 28 février, par laquelle elle leur annonca l'arrivée de deux armées russes sur le Danube et d'une flotte dans la Méditerranée pour détruire la puissance ottomane, et les engagea à se montrer dignes de leurs aïeux et à se joindre à ses troupes. Une seconde proclamation, en date du 17 mars de la même année et spécialement adressée aux Monténégrins, contient en substance ce qui suit : « Vous savez que les Turcs perfides nous ont de nouveau déclaré la guerre ; en attendant que notre flotte arrive dans la Méditerranée, nous envoyons en Dalmatie notre général Zaborowsky, pour préparer la guerre et satisfaire les vœux des chrétiens. Nous connaissons votre zèle et votre bravoure, Zaborowsky doit vous engager à vous unir à nous ; ayez confiance en lui et entendez-vous avec lui au sujet des mesures à prendre pour combattre les Ottomans, vous pouvez être assurés que nous récompenserons magnifiquement ceux qui combattront avec nous. »

Le général Zaborowski parut sur les côtes de Dalmatie à bord de la flotte russe dans les premiers jours de mai et, le 11, envoya le colonel Toutélmine et le major Draskovitch à Cettigné, porter une lettre au vladika et mettre la population au courant des projets de la tzarine.

Les deux proclamations furent lues au milieu d'une grande assemblée et les riches cadeaux de l'impératrice offerts à Pierre Petrovitch produisirent une profonde impression sur les knèzes ; ils se séparèrent aux cris de « Vive les frères russes, vive la tzarine ! En campagne ! »

Les envoyés russes rencontrèrent à Cettigné le lieutenant-colonel Voukasovitch et le capitaine Bernet, chargés par l'Autriche d'organiser les forces monténégrines. Un corps franc, composé de quatre cents Serbes et Bosniens, les accompagnait, pour se réunir aux dix mille soldats du vladika et produire, de concert avec Kara Mahmoud, une diversion au profit de l'armée autrichienne du Danube. Car parmi les alliés de la Russie et de l'Autriche figurait aussi le pacha de Scutari Kara Mahmoud, qui, chose étrange, unissait ses armes à celles des chrétiens contre son maître le sultan. Il espérait se tailler un royaume au détriment de la Turquie, s'emparer de l'Albanie et se rendre tout à fait indépendant de la Porte.

Pour encourager les bonnes dispositions de Kara Mahmoud et l'aider à persévérer dans cette voie si utile à ses intérêts, la cour de Vienne envoya en Tsernagore un agent du nom de Brugnard; il devait de là se rendre, comme ambassadeur, auprès du pacha de Scutari. Le capitaine Bernet, le lieutenant Schonpflug et l'ecclésiastique Debegla se joignirent à Brugnard et débarquèrent à Scutari, le 3 juin 1788, tous portant le costume turc.

Reçus par le pacha avec des marques de respect et des protestations d'amitié, les ambassadeurs lui remirent 50,000 ducats et de riches présents de la part de Joseph II; en échange, Kara Mahmoud offrit pour l'empereur des armes splendides, des pistolets finement ciselés, et accepta toutes les conditions du traité d'alliance avec l'Autriche. Les fêtes données en l'honneur des envoyés durèrent jusqu'au 20 juin, puis ils prirent congé et furent accompagnés par une escorte brillante et nombreuse jusqu'au bord du lac de Scutari. Déjà ils étaient embarqués et le navire s'apprêtait à lever l'ancre, lorsqu'un envoyé du pacha parut sur le rivage et demanda aux envoyés de bien vouloir retarder leur départ de quelques instants, le pacha ayant quelque chose à leur communiquer. Sans défiance, les Autrichiens débarquent; mais à peine ont-ils mis le pied sur la rive, que les Ottomans les massacrent, leur coupent la tête, reprennent les présents offerts par leur maitre, ainsi que le traité d'alliance avec l'Autriche et portent le tout à Scutari [1]. Kara Mahmoud s'empresse d'envoyer ces honteux trophées à Constantinople avec sa soumission au sultan. Le divan, heureux de voir le pacha renoncer à la cause de l'Autriche, lui accorda son pardon et la confirmation de toutes les terres dont il s'était emparé en Albanie. Cette trahison indigne de Kara Mahmoud était le résultat des succès que les armées du sultan venaient de remporter, dès le début de la campagne du bas Danube, sur les troupes autrichiennes et de la retraite de celles-ci jusque sous les murs de Témeswar. Le pacha de Scutari craignit la vengeance de son maître

1. Andritch, *op. cit.*, p. 59; Srbski Lietopis, *Almanach serbe*, part. IV-1844.

et voulut racheter sa faute par une épouvantable violation du droit des gens.

Malgré l'isolement dans lequel se trouvait le Monténégro par suite de la défection de Kara Mahmoud, le colonel Voukasovitch, de concert avec le vladika, résolut d'ouvrir les hostilités quand même et vint mettre le siège devant Sputch, alors très bien fortifiée et défendue par une nombreuse garnison ottomane. Bien que les Monténégrins déployassent leur bravoure habituelle, le manque de canons et de matériel de siège ne leur permit point de s'emparer de cette place, et Voukasovitch, mécontent du résultat de cette entreprise, s'enfuit avec ses quatre cents Bosniens et renonça à défendre le Monténégro.

Indignés de cette fuite, qu'ils appelaient une trahison, les troupes du vladika poursuivirent Voukasovitch jusqu'à Zagarach et le forcèrent de s'enfermer dans ce village, puis ils l'investirent de tous les côtés pour l'empêcher de s'échapper.

Le vladika craignant une collision entre les Bosniens et les Monténégrins envoya son frère Sava Niégosch, guerrier aussi brave que conseiller écouté par les knèzes, pour faciliter la retraite des Bosniens vers la Dalmatie. Mais les Monténégrins ne prétendirent point les laisser partir et l'investissement de Zagarach continua. Voici comment cet incident se termina.

A l'occasion d'une fête à laquelle ils désiraient assister, les Monténégrins quittèrent les environs de Zagarach et en confièrent la garde à une troupe composée de soixante des leurs. Aussitôt le départ du gros des troupes, Voukasovitch somma les soixante gardiens de le laisser passer et même de le conduire jusqu'à Cattaro, sinon il allait les attaquer de suite, se faire jour par force et les tailler en pièces. Leur petit nombre empêche les gardes de s'opposer à ses désirs et ils consentent à le conduire à Cattaro ; on part et on marche pendant toute la journée ; mais, le lendemain à midi, quelques lieues à peine séparaient Voukasovitch de Cattaro, lorsque l'armée monténégrine parut sur ses derrières et lui enjoignit de se rendre. Sur un signe du rusé autrichien, ses Bosniens s'emparent de leurs soixante guides, leur lient les mains derrière le dos et les placent sur une ligne entre eux et les poursuivants. Cela fait,

Voukasovitch se prépare au combat. Les Monténégrins, craignant d'atteindre leurs frères qui servent de remparts aux Bosniens, n'osent faire usage de leurs armes et permettent à Voukasovitch d'atteindre la mer sans combattre [1]. Il gagna Cattaro, puis Venise et rentra en Autriche.

CAMPAGNE DE 1789-1792.

Dans les premiers mois de l'année 1789, le général russe comte Ivelitch vint à Risano pour organiser un soulèvement de l'Herzégovine en faveur de la Russie, et s'aboucha de suite avec les chrétiens de la province turque de Niksitch, les engageant à se débarrasser des garnisons ottomanes. Son neveu, Pierre Jvelitch, fut chargé de se rendre dans les montagnes et convoqua dans le hameau de Trebies, voisin de la place turque d'Onogost, une assemblée de tous les habitants des districts environnants. Il pria le vladika Pierre d'y assister, afin de prendre en commun les mesures nécessaires pour un soulèvement général. Les Uskoks ou proscrits, qui pullulaient sur les frontières de l'Herzégovine, vinrent en foule à cette réunion et on décida d'enlever la forteresse d'Onogost.

Donc, le 17 août 1789, le gouverneur civil Joko Radonitch, à la tête de deux mille Monténégrins, campait dans un bois voisin de Pjetsivac et opérait sa jonction avec les chrétiens de Trebies et les Uskoks. Les gens de Trebies lui apportèrent, selon la coutume, une tête d'Ottoman nouvellement coupée, comme gage de leur fidélité et de leur ardeur au combat. Le lendemain, la marche sur Onogost commença; malheureusement on perdit du temps en route, les Uskoks s'amusèrent à piller un hameau turc, si bien que la journée s'écoula et que la garnison d'Onogots put prendre ses dispositions défensives. Voyant leur coup manqué, les Trébijens demandèrent à s'en aller, et tout le monde battit en retraite. Les Monténégrins opérèrent leur mouvement en arrière avec ordre et repassèrent leur frontière sans être entamés, mais les

1. Cet épisode est rapporté par Andritch, *op. cit.*, pp. 63-64.

Uskoks se débandèrent et les Ottomans, s'apercevant de leur désordre, sortirent d'Onogost, les poursuivirent jusqu'à Pjetsivac et, au retour, s'emparèrent du village de Trébies qu'ils réduisirent en cendres. Chassés de leurs foyers, les malheureux Trébijens demandèrent au vladika la permission de se fixer dans les nahias voisines et particulièrement dans celle de la Moraka; elle leur fut accordée. Ils y demeurèrent en qualité d'uskoks [1] et luttèrent constamment avec les Turcs de la frontière jusqu'en 1804, époque à laquelle ils allèrent en Russie, sur l'invitation du tzar Alexandre II qui voulait les dédommager de la perte de leur village et les récompenser de leurs prouesses contre les Ottomans en 1712 et plus tard.

Pour punir la tentative sur Onogost, Kara Mahmoud attaqua les Monténégrins au mois d'octobre 1789 et vint se heurter à leurs positions retranchées, situées entre Sputch et Podogoritza. Cette fois l'union et la concorde régnaient entre les knèzes et ils remportèrent une victoire complète, le 16 octobre, à la suite de laquelle les Monténégrins, prenant à leur tour l'offensive, enlevèrent la forteresse de Sputch de haute lutte et la brûlèrent ainsi que plusieurs villages turcs des environs. Cette campagne, vivement menée par Joko Radonitch, lui coûta cent trente quatre tués et causa des pertes énormes, en hommes et en matériel, au pacha de Scutari. Voyant bien qu'il ne pourrait jamais venir à bout des Monténégrins par la force, Kara Mahmoud leur fit offrir par son frère Ibrahim une paix avantageuse et son amitié. Le vladika recevait toute la vallée de la Moraka, plus les forteresses de Zabliak et de Podgoritza; en échange de cet accroissement de territoire, il deviendrait l'ami des Turcs et paierait un tribut annuel insignifiant, dérisoire même. Quelqu'avantageux que pût être le côté matériel de cet arrangement, qui aurait agrandi le Monténégro et lui aurait procuré le calme et la tranquille jouissance d'une magnifique vallée, il ne se trouva pas une voix parmi les

1. Les lecteurs se souviennent qu'on donnait le nom d'uskoks à des proscrits qui, chassés de leurs villages et ne possédant plus de terres, vivaient dans la montagne et se livraient à de continuelles incursions dans les districts turcs environnants. Ils n'avaient pas d'autre moyen d'existence.

knèzes pour l'accepter. Tous préférèrent la lutte continuelle à l'amitié des Ottomans, l'idée seule de payer un tribut, même minime, les révoltait [1].

En prévision de nouvelles batailles, le vladika envoya le gouverneur Joko Radonitch à Trieste pour se procurer des munitions : toujours cette question de munitions qui préoccupe le Monténégro depuis que les fusils ont remplacé les arcs et les lances !

Profondément vexé de voir ses propositions de paix repoussées par le vladika, Kara Mahmoud attaqua les nahias de Riecka et de Tsermnitchka au printemps de 1790 ; prenant l'offensive, les Monténégrins sortirent de leurs lignes et poursuivirent les Albanais du pacha jusque sur les rives de la Moraka, à l'endroit où elle se jette dans le lac de Scutari. Une grande bataille s'engagea sur le rivage du lac, elle dura trois jours consécutifs. Une singulière particularité la signale : jusqu'ici, les Monténégrins n'ont combattu que sur terre, nous allons les voir lutter avantageusement sur l'eau. Douze bateaux ottomans, chargés d'artillerie, appuyaient sur le lac l'attaque des Turcs et tiraient en flanc sur l'armée monténégrine. Alors Pierre Syukanof, à la tête de huit petits bateaux plats de Riecka, attaque les douze navires ennemis avec tant de hardiesse et d'habileté qu'il en met sept en fuite et s'empare des cinq autres, après avoir tué ou pris leurs équipages. Ce combat naval eut lieu en face du lieu appelé Odrinska Gora [2]. Pendant ce temps, les Monténégrins mettaient les Albanais en déroute et s'emparaient de Zabliak, dont ils firent sauter la forteresse, ne pouvant l'occuper d'une manière définitive.

La campagne se termina par quelques combats livrés sur les frontières nord de la principauté par les Uskoks des environs de Niksitch, et une nouvelle tentative inutile de mille Monténégrins pour s'emparer de la forteresse d'Onogost. En

1. On voit que ce n'est pas la première fois que les Turcs offraient leur amitié et un accroissement de territoire en échange d'une reconnaissance de suzeraineté. Cette proposition fut renouvelée depuis à presque tous les souverains de la Tsernagore.

2. Médakovitch, *op. cit.*, p. 85, et Andritch, *op. cit.*, pp. 60-61.

revenant de cette expédition, ils enlevèrent à Stirni Dol trois mille bestiaux, au pied de la montagne Borovnik, quatre mille, et dispersèrent, dans le défilé de Douga, une troupe de Turcs envoyés à leur poursuite et tuèrent son chef, le pacha bosnien Bielititch.

Sur ces entrefaites, le gouverneur Radonitch revint d'Autriche avec trente barils de poudre, du plomb et des pierres à fusil ; pour les payer le vladika fut forcé de donner en gage la riche mitre archiépiscopale que le vladika Basile Niégosch, son grand-oncle, avait reçu en cadeau de l'impératrice Catherine II.

La guerre qui durait sur le Danube avec des phases successives de succès et de revers pour les troupes autrichiennes, cessa peu de temps après la mort de Joseph II, et son successeur, Léopold, préoccupé par la tournure que prenaient les événements en France, dut signer avec la Turquie la paix de Sistova, le 4 août 1791 ; la Russie continua la guerre toute seule.

Nous lisons dans les clauses de ce traité : « Il y aura paix perpétuelle et universelle entre les deux empires et amnistie de toutes les hostilités, violences et injures commises pendant la dernière guerre par les vassaux ou sujets de l'une ou l'autre puissance qui y ont pris part et spécialement pour les habitants du *Monténégro*, de la Bosnie, Serbie, Valachie, qui pourront tous rentrer dans leurs anciennes demeures et droits et en jouir paisiblement, etc. »

Ainsi le Monténégro est mis sur le même rang que les autres pays esclaves de la Turquie et on le considère comme une possession de la Porte. Outre que cela était injuste et inexact, c'était récompenser par une injure la coopération de la principauté à cette guerre et le sang versé autour de Sputch, de Zabliak et dans plusieurs sièges et combats. Heureusement le Monténégro n'avait pas besoin de faire proclamer son indépendance par les nations étrangères, il était indépendant et libre en fait depuis six siècles.

Les éclatants succès remportés par Souwaroff sur les Ottomans pendant l'automne de 1791, et le danger imminent que courut la Sublime Porte, l'empêchèrent de s'occuper du Monténégro ; mais lorsque, le 9 janvier 1792, la paix de Yassij, si

avantageuse pour la Russie qui y gagne définitivement la Crimée et la Bessarabie, eut été signée, la principauté se retrouva de nouveau seule en face de la Turquie [1]. Kara Mahmoud résolut de faire payer au vladika les défaites des armées ottomanes sur le bas Danube.

Au mois de mai 1792, il confia une armée de douze mille hommes aux deux frères Osman et Hussein Miérukititch, agas de Sputch, et leur ordonna de s'emparer de la riche vallée des Bielopavlitj, témoin de nombreux chocs entre les Turcs et les Monténégrins et dont les habitants avaient demandé leur réunion à la Tsernagore. Les Monténégrins creusèrent un profond retranchement qui, s'étendant entre les rivières la Zenta et la Soutsica, ferma complètement l'accès de la vallée, et postèrent derrière ce rempart le serdar Michel Boskovitch avec soixante soldats. Le reste de l'armée monténégrine tint la campagne pour tomber sur le flanc des ennemis à la première occasion favorable.

Un premier corps de six mille Turcs, sous le commandement d'Osman Aga, fut arrêté par les soixante braves et ne put pénétrer dans les Bielopavlitj.

Pendant ce temps, Hussein Aga, avec six mille Albanais, se dirigea vers le bourg de Tchurilatz, l'enleva d'assaut, le ruina de fond en comble et emmenait déjà les femmes et les enfants prisonniers, lorsque le voyvode Tsurasgévitch, accompagné du pope Voskovitch et de cent guerriers, les surprit au milieu du pillage et les repoussa presque sous les murs de Sputch, en leur tuant quatre-vingt-dix hommes. Complètement battu des deux côtés, Kara Mahmoud réunit ses troupes, les fit reposer, puis les dirigea contre les Piperis pour arracher leur district au vladika et le réunir au pachalik de Scutari. Là encore la fortune des armes le trahit : ses troupes assiégèrent inutilement le village de Tsernetsa, où les montagnards s'étaient formidablement retranchés dans une ferme fortifiée et à l'entrée d'une caverne, sous la direction du knèze Ilia Radzevitch. Une colonne de Monténégrins, com-

1. Le nom de Monténégro ne fut même pas mentionné dans la paix de Yassij.

mandée par le voyvode Paun Tzusovitch, accourut au secours des Piperis, tomba à revers sur les Albanais et les mit en déroute, leur tuant trois cents hommes et, chose bien rare dans ces guerres sans merci, leur faisant deux prisonniers. Le voyvode les épargna et les renvoya au pacha de Scutari pour lui faire savoir comment les Piperis savaient se défendre [1].

Ces petits combats terminèrent la longue campagne de 1789 à 1792 et quatre années de paix féconde succédèrent à ce nouvel effort du vladika; car nous ne comptons point comme campagnes à l'actif du Monténégro les luttes soutenues, le long des frontières septentrionales, pendant l'année 1795, par les Uskoks des montagnes contre les musulmans de l'Herzégovine, et les sanglantes représailles auxquelles leurs incursions donnèrent lieu. Nous mentionnons simplement que, le 23 juillet 1795, les Turcs de Niksitch se réunirent pour extirper les Uskoks de la Moraka supérieure et les attaquèrent dans la proportion de dix contre un. Conduite par Paul Hernkovitch, un renégat traître à son pays, la troupe ottomane passe par des chemins détournés et connus seulement des gens du pays, surprend et brûle le village de Liéviste et s'éloigne chargée de butin. Mais les Monténégrins ont vent de la chose, se portent au secours des Uskoks et tendent une embuscade aux Ottomans.

Marko Jokanovitch les attendit avec trente hommes dans une gorge étroite, tandis que les knèzes Busko et Malisa les attaquèrent en flanc et en queue. Les Turcs, surpris et entourés, furent massacrés, à l'exception de douze d'entre eux qui furent échangés plus tard. Devant le résultat déplorable de ses incursions, Osman Musovitch, aga de Niksitch, conclut une trêve d'un an avec le serdar Malisa Busetitch, chef des Uskoks de la Moraka et tout rentra momentanément dans le calme.

CAMPAGNE DE 1796.

Un événement bien autrement grave ralluma la querelle assoupie de Kara Mahmoud et du vladika Pierre Petrovitch;

1. Andritch, *op. cit.*, p. 60.

nous voulons parler des campagnes triomphales menées par les Français, de 1794 à 1796, sur le Rhin et le Pô.

En affaiblissant l'Autriche et en s'emparant de Venise, la République française abattait deux des principaux ennemis de la Turquie, faisait revivre les espérances des Ottomans, les poussait à reprendre les armes et à rétablir leur domination déjà chancelante dans la péninsule Balkanique. Kara Mahmoud, n'ayant plus rien à craindre de l'Autriche, sentit se réveiller toutes ses convoitises sur le Monténégro; il estima l'instant propice pour essayer de soumettre ce pays invincible et s'ouvrir ainsi un chemin vers la Dalmatie, qu'il espérait bien conquérir avec l'aide des Français.

Remarquons ici, en passant, combien la Révolution française, qui causa tant de maux à la France et au monde, eut de conséquences déplorables pour les chrétiens de la péninsule Balkanique. Nous avons dit ailleurs [1] combien les Serbes en ressentirent directement le contre-coup, les Monténégrins en souffrirent bien davantage: elle ouvrit pour eux une ère de sanglantes batailles qui dura quinze ans presque sans interruption.

Le premier résultat de la Révolution fut donc pour le vladika une nouvelle attaque des vingt mille janissaires de Kara Mahmoud qui passèrent la Moraka et firent irruption dans la Lieschanska Nahià et dans la vallée des Bielopavlitj. Trois mille braves, sous la conduite de Sava Niégosch, frère du vladika, les attendirent à Glatina, non loin du bourg de Martinitch, et leur opposèrent une résistance invincible pendant six heures durant.

Comme les Turcs montraient des signes d'hésitation, les Monténégrins, sortant de leurs retranchements et jetant leurs fusils, les chargent le kandjar à la main, tandis que le serdar Michel Boskovitch, avec une forte réserve, les assaille en flanc. Une épouvantable mêlée suivit cette charge, et plusieurs combats singuliers en furent le dernier acte, entre autres : le voyvode Sava Niégosch tua le bey Mahmoud Kokotlja et lui coupa la tête; Bego Voidovitch abattit Yakoub Serdarovitch,

1. Voir l'*Histoire du Royaume de Serbie*, du même auteur, p. 210.

et Kara Mahmoud lui-même, blessé en combattant contre Radovan Stanko, de Tsermnitchka[1], ne dut la vie qu'au dévouement de quelques janissaires qui se firent massacrer pour couvrir sa fuite. Il perdit quatre mille hommes d'élite et rentra à Scutari avec les restes démoralisés de ses troupes (11 juillet 1796).

Cette victoire, connue sous le nom de bataille de Martinitch, rehaussa le prestige du vladika auprès de l'empereur de Russie, qui lui fit écrire une lettre de félicitations par l'évêque Platon Zubor, chanoine de la cour, le 10 octobre suivant. Elle exalta au plus haut point l'enthousiasme des Monténégrins et la confiance qu'ils avaient en eux-mêmes. Des services solennels d'actions de grâces furent célébrés dans le cloître de Cettigné et des réjouissances publiques les suivirent. Les Piperis et les Bielopavlitj se réunirent définitivement à la principauté à la suite de cette campagne et firent dès lors partie intégrante du Monténégro. Cependant, Kara Mahmoud ne voulut point encore s'avouer vaincu et, aussitôt guéri de sa blessure, il recommença une nouvelle campagne, avec trente mille soldats, les plus braves, les plus expérimentés que l'Albanie pût mettre en ligne.

Après une marche sur trois colonnes dirigée contre la Berda, il vint camper, vers le milieu du mois de septembre, à Daljane. En face de lui, deux bataillons monténégrins occupaient les villages de Butchi et de Studenac; un troisième était retranché dans la montagne de Krussa. Pendant quinze jours les adversaires demeurèrent dans leurs positions respectives sans faire un mouvement. Le vladika apprit enfin par des espions que Kara Mahmoud avait l'intention d'attaquer Krussa; il réunit les knèzes en conseil de guerre et prit en commun avec eux les dispositions nécessaires pour repousser cette attaque. Puis, les six mille Monténégrins furent divisés en deux masses d'égale importance sur les pentes de mont Krussa; l'une sous le commandement direct du vladika, l'autre sous celui du gouverneur civil Janko Radonitch. — On voit que les vladikas de la maison de Niégosch empiétaient largement sur

1. Andritch, *op. cit.*, p. 69.

les attributions de leur ministre de la guerre qui, en principe, avait seul la direction des armées.

En attendant la bataille, Petrovitch adressa aux troupes un discours vibrant de patriotisme, leur rappela les exploits des Monténégrins depuis la bataille de Kossowo et excita au plus haut point leur ardeur et leur courage.

Le 22 septembre au matin, Kara Mahmoud forme ses Albanais en quatre colonnes et les dirige dans la grande plaine qui s'étend entre la forêt Visotchica et les villages de Koman et d'Orahovica. Ils la traversent sans difficultés, puis se heurtent aux positions des Monténégrins. La colonne de Janko Radonitck simule la faiblesse et bat en retraite, alors le vladika, l'épée à la main, fond à la tête de la seconde colonne sur le flanc des Albanais et, du premier choc, les rejette en désordre sur les pentes du Kroussa. La troupe de Radonitch se retourne en même temps, reprend l'offensive et une mêlée terrible à l'arme blanche se prolonge pendant quatre heures à l'extrémité de la plaine. Chassés de position en position, les Albanais déploient un courage sans égal, mais ne peuvent soutenir les charges répétées des Monténégrins et finalement s'enfuient jusque sur la Zenta. Kara Mahmoud, fait prisonnier, est immédiatement décapité sans autre forme de procès.

Vingt-six agas et trois mille Albanais payèrent de leur vie la dernière tentative de Kara Mahmoud [1], car un grand nombre des fuyards se noya en passant la Moraka.

Les Monténégrins eurent trente-deux morts et soixante-sept blessés; ils emportèrent quinze drapeaux et un grand nombre de voitures et de tentes. Parmi les trophées de cet éclatant triomphe figura la tête de Kara Mahmoud que le vladika fit embaumer et déposer dans le capitole de Cettigné [2].

1. Médakovitch, *op cit.*, pp. 95-100; — Andritch, *op. cit.*, p. 73.

2. Andritch rapporte que le vladika, voulant récompenser ses soldats, changea 200 ducats afin de donner 1 thaler à chacun des plus braves, mais le nombre des braves était tellement considérable que cette somme ne suffit pas. Gopcevitch raconte aussi, comme trait d'héroïsme, le cas de Djuro Lotochitch qui, ayant le pied brisé et voulant quand même prendre part à la bataille de Kroussa, se fit placer sur un rocher et tira des coups de carabine pendant trois heures durant.

Outre la satisfaction que cette victoire causa à Pierre, car elle le débarrassait de son rival et terminait à son avantage un duel qui durait depuis quinze ans, elle eut pour la principauté des conséquences incalculables : elle marqua la dernière tentative des Ottomans pour s'emparer du Monténégro. Désormais, son existence politique ne sera plus contestée par la Porte et ne fera plus de doute pour les nations étrangères; les Turcs et les Monténégrins se battront encore souvent, néanmoins ce ne sera plus entre eux une question de vie ou de mort, mais simplement une lutte politique ou d'influence; car le rôle moral de la Tsernagoré va commencer et son influence sur les Slaves du Sud se développer considérablement.

L'empereur de Russie, Paul Ier, enthousiasmé par le succès des Monténégrins et désirant leur donner un témoignage de son admiration, distribua un grand nombre de croix de Saint-Georges aux knèzes et envoya au vladika l'ordre de Saint-Alexandre-Newski en brillants, avec une lettre autographe, conçue en termes flatteurs et bienveillants, datée du 1er mai 1798.

La cour de Vienne et le pape adressèrent également leurs félicitations aux héroïques Monténégrins.

Le jour même de la bataille de Kroussa, les Uskoks de la Moraka et les gens de Trebies, qui vivaient dans les montagnes depuis la prise de leur village par les Ottomans, couvrirent les derrières de l'armée du vladika et empêchèrent une colonne turque de les tourner; aussitôt la bataille gagnée les Uskoks, réunis aux Piperis, descendirent sur Nikšitch et enlevèrent aux Turcs vingt mille chevaux et bœufs. Cet exploit termine la célèbre campagne de 1796.

Complètement tranquille du côté des Turcs, le vladika put se consacrer à civiliser son peuple et à entreprendre les réformes judiciaires et administratives rêvées depuis son avènement et toujours retardées. Il élargit la compétence des tribunaux créés en 1760 par le vladika Basile II, et publia, le 20 octobre 1796, une instruction sur le droit militaire, sorte de législation qui jusqu'alors était des plus rudimentaire. On lui doit aussi une réforme dans l'organisation des districts ou

nahias. A la tête de chacune d'elles il plaça un serdar, ou capitaine, chargé de maintenir l'ordre en temps de paix et de commander tous les guerriers du district en temps de guerre. Son rôle ressemble à celui d'un préfet français, doublé d'un général de division.

Pour commander la plemène ou tribu, qui correspondait à notre canton, il nomma un voyvode ou un knèze, dont la dignité était héréditaire dans certaines familles. Les glavari ou chefs réunissaient les assemblées des tribus ; enfin, le gouverneur civil était maintenu dans ses fonctions, et les mesures d'intérêt général étaient discutées dans des skouptchinas périodiques, ou assemblées de tous les knèzes du pays.

Pour subvenir aux dépenses générales, chaque maison payait un impôt annuel d'1/2 florin ; le reste devait être couvert par une somme de 1,000 ducats, que le tzar Paul Ier avait promis de donner chaque année, par un ukase du 11 janvier 1799 [1], conçu dans les termes suivants :

« A Sa Révérence Monsieur le Métropolite, ainsi qu'à tout le peuple de la Berda et de Monténégro, etc., etc.

« En condescendance à votre pétition du 19 mai, je vous confirme la bienveillance qui était accordée au peuple Monténégrin par nos ancêtres. Je suppose que de la part de la Porte vos droits n'éprouveront aucun préjudice ; mais ayant soin de votre prospérité, nous ordonnons à nos ambassadeurs à Vienne et à Constantinople de faire à cet effet des réponses aux États mentionnés.

« Pour prouver doublement au peuple Monténégrin notre bienveillance, nous daignons ordonner qu'on lui paye de notre caisse, à partir du 1er janvier 1799, chaque année, 1,000 ducats pour des buts d'utilité commune et surtout pour des établissements qui avancent les vertus chrétiennes, l'éclaircissement du peuple et la prospérité du pays. »

Les différents emplois que nous venons d'énumérer existaient déjà dans le Monténégro depuis longtemps ; mais au vladika Pierre revient le mérite d'avoir établi une hiérarchie fixe entre eux, d'avoir nettement déterminé leur sphère

1. Spiridion Gopcevitch, *op. cit.*, pp. 18-20.

d'action et d'avoir doté toutes les nahias d'une administration uniforme, en limitant le nombre des chefs.

Le vladika couronna son œuvre civilisatrice par la publication du fameux code de 1797. Réunissant les vieilles coutumes et les traditions qui régissaient le Monténégro depuis des siècles, il les dépouilla de tout ce qui n'était plus conforme aux progrès accomplis, y ajouta des dispositions complémentaires choisies judicieusement dans les lois étrangères et produisit ainsi les trente-trois articles qui, par leur simplicité et l'esprit de justice qui les domine, ont fait l'admiration des jurisconsultes de tous les pays [1].

Nous n'exposerons point ici ce code ni celui de 1855, élaboré par le prince Daniel, car ils n'ajouteraient rien à l'intérêt historique de cet ouvrage; ils ont, d'ailleurs, été reproduits en entier par Delarue dans son petit ouvrage sur le Monténégro, en 1862, et par Frilley et Wlahovitch.

Le vladika Pierre Ier ne prescrivait jamais de châtiments corporels : c'était, disait-il, dégrader la dignité de l'homme et déshonorer un héros. Les peines étaient des amendes; quant au châtiment suprême, il ne fut jamais appliqué par lui.

Disons simplement qu'à partir de ce jour la loi égale pour tous remplaca le régime du bon plaisir et que le Monténégro prit sa place parmi les nations les plus civilisées.

Pierre Petrovitch soumit son code à une grande assemblée tenue à Cettigné le 22 octobre 1798, et il fut approuvé à l'unanimité par tous les habitants. Puis, au début de l'année suivante, les knèzes réunis nommèrent cinquante d'entre eux aux différents emplois non encore pourvus de titulaires. Malheureusement, les rivalités, dont nous avons déjà dit quelques mots à propos de la malheureuse campagne de 1785, se réveillèrent avec plus d'acrimonie que jamais et il fallut toute l'habileté et l'ascendant considérable dont jouissait le vladika pour les calmer.

Entre temps, parut à Cettigné un singulier personnage,

1. Le 17 août 1803, six articles additionnels furent ajoutés à ce code par le vladika Pierre Petrovitch.

nommé le comte Vuitch, d'origine polonaise, qui arrivait de Constantinople, porteur d'un projet de gouvernement et d'une proclamation, émanant de la Sublime Porte. Cet original projet de constitution était divisé en quatre articles, ainsi qu'il suit :

1° Vuitch sera prince de Tsernagore et dépendra du sultan;

2° Le pays sera vassal du sultan;

3° Vuitch paiera annuellement un impôt consistant en 200,000 oncques de laine non lavée;

4° Le Monténégro appuiera la Porte en cas de guerre [1].

Le vladika reçut comme il le méritait ce fou ou ce mauvais plaisant, et dans son intérêt lui enjoignit de quitter le sol de la principauté sans délai; de peur que le peuple ne commît quelqu'excès contre lui [2], il le confia à une escorte de guerriers qui le conduisirent à Raguse. Quelque puéril qu'il fût, cet incident eut de graves conséquences pour le Monténégro. En effet, le sultan, dont l'autorité s'affaiblissait de plus en plus en Europe, craignit que la démarche de Vuitch n'excitât la colère des Monténégrins et ne les poussât à favoriser les révoltés du pachalik de Viddin en Bulgarie et à appuyer les premiers efforts que les Serbes faisaient déjà pour secouer le joug de le Porte. Tout était à craindre des vainqueurs de Kara Mahmoud et, si le vladika le voulait, il pouvait soulever la Bosnie et la Serbie, se joindre aux Bulgares et profiter de son ascendant pour porter un coup terrible à la puissance ottomane. Le sultan Sélim, pour échapper à ce danger et effacer la mauvaise impression produite par la démarche compromettante de Vuitch, donna aux Monténégrins un témoignage d'estime éclatant qui devait dans son esprit lui faire gagner leurs sympathies.

Par un firman de 1799, il reconnut solennellement l'indépendance de la Tsernagore dans les termes suivants : « Nous Sélim, etc., etc., portons à la connaissance de tous nos vizirs, cadis et agas, en Bosnie, Herzégovine, Albanie et Macédoine, qui sont les provinces voisines du Monténégro, que les Monténégrins n'ont jamais été sujets de notre Sublime

1. Ce document est conservé dans les archives de Cettigné.

2. Andritch, *op. cit.*, p. 74.

Porte; afin qu'ils soient bien accueillis à nos frontières, et nous espérons qu'ils agiront de la même manière envers nos sujets. »

C'était le corollaire de la campagne de 1796, la confirmation et la reconnaissance officielle de l'indépendance du Monténégro, qui n'avait jamais été mise en doute par les vladikas, mais qui, dans l'esprit des Ottomans, avait une importance capitale et posait un terme à leurs revendications séculaires [1].

Malgré ce firman, qui équivalait à un traité de paix entre la Porte et le Monténégro, les tribus de Piperi et les Uskoks de la Montagne Noire continuaient à se livrer à des incursions sur le territoire ottoman; car, pour ces farouches guerriers, la paix ne pouvait régner entre Turcs et chrétiens; de plus, il fallait vivre, témoin ce raid que Radoyeff Savitch et cinq cents Piperi firent, à la fin de 1799, sur les pâturages turcs situés dans la plaine de Lukovica, près de Stermac, et cette autre incursion dont Radovan Stanko ramena cinq mille moutons et mille chevaux et bœufs. Les Ottomans attaquèrent Radovan, mais celui-ci, soutenu par les guerriers des villages de Lijesnija et de Dubko, les repoussa, tuant leur chef, trente et un soldats et faisant quelques prisonniers. Ce Radovan Stanko jouissait d'une réputation considérable comme homme de guerre, ses prouesses étaient innombrables; dans l'un de ces combats il tua vingt-quatre Turcs de sa propre main, et Andritch se souvient de l'avoir connu, vers 1853, en bonne santé, malgré son âge avancé et les blessures sans nombre dont il était couvert.

Évidemment, le vladika ne pouvait être rendu responsable de ces pilleries des tribus de la Montagne; les Turcs savaient bien qu'elles agissaient à son insu et ne prêtaient qu'une oreille distraite à ses exhortations pacifiques. D'ailleurs, le long séjour des Uskoks, anciens habitants de Trébies, dans la haute vallée de la Moraka, finit par rendre la vie impossible aux Turcs des frontières et le sultan résolut de faire cesser à tout prix cet état de choses. Par ordre du vizir de

1. Ce qui n'a pas empêché la Porte d'affirmer encore, aussitôt après la mort de Sélim, ses anciennes revendications, et, jusqu'au traité de Berlin en 1878, de se considérer comme suzeraine.

Bosnie, Sinan Pacha Sijercititch, de concert avec l'archevêque Anania d'Herzégovine, essaya une réconciliation avec les Uskoks et se réunit dans ce but à Onogost avec leurs délégués, en 1801; mais ces derniers, craignant les vengeances des Turcs s'ils descendaient se fixer dans les basses vallées et n'ayant aucune confiance dans les serments du pacha ni dans ses promesses écrites, ne purent s'entendre avec lui et tout resta en l'état jusqu'en 1804.

A cette époque, vingt-deux familles des Uskoks de la Moraka acceptèrent l'invitation de l'empereur Alexandre Ier et vinrent se fixer sur les vastes et riches domaines qu'il mit à leur disposition dans le district de Tiraspolosk; plusieurs de leurs membres servirent en 1808 dans les hussards noirs serbes sous les ordres de Miloradovitch contre les Turcs, lors de la campagne de Valachie. Mina Lazarevitch, leur chef, désirait vivement se joindre à Kara Georges et coopérer efficacement à ses côtés à l'émancipation de la Serbie; mais il ne put exécuter son projet et se retira dans ses terres de Tiraspolotsk, où il mourut le 21 novembre 1808.

En 1835, le nombre de ces familles d'anciens Uskoks s'était notablement accru et atteignait le chiffre de trois cent cinquante-cinq.

Jusqu'ici, le Monténégro n'a eu pour voisins immédiats que la Turquie et Venise; grâce au traité de Campo-Formio, qui, en échange de la Lombardie, de Modène, de Bergamesque et de Mantoue, donna à l'Autriche, la Dalmatie, l'Istrie, le Frioul et les Bouches de Cattaro, la monarchie austro-hongroise va entrer en rapports intimes et directs avec la Tsernagore et remplacer avantageusement auprès d'elle la République de Venise dépossédée (octobre 1797).

Cet événement si considérable passa d'abord inaperçu pour le Monténégro et c'est seulement quatre ans plus tard, en 1802, que le vladika eut à intervenir entre les habitants du village de Perbolije dans le cercle de Cattaro et les autorités autrichiennes. Les premiers se plaignaient d'être pressurés par celles-ci qui les dépouillaient de leurs privilèges antiques toujours respectés par Venise, et suppliaient le vladika de soutenir leur cause auprès de l'Autriche. Ne voulant point prendre

parti contre le gouvernement de l'empereur, dont il n'avait jamais eu sujet de se plaindre. Pierre Pétrovitch adressa aux habitants de Perbolije une longue lettre datée de Stanjevitch en juillet 1802. Dans cette épître pastorale, l'évêque compâtit à leurs misères, mais les exhorte à les supporter avec résignation et à se réfugier dans la foi chrétienne, qui peut seule les consoler et leur faire attendre avec patience des jours meilleurs [1]. La charité chrétienne dont la grande âme du vladika était remplie éclate dans cette remarquable lettre.

L'année 1803 est marquée par deux événements importants dans l'ordre législatif : le 16 août, le peuple, réuni en assemblée générale, jura solennellement de se conformer aux articles du code, et le 16 octobre, quelques juges, qui avaient reçu des cadeaux des partis en litige, furent reconnus coupables d'avoir transgressé la loi et punis sévèrement. De plus, leur condamnation reçut une grande publicité, ce qui ne contribua pas peu à populariser les dispositions législatives du vladika. A cette occasion, il ajouta six articles aux trente-trois déjà publiés en 1798, et décida que la plus grande publicité, condition indispensable du bon fonctionnement d'une juridiction essentiellement démocratique, serait donnée aux débats et aux décisions des juges.

Bien que la haute vertu du vladika fut universellement connue et appréciée, elle trouva cependant un détracteur et, nous regrettons de le dire, un détracteur écouté. Un certain archimandrite du nom de Bucetitch, d'origine bosnienne, avait été condamné à Venise pour indélicatesse et s'était réfugié à Cettigné, où le vladika lui avait généreusement offert un asile et des moyens d'existence ; il poussa même la confiance en cet homme, jusqu'à le choisir pour aller, en 1804, déposer aux pieds de l'empereur Alexandre I[er], qui venait de monter sur le trône, l'hommage du Monténégro, lui raconter les exploits de la campagne de 1796 et lui offrir des armes de prix et notam-

1. Cette lettre reproduite *in extenso* par Andritch, pp. 76-77, dépeint la situation des habitants de Cattaro à la fin du XVIII[e] siècle, mais elle n'offre aucun intérêt direct pour l'histoire du Monténégro. Voir aussi Brunswich, *Recueils de documents diplomatiques relatifs au Monténégro*, pp. 17-19.

ment deux pistolets de grande valeur, provenant de Kara Mahmoud de Scutari. Bucetitch trahit la confiance du vladika, offrit les cadeaux comme venant de sa part à lui et calomnia indignement son bienfaiteur. Alexandre Ier, qui ne connaissait pas suffisamment Pierre Ier, se laissa convaincre par les accusations du misérable archimandrite et, dans un premier mouvement de colère, sans se donner la peine de rechercher la vérité, signa un ukase, de concert avec le saint synode de Saint-Pétersbourg, par lequel il ordonnait au comte Ivélitch de se rendre au Monténégro, de faire arrêter le vladika par les marins de la flotte russe, qui se trouvait alors à Corfou, et de le conduire ensuite sans jugement en Sibérie.

Ivélitch partit en compagnie de Bucétitch et devint son complice, il entra dans ses vues au point que, dès son arrivée à Cattaro, il alla trouver son frère Ivélitch, archiprêtre de Risano, et lui confia tous ses projets. On devait s'emparer du vladika par surprise à Cattaro, puis l'envoyer en Sibérie, placer l'archimandrite Bucétitch comme chef spirituel à la tête du Monténégro et lui-même, le comte Ivélitch, à ses côtés, comme chef temporel. Alors seulement on dirait au peuple de quels crimes Pierre était accusé par l'empereur et quelle avait été sa punition.

L'archiprêtre Ivélitch, homme foncièrement honnête, n'accepta point d'entrer dans les vues de son frère et de Bucétitch, et il avertit secrètement le vladika Pierre qu'un complot se tramait contre lui. Aussi, quand le comte Ivélitch pria le vladika de se rendre à Cattaro pour prendre connaissance d'un ukase le concernant, mais sans dire de quoi il s'agissait, Pierre, sachant qu'on lui tendait un piège, répondit qu'il ne se dérangerait point et attendrait à Cettigné la communication de l'ukase en question et la visite d'Ivélitch. Cela dérangeait les projets d'Ivélitch et de son complice ; ne pouvant s'assurer de la personne du vladika, n'osant lui communiquer les ukases, ils essayèrent d'un autre moyen et s'efforcèrent de semer la discorde entre les knèzes et d'exciter quelques-uns d'entre eux contre le vladika.

Le comte Ivélitch fit circuler secrètement, par l'entremise de Bucétitch, deux proclamations, l'une du 14 février, l'autre

du 11 mars 1804, dans lesquelles il disait en substance aux knèzes : « J'apporte de Saint-Pétersbourg deux ukases concernant le vladika ; venez en prendre connaissance, car je les ai depuis trois mois et il faut que vous sachiez de quoi l'empereur vous accuse. Nombre d'entre vous sont déjà venus les lire, mais j'attends toujours ceux de la Berda. »

Effectivement, les intrigues d'Ivelitch auprès des knèzes et les accusations formulées contre le vladika finirent par se répandre dans le peuple et parvinrent jusqu'aux oreilles du gouverneur civil et de Pierre lui-même.

Profondément irrité contre Bucetitch et mesurant d'un seul coup d'œil l'étendue et la gravité de ses desseins, Pierre écrivit, le 21 mars, au comte Ivélitch, une lettre dans laquelle il dénonçait les infamies de Bucétitch et réclamait la communication immédiate et officielle des deux ukases le concernant. Il ajoute : « Bucétitch a été condamné à mort à Venise par des juges réguliers pour vols et indélicatesses, je l'ai recueilli par charité et je lui ai confié une mission auprès du tzar, il a abusé de ma confiance pour me calomnier, mais j'envoie des ambassadeurs au tzar pour l'éclairer et demander justice. »

En même temps, il publie une bulle, en date du 21 avril, par laquelle il dénonce au peuple les infamies de Bucétitch, « qui se fait appeler Voukotitch », le dépouille de sa dignité d'archimandrite et le chasse de la principauté. Ne recevant point encore communication des ukases, Pierre adressa, le 1er mai, une note extrêmement violente au comte Ivélitch.

Celui-ci s'exécuta enfin et communiqua l'ukase impérial du 3 octobre 1803 et la décision du saint synode russe du 16 octobre. Cette décision est un long réquisitoire contre le vladika : il est accusé d'avoir donné à des étrangers les objets de piété offerts par les tzars pour le culte orthodoxe ; d'avoir employé pour son usage personnel l'argent destiné à l'entretien des temples et d'avoir laissé ceux-ci tomber en ruines faute de soins, enfin d'avoir abusé de son pouvoir et de ne pas se conformer aux rites de l'église orthodoxe. Pour terminer, le vladika est sommé de se justifier devant le saint synode, sinon il sera rejetté du sein de l'Église russe comme indigne et puni en conséquence.

Le prince-évêque pleura de douleur et d'indignation en lisant les accusations portées contre lui, dont le zèle pour la religion était si sincère et si connu de tous ; il découvrit toute la trame ourdie pour le perdre dans l'esprit du tzar et ordonna au gouverneur civil Vouk Radonitch de répondre à Alexandre au nom de tous les knèzes du Monténégro, car il eut honte de se disculper lui-même.

Ce remarquable appel à la justice du tzar contient d'abord une énumération des services que le Monténégro a rendus à la cause des Russes dans toutes les campagnes contre les Turcs depuis le règne de Pierre le Grand, et rappelle les bienfaits dont le père d'Alexandre Ier, Paul Ier, a comblé le vladika. Passant alors aux mérites de son évêque, Radonitch proclame bien haut sa bonté, son zèle religieux, ses vertus civiques et privées et son désintéressement. « C'est en vain qu'Ivélitch l'accuse, car nous savons maintenant les motifs réels de son voyage en Monténégro et sa complicité avec le misérable Bucétitch. Il a refusé pendant trois mois de nous communiquer l'ukase de Votre Majesté du 3 octobre 1803 ; mais il l'a répandu parmi les ennemis du vladika. Nous ne lui pardonnerons jamais, d'ailleurs, de nous avoir excités à prendre les armes, en 1789, contre les Turcs et de s'être enrichi à nos dépens pendant cette campagne.

« Quant au saint synode russe, il n'a aucun droit sur le vladika, qui ne dépend de personne, mais seulement sur les archevêques russes et sur le territoire de l'empire Russe. »

L'adresse se termine par une protestation de soumission envers le tzar et déclare que le plus grand service que Sa Majesté puisse rendre au Monténégro, c'est de vivre en bonne intelligence avec le vladika Pierre Petrovitch. Cette lettre, signée par Radonitch, gouverneur civil, et par un grand nombre de knèzes et de voyvodes, fut remise au comte Ivélitch, qui l'envoya au tzar, bien à contre-cœur.

En la lisant, Alexandre Ier, dont l'âme était au fond pure et juste, bien que sa vivacité lui fit commettre parfois des erreurs, résolut d'avoir le dernier mot de cette affaire et, pour s'éclairer complètement, envoya à Cattaro le conseiller de la cour, Mazurewski, russe de naissance, avec mission de lui faire un

rapport. Arrivé sur les lieux, Mazurewski nomma commissaire, Étienne Andrevitch Sankoski, et avec son aide se convainquit sans peine de la vertu du vladika et de l'infamie de Bucétitch et du comte Ivélitch. Le tzar, éclairé et convaincu par le rapport de Mazurewski, disgracia complètement le comte Ivélitch et condamna Bucétitch à l'exil en Sibérie. Alors éclata la grandeur d'âme du vladika ; il réclama en termes émus la grâce du coupable et, s'appuyant sur la loi de Dieu qui prescrit le pardon des injures, supplia le tzar de le remettre en liberté. Alexandre Ier, touché, accorda la grâce et, dès ce jour, professa pour le prélat monténégrin une admiration sincère.

Ainsi se termina, à son plus grand avantage, l'incident malheureux de 1804. L'année suivante, le vladika, en parcourant la Tsermnitchka Nahia pour une tournée administrative, par un temps épouvantable, gagna un refroidissement, dont la conséquence fut un rhumatisme des deux pieds, qui le fit cruellement souffrir pendant dix ans. Ses souffrances ne l'empêchèrent point de continuer ses voyages dans les différentes parties de la principauté : souvent, il s'arrêtait dans les plus humbles villages, consolait les malheureux, secourait les pauvres, calmait les haines locales et surtout se plaisait à rendre la justice et à accomplir les fonctions de juge de paix. Le vladika Pierre Ier offre le type parfait du prince patriarche. Aussi combien ses sujets le chérissaient et avec quel zèle ils obeissaient à ses ordres !

CAMPAGNE DE 1806-1807.

Malheureusement pour le Monténégro, de nouvelles épreuves l'attendaient dans un court délai, et, nous avons le regret de le dire, la France en fut la cause. L'insatiable ambition de l'empereur Napoléon avait arraché à l'Autriche, par la paix de Pressbourg, le Frioul, l'Istrie et la Dalmatie, pour les réunir au royaume d'Italie.

Comme conséquence de ce traité, les Bouches de Cattaro devaient être occupées par un corps français, et le baron

Cavalcado, commissaire autrichien, annonça aux populations que toutes les places seraient remises aux Français à la fin de janvier 1806. Ne voulant pas passer sous la domination de Napoléon, les Bocchésiens sollicitèrent l'appui du vladika pour les aider à se défendre, et celui de l'amiral russe Siniavin, qui croisait alors dans les îles Ioniennes. Pierre Ier convoqua aussitôt les knèzes et leur déclara qu'il était prêt à défendre Cattaro, mais attendit les événements. Il ne tarda point cependant à se décider, car l'empereur de Russie ordonnait à sa flotte de la Méditerranée de s'emparer de Cattaro et de Corfou, avant que les Français ne fussent arrivés et faisait appel aux Monténégrins pour soutenir les Russes en Dalmatie. Voilà donc le vladika entraîné dans la querelle d'Alexandre et de Napoléon; nous ne pouvons le blâmer, car il devait tant de reconnaissance à la Russie qu'il n'avait point le droit de lui refuser son appui.

On a dit, à cette occasion, que le Monténégro était un vassal de la Russie; rien n'est moins vrai, un vassal paie l'impôt à son suzerain et reconnaît sa souveraineté absolue. Rien de semblable pour le pays qui nous occupe : loin de payer un impôt, il reçoit des Russes un subside annuel, et s'il rend hommage au tzar, comme à un généreux bienfaiteur, il ne lui reconnaît point le droit de s'immiscer dans ses affaires intérieures et de lever des troupes chez lui pour les conduire guerroyer au dehors. Mais quand les Russes combattaient pour une cause juste et légitime, sur les frontières mêmes du Monténégro, le vladika aurait été impardonnable de se dérober.

Donc, le 16 février 1806, le prince-évêque, à la tête de ses troupes en armes, descend dans la vallée de Sutorina et occupe Castelnuovo abandonné le jour même par les Autrichiens; dans l'après-midi, la flotte russe jette l'ancre dans les Bouches de Cattaro. Les troupes du tzar débarquent le lendemain et procèdent dans la cathédrale de Cattaro à un service divin pour la consécration de leurs drapeaux. Les Monténégrins assistent à cette cérémonie, et le vladika les consacre lui-même. Le général Lauriston, chargé par l'empereur Napoléon de s'emparer des Bouches de Cattaro, entra à Raguse le 15 mai avec une brigade d'infanterie et, quelques jours plus tard,

occupa le château fortifié de Catvat ou vieux Raguse, situé entre Raguse et Castelnuovo. Le 21 mai, les Russes, unis aux Monténégrins, viennent offrir le combat à Lauriston, sous les murs du château. L'action dura une partie de la journée, les Français ne purent percer les lignes russes, perdirent beaucoup de monde et rentrèrent dans le château; les Russes eurent cinq hommes hors de combat et les Monténégrins neuf. Le 25, les Russes risquèrent l'attaque du château et, soutenus par les troupes du vladika, l'emportèrent d'assaut et forcèrent Lauriston à se replier sur Raguse en toute hâte, en laissant sur la place huit officiers et une centaine d'hommes. Les Monténégrins perdirent à l'assaut de Catvat treize tués et blessés, mais s'emparèrent d'un canon et de cent cinquante fusils [1].

Raguse occupe une situation très forte par elle-même et en outre est défendue par une citadelle et les deux forts avancés de San Marco et de Bergat. Le général Lauriston s'y renferma bien décidé à ne point en bouger et à attendre qu'on lui envoyât des renforts du Frioul. Le prince Vyazamski, commandant en chef des Russes et le vladika décidèrent d'attaquer Raguse, bien que ses remparts et le courage des Français laissassent peu de chance de l'emporter. Le 2 juin, les forts de San Marco et de Bergat tombèrent au pouvoir des alliés, car Lauriston n'avait pas assez de monde pour les occuper, et il préféra se renfermer dans la citadelle et y réunir tous ses moyens de défense. Le 5, les Russes se portèrent à l'attaque des remparts, pendant qu'une troupe de Monténégrins, s'élevant sur les rochers, s'emparait d'une position dominante, escarpée et presque inaccessible ; elle s'apprêtait à en enlever une seconde plus rapprochée de la place, mais, surprise par les ennemis en nombre supérieur, elle courait grand danger d'être taillée en pièces, lorsqu'elle fut secourue par trois compagnies de chasseurs russes que le prince Vyazamski envoya de leur côté. Grâce à ce renfort les Monténégrins

1. Andritch, dans son histoire citée, attribue aux Français dans ces différents combats des pertes tout à fait hors de proportion avec la réalité ; aussi nous ne reproduisons pas les chiffres qu'il donne.

déjouèrent les attaques des Français et restèrent sur leurs positions.

Pendant ce combat, Pierre Ier, ayant appris que les Français recevaient des renforts, ordonnait une attaque sur une autre point des murailles. Au même moment, Lauriston résolut de tourner l'armée alliée, se jeta sur le vladika avec toutes ses forces et le mit en grand danger. Les Russes vinrent à son secours et, d'un élan irrésistible, s'emparèrent d'une redoute escarpée et y plantèrent leurs drapeaux. Les Français se réfugièrent sous le canon de la place, mais durent rentrer dans l'enceinte peu de temps après, en laissant trois batteries entre les mains des alliés. Le combat se prolongea jusqu'à sept heures du soir sous les murs de la ville et ne cessa que lorsque les Français se furent définitivement enfermés dans l'enceinte. Ils perdirent quatre cents hommes, dix-huit officiers et dix-neuf canons ; les Monténégrins cent hommes et les Russes quarante.

Le lendemain 6 juin, les Russes tentèrent sans succès de s'emparer de l'île de Locroma, les Monténégrins coupèrent une conduite qui amenait l'eau dans la place, resserrèrent plus étroitement les Français et brûlèrent un faubourg. Le siège fut ensuite vigoureusement conduit et les Russes établirent plusieurs batteries qui bombardèrent la ville.

Le 14 juin, arriva un ordre du tzar qui autorisait les Monténégrins à retourner dans leur pays s'ils le jugeaient à propos, parce que Cattaro devait rester définitivement entre les mains des Français et qu'il ne voulait pas les forcer de combattre devant Raguse, ville assez éloignée de leurs frontières. Mais le vladika estima qu'il serait lâche d'abandonner ses alliés au plus fort du combat et ne voulut pas profiter de l'autorisation du tzar. Sa résolution est d'autant plus louable que Napoléon, furieux de l'intervention des Monténégrins, qu'il considérait comme des sauvages, avait donné l'ordre de passer par les armes tous ceux d'entre eux qui seraient faits prisonniers.

Cet ordre ne fut pas exécuté pour la simple raison que les Monténégrins ne se rendaient jamais à n'importe qui et combattaient jusqu'au dernier soupir. Le vladika ressentit un violent

courroux de la manière dont on considérait ses guerriers et persista à combattre jusqu'à la fin de la campagne [1].

Le 15 juin, une sortie des Français fut repoussée, mais le 23, une reconnaissance monténégrine signala, du côté de Stagno, l'arrivée du général Molitor à la tête de trois mille cinq cents hommes. Aussitôt, deux compagnies de chasseurs russes se portèrent de ce côté avec une troupe de Monténégrins et vinrent prendre position sur la rivière Ombla. Mais Molitor, faisant un détour en passant sur le territoir turc, parut bientôt sur leurs derrières et les força à se rabattre sur le gros de l'armée russe. Continuant son mouvement circulaire, le général français menaça de tourner complètement le camp des alliés. Trop inférieurs en nombre pour risquer une bataille, le prince Vyazamski se retira sur le littoral de la mer et s'embarqua à Gravosa, donnant ordre au vladika d'effectuer sa retraite par terre et de le rejoindre à Novi. Les Monténégrins soutinrent un brillant combat défensif pendant leur marche en arrière et atteignirent les Bouches de Cattaro sans être entamés.

Jusqu'aux premiers jours de septembre les opérations furent suspendues, et les alliés restèrent cantonnés autour de Cattaro. Dans cet intervalle le général Lauriston fit une démarche auprès du vladika pour l'amener à renoncer à la cause des Russes et à se rapprocher de la France, s'il le voulait, Napoléon le ferait patriarche de toute la Dalmatie. Pierre Petrovitch resta fidèle au tzar et refusa, sous prétexte qu'il était le représentant et le successeur du patriarche grec d'Ipek et ne pouvait, en qualité d'orthodoxe et de prince indépendant, accepter la souveraineté spirituelle sur un pays catholique et soumis à la France. De plus, un courrier du tzar daté du 31 juillet venait

1. M. Thiers, dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. VII, pp. 17-18, ne donne aucun détail sur cette campagne, et ajoute que le général Molitor, après la retraite des Russes, « passa au fil de l'épée un grand nombre de Monténégrins et les découragea pour longtemps de leurs incursions en Dalmatie ». L'éminent historien, insuffisamment renseigné, voit dans les soldats du vladika une bande de pillards et non les alliés des troupes russes combattant régulièrement à leurs côtés, nous sommes heureux de les replacer dans leur véritable caractère.

d'arriver, ordonnant la continuation de la guerre à outrance. Pour se conformer à cet ordre, le 14 septembre, deux mille Monténégrins attaquèrent la forte position des Français à Ostro, dans les montagnes voisines de Cattaro et, après un combat de vingt-quatre heures, les chassèrent, s'emparèrent de Sutorina et de Deleli Brog et les poursuivirent les jours suivants jusqu'à Caftat.

Sur ces entrefaites le général Marmont, commandant en chef de la Dalmatie, parut sur le théâtre de la guerre et débuta par une attaque heureuse contre les Russes qu'il rejeta jusque sous les murs de Cattaro (18 juin); il ne put cependant entamer les troupes du vladika, qui appuyaient la droite et se retirèrent en bon ordre par Mokrin.

Le 21, à minuit, Marmont tenta une surprise contre Cattaro, mais les Monténégrins aux aguets le surprirent pendant son mouvement, et les Russes, prévenus de cette attaque, tombèrent à leur tour sur les Français au lever du jour. Une grande bataille s'en suivit, qui dura vingt-deux heures; sous une grêle de balles les Français durent enfin opérer leur retraite sur Caftat, en perdant beaucoup de monde. Andritch ajoute que, dans ce combat, le vladika eut deux cents hommes hors de combat. Les Français perdirent un colonel et cinquante officiers, et tous leurs bagages et munitions, le général Molitor fut blessé [1]. Le même jour, une compagnie de Monténégrins, commandée par le serdar Jiko Martinovitch, tourna les Français, pénétra dans leur camp à Vitalica, encloua leurs canons et délivra des prisonniers russes.

Le 2 octobre, un parti de Monténégrins surprit une colonne de voitures chargées de vivres et de munitions sur la route de Raguse et rentra à Castelnuovo avec son butin. Vers la fin de novembre, l'amiral russe Siniavin résolut de s'emparer de Corfou, occupée depuis la paix de Presbourg par les Français; dans ce but, il embarqua sur sa flotte deux bataillons de chasseurs russes et cent quatre-vingt-dix Monténégrins, et, le 29, procéda à une attaque simultanée par terre et par mer de la citadelle où les Français s'étaient réfugiés.

1. Andritch, *op. cit.*, p. 100.

Le colonel Orsango capitula avec treize officiers et trois cent quatre-vingt-neuf soldats et abandonna douze canons et une immense quantité de munitions.

Le frère du vladika, Sava Marko Petrovitch Niegosch, se distingua tellement au cours de ce siège et de la campagne précédente que le tsar, par un ukase du 1er mars 1807, lui conféra la croix de Saint-Georges; quant au prince-évêque, Pierre Ier, il reçut une mitre blanche ornée d'une croix en brillants.

Pendant les quatre mois qui suivirent la prise de Curzola, il n'y eut point de combats: les armées prirent leurs quartiers d'hiver, les Français autour de Raguse, les Monténégrins et les Russes autour de Cattaro. L'amiral Siniavin avait recommandé au vladika de défendre la presqu'île de Porto-Roso avec la dernière énergie; mais il ne fut pas attaqué, car les Français attendaient, avant de recommencer la campagne, le résultat du formidable duel auquel Alexandre Ier et Napoléon se livraient dans les plaines de la Pologne [1]. De son issue dépendrait la possession de Cattaro et Marmont estima qu'il y avait assez de sang versé comme cela.

C'était une excellente occasion pour se reposer et se refaire des fatigues de la campagne; malheureusement, les chrétiens d'Herzégovine envoyèrent au vladika une députation de notables pour le supplier de les délivrer des Turcs et de profiter, pour ce faire, de la présence des troupes russes à Cattaro et de la brouille toujours latente entre la Russie et la Porte. Comment repousser l'appel de chrétiens persécutés? Le vladika ne le put et il se mit d'accord avec le commandant des forces russes pour tenter une expédition contre Onogost, place forte occupée par les Ottomans, que les Monténégrins n'avaient jamais pu enlever. Le 2 avril 1807, deux colonnes quittèrent Risano: la première, comprenant mille Russes sous les ordres du colonel Zabielina, le vladika en personne et une partie de ses soldats, se dirigea vers Onogost; la seconde, forte de deux compagnies de chasseurs et d'une autre troupe de Monténégrins, sous le commandement du colonel Radulovitch, prit

1. Campagne de 1806-1807, Eylau-Friedland.

pour objectif Trébinjé. Une avant-garde, composée de deux cents Monténégrins, arriva naturellement plus tôt que le corps de bataille ; elle surprit les Turcs qui ne s'attendaient à rien et mit une maison en flammes ; si une attaque à fond du colonel Zabielina s'était produite en ce moment, Onogost tombait aux mains des alliés. Malheureusement, le colonel, avare du sang de ses hommes, voulut amener le commandant de la place à capituler ; il lui fit envoyer une sommation. On perdit un temps précieux à attendre la réponse qui tardait à arriver. Les Turcs eurent le temps de revenir de leur trouble et de mettre la forteresse en état de se défendre, puis, finalement, refusèrent de capituler. N'ayant pas de matériel de siège pour battre cette place formidablement retranchée, Zabielina, voyant son coup manqué, battit en retraite sur Slovitch et Ostorg et rentra dans Cattaro par la principauté. Le 19 mai, nouvelle tentative des alliés contre la forteresse de Klobuk en Herzégovine, plantée sur un rocher et occupée par les Ottomans.

La place investie refusa également de se rendre et avisa les Français de sa situation précaire ; ils accoururent à son aide et cernèrent de tous les côtés la petite colonne monténégrine et russe que commandait Vouk Radonitch, gouverneur civil. Les Russes se formèrent en carré, attaquèrent vigoureusement les Français à la bayonnette et se firent jour. Le soir, ils étaient en sûreté à Cattaro ; quant aux Monténégrins, ils chargèrent le kandjar à la main et regagnèrent leurs montagnes sans être entamés. Cette aventure, qui coûta beaucoup de monde aux alliés, les dégoûta de toute attaque contre les Turcs, tant que les Français furent à Raguse ; elle fit en même temps échouer les projets de réunion de Niksitch et de Trébinjé au Monténégro, que le vladika nourrissait depuis longtemps.

La campagne se termina définitivement le 25 juillet : à cette date, parut un courrier du tzar annonçant la paix de Tilsitt et le commandant des forces russes à Cattaro écrivit au vladika la lettre suivante :

« J'ai l'honneur d'informer Votre Altesse que, par suite de la paix de Pressbourg, confirmée par celle de Tilsitt, les Bouches de Cattaro appartiennent à la France et doivent être évacuées par nos troupes. En raison de quoi, je prie Votre

Altesse de prendre les mesures nécessaires et de renvoyer les Monténégrins qui sont à Dverno. »

Furieuses, pleines de rage, les troupes de vladika rentrèrent dans leurs villages. Les Français occupèrent Cattaro le 29 et le reste du pays le 31 juillet 1807. Leur domination fut tranquille, ils l'avaient chèrement achetée et le vladika défendit formellement à ses guerriers de les attaquer; bien plus, il se montra personnellement bien disposé en faveur du général Marmont, dont il estimait les manières courtoises et la spirituelle tournure d'esprit. Le général français mit tout en œuvre pour gagner l'amitié du vladika, car il avait besoin de sa neutralité, la principauté le couvrant au nord et à l'est et formant le plus court chemin pour passer en Turquie, si l'empereur ordonnait de prêter main forte aux Ottomans, soit contre les Russes, soit contre les Autrichiens, au cours d'une guerre toujours possible.

Désirant vivement connaitre personnellement le vladika, il le fit demander à Cattaro, sous prétexte de s'entendre au sujet de la régularisation des frontières. Le vladika vint au rendez-vous avec une suite nombreuse de Monténégrins armés [1], qui s'étaient offerts pour l'accompagner et pénétra dans la maison du général Marmont. Ses guerriers tirèrent aussitôt leurs kandjars et se postèrent devant la porte, en disant à leur évêque, que s'il avait des difficultés avec le général, il n'avait qu'à le jeter par la fenêtre, eux-mêmes lui feraient de suite son affaire.

Marmont ouvrit la conversation par une question caractéristique :

— Pourquoi aviez-vous besoin d'amener en si grand nombre des Monténégrins avec vous? vous n'avez rien à craindre ici.

— Je ne crains jamais rien nulle part, mais le peuple ne me laisse jamais sortir seul et je ne voyage jamais en aucun endroit sans les Monténégrins.

— Vous êtes un ecclésiastique, reprit Marmont, pourquoi

1. Pierre Ier hésita longtemps avant de confier sa personne aux Français. Mais Marmont mit tant d'insistance et donna de telles garanties, que le prince-évêque se décida enfin à accepter l'invitation. Voir les mémoires de Marmont.

donc avez-vous besoin d'un pouvoir temporel; que ne vous consacrez-vous exclusivement au service de Dieu et de l'Église?

— Les deux puissances m'ont été remises par le peuple, riposta l'évêque, je ne sais point si c'est le cas en France, mais chez nous le peuple est souverain et fait les lois. Aussi longtemps que le peuple le voudra, j'exercerai les doubles fonctions qu'il m'a confiées et je maintiendrai ses lois comme le fils fidèle d'une patrie libre.

Marmont attira ensuite la question sur les Russes et, entre autres remarques, fit la suivante :

— Qu'avez-vous à faire avec les Russes qui sont un peuple sauvage et ignorant, sont de plus vos ennemis et cherchent à vous plonger dans l'esclavage?

— Je vous prie, seigneur général, ne touchez point à une religion et à la gloire du grand peuple dont je suis l'un des fils fidèles. Les Russes ne sont pas nos ennemis, mais nos frères dans une même foi et dans une même famille; ils nous aiment comme nous les aimons. Vous haïssez les Russes et, comme je le vois, vous les noircissez; mais vous flattez les autres esclaves, les Turcs, afin que Napoléon puisse atteindre son but; mais les Slaves attendent leur salut et leur gloire d'une union étroite avec les puissants frères russes. Que la Russie succombe, et tous les autres Slaves tomberont avec elle. Celui qui est l'ennemi des Russes est l'ennemi de tous les Slaves [1].

Marmont releva ensuite contre les Monténégrins l'accusation suivante :

— Le peuple monténégrin est sauvage et inhumain; comme les sauvages et les barbares, il a coutume de couper la tête aux prisonniers ennemis.

— Monsieur, lui répondit le vladika, le peuple monténégrin est héroïque et possède un noble caractère. Il combat comme un héros, noble et libre, combat pour la liberté qui lui est chère. Il est vrai qu'il coupe la tête des prisonniers, quoi d'étonnant? Je m'étonne bien davantage que les Français aient coupé publiquement la tête de leur roi légitime. Les Monténégrins

1. Combien ces paroles prophétiques devaient être justifiées par les événements, et comme elles sont encore vraies à notre époque!

ont appris des Français cette coutume barbare, avec cette différence que les premiers coupent seulement la tête de leurs oppresseurs et jamais celle de leurs chefs et de leurs compatriotes.

Ces paroles firent une pénible impression sur le général; il répondit, rouge de colère : « Savez-vous, vladika, que votre pays se nomme pays noir, mais qu'à partir de maintenant, il doit s'appeler pays sanglant? La puissance française va l'engloutir; elle vous montrera qu'il est une force qui se joue de votre valeur. »

Le vladika répondit sans trembler : « Je souhaite de vivre assez longtemps pour voir cette lutte avec un peuple devant lequel tout le monde tremble à l'exception du saint empire russe. Le monde pourra voir comment nous nous battons et se convaincra de l'énergie avec laquelle nous pouvons nous soutenir pendant des siècles, et de la gloire du peuple slave. »

Cette réponse mit un terme à la conférence et le vladika reprit le chemin de Cettigné sans être inquiété [1].

Marmont demanda ensuite l'établissement d'un consul de France à Cettigné, mais le vladika ne voulut point l'y autoriser sans en référer au cabinet de Saint-Pétersbourg. Le 25 juillet 1808, l'ambassadeur de Russie à Vienne transmit au vladika la réponse du tzar : « Le prince-évêque de Monténégro fera comme il l'entendra. » Bien que Pierre fût touché de cette preuve de considération des gouvernements français et russe, il déclina l'offre de Marmont, sous prétexte que le commerce du Monténégro était presque nul et se faisait tout entier par Cattaro; en réalité, il comprenait parfaitement que, s'il autorisait la France à mettre un consul à Cettigné, il ne pourrait refuser pareille faveur aux autres puissances et sa principauté deviendrait un champ, ouvert aux querelles, aux animosités et aux intrigues de la diplomatie. Il voulait rester seul maître chez lui. Le général Marmont ne fut pas plus heureux quand il demanda la permission de cantonner une partie de ses troupes dans le cloître de Mania, les renforts importants qu'il avait reçus ne pouvant trouver place dans Cattaro.

1. Rapporté par Andritch, *op. cit.*, pp. 103-106.

Pierre repoussa cette demande avec horreur, parce qu'il craignait que les excès auxquels se livraient les soldats italiens, qui composaient en grande partie l'armée de Dalmatie, ne profanassent les lieux saints.

Les bons rapports entre Français et Monténégrins cessèrent bientôt par suite de la révolte des habitants du village de Braitch. Pour étouffer la rébellion de ces gens qui n'étaient pas Monténégrins, mais dont le village était situé sur ses frontières, Marmont concentra la garnison de Cattaro, afin d'effrayer les populations environnantes, puis envoya le général Delzons, avec dix compagnies, s'emparer de Braitch (10 août 1808). Les guerriers de Braitch, au nombre de cent trente, luttèrent héroïquement pour leurs foyers et leur indépendance, ils se postèrent, formidablement retranchés, à une demi-lieue en avant de leur village et, pendant toute la journée, entretinrent un feu meurtrier contre les Français. Le lendemain, des renforts arrivèrent de Cattaro ; de leur côté, les Monténégrins envoyèrent une bande des leurs au secours de Braitch ; la lutte recommença de plus belle. Elle dura six jours sans interruption; enfin, les paysans, écrasés sous le nombre, abandonnèrent leur village que les Français livrèrent aux flammes et dont ils saccagèrent toutes les plantations. Le vladika recueillit les malheureux habitants de Braitch et, à une lettre du général Crozier le sommant de les livrer, répondit : « Je ne favorise pas la rébellion, je recueille des malheureux dépouillés de leurs biens; je ne veux pas attaquer les Français, seulement je veille sur mes frontières, car on m'annonce que vous avez des intentions agressives contre le Monténégro. »

Outré du refus de Pierre, le général Crozier concentra huit mille hommes, afin d'aller chercher par la force les révoltés dans la province même de Tsermnitchka. Il se proposait ensuite de passer par Scutari, de remonter la vallée de la Zenta et de couper ainsi le Monténégro de ses communications avec l'Herzégovine et la Turquie. Mais des amis fidèles, résidant à Budua, instruisent le vladika du plan de Crozier; la levée en masse est ordonnée aussitôt, tous les guerriers se portent sur leurs frontières méridionales et s'opposent au passage des Français dans la vallée de la Zenta. Le vladika, désirant à tout prix éviter

une collision sanglante dont il redoute les conséquences, à cause du récent traité de Tilsitt, adresse une lettre à leur chef et le supplie de retirer ses troupes, autrement il ne répond point de la paix. Avant que la lettre, retardée en route, n'arrive à destination, des coups de fusil partent des avant-postes, les Monténégrins ripostent et attaquent les ennemis qu'ils rejettent en arrière et forcent de rentrer à Budua, après avoir subi des pertes importantes (28 août 1808).

Heureusement, ce combat fut le dernier que nous ayons à enregistrer entre Français et Monténégrins, car le général Crozier comprit que là où trente et même cinquante mille janissaires avaient échoué dans vingt campagnes successives, dix mille soldats, pour la plupart Italiens, ne pourraient rien entreprendre, et il respecta le Monténégro. L'imminence du danger porta le vladika à se rapprocher du pacha de Scutari, Mustaï, et il lui proposa un arrangement, le 21 juillet 1808, dont les termes ne sont pas connus; mais devant le sentiment de réprobation que souleva parmi les knèzes une alliance avec les Turcs, il renonça de suite à ses projets.

L'année 1809 débuta par une tentative de l'archimandrite Vucetitch pour regagner un peu d'influence parmi le peuple monténégrin. Mais le vladika ne laissa point le temps à son ancien calomniateur de lui susciter de nouvelles difficultés; il adressa une plainte formelle au chancelier de l'empire russe, Rumiankoff, et l'incorrigible Vucetitch fut mis hors d'état de nuire.

Peu après les tribus des Drobniaks, frontière nord de la principauté, refusèrent de payer l'impôt aux Ottomans et demandèrent leur annexion au Monténégro. C'était la seconde annexion de ce genre depuis vingt ans. Le vladika les accueillit et envoya parmi elles son neveu Stanko pour établir la juridiction et l'administration en vigueur dans ses États. Les instructions qu'il donne à son neveu, à cette occasion, sont des plus intéressantes, quoique courtes; elles portent sur six points et, entre autres choses, nous y lisons : « Les knèzes nommés juges ou employés devront faire le serment de ne jamais accepter de présents de qui que ce soit, de juger selon le juste ou l'injuste, également le puissant et le faible, le

riche et le pauvre [1]. » — Donné à Ostrog le 20 septembre 1809.

Les habitants chrétiens de Zupliani, Dzumich et Berzanska, vinrent aussi se plaindre au vladika de ce que les nobles ottomans de Niksitch se livraient envers eux à des persécutions, et lui demander de les aider à secouer le joug de la Sublime Porte.

Le vladika réunit quelques troupes autour de Plaminica et vint de sa personne camper au milieu d'elles ; mais, n'ayant pas assez de munitions, il ne voulut point risquer un combat avec les Ottomans et, après avoir recueilli quelques familles chrétiennes d'Herzégovine, il rentra à Cettigné en décembre 1809, après avoir visité les tribus des Piperi.

Sa présence était urgente dans le sud de la principauté, car, dès le début de 1810, Mustaï, pacha de Scutari, attaqua les Piperi, dans l'espoir de les arracher à l'union monténégrine et de s'emparer de leur nahia ainsi que de la vallée des Bielopavitij. Grâce à l'appui des Monténégrins des districts voisins, les Ottomans furent repoussés dans toutes leurs tentatives, répétées plusieurs fois dans le courant de l'année. Depuis lors ils renoncèrent à s'emparer des Piperi et des Bielopavitij qui ne furent plus séparées du Monténégro [2]. Par contre les Turcs rétablirent peu à peu leur domination sur les Drobniaks, qui ne revinrent au Monténégro qu'en 1878, par le traité de Berlin.

L'œuvre d'émancipation entreprise en Serbie par l'illustre Kara Georges en 1803, et les succès qu'il remporta sur les Ottomans pendant les années suivantes, eurent un grand retentissement dans la principauté, et nul doute que les guerriers de Pierre Petrovitch n'eussent prêté leur appui aux frères serbes, si eux-mêmes n'avaient eu à lutter avec les Français, comme nous venons de le dire.

Néanmoins, ils applaudirent aux victoires de Kara Georges et lorsqu'en 1809 celui-ci entreprit sa mémorable campagne dans le district turc de Novi Bazar, le vladika eut un instant l'idée de coopérer à cette guerre et, avec l'aide des Serbes, de tenter la conquête de la vallée basse de la Zenta, ancien

1. Andritch, *op. cit.*, p. 108.
2. Médakovitch, *op. cit.*, pp. 174-187.

patrimoine des princes monténégrins. Les divisions intestines de la population de Scutari et la faiblesse du pacha, la sanglante bataille de Souvodol, qu'une brillante charge de cavalerie décida en faveur de Kara Georges, l'occupation de Cemnica et sa présence aussi près des frontières de la principauté, tout favorisait une entreprise contre la Zenta.

Mais le vladika manquait de munitions et d'argent pour en acheter ; il essaya en vain d'emprunter chez les commerçants de Cattaro, en donnant en gage des terres situées de ce côté, ou de vendre des pierreries ; la présence des Français fut un obstacle insurmontable à la conclusion de ces affaires et, à son grand regret, le vladika dut laisser passer cette occasion [1]. D'ailleurs, l'attaque du sultan Mahmoud sur les bords du Timok rappela Kara Georges en hâte du côté de Belgrade.

Au printemps de 1811, le vladika eut une chaude alerte. Une nombreuse armée turque, sous le commandement de Suleiman, pacha de Skopia, parut en Herzégovine, pour dompter définitivement les chrétiens de Drobniak et de Niksitch. Le vladika, craignant une invasion de son territoire, ordonna de conduire dans la haute Berda les femmes et les enfants et tous les objets facilement transportables; les hommes valides seuls devaient rester pour défendre les villages. Puis il adressa une lettre à Kara Georges, qui s'était débarrassé des Turcs pour le moment, et le pria vivement de faire une diversion en faveur des Monténégrins, si Suleiman les attaquait. Heureusement, ces craintes n'étaient pas fondées : le pacha soumit les chrétiens de Niksitch et occupa les Drobniaks; néanmoins, aussitôt après le départ de ses troupes, les Turcs ne séjournèrent qu'en petit nombre dans ce dernier district, tant était grande la terreur que les Uskoks des montagnes leur inspiraient.

Cédant à une sollicitation du pacha de Scutari, les Français de Cattaro finirent par consentir à l'appuyer dans la courte campagne qu'il fit, en juillet 1812, pour s'emparer du district de la Moraka. Dans ce but, quatre mille hommes furent con-

1. Médakovitch, *op. cit.*, pp. 187-188.

centrés à Cattaro, afin d'opérer une diversion en faveur du pacha, si l'occasion s'en présentait; mais, repoussé avec de grandes pertes dans un combat livré à Glioubottin [1], Mustaï Pacha revint à Scutari et abandonna ses projets pour le moment. D'ailleurs, l'intérêt de la question était plus haut, la campagne de Russie était commencée et si l'empereur Napoléon l'emportait, le pacha de Scutari reprendrait ses projets avec l'aide efficace des Français de Cattaro.

L'entrée de l'armée française à Moscou fit faire au vladika la réflexion suivante : « Je n'ai jamais eu grande confiance dans la noblesse de cour, parce que j'ai remarqué combien elle abandonnait le métier de la guerre, n'ayant de goût que pour le luxe et la danse; elle divinisait tout ce qui venait de France, avait honte de ses danses nationales russes et de son idiome national, ne louait que ce qui était français et ainsi méprisait la patrie. Je pense que le plus grand nombre d'entre eux ont assisté avec plaisir à l'arrivée de leurs demi-dieux. Comme ils ont abandonné leur Dieu, celui-ci leur a envoyé des dieux mortels pour les châtier. J'espère que le Dieu de miséricorde ne permettra pas que la patrie russe soit anéantie, comme les ennemis de la Russie et les partisans de la nouvelle foi le désirent [2]. »

La fin déplorable de la campagne de Russie fit revivre les espérances du vladika ; et la joie des Monténégrins fut grande, lorsque la flotte anglaise, chargée de coopérer à l'expulsion des Français de la Dalmatie, parut au large de Castelnuovo.

L'amiral anglais Fremantle se mit de suite en rapports avec Pierre Petrovitch et lui demanda de bien vouloir lui adresser un délégué, pour s'entendre sur les moyens à employer pour reprendre Cattaro. Le 20 avril 1813, l'amiral adressa au vladika la note suivante : « J'ai vu votre chargé d'affaires, je suis content des sentiments et de l'ardeur que la nation monténégrine professe pour la cause de nos alliés. Seulement, comme je vois qu'il lui est impossible d'agir efficacement sans un approvisionnement de munitions et de vivres et que je ne

1. Dans la Riecka sur les confins de la Tsermnitchka.
2. Andritch, *op. cit.*, p. 112.

les ai pas à bord de ma flotte. Je vous prie d'attendre que j'en aie. Alors il sera temps d'avertir Votre Excellence, et nous déciderons ensemble le moment favorable pour agir en commun. L'union étroite qui règne entre les cours russe et anglaise s'affermit tous les jours : continuez à cultiver les bonnes dispositions et l'ardeur de vos sujets. Je ne négligerai rien pour vous donner des avis convenables[1]. »

Dans les premiers jours de septembre, la flotte anglaise reparut et les Monténégrins, largement pourvus de munitions et pleins d'ardeur, descendirent vers Budua en passant par Braitch et Maina. Ils investirent Budua : plusieurs d'entre eux se glissèrent dans la ville et fomentèrent des troubles, en excitant la population contre la garnison française. Pendant ce temps, le vladika organisait l'attaque et prenait ses dispositions pour l'assaut.

Les cinquante-sept Français qui formaient la garnison de Budua, ne pouvaient, dans ces conditions, présenter une défense efficace ; ils capitulèrent le 11 septembre.

Aussitôt, le vladika résolut de s'emparer du castel de la Sainte-Trinité, voisin de Cattaro. Radonitch, gouverneur civil, se dirigea vers cet objectif en suivant le littoral de la mer, tandis que le vladika, attirant à lui les guerriers du district de Primorje en Herzégovine, passait par Erbalyi. On se réunit devant le château de la Sainte-Trinité. Une sortie de trois cents hommes, sous la conduite de l'officier italien Campanelli, fut repoussée par les Monténégrins. Attaqués de plusieurs côtés, les Français se formèrent en carré, mais une charge à l'arme blanche l'eût bientôt entamé : cent hommes restèrent sur le champ de bataille et le reste s'enfuit dans le château ; qui ne tarda point à être enlevé d'assaut. La garnison se retira à Cattaro à l'exception de cinquante hommes qui tombèrent aux mains des vainqueurs. Une heure après la prise du château, celui-ci, miné par les Français avant leur fuite, sauta en l'air. Cet exploit accompli, Radonitch rejoignit le vladika sous les murs de Cattaro.

1. Brunswich, *Recueils de documents diplomatiques concernant le Monténégro*, pp. 31-32.

Le concours de la flotte anglaise était indispensable pour enlever cette place. Nos lecteurs verront, par la carte ci-jointe, combien ses abords du côté de la mer sont difficiles; il fallait un vent très favorable pour pénétrer jusqu'au fond des bouches où elle est située. Les alliés se contentèrent, pour le début, d'attaquer le fort de Porto-Roso qui ferme l'entrée des Bouches et croise ses feux avec ceux de Castelnuovo. Grâce au concours des navires anglais le fort et les batteries qui garnissaient la presqu'île, tombèrent au pouvoir des Monténégrins, le 18 septembre, et ils occupèrent toutes les routes convergeant vers Cattaro, qui se trouva ainsi bloqué du côté de la terre par les troupes du vladika, tandis que l'escadre de l'amiral Fremantle lui fermait la mer. Le 1er octobre, une division légère, composée d'une frégate, d'un brick et de quelques shooners, entra dans les Bouches sous le commandement du capitaine Host, qui s'empressa de remettre au vladika une lettre de l'amiral Fremantle ainsi conçue : « J'ai l'honneur de vous présenter le capitaine Host, commandant la frégate *la Bacchante,* il est muni de pleins pouvoirs pour tout ce qui regarde les affaires de Dalmatie. Je supplie Votre Altesse de l'accréditer et de l'adresser au commandant des troupes monténégrines, afin qu'il puisse agir selon mes instructions et mes désirs [1]. » En vue de Castelnuovo, le 3 octobre 1813. — Cependant Castelnuovo était encore occupé et, avant de tenter l'attaque de Cattaro, le commandant Host et le vladika s'étendirent pour enlever cette forteresse. Les habitants de Perast, faisant cause commune avec les alliés, s'approchèrent de nuit des ouvrages qui couvraient Castelnuovo du côté nord, les surprirent et s'emparèrent de dix canons et de quatre-vingts prisonniers [2]. Le lendemain, le gouverneur Radonitch lance ses guerriers à l'assaut du fort Spinola et de Castelnuovo même, pendant que la division anglaise, ancrée dans la rade, couvre de feux les positions françaises. Après plusieurs attaques et quarante-huit heures d'une fusillade et d'une canonnade ininterrompues, Castelnuovo et son fort furent enlevés de haute

1. Brunswich, *op. cit.*, p. 33.
2. Andritch, *op. cit.*, p. 113.

lutte par les Monténégrins. Ils s'emparèrent de vingt-cinq canons; nous ne connaissons point le chiffre des pertes, mais elles durent être importantes des deux côtés (12 octobre).

Le 14, une violente tempête de vent d'Est s'étant élevée, la flotte anglaise s'éloigna des bouches de Cattaro et le commandant adressa ce billet au vladika : « Je vous félicite ainsi que vos troupes valeureuses; ma présence ici est inutile par suite de la prise de Castel-Nuovo et de Spinola. J'ai trouvé dans le fort de Spinola une grande quantité de munitions, Votre Excellence en prendra ce qu'elle désire. Le vent m'empêche d'aller à Cattaro. » En mer, le 17 octobre [1].

Maitre de Porto-Roso et de Castelnuovo, les Monténégrins réunirent toutes leurs forces autour de Cattaro et ouvrirent de suite les travaux d'approche, en attendant que le vent permît à la division anglaise de venir prendre position en face de Cattaro. Un bataillon de deux cents Croates, qui servaient la France à contre-cœur, ayant été envoyé pour détruire les ouvrages monténégrins, déserte en masse et vient se ranger sous les ordres de Pierre Petrovitch. Le vladika saisit cette occasion pour offrir au Français une honorable capitulation; mais le brave commandant Gauthier refusa de se rendre (20 octobre).

En attendant l'arrivée de la flotte anglaise, le vladika accomplit l'un des actes les plus importants de son règne : la tentative de réunion de Cattaro à la principauté. Un rapide coup d'œil sur la carte fait comprendre de quelle importance serait la possession de Cattaro pour la Tsernagore.

C'est un rêve que les princes de la Zenta, au temps de leur puissance, n'ont pu réaliser. Pierre Petrovitch, exactement renseigné par les Russes et les Anglais, comprenait que la puissance de Napoléon ne se relèverait pas et que la possession de la Dalmatie serait une des premières auxquelles le colosse devrait renoncer. Cattaro se trouverait donc libre d'occupation et, voulant prévenir une reprise par les Autrichiens, le vladika résolut de s'annexer les Bouches afin de gagner l'Autriche en vitesse et de la placer le plus vite pos-

1. Brunswich, *op. cit.*, p. 33.

sible en présence du fait accompli. Ajoutons que les Cattariens ne demandaient pas mieux que de s'unir au Monténégro; aussi vinrent-ils, pleins d'enthousiasme, à la réunion que le vladika convoqua, le 29 octobre 1813, à Dubrota, afin de discuter les conditions de l'union des deux pays.

Elle fut votée à l'unanimité par les knèzes et par les délégués de Cattaro, et tous ensemble décidèrent que si des circonstances politiques faisaient que l'un des deux pays dût se rendre à la Russie, à l'Autriche ou à l'Angleterre, les deux contractants ne se soumettraient qu'à la condition que leurs antiques privilèges et leurs droits seraient sauvegardés. On nomma ensuite une commission centrale pour gouverner les Bouches de Cattaro; elle se composa de neuf Cattariens et de neuf Monténégrins, sous la présidence du vladika, et entra immédiatement en fonctions, malgré la présence des Français à Cattaro.

Le vladika résolut d'avertir aussitôt le tzar Alexandre de cette importante adjonction à ses États, et le knèze Sava Plamenac fut envoyé en Russie, pour demander à l'empereur de bien vouloir prendre sous sa protection les Bouches de Cattaro.

Malheureusement, l'Autriche ne laissa point passer sans protester cette décision qui la dépouillait d'une partie de ses possessions dalmates, et, pour mieux appuyer ses revendications, elle envoya, le 15 décembre, le général Milutinovitch avec une petite armée, dans le but de coopérer à la prise de Cattaro. C'était adroit, et le vladika, malgré le profond dépit qu'il ressentait, se contint et demanda au général autrichien de bien vouloir attendre la réponse du tzar avant de s'occuper de la question. Milutinovitch accepta.

Sur ces entrefaites, la division anglaise pénétra dans les Bouches et, le 27 décembre, le commandant Gauthier, réduit à la dernière extrémité, capitula et remit les clefs de la ville à Vouc Radonitch et au président de la commission centrale, Vincent Lorencitch.

Trois jours plus tard, la flotte anglaise s'en alla, laissant le vladika gouverner le pays comme il l'entendrait. Mais le général autrichien perdit patience et, sans attendre la réponse du

tzar, qui pourrait être bien longue à arriver, prit possession de Castelnuovo et déclara au vladika que s'il ne lui restituait point les Bouches de Cattaro, il allait bombarder la ville.

Devant une telle attitude, et ne voulant à aucun prix entrer en conflit armé avec ses voisins du lendemain, le vladika se soumit, renvoya ses troupes dans la Tsernagore, mais resta de sa personne à Cattaro.

L'hiver se passa, puis le printemps; enfin, le 1er juin, arriva la réponse du tzar. Elle était ainsi conçue et datée de Paris: « J'ai reçu la lettre que vous m'avez envoyé par Sava Plemenac, et je vous félicite de vos succès et de ce que vous avez fait pour la bonne cause. Restituez Cattaro à l'Autriche et rentrez chez vous. Dites bien aux habitans des Bouches, que tous leurs anciens privilèges leur seront conservés. — Le 20 mai 1814[1]. »

Le lendemain 2 juin, les Autrichiens reprirent officiellement possession de Cattaro et ne l'ont plus quitté depuis cette époque.

La guerre étrangère était finie, l'empereur Napoléon expiait ses fautes, le monde respirait; malheureusement, à une calamité en succédait une autre: la disette était générale et la misère profonde partout. Le Monténégro ne fut pas épargné et sa population souffrit cruellement. Le vladika engagea des pierreries pour acheter du blé, il ne réussit point à soulager la misère de ses sujets; alors il s'adressa au tzar Alexandre Ier et lui rappela, le 20 mai 1817, le subside annuel de 1,000 ducats promis par Paul Ier en 1799 et qui n'avait pas été payé depuis huit ans. « J'attends une réponse, dit le vladika, et je confirme à Votre Majesté ma lettre du 15 juin 1816. N'abandonnez pas les enfants du Monténégro, qui sont aussi les vôtres. Ne soutenez pas l'antislave, ayez égard à l'affinité de race, qui existe entre les Russes et nous; elle exige un rapprochement et une affection mutuelle des deux peuples. Le sang du peuple monténégrin est pur, son âme est sereine, aucun médecin étranger n'a pris soin de notre existence, la porte de la confiance nous est fermée partout. Jettez un regard bienveillant sur mes cheveux blancs; j'ai soixante-dix ans, récompensez mes peines.

1. Andritch, *op. cit.*, pp. 115-116.

Mon peuple n'a jamais été sous le joug étranger, les Français eux-mêmes nous ont toujours considérés comme un peuple indépendant. Permettez que le Monténégro reste indépendant; mais pour cela il faut des secours, j'envoie mon neveu, le voyvode Stanko Petrovitch, avec huit cents personnes, pour s'établir dans les terres fertiles de votre empire, de cette manière les États étrangers ne profiteront pas du travail de mes enfants émigrés. »

Pour quelles raisons le tzar Alexandre ne soulagea-t-il point la misère du Monténégro et refusa-t-il en outre d'envoyer des munitions pour quinze mille hommes, que le vladika réclamait aussi avec insistance? Il se contenta d'installer dans la province d'Odessa les émigrés monténégrins; à cela se borna sa bienveillance envers ses anciens et braves alliés [1]. Le vladika parvint cependant à traverser cette période difficile et avec le temps l'abondance revint dans la Tsernagore.

Une courte campagne rompit, en 1819, la paix qui régnait depuis le départ des Français.

Tschelandin, musulman inflexible et ascète intransigeant, nommé vizir de Bosnie par le sultan Mahmoud, après l'anéantissement des spahis bosniens et herzégoviens, secondait avec zèle les désirs de son maître et réprimait toute tentative de révolte avec la dernière énergie. Bientôt les agas rebelles furent abattus et la terreur régna partout. Il eut été bien étonnant qu'un fanatique comme Tschelandin n'entreprît rien contre les chrétiens, semi-indépendants des Drobniaks et des frontières monténégrines. Des représailles en furent la conséquence et les Monténégrins prirent, comme de coutume, fait et cause pour les opprimés.

Pour les punir, le vizir de Bosnie confia douze mille hommes à Delibasa Pacha et lui ordonna de pénétrer dans le district monténégrin de la Moraka, pour y exercer la vengeance des Turcs.

Prévenu à temps par les Uskoks de la haute Moraka, le vladika

1. Un grand nombre de familles quittèrent également les hautes vallées et allèrent s'établir en Serbie, où le prince Milosh Obrenovitch, les accueillit avec bonté.

mobilisa seulement les guerriers de la Moraka Nahia. D'après ses ordres, Voukan part de Martinitch, Marko Boskovitch d'Orioza Luka; le serdar Georges d'Ostrog et Markojé de Poviji; ensemble ils comptent mille combattants et se réunissent sous le commandement suprême de Mina Radonitch. En habile capitaine, Radonitch fait une fausse retraite et attire les Ottomans dans la vaste plaine de Dragovitch, où ils campent. A l'aube du lendemain, Voukan les surprend et engage le combat avec eux autour du village de Ratina; Mina Radonitch, qui se réservait pour le moment décisif, tombe sur le flanc de Delibasa Pacha et le force à battre en retraite. Poursuivi par les vainqueurs, les Ottomans s'engagent dans un défilé près de Spute, où Marko Boskovitch, posté en embuscade, assaille leur colonne démoralisée et la met en pleine déroute. Les Monténégrins tuèrent mille Turcs dans cette série de combats et s'emparèrent de mille chevaux. Cette defaite dégoûta le vizir de Bosnie de faire des incursions dans la principauté.

Pour bien fixer la situation réciproque du Monténégro et des possessions autrichiennes de Dalmatie, un traité intervient en 1820 : la commission, composée de quatre employés autrichiens, se rendit sur les lieux en litige et, de concert avec les envoyés du vladika, grava des signes de la croix sur sept rochers, placés entre la rivière de Grahovo et la montagne Gorasda, qui sépare les villages de Scagliari et de Zapponi. Cette ligne de démarcation fut fixée le 19 juin 1820 [1].

L'avènement au trône de Russie du tzar Nicolas I[er] fut salué avec joie par les Monténégrins: ils connaissaient, en effet, sa haine profonde pour les Turcs et son amour pour tous les slaves. Ils ne se trompaient point, car le nouveau tzar inaugura, dès le début de son règne, une politique tout opposée à celle de son frère Alexandre I[er]. Une des premières manifestations de la bienveillance de Nicolas fut le rétablissement de rapports cordiaux avec le vladika.

Pierre Petrovitch réclame le subside russe, impayé depuis dix-sept ans et le tzar répond : « On doit donner aux braves monténégrins, non seulement le subside arriéré promis par

1. Brunswich, op. cit., pp. 34-36.

Paul I[er], mais encore, à l'avenir, ne plus en retarder le paiement [1]. » La guerre de 1828-1829 entre le tzar et le sultan devint la cause d'une nouvelle collision entre Turcs et Monténégrins; voici comment : le pacha de Scutari ayant ordonné une levée de conscrits dans la basse Zenta, les jeunes gens du village de Polyani refusèrent de partir et demandèrent l'annexion de leur pays au Monténégro. Le pacha de Scutari ne laissa point au vladika le temps de réunir ses troupes et attaqua Polyani pour forcer les habitants à l'obéissance et au respect du sultan.

Pendant quatre heures, les gens de Polyani, soutenus seulement par quelques Monténégrins des villages voisins du Ljesani et de Komani, se défendirent en désespérés contre les Albanais du pacha. Ils succombèrent enfin sous le nombre, et celui-ci, pour se venger de l'appui prêté aux rebelles par les Monténégrins, fit une incursion dans la Liéchanska Nahia. Battu à plate couture, il offrit la paix et proposa des conférences en vue d'un arrangement définitif. Les envoyés turcs et ceux du vladika se rencontrèrent au village du Kupi-Duh. La discussion porta principalement sur la possession du pays des Piperi, que les Ottomans prétendaient enlever au vladika; mais les représentants du Monténégro déclarèrent :

1° Les Piperi appartiennent à la Tsernagore et les Turcs doivent les laisser en paix;

2° Les champs que les gens de nos frontières conquièrent par la guerre, doivent être cultivés par eux en temps de paix; les Turcs n'ont rien à prétendre à ce sujet;

3° Les habitants de la Koutchka et de la Moraka et les Uskoks de l'Herzégovine, qui ont fui chez nous, sont intangibles comme les Monténégrins de la Berda;

4° Les gens de Zupljé, d'Ozrinitch, des Drobniaks, ne doivent jamais être attaqués ni poursuivis sur notre territoire;

5° Les Turcs de Scutari ne doivent pas se mêler de nos affaires ni de celles que nous avons avec les Turcs d'Herzégovine, même si nous faisons la guerre à ces derniers;

6° Les véritables Monténégrins ne doivent pas être saisis ou

1. Andritch, *op. cit.*, p. 118.

arrêtés pour des vols dont les auteurs sont inconnus; mais les voleurs qui seront convaincus par confrontation seront punis légalement et condamnés à des dommages et intérêts;

7° Les Turcs ne doivent pas se poser comme les maîtres du Monténégro et de la Berda, ni inviter nos gens à aller à Scutari comme Soleiman Aga le fit pour les habitants de Komduc et de Liesnane l'an dernier.

Ces conditions, passablement naïves du reste, furent acceptées par les Ottomans; mais la paix ne put être rétablie sur le cours de la Moraka et les sanglantes vengeances d'un peuple à l'autre continuèrent comme par le passé.

En 1829 seulement arrivèrent les dix-sept années de subsides en retard promis depuis quatre ans par Nicolas Ier; la joie du peuple éclata, et le vladika prononça, dans l'assemblée des Notables, les paroles suivantes : « Vous ne pouvez pas vous imaginer ma joie quand je reçus les gracieusetés du tzar; depuis dix ans, je prie Dieu, qu'il me prenne, afin que je ne voie point la misère du peuple, et maintenant puissai-je vivre encore dix années pour faire du bien et rendre mes sujets heureux! Pour les progrès de la patrie, je travaille depuis mon enfance, et voilà pourquoi je me suis usé, comme vous le voyez; je suis devenu un faible vieillard. » Le Très-Haut n'exauça point les vœux du vladika, et sa fin était plus proche qu'il ne le pensait.

Il avait convoqué, pour le 18 octobre 1830, une grande assemblée des knèzes à Cettigné; ils devaient s'efforcer de mettre un terme aux querelles et aux jalousies des différentes familles, qui, plus ardentes que jamais, désolaient le pays et causaient tant de chagrins au bon vladika.

La veille de l'assemblée, au soir, quelques knèzes, réunis dans la maison de leur évêque, étaient, selon la coutume, assis autour du foyer et causaient des affaires publiques. Le vladika, au milieu d'eux, leur donnait ses instructions au sujet de la manière de réconcilier les familles entre elles; tout à à coup il fut pris de faiblesse et demanda à son secrétaire de rédiger une lettre, par laquelle le vladika s'excusait de ne pouvoir assister à la réunion du lendemain. « Le peuple, ajouta-t-il ensuite, doit obéir aux injonctions des knèzes; puis,

après une pause, il continua : je sais qu'on ne croira point à ma maladie; que je me tiens à l'écart par méchanceté et pour ne point paraître devant le peuple; mais Dieu m'est témoin que je suis trop faible pour le faire. »

A sept heures du soir le vladika sentit que sa fin approchait et, s'adressant aux knèzes, comme le Christ aux apôtres : « Je n'ai aucun motif de vous cacher l'approche de ma dernière heure; je vais quitter ce monde; je vous recommande l'union, nobles héros que mon cœur aime. Saluez pour moi les frères monténégrins et dites-leur que le plus chaud et le plus sincère désir de leur hospodar mourant est qu'ils vivent comme des frères, en paix et en amour, et défendent la liberté que Dieu leur a donnée. Ils ne doivent pas oublier qu'ils sont Monténégrins et hommes libres. J'ai passé ma jeunesse sur une terre pauvre, mais libre, et j'ai vécu une longue vieillesse. C'est la volonté de Dieu que je me sépare de vous pour toujours; mais n'oubliez pas mes paroles. Et vous, montagnes libres, vivez éternellement, une gloire immortelle fleurit sur vos cimes, elle survivra aux hommes et au monde. Que Dieu répande ses bénédictions sur vous et sur tout le peuple serbe. Conduisez-moi dans ma cellule, afin que je puisse recommander mon âme à la haute Providence! »

Il dit, et les notables, frappés de douleur, s'approchent de lui, reçoivent ses dernières bénédictions, embrassent les mains de leur invincible maître. Puis, deux chefs le prennent dans leurs bras, en silence, et le conduisent dans sa modeste chambre. Quelques instants plus tard, l'étoile du Monténégro montait au ciel, calme et tranquille [1].

Les gémissements, les pleurs éclatent de toutes parts, le gouverneur civil et les chefs, qui ont assisté aux derniers moments du vladika, transmettent à tous ses dernières volontés et telle est la puissance morale du défunt que les familles divisées oublient leurs injures, renoncent à leurs vengeances.

Le lendemain, le corps de Pierre Petrovitch fut exposé dans l'église de Cettigné, le peuple en foule vint lui rendre un dernier hommage et un knèze prononça les paroles sui-

1. Andritch, *op. cit.*, p. 123.

vantes : « Venez jurer sur le corps de votre hospodar d'accomplir ses dernières volontés. Il vous bénira et vous donnera, bien que mort, un talisman précieux, l'amour fraternel et l'union. Jurez devant Dieu. »

Tous les chefs mettent leurs fusils en croix sur le lit funèbre et jurent solennellement d'oublier leurs haines et de maintenir la concorde au sein de la principauté [1].

Ils tinrent parole et le dernier acte de la vie du vladika fut le rétablissement de la paix intérieure dans le Monténégro.

Nous n'avons pas besoin de faire un éloge de ce prince remarquable, après avoir exposé sa vie si pleine de grandes actions. Tous les auteurs qui ont traité du Monténégro, Cyprien Robert lui-même, dont on connait les sentiments d'amitié pour les Turcs, sont unanimes à considérer le vladika Pierre Ier comme le fondateur du Monténégro moderne. Outre la gloire militaire qu'il moissonne en abondance, ses plus beaux titres à la reconnaissance des Monténégrins sont la publication de son code, la proclamation officielle faite par le sultan de l'indépendance de la Tsernagore et l'adjonction à la principauté des nahias, des Piperi, des Koutschi et des Bielopavitij, qui doublèrent presque l'étendue territoriale du Monténégro.

En 1834, une assemblée générale du peuple canonisa le vladika Pierre Ier et il est vénéré sous le nom du grand vladika saint Pierre.

1. Médakovitch, *op. cit.*, pp. 215-220.

CHAPITRE V

LE VLADIKA PIERRE II (1830-1851).

Nadojé Petrovitch, né à Niégosch en 1812 et neveu du vladika Pierre Ier, lui succéda comme prince-évêque du Monténégro sous le nom de Pierre II.

Le jeune Nadojé, élevé avec soin à Saint-Pétersbourg en vue de sa future dignité vladikale, est un esprit d'élite et le digne continuateur de son oncle. Il entra dans le cloître très jeune et fut ordonné prêtre par l'évêque de Pritzren, mais ne reçut la consécration archiépiscopale à Saint-Pétersbourg qu'en 1833, c'est-à-dire deux ans et demie après son accession au trône. Avec lui commence une époque nouvelle pour le Monténégro, celle du développement intellectuel et de la civilisation moderne.

Voyons d'abord ce que le jeune évêque fit pour l'organisation intérieure de son pays; nous exposerons ensuite ses luttes avec les Ottomans et les Autrichiens, conséquences nécessaires des agrandissements que le vladika jugeait utiles pour consolider son pouvoir et établir des frontières bien déterminées autour de la Tsernagore.

Son premier soin est de créer une force armée, permanente, destinée à maintenir l'ordre dans le pays, à faire respecter les lois, à contenir les knèzes dans le devoir, enfin à donner un certain éclat à la cour de l'évêque. Elle se composait de trente gardes du corps ou perjanikes, soldés à 80 florins par an, et de quatre cent vingt pandours à 40 florins.

Mais une autre innovation bien plus importante fut la création du sénat permanent, chargé de diriger les affaires

publiques de concert avec le vladika, et la suppression du gouverneur civil.

Cette charge, héréditaire depuis longtemps dans la famille des Radonitch, donna lieu à un empiétement de pouvoir, dans les premières années de son règne ; le gouverneur Radonitch prétendait avoir la haute main sur les affaires intérieures de la principauté, bien que ses fonctions dussent se limiter exclusivement aux choses de la guerre. Un conflit dangereux s'éleva entre lui et le vladika et, pour couper court à ses revendications, Pierre II décréta, en 1833, la suppression de cette charge et le bannissement de Radonitch et de son frère.

Les changements introduits par le vladika modifièrent de fond en comble l'administration du pouvoir central et rapprochèrent la constitution monténégrine de celle de la Russie.

Le sénat, composé à l'origine de seize membres, puis de douze, exerçait le souverain pouvoir sous la haute direction du vladika et formait en même temps une cour de justice.

Les gardes du corps tranchaient les petits différends et faisaient leurs rapports au sénat pour les cas graves et exécutaient ses arrêts : un tiers des amendes revenait au sénat, le second tiers au vladika, le troisième enfin aux gardes [1].

Le président du sénat recevait un traitement de 1,200 florins, le vice-président 1,000 florins, le ministre 800 florins, son adjudant 300 florins, les deux instructeurs 300 florins, les douze sénateurs 200 florins chacun, les douze capitaines 100 florins chacun.

Pour couvrir tous ces frais qui, avec l'entretien du vladika, atteignaient la somme de 28,700 florins, Pierre II porta l'impôt annuel à payer par chaque maison à 2 florins ; ce qui, avec les 11,700 maisons que contenait le Monténégro à cette époque, faisait à peine la somme nécessaire. Le déficit était couvert au moyen du subside russe de 1,000 ducats, plus ou moins régulièrement payé ; l'Autriche donnait aussi quelques subventions pour l'entretien des écoles [2].

1. S. Gopcevitch, *op. cit.*, p. 21.

2. S. Gopcevitch, *Montenegro und die Montenegriner*, dit, p. 11, que le Monténégro ne payait aucun impôt sous Pierre II et que le subside russe

Tel est le premier budget qu'ait eu le Monténégro. Il est bien modeste, mais n'oublions pas que les mœurs patriarcales et la plus grande simplicité sont en honneur dans la Tsernagore.

Afin de réprimer, autant que possible, les querelles et les vengeances de famille à famille et les pilleries sur les frontières, le vladika Pierre II renforça les dispositions pénales contenues dans les ordonnances de Pierre I[er]; estimant que les amendes étaient insuffisantes à empêcher les vols dans la plupart des cas, il le punit par le supplice de la pendaison; les homicides étaient fusillés; mais, pour éviter que les personnes chargées de les passer par les armes, ne devinssent victimes de la vengeance des parents du coupable, Pierre II faisait exécuter ses arrêts par un grand nombre de Monténégrins qui tiraient en même temps sur le condamné. De cette façon quand on demandait qui avait exécuté un tel, le vladika répondait : « Le peuple tout entier », et la vengeance devenait impossible [1].

La fermeté qui distinguait le vladika ne l'empêchait point d'être un esprit délicat, ami des belles-lettres et désireux de répandre l'instruction parmi ses sujets et d'exalter en eux l'amour de la patrie et le désir de se signaler. Dans ce double ordre d'idées, il fonda une imprimerie en 1834, et, six ans plus tard, créa une médaille d'argent et une médaille d'or pour récompenser les guerriers les plus braves. Les médailles d'argent portaient d'un côté : ЦРНАГОРА (Tsernagore) et de l'autre : *Pour la valeur et la foi*. Sur les médailles d'or on lisait : *Milosh Obilitch*, à côté des armes de ce héros fameux et de sa devise, et au revers : *Foi, liberté, patrie* [2].

La construction de quatre moulins à poudre, dont deux perfectionnés, en 1847, fut encore un service que Pierre II rendit à son peuple. Grâce à une grande quantité de salpêtre, de soufre et de plomb qu'il acheta en Italie, le Monténégro put

suffisait, cela nous semble bien difficile. Andritch, au contraire, établit le budget tel qu'on vient de le lire.

1. S. Gopcevitch, *op. cit.*, p. 21.

2. Andritch, *op. cit.*, p. 138.

fabriquer une notable partie des munitions nécessaires à ses guerriers et cesser de dépendre uniquement des étrangers, comme il l'avait fait jusqu'à cette époque, pour la préparation des cartouches.

Mais à cela ne se bornait point encore les facultés du vladika, il était poète et poète aussi délicat que sincère et naturel. L'*Ogledado Serbske*, revue publiée à Belgrade (Miroir serbe), à laquelle il collobora, contient plusieurs poésies héroïques, composées par lui et destinées à commémorer les hauts faits des Monténégrins ; en outre, il écrivit les ouvrages suivants :

Le moyen de lutter contre la colère des Ottomans, en 1834 ;

L'Ermite de Cettigné, en 1834 ;

La bannière de Microkosme, consacré aux mânes de Pouschkin, 1845 ;

La couronne des Montagnes, drame historique, 1847 ;

Étienne Mali ou le faux Pierre III ;

Le guerrier. Dans ce dernier poème le vladika célèbre l'héroïsme d'un de ses sujets et son intrépidité (1850).

Le vladika Pierre II voyagea beaucoup, car l'état précaire de sa santé l'obligeait à rechercher le climat de l'Italie. Au cours d'un de ces voyages il visita Rome et fut reçu par le pape, qui l'entoura de prévenances et lui fit montrer en détail les curiosités de la ville éternelle. La coupole de Saint-Pierre lui inspira une poésie pleine d'inspiration céleste et d'une grande élévation de pensée.

CAMPAGNE DE 1832.

Depuis que le sultan Selim a reconnu l'indépendance du Monténégro en 1799, les Turcs, n'osant plus prétendre à le subjuguer, s'efforçent, par tous les moyens en leur pouvoir, de contrarier le vladika pour l'empêcher d'étendre les limites de son État et de réunir autour de lui les populations chrétiennes soumises au joug de la Porte [1].

1. Le Monténégro comptait à cette époque (1838), 107,000 habitants d'après le comte Teodor Kariaka, dont 19,000 fusils ; en 1841, d'après Rovalowski

Le grand vizir Mahmoud Rechid Pacha crut avoir trouvé le moyen d'utiliser, au profit de la Turquie, les conquêtes du vladika Pierre Ier, en proposant à son successeur de lui restituer l'ancien domaine des princes de la Zenta *tout entier*, c'est-à-dire Scutari, le littoral de la mer, depuis Antivari jusqu'à l'embouchure du Drin noir; la Sublime Porte y ajouterait même une notable partie de l'Herzégovine. En échange de ces importantes acquisitions, le vladika recevrait du sultan le bérat d'investiture pour lui et ses héritiers, le reconnaîtrait comme suzerain, occuperait enfin une situation analogue à celle du prince de Serbie Milosh Ier en 1830. Pierre II fit cette fière réponse : « Tant que mes guerriers me soutiendront, je n'aurai pas besoin du bérat du sultan pour gouverner, car je suis prince indépendant, et si mes gens m'abandonnent le bérat du sultan ne me soutiendra point. »

Profondément humilié de voir ses propositions repoussées avec un tel dédain, le grand vizir résolut de châtier le vladika et réunit autour de Novi Bazar une armée composée des meilleurs soldats de l'empire, de ceux avec lesquels il venait de réduire l'insurrection albanaise.

Cependant, avant de les aventurer dans les montagnes de la Berda, il envoya le pacha de Scutari, Namik Halil, tâter le terrain avec sept mille hommes. Parti de Sputch, le pacha surprend le village de Martinitch, chasse ses habitants et se prépare à repasser la frontière chargé de butin, lorsque le pope Radovitch se glisse avec trente hommes intrépides sur

(*Quatorze ans au Monténégro*), il en possédait 119,000 dont 22,000 fusils; nous sommes loin des 35,000 habitants de 1612 et des 53,000 que Vialla de Sommières attribuait à la principauté dans son livre : *Voyage au Monténégro en 1812*. Il faut dire qu'un grand nombre de Serbes avaient cherché un refuge dans le pays, que trois nahias avaient été réunies par Pierre Ier, enfin que la population monténégrine est extrêmement vivace et présente un notable excédent de naissances sur les décès, malgré les combats continuels qui la déciment. D'après Andritch, Pierre II divisa le Monténégro en huit nahias: la Katounska, 13,000 habitants; la Tsermnitchka, 10,000 h.; la Ljechanska, 16,000 h.; la Riecka, 12,000 h.; ces quatre nahias formant le Monténégro proprement dit; les Biélopavlitj, 15,000 h.; la Moraka, 10,000; les Piperi, 9,000 h.; les Koutschi, 17,000 h.; ces quatre dernières formant la Berda. Total : 102,000 habitants environ.

les derrières des Turcs et se retranche dans un hameau qui barrait la route. Les Ottomans ne pouvant emporter cet obstacle, mettent leurs canons en batterie et commencent le feu; à ce moment surgissent huit cents Monténégrins des tribus Biélopavlitj et Piperi, ils prennent les ennemis en flanc et les mettent en déroute. Le pacha et ses troupes, poursuivis dans les gorges par les Monténégrins, eurent toutes les peines du monde à s'échapper et à rejoindre la forteresse de Sputch. où ils se renfermèrent. Leur perte fut de cent soixante-quatre tués et trois cents blessés, celle des Monténégrins de vingt hommes hors de combat (23 avril 1832) [1].

Le grand vizir s'apprêtait à tirer une éclatante vengeance de ce fait d'armes, lorsque le sultan le rappela subitement, pour l'envoyer en Asie Mineure lutter contre le vice-roi d'Égypte.

La campagne fut donc suspendue pour le moment et le vladika se consacra avec ardeur à l'administration intérieure de la principauté; deux ans plus tard, il dut exiler les frères Voukotitch, président et vice-président du sénat, à la suite d'un conflit [2] dont nous ignorons les motifs.

Mais si le sultan ne faisait pas la guerre ouvertement contre le Monténégro, les hostilités n'en continuaient pas moins sur les frontières septentrionales. Ainsi, en 1834, les Monténégrins entreprirent de venger la mort du chef des Uskoks des Drobniaks, Pierre Wuyacitch, assassiné avec sept bergers par les Turcs de Niksitch, malgré la convention conclue entre eux et les chrétiens. Donc le capitaine Drago Lopusina, ayant appris qu'une colonne turque venait de Niksitch escortant un convoi de blé. sous la conduite de Barjaktaren Skocitch, résolut de l'enlever. Il réunit les Uskoks sous le knèze Mitar, les soixante hommes de Rovac, enfin Milevan de Ljevisto avec ses soixante guerriers et tous ensemble vont camper non loin de Tusiva, où le serdar Mileta les rejoignit. Là, ils prirent les dispositions suivantes : Mitar se dirigea vers la plaine de Sinya-

1. *Ogledado Serbske*, par le vladika Pierre II, p. 433 ; Wlahovitch, *Le Monténégro contemporain*, p. 61 : Andritch, *op. cit.*, p. 130.
2. S. Gopcevitch, *op. cit.*. p. 22.

vina pour couper la retraite aux Turcs, Jaksa Sacanin se posta sur le chemin qui conduit à Sjevlié dans la direction opposée, le serdar Mileta, enfin, les observa du haut du village de Svica. Le reste des Monténégrins, commandé par le voyvode Mina Radulov, attaque les Turcs qui se défendent en désespérés; se voyant inférieurs au nombre, ils abandonnèrent leur convoi et cherchent leur salut dans la fuite; mais les deux issues sont occupées, ils succombent jusqu'au dernier. Nous aurions passé ce petit incident sous silence, s'il ne peignait point admirablement les dispositions que les Monténégrins prenaient pour surprendre les convois de l'ennemi.

Un fait autrement grave, et dont les conséquences faillirent amener une guerre terrible, se produisit le 10 mars 1835.

Douze hardis Monténégrins formèrent l'audacieux projet de s'emparer de la ville de Zabliak, occupée par les Turcs depuis 1485. Après s'être concertés avec les guerriers de la Liechanska Nahia, qui se tiennent sous les armes dans les villages riverains de la Moraka, prêts à se porter à leur secours, nos douze braves se glissent, à la faveur d'un déguisement, dans la forteresse de Zabliak. Soudain, ils tombent sur les gardiens de l'une des portes, les mettent hors de combat et s'emparent du chef des gardes, Mustapha Aga, qu'ils lient avec des cordes; cela fait, ils abattent le drapeau turc qui flottait sur une tour voisine. Les Monténégrins ont vu tomber l'étendard, ils savent que leurs camarades ont réussi dans leur entreprise et ils accourent sous les murs de la place. Cependant la garnison ottomane est prévenue, Sakap Aga accourt avec quelques soldats et attaque les douze Monténégrins, qui défendent énergiquement les abords de la porte dont ils se sont emparés. Dervish Aga parait avec cent trente hommes aux côtés de son collègue; un combat terrible s'engage, car les Monténégrins sont renforcés aussi par leurs amis, et les Turcs ne parviennent point à les chasser de la place. Quelques heures se passent, Sakap Aga tombe frappé d'une balle, ses hommes plient; heureusement pour eux, six cents soldats turcs de Podgoritza et trois cents de Gruda, qui ne sont éloignés que de vingt kilomètres, accourent et rétablissent le combat en faveur des Ottomans; en même temps, trois cents guerriers de la Riecka

viennent renforcer les Monténégrins. Le serdar Philippe et le knèze Gruica Lapicitch les commandent; ils envoient Vouk Lijesevitch et deux cents hommes attaquer la porte orientale de Zabliak, et le pope de Gracani, avec une autre troupe, attaquer la porte nord. Les deux troupes doivent se retrouver au milieu de la forteresse.

Vouk Lijesevitch culbute les Ottomans de la porte orientale et les force à se réfugier dans une tour qui la domine; après un combat opiniâtre, il les déloge et s'empare de tous les canons qu'elle contient. De son côté, le pope est parvenu à occuper fortement la porte nord et, pressés de trois côtés, les Ottomans reculent dans l'intérieur de la forteresse, mais sans vouloir capituler, car ils sont plus de mille et leurs adversaires cinq cents à peine.

Pendant trois jours on se bat, de maison à maison, de rue à rue, le carnage est affreux, les tours et les maisons sont la proie des flammes; enfin, la victoire reste aux Monténégrins, les défenseurs de Zabliak ont fui, quelques-uns sont prisonniers et, par une générosité bien rare, les knèzes les renvoient libres à Podgoritza, ainsi que leur chef, Yakup Aga.

Tandis que le drapeau monténégrin flotte fièrement sur l'antique cité des Czernovitch, les combattants victorieux regagnèrent leurs montagnes, chargés d'un riche butin et laissent dans la forteresse une garnison [1].

La perplexité de Pierre II fut grande quand il apprit cette conquête, dont il ignorait complètement le projet; il comprit que le sultan ne consentirait jamais à abandonner aux mains de ses ennemis Zabliak, qui défendait le cours de la Moraka et couvrait Podgoritza et Scutari. Pour éviter une guerre dont les conséquences pouvaient être incalculables, car tous les torts étaient du côté des Monténégrins, l'évêque eut la sagesse de restituer Zabliak aux Ottomans, quoiqu'il dût en coûter à son amour-propre [2].

En 1837, le tzar Nicolas I[er] donna une nouvelle preuve de son amitié pour la Tsernagore, en fixant un traitement annuel de

1. Andritch, *op. cit.*, p. 132; *Ogledado Serbske*, p. 417.
2. Wlahovitch, *op. cit.*, p. 61.

9,000 ducats pour le vladika et en envoyant 60,000 florins de blé; il ajouta : « J'aime l'héroïque peuple monténégrin et je ferai tout ce que je pourrai pour lui [1]. » Il autorisa ensuite le vladika à envoyer chaque année un certain nombre de jeunes gens en Russie, pour recevoir une éducation militaire ou civile complète qui les mette à même de rendre plus tard des services à leur pays.

Ici se place un épisode douloureux, mais que l'impartialité de la vérité historique nous oblige à exposer au lecteur : il s'agit de la bataille des 2 et 6 août 1838 entre les Autrichiens et les Monténégrins.

Pour comprendre comment ces deux voisins en vinrent aux mains, quelques explications sont nécessaires. Il suffit de jeter les yeux sur la carte ci-jointe, pour voir combien la frontière monténégrine se rapproche de la mer, entre Budua et Antivari. Or, c'était un des plus grands désirs du vladika et de tout son peuple que d'avoir un débouché direct sur la mer, afin de n'être plus tributaire de Cattaro. La partie du littoral que nous venons d'indiquer était habitée depuis des siècles par la tribu des Pastrovitch, autrefois riche, fournissant à Venise des marins intrépides [2], maintenant appauvrie par l'occupation française d'abord, par l'occupation autrichienne ensuite et par une suite de circonstances qu'il serait trop long de rapporter ici.

Les Pastrovitch ayant besoin d'argent vendirent des terres aux Monténégrins ; ceux-ci, enchantés de se rapprocher de la mer, vinrent s'y établir, les cultivèrent à leur façon, y bâtirent même un village, comptant bien agrandir peu à peu le cercle de leurs acquisitions et toucher enfin le rivage tant désiré. Mais cela ne faisait point l'affaire du cabinet de Vienne, il ne prétendait pas que le territoire qui lui appartenait passât aux mains des Tsernogortses et fût réuni politiquement à la principauté. Il adressa des réclamations au vladika qui dut céder et convint des indemnités à payer par l'Autriche à ceux de ses sujets qui s'étaient rendus acquéreurs des terres des Pastro-

1. Médakovitch, *op. cit.*, pp. 18-20.

2. Les nobles de Cattaro et de Raguse ne dédaignaient pas de marier leurs fils avec les filles de Pastrovitch.

vitch. Un jour, des ingénieurs autrichiens parurent dans les champs à exproprier et se mirent à les mesurer, afin de calculer le montant exact de l'expropriation à accorder. Furieux de leur présence et malgré les ordres de leur vladika, les Monténégrins chassèrent les ingénieurs à coups de fusil, heureusement sans les atteindre. Le lendemain, le capitaine Spanner vint avec le 8e bataillon de chasseurs de Cattaro et de Budua pour protéger le travail des ingénieurs sur le plateau de Troitza. Cette fois, les balles portèrent et une lutte s'engagea; les Monténégrins repoussèrent les chasseurs, le 2 août, et les forcèrent à se replier sous Budua; trois jours plus tard, les Autrichiens revinrent en force et une épouvantable bataille s'engagea sur les terrains en litige, tant les Monténégrins étaient échauffés et les Autrichiens avides de venger l'affront qu'ils avaient reçu. Les pertes furent énormes des deux côtés [1]; enfin, Pierre II parut, et malgré l'ascendant qu'il exerçait sur ses sujets, eut toutes les peines du monde à les désarmer, la menace de l'excomunication seule parvint à les contenir.

A la suite de ce pénible incident, une commission mixte se réunit, le 14 décembre 1840, pour procéder à la délimitation des frontières. Elle se composait du conseiller russe Schaller, du général autrichien baron Gerlici, du commissaire russe Cefkin, du chef de district de Cattaro et du vladika Pierre II. Ils s'entendirent non sans peine et l'Autriche offrit un million de francs pour les terres achetées aux Pastrovitch par les Monténégrins [2].

Ces derniers acceptèrent cette énorme indemnité, mais combien ils auraient préféré quelques toises sur le bord de la mer! Pour terminer cette affaire, le prince de Metternich écrivit, le 6 septembre 1841, une lettre à Pierre II, dans laquelle il lui exprime toute la satisfaction que la cour d'Autriche a ressentie en apprenant la conclusion de l'arrangement [3].

Au mois de mai de 1839, le vladika céda à l'Autriche les cou-

1. Andritch n'en donne pas le chiffre.

2. Les Monténégrins déclarèrent d'abord qu'ils ne céderaient pas un pouce carré et la commission se réunit un grand nombre de fois avant d'aboutir.

3. Brunswich, *op. cit.*, p. 41.

vents de Stanjevitch, situé à deux lieues de Budua, et celui de Podmiani ; il put opérer cette aliénation sans le consentement de ses sujets, car ces cloîtres étaient une propriété privée de la famille des Niégosch. Il n'y eut donc pas de contestations à ce sujet.

CAMPAGNE DE 1839-1840.

Une nouvelle agression des Turcs, parfaitement injustifiée d'ailleurs, marque la même année. Le bey Boutsalia Bécir, descendant du renégat Scander-Beg Czernovitch, envoyé par le pacha de Scutari, Hussan, quitte Podgoritza avec six mille Albanais, quatre bataillons réguliers turcs et quelques canons, dans le but avéré de piller la Bielopavlitchka Nahia. Pendant les sept jours que le bey passa à Sputch, il attaqua sept fois le village de Martinitch qui ferme l'entrée de la vallée ; ne pouvant s'emparer de cette position, le bey Boutsalia songe à exécuter son attaque sur la gauche ; dans ce but, il divise ses troupes en trois colonnes : la première, forte de deux mille Albanais, sous Hota Hasan Aga, se dirige vers Youstreb ; la seconde, que conduit le bey en personne, a pour objectif Kouchitch ; la troisième, enfin, composée surtout d'artillerie, couvre une hauteur voisine du ruisseau Sutsitcha et appuie de ses feux les deux premières.

L'attaque de Youstreb et de Koucitch a lieu sans tarder, et, malgré la défense désespérée des habitants, les Turcs vont l'emporter lorsque six cents Monténégrins arrivent sur le théâtre de la double lutte et tombent impétueusement en flanc sur les colonnes turques. Cette charge, conduite avec un entrain irrésistible, dégage les deux villages et rejette les troupes du bey et de Hasan-Aga sur la Zenta. Quatre-vingts Albanais se noyent dans ses flots, cinquante sont pris ; le bey Boutsalia tombe sous les coups des Monténégrins, pendant que le reste de ses soldats démoralisés se réfugie derrière les murailles de Sputch [1].

1. *Ogledado Serbske*, sous la signature du vladika Pierre II, p. 464, année 1845.

Pour venger cette insulte, les Monténégrins firent dans le pays de Skader une razzia qui leur procura mille bœufs, puis, quelques mois plus tard, une autre dans les environs de Niksitch, dont ils ramenèrent le même nombre de bêtes à cornes. Ces deux incursions coûtèrent la vie à six cents Turcs, d'après Andritch [1].

Par la même occasion les chrétiens de Grahovo, écrasés d'impôts par les Turcs malgré le Hatti shérif de 1839, vinrent solliciter Pierre II de leur donner des munitions pour conquérir leur liberté, chasser les oppresseurs et se réunir au Monténégro. Le vladika, qui avait d'autres projets en tête, les dissuada pour le moment et récompensa richement leurs envoyés.

Le plan que caraissait le vladika était la conquête de Podgoritza et de Sputch, qu'il considérait comme indispensables au Monténégro, parce que ces deux villes ottomanes s'avançaient comme un coin dans le cœur de la principauté et séparaient la nahia des Koutschi de la Liéchanska. Il était décidé à s'en emparer coûte que coûte, à placer la Porte en face du fait accompli et à les défendre ensuite à outrance.

Il prit les dispositions suivantes : les guerriers de la Katounska, des Piperi et des Koutschi, devaient assaillir inopinément Podgoritza; ceux de Riecka et de Tsermnitchka avaient pour mission d'envahir la vallée de la basse Moraka, afin de couper les communications avec Scutari et Zabliak. On ne sait comment le secret du vladika parvint aux oreilles des ennemis, toujours est-il que les Turcs ont connaissance de ses projets et préparent tout pour le repousser : Zabliak est munie d'une forte garnison; les Albanais se rassemblent sur la Moraka et au nord le vizir d'Herzégovine, qui est toujours en difficultés avec le vladika au sujet des chrétiens de Grahovo, refuse de s'entendre avec l'envoyé monténégrin Prorokovitch et fait attaquer la frontière par ses troupes (juillet 1840).

Peu de temps après, les Albanais, au nombre de sept mille, sous Asan Aga, franchissent la Moraka et se heurtent aux positions monténégrines de Dodosch. Ainsi, les Turcs, qui devaient

1. Andritch, *op. cit.*, p. 135.

à l'origine être attaqués, deviennent les agresseurs et ouvrent les hostilités au nord et au sud simultanément.

La tentative des Turcs sur la frontière nord n'eut aucun résultat et leur valut une incursion des Monténégrins.

Celle contre la Liéchanska eut pour corollaire un sanglant combat dont nous allons exposer les péripéties. Donc Vouk Lijesevitch attendait les Turcs dans les positions de Dodosch, au débouché de la plaine de Salkovina ; son avant-garde, composée des gens de Peklyana, accueillit l'ennemi par un feu violent et Vouk, chargeant résolument à la tête de ses deux cents hommes, les rejeta jusque sur les bords de la Moraka; malheureusement, il fut tué l'un des premiers. Les Albanais reviennent à la charge et repoussent les Monténégrins jusque dans le village de Salkovina; vingt-six guerriers, qui n'ont pu battre en retraite à temps, s'enferment dans une chaumière et se défendent jusqu'au moment où les Albanais y mettent le feu, ils se font jour alors, le kandjar à la main, et rejoignent le gros des Monténégrins, en laissant cinq morts et six blessés sur le terrain. Mais l'arrivée d'un renfort permet aux troupes vladikales de prendre une seconde fois l'offensive; les Albanais plient sous leur attaque désespérée et battent définitivement en retraite sous les murs de Zabliak [1].

Bien que les attaques au sud et au nord eussent été victorieusement repoussées, elles suffirent pour faire échouer les plans de Pierre II dans le but de s'emparer de Podgoritza et de Sputch.

La guerre, terminée de ce côté, se rallume bientôt à l'est du Monténégro. Le 30 septembre 1840, les gens des Drobniaks, ayant refusé de payer l'impôt qu'ils s'étaient eux-mêmes engagés à solder, Cengic Aga vient avec trois cents hommes pour les forcer à exécuter leurs engagements. Mais quatre cents Koutchi, Uskoks et Monténégrins, profitent de cette occasion pour venger la mort du frère du vladika, tué par les Turcs dans une embuscade peu de temps auparavant. Une nuit, ils s'approchent en silence du camp de Cengic, coupent les jarrets des chevaux, pour empêcher les Turcs de s'enfuir, puis poi-

1. *Ogledado Serbske*, p. 471.

gardent l'aga et vingt-cinq des siens. Le reste se disperse dans la montagne et s'échappe à la faveur de l'obscurité. La tête sanglante de Cengic est envoyée au vladika, en échange de celle de son malheureux frère; mais Pierre II refuse ce trophée barbare et se contente d'accepter le yatagan de l'aga, dont il fit cadeau, en 1851, à Georges Stratimirovitch. En outre, il s'empressa d'écrire au pacha d'Herzégovine qu'il était innocent de cette agression, ce qui ne l'empêcha point de donner de l'or et des médailles à ses auteurs [1].

Pour venger Cengic Aga, le pacha de Mostar et Hasan, bey de Trebinjé, réunissent quinze mille hommes, et, le 13 octobre, arrivent par Mekotia sur les limites de la Tsernagore. Telle est la confiance du vladika dans le courage des gens des frontières qu'il ne mobilise même pas ses troupes, il enjoint simplement aux Uskoks de la haute Moraka de couvrir la principauté.

Les Uskoks commencèrent par surprendre, au village de Stsareneci, une colonne turque commandée par Rustan, frère de Cengic, et lui tuèrent cent cinquante hommes (28 octobre 1840). Les habitants de plusieurs villages, ne pouvant défendre leurs foyers, se retirèrent dans une caverne, dont ils fortifièrent les abords de telle manière que les Ottomans n'osèrent même pas les attaquer et continuèrent leur marche en avant. Le 31 octobre, Hasan Bey fait sommer de se rendre quatre-vingts chrétiens, qui, se croyant en sûreté dans leurs positions et comptant sur l'arrivée prochaine des Monténégrins, refusent et repoussent un premier assaut de l'ennemi. Le combat durait depuis huit heures du matin; la nuit venait, lorsqu'une colonne turque, arrivant de Niksitch, par un chemin de traverse, se trouva sur les derrières de la position des Uskoks, les prit à dos et les délogea en leur mettant soixante hommes hors de combat. En même temps, vingt Uskoks, enfermés dans une vieille tour, défient pendant toute la journée les efforts de deux cents Turcs, en tuent soixante et finissent par se faire jour le kandjar à la main.

Le soir, Hasan Bey rentra dans ses cantonnements, et, le

1. Andritch, op. cit., p. 137.

3 novembre, parut dans la grande plaine des Drobniaks, où huit cents habitants, renforcés par onze cents Monténégrins, l'attendaient de pied ferme. La lutte s'engagea et, par extraordinaire, le sort des armes fut favorable aux Turcs; après six heures de combat acharné les chrétiens battirent en retraite, laissant sept cents morts sur le terrain, les Ottomans n'en perdirent que quatre cent cinquante [1].

Le résultat défavorable de ce combat émut à juste titre le vladika, il quitte en hâte Cattaro, où il soignait la maladie de poitrine dont il souffrait déjà, et, craignant que le Monténégro ne fût envahi, s'empressa de proposer la paix au pacha. Le knèze de Drobniak, Zupa, se rendit au camp des Turcs et promit, au nom des habitants de ce district, de payer l'impôt comme par le passé. Le 11 décembre, la campagne était terminée.

Cette guerre est significative, elle indique bien la tendance que tous les chrétiens de l'Herzégovine et du pachalik de Novi Bazar avaient à se rapprocher du Monténégro, malgré les efforts des Turcs pour les en empêcher; cela prouve de quel ascendant le vladika jouissait et combien il administrait sagement sa principauté. L'année 1841 est marquée par une mauvaise récolte, dont la conséquence fut une disette, que le vladika soulagea en vendant à ses sujets 40,000 florins de blé à un prix dérisoire et même contre remise temporaire, à titre de garantie, d'un grand nombre d'armes de toutes sortes. Au dire de témoins oculaires, on vit à cette occasion réunie à Cettigné une collection extrêmement curieuse de tous les modèles d'armes tant monténégrines qu'ottomanes et albanaises.

La question dite de Grahovo sur les frontières d'Herzégovine occupe une place prépondérante dans les années 1841 et 1842. Les habitants chrétiens de ce district, nous l'avons déjà dit, désiraient vivement se réunir à la principauté et sollicitaient continuellement Pierre II de les arracher à la tyrannie ottomane. Pour obtenir une solution, les Grahoviens refusèrent, à l'automne de 1841, de payer l'impôt qu'eux-mêmes avaient consenti; pour se dédommager, les Turcs de Niksitch organisèrent une razzia, surprirent sept bergers qu'ils massa-

1. Andritch, *op. cit.*, p. 138.

crèrent, enlevèrent six mille moutons et deux cents bœufs; mais épargnèrent le village de Grahovo, se contentant de réduire en cendres quelques métairies, puis ils rentrèrent à Trebinjé. Les Grahoviens furieux firent appel à la vengeance du vladika, et, en mai de l'année suivante, entreprirent, de concert avec une bande de Monténégrins, un raid dans la direction de Niksitch, brûlèrent l'ancien couvent de Kosirevo qui servait de caserne à une partie de la garnison turque de Niksitch, et se retirèrent chargés de butin. De retour chez eux, ils mirent Grahovo en état de défense et le retranchèrent formidablement, avec le concours des Monténégrins.

Le vizir d'Herzégovine réunit cinq mille soldats à Bajane et dirigea une attaque infructueuse contre les positions, défendues par le frère du vladika, Pierre Petrovitch, au sud de Klobuk (mai 1842).

Le vladika parut en juin sur le théâtre de la guerre et, désirant avant tout gagner du temps et calmer les haines obtint du vizir un armistice de cinq semaines, dont le terme fut porté ensuite jusqu'au mois d'octobre [1].

La guerre faillit se rallumer dans l'intervalle, sur la Moraka : les Monténégrins s'étant emparés d'un bateau à vapeur turc sur le lac de Scutari, trois régiments d'Anatolie vinrent d'Andrinople à Scutari pour en tirer vengeance. Là encore, le vladika obtint un armistice d'un an, et la guerre fut conjurée.

Cependant la question de Grahovo était toujours pendante, l'armistice allait atteindre son terme et aucune solution n'était intervenue. L'Autriche entreprit alors de mettre les partis d'accord et demanda au vladika et au vizir de Bosnie, Ali Pacha Rizvanbegovitch, de venir à Raguse conférer avec le capitaine du cercle de Raguse, baron de Pocner, et celui du cercle de Cattaro, Ivatchitch. Le pacha s'y rendit accompagné de trente soldats, Pierre II parut escorté de six knèzes. La conférence aboutit au traité de délimitation, signé le 24 septembre 1842, entre la Porte et le Monténégro. Nous y lisons : « Les frontières entre le Monténégro et l'Herzégovine, qui commencent au mont Kom (dans la Koutschka Nahia) jusqu'à

1. Andritch, *op. cit.*, p. 138.

Dragai, sur la frontière cattarienne, resteront dorénavant comme elles sont jusqu'à présent, c'est-à-dire que l'une et l'autre partie tienne ce qu'elle tient, à partir d'aujourd'hui, et jouisse de ce dont elle jouit à présent. »

Par l'article II du traité, le vizir d'Herzégovine s'engage à demander à la Porte de nommer un fonctionnaire turc qui s'entendra avec les commissaires autrichiens et russes au sujet de la ville de Grahovo et de ses environs, mais jusqu'à cette époque tout restera en l'état, les habitants n'auront pas le droit d'émigrer de Grahovo en Turquie, ni réciproquement.

Un an après ce traité, les mêmes personnages en signèrent un second, à la date du 9 novembre 1843, à Cattaro.

D'abord il est constaté : « Que l'an passé un traité de paix a été signé entre le vizir de l'Herzégovine et l'*Indépendant* Monténégro, et, pour que cette paix soit plus ferme et constante, on a trouvé nécessaire d'y ajouter les quatre articles suivants :

« 1° Sur les frontières entre l'Herzégovine et le Monténégro, de part et d'autre, on établira des gardes pour surveiller les gens malintentionnés qui voudront sauter pendant la nuit d'un territoire à l'autre, et ces gardes, quand ils saisiront un voleur ou malfaiteur, doivent le rendre pour être puni au gouvernement duquel il est sujet;

« 2° Aucun Monténégrin ne peut passer en Herzégovine sans passeport, et les habitants de l'Herzégovine au Monténégro sans teskéré ;

« 3° Les hommes qui pensent et agissent bien ne voyagent pas ordinairement pendant la nuit à travers les forêts des confins; s'il arrive que les gardes trouvent quelqu'un sans passeport ou sans teskéré, ils doivent le saisir et le rendre à son gouvernement, qui verra et connaîtra ses habitudes et son genre de vie, et si quelqu'un ne veut pas se laisser saisir par les gardes et commence à se défendre avec ses armes, les gardes pourront le tuer, et, pour ce meurtre, on ne pourra ni les rechercher ni les poursuivre;

« 4° Désormais, si quelqu'un fuit d'un pays à l'autre, on ne pourra ni le recevoir ni le défendre, de quelque côté qu'il se soit enfui. »

Ces deux traités de 1842 et 1843 complétaient celui du 20 octobre 1838, conclu entre le vladika et les deux plénipotentiaires ottomans Hadji Mehemet, pour le vizir de Bosnie, et Obeidullah Aga, pour le vizir d'Herzégovine. Les contractants avaient décidé que Grahovo serait territoire neutre et que ni les Turcs ni les Monténégrins ne pourraient y construire de maisons ni y séjourner.

C'était, en somme, ne pas trancher la question et laisser la porte ouverte aux revendications de l'un et l'autre parti.

Une paix de sept années suivit cet arrangement et elle ne fut rompue que par la prise des îles monténégrines de Lessandria et Wranina, situées dans le lac de Scutari.

Le vladika protesta auprès de la Porte, mais ne tira point vengeance de cette spoliation.

En 1844, une nouvelle famine poussa un certain nombre de familles à émigrer en Serbie et, bientôt après, cent guerriers monténégrins s'engagèrent dans l'armée russe qui allait combattre les Tcherkesses. Pour alléger la misère publique, le vice-consul de Russie à Raguse, Gagitch, remit à Pierre II 20,000 roubles. Cette famine eut encore d'autres conséquences qui faillirent mettre en péril l'union monténégrine. Les habitants du district des Piperi et de la vallée de Belopavlitji, pressés par le besoin, commirent la faute de s'adresser au pacha de Scutari, Osman Malzan, pour avoir quelques secours. Celui-ci saisit avec joie l'occasion de se rapprocher des anciens sujets de la Turquie et, dans l'espoir de les détacher du Monténégro et de créer au milieu d'eux un parti favorable à un retour vers le sultan, il sema à pleines mains l'or et les vivres dans les deux nahias. Le sénateur Théodore Muskins, représentant des Piperi, et son frère, ne purent échapper à l'influence du pacha et se montrèrent disposés à écouter ses propositions. L'absence du vladika, en ce moment à Vienne, permit aux intrigants de conspirer contre lui et bientôt l'esprit de sécession gagna la nahia de Tsermnitchka, la plus rapprochée de Scutari. Un certain knèze de ce district, nommé Marko Plamenac, récemment suspendu de ses fonctions par Pierre II, se soumit au pacha, groupa autour de lui quelques

milliers de mécontents [1], en juillet 1845, et se mit en campagne, s'efforçant de gagner des partisans dans les nahias voisines de Katounska et de Ljechanska. En présence de ce danger, le vice-président de sénat, Georges Petrovitch, réunit quatre mille guerriers fidèles et attendit les rebelles non loin de Tsermnicki Vir. Le combat s'engagea bientôt entre frères monténégrins, pour la première fois depuis que le Monténégro existait. Blessé d'un boulet au début de l'action, Georges n'en continua pas moins à diriger ses troupes et mit les partisans de Plamenac en déroute complète, leur tuant quatre-vingts hommes; quinze rebelles, réfugiés dans une grange, se défendirent en désespérés et tuèrent quinze Monténégrins, il fallut une longue lutte avant que leur repaire fût pris et brûlé [2]. Sur ces entrefaites, le vladika rentre à Cettigné et prend des mesures énergiques pour rétablir l'ordre dans le pays. Convaincu de la culpabilité du sénateur Théodore Muskins et de ses frères, il les fait saisir par des guerriers dévoués à sa cause en pleine nahia des Piperi et fusiller séance tenante. Cet acte de vigueur produit un effet salutaire, et les rebelles se soumettent. Ceux de la Tsermnitchka, saisis de peur, demandèrent grâce et le vladika pardonne à la condition que tous les cadeaux faits par le pacha de Scutari seront réunis à Cettigné pour être brûlés publiquement, comme objets impurs. Cet autodafé d'un nouveau genre eut pour résultat une nouvelle affirmation du prestige de Pierre II et prouve quelle était son autorité sur les Monténégrins.

Marko Plamenac mourut bientôt à Scutari des suites d'une blessure reçue au combat de Tsermnicki Vir, et demanda, comme dernière faveur, le pardon du vladika et l'autorisation d'être enterré dans la terre monténégrine. Pierre ne fit pas droit à son désir et le rebelle reposa parmi les Mahométans à Séoce. Quelques escarmouches entre les Uskoks de la Moraka et les Turcs troublèrent seules les trois ans de paix qui suivirent la révolte des Piperi et de la Tsermnitchka; l'un de ces

1. Le chiffre douze mille, donné par Andritch à cette troupe de révoltés, nous paraît bien exagéré, *op. cit.*, p. 142.

2. Andritch, *op. cit.*, p. 143.

petits combats, livré près de Maliosk, fournit à Pierre II les éléments d'une poésie héroïque qui décèle son talent de poète et la délicatesse de son style [1].

La grande révolution qui déchira la monarchie autrichienne en 1848-1849, resserra les liens qui l'unissaient au Monténégro; le vladika envoya deux sénateurs au ban de Croatie, baron de Jellachich, pour lui offrir d'appuyer avec dix mille Monténégrins la cause de l'empereur. Le baron refusa parce que, dit-il, « aucun Monténégrin ne doit prendre part à la guerre civile qui déchire la patrie Magyare [2] ».

Quelles que fussent les intentions pacifiques qui, pendant les années 1849 à 1851, animaient les vizirs d'Herzégovine, de Scutari et le vladika, les sujets de ces princes ne pouvaient résister aux excitations produites journellement par le contact d'ennemis héréditaires et se livraient à des entreprises fréquentes au dehors contre la volonté de leurs chefs. Que le vladika désirât vivement d'annexer les villes de Sputch, Podgoritza et Grahovo, c'est assez naturel, puisque ces conquêtes faisaient partie du programme politique qu'il s'était tracé; mais les circonstances n'étaient pas favorables : la guerre civile ensanglantait l'Autriche et la Russie intervenait dans cette lutte; de plus, la maladie qui minait Pierre II ne lui laissait plus la force d'affronter les graves difficultés et les fatigues d'une campagne sérieuse contre les Turcs. Il voulait la paix à tout prix, pour le moment du moins.

Ainsi, lorsque le 27 juillet 1849, trois mille Albanais de Podgoritza tentèrent d'enlever la nahia des Koutchi, le vladika n'envoya que des munitions à ces derniers et rien de plus, afin de ne pas envenimer la querelle. D'ailleurs, les Koutchi se tirèrent d'affaire tout seuls : sept cents des leurs chassèrent les Albanais, leur tuèrent soixante hommes et s'emparèrent de toutes les richesses de leur camp. Six mois plus tard, les Monténégrins de la Ljechanska Nahia attaquèrent par réciprocité la ville de Sputch et furent repoussés après un combat de trois heures. En septembre de la même année 1850,

1. Andritch, *op. cit.*, p. 145.

2. *Serbske Novine*, n° 102 de l'année 1848.

quatre cents guerriers, sous la conduite de Draga et Kefanoff Baganovitch, tentèrent de s'emparer d'Ubli, sur les confins de l'Herzégovine; repoussés jusqu'à Grahovo, ils rentrèrent chez eux avec quatre blessés.

Pour terminer la série des petits combats, qui remplirent les dernières années du règne de Pierre II, mentionnons l'attaque de huit mille Turcs contre Fondrica dans la nahia Koutchka, sans aucun motif, le 20 mars 1851. Repoussés par trois cents Monténégrins, ils battirent en retraite après un chaud, mais court combat, laissant quarante hommes sur le terrain [1].

La réconciliation des Autrichiens et des habitants de Gerboliji en Dalmatie, qui refusaient de leur payer l'impôt convenu, est encore l'œuvre de Pierre II et forme le dernier épisode de son existence si bien remplie.

Se sentant plus malade, dans les derniers jours d'octobre 1851, le vladika prit la résolution de se rendre à Cattaro, afin de consulter les médecins; il n'en eut point le temps et la mort le surprit, le 31 octobre, presque subitement.

Avant de mourir, il eut encore le temps de réunir les notables autour de lui et de leur dicter ses dernières volontés. Il choisit comme successeur son neveu Daniel Petrovitch Niégosch, qui était alors à Vienne, et chargea le président du sénat, Péro Tomaso, de l'intérim. Puis il exhorta les knèzes à la concorde, à l'union avec l'Autriche et la Russie, et maudit ceux qui manqueraient à ses dernières volontés.

Les chefs jurèrent de les respecter et alors le vladika leur confia qu'il avait fait trois copies de son testament : une était déposée entre les mains du chef du cabinet russe, l'autre chez l'ambassadeur de Russie à Vienne, la troisième chez le consul de Russie à Raguse. Pierre II s'éteignit ensuite pieusement; il n'avait que quarante-neuf ans.

Voici le résumé du testament de Pierre II :

1° Les intérêts annuels des 100,000 florins placés à Vienne seront répartis par égale partie entre les parents et les deux sœurs mariées du vladika;

2° Les intérêts des 100,000 florins placés en Russie seront

1. *Serbske Novine*, n° 41, année 1851.

employés dans un but d'utilité publique, et les deux sommes inaliénables deviendront propriété nationale ;

3° Les intérêts des 50,000 florins que contient la caisse du vladika à Cettigné, seront donnés à l'administration publique ;

4° Enfin, les intérêts des 50,000 autres florins que possédait encore Pierre II, seront employés à des œuvres de charité.

Le vladika demandait aussi que son successeur Daniel le fit enterrer sur le mont Lotchven par 7,000 pieds d'altitude ; mais cette dernière volonté ne put être exécutée, à cause des difficultés matérielles qu'elle présentait.

Avant de mourir Pierre II confia à son oncle, Lazo Petrovitch, un portefeuille pour le remettre entre les mains de Daniel.

En ouvrant ce portefeuille, on ne trouva d'abord rien ; mais un minutieux examen fit découvrir une lettre de change pour 1,500 livres sterling (37,500) sur Bajovitch à Trieste, une autre de 12,000 ducats, sur le baron de Sina.

Enfin, dans une cassette, étaient déposés 2,000 ducats.

Cette fortune privée assez considérable, environ 700,000 fr., prouve que le vladika Pierre II était un homme d'ordre et d'économie, elle provenait des revenus sagement ménagés des propriétés particulières de l'évêque, qui montaient à environ 40,000 florins par an, et d'une somme de 30,000 florins que le tzar Alexandre I[er] avait donnée, en 1810, comme dédommagement pour les dégâts causés par la guerre contre les Français en 1806-1808 [1].

1. Les dernières pages de l'ouvrage d'Andritch, que nous avons si souvent cité, car il est le plus complet de ceux qui traitent l'histoire monténégrine, en langue allemande ou serbe, contiennent ces renseignements (1851). Andritch, poète comme le vladika Pierre II, le connaissait personnellement et appréciait ses grandes qualités de cœur et d'esprit.

QUATRIÈME PARTIE

LE MONTÉNÉGRO CONTEMPORAIN

LES PRINCES DE MONTÉNÉGRO

(1851-....)

CHAPITRE PREMIER

DANIEL I[er], PRINCE DE MONTÉNÉGRO (1851-1860).

Le règne de ce prince, bien qu'assez court, mérite à tous les points de vue de fixer l'attention des historiens; nous allons y rencontrer d'éclatantes victoires et une modification profonde de la constitution du pays. De théocratique, le gouvernement va devenir purement civil; aux vladikas vont succéder les princes séculiers.

Les notables, qui avaient juré avec tant d'empressement de respecter les dernières volontés de Pierre II mourant s'empressèrent d'oublier leurs serments. Le jeune Daniel [1] était encore à Vienne; Péro Tomaso, frère de Pierre II et président du sénat, chargé de l'interim, faisait lecture aux knèzes réunis du testament du vladika défunt, quand soudain Georges Petrovitch Niégosch s'incline devant lui, lui baise la main et le proclame prince de Monténégro; toutes les personnes présentes imitent cet exemple, et Péro se trouve ainsi succéder à Pierre II au détriment de son neveu Daniel, qu'il avait mission de protéger. Évidemment, Péro n'était point surpris par la conduite des knèzes, et lui-même désirait ardemment le pouvoir. Nous comprenons facilement les motifs de l'usurpation de Péro Tomaso. Le parti national, qui voulait la guerre à outrance contre les Ottomans, s'était mal accommodé des dispositions pacifiques de Pierre II; il pensait qu'un évêque ne favoriserait jamais une politique de conquête et déjà le Monténégro se croyait assez fort pour essayer de rentrer en possession

1. Né en 1827, avait vingt-cinq ans lors de son accession au trône.

de l'ancien domaine des princes de la Zenta. Il se donna donc un chef civil. La naissance d'un fils, survenue peu de temps après au foyer de Péro Tomaso, parut aux knèzes un signe providentiel, qui justifiait l'usurpation; on ne pensait plus à Daniel Petrovitch, et le consul russe de Cattaro, Gagitch, accompagné du secrétaire de l'ambassade russe à Vienne, Merchinski, vint faire une visite solennelle à Péro et passa quelques jours à Cettigné, au commencement de décembre 1851[1].

Daniel apprend à Vienne ce qui s'est passé dans la principauté, et part sur-le-champ, il débarque à Cattaro et, plein de rage, accourt à Cettigné, entre seul dans le palais que Péro son oncle occupait à sa place et réclame hautement le pouvoir suprême.

Les notables accourent, et, à peine réunis, plusieurs d'entre eux se repentent de l'injustice qu'ils ont commise; l'énergie de cet adolescent, son audace, sa parole impérieuse, le feu qui brille dans ses regads, tout en lui le désigne comme leur maître.

Une violente dispute s'engage entre l'oncle et le neveu, appuyés tous deux par une fraction des notables. Pour en finir, Daniel les entraine hors du palais et, devant le peuple assemblé, demande compte aux knèzes de leur mauvaise foi et de quel droit ils ont transgressé les ordres du vladika Pierre II. L'impression que son discours produit sur le peuple est profonde; d'ailleurs, l'usurpation de Péro a eu lieu en dehors de l'assemblée nationale, et il n'a point encore reçu la confirmation de son pouvoir par la voix souveraine de la nation. Daniel est acclamé et Péro, devant cette manifestation de la volonté populaire, se soumet le premier et rend hommage à son neveu.

Daniel alors, s'adressant aux knèzes rebelles, s'écrie : « Je saurai punir votre perfidie et châtier votre révolte » (16 décembre 1851). Dès cet instant, il y eut, dans la principauté, un parti d'opposition contre le prince Daniel, avec lequel il dut compter pendant toute la durée de son règne.

1. Andritch, pp. 149-150.

Le nouveau souverain se trouvait en communauté d'idées avec la partie de la nation qui désirait la substitution d'un prince civil aux traditionnels évêques. Il ne se sentait, d'ailleurs, aucune vocation pour le sacerdoce; de plus, il avait déjà fixé ses affections sur la fille d'un riche négociant de Trieste, Darinka Kuechitch, dont il avait fait la connaissance, lors de son voyage en Autriche. Sans doute, le vladika Pierre II savait tout cela lorsqu'il choisit Daniel pour lui succéder, et croyait, évêque lui-même, que le régime théocratique avait fait son temps. Mais une si grave modification de la constitution ne pouvait être entreprise sans que l'Autriche et la Russie fussent consultées; c'est pourquoi, en février 1852, Daniel se rendit à Vienne, pour conférer avec le Cabinet autrichien.

De cette capitale, il écrivit au sénat pour lui proposer un changement dans la constitution; lui faisant remarquer l'incompatibilité qui existait entre un gouvernement ecclésiastique et les idées modernes, il indiquait les dangers d'un gouverneur civil et rappelait à la suite de quelles intrigues Pierre II avait dû supprimer cet emploi vingt ans auparavant; enfin, il insistait sur ce point que, personnellement, il ne serait jamais évêque, son tempérament et ses goûts s'y opposant, et terminait en ajoutant que si le Monténégro désirait réellement entrer dans le concert des nations européennes, il devait avoir le même gouvernement qu'elles. La question de succession au trône en ligne collatérale offrait aussi de graves inconvénients, témoin l'usurpation de son oncle Péro; Daniel proposait donc la succession en ligne directe, de mâle en mâle et par ordre de primogéniture.

Le sénat approuva pleinement les projets du Prince et soumit, le 21 mars de la même année, à la ratification de l'assemblée nationale, la constitution suivante qui régit encore aujourd'hui la Tsernagore :

« Article premier. — Le Monténégro est un État séculier sous le gouvernement héréditaire d'un prince.

« Art. 2. — Au gouvernement du pays est appelé et reconnu l'illustre seigneur Daniel Petrovitch Niégosch; après sa mort, la succession appartiendra pour toujours à ses descendants mâles dans l'ordre de primogéniture; en cas d'extinction de

sa lignée, le pouvoir passera aux parents du degré le plus proche dans le sexe masculin; à degré égal de parenté, le plus âgé jouira du droit de préférence.

« Art. 3. — L'évêque ou archevêque, auquel est accordé un pouvoir défini dans l'administration des affaires ecclésiastiques, sera choisi et nommé par le gouvernement parmi les membres de l'illustre famille des Niégosch ou parmi les familles les plus nobles du pays.

« Art. 4. — La loi organique, la législation et les coutumes qui, jusqu'à ce jour, ont servi de règle pour le gouvernement du pays, restent en pleine activité, à l'exception des réformes prescrites par le présent décret.

« Art. 5. — Son Altesse le prince est invité à revenir au plus tôt dans sa patrie, pour y manifester ses volontés et procéder, d'accord avec le sénat, à l'exécution du même décret.

« Art. 6. — Des commissaires extraordinaires seront envoyés immédiatement pour donner connaissance du présent décret au prince Daniel, ainsi qu'à Sa Majesté l'empereur de Russie. »

En quittant Vienne, Daniel se rendit en Russie, où le tzar Nicolas le traita en prince séculier et indépendant et le combla de témoignages d'affection. Satisfait du résultat de son voyage, le prince de Monténégro reparut à Cettigné en juillet et fut reçu au milieu des acclamations enthousiastes du peuple et de la joie universelle. Le dimanche qui suivit son retour, il donna lecture au peuple assemblé de la lettre du tzar, qui confirmait le changement de constitution, puis reçut le serment de fidélité des knèzes et de ses sujets, enfin leur annonça que l'empereur Nicolas lui avait conféré les insignes de l'ordre de Sainte-Anne et distribua aux guerriers les plus braves et aux knèzes les plus influents, les croix et les médailles que le tzar lui avait remises pour eux.

Tout était donc pour le mieux dans la principauté ; mais les Turcs ne virent pas sans jalousie la nouvelle dignité de Daniel et le prestige dont son titre de prince ne manquerait pas de l'entourer aux yeux des nations étrangères. Ils saisirent cette occasion pour l'attaquer. Déjà, pendant son voyage en Russie, les hostilités avaient commencé : excités par les Ottomans, trois cents Monténégrins de Tchévo avaient surpris le village

turc de Bitalizza et enlevé beaucoup de bestiaux. Omer Pacha, renégat croate et vizir de Bosnie, usant de représailles, essaya de détacher les Piperi de l'union monténégrine et leur offrit l'exemption de tout impôt et une liberté complète, s'ils voulaient rendre hommage au sultan Abdul Medjid. Pour les décider, il noua des intrigues parmi eux, distribua l'or à pleines mains et leur promit une grande étendue de riches terres en Bosnie.

Lorsque Daniel connut les manœuvres d'Omer Pacha, le 7 novembre 1852, il en ressentit un vif courroux et, n'écoutant que son tempérament belliqueux, réunit mille guerriers de la Katounska Nahia et se mit en route pour la nahia des Piperi.

Pendant ce temps, trente braves de la nahia Riecka résolurent de renouveler l'exploit de 1835 et d'enlever la forteresse de Zabliak par surprise.

La citadelle, qui couvre cette ville du côté sud, en est complètement séparée et ne contient qu'une poudrière, une mosquée et trois maisons solidement construites en pierres dures et pouvant facilement être mises en état de défense. Treize soldats turcs seulement, sous le commandement de Sélim Aga, gardaient alors cette citadelle et une quinzaine occupaient la caserne de Zabliak.

Donc, dans la nuit du 11 au 12 novembre, nos Monténégrins, profitant de la pluie qui tombe à torrent et de la brume épaisse qui enveloppe la citadelle, escaladent ses murailles au moyen de longues échelles et pénètrent sans difficultés dans son enceinte. Dix Turcs sont tués pendant leur sommeil; Sélim Aga, commandant de la place, est épargné; suivi de trois soldats, il se réfugie dens une maison et s'y barricade; le lendemain matin, les quatre Ottomans capitulent et sont renvoyés sains et saufs à Podgoritza.

Aussitôt cette surprise connue à Cettigné, Péro et Georges Petrovitch, président et vice-président du sénat, envoient une nombreuse troupe de Monténégrins occuper Zabliak et sa citadelle.

Un appel aux armes de tous les Tsernogortses et une levée en masse suivirent la prise de Zabliak, car une guerre était à prévoir dans un bref délai. Cependant, le prince, ne voulant pas mettre les torts de son côté et passer pour l'agresseur

aux yeux de l'Europe, fit évacuer Zabliak pour les mêmes motifs que son oncle Pierre II l'avait déjà fait en 1835. Les Monténégrins se contentèrent de rapporter, comme trophée, quatre canons longs et un court; qu'ils eurent les plus grandes difficultés à hisser sur le plateau de Cettigné (25 décembre 1852).

La présence de Daniel dans la nahia Piperska suffit à faire échouer les plans d'Omer Pacha; les montagnards se soumirent, protestèrent de leur dévouement à la cause nationale et le prince pardonna, sauf à ceux qui, ayant déjà reçu des cadeaux du pacha, s'étaient enfuis en Turquie avant l'arrivée de Daniel.

Omer Pacha, plein de colère de voir ses projets renversés, obtint du sultan le commandement de toutes les troupes turques d'Albanie et d'Herzégovine et se mit en campagne contre le Monténégro.

CAMPAGNE DE 1853.

Voici comment il distribua ses forces : l'armée du Nord se divisait en deux colonnes de chacune dix mille hommes; l'une, sous Reis Pacha, venait de Niksitch; l'autre, sous Ismaïl Pacha, de Trebinje par le Benjani (Grahovo).

L'armée du Sud était composée également de deux masses : la première, sous Osman, vizir d'Antivari, devait attaquer la Tsermnitchka Nahia; l'autre, sous Selim Bey, se dirigerait vers le Ljechanska. Elle comptait aussi vingt mille hommes.

Enfin, l'armée de l'Est, forte de trente mille soldats sous le commandement direct d'Omer Pacha, percerait entre Sputch et Podgoritza. Ainsi le Monténégro serait attaqué de cinq côtés à la fois.

En face de ce grand danger, le prince envoya son oncle, Georges Petrovitch, à Vienne et de là en Russie, solliciter des secours en munitions et prier ces deux puissances de s'intéresser au sort de sa principauté.

Ensuite, il recommanda aux knèzes des frontières de défendre avec leurs guerriers les passes par lesquelles les Turcs

devaient pénétrer, et lui-même réunit dix mille hommes à Cettigné, dans le but de se porter rapidement là où le danger serait le plus menaçant et de battre séparément et successivement chacune des colonnes turques.

Ce plan réussit à merveille et avec ses dix mille hommes Daniel parvint à tenir en échec les soixante-huit mille soldats d'Omer Pacha.

D'abord, le voyvode Janko Vucetitch se fortifia dans la plaine de Grahovo et, sommé par Ismaïl Pacha, refusa de se rendre, et avec une poignée de guerriers entreprit de défendre ses positions. Pendant six jours, il repoussa les assauts furieux de dix mille Turcs et succomba sous la supériorité écrasante du nombre, le 19 janvier. Il abandonna Grahovo et vint prendre position en arrière de cette ville, pour attendre l'arrivée de Daniel. L'armée monténégrine parut enfin et, d'un seul élan, repoussa les Turcs jusque à Povija en Herzégovine, en leur infligeant des pertes considérables. Contre l'armée venant de Niksitch, les gens de la frontière se défendirent aussi bien, et on signale notamment l'héroïque résistance que vingt-deux montagnards, retranchés dans une caverne voisine du monastère d'Ostrog, présentèrent, pendant neuf jours, aux dix mille soldats de Reis Pacha. Daniel, revenant en hâte de Benjani, les dégagea et rejeta le corps de Reis Pacha dans la passe de Douga.

Pendant ce temps, l'attaque du vizir d'Antivari contre la Tsermnitchka échouait piteusement, grâce aux efforts de Vouk Petrovitch, envoyé de ce côté avec deux mille Monténégrins. Philipovitch, à la tête d'une troupe hardie, surprit le camp d'Osman Pacha, dans la nuit du 18 janvier, le pilla et tua trois cent dix-sept soldats. L'armée du vizir s'éloigna en désordre, entraînant dans sa retraite le corps de Sélim Bey.

Les attaques du nord et du sud étaient donc repoussées pour le moment du moins. Restait celle de l'est, sous Omer Pacha en personne. Il perdit un temps précieux et beaucoup de monde, en essayant de forcer les positions formidables défendues par les cent cinquante-cinq hommes de Pierre Petrovitch sur la Sitnitza. Ce dernier avait pour mission d'empêcher une jonction entre l'armée de l'Est et celle de Niksitch et réussit tellement

bien qu'Omer Pacha, découragé, se retira vers Sputch, avant même que Daniel ne vint lui livrer bataille avec le gros des forces monténégrines.

C'était donc la victoire de Daniel sur les trois frontières : en vingt jours, cinq armées turques n'avaient pu entamer le territoire monténégrin.

Cependant un retour offensif était à craindre, car un général habile comme Omer Pacha ne se tiendrait pas pour battu et reviendrait à la charge. Ici se manifeste l'intervention autrichienne.

Georges Petrovitch avait eu gain de cause à Vienne ; désirant prévenir la Russie, le cabinet autrichien offrait sa médiation et envoyait à Stamboul le général comte de Leiningen, pour faire cesser les hostilités. Le sultan, qui ne tenait pas à pousser le Monténégro à bout, consentit à tout et, le 3 mars 1853, la paix était signée sur les bases du *statu quo ante bellum* [1].

Heureux de ce résultat qu'il devait à l'empereur d'Autriche, François Joseph I[er], Daniel vint à Vienne, accompagné de son oncle Pierre Petrovitch, président du sénat, et de plusieurs sénateurs, pour lui présenter ses remerciements. Au retour de ce voyage, il célébra ses fiançailles à Trieste avec la future princesse Darinka et prit officiellement le titre de prince et seigneur du libre Monténégro et de la Berda (avril 1853). Aussitôt rentré, il nomma évêque de la Tsernagore l'archiman-

1. Les Turcs perdirent, d'après leur propre aveu, quatre mille cinq cents hommes tués et six mille malades et blessés, dans cette courte campagne, qui leur coûta en outre trente-cinq millions de piastres. Dès les premiers jours de la guerre, la Porte adressa aux puissances une longue protestation contre l'indépendance du Monténégro. Le comte de Leiningen remit une note à Fuad Effendi, ministre des affaires étrangères, en date du 3 février, en réponse à sa protestation et déclara que le Monténégro était indépendant depuis la reconnaissance officielle de la Sublime Porte elle-même, en 1799, d'après divers traités, notamment ceux de 1838, 1842 et 1843, entre Pierre II et le vizir d'Herzégovine. Alors Fuad Pacha, changeant de ton, reprocha aux Monténégrins leurs pilleries et leurs incursions dans l'Herzégovine. Ces trois documents sont trop longs pour que nous les citions ici, leur forme n'ajouterait rien à l'intérêt du récit ; nous renvoyons donc les lecteurs désireux de les consulter à l'ouvrage de Brunswich, *Recueil des documents diplomatiques relatifs au Monténégro*, pp. 45 et 53-57.

drite Nicanor Svanovitch Niégosch, son parent. Cette mesure s'imposait, depuis que le pouvoir temporel était devenu complètement indépendant du pouvoir spirituel.

A peine débarrassé des Turcs, le prince vit s'élever contre lui le parti de l'opposition, il comprenait plusieurs sénateurs des plus influents; à sa tête se trouvait Pero Petrovitch, président du sénat et oncle de Daniel. Abusant d'un pouvoir acquis grâce à l'état de faiblesse du vladika Pierre II, pendant les dernières années de son règne, et aux difficultés qui avaient accompagné l'avènement de son successeur, le sénat prétendait s'ériger en pouvoir souverain et mettre en échec la politique du prince. Grâce à la complicité des sénateurs les abus reparaissaient, des actes scandaleux de prévarication étaient signalés de toutes parts. Pour sortir de cette situation fausse qui ne plaisait point à son tempérament autoritaire, mais honnête, Daniel résolut de rompre avec le sénat. Il prit en main la cause du peuple, qui se plaignait des abus, et, s'érigeant en gardien de l'ordre, dégrada plusieurs sénateurs et rappela les autres à leurs devoirs. Voyant le pouvoir leur échapper, Pero Petrovitch et ses acolytes ourdirent un complot contre leur souverain. Daniel en est instruit et prononce immédiatement et sans jugement le bannissement des sénateurs coupables; par esprit de justice, il allait prendre la même mesure contre son oncle Péro; heureusement, celui-ci lui épargna une mesure si pénible en s'enfuyant à Cattaro et de là en Autriche, avec les conjurés les plus compromis.

La guerre de Crimée survint, qui plaça le prince dans une situation difficile. Le parti de la guerre, ayant à sa tête Georges Petrovitch, oncle du prince, et une notable partie des knèzes, prétendit ouvrir les hostilités contre la Porte et profiter de l'occasion pour s'emparer de la vallée de la Moraka et surtout d'Antivari. Conseillé par l'Autriche qui savait dans quelle situation dangereuse la Russie était placée en 1854, Daniel eut la sagesse de résister à ses sujets.

Les Turcs, qui s'attendaient à une attaque des Monténégrins, entreprirent, en janvier-mars 1854, la construction de retranchements le long de la frontière herzégovienne; Anap, pacha de Trebinjé, vint les occuper et huit mille Nizams se concen-

trèrent à Mostar. Daniel protesta immédiatement auprès de la Sublime Porte contre ces préparatifs belliqueux et l'assura de son désir de rester en paix. Mais quelles que pacifiques que fussent ses intentions, il ne put empêcher, le 3 juin, les Monténégrins de la frontière de piller des villages herzégoviens. Le divan adressa des réclamations, le prince répondit qu'il était impuissant à maintenir ses sujets.

Cette déclaration porta au paroxisme la colère des montagnards de la Berda, ils se soulevèrent. Les Piperi, les Koutchi, les Biélopavitiji mêmes, prononcèrent leur séparation d'avec le Monténégro, s'érigèrent en gouvernement indépendant et prononcèrent la déchéance du prince, à cause de sa pusillanimité (juillet 1854).

La répression fut rapide et terrible : Daniel réunit, le 15 juillet, trois mille hommes de la Katounska fidèles à sa cause et cerna la Berda de trois côtés, le 15 juillet. Les rebelles essayent en vain de percer le cercle de fer qui les entoure; ils échouent contre la position de Zagarac, défendue par le prince en personne. Les uns se soumettent alors, les autres fuient en Turquie, et le lendemain Rano Boskovitch, voyvode des Piperi, et cinquante knèzes viennent humblement solliciter leur pardon.

L'union est rétablie de nouveau et le peuple, ne pouvant aider le tzar Nicolas par les armes, adresse au ciel de ferventes prières en sa faveur; un jeûne de trois jours est prescrit dans toute la principauté, et lorsque mourut l'empereur de Russie un deuil public universel voila le Monténégro. Alexandre II, à peine monté sur le trône, adressa au prince ses remerciements et l'assura de l'amitié sincère qu'il professait pour le Monténégro et de sa sollicitude pour lui. L'avenir prouva que le tzar était sincère

En janvier 1855, une députation de notables, conduits par Pierre Petrovitch, président du sénat, se rendit à Trieste pour aller chercher la fiancée du prince et, le 24, le mariage fut célébré à Cettigné.

Les hautes qualités de la princesse Darinka sont connues des Français ; fidèle à son projet de civiliser le Monténégro, elle mit tout en œuvre pour calmer les haines et ramener à

son époux les rebelles et les mécontents, polir les mœurs encore rudes du peuple.

La publication du nouveau code en quatre-vingt-treize articles, qui forme le complément de celui de Pierre Ier de 1797, suivit de près le mariage du prince 23 avril 1855 [1]; la lecture devant le peuple assemblé eut lieu le 5 mai, et en même temps le prince rendit un décret concernant la succession au trône, en vertu duquel, s'il n'avait point d'enfant mâle, la couronne reviendrait à son frère Mirko et au fils de celui-ci, le prince Nicolas. C'est ce qui arriva, comme nous le verrons bientôt.

Les premières relations officielles entre la France et le Monténégro datent de la même année, un vice-consulat français fut établi à Cettigné et, dès cette époque, le cabinet de Paris prend part à tout ce qui concerne la principauté et se montre son défenseur et son ami [2].

Le congrès de Paris, qui suivit la guerre de Crimée, remit incidemment sur le terrain la question monténégrine; voici à quelle occasion.

Dans le protocole de la séance du 25 mars 1856, les plénipotentiaires russes déclarèrent que bien qu'il n'ait pas été fait mention du Monténégro dans les conférences de Vienne ni dans les actes qui ont précédé le congrès, néanmoins la Russie professe pour ce pays des sentiments bienveillants et n'entretient d'autres rapports que ceux qui naissent de cette sympathie.

Le lendemain, Aali Pacha, plénipotentiaire de la Porte, déclare que « la Porte regarde le Monténégro comme partie intégrante de la Turquie et déclare que la Sublime Porte n'a pas l'intention de changer cet état de choses ».

La nouvelle de cette déclaration, contraire à la réalité des faits et à la reconnaissance solennelle du sultan Selim en 1799, fit bondir le prince Daniel; il riposta par la lettre et le mémo-

1. H. Delarue, *le Monténégro*, p. 137.

2. Monsieur le consul Hecquart, qui occupa ce poste à cette époque se fit remarquer par son zèle pour la cause monténégrine et par son habileté sut aplanir bien des difficultés entre les Monténégrins et les Albanais.

randum suivants, que nous ne pouvons omettre de citer, car ils contiennent la formule exacte des revendications monténégrines.

Protestation adressée par le prince Daniel aux ministres des puissances signataires du traité de Paris en réponse aux assertions d'Aali-Pacha.

« Excellence,

« Dans les Conférences de Paris, en présence des Plénipotentiaires de toutes les Puissances, Aali-Pacha a avancé que la Porte considère le Monténégro comme une de ses provinces. Cette assertion est inadmissible. Les Monténégrins auraient bien plutôt le droit de prétendre à la moitié de l'Albanie et à toute l'Herzégovine, puisque mes prédécesseurs, Princes indépendants du Monténégro, Ducs de Zenta, ont possédé autrefois ces territoires, tandis que les Turcs n'ont jamais possédé le Monténégro.

« Je prie Votre Excellence de prendre acte de cette protestation.

« *Le prince du Monténégro et des Berda.*

« Danilo Petrovitch Niegosch.

« Cettigné, le 19/31 mai 1856. »

Mèmorandum adressé par le prince Daniel aux ministres des puissances signataires du traité de Paris[1].

« EXCELLENCE,

« La nation des Monténégrins persévérait pendant les fréquentes et différentes assemblées des États étrangers au moment décisif dans son calme primitif, et elle ne représentait pas aux Puissances de l'Europe sa position gênante, dans laquelle elle se trouve depuis bien des siècles.

« Pendant quatre cent soixante-six ans le peuple monténégrin ne fut assujetti par aucune Puissance, et il ne reconnut aucune autorité sur lui; il tomba plutôt, l'épée à la main, pour son indépendance comme victime sur l'autel de sa liberté. Le peuple du Monténégro faisait, durant quatre siècles et demi, une guerre continuelle à la Turquie, qui était jadis l'empire le plus puissant de l'Europe, devant lequel tous les États européens tremblaient. Chaque rocher de la contrée montagneuse état baigné du sang de ses héros, et c'est par là qu'on conservait jusqu'aujourd'hui sa chère liberté. L'esprit humain et la politique d'une grande Puissance de l'Europe auraient tort s'ils ne reconnaissaient pas les mérites de ces montagnards en faveur de la chrétienté, et si l'on abandonnait un peuple qui se maintenait seul dans ses montagnes stériles au milieu des puissants empires de la Serbie, de la Grèce, de la Bulgarie, de là Bosnie et de l'Épire, que les Turcs ont assujettis, et qui supportait différentes peines et la misère, en se réjouissant de sa liberté bienfaisante. Ce peuple mourrait l'épée à la main plutôt que de subir l'assujettissement honteux de l'étranger.

1. Les incorrections de style contenues dans ces deux instruments diplomatiques, cesseront d'étonner le lecteur, quand il saura qu'ils ont été écrits en langue française par le gouvernement monténégrin.

« Les Puissances de l'Europe ne connaissent que peu ou point du tout ce peuple montagnard ; les monarques ne se souciaient jamais de ce que son indépendance soit reconnue et qu'il entre dans l'ensemble des États européens. La cause en était le gouvernement hiérarchique [1], qui fut aboli après trois cent soixante-six ans par l'introduction de l'ancien régime.

« Ce peuple, ne trouvant pas de protection ou d'intercession auprès des États chrétiens étrangers qui auraient pris égard que ce peuple a bien mérité de la chrétienté et qui auraient amélioré sa situation, restait dans un tel état d'oppression qu'il était obligé à combattre sans cesse pour son ancienne patrie.

« Si le Monténégro reste encore plus longtemps resserré dans ces bornes étroites, le peuple monténégrin n'aura pas d'autre sort que de vivre sans cesse dans un combat sanglant, comme il vivait pendant les quatre siècles passés.

« Le Monténégro ne demande pas les terres qu'il s'est appropriées jadis, mais il demande celles pour lesquelles il a fait la guerre dans l'époque la plus dangereuse et pour lesquelles il a versé son sang, ainsi que pour son indépendance.

« Il ne faut pas discuter ici de l'indépendance du Monténégro, parce qu'il avait toujours le droit de faire la guerre à l'Empire Turc et de faire la paix avec lui ; c'est de quoi il a toujours profité effectivement.

« Les Puissances de l'Europe engageaient les Monténégrins à leur porter secours au temps de la guerre de la chrétienté contre les Mahométans, qui étaient alors puissants. Les habitants du Monténégro ont fait en tout temps cette expédition avec plaisir, ce qui peut être certifié par l'Autriche, par la Russie et par l'ancienne République de Venise. Les Français et les Anglais n'ont fait la connaissance des Monténégrins qu'en partie dans les années 1806-1814, où ceux-ci parvinrent, par la ruse, entre deux feux.

« Pendant ces années, les Monténégrins possédaient Grahovo, Joupa, Baniani, Piva, Drobniak, Krouschévitsa, Zoubsi et Vassoïévitj jusqu'aux rivières de Tara et de Lima, et ils disputent jusqu'aujourd'hui ces terrains aux Turcs.

1. Il veut dire théocratique.

« Les Monténégrins ont conquis tout le littoral de Cattaro, en versant leur sang, et ils le possédaient jusqu'à l'année 1814. Alexandre I[er], tzar de Russie, a engagé dans cette année le métropolite qui régnait alors et le peuple monténégrin à céder le littoral de Cattaro à l'Autriche, parce que c'était conclu au Congrès européen. Les Monténégrins ont respecté la conclusion des Puissances de l'Europe, et ils se sont retirés dans leurs montagnes, en abandonnant le littoral à l'Autriche. On a fait alors un grand tort à ce peuple, quand les Puissances lui ont fait abandonner le littoral, sans lui laisser aucun port pour le commerce.

« Sans la liberté du commerce, le pays et le peuple du Monténégro ne peuvent attendre ni le progrès, ni le développement intérieur, ni la nécessaire organisation politique, ni les relations désirables avec les États voisins. Il y a longtemps que les Monténégrins ont reconnu la nécessité urgente d'un port pour un libre commerce; c'est pourquoi le vladika Daniel a fait, au commencement du XVIII[e] siècle, les premiers essais de réunir le littoral d'Antivari au Monténégro, qui y appartenait jadis, et sur lequel le sang des héros montagnards était versé beaucoup de fois.

« En m'appuyant sur ces raisons, j'attends avec confiance que les grandes Puissances de l'Europe prendront le plus faible sous leur protection et qu'elles lui assureront contre le plus fort son intégrité, sa vie nationale et ses droits.

« Les grandes Puissances de l'Europe ont fait que la Russie a cédé la cinquième partie de la Bessarabie à la Turquie. Les Puissances auraient plus de droit de demander qu'on ajoute quelque partie de la Turquie au Monténégro, parce que le Monténegro est en plus grand danger vis-à-vis de la Turquie que celle-ci n'était vis-à-vis de la Russie, qu'on ajoute au Monténégro cette partie de terrain pour laquelle les Monténégrins combattent, pour qu'elle ne parvienne à la Turquie.

« Les prétentions des Monténégrins sont contenues dans les points suivants :

« 1° Qu'on reconnaisse l'indépendance du Monténégro par la voie diplomatique;

« 2° Qu'on étende les frontières du Monténégro du côté de l'Herézgovine et de l'Albanie;

« 3° Qu'on fixe les confins du Monténégro du côté de la Turquie, comme ils sont fixés du côté de l'Autriche;

« 4° Qu'on ajoute au Monténégro la ville d'Antivari (Bar), qui est située aux frontières et sur la mer.

« Votre excellence reconnaitra parfaitement de ce court éclaircissement l'état et les entreprises guerrières de ce peuple. C'est pourquoi j'espère que Votre Excellence présentera bien cet éclaircissement à Sa Majesté, dont l'amour de la chrétienté et la justice fait espérer la plus grande bienveillance envers le peuple monténégrin.

« Agréez, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma plus haute considération.

« DANIEL PETROVITCH NIÉGOSCH,
« *Prince du Monténégro et des Berda.*

« Cettinié, au mois de mai 1856. »

Pour appuyer ce mémorandum, le prince et son épouse vinrent à Paris en mars 1857; parfaitement reçu par l'empereur Napoléon III, qui affecta de le considérer comme un prince absolument indépendant, Daniel n'obtient aucun avantage matériel et tangible; il dut se contenter, pour le moment, de protestations d'amitié et de promesses pour l'avenir. Le résultat de cette visite à Paris fut que la Turquie offrit à Daniel l'Herzégovine et le titre de Mudir, à la condition qu'il rendrait hommage au sultan. De même que son oncle Pierre II, le prince repoussa ses offres. Cependant, de toutes ces démarches il résulta un courant d'idées favorables au Monténégro, particulièrement en France; on y apprit à connaitre et à apprécier ce pays à sa juste valeur.

Malheureusement, la guerre ne tarda point à se rallumer sur les confins de l'Herzégovine. Dès la fin de juin 1856, les chrétiens de Niksitch, profitant d'un séjour du prince à Ostrog, étaient venus lui offrir de les annexer; mais Daniel, qui ne se souciait point d'élever de nouvelles difficultés entre lui et la Porte, mit à cette annexion des conditions telles que Niksitch

dut abandonner ses projets. Peu après, des troubles éclatèrent sur la frontière de la Tsermnitchka et du district d'Antivari. Grâce à l'intervention des consuls européens à Scutari, le pacha de cette ville se contint et la guerre fut encore évitée. Il fallait toute la prudence de Daniel et son désir d'éviter la guerre pour ne pas en venir à une brouille ouverte avec les Turcs.

Ses sujets, mécontents de la ligne de conduite décidément pacifique qu'il suivait, se révoltèrent encore une fois. Les Koutchi refusèrent l'impôt et Mirko, avec trois mille hommes, marcha contre eux, les fit attaquer dans leurs retranchements de Diocléa par le serdar Tserovitch et les mit en déroute. Là encore, une répression sanglante parut indispensable pour faire rentrer les mutins dans le devoir. Une conspiration contre la vie du prince fut le résultat de cette révolte des Koutchi; heureusement, on la découvrit à temps et les deux meneurs, Merdo Siclin Djuraskovitch et Mih Bukof Radonitch, la payèrent de leur vie et plusieurs sénateurs furent exilés.

En janvier de l'année 1858 un odieux attentat, commis par les Ottomans, rendit le maintien de la paix impossible. Le pope Radotaff est attiré à Sputch, massacré séance tenante et sa tête, plantée sur les remparts de la ville, est saluée par les slaves des soldats turcs. A la fin du même mois, les habitants de Sputch, appuyés par la garnison, sous le commandement de Ali Pacha, attaquent les Piperi et leur enlèvent des bestiaux.

Le prince, indigné, envoya, le 13 février, une note au divan, dans laquelle il déclarait considérer la trêve comme rompue avec les Ottomans et pendrait des mesures pour protéger ses frontières.

En réponse à cette énergique protestation, la Porte ordonna aux garnisons d'Herzégovine de se concentrer sur les frontières monténégrines, et le pacha de Trébinjé, à la tête de deux mille soldats, descendit dans la langue de terre étroite, qui traversait le territoire autrichien de Cattaro et aboutissait au littoral de la mer Adriatique. Les gens de Soutorina et leurs voisins les Zoubci, bien que soumis nominalement à la Porte, s'opposèrent au passage du pacha et se défendirent avec

énergie. Daniel dépêcha, le 26 février, Ivo Radonitch avec huit cents Monténégrins pour appuyer les Zoubci. Après un vif combat les Turcs évacuèrent Soutorina et rentrèrent à Trébinjé.

Tant de haines et de colères accumulées devaient fatalement finir par produire une commotion violente, la proclamation de leur union au Monténégro, que firent les villages du littoral de Djurmani et de Misitch, est l'étincelle qui mit le feu aux poudres (12 mars 1858). Les Turcs mobilisent les troupes d'Albanie qui viennent camper sur la frontière de la Tsermnitchka. Pour les braver, le sénateur Turo Plamenac, à la tête de cinq cents hommes, s'empare de la ville ottomane de Spizza sur la mer Adriatique et des villages en question; mais l'arrivée de trois mille Turcs le force à battre en retraite et les habitants, craignant les représailles, fuient sur le territoire monténégrin, conduits par leur chef, le pope Andria de Spizza.

Le prince Daniel entra dans une grande colère, quand il apprit ces graves événements; il comprit que la guerre était imminente et envoya une mission, composée de trois sénateurs, à Paris, à Vienne et à Saint-Pétersbourg, pour demander le protectorat des puissances. C'était inutile, car la principauté, qui s'était toujours défendue victorieusement avec ses seules forces, n'avait pas besoin de la protection des étrangers. La Russie et l'Autriche ne prirent pas la démarche au sérieux, la France seule sembla entrer dans les vues de Daniel et le *Moniteur* publia le 11 mai un long article, dans lequel nous lisons : « Sans doute l'existence du Monténégro importe peu à l'équilibre de l'Europe, mais quand les faibles invoquent le droit, il serait peu digne et peu généreux de ne pas les écouter et Sa Majesté, accueillant avec intérêt l'exposé qui lui était fait des misères du Monténégro, voulut bien lui promettre son appui dans la mesure qui serait compatible avec les droits respectifs, etc., etc. »

En conséquence de cette résolution, l'amiral Jurien de la Gravière reçut l'ordre d'aller à Raguse avec son escadre, où la frégate russe *Polka* le rejoignit. Dans l'intervalle, la question était tranchée par les armes, car le sultan, décidé à en finir avec la question toujours pendante de Grahovo, enjoignit au pacha

de Trébinjé de s'emparer du district en question qui, depuis les arrangements de 1843, n'appartenait ni aux Turcs ni aux Monténégrins, mais que ces derniers réclamaient sans cesse comme leur propriété légitime [1].

BATAILLE DE GRAHOVO (12-13 MAI 1858).

Donc, le 4 mai 1858, huit mille hommes, sous Hussein Daheim Pacha, pénètrent sur le territoire de Grahovo, par Klobuk et enlèvent le village de Bagnani, puis y campent et saccagent tout le district, sans que les Monténégrins, obéissant aux ordres exprès de Daniel, fassent rien pour les en empêcher. Le sénateur Pierre Philippovitch, enfermé avec quatre cents guerriers dans la forteresse d'Umatz, souffrait ces insultes dans l'espoir que les Ottomans se retireraient et que la guerre pourrait être évitée. Enfin, les ennemis se fortifièrent autour du village de Grahovatz. Une démarche, en vue d'un arrangement à l'amiable, n'ayant eu aucun succès, Daniel se résout à combattre et envoie Mirko et quatre mille hommes au secours de Pierre Philippovitch. L'avant-garde, composée des guerriers de la Katounska, sous Pierre Stefanoff et Ivo Radonitch, rejoignit Pierre Philippovitch, et tous ensemble occupèrent les positions suivantes : Stefanoff, sur la montagne Boiané, au nord-est du camp ennemi ; Philippovitch et Radonitch, en face du côté sud du dit camp. Puis les chefs firent une reconnaissance des positions turques qui étaient ainsi établies : au sud, un fort retranchement garni de canons qui battaient la plaine ; au nord, la route de Klobuk ; à l'est, un petit torrent encaissé ; à l'ouest, un escarpement à pic, le tout relié par des ouvrages en terre et des redoutes. Tel était le camp ottoman à Grahovatz.

Le lendemain, 10 mai au soir, le gros de la colonne, formé par le contingent de la Riecka Nahia, arrivait avec Mirko dans la Grahovopolje, distant de trois heures de marche du

1. Voir pp. 299-301.

camp turc de Grahovatz [1]. Le 11 au matin, les Turcs, qui avaient besoin, pour avoir de l'eau, d'occuper le ruisseau sur lequel Pierre Stefanoff et une partie de l'avant-garde étaient établis, l'attaquèrent en face, avec cinq bataillons, tandis qu'ils en envoyaient deux autres pour le tourner.

Ivo Radonitch, avec le reste de l'avant-garde, s'approche pour soutenir Stefanoff et envoie un rapport à Mirko, qui accourait déjà au bruit du canon. A neuf heures du matin, Mirko était en vue du camp turc, mais encore à une assez grande distance, quand une estafette vint lui annoncer que l'avant-garde tenait bon et ne serait pas entamée, si on pouvait faire une diversion sur le flanc gauche de l'ennemi. Mirko commençait à exécuter ce mouvement, lorsqu'un second messager annonça que l'avant-garde avait repoussé les Ottomans en leur tuant trois cents hommes.

Le brave Mirko eut toutes les peines du monde à retenir ses soldats qui, parvenus à une demi-portée de fusil des lignes turques, voulaient les attaquer sur-le-champ et compléter la victoire de l'avant-garde. Jusqu'à neuf heures du soir les Monténégrins restèrent immobiles, sous une pluie battante; seule une colonne se mit en marche dans la direction de Klobuk et tourna le camp ennemi de Grahovatz. Avec la nuit les troupes de Mirko, qui n'avaient pas mangé depuis la veille au soir, revinrent camper en arrière, dans la direction d'Umatz.

Le 12, le général résolut d'affamer les Turcs dans leur camp et renforça le corps de Stefanoff qui tenait l'eau ainsi que la colonne vers Klobuk qui coupait la ligne de ravitaillement de l'ennemi; puis il disposa le reste de ses soldats sur les crêtes qui de tous côtés dominaient la position ennemie. Les Ottomans étaient complètement cernés dans la journée.

Espérant les forcer à capituler ou au moins obtenir leur retraite sans autre effusion de sang, Mirko proposa un armistice de quatre heures, dans l'après-midi du 12, et demanda au général turc Daheim Pacha une lettre de passe pour

1. Grahovopolje, ou plaine de Grahovo, est située au sud du bourg de Grahovatz (voir la carte).

M. Delarue [1], secrétaire du prince, afin que ce dernier pût se rendre à Klobuk, sur le territoire turc, et à Trébinjé, où il espérait obtenir, par l'intercession des consuls, une cessation des hostilités et la retraite des Ottomans. Daheim Pacha promit le sauf-conduit, mais ne put se mettre d'accord avec Delarue au sujet de l'escorte à fournir pour le protéger en route. Il avait pour but de gagner du temps, de faire durer l'armistice et de permettre ainsi l'arrivée dans son camp d'un convoi de munitions et de vivres, qu'il attendait pour le lendemain matin. Le soir arriva sur ces entrefaites et le pacha, au mépris du droit des gens, retint M. Delarue prisonnier dans Grahovatz.

Le lendemain matin, 13 mai, ayant appris que le convoi en question avait été enlevé pendant la nuit par la colonne monténégrine qui tenait la route de Klobuk, Daheim se décida à décamper et remit à M. Delarue une lettre pour Mirko, dans laquelle il annonçait la retraite de l'armée ottomane vers Klobuk. Le mouvement en arrière de Daheim Pacha commença avant que sa lettre parvînt au camp monténégrin.

Les Monténégrins, voyant l'armée ennemie se diriger sur Klobuk, descendirent en toute hâte des hauteurs qu'ils occupaient, pour engager l'action spontanément et sans attendre les ordres de Mirko.

Il y a quatre heures de marche de Grahovatz à Klobuk; les convois et l'artillerie turques empêtrés dans les mauvais chemins avançaient péniblement et retardaient la marche de l'infanterie.

A une demi-lieue du camp les Ottomans furent attaqués avec fureur par les Monténégrins; ils abandonnèrent leurs convois furent refoulés les uns sur les autres, mais néanmoins continuèrent leur marche vers Klobuk en serrant leurs rangs continuellement éclaircis par le feu. Soudain, la colonne envoyée la veille au soir vers Klobuk par Mirko, paraît en face des Turcs, leur coupe la route : dès lors, ils n'écoutent plus les ordres de Daheim Pacha, se débandent, tombent en masse sous le kandjar des Monténégrins; le pacha parvint à s'échapper avec

1. Delarue, français, secrétaire du prince Daniel, de 1856 à 1859, auteur de l'ouvrage cité par nous.

son état major et se réfugia à Klobuk; Kalil Pacha et un officier français au service de la Turquie furent faits prisonniers, et M. Delarue put rejoindre Mirko. Le butin fut immense : le grand étendard des Turcs et un nombre considérable de drapeaux, plus huit canons et trois mille fusils tombèrent au pouvoir des Monténégrins. Les pertes des Monténégrins s'élevèrent à quatre cents tués pour ces deux journées, celle des Turcs à environ quatre mille, entre autre Kadri Pacha, commandant les troupes de la garde turque [1].

L'armée de Mirko s'arrêta en face de Klobuk et ne passa point la frontière; le prince tenant à laisser tous les torts aux Turcs et à n'en mettre aucun de son côté, il ne profita point de sa victoire et attendit une intervention diplomatique. Car les puissances signataires du traité de Paris s'étaient émues et, sur leurs instances, le 14 mai, lendemain de la seconde bataille, Hussein Daheim Pacha recevait l'ordre de rentrer en Herzégovine; nous avons vu de quelle manière les Monténégrins l'avaient reconduit.

Comme une solution était indispensable, une commission européenne se réunit à Constantinople sous la présidence d'Aali Pacha, du 14 octobre au 8 novembre 1858 [2], et il fut convenu qu'au printemps de 1859 on poserait sur les lieux les bornes frontières entre le Monténégro et l'Herzégovine. La principauté reçut enfin les districts de Grahovo, de Rudina et de Zupa, le territoire de Gorniji Vasojevitch y fut adjoint plus tard [3].

Quelques engagements sur le cours de la Moraka terminèrent la campagne de 1858 : le 24 juillet, les Turcs de

1. D'après Vlahovitch, *op. cit.*, un officier autrichien compta, six semaines plus tard, deux mille deux cent trente-sept squelettes sur le champ de bataille de Grahovo (p. 76).

2. Le protocole de cette conférence figure dans Brunsvich, *op. cit.*, pp. 73-75; la délimitation, retardée pour divers motifs, n'eut lieu qu'en 1860.

3. Par ruse, paraît-il : comme les commissaires demandaient aux paysans où était la rivière Tara, qui devait servir de frontière, les gens des Vasojevitch les conduisirent sur les bords du Lim, en leur disant : « Voilà la Tara ». Cette supercherie fit reculer la frontière et les Vasojevitch devinrent Monténégrins.

Podgoritza battirent une troupe de Monténégrins, les repoussèrent jusqu'à Tannaki et ensuite derrière la Sitnitza. Le prince empêcha ses guerriers de tirer vengeance de cet affront, car il ne voulait pas compromettre les négociations en faveur de la paix. Cinq jours plus tard, les knèzes Novitza Tserovitch et Milian opéraient une razzia sur le territoire des Kolaschin, pour les punir de leurs agressions contre les Koutchi. Le prince destitua les deux officiers coupables et accorda un large dédommagement aux gens de Kolaschin.

Le prince Daniel consacra les années 1859 et 1860 à l'administration intérieure du pays : il construisit plusieurs écoles, secondé dans cette œuvre civilisatrice par sa femme, la princesse Darinka, qui ne négligeait aucune occasion d'introduire la civilisation dans la principauté.

Malheureusement, il était écrit au ciel que cet excellent souverain ne pourrait se consacrer plus longtemps au bonheur de son peuple. Les haines qu'il avait excitées, lors des répressions sanglantes de la révolte des Koucthi en 1854 « et dans plusieurs autres occasions, avaient déjà armé contre lui le bras des assassins ».

Le 11 août 1860, il se promenait avec sa femme sur le quai de Cattaro, où il était venu prendre des bains de mer; à dix heures du soir, il se disposait à retourner dans son habitation et allait descendre dans sa chaloupe, lorsqu'un inconnu lui tira presqu'à bout portant un coup de pistolet. Quoique mortellement blessé le prince ne perdit point sa présence d'esprit, et à Tedeschi, son médecin, qui ne savait que faire, il ordonna d'extraire la balle qui s'était logée dans le bas ventre. Tedeschi répondit : « Il est trop tard, prince, tu vas mourir. » Daniel dicta alors ses dernières volontés et, après deux jours de cruelles souffrances, expira sans se plaindre, comme il avait vécu, en héros (13 août 1860) [1].

Le Monténégro perdit dans Daniel un prince juste, brave,

1. L'assassin de Daniel était un nommé Kaditch, originaire des Bielopavlitij, ennemi personnel du prince et chassé par lui du Monténégro. Il vint, le jour même de son attentat, à Cattaro, déguisé en Albanais. Arrêté sur-le-champ, il fut jugé et pendu sans avoir dénoncé aucun complice.

bon administrateur et politique habile, qui fit faire au pays un grand pas dans la civilisation et prépara les voies aux grandes réformes et aux guerres glorieuses que nous allons exposer dans les chapitres suivants.

CHAPITRE II

NICOLAS Ier, PRINCE DE MONTÉNÉGRO (1860).

Le règne de ce prince est presque du domaine de l'actualité et les événements qui le remplissent sont encore présents à la mémoire de tous; nous ne pouvons cependant les passer sous silence, car ils appartiennent à l'histoire et ajoutent quelques pages glorieuses aux annales, déjà si riches, du Monténégro.

Fils de l'illustre Mirko, et né le 7 octobre 1841, le prince Nicolas a reçu de son père une éducation forte et virile, qui développa au plus haut point ses capacités physiques. La vie au grand air, la course à pied et à cheval, le maniement des armes, les exercices les plus violents auxquels il s'adonna dès sa plus tendre jeunesse, firent de lui un véritable Monténégrin dans toute l'acception du terme, c'est-à-dire un athlète, que la fatigue ne peut abattre, qui ne connait pas la crainte et qu'aucun danger ne sait effrayer.

Aussi son chagrin fut-il profond quand, sur les ordres de son oncle, le prince Daniel, il dut, à l'âge de dix ans, se rendre à Trieste pour y compléter son éducation et recevoir l'instruction indispensable à un jeune homme, que sa naissance désignait pour le trône. Mais il montra bientôt autant de facilité pour l'étude qu'il en avait témoigné pour les exercices du corps, et le plaisir qu'il ressentit à orner son esprit lui fit oublier les peines de la séparation. Après être resté quatre ans au sein de la famille Rictitch, son oncle, estimant qu'un séjour dans une des capitales de l'Europe Occidentale était le complément indispensable de l'éducation d'un prince, l'envoya à Paris et le fit entrer au lycée Louis-le-Grand. Les

murs froids et sombre d'un collège produisirent une impression douloureuse sur l'âme du prince Nicolas, habitué à la vie au grand air et surtout à la vie de famille qu'il avait menée jusque là. Il souffrait cruellement dans le début, mais son énergie dompta le chagrin et il se montra aussi bon élève que bon camarade. D'ailleurs, aux vacances, il revenait périodiquement se retremper dans les montagnes natales, et sa joie de revoir le Monténégro était si grande qu'à peine débarqué, devançant sa suite, il accourait à Cettigné et surprenait sa famille bien avant le moment fixé pour son arrivée. Pendant ces courts séjours, il se faisait connaître et apprécier par son entourage, produisait une excellente impression sur ses concitoyens et laissait deviner à la perspicacité de son oncle Daniel et de son père Mirko le prince accompli que nous connaissons.

Pendant un de ces voyages périodiques au Monténégro, le prince Daniel fut victime du monstrueux attentat que nous avons dit, et comme il n'avait de sa femme, la princesse Darinka Danilovna, qu'une fille, la princesse Olga, le trône revint de droit à Mirko Petrovitch, son frère. Poussé par un sentiment d'abnégation et de désintéressement admirables, le glorieux soldat abdiqua en faveur de son fils Nicolas, se réservant de l'éclairer de ses conseils et de son expérience, pendant les premières années de son gouvernement. Prince à vingt ans à peine, Nicolas I[er] fut acclamé par le peuple et reconnu sans difficultés par toutes les puissances. Il épousa, deux mois après son avènement, la princesse Milena, fille de Pierre Voukotitch, dont il était le fiancé depuis son enfance.

Deux grandes idées dominent le règne du prince : civiliser le Monténégro, secourir et relever les Serbes. Voyons comment il accomplit ce noble programme. Jugeant, avec raison d'ailleurs, que les habitudes de déprédation, résultat nécessaire d'un état de guerre presqu'incessant, étaient une honte pour la principauté, il édicta des peines très sévères et même la peine de mort contre les voleurs, et, continuant les efforts du prince Daniel, réussit à faire régner une telle sécurité dans les campagnes, que ses voisins les Dalmates dirent : « On peut laisser une bourse pleine d'or sur les chemins du Monté-

négro et la reprendre le lendemain, sans qu'il y manque une seule pièce. »

CAMPAGNE DE 1862.

Il s'apprêtait, de concert avec son père, à mener à bien les réformes inaugurées, quand l'insurrection de l'Herzégovine, en 1861, le força de suspendre ses travaux et de s'occuper des affaires extérieures. Les chrétiens des districts de Soutorina, Baniani, Piva, Niksitch, Drobniak et Scharanzi, se soulevèrent et, sous la conduite de Louka Voukalovitch, infligèrent une défaite honteuse aux trente mille hommes qu'Omer Pacha envoya contre eux. Le triomphe des chrétiens enthousiasma les Monténégrins, et ils réclamèrent la guerre immédiate contre la Turquie; comment resteraient-ils l'arme au pied, quand les Serbes faisaient retentir leurs frontières des acclamations de joie et les conviaient à partager leur succès?

Il fallut toute la modération du jeune prince et l'autorité indiscutable de son père pour empêcher leurs sujets de se joindre aux Herzégoviens. Les puissances occidentales conseillaient, d'ailleurs, la non-intervention du Monténégro; les plaies de la campagne de 1858 n'étaient pas encore fermées, et le souvenir cuisant de Grahovo porterait les Ottomans à de nouveaux excès contre la principauté, si elle prenait parti contre le sultan. Enfin, avait-elle un intérêt immédiat à soutenir les révoltés? Aucun, en dehors de la satisfaction platonique de combattre encore une fois pour la bonne cause.

On assista donc, sans y prendre part, à la lutte; bien plus, sur la demande des consuls européens à Scutari, le prince autorisa une colonne turque à se rendre de Scutari en Herzégovine, en traversant le territoire monténégrin, par la vallée des Biélopavlitij, pour ravitailler la place de Niksitch assiégée par les insurgés [1].

1. Les combats soutenus dans la passe de Douga, autour de Bilek et de Piva, par Louka Voukalovitch, chef des révoltés herzégoviens, pendant l'été de 1861, et ses succès, entretenaient dans la principauté un état d'exaltation indescriptible.

Loin de lui savoir gré de cet acte de courtoisie et de bon voisinage, la Porte, après avoir réprimé l'insurrection herzégovienne et réparé ses forces, pendant l'hiver de 1861 à 1862, donna ordre à Omer Pacha de bloquer le Monténégro. La chose était d'autant plus aisée que l'armée ottomane avait rétabli ses communications entre la Bosnie et la mer Adriatique et occupait l'Herzégovine tout entière. Omer Pacha fit camper ses troupes le long des frontières monténégrines et, appuyé par une flotte nombreuse qui tenait la mer entre Cattaro et Dulcigno, déclara le blocus du Monténégro en pleine paix, sans provocation, sans mise en demeure préalable.

Puis, sans laisser au prince le temps de se reconnaître, le serdar-ekrem, auquel Omer Pacha avait remis le commandement, envahit la principauté sur trois points différents.

Le prince Nicolas, après avoir adressé une protestation et un appel aux puissances qui l'avaient empêché, six mois auparavant, de se joindre aux insurgés herzégoviens, lorsque le moment était favorable, réunit en hâte ses soldats disponibles et, opérant sa jonction avec quelques bandes d'insurgés qui tenaient encore la campagne, surprit un corps turc près de Tchernetzi et le mit en pleine déroute. Omer Pacha, retenu à Scutari par la maladie, délégua le commandement en chef à Dervish Pacha et, de concert avec lui, dressa le plan de campagne contre le Monténégro de la manière suivante : l'armée du Nord ou d'Herzégovine, sous Dervish Pacha, devait partir de Niksitch et traverser le défilé de Douga pour entrer dans la Tsernagore; celle du Sud, sous Abdul Kerim Pacha [1], de beaucoup la plus importante des deux, et grossie des contingents d'Asie Mineure nommés Raschi Bouzouks et Zeibecks, et d'une partie de la garnison de Constantinople, devait forcer par Sputch l'entrée de la vallée du Biélopavlitij, et, une fois maîtresse de la crête des montagnes, opérer sa jonction avec l'armée du Nord sur la haute Zenta et marcher vers Cettigné. (Voir la carte à la fin du volume.)

Un troisième corps, que commandait Hussein Pacha et placé

1. Par abréviation : Abdi Pacha, qu'il ne faut pas confondre avec le véritable Abdi Pacha, gouverneur de Scutari.

à l'est entre les deux autres, ferait une diversion du côté de la Berda et attirerait sur elle l'attention des Monténégrins. C'était, en somme, une réédition du plan de campagne de 1853. Aux cent mille hommes qui marchèrent contre lui, le prince et Mirko ne pouvaient opposer que vingt-cinq mille hommes valides, armés de longs fusils albanais très pittoresques, recouverts de délicates ciselures, mais portant mal, longs à charger et embarrassants, et de kandjars, sabres courts et recourbés, arme terrible dans les corps à corps. Dix canons formaient toute leur artillerie et encore les munitions de tout genre étaient rares. Les Turcs, au contraire, possédaient des carabines de précision, des munitions en abondance, une nombreuse artillerie de montagne et des canons rayés. Que pouvaient les fusils albanais et les yatagans contre des balles coniques qui portaient à six cents mètres!

Telles sont les conditions d'infériorité numérique et d'armement dans lesquelles le prince entreprit de se défendre sans le secours de personne, car toutes les puissances semblaient l'abandonner à son sort.

Les Turcs, mentant avec leur impudence habituelle, soutinrent que les Monténégrins les avaient attaqués et qu'en tirant vengeance la Porte ne manquait point à ses engagements pris lors du congrès de Paris, en 1856. Le cabinet autrichien feignit de croire les assertions de la Porte et lord Palmerston déclara, en pleine chambre des Communes, que l'Angleterre verrait avec plaisir le sultan châtier ces rebelles qui mettaient son autorité en péril dans la péninsule. La France et la Russie, qu'une communauté de race et de croyance politique, pour la seconde, et d'affectueuse sympathie, pour la première, unissait au Monténégro, réclamèrent des explications au grand vizir Fuad Pacha. Celui-ci répondit que la Sublime Porte n'avait nullement le désir de s'emparer de la Tsernagore, mais simplement de rétablir l'ordre dans l'Herzégovine et sur les confins du Monténégro.

On le crut, ou bien on feignit de le croire, et les protestations du prince ne purent ni réveiller l'apathie des cabinets de Paris et de Saint-Pétersbourg, ni obtenir leur intercession en sa faveur. Le Monténégro succomba, plia un instant sous le

poids de l'adversité; mais sa défaite momentanée fut glorieuse et, hâtons-nous de le dire, sans résultat pour son avenir politique.

Les débuts de la campagne ne furent pas favorables aux armes du sultan : la moitié de l'armée monténégrine, sous le commandement de Pierre Stephan Voukotich, tint tête, dans le défilé de Douga, au corps de Dervisch Pacha et lui infligea des pertes sérieuses (mai-juillet 1862). Pendant ce temps, le reste de l'armée du prince, conduite par Mirko Petrovitch en personne, attaquait Hussein-Pacha en haute Berda, le rejettait en désordre sur les bords du Lim et le forçait à se réfugier dans les montagnes de la Koutschka pour regagner ensuite Sputch, où l'armée d'Abdurhaman Pacha recueillit ses troupes en désordre. Mirko vint alors prendre position à Martinitch où, pendant deux mois, il tint en échec la grande armée d'Abdurahman Pacha (mai et juin 1862) et la repoussa à plusieurs reprises jusque sur les frontières. Dans les premiers jours de juillet, il appelait auprès de lui à l'armée son fils, le prince Nicolas.

Celui-ci, en compagnie de sa femme, la princesse Milena, et de sa tante, la princesse douairière, traversait la montagne avec une faible escorte lorsque, pendant une halte, un coup de fusil partit. Les balles en grand nombre que le meurtrier avait mises dans son arme s'écrasèrent sur les rochers tout autour de la personne du prince, mais heureusement sans l'atteindre. Plus maitre de lui-même que son entourage, Nicolas se précipita au secours de sa femme et de sa tante terrifiées et les releva avant que les gardes aient eu le temps de se reconnaître. Profitant du trouble, l'assassin put s'échapper à la faveur des bois et disparaître dans la montagne. Jamais on n'est parvenu à savoir qui il était ni quel mobile avait armé son bras; mais les Monténégrins mirent cette tentative criminelle sur le compte du fanatisme ottoman et jurèrent de venger leur prince.

Ne pouvant forcer de front les positions de Kerstac, à l'entrée de la passe de Douga, Dervish Pacha employa la ruse : il amusa, au moyen d'une fausse attaque, Pierre Stephan qui les défendait, et, faisant filer le gros de ses troupes sur la

gauche, par le chemin, réputé impraticable et dégarni, de Koutchiski, se jetait dans les Drobniaks et débouchait à l'improviste, sur les derrières des Monténégrins. Pierre Stephan essaye de fermer le chemins aux Ottomans, les prévient près de Golija et les attaque dans une position défavorable. Mal postées, ses troupes ne purent résister au feu de l'artillerie ennemie qui les écrasait et durent se retirer sur Orea Louka, après avoir subi d'énormes pertes; ses hommes se débandèrent ensuite et cherchèrent un refuge dans les montagnes de Goratch.

Par suite de cette manœuvre de Dervish Pacha, la position de Mirko, à Martinitch, était prise entre deux feux et intenable : en avant Abdurhaman, en arrière et à gauche Dervish Pacha. Le général monténégrin battit en retraite, évacua toute la magnifique vallée de Biélopavlitij, l'abandonnant aux Turcs qui la pillèrent horriblement et livrèrent tous les villages aux flammes.

L'armée turque perdit un temps considérable à ces pillages et Mirko le mit à profit pour réunir de nouveau ses guerriers et les poster solidement dans les montagnes qui s'élèvent entre le cours de la Zenta et Cettigné, sur les confins de la Lietchanska Nahia.

Omer Pacha essaya avec toutes ses troupes de les déloger et les attaqua successivement à Zagaratch et à Kokoti; les cinquante mille Turcs, malgré leurs fusils de précision et leur puissante artillerie, échouèrent honteusement devant les quinze mille Monténégrins qui les rejetèrent dans la vallée de Biélopavlitij et, de là, dans celle de la Moraka.

Épuisé par cette campagne de trois mois, Omer Pacha concentra ses troupes au nord du lac de Scutari, dans les environs de la citadelle de Zabliak, et leur donna six semaines de repos absolu, en attendant l'arrivée de renforts nécessaires à une reprise des hostilités.

Le prince utilisa cette trêve pour faire de nouveau appel à la France et à la Russie; le gouvernement français, trop occupé par les affaires de Rome et du Mexique, ne put prêter qu'une oreille distraite aux sollicitations de Nicolas et ne fit rien pour le protéger; la Russie lui conseilla la lutte à outrance

et n'envoya ni un rouble ni un soldat. Le pape seul se montra bien disposé envers le Monténégro, mais, dépouillé de son pouvoir efficace, il ne put lui donner que des témoignages stériles de sympathie et des bénédictions. Il fallut donc recommencer la lutte sans autre espoir que de sauver l'honneur de la principauté.

Décidé à agir en masse, avec toutes ses forces réunies, Omer Pacha rouvrit la campagne par une marche parallèle sur les deux rives de la Riecka, tandis que ses canonnières remontaient le fleuve. Il se heurta, à deux lieues en avant du bourg de Riecka, aux positions fortement retranchées de Mirko (23 août). La bataille dura depuis le lever du soleil jusqu'à cinq heures du soir et donna lieu à des prodiges de valeur du côté des Monténégrins, qui disputèrent le terrain pied à pied; mais ils tombaient les uns après les autres et les vides s'élargissaient dans leurs rangs. Au contraire, de nouvelles réserves remplaçaient les bataillons ottomans, au fur et à mesure qu'ils étaient repoussés [1].

Avec la nuit, Mirko quitta le dernier ses retranchements et les débris décimés de son armée gravirent, découragés, le plateau de Cettigné. Lutter plus longtemps était impossible; il avait à peine sept mille hommes en état de tenir un fusil, et les munitions étaient épuisées. On pouvait, à la rigueur, fuir dans les montagnes inaccessibles de la Berda et prolonger à outrance une lutte sans profit pour personne.

Le prince se résolut à demander la paix; il avait le droit de le faire, car l'honneur était sauf et il avait lutté jusqu'à la dernière extrémité. Les Ottomans, eux aussi, ne demandaient pas mieux, car une intervention de la Russie et de la France était toujours possible, et la Porte savait bien que jamais les puissances signataires de la conférence de Paris ne consentiraient à laisser anéantir le Monténégro. Il ne fut donc question ni de tribut à payer à la Sublime Porte, ni de reconnaissance de la suzeraineté; le sultan se borna aux avantages stipulés dans

1. Mirko, l'héroïque père du prince, combattit en personne pendant toute la bataille et ne prit que quelques poires qu'on lui passa pour toute nourriture.

les articles suivants, qui forment la convention de Scutari, signée le 31 août 1862 :

« Article 1er. — L'administration intérieure du Monténégro restera telle qu'elle a été avant l'entrée des troupes impériales sur son territoire.

« Art. 2. — La ligne de démarcation tracée par la commission mixte en 1859 constituera à l'avenir la limite du Monténégro.

« Art. 3. — Le gouvernement ottoman permettra aux Monténégrins l'exportation et l'importation des marchandises dans le port d'Antivari sans prélever aucun droit de douane. L'importation d'armes et de munitions de guerre est prohibée.

« Art. 4. — Les Monténégrins auront la faculté de prendre à ferme des terrains en dehors du Monténégro, dans le but d'y faire de l'agriculture.

« Art. 5. — Mirko quittera le Monténégro et n'y pourra plus retourner.

« Art. 6. — La route de Herzégovine à Scutari, passant par l'intérieur du Monténégro, sera ouverte au commerce. Sur le trajet de cette route, plusieurs points seront occupés par les troupes impériales, qui tiendront garnison dans des bloc-haus. Les points à occuper seront désignés plus tard.

« Art. 7. — Les Monténégrins ne devront plus faire d'excursions hostiles hors de leurs frontières. En cas de soulèvement d'un ou plusieurs districts voisins du Monténégro, les Monténégrins ne leur accorderont aucun appui, ni moral ni matériel. Tous les sénateurs, chefs des nahias et autres dignitaires du Monténégro, devront donner au serdar-ekrem leur engagement par écrit d'observer cette condition.

« Art. 8. — Tous les différends de moindre importance qui pourraient survenir sur les confins, seront réglés d'un commun accord. Chacune des puissances limitrophes du Monténégro aura un représentant chargé de régler ces différends, et dans le cas où une question importante ne pourrait recevoir par eux une solution satisfaisante, les deux parties s'adresseront directement à la Sublime Porte.

« Art. 9. — Aucune famille ne pourra entrer au Monténégro

sans un passeport délivré par les autorités turques. Tout contre venant devra être rigoureusement renvoyé.

« Art. 10. — Il sera permis aux Monténégrins, dans l'intérêt de leur commerce, de voyager dans toute l'étendue de l'empire ottoman. Les voyageurs auront la protection du gouvernement.

« Art. 11. — Tous les criminels seront arrêtés et consignés à leurs autorités respectives, sur la base d'une extradition réciproque.

« Art. 12. — Tous les criminels rayas seront renvoyés dans leurs familles.

« Art. 13. — En vertu du même principe de réciprocité, tous les objets volés seront restitués et les auteurs des vols seront punis.

« Art. 14. — Les Monténégrins s'engageront à ne construire aucune *kula* [1] ni ouvrage de fortification sur les confins de l'Albanie, de la Bosnie et de l'Herzégovine.

« Scutari, 31 août 1862. »

En somme, rien n'était changé à la situation respective de la Porte et de la principauté, et dans l'entrevue que le prince eut avec Omer Pacha, en septembre, à Riecka, il fut convenu, d'un commun accord, que l'article 5, relatif au bannissement de Mirko Petrovitch, resterait lettre morte; jamais les Monténégrins n'auraient consenti à se séparer de leur chef héroïque, ni le prince à se priver des conseils éclairés d'un père chéri. Mirko, président du sénat et généralissime, resta, pendant cinq ans encore, aux côtés de son fils. Quant à l'article 6, en vertu duquel les Turcs devraient occuper quelques points de la route stratégique, situés en Tsernagore, il donna lieu à un arrangement ultérieur et, par dépêche du 3 mars 1863, le sultan y renonça complètement.

Une gloire stérile, tel fut le résultat de tant de sang versé, de tant de ruines, de tant de fatigues. Que de misères et de malheurs la famille princière dut soulager, que de blessés il lui fallut soigner, à la suite de la cruelle campagne de 1862!

1. *Kula*, tour fortifiée, armée d'un ou deux canons.

Tous ses membres s'y appliquèrent avec zèle, car la situation était grave, et après le fléau de la guerre survint celui de la disette : « Ceux que le plomb a épargnés, disait-on, meurent de faim. »

Alors les nations étrangères, qui n'avaient pas voulu prévenir le mal, apportèrent les remèdes : la Russie, l'Autriche, envoyèrent des denrées et des bestiaux ; le gouvernement français expédia pour 600,000 francs de grains et autorisa une loterie, dont le produit servit à acheter douze mille carabines de précision. Que n'étaient-elles venues un an plus tôt ! La Serbie donna une batterie d'obusiers et prêta les officiers instructeurs pour apprendre leur maniement aux Monténégrins.

Pendant les cinq années qui suivirent, le prince Nicolas et son père se consacrèrent exclusivement à relever et à civiliser le Monténégro et, grâce aux qualités extraordinaires de vitalité de la race et à son énergie, les désastres s'effacèrent, l'abondance succéda à la misère et les ruines se relevèrent. Les traces de la guerre de 1862 ont si bien disparu qu'en 1866, le prince Nicolas, désirant vivement se créer un débouché direct sur la mer Adriatique, en vue de faciliter le commerce de ses sujets, obtenait de la Porte la cession d'une parcelle de territoire à Novasella, pour y fonder un port exclusivement monténégrin. La Turquie, dont le prince avait obtenu la bienveillance, grâce à son remarquable talent de diplomate et en dissimulant adroitement les sentiments de haine profonde qu'il ressentait pour elle, la Turquie, disons-nous, ne se montra point opposée à cette cession et le vœu le plus cher du prince allait se réaliser. Les négociations, longues et laborieuses, étaient sur le point d'aboutir, lorsque la France et l'Angleterre, qui restaient toujours fidèles à la politique néfaste de 1854, s'imaginèrent que le port monténégrin ne serait, en réalité, qu'un port russe et constituerait un danger permanent pour elles dans la Méditerranée. Elles refusèrent absolument de consentir à la cession acceptée par la Porte : le prince n'eut point son port et dut se contenter de celui qu'il possédait à Riecka, sur la rivière de ce nom. Le bâteau à vapeur construit par ses soins, le yacht, que le tzar lui avait offert, pouvaient traverser le lac de Scutari, descendre la Bojana jusqu'à la mer et revenir ensuite à

leur port d'attache, après avoir fait saluer le pavillon monténégrin par la garnison ottomane de Scutari.

A son retour de l'exposition universelle de Paris en 1867, le prince eut le malheur de perdre son père. Le choléra, qui sévit à Cattaro et dans la principauté, enleva en quelques heures ce héros que les balles n'avaient pas voulu abattre, cet homme qui fut la personnification la plus complète de toutes les nobles vertus monténégrines : courage, probité, désintéressement. Le prince perdit en lui un conseiller précieux; heureusement l'âge était venu et, avec lui, l'expérience. Aussi la mort de Mirko ne put affaiblir la situation du prince Nicolas à l'intérieur et à l'extérieur.

Persuadé que le régime purement autocratique dont jouissait le Monténégro, ne répondait pas aux idées de civilisation qu'il voulait y introduire, le prince Nicolas donna une grande preuve de son abnégation, en publiant la constitution de 1868.

Renonçant à ses droits de souveraineté absolue, il confia au sénat la perception des impôts et l'affectation de son produit; au vladika, la surveillance exclusive des biens de l'Église; au ministre de l'intérieur, la direction des affaires administratives, et au tribunal suprême, le jugement en dernier ressort. Il ne conservait, parmi ses prérogatives, que le droit de grâce, la direction des affaires étrangères et de l'armée, se contentait d'une modeste liste civile et perdait la disposition sans contrôle des deniers publics, dont tous ses prédécesseurs avaient joui avant lui. Cet acte important accompli, le prince entreprit le voyage de Russie; il confia la régence à sa femme, la princesse Milena, et, le 29 décembre 1868, au matin, après avoir reçu les adieux de son peuple et les bénédictions du métropolite, il descendit à Cattaro et s'y embarqua, accompagné du sénateur Elie Plamenac, du serdar Sava Plamenac, son beau-frère, de Stanko Radovitch et Juro Petrovitch.

Accueilli par le tzar Alexandre II comme un fils, il resta à sa cour jusqu'au mois de février 1869 et obtint des subsides importants pour la construction des écoles et l'autorisation d'emmener avec lui des instituteurs russes. Le tzar joignit à ses dons un lot de munitions de guerre et les appareils complets d'une ligne télégraphique.

A son retour, le prince passa par Berlin, par Vienne, où il fut royalement reçu par le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche, et rentra dans ses États, le 23 février 1869, au milieu des acclamations du peuple et des manifestations de la joie générale.

De même que la Russie, qui avait déjà donné 80,000 roubles, la France et l'Autriche, s'intéressèrent à la construction des écoles monténégrines et envoyèrent, la première 50,000 francs, la seconde 60,000 florins, soit 120,000 francs. Tous les habitants furent tenus d'envoyer leurs enfants aux écoles, où on leur donnait gratuitement les livres classiques et les objets nécessaires à l'instruction.

Le bien-être intellectuel n'était pas le seul objet auquel se consacra l'activité civilisatrice de Nicolas ; la situation commerciale du pays excitait au plus haut point son attention. Il eut à lutter dans cette voie contre plusieurs obstacles : le manque de capitaux, l'apathie des Monténégrins et la nature accidentée du pays qui rendait difficile une exploitation rationnelle de la terre. Il lutta énergiquement, persévéra dans son œuvre régénératrice, obtint des résultats encourageants et ouvrit une école d'agriculture dont il confia la direction au serbe Raditch. La fondation de la ville de Danilograd sur la Zenta moyenne et le beau pont qui s'y trouve, l'installation de la ligne télégraphique qui relie Cettigné à Cattaro, Vir Bazar, Danilograd, Grahovo et Riecka, témoignent de son activité. Nous ne pouvons faire ici un tableau complet de l'état intérieur de la principauté et des améliorations de tous genres que le prince Nicolas a apportées à toutes les branches de l'administration ; il faudrait pour cela un volume, nous nous bornerons à exposer l'histoire politique de son règne.

Restait la défense nationale qui, plus que tout autre objet, attirait les soins assidus du prince Nicolas. La campagne de 1862 avait fait ressortir d'une manière flagrante le manque d'organisation et d'armement des troupes monténégrines. Pour remédier à cet état de chose dangereux, le prince organisa trente bataillons de huit cents hommes chacun, divisés en six brigades d'infanterie, et prescrivit la formation d'un corps de trois mille chevaux à entretenir dans la vallée de la Zenta.

Une compagnie de pionniers et un millier d'artilleurs complétèrent l'armée; comme matériel ils avaient deux batteries offertes par l'Autriche et trois par la Serbie, qui constituaient une brigade d'artillerie de montagne. Tout Monténégrin devait le service actif depuis dix-sept jusqu'à cinquante ans; mais sur les trente-cinq mille soldats que fournissait cette loi, vingt-quatre mille seulement pouvaient être employés à la guerre offensive [1]. Les deux tiers de l'armée reçurent des fusils d'origine russe et le reste des carabines à piston; en outre, tous avaient un revolver et l'arme nationale, le kandjar.

Entre temps, le tzar Alexandre II ayant accepté d'être le parrain par anticipation d'un enfant attendu dans le courant de mars 1869, avait envoyé le prince Dolgorouki à cette occasion dans le Monténégro. L'espoir de la princesse Milena ayant été déçu, le prince russe ne put s'acquitter de sa mission; cependant, son voyage à Cettigné eut une certaine influence sur la politique monténégrine. Accompagné dans une tournée par le prince Nicolas, Dolgorouki put se convaincre des sentiments véritables du Monténégro envers le tzar et profita de cette occasion pour répandre partout des largesses et des aumônes. Son séjour, du 28 mars au 13 avril, lui permit, en outre, de se rendre compte de la situation matérielle et morale de la principauté et de l'intérêt qu'il y avait à ce qu'elle reçut la satisfaction de ses légitimes ambitions, c'est-à-dire l'adjonction des places frontières Sputch, Niksitch et Podgoritza, ainsi qu'un débouché sur la mer Adriatique.

Les événements survenus à Cattaro, en novembre et décembre de la même année, permirent d'apprécier une fois de plus le tact du prince, sa prudence et sa bonne foi.

Sollicité par les mécontents Cattariens de les appuyer contre l'Autriche, il se trouvait placé dans la pénible alternative de manquer au devoir de reconnaissance envers l'empereur d'Autriche et de se brouiller avec lui, en prenant ouvertement parti pour les révoltés, ou bien de violer les

1. En cas de défense désespérée du territoire, en comptant les femmes propres au maniement des armes et les vieillards, le Monténégro trouverait cinquante mille défenseurs au moins.

grands principes d'hospitalité et les liens de famille et de race en refusant de recueillir les malheureux Cattariens rebelles. Il sut se tirer de cette dangereuse situation et se concilia en même temps l'amitié de l'Autriche et la reconnaissance des Cattariens.

En avril 1870, le consul de Russie à Raguse apporta au prince les insignes en diamants de l'ordre souverain d'Alexandre Newski. On comprend la fierté de tous les Monténégrins lorsque leur prince reçut cette haute faveur du tzar, cette preuve de son amitié et de son estime, car l'ordre en question n'est accordé qu'aux membres les plus illustres des familles souveraines. Sa conduite habile dans l'affaire de Cattaro valut au prince un nouveau témoignage d'estime de l'empereur d'Autriche, qui lui fit remettre solennellement le grand cordon de l'ordre de François-Joseph, par le baron Roditch, gouverneur général de Dalmatie.

Pendant les quatre années qui suivirent les événements de Cattaro, il y eut plusieurs collisions entre Turcs et Monténégrins sur la frontière, entre autres celle du 27 septembre 1872, dans laquelle les Monténégrins, attaqués par les Turcs, vinrent, au nombre de trois mille, bloquer Kolaschin et tuèrent dix-huit Ottomans. Cet incident faillit amener la guerre, car la Porte donna l'ordre de mobiliser quarante mille hommes sur la frontière. Le prince, à l'insu duquel cette incursion avait eu lieu, rappela de suite ses sujets sur le territoire monténégrin, et grâce à son habileté diplomatique l'affaire n'eut pas de suite.

Un affreux attentat se produisit, le 20 octobre 1874. Vingt-deux Monténégrins, venus à Podgoritza, furent invités à déposer leurs armes avant d'entrer en ville et ensuite massacrés par les Turcs, sans aucun prétexte et par haine [1]. Le prince réclama énergiquement auprès de la Porte et était sur le point d'obtenir satisfaction lorsque les intrigues de

1. Ali Suavi, dans son troisième à propos sur le Monténégro, dit qu'il y eut bataille et des tués des deux côtés (p. 37). N'oublions pas que l'auteur est Ottoman et plaide avec chaleur la cause de la Sublime Porte. Gopcevitch, *op. cit.*, p. 43, soutient le contraire et accuse les Turcs de l'attentat.

l'Angleterre empêchèrent ses justes revendications d'aboutir. Toute la principauté tressaillit de rage, mais le moment de la vengeance n'était pas venu, le prince ne pouvait attaquer seul la Turquie, sans s'exposer à se mettre dans son tort aux yeux des puissances et à être battu et humilié. En habile diplomate, il persévéra dans la ligne de conduite qu'il suivait depuis 1862, dissimula sa haine pour les Ottomans et continua de vivre avec eux en termes courtois, mais s'entendit secrètement avec le prince Milan de Serbie, afin d'attaquer ensemble la Turquie aussitôt que l'occasion favorable se présenterait et d'obtenir, enfin, la satisfaction due à tant d'injures et les frontières naturelles de la principauté.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte ci-jointe, pour comprendre, d'après le tracé en rouge, qui montre les frontières monténégrines en 1875, que les villes de Niksitch et de Sputch s'enfonçaient comme deux coins dans le cœur de la principauté, la coupaient en deux parties et formaient deux postes avancés, dont la situation si rapprochée mettait le Monténégro à la merci de toutes les entreprises des Turcs. Le prince réclamait inutilement la cession du district de Niksitch et les villes de Sputch, Podgoritza et Zabliak, comme lui appartenant de droit, en vertu des anciennes limites de la province de Zenta ; il demandait, en outre, le passage libre vers la mer par le lac de Scutari et la Bojana : en somme 24 milles carrés, cinq forteresses et trois mille habitants, une bagatelle pour un grand empire comme la Turquie. La Porte se dérobait sans cesse pour gagner du temps et n'offrait rien, pas même la restitution des îles de Vranijna et de Lesendrija, volées par les Turcs aux Monténégrins en 1843. On voit combien les prétentions du prince étaient modestes et combien il eut été avantageux pour la Porte de les satisfaire au moins en partie : elle aurait ainsi évité une longue et coûteuse guerre et les cessions qu'elle dut consentir par le traité de Berlin.

CHAPITRE III

LA CAMPAGNE DE 1876.

La grande insurrection d'Herzégovine en 1875 est l'étincelle qui alluma la guerre générale qui, pendant quatre années, désola la péninsule Balkanique. Occasionnée par l'oppression mahométane, alimentée par les promesses du gouvernement monténégrin, les encouragements de la Serbie et le voyage de l'empereur d'Autriche en Dalmatie, elle prit bientôt de redoutables proportions et s'étendant, de proche en proche, gagna la Bulgarie. Le prince Nicolas, sollicité vivement de déclarer la guerre à la Porte, ne pensa point que le moment était venu pour s'engager dans une guerre pleine d'imprévu. Il fallut la réprobation universelle que soulevèrent les massacres de Bulgarie, et la répression sanglante de l'insurrection bosnienne qui porta à son comble la rage des Slaves du sud, pour décider le prince Milan de Serbie à déclarer la guerre à la Porte, le 1er juillet 1876. Jetant alors le masque, le prince de Monténégro imita son exemple et, comme cela avait été convenu d'avance, envoya sa déclaration de guerre à Stamboul le même jour.

La Porte fut profondément surprise de cette rupture des bonnes relations avec le Monténégro : le divan était dupe de la politique habile du prince ; rien, dans sa conduite passée, ne faisait prévoir qu'il arriverait soudain à une pareille extrémité, le grand vizir venait même de le remercier par lettre de sa non-intervention dans l'insurrection bosnienne. C'est que la Porte ignorait complètement le traité d'alliance passé entre la Serbie et le Monténégro, par lequel ces deux puis-

sances s'engageaient à agir de concert et solidairement et à ne pas traiter séparément.

Il sembla bien audacieux que deux États comptant ensemble 1,380,000 habitants [1] osassent déclarer la guerre à un monarque qui, tant en Asie qu'en Europe, commandait à quarante-deux millions de sujets. Mais il faut remarquer que l'armée ottomane n'était point en rapport avec le nombre de sa population ; sur le papier, elle montait à huit cent cinquante mille soldats, en comprenant la réserve, la territoriale et les troupes irrégulières ; en réalité, deux cent huit mille hommes et six cent huit canons pouvaient être mis en ligne immédiatement, car il n'était pas question d'appeler la réserve et l'armée territoriale pour une campagne de cette importance [2].

Sur ce nombre quarante-trois mille occupaient les frontières du Monténégro, lors de l'ouverture des hostilités, et étaient répartis de la manière suivante : douze mille entre la Serbie et le Monténégro dans le Sandjack de Novi-Bazar, quinze mille en Bosnie, cinq mille en Herzégovine et le reste en Albanie.

Quelles étaient les forces que le prince allait opposer aux Ottomans ? Nous avons vu, dans le chapitre précédent, sur quel pied l'armée avait été organisé à la suite de la guerre de 1862 ; depuis lors, elle avait subi plusieurs perfectionnements et, au début de la campagne de 1876, le Monténégro mit en ligne le premier ban, soit les hommes de dix-sept à cinquante ans en tout seize mille sept cents hommes d'infanterie, répartis en quarante-deux capitaines, correspondant chacune à un district ou à une localité importante. L'unité tactique est la tcheta, ou compagnie formée de cent hommes, divisée en dix escouades

1. Le Monténégro, en 1875, comptait 196,329 habitants, répartis en sept districts, et couvrait une superficie de 72,646 milles carrés, savoir : la Katounska, 63,828 habitants ; la Tsermnitchka, 28,269 h. ; la Riecka, 26,097 h. ; la Ljechanska, 15,368 h. ; la Biélopavlitchka, 33,228 h. ; la Moratchka, 17,818 h. ; la Vajoievitchka, formée des Piperi et Koutschi, 11,721 h.

2. Les Turcs servaient quatre ans dans l'armée active, deux en congé de disponibilité, trois dans la réserve, six dans la territoriale et huit dans la réserve de l'armée territoriale, total : vingt ans. Les non-musulmans se rachetaient moyennant une taxe de 3,000 à 5,000 piastres par tête.

ou désécare, possédant chacune son drapeau rouge avec une grande croix blanche, et commandée par un stotina. Quatre, six ou huit tsetas forment un bataillon, commandé par un commandant; quatre ou six bataillons constituent une brigade, et deux brigades une division.

L'artillerie de montagne se composait de vingt pièces se chargeant par la bouche et tirant des boulets de trois livres. La cavalerie était insignifiante et se composait presqu'exclusivement des cent gardes du corps du prince et de trois cents hommes montés sur des chevaux leur appartenant.

Si nous ajoutons à cela une compagnie de pionniers et deux d'ambulanciers portant la croix de Genève au bras, nous aurons le total de l'armée monténégrine régulière, car six mille insurgés herzégoviens, deux mille volontaires du district de Cattaro et mille autres Dalmates se réunirent aux forces du prince au début de la campagne [1].

Au point de vue de l'armement, l'armée Turque était de beaucoup supérieure à ses adversaires, elle possédait des excellents Martinis Henry et des Sniders, avec un court sabre baïonnette. Parmi les Monténégrins réguliers, douze mille portaient le fusil russe Kernka, se chargeant par la culasse et cinq mille des fusils autrichiens Werndl ou Wenzel; tous avaient le kandjar national et deux revolvers à six coups de très fort calibre. Quant aux neuf mille auxiliaires, leur armement laissait beaucoup à désirer, un petit nombre seulement avait des fusils se chargeant par la culasse, le reste n'avait que des fusils à piston et même à pierre. Dans la suite, tous reçurent cependant des armes de précision, provenant soit des réserves que le gouvernement avait en magasin, soit des prises sur l'ennemi. Le costume des Monténégrins se compose d'un large pantalon bleu, descendant jusqu'aux genoux, d'un gilet rouge et d'une longue tunique blanche non boutonnée, fixée au moyen d'une ceinture rouge, enroulée autour du corps, et dans laquelle les armes de main sont passées; leur coiffure consiste en une toque rouge brodée, ils portent

1. Les trois mille Cattariens et Dalmates furent rappelés presqu'aussitôt par l'Autriche, dont ils étaient sujets.

des hauts souliers lacés ; les irréguliers avaient un turban. L'uniforme des Turcs est à peu près semblable, avec cette seule différence que le gilet et la tunique sont bleus et garnis de broderies ; ils sont coiffés d'un fez.

ARMÉE DU NORD (du 1er juillet au 15 août).

LA MARCHE DES MONTÉNÉGRINS SUR MOSTAR.

Aussitôt que la guerre fut déclarée, le prince résolut de la pousser avec vigueur; il divisa ses forces en deux masses : la première, de six mille hommes, est envoyée sur le cours de la basse Moraka pour s'opposer aux entreprises de l'armée d'Albanie ; la seconde masse, dite armée du Nord, de onze mille hommes, sous sa conduite personnelle, prendra l'offensive dans la direction do l'Herzégovine, afin de s'unir à l'armée serbe et, de concert avec elle, refouler en Bosnie les vingt mille hommes de Mouktar Pacha.

Avant de quitter Cettigné, le prince organisa des ambulances et des hôpitaux avec le concours de médecins arrivés de Russie et d'Autriche et de plusieurs dames nobles appartenant à la Croix-Rouge russe [1]. Des approvisionnements, des lits, des instruments de chirurgie, arrivaient journellement afin de soulager les blessés et les malades, car le service de santé était des plus primitifs dans l'armée monténégrine.

Le gouvernement russe favorisait, sinon officiellement du moins officieusement, l'entreprise du prince et le conseiller d'État Jonin, accompagné de deux secrétaires, se rendit à Cettigné pour suivre le quartier-général, comme agent politique, mais non comme combattant. Le colonel serbe Belimarkovitch devait assister aux opérations de l'armée monténégrine et, par

1. L'hôpital Cettigné fut porté à quatre cent cinquante lits et le 12 juillet à cinq cent cinquante ; deux autres hôpitaux furent créés à Riecka et Vusojenitch.

réciprocité, le voyvode Maso Urbica, commandant de l'artillerie, fut envoyé à l'état-major de Belgrade. Enfin, le lieutenant-colonel autrichien von Thœmmel prit place dans l'état-major du prince.

Le 2 juillet, à cinq heures du matin, l'armée du Nord, déjà cantonnée autour de la capitale, en prévision de la guerre imminente, se réunit dans la plaine de Cettigné en ordre de bataille, où le prince la passa en revue ; ensuite, le métropolite Ilarion bénit les drapeaux et le cousin du prince, président du sénat, Bozo Petrovitch, monta sur une éminence et lut la déclaration de guerre. Pendant cette cérémonie le prince prenait congé de sa famille, puis, montant à cheval, il déploya le grand étendard et parcourut le front des troupes en criant : « Dieu aide l'armée ». Trois vivats éclatèrent, quand il confia le drapeau au porte-étendard Zeko.

A six heures du matin, l'armée prit le chemin de Grahovo et vint coucher le soir même à Isvorce ; le lendemain 3, elle entra à Grahovo. Parvenu à ce gîte, qui était le dernier village monténégrin, le prince lut le manifeste suivant à ses troupes :

« Monténégrins,

« Je ne vous commande pas d'être braves, car l'héroïsme est un sentiment que vous avez sucé dès le berceau avec le lait maternel. Je vois briller vos yeux de faucon et vos poitrines se gonfler. Oui, la défaite de Kossowo [1] va être vengée. Je marche contre les Turcs. Je n'ai pas besoin de vous exciter au combat, car je sais bien que je ne pourrais vous retenir, quand bien même je le voudrais. Vous n'avez comme moi qu'un seul désir : anéantir l'ennemi héréditaire. En avant donc, Faucons de la Montagne Noire. Sous Amurat Ier l'empire serbe est tombé, sous Murad V il doit se relever ; tel est mon désir, le vôtre et la volonté de Dieu, que ma famille prie et honore avec tant de ferveur depuis plusieurs siècles ! »

A Grahovo, les moyens de transport et des approvisionne-

1. 1389, anéantissement de l'empire serbe.

ments, ainsi que huit cents mules, attendaient l'armée, préparés par la prévoyance de l'état-major; les soldats y reçurent les vivres pour huit jours et chacun cinquante cartouches.

Le lendemain, on se remit en marche et, passant la frontière sans rencontrer d'ennemis, on campa à Velenitché; ayant appris en cet endroit que l'Herzégovine était inoccupée jusqu'à Mostar, le prince résolut de pousser une pointe hardie jusqu'à cette dernière ville. En conséquence, le 5, l'armée vint coucher à Tsernikuk, situé entre Dubuska et Milanich, à 10 kilomètres à l'est de Bilek.

Les insurgés herzégoviens et les volontaires cattariens devaient rejoindre là les troupes du prince ; elles n'étaient pas au rendez-vous et on dut les attendre jusqu'au surlendemain, 7 : ce fut un jour perdu. Le pope Bogdan Zimunitch, Trifko Voukalovitch et le curé Ivan Mussitch parurent enfin avec leurs bandes ainsi que la division régulière de la Moraka Nahia, et le prince les passa en revue. Afin de donner plus de cohésion aux insurgés et de les mieux encadrer, il décida de les verser dans les compagnies régulières, ce qui porta le nombre définitif de celles-ci à cent hommes en moyenne.

Il réunit aussi les cavaliers qui, jusque-là, avaient suivi individuellement les tchetas et en forma un régiment de trois cents hommes bien montés. Deux jours plus tard, parurent les derniers insurgés, ceux de Piva et un bataillon de la nahia Vasojevitchka.

L'armée du Nord était au complet : elle comptait vingt mille hommes, dont neuf mille auxiliaires, formant trente bataillons et traînant quatre canons. Le prince profita de cette occasion pour faire bénir le drapeau des insurgés par le métropolite Ilarion et lut aux Herzégoviens une proclamation vibrante et pleine d'enthousiasme, dans laquelle il leur rappelle leur glorieux passé, leurs luttes héroïques et les convie à combattre sous sa bannière avec les Serbes pour la conquête de leur liberté.

Le 7 juillet, la marche est reprise, l'armée couche à Ubli, le soir même et le lendemain à Turinatz. Le consul général russe Jonin quitte alors le camp et revient à Raguse.

Pour couvrir le flanc gauche de l'armée et en même temps garantir le Monténégro contre une attaque inopinée des garnisons turques de l'Herzégovine, l'état-major général fit un détachement composé de sept bataillons, ensemble quatre mille cinq cents hommes, sous le commandement du haut voyvode Peko Paulovitch, et lui donna l'ordre de descendre vers le sud-ouest par Bilek, Trebigné, et d'occuper le petit port de Klek, entre Raguse et Castelnuovo. Bien que ce port fût autrichien, le prince craignait que des troupes turques n'y débarquassent de force, car, en cet endroit de la côte, la frontière ottomane ne touchait point le littoral il est vrai, mais s'en approchait à 3 kilomètres à peine. Il était donc possible que le divan profitât de cette circonstance pour jeter une armée sur le Monténégro, à découvert de ce côté, et sur les derrières des forces monténégrines. Cette éventualité ne se produisit point, car les Turcs n'osèrent point débarquer à Klek, en présence de la défense catégorique du gouvernement autrichien.

Cependant Mouktar Pacha, qui avait compté sur la neutralité du Monténégro et se trouvait sur les frontières serbes, battit en retraite aussitôt qu'il apprit l'arrivée de l'armée du prince et rentra à Mostar, où il réunit en hâte toutes les forces ottomanes éparses en Bosnie et en Herzégovine ; il mit trois mille cinq cents hommes à Trébinjé, deux mille à Niksitch, quatre mille à Metokia, trois mille à Névésinje qui couvre Mostar, enfin fit renforcer la petite ville de Klobuk, déjà pourvue de canons et de moyens de défense. Lui-même, avec quinze mille hommes, attendit les Monténégrins à Mostar.

Le 9 juillet, l'armée du prince reprit sa marche, passa par Korito et atteignit Stepeni, où trois kulas, occupées par trois cent trente Turcs, barraient la route. Là les Turcs tirèrent les premiers coups de fusil de la longue guerre de 1876-1878. Le commandant de ces trois kulas envoya des parlementaires pour négocier la capitulation et, à cette occasion, le prince défendit formellement à ses soldats de brûler les villages et de ne rien détruire sans nécessité. Il voulait donner à cette guerre un caractère régulier et ne permettre aucun de ces excès qu'on avait si souvent reprochés aux troupes monténé-

grines, en un mot : civiliser son peuple en temps de guerre comme il l'avait déjà civilisé en temps de paix. Mais les Turcs profitèrent de ce que les négociations pour la capitulation se prolongeaient, pour évacuer les kulas pendant la nuit, après y avoir mis le feu. Le lendemain, les Monténégrins les occupèrent et trouvèrent deux canons, cent cinquante fusils, cinquante bœufs, quatre cents moutons et un large approvisionnement de riz, café, sucre, etc. Ce butin permit d'épargner les vivres transportables et procura un grand soulagement aux troupes pendant leur marche, le 12 juillet.

Au lieu de se diriger directement vers Mekotia, l'armée fit un détour à droite dans la plaine, pour aller visiter le village de Samobor et l'église de Saint-Sava, qui contenait le tombeau du saint patron de la Serbie. Ils trouvèrent ces lieux vénérés, profanés affreusement par les Ottomans, qui avaient transformé l'église en écurie, et le prince exprima à son état-major les douloureuses impressions qu'il ressentait. On atteignit Lipnik le soir et on y coucha. Le même jour, l'avant-garde monténégrine, qui avait dépassé Mekotia, surprit dans les défilés, au nord de cette ville, une colonne turque commandée par Sélim Aga, qui battait en retraite vers Mostar. Les ennemis furent taillés en pièces et, si la nuit n'était survenue à propos pour favoriser leur fuite, ils auraient tous été faits prisonniers.

Parvenu à Mekotia, le prince fit sommer cette place de capituler et demanda qu'on éloignât au moins les femmes et les vieillards, afin d'épargner la population. Le commandant turc rendit la ville sans combat, mais il se retira dans la citadelle. Celle-ci, indépendante de la ville et construite d'après le système de Vauban, possédait de fortes murailles, des canons en grand nombre, dont plusieurs rayés, deux mille cinq cents hommes de garnison et des approvisionnements pour six mois. Comme le prince n'avait pas de temps à perdre à assiéger cette forteresse, il laissa en observation sous ses murailles trois bataillons sous Lazare Sotcica et se dirigea immédiatement vers Fojnitsa, où il arriva le soir même. En route, il reçut les hommages de soumission de plusieurs villages et assura leurs chefs de son bon vouloir envers les popu-

lations mahométanes : « Je ne fais point la guerre à tous les Mahométans, ajouta-t-il, mais seulement au sultan. »

Le 14, l'armée parvint, après une marche de cinq heures, au pied du fort de Zalom Palanka, fortement armé et occupé par les Turcs. Le prince prenait ses dispositions pour l'attaque de cette position, lorsqu'un soldat de l'avant-garde vint annoncer que la garnison avait fui vers Névésinje et que le fort était vide. Après en avoir fait détruire les remparts, le prince vint camper et passer la nuit à la montagne Ruda, à l'entrée de la plaine de Névésinje.

Le 15, on descendit dans la plaine et on se dirigea vers la kula de Lijubovitch, dont la garnison avait fui vers Névésinje; une nouvelle étape de trois heures porta l'armée monténégrine en face de la Kassaba, ou forteresse de Névésinje, bien retranchée, pourvue de canons en grand nombre et occupée par Sélim Pacha, à la tête de trois mille Nizams [1] et trois cents bosniaques mahométans. Le prince ne jugea point prudent de laisser, sur sa ligne de communication et de retraite éventuelle, une force aussi considérable; aussi décida-t-il de s'emparer de Névésinje avant de pousser jusqu'à Mostar. Donc, il envoya son avant-garde jusqu'à Blagai, à 15 kilomètres de cette dernière ville, et fit battre, sans délai, les remparts de Névésinje avec les quatre canons qu'il avait avec lui. Le dimanche, 6 juillet, leur feu démonta une pièce ennemie et établit une brèche, qui rendait l'assaut possible. Pendant ce temps, deux bataillons monténégrins dirigeaient un feu meurtrier sur les redoutes avancées de la place et, après sept heures de fusillade, s'élançaient à l'assaut et enlevaient trois ouvrages, en perdant dix-sept morts et trente-six blessés, Malheureusement, ces positions offraient le flanc aux batteries de la place et elles durent être évacuées presqu'aussitôt.

Pendant toute la journée du lendemain, le feu des canons monténégrins et la fusillade continuèrent sans interruption et le prince courut de grands dangers en s'exposant au milieu des balles ennemies, afin d'encourager ses soldats. Le 18, il ordonna de cesser le feu, car des nouvelles peu favorables

1. Infanterie de ligne régulière.

arrivaient de l'avant-garde : Mouktar Pacha, arrivé à Mostar le 16 avec huit bataillons, recevait journellement des renforts qui portaient son armée à vingt mille hommes et venait d'ordonner à Selim Pacha, le défenseur de Névésinje, de lui envoyer mille soldats, ce qui fut fait dans la nuit du 17 au 18. Comme Mostar n'est point fortifié, Mouktar vint, pour la défendre, prendre position avec toutes ses troupes en arrière de Blagai, en face de l'avant-garde monténégrine.

Une nouvelle tentative pour réduire au silence les canons de Névésinje n'ayant pas donné plus de résultats que les précédentes, à cause du trop faible calibre des canons, le prince, qui ne voulait à aucun prix laisser cette place sur ses derrières, résolut, bien à contre-cœur, de revenir sur ses pas jusqu'à Solom, à l'entrée des défilés, pour y attendre l'arrivée des gros canons mandés en hâte à Cettigné.

Pour se couvrir, l'état-major laissa trois bataillons en observation devant Névésinje; en poussa deux autres dans la direction de Zimjé au nord-est de cette ville et maintint son avant-garde dans la passe de la Bischina près de Blagai, enfin, le corps principal resta jusqu'au 21 juillet à Salom sans être inquiété.

LE COMBAT DE BISCHINA ET LA BATAILLE DE VUTCHIDOL (23 ET 28 JUILLET).

Mouktar Pacha se décida alors à prendre l'offensive; avec quinze bataillons et quatre canons, il vient occuper Bakratchusa et envoie son avant-garde prendre contact avec celle des Monténégrins, sur la Bischina. Les Turcs sont rejetés sur le gros de la colonne. A l'annonce de cette attaque, le prince envoya sur les lieux son chef d'état-major, Stanko Radonitch. Malheureusement, au moment où il arrivait sur la Bischina, Mouktar Pacha lançait ses quinze bataillons sur la petite avant-garde monténégrine, et avant que les trois bataillons campés devant Nevesinjé, à 15 kilomètres de là, aient eu le temps d'accourir, l'écrasait sous le nombre et la forçait à se replier en bon ordre vers Nevesinjé, laissant quarante-huit hommes sur le terrain et ramenant une centaine de blessés. Les pertes

des Turcs furent beaucoup plus considérables, ils perdirent dans cette action soixante-dix morts et deux cents blessés.

Tenu en respect par la ferme attitude des Monténégrins, le pacha n'osa point les poursuivre (23 juillet).

Le prince, qui, après les détachements opérés vers Klek, le 7 juillet et, le 18, vers Zimjé, et les trois bataillons laissés devant Mekotia, n'avait en tout que onze mille hommes environ, ne crut pas prudent d'offrir la bataille, ainsi réduit, aux quinze mille hommes de Mouktar Pacha, surtout à une grande distance de sa frontière. En habile capitaine, il opéra une retraite stratégique qui lui permit de recueillir en route les détachements et d'attendre, avec toutes ses forces, les Turcs dans une bonne position défensive, en face de laquelle on saurait les attirer. Ses chances de succès augmentaient d'autant plus qu'il se rapprochait de ses frontières; d'ailleurs, le succès final prouva que le prince avait bien jugé de la situation.

Le 24 juillet, à trois heures du matin, la marche en arrière commença et se prolongea jusqu'à la nuit suivante; à Mekotia, les trois bataillons laissés en observation rejoignirent et, à Korito, les deux autres envoyés vers Zimjé rentrèrent dans la colonne. Le prince avait ainsi réuni quinze mille hommes, soit vingt-deux bataillons; les chances s'égalisaient, car il ne faut pas perdre de vue que dans une campagne conduite selon les principes de la tactique moderne et avec les fusils à tir rapide, les combats de six contre un ne sont plus possibles. Cette proportion est soutenable, lorsque les Monténégrins défendent, dans leurs montagnes, une position formidablement retranchée, mais cesse de leur être favorable quand ils exécutent, sur le sol ennemi, une campagne offensive, comme celle que nous exposons en ce moment.

En prévision d'une bataille décisive, le prince avait rappelé une partie des quatre mille cinq cents hommes, soit sept bataillons, envoyés, le 7, vers Klek. Rappelons, en quelques mots, le résultat de cette petite expédition.

La division marcha en toute hâte dans la direction de la mer et, en chemin, recueillit les adresses d'un grand nombre de villages herzégoviens qui demandaient leur union avec le Monténégro. Arrivé dans le voisinage de Klek, le 11 juillet,

Pavlovitch, le chef de la colonne, détacha deux bataillons vers Trébinjé, pour cerner cette place et, avec les cinq autres, poussa dans la direction du littoral; un bataillon turc de deux cents hommes, qui venait chercher de l'eau au village voisin de Plotcha, où se trouve un puits, fut attaqué par les Monténégrins et mis en déroute : cent cinquante hommes tombèrent, le reste s'enfuit; quinze soldats et un capitaine, réfugiés dans une maison, se défendirent vaillamment et obtinrent la vie sauve. Ce combat procura cent cinquante bons fusils Martinis aux Monténégrins. Les pertes de ces derniers se chiffrèrent par trente tués et vingt et un blessés; au nombre des premiers, se trouva le brave commandant Bagdan Spajitch; parmi les seconds, le commandant Risto Radojeff et le pope Étienne Bulajtch de Grahovo. Ne sachant que faire de ses seize prisonniers turcs, Pavlovitch les envoya aux autorités autrichiennes de Raguse; mais celles-ci retinrent en même temps les onze Monténégrins qui les escortaient, pour avoir franchi la frontière sans permission. Cependant on s'entendit, le consul général de Turquie obtint de renvoyer les seize Ottomans à Constantinople, et les onze Monténégrins furent relâchés. Le lendemain arrivait un ordre de Vienne prescrivant de les expédier tous à Trieste, pour de là les interner à Klagenfurt; mais il était trop tard.

Les deux bataillons envoyés à Trébigné firent essuyer un sanglant échec à la garnison de cette place, puis l'enfermèrent étroitement dans les murailles.

L'occupation de Klek étant inutile, par suite de la sommation que les Autrichiens firent au vaisseau turc *Fethié* et au transport *Batoum* d'avoir à s'éloigner sans débarquer les troupes qu'ils avaient à bord, la présence de Pavlovitch de ce côté devenait inutile. Il ne savait où se porter, lorsqu'un ordre du quartier général l'avisa d'avoir à remonter vers Bilek, pour se réunir à l'armée monténégrine. Le 27 juillet, il opéra sa jonction avec elle à Urbica, au nord-est de Bilek.

Pendant que le prince battait en retraite de Nevesinjé à Urbica, Mouktar Pacha, suivant une ligne parallèle, se dirigeait par Beljane et Fatnitza, sans se douter de la présence des Monténégrins à quelques lieues sur sa gauche.

C'est ainsi que, le 27 juillet au soir, les deux armées se retrouvèrent subitement en présence, les Turcs à Bilek, les Monténégrins à Urbica, avec leur avant-garde à Vutchidol.

Le 28, à 6 heures du matin, les avant-postes monténégrins annoncèrent que de fortes colonnes ennemies sortaient de Bilek et gravissaient les côteaux de Delutsa, se dirigeant vers le village de Vutchidol; immédiatement, le prince prit ses dispositions de combat. Il était évident, à voir la direction que prenaient les Turcs, que Mouktar Pacha allait essayer d'occuper Vutchidol et Ubli et de couper ainsi la ligne de retraite de l'armée monténégrine en enfonçant leur gauche. Quatre bataillons et deux canons, sous le commandement de Sélim Pacha, et cinq bataillons et trois canons, sous Osman Pacha, marchaient parallèlement et en deux masses séparées, la première à droite, la seconde à gauche; en arrière, à 1 kilomètre, s'avançaient neuf bataillons et sept canons, sous la direction de Mouktar en personne. Les deux colonnes de Sélim et d'Osman formaient comme une grande avant-garde chargée de faciliter la marche de la troupe principale. En tout, dix-huit bataillons, soit douze mille Turcs prirent part à l'attaque.

Mais le général ottoman oubliait que, parfois à la guerre, celui qui veut tourner son adversaire est tourné lui-même. Bilek, d'où venaient les Turcs, Vutchidol et Urbica, occupés par les Monténégrins, forment les trois sommets d'un triangle isocèle parfait. Le prince comprit d'un seul coup d'œil l'avantage de sa situation et l'utilisa avec justesse; sur les vingt-six bataillons qu'il avait sous la main, il en plaça huit à droite et à gauche de Vutchidol et leur ordonna de défendre ce point avec énergie, puis, réunissant dix bataillons en avant d'Urbica, il les dissimula derrière les crêtes, prêts à tomber sur le flanc de la colonne principale des Turcs, aussitôt qu'elle serait bien engagée du côté de Vutchidol. La réserve, de huit bataillons, était groupée à Urbica même.

Les Baschi Bouzouks, qui formaient les éclaireurs de la colonne de Sélim (droite des Turcs), engagèrent l'action sur les pentes qui conduisent à Vutchidol et furent rejetés en arrière par le feu vif des Monténégrins. Ils se rabattirent sur les bataillons de Sélim, qui se déployèrent en tirailleurs et essayèrent de

gravir la pente; décimés par le feu, les Turcs ne purent avancer, alors les Monténégrins, tirant leurs kandjars, descendirent la côte comme un ouragan, les mirent en pleine déroute, tuèrent les artilleurs sur leurs pièces et, d'un premier élan, parvinrent jusqu'à Sélim Pacha placé au milieu de ses troupes. « Rends-toi Pacha! » lui crie un serdar. Pour réponse, le Turc lui allonge un coup de sabre, le Monténégrin pare et d'un coup de revers abat la tête de Sélim. La colonne de droite de Mouktar était hors de combat.

Restaient celle de gauche sous Osman et la colonne principale. Osman Pacha, qui attaqua les Monténégrins à droite de Vutchidol, eut exactement le même sort que Sélim, et ses cinq bataillons furent rejetés en désordre sur la colonne principale.

Saisissant le moment, le prince donna l'ordre à ses dix bataillons en avant d'Urbica de quitter leur position et les lança sur le flanc gauche de Mouktar Pacha. Après quelques feux de salves bien dirigés, les dix bataillons monténégrins chargèrent à l'arme blanche et s'enfoncèrent comme des coins dans la masse des ennemis.

Saisis de panique, les troupes de Mouktar plièrent en désordre et, après quelques essais de résistance, s'enfuirent vers Bilek. Comme la retraite des Turcs n'était pas coupée, Mouktar parvint, à force d'énergie, à sauver ses canons. A huit heures du matin, la bataille était gagnée; elle coûta aux Turcs quatre mille hommes hors de combat et trois cent dix prisonniers, soit le tiers de leur effectif; Osman Pacha, captif, arriva vers neuf heures au quartier général du prince, à Urbica. En plus de Sélim Pacha, trois colonels, trois lieutenants-colonels, sept majors et cent soixante-huit officiers subalternes, furent tués. Mouktar Pacha et Mustaï Pacha reçurent des blessures, ainsi que presque tous les chefs ottomans.

Mouktar, poursuivi sur la route de Bilek par un serdar à la tête d'une troupe de Monténégrins, tomba avec son cheval et dut parcourir les derniers cent mètres au pas de course; c'est alors qu'il fut blessé. Heureusement pour lui, des Nizams le reçurent et le protégèrent, sans cela il était pris. Le serdar, furieux de voir son ennemi lui échapper, massacra en retournant à Urbica, un grand nombre de fuyards; les Monténégrins

eurent soixante-dix tués et cent blessés[1]. Loin d'être démoralisé par cette défaite, le général turc, à peine parvenu à Bilek, rallia les troupes, et, le lendemain matin, à la première heure, avec neuf bataillons et sept canons, partit pour Trébinjé, où il parvint dans la nuit du 29 au 30 juillet.

Le butin recueilli à la suite de la bataille de Vutchidol fut considérable : cinq canons rayés, le grand étendard, vingt drapeaux, tout le bagage, les munitions, les approvisionnements, des armes blanches, des revolvers et, chose plus importante, deux mille cinq cents Martinis Henry.

Aussitôt après sa victoire, le prince fit investir Bilek, le 30 août, par Peko Pavlovitch avec quelques bataillons et prit ses dispositions pour enlever cette place, défendue par les restes de la division de Sélim Pacha, en tout un millier d'hommes.

Le 1er août, Mouktar quitta Trébinjé et essaya avec dix bataillons de dégager Bilek; mais la présence de toute l'armée monténégrine entre ces deux villes le fit renoncer à son plan et, abandonnant le théâtre de sa défaite, il rentra dans Trébinjé définitivement pour y attendre des renforts qu'il avait demandés de Bosnie et de Macédoine.

Le quartier général monténégrin fut établi à Pilatovac au sud-ouest de Bilek, et les forces d'investissement de Bilek reçurent un renfort considérable, tandis que des colonnes, sous la direction des serdars Musitch et Vukalovitch, parcouraient les alentours de Trébigné et enlevaient journellement des munitions et des approvisionnements aux Turcs. Pendant l'une de ces courses, le fort de Utovo, situé au nord-ouest de Bilek, tomba au pouvoir de Musitch, le 1er août; le 3, eut lieu un combat autour des forts Drieno et Carina, et le lendemain une rencontre de trois heures près de Trébinjé, à la suite de laquelle Mouktar Pacha parvint à rétablir ses communications avec Mostar; les escarmouches continuèrent jusqu'au 7 août sur la route de Trébinjé à Raguse. Le 8, six bataillons turcs venant de Mitrovica entrèrent à Trebinjé, où ils

1. Au nombre des blessés se trouvait Flipo Petrovitch, cousin du prince.

grossirent l'armée de Mouktar Pacha et la portèrent à onze mille hommes.

Le lendemain, il sortit de Trébinjé, alla jusqu'à la frontière autrichienne, où le consul général de Turquie lui remit 11,000 florins, et rentra dans Trébinjé après avoir approvisionné les forts de la frontière du côté de Raguse. Moins heureux, quelques centaines de Turcs de Mostar, ayant quitté Trébinjé pour rentrer chez eux, furent surpris par Georges Militsevitch, qui leur tua quatre-vingts hommes et mit le reste en déroute.

On s'étonne peut-être de l'inaction de l'armée monténégrine depuis les premiers jours d'août; en voici la cause : de mauvaises nouvelles étaient arrivées au quartier général, concernant les opérations militaires engagées au sud de la principauté ; le prince y avait envoyé aussitôt un fort détachement et, fidèle à sa prudence habituelle, ne voulait rien entreprendre contre Mouktar Pacha avant d'être parfaitement tranquille du côté de Podgoritza. Les nouvelles devinrent si troublantes que, le 15 août, le prince quitta les environs de Bilek avec dix bataillons, traversa rapidement le Monténégro du nord au sud et, le 17, parut dans la Bielopavlitchka Nahia, où il apprit qu'heureusement l'armée turque avait été battue l'avant-veille à Medun et que tout danger était écarté de ce côté.

Pendant l'absence du prince, Pierre Vukotitch, père de la princesse Milena, auquel il avait confié le commandement de l'armée du Nord, réduite à neuf mille hommes, ne put empêcher Djelladin Pacha, parti avec quatorze bataillons de Sarajevo, de rejoindre Mouktar à Trébinjé. Par suite d'autres renforcements, la totalité des forces turques réunies autour de cette place montait, dans les derniers jours d'août, à trente-deux bataillons, soit quinze mille hommes, et dix mille autres étaient attendus de jour en jour. Combien il est regrettable que les mauvaises nouvelles de l'armée du Sud aient empêché le prince d'anéantir Mouktar avant qu'il eût le temps d'être secouru !

ARMÉE DU SUD (1er juillet-18 septembre).

Nous avons dit, page 356, qu'à l'ouverture de la campagne, six mille hommes et quatre canons avaient été envoyés pour surveiller l'armée d'Albanie et couvrir le Monténégro de ce côté.

Aux soldats réguliers que contenait l'armée du Sud, s'étaient adjoints trois mille volontaires du deuxième ban [1] des nahias Koutchka et Vasoievitchka. Le gros de ces forces, soit six mille hommes environ, sous le commandement de Bozo Petrovitch, cousin du prince et président du sénat, secondé par le ministre de la guerre, Ilija Plamenac, et par Merko Miljano Popovitch, était établi, dans les premiers jours de juillet, sur la frontière du sud de la Liechanska Nahia; à sa droite, à la pointe extrême sud de la Tsermnitchka Nahia, neuf cents hommes veillaient sous la conduite du voyvode Maso Djurevitch; à sa gauche, c'est-à-dire à l'extrémité nord-est, dans la haute Moraka et la Piperi Nahia, deux mille cent soldats, sous Miljan Vukovitch, observaient les Turcs.

En face de cette ligne étendue des avant-postes monténégrins, onze mille cinq cents ennemis seulement tenaient la campagne, et pour le moment n'entreprenaient rien de sérieux, attendant, pour attaquer, l'arrivée des renforts de Macédoine. De son côté Bozo Petrovitch, commandant en chef de l'armée du Sud, avait reçu l'ordre de ne prendre l'offensive sous aucun prétexte.

Le 3 juillet, quelques bataillons turcs attaquèrent les avant-postes monténégrins entre Sputch et Podgoritza et les forçaient de se replier un peu en arrière. Le lendemain, une partie de la tribu des Vasojévitch, jusque-là soumise aux Ottomans,

1. Au début de la campagne de 1876, le prince n'avait mobilisé que le premier ban de l'armée monténégrine.

passa, au nombre de quinze mille âmes, sur le sol monténégrin avec tous ses bagages et ses bestiaux.

L'armée turque, commandée par Ali Pacha, ayant reçu, le 8 juillet, par suite de l'arrivée à Antivari de quatre navires, des renforts et des armes, atteignit le total de vingt mille combattants. Son chef résolut alors d'entrer sérieusement en campagne. Pour appuyer sa gauche, deux navires cuirassés, *le Skodra* et *la Podgoritza,* de chacun 408 tonneaux et armés de deux canons Armstrong de 25 livres (par projectiles), remontèrent la Bojana et vinrent croiser dans le lac de Scutari. Plusieurs bateaux, non cuirassés, complétaient la flotille turque, à laquelle le Monténégro ne pouvait opposer que les deux yachts du prince, faiblement armés et non cuirassés; mais la question devait se résoudre sur le cours de la Moraka et non sur les eaux du lac.

La trahison des Koutchi Drekalovitch [1] donna le signal des hostilités. Ces montagnards ayant sollicité des armes auprès du pacha pour combattre les Monténégrins, reçurent cinq cents excellents fusils et des munitions en abondance; mais à peine les eurent-ils en leur possession qu'ils tirèrent sur les Turcs et proclamèrent leur annexion à la principauté. Pour les châtier, Ali Pacha lança de ce côté cinq mille Albanais, qui furent taillés en pièces par le bataillon de Ljubotin et deux cents Koutchi, après un combat acharné de plusieurs heures (10 juillet). Deux cents ennemis et trente Monténégrins restèrent sur le terrain.

Le même jour, Ibrahim Bey, avec trois mille Nizams et trois mille irréguliers, appuyé par la flotille du lac, attaquait les avant-postes monténégrins à Vir Bazar dans la Tsermnitchka Nahia. Pendant cinq heures le capitaine Maritch, avec une poignée d'hommes, se défendit en désespéré contre des forces vingt-quatre fois supérieures: enfin, l'arrivée du voyvode Maso Gjurevitch, avec neuf cents hommes, rétablit le combat et chassa les Turcs du village après une lutte acharnée et meurtrière. Ensuite, il les fit tourner par une partie de sa troupe et

1. Les Koutchi se divisaient en deux tribus: les Bratonitchi qui, depuis 1788 étaient adjoints au Monténégro, et les Drekalovitch qui étaient encore tributaires de la Porte en 1876.

finit par les mettre en déroute complète à six heures du soir. Un drapeau, des chevaux et des bestiaux en grand nombre, des munitions et quatre cent soixante-dix hommes hors de combat, telles sont les pertes des Turcs dans le combat de Vir Bazar; les Monténégrins perdirent douze tués et trente-cinp blessés.

BATAILLES AUTOUR DE MEDUN (16, 24, 28 JUILLET, 14 AOUT).

Quel que fût le désir qu'avait l'état-major monténégrin de rester sur la défensive, il ne put rester inactif en présence de ces deux attaques sur ses ailes et il résolut de tenter la conquête de Medun, place située à 20 kilomètres à l'est de Podgoritza et couverte par quatre kulas bien fortifiées. Passant la Moraka à l'improviste au-dessus de Podzoritza, l'armée monténégrine vint canonner les quatre kulas en question, le 16 juillet, et en enleva une dès le début. Huit mille Turcs et huit canons accoururent de Podzoritza pour dégager les trois autres, le lendemain, et, à onze heures du matin, se mirent à tirer des hauteurs de Fundine sur les assiégeants. Ils ne purent les empêcher de s'emparer des trois kulas, de les détruire et de bloquer la ville de Medun. Pendant ce temps, quelques bataillons attaquaient les Turcs sur les hauteurs de Fundine et les mettaient en déroute en leur tuant ou blessant quinze cents hommes.

Deux jours plus tard, Ahmed Hamdi, gouverneur de Scutari, arrivait à Podgoritza et prenait le commandement suprême de l'armée ennemie. Il résolut, avec quinze mille hommes, dont dix mille Nizams et cinq mille irréguliers, de débloquer Medun, et, le 24 juillet au matin, quittait Podgoritza en trois colonnes, marchant concentriquement vers Medun. L'aile droite, par Fundine, devait attaquer la gauche des Monténégrins; l'aile gauche, remontant le cours de la Moraka, devait leur couper la retraite, tandis que le centre, gravissant la côte, pousserait droit sur Medun.

Bozo Petrovitch disposa ses six mille hommes de la manière suivante : le centre, sous Marko Miljanof et le serdar Skernjo

Kusovac, défendrait le front en avant de Medun; la gauche, sous Plamenac, occuperait les crêtes en face de Fundine et empêcherait les Turcs de tourner la position; la droite, bien retranchée sur les pentes vers la Moraka, ferait la même chose de ce côté.

La bataille commença avant midi par un combat de tirailleurs que les Monténégrins soutinrent sans quitter leurs positions avantageuses. Peu satisfaits du résultat de leurs feux, les Turcs firent mine de battre en retraite, alors Bozo Petrovitch ordonna l'attaque et ses trois colonnes, descendant les côtes au pas de course, mettent les tirailleurs en fuite, les rejettent sur les réserves, où ils causent du désordre et, enfin, les chassent tous ensemble jusque sous les murs de Podgoritza. Ce triomphe ne coûta que dix morts et vingt blessés à l'armée du Sud, mais, en revanche, mille soldats aux troupes de Hamdi Pacha.

Le général turc remit un peu d'ordre dans son armée, distribua aux Nizams des fusils nouvellement arrivés de Constantinople, reçut un bataillon syrien et un régiment d'Anatolie et s'efforça en vain d'obtenir la coopération des tribus albanaises des Mirdites : tout cela prit jusqu'au 28 juillet. Il se décida alors à tenter de nouveau la fortune des armes et lança douze mille hommes d'élite en une seule colonne, à la baïonnette, sur les pentes de Medun, sans feu préalable. Deux mille cinq cents Monténégrins seulement se trouvaient ce jour-là autour de la place; confiants dans leur forte position, ils la défendirent par un feu rapide et bien dirigé. Malgré des pertes effrayantes les Nizams gravirent la côte en s'accrochant aux rochers, en rampant et parvinrent enfin au pied de la position : en ce moment, les Koutchi et les Monténégrins poussent de grands cris et, le kandjar en main, chargent les ennemis essoufflés et épuisés de fatigue. En cinq minutes ils descendent la pente qu'ils ont mis trois heures à monter et s'enfuient à Podgoritza, en laissant deux mille morts sur le terrain, leurs canons et tous leurs bagages.

Comme conséquence de cette victoire, sept cents catholiques albanais de Grude et Zatriebac, qui servaient dans les rangs de l'armée turque, passèrent aux Monténégrins.

Loin de perdre courage Hamdi Pacha, renforcé de nouveau dans les premiers jours d'août, entreprend une troisième manœuvre et prétend attaquer de trois côtés à la fois simultanément : par Antivari, par Zabliack, par Podgoritza ; il réunit seize bataillons et seize canons au premier point, huit bataillons et huit canons au second, vingt-huit bataillons, huit mille Baschi Bouzouks [1] et seize canons au troisième ; au total, cinquante-deux bataillons, soit trente mille hommes contre neuf mille Monténégrins et auxiliaires. Au moment où Hamdi Pacha allait mettre ses colonnes en mouvement, il fut destitué et rappelé à Constantinople, pour y rendre compte de sa conduite ; ajoutons que plus tard on l'acquitta. Son successeur, le maréchal de camp Mahmoud Pacha, d'origine polonaise, d'abord général de division à Beyrouth, obtint le commandement de l'armée d'Albanie. Il commença par réduire à néant le plan de campagne de Hamdi Pacha, et résolut de réunir toutes ses forces à Podgoritza, d'accabler les Monténégrins sous le nombre et de percer du premier coup jusqu'à Cettigné.

En attendant l'arrivée des troupes d'Antivari et de Scutari, vingt-huit bataillons de ligne et dix mille irréguliers avec quatorze canons campent entre Podgoritza et Sertchi [2] et, le 12 août, se mettent en marche pour dégager la garnison de Medun toujours cernée par l'armée du Sud et souffrant cruellement du manque d'eau et de provisions.

L'armée de Mahmoud s'avance avec une sage lenteur, élevant à chaque pas des fortifications de campagne destinées à assurer ses communications et à lui servir d'appui en cas de défaite. C'est que le maréchal n'est plus aussi sûr qu'au début d'enfoncer les Monténégrins et de les rejeter pêle-mêle dans les montagnes. Le 13 août au soir, il prit ses dernières mesures pour l'attaque du lendemain, la troisième que les Turcs dirigeaient contre Medun depuis un mois.

Trois colonnes étaient aussi placées : la première, à droite de Podgoritza ; la seconde, au centre, entre cette ville et Sertchi ; la troisième, à droite, à Dinosi, à 4 kilomètres au nord de

1. Irréguliers légers, troupes d'avant-garde et de reconnaissance.
2. Petit village à 15 kilomètres au sud-est de Podgoritza.

Sertchi. Toutes trois avaient pour objectif le plateau de Medun, occupé par l'armée du Sud, de la manière suivante : cinq mille hommes, soit quatre bataillons de Monténégrins, sous le commandement de Marko Miljano, et deux bataillons de Koutchi et de catholiques albanais, bordaient la crête du plateau de Medun et s'appuyaient aux ouvrages que Bozo Petrovitch avait fait édifier en vue de l'attaque des Turcs de ce côté, formant une longue ligne de feu qui plongeait dans le ravin escarpé de la rivière Ribnica, que les Turcs devaient traverser avant de les atteindre. Une réserve de trois cents hommes était placée en arrière du centre, prête à se porter au point le plus menacé.

Effrayé par le nombre de troupes concentrées, les 10 et 11 août, par Mahmoud, le chef de l'armée du Sud avait fait prévenir le prince de sa situation difficile ; et, comme on l'a vu plus haut, ces nouvelles, arrivant le lendemain de la victoire de Vutchidol, empêchèrent l'armée du Nord de poursuivre Mouktar Pacha. Heureusement, Bozo Petrovitch se tira d'affaire avant l'arrivée des renforts amenés par le prince.

Dès l'aube du 14 août, les trois colonnes turques quittèrent leurs cantonnements, les irréguliers déployés en tirailleurs, et s'avancèrent du côté de la Ribnica, qu'elles passèrent. A neuf heures du matin, elles commencèrent à gravir le revers opposé vers Medun, sous le feu plongeant des Monténégrins. A midi, la colonne du centre avait pris une certaine avance et dut faire halte pour attendre les ailes. Cet arrêt lui fut fatal ; il produisit sur le moral des hommes un effet déplorable, car ils ne pouvaient de bas en haut répondre efficacement au feu de l'ennemi. Les bataillons flottèrent de droite à gauche, puis insensiblement perdirent du terrain. Saisissant avec adresse ce moment décisif, Bozo donne le signal de la charge et, comme un ouragan, les Monténégrins se précipitent sur la pente, passent entre les bataillons, les prennent en flanc et les ramènent en un clin d'œil dans le lit du ruisseau. Personne ne songea à se défendre derrière les retranchements élevés les jours précédents et, dans sa course victorieuse, l'armée du Sud en enleva vingt-cinq, abattant çà et là

les Turcs, comme les chasseurs abattent le gibier. Une partie des survivants se réfugia dans Podgoritza, l'autre à Dinosi, où la réserve les recueillit. Mahmoud Pacha parvint, avec le concours d'un bataillon de Tripolitains, à sauver ses quatorze canons; cela lui fut d'autant plus facile, que ces pièces avaient été laissées en arrière et ne furent pas employées.

Mais si l'artillerie ennemie échappa aux Monténégrins, le butin compensa cette perte : cinq mille Martinis, dix-neuf drapeaux, quatre-vingt-dix-huit chariots de munitions. La troisième bataille de Medun coûta aux Turcs, d'après leur aveu, quatre mille sept cents tués et cinq mille blessés légèrement; aux Monténégrins, deux cents morts et trois cent cinquante blessés, dont sept officiers et quatre porte-drapeau. Le bataillon de Martinitch enleva à lui seul six drapeaux; le perjanike Novak tua dix-sept ennemis avec son kandjar.

Mahmoud Pacha, Salil Pacha et Mahmed, ses lieutenants, furent traduits devant un conseil de guerre et acquittés.

Le 20, Dervish Pacha vint prendre le commandement à la place de Mahmoud et reçut, dans les derniers jours d'août, vingt-quatre bataillons de renfort, qui comblèrent les vides produits par la bataille du 14. Pendant ce temps, l'armée du Sud occupa les environs immédiats de Podgoritza, mais, faute d'un matériel de siège, ne put enlever cette place.

PETITS COMBATS AUX DEUX EXTRÉMITÉS DE LA FRONTIÈRE SUD (DU 20 JUILLET AU 18 SEPTEMBRE).

Avant de retourner à l'armée du Nord, nous allons continuer l'exposé de la campagne relatif à l'armée du Sud. Dervish Pacha, à la tête de trente cinq mille hommes et cinquante-quatre canons, en laissa un tiers dans les garnisons du pachalik de Scutari et, avec le reste, fit, le 2 et 5 septembre, deux démonstrations, l'une contre Martinitch, au nord de Sputch, l'autre, contre le plateau de Medun : il fut repoussé avec pertes des deux côtés.

Le 6, avec dix-huit mille Nizams et irréguliers, le général turc marcha vers les hauteurs de Trijebac, à 10 kilomètres au

nord-est de Podgoritza, et s'y heurta aux positions défendues par douze cents hommes sous Bozo Petrovitch en personne. Pendant trois heures les Monténégrins luttèrent héroïquement, enfin dix-huit cents Koutchi vinrent les renforcer; alors, prenant l'offensive, Bozo Petrovitch tomba sur les Turcs, les mit en désordre et s'empara de leur camp. A cinq heures du soir, les ennemis, en pleine déroute, étaient poursuivis avec ardeur et laissaient dix-sept cents des leurs dans la vallée et un millier de noyés au passage de la Moraka, près de Roganj. Les Monténégrins eurent soixante-sept tués et cent vingt-deux blessés.

Le 11 septembre, Dervish quitte de nouveau Podgoritza et vient camper sur les hauteurs de Velji, dans la Piperska Nahia; mais l'arrivée de l'armée du Sud en deux masses lui fit abandonner son camp et rentrer à Podgoritza et à Sputch. Des pluies torrentielles l'empêchèrent de ne rien entreprendre jusqu'au 18 septembre, date de la conclusion du premier armistice.

Revenons maintenant de six semaines en arrière et portons-nous à l'extrémité sud-est de la frontière, où deux mille hommes, sous Miljan Vukovitch, campent à Zaberdje [1]. Le 20 juillet, quatre mille Turcs vinrent brûler le village de Schekulare, distant de 3 kilomètres de ce point; à cette vue, les Monténégrins accourent et attaquent les ennemis. Mais pendant le combat, trois mille soldats Ottomans et six canons arrivent de la forteresse de Bérane et prennent position sur la montagne Retzanica. Les Vasojevitch conduits par Miljan, sans regarder au nombre de leurs adversaires, enlèvent d'assaut Schekulare et les chassent dans la position supérieure de Karst; là, un combat furieux s'engagea à l'arme blanche et au milieu d'un orage épouvantable et de torrents de pluie. En même temps, le bataillon de réserve, sous Zaria Protitch, attaque en deux colonnes la montagne de Retzanica, occupée par le renfort venu de Bérane. Le triple combat continue au milieu de la rage des éléments et, enfin, les ennemis, repoussés partout, battent en retraite et se retirent à Bérane, laissant

1. Voir p. 369.

mille quatre hommes sur le terrain. Les Monténégrins en eurent cinquante-cinq hors de combat.

Le surlendemain, trois cents braves, commandés par le pope Rista, entreprirent un raid en Albanie, mais, surpris par cinq mille Turcs, ils furent massacrés jusqu'au dernier après une défense héroïque. Un mois de calme succéda au combat de Schekulare et, le 15 août, un nouvel engagement eut lieu entre Miljan Vukovitch et les Turcs, qui coûta trois cent cinquante hommes à ceux-ci et treize aux Monténégrins. Le 29 du même mois, l'attaque est renouvelée avec aussi peu de succès. L'armistice du 18 septembre mit un terme à ces combats.

A l'autre extrémité du pays, dans le Tsermnitchka Nahia, le voyvode Maso Gjurevitch se reposait depuis trois semaines de sa victoire du 10 juillet à Vir Bazar, lorsque, le 29, trois mille Turcs, partis d'Antivari, surprirent le poste de quarante Monténégrins dans la passe de Sutorman; quarante hommes se défendirent contre trois mille jusqu'à midi, en attendant l'arrivée de Maso qui parut enfin. A sa vue, les Turcs se retirèrent dans une position fortifiée située en arrière, sur les flancs de la montagne de Lonac. L'unique bataillon de Maso les attaqua, les délogea et les mit en fuite jusque sous les murailles d'Antivari en leur tuant cinq cents hommes. Sur les quarante soldats qui défendirent la passe de Sutorman le matin, deux seulement ne furent pas blessés. Le 7 et le 8 septembre, les Turcs attaquèrent de nouveau les avant-postes de Miljan Vukovitch à Rjecina, frontière nord-est, mais furent repoussés jusqu'à Kolaschin. Le chef monténégrin prit alors sur lui de tenter une offensive dans la direction des frontières de la Serbie et, les 12 et 13 septembre, s'empara par un audacieux coup de main des quatre postes fortifiés de Polimlji, Krutsevo, Prevoija et Sutsesack, qui sont placés à l'ouest du district de Novi Bazar et à mi-chemin entre les frontières serbes et monténégrines. Il fit leurs garnisons prisonnières, démolit les quatre kulas et rentra dans la principauté avec un énorme butin. Le 4 octobre, quinze cents Turcs de Kolaschin attaquèrent quatre cent cinquante Monténégrins à Lipovo et furent repoussés avec une perte de quatre cents hommes.

CAMPAGNE DE L'ARMÉE DU NORD (15 AOUT-25 OCTOBRE).

Nous avons quitté le théâtre des opérations de cette armée à la fin d'août, époque à laquelle le prince laissa le commandement à Pierre Voukotitch. Mouktar Pacha reçut, pendant la dernière quinzaine de ce mois, le renfort attendu de dix mille hommes, qui arriva, sous Fuad Pacha, à Bilek et porta ses forces totales à vingt-cinq mille soldats, soit plus que les deux armées monténégrines, y compris les insurgés, comptaient de monde ensemble. Mouktar envoya dix bataillons, sous Djellardin Pacha, dans le Benjani pour tenir en échec l'armée monténégrine, et lui-même, avec vingt bataillons, se dirigea sur Klobuk, dans l'intention de pousser jusqu'à Niksitch, afin de ravitailler cette place, cernée depuis deux mois par un détachement de l'armée du Nord.

Vukotich, ayant appris cette manœuvre du pacha, la prit pour une fausse démonstration; il ne bougea point de la passe de Duga et se contenta d'envoyer deux bataillons vers Grahovo.

Le 3 septembre au matin, les vingt bataillons de Mouktar pénètrent dans la plaine de Grahovo, brûlent deux villages et mettent en fuite, après une courte fusillade, les deux bataillons monténégrins. Malgré ce succès, le pacha n'osa pénétrer plus avant, craignant que l'armée de Vukotitch ne le surprît en flanc, malgré la présence de Djelladin dans le Benjani, et il ramena ses troupes sous Klobuk, après avoir pillé la plaine et les environs de Grahovo, dont tous les habitants s'enfuirent dans les Bouches de Cattaro. Néanmoins, les deux bataillons monténégrins, appuyés par deux cents Cattariens, livrèrent, jusqu'au 18 septembre, sur la frontière d'Herzégovine, une série de petits combats qui coûtèrent un grand nombre de soldats aux Turcs.

Mais Vukotitch, en présence de la démonstration de Mouktar vers Grahovo, finit par craindre pour Cettigné, laissa

quatre bataillons pour empêcher Djellardin Pacha d'approvisionner Niksitch et, avec le reste de ses troupes, soit neuf mille hommes et quatre canons, descendit rapidement à Grahovo, dans l'espoir de surprendre Mouktar et de lui livrer nne bataille décisive. Mais il était trop tard déjà, car Mouktar était revenu sous Klobuk et occupait, en avant de cette place, une position extrêmement forte entre Nudoli et Zaslap. Vukotitch s'établit en face de lui, également bien retranché, à Bojane Berdo et Omutitch, et attendit[1] l'attaque de l'ennemi.

Dans la nuit du 14 au 15 septembre, les Turcs ouvrirent un feu violent, mais cessèrent le matin ; à midi, quatre bataillons attaquèrent le mont Omutitch, centre de la position monténégrine ; un orage mit fin au combat vers trois heures, et les Turcs se retirèrent avec trente-quatre morts.

Cependant les agents de toutes les grandes puissances qui suivaient, tantôt à Cettigné, tantôt aux armées, les péripéties de la campagne, s'efforçaient d'arrêter l'effusion du sang et de faire conclure un armistice, qui permit de négocier la paix. Ils y réussirent le 18 septembre, et on convint que jusqu'au 25 du même mois, il y aurait suspension d'armes, mais que les garnisons turques assiégées dans Niksitch et Medun ne seraient point secourues ni remplacées. Ajoutons, à l'honneur des sentiments d'humanité du prince Nicolas, qu'il envoya à la garnison de Medun des secours en vivres et surtout en médicaments dont elle avait le plus grand besoin. L'armistice était commun avec la Serbie; mais lorsqu'il atteignit son terme, la Serbie refusa de le prolonger, et la guerre allait recommencer sur les frontières monténégrines, lorsque le prince décida, d'accord avec les représentants des puissances, de le prolonger. Effectivement les hostilités furent suspendues jusqu'au 4 octobre, date à laquelle Mouktar Pacha, qui avait profité de la suspension d'armes pour se renforcer à nouveau et réunir trente mille hommes

1. On se souvient que le prince était alors à Danilograd avec ses dix bataillons, prêt à se porter là où le danger serait le plus grand, soit au nord, soit au sud.

dans son camp de Klobuk [1], refusa d'accepter une nouvelle prolongation.

Pendant l'armistice, Pierre Vukotitch renvoya la moitié de ses forces, soit quatre mille hommes, sous le voyvode Antoine Dakovitch, dans la Benjani, le reste, soit cinq mille hommes, restant au mont Omutitch, dans la plaine de Grahovo.

Aussitôt la rupture de l'armistice connue, le prince donna l'ordre à Peko Paulovitch, avec trois bataillons, d'assaillir les villages situés sur la ligne de communication des Turcs au nord-est de Trébinjé, et à Mussitch, avec les auxiliaires herzégoviens, de couper leurs communications entre Trébinjé et Raguse. Ce qui fut fait.

BATAILLE DE KLOBUK (7 OCTOBRE).

Mouktar Pacha usa de trahison : il sollicita une nouvelle suspension d'armes, le 6 au soir, et, profitant de l'inattention relative dans laquelle l'armée du Nord, campée au mont Omutitch, se trouvait par suite de cette démarche, il l'attaqua à l'improviste le 7, à 3 heures du matin. Les avant-postes, composés d'un bataillon d'Herzégoviens, furent surpris pendant leur sommeil. Les cinq mille Monténégrins qui occupaient le mont Omutitch et avaient leur aile droite appuyée au village de Bojane, ne purent opposer de résistance à la première attaque des Ottomans, ils abandonnèrent leurs trois retranchements. Vukotitch ne perdit pas la tête : ramenant ses troupes en arrière, il les reforma et les lança avec énergie contre l'ennemi déjà victorieux et quatre fois supérieur en nombre. Sous la violence de cette charge, les bataillons de Mouktar plient et bientôt s'enfuient en désordre jusque sous les murs de Klobuk, après un combat de seize heures. La nuit était venue et Vukotitch ne poussa pas plus loin son triomphe. Les Monténégrins, à cause de l'attaque traîtresse du matin, perdirent quarante-cinq morts et soixante-dix-huit blessés ; les

1. Sans compter les garnisons de Mostar, Stolac, Metokia, Nevesinje et Niksitch.

Turcs, huit cent cinquante morts, six cent cinquante blessés et quinze prisonniers. Le lendemain, Mouktar déboucha de nouveau de Klobuk et assaillit à l'improviste les Monténégrins, qui ne croyaient point à tant d'audace de sa part. Il parvint à enlever deux retranchements, qui furent repris aussitôt, et le combat n'eut pas d'autres suites (8 octobre).

PRISE DE LJUBINJE.

Les cinq mille Monténégrins que nous venons de voir combattre à Klobuk, ne formaient, on le sait, que la moitié de l'armée du Nord; le reste de cette armée, soit quatre mille hommes, sous le voyvode Antoine Dakovitch, était campé au-dessus de Bilek, à Ubli. Ce chef, ayant appris que la place forte de Ljubinje, située en pleine Herzégovine, à 40 kilomètres de Bilek, ne possédait qu'une faible garnison, résolut, de sa propre autorité et sans en avoir reçu l'autorisation du prince, de s'emparer de cette ville par un audacieux coup de main.

Il la surprit, l'attaqua pendant toute une journée sans pouvoir l'emporter et repoussa deux bataillons qui de Stolatz venaient au secours de Ljubinje. Enfin, le lendemain la place fut enlevée d'assaut par les Monténégrins, brûlée, quinze cents Turcs tués et les murailles rasées. Cet exploit coûta trente-quatre tués et quatre-vingt-dix-neuf blessés à Dakovitch et lui valut une capture de douze cent cinquante moutons, cent cinquante bœufs et cinquante chevaux. Ajoutons que le prince, justement irrité de cette agression peu conforme à ses plans de campagne et aux principes de la guerre stratégique, blâma publiquement Dakovitch et lui retira son commandement, pour le donner à Peko Paulovitch, qui entreprit de suite le siège de Bilek (13 octobre).

Les négociations en vue de la conclusion d'un long armistice prenaient bonne tournure; Osman Pacha, le prisonnier de Vutchidol, avait été renvoyé, sur parole, par le prince, afin de proposer la chose directement au divan; il rentra le 18 octobre à Cettigné et assura que la conclusion ne tarderait guère.

Malgré ces assurances pacifiques, la guerre continuait au nord et au sud. Dans la première direction, Mouktar Pacha canonnait les positions monténégrines, en face de Klobuk, pendant toute la journée du 23 octobre, et, le lendemain, se portait au secours de Bilek, assiégé par Paulovitch. Niksitch était sur le point de tomber au pouvoir des Monténégrins faute de vivres : depuis le 20 août elle n'avait rien reçu. Dans la seconde, Medun etait investi par les Monténégrins et ne devait point tarder à capituler.

FIN DE LA CAMPAGNE DE L'ARMÉE DU SUD
(18 SEPTEMBRE-25 OCTOBRE).

BATAILLE DE DANILOGRAD (10 OCTOBRE).

Il ne nous reste plus, pour terminer l'exposé de la campagne de 1876, qu'à relater les opérations de l'armée du Sud à partir du 18 septembre. Dervish Pacha avait profité de la suspension d'armes, pour renforcer son armée, et, par suite de l'arrivée de plusieurs transports à Antivari, il en portait le chiffre total à soixante-huit bataillons, soit environ quarante mille hommes. Le 8 octobre, se jugeant assez fort pour rentrer en campagne, il laissa dix mille hommes dans les forteresses et, avec le reste et trente-six canons, quitta Sputch et pénétra dans la Bijélopavlitska Nahia, occupa les hauteurs de Visotsica et, pendant toute la journée, échangea un feu très vif avec les trois bataillons monténégrins postés à Martinitch. Ce village ayant été abandonné dans la nuit, Dervish, marcha le lendemain 9, contre les hauteurs de Miljani, où six cent cinquante hommes étaient postés, appuyés en flanc par Ilja Plamenac et douze cents soldats. Ne pouvant avec ses petites forces accepter la bataille, Plamenac battit en retraite et rappela les deux bataillons de la vallée de la Moraka [1], il les concentra à Danilograd, à 20 kilo-

1. Les trois bataillons des Koutchi et deux de Monténégrins cernaient toujours Medun, et les Turcs ne tentaient rien pour dégager cette place forte.

mètres en arrière. Ils y trouvèrent les dix bataillons que le prince Nicolas avait amenés avec lui, le 16 août, lorsqu'il se porta au secours de l'armée du Sud. Il avait laissé ces bataillons au point central de Danilograd, afin de les porter, le cas échéant, vers celle des deux armées qui aurait besoin de secours, et on voit que sa prévoyance vint bien à point le 9 octobre. Elle permit de gagner une bataille. Donc Ilja Plamenac se trouvait à Danilograd avec quatorze bataillons, soit huit mille quatre cents hommes, et se demandait s'il était prudent d'attaquer les trente mille soldats de Dervish Pacha, lorsque ce dernier parut, le 10 octobre, à 3 kilomètres de Danilograd, chassant devant lui les avant-postes monténégrins qui reculaient pas à pas en faisant un feu soutenu.

Plamenac profita de la situation complètement découverte des Turcs pour lancer sur leur flanc gauche, de Zagarac, quatre bataillons sous le voyvode Stanko Radonitch; en même temps, il ordonna à Jole Piletitch de se glisser, avec deux bataillons, le long de la rivière Zenta, de la franchir et d'occuper le village de Viljeberdo, sur les derrières de l'ennemi, puis, cela fait, de l'attaquer en queue. Lorsque ce mouvement tournant fut exécuté, Plamenac se jeta avec six bataillons sur le front des Turcs.

Sous cette triple attaque, en avant, en arrière et au flanc, Dervish Pacha perd son sang froid et ne cherche même pas à repousser l'une d'elles avec ses trente mille hommes et ses trente-six canons. Ce fut bien pis encore lorsqu'une estafette lui annonça que les cinq bataillons qui assiégeaient Medun, descendaient vers Podgoritza pour lui couper la retraite. Il donna l'ordre de se retirer, et, sous une grêle de balles, les Ottomans rentrèrent à Sputch. Les Monténégrins, craignant de les pousser au désespoir, n'osèrent les attaquer à l'arme blanche; mais n'est-il pas étonnant de voir ces trente mille soldats de ligne battre en retraite, pourchassés par huit mille hommes à peine, en terrain absolument *découvert*. Les pertes de Dervish Pacha, pendant les journées des 8, 9 et 10 octobre, s'élevèrent à sept cents tués et seize cents blessés; celles de l'armée du Sud à cent hommes hors de combat.

Dervish Pacha essaya, le 14 octobre, de réparer sa défaite

de Danilograd. Trois mille hommes et quatre canons s'emparaient du village de Novoselo, insuffisamment occupé; mais, le jour même, étaient rejetés avec quatre cents hommes tués sur Sputch par Radovitch, accouru à leur rencontre avec deux bataillons.

CAPITULATION DE MEDUN.

La capitulation de Medun, survenue le 20 octobre, est le dernier acte de la campage de 1876; cinq cents prisonniers, cinq officiers supérieurs, treize subalternes, quatre canons, un drapeau et une immense quantité de munitions, tombèrent au pouvoir du prince. Un siège de quatre mois avait complètement épuisé la garnison, et, le 20 octobre, les vivres manquaient complètement. Dix mille Turcs avaient péri en voulant dégager cette place, dans les trois batailles de juillet et d'août et une multitude d'escarmouche.

Le prince et tout le pays célébrèrent, comme il le méritait, cet important succès, le 24 octobre, jour auquel les prisonniers de Medun arrivèrent à Cettigné. L'église reçut quarante-cinq drapeaux conquis, et le butin fut réparti entre les diverses nahias.

Le prince témoigna son contentement à ses collaborateurs Ilja Plamenac, Marko Miljano et Bozo Petrovitch, et leur conféra des distinctions, ainsi qu'aux plus braves d'entre leurs soldats. Les murailles de Medun, ainsi que les quatre kulas qui la couvrent, furent détruites au moyen de la dynamite, et Dervish Pacha battit en retraite avec ses forces jusqu'à Scutari, en laissant des garnisons à Sputch et à Podgoritza.

Le 31 octobre, l'armée du Sud vint investir cette dernière place; le lendemain, le prince, généreux comme toujours, renvoya en Turquie tous ses prisonniers, à l'exception des officiers et, le 2 novembre, l'armistice fut signé, sur les bases de l'*uti-possidetis*, savoir :

« Les places bloquées resteront bloquées et seront approvisionnées [1]; les armées garderont leurs positions respectives;

1. Niksitch, Bilek, Podgoritza et Suptch.

les insurgés herzégoviens et albanais, qui ont rejoint l'armée monténégrine, seront considérés comme soldats réguliers et leurs biens seront respectés par les Turcs. »

RÉSUMÉ DE LA CAMPAGNE DE 1876.

Résumons en quelques lignes cette campagne mémorable : après avoir poussé une pointe hardie presque jusqu'aux murailles de Mostar, l'armée monténégrine est forcée de battre en retraite, pour couvrir la principauté attaquée, au nord et au sud, par des forces supérieures. Alors, pendant quatre mois, les Turcs, dont le nombre total, par suite des renforts successifs, s'élève à cent vingt-quatre mille hommes [1], s'efforcent en vain d'entamer les frontières, défendues par vingt-sept mille [2] Monténégrins et insurgés. Grâce aux talents militaires du prince Nicolas et de son état-major et au courage de leurs soldats, les victoires de Vutchidol, Danilograd, la double bataille de Medun, ajoutent quatre triomphes aux fastes nationales; dans six com-

1. Au début, Mouktar Pacha n'avait que vingt-trois mille hommes; il reçut, jusqu'au 1er septembre, sept mille six cents hommes; jusqu'au premier armistice, mille, et jusqu'au 15 octobre, onze mille, plus deux mille que Darvish Pacha lui envoya; total : quarante-six mille six cents soldats.

L'armée d'Albanie, à l'ouverture des hostilités, comptait onze mille cinq cents hommes; jusqu'au 10 juillet, elle reçut neuf mille hommes; jusqu'au 1er août, douze mille; jusqu'au 14 août, treize mille; jusqu'au 1er septembre, par suite des demandes réitérées de Dervish Pacha, treize mille deux cents; dans les premiers jours d'octobre, cinq mille; enfin, pendant l'armistice, trois mille trois cents; en tout : soixante-sept mille soldats, pour l'attaque au sud à elle seule.

Les garnisons du nord-est et des villes investies montent ensemble à douze mille hommes environ.

2. Les Monténégrins entrèrent en campagne avec seize mille sept cents hommes, le 1er juillet; six mille Herzégoviens, mille cinq cents Koutchi Drekalovitch, mille cinq cents Vasoievitch, sept cents catholiques albanais, cent quatorze Russes; cinq cents autres volontaires l'augmentèrent par la suite; soit, au total, environ vingt-sept mille hommes. Les trois mille Cattariens qui s'étaient réunis au prince, au début de la campagne, durent quitter son armée aussitôt, par suite des réclamations de l'Autriche.

bats et vingt-six escarmouches, les Turcs sont battus ; enfin, la prise de Medun termine la campagne avec gloire.

Si, maintenant, nous passons aux pertes totales, nous voyons que les Ottomans laissèrent sur les confins de la principauté dix-sept mille tués, dix-huit mille blessés, et perdirent onze cent cinquante prisonniers, soit une perte d'effectif réellè de trente-six mille hommes. Elle n'est point comparable à celle des Monténégrins : sept cents tués, treize cents blessés, soit deux mille. Naturellement, pas de prisonniers.

Le butin fut de quinze cents chevaux, cent vingt mille bœufs et moutons, seize mille fusils, dont douze mille Martinis Henry, treize canons, un grand étendard, quarante-trois drapeaux ; enfin, un place conquise, Medun, les forts de Zalom, Kljutch, Utovo, Zlostup, plus dix-sept kulas ou blockhaus et cinq redoutes.

Nous ne parlons point du nombre immense d'armes de main et d'ustensiles de tous genres : harnachements, voitures, munitions, approvisionnements, etc., etc. Les Monténégrins et leur prince peuvent être fiers de cette campagne de 1876 et proclamer hautement qu'ils sont les vrais descendants de leurs ancêtres et que, tant qu'ils vivront, le Monténégro sera libre et marchera à la conquête de son patrimoine.

CHAPITRE IV

LA CAMPAGNE DE 1877.

L'armistice, dont la durée avait d'abord été fixée à deux mois, fut prolongé d'une période égale et atteignit la fin de février 1877. Entre temps, la Serbie, fatiguée de la guerre et n'ayant remporté que des succès de mince importance, obtint la paix et le maintien du *statu quo ante bellum*. Comme il avait été convenu entre le prince Milan et le prince Daniel, les négociations étaient entamées par ce dernier en vue d'assurer la paix pour le Monténégro. Il envoya à Constantinople Bozo Petrovitch et Stanko Radonitch, les deux chefs d'état-major des armées du Nord et du Sud, avec mission de s'entendre avec le divan. Le Monténégro, qui occupait, à la fin de la campagne de 1876, 43 milles carrés de territoire ottoman, prétendait les conserver par la paix et obtenir en plus 20 autres milles carrés, avec une population de 116,000 âmes. Sa superficie et sa population auraient été ainsi presque doublées [1], et ses frontières portées : au nord, jusqu'à Ljubinjé ; à l'est, jusqu'au cours de la Tara et du Lim jusqu'à sa source ; au sud, jusqu'au cours de la basse Moraka et au mont Djebesa ; enfin, le Monténégro aurait reçu le district et la ville de Spitza sur la mer Adriatique. La Porte repoussa naturellement de semblables prétentions, mais les envoyés monténégrins ne les avaient formulées que pour obtenir un chiffre moyen. Le divan offrit tout simplement le district des Koutschi Drekalovitch et le port de Spitza sur l'Adriatique, entre Budua et Antivari; soit une

1. Voir p. 354 la note.

partie insignifiante du territoire conquis par le prince, et, d'ailleurs, les Drekalovitch faisaient déjà partie intégrante de la principauté, car nous les avons vus s'unir à elle au cours de la guerre. Quant au port de Spitza, sa possession comblait de joie le Monténégro, mais une telle acquisition ne payait pas suffisamment les fatigues et les sacrifices de la campagne.

Le prince, désireux d'en finir, offrit de se contenter des Benjani, de Duga, des Koutschi Drekalovitch et de Kolaschin, avec Niksitch sans plus. La Porte refusa après avoir, avec la lenteur proverbiale de ses diplomates, fait traîner les négociations jusqu'au 12 avril, la durée de l'armistice ayant été prolongée en conséquence.

Dans l'impossibilité d'obtenir une paix suffisamment honorable, et ne pouvant pas, lui vainqueur, accepter des concessions dérisoires, le prince Nicolas rappelle ses deux plénipotentiaires et se prépare à une nouvelle campagne. La Russie approuve, d'ailleurs, sa conduite, car elle-même va bientôt entrer en scène et la guerre va se rallumer sur toutes les frontières de l'empire ottoman.

LES ÉVÉNEMENTS JUSQU'AU 30 JUIN 1877.

Comme l'année précédente, le prince convoqua le premier ban des troupes monténégrines, qui donna quinze mille huit cents hommes de troupes régulières, et deux mille hommes du second ban, ou armée territoriale ; les insurgés herzégoviens et les Koutschi Drekalovitch continuèrent de prêter leur concours avec sept mille huit cents soldats, soit un total de quarante-trois bataillons à six cents hommes, en tout : vingt-cinq mille huit cents hommes. On voit que les pertes de la campagne précédente avaient été réparées. Mais si le chiffre des combattants était le même que l'année précédente, les fusils Martinis Henry enlevés aux Turcs donnaient à l'armement une supériorité énorme à l'armée de 1877. Tous les Monténégrins, sans exception, possédaient d'excellents fusils à longue portée, et

les cinquante-cinq canons rayés [1], qui formaient leur artillerie, auraient ajouté beaucoup à sa force effective, si les artilleurs exercés n'avaient fait défaut. Le prince fut donc obligé d'en laisser à Cettigné plus de la moitié et n'emmena que vingt-quatre canons de montagne et quatre canons de siège.

Les munitions achetées en Angleterre et en Autriche, les blés amenés de Russie [2], l'encaisse considérable du trésor monténégrin [3], tout faisait prévoir une campagne plus facile que la précédente et surtout plus décisive quant au résultat politique.

Les Turcs, de leur côté, se préparèrent avec soin : Suleiman Pacha remplaça Mouktar comme général en chef de l'armée d'Herzégovine; il avait sous ses ordres quarante-trois bataillons réguliers et vingt-quatre canons, soit trente mille hommes répartis entre Dubrava, Mostar, Metokia, Niksitch, Gabela, Foca, Liubinje et Nevesinie. Dix-neuf mille hommes de l'armée de Bosnie pouvaient, le cas échéant, renforcer ces quarante-trois bataillons.

L'armée d'Albanie comprenait quarante-sept bataillons et trente-six canons, soit trente-trois mille hommes, répartis entre Podgoritza, Sputch, Zabliak, Antivari, Spitza, Berane et Kolaschin. Ali Saib remplaçait Dervish Pacha dans le commandement de ces forces. Autour de Novi Bazar, dix-neuf mille hommes et vingt-quatre canons campaient sous Mehemet Ali Pacha.

En somme, cent vingt bataillons et quatre-vingt-dix canons, soit quatre-vingt-deux mille soldats, entouraient le Monténégro, c'était une proportion de trois et demi contre un, et d'autant plus périlleuse que la Serbie avait fait la paix et qu'aucune diversion n'était possible de ce côté, tout au plus pouvait-on espérer un soulèvement des Mirdites, tribus catholiques d'Albanie; mais les négociations entreprises dans ce sens

1. Vingt canons de l'armée précédente; cinq canons Krupp pris à Vutchidol et dix achetés; seize pièces de campagne achetées et quatre canons de siège pris à Medun; total : cinquante-cinq. Plus soixante vieux canons conquis précédemment sur les Turcs et sur les Français (1807-1813), mais hors de service.

2. Par le vapeur *Kornilo* qui fit deux voyages chargé de blé.

3. 1,600,000 francs.

échouèrent complètement et le seul secours que le Monténégro reçut, au cours de la camppgne, fut un millier de révoltés herzégoviens, qui se réunirent aux sept mille des leurs qui combattaient déjà dans l'armée du prince.

Le 14 avril, un éloquent manifeste est adressé aux Monténégrins et aux auxiliaires, dans lequel le prince Nicolas rappelle d'abord les combats glorieux de la campagne précédente, puis les remercie de leur conduite héroïque, en son nom et en celui de tous les saints vladikas ses prédécesseurs. « Les grandes puissances, continue-t-il, ont arrêté la guerre dans le but louable d'éviter une nouvelle effusion de sang et de rétablir la paix. La Russie s'est placée à la tète de ces médiateurs, par amour de l'humanité et par affection pour la grande famille serbe ; c'est pourquoi j'ai essayé de traiter avec la Porte, en lui demandant une amélioration du sort de ses sujets chrétiens et un dédommagement bien mérité pour vos fatigues et votre sang héroïquement versé. Les Turcs ont refusé ; alors j'ai rappelé mes ambassadeurs et, dès ce jour, la guerre est inévitable.

« Monténégrins, je vous conduis de nouveau à la guerre contre les Turcs, pour la délivrance de nos peuples. Je remercie le Tout-Puissant et je vous donne connaissance que la Russie est sur le point de déclarer la guerre à la Porte, et je sais que cette nouvelle augmentera votre joie, votre héroïsme et votre dévouement. La Russie va lutter contre la Turquie, parce qu'elle n'a pu obtenir pacifiquement les solutions qu'elle désirait. Le tzar libérateur, Alexandre II, votre magnanime bienfaiteur, fait marcher ses troupes, pour secourir et délivrer les peuples slaves.

« Avec l'aide de Dieu et de la Russie, nous obtiendrons la satisfaction de nos prétentions légitimes. J'attends tout de votre héroïsme et de votre dévouement. Souvenez-vous des luttes glorieuses que vos ancêtres ont soutenu en commun avec les Russes, contre les ennemis de votre liberté et de votre foi ; montrez-vous dignes d'eux et surpassez-les en gloire et en succès.

« Monténégrins, personne parmi vous ne regrette aujourd'hui de mourir en un jour qui nous a été prédit depuis longtemps. De ces nouveaux tombeaux sortira la liberté nationale.

« Pour moi, je serai toujours à votre tête; je vous salue, Monténégrins, et je vous dis : En avant pour l'affranchissement des peuples ! »

Aussitôt après, la campagne commença et le prince divisa ses forces de la manière suivante : armée du Nord, sous Pierre Voukotitch, quatorze bataillons; armée du Sud, sous le voyvode Ilia Plamenac, ministre de la guerre, dix-neuf bataillons; armée du Centre, commandée par lui-même et Bozo Petrovitch, seize bataillons, à Danilograd, qui se porteraient là où le besoin s'en ferait sentir. En outre, Maso Gjurevitch, avec les bataillons de la Ljechanska et de la Tsermnitchka, occupait la passe de Sutorman, à l'extrême sud.

C'était, en somme, l'habile disposition qui fit tant d'honneur aux talents de l'état-major monténégrin pendant la campagne précédente.

Chacune des armées du Nord et du Sud se fractionna en plusieurs masses destinées à couvrir les frontières et à arrêter la première attaque des Turcs.

Le 25 avril, le prince reçut la nouvelle de la déclaration de guerre de la Russie à la Turquie et toute la population se livra à des manifestations de joie délirante; trois jours plus tard, il quitta Cettigné et se rendit au quartier-général à Orjaluka, à 11 kilomètres au nord de Danilograd. Le lendemain, une compagnie monténégrine tira les premiers coups de fusil en attaquant sur la Bitsina, en Herzégovine, un parti ennemi; néanmoins, ce fait de guerre n'eut pas de conséquence immédiate et les hostilités ne s'engagèrent pas sérieusement.

Le jour de l'Ascension, le colonel russe Bogoljubov apporta les décorations conférées par le tzar aux chefs monténégrins : Vukotitch, Miljanov, Plamenac, Urbica, Paulovitch, Mussitch et Bozo furent du nombre de ceux qui reçurent la quatrième classe de l'ordre de Saint-Georges; et trente-huit médailles furent distribuées aux autres braves.

L'envoyé russe remit au prince les insignes du même ordre et une lettre autographe d'Alexandre II, dans laquelle nous lisons :

« ALTESSE,

« J'ai appris avec joie, ainsi que la Russie tout entière, le succès des armes monténégrines, et la victoire de Vutchidol a trouvé dans nos cœurs un retentissant écho, cette bataille dans laquelle Votre Altesse, à la tête d'une partie des troupes monténégrines, exaltées par l'amour de la patrie et la justice de la sainte cause, a enfoncé dix-huit bataillons ennemis et leur a enlevé vingt-trois drapeaux et cinq canons.

« Pour prouver l'estime que j'ai de votre intrépidité personnelle, je vous envoie l'ordre de Saint-Georges. »

(Suit ensuite l'énumération des distinctions honorifiques conférées aux chefs.)

« Puissent ces ordres, continue le tzar, être sur vos nobles poitrines, comme un symbole de ma haute estime et un gage de l'amour fraternel que la Russie professe pour le Monténégro.

« Kisineff, 12/24 avril 1877.

« ALEXANDRE ».

Il est impossible de trouver un plus éclatant témoignage de la valeur et de la bravoure du prince Nicolas, et de ses troupes.

Une nouvelle et chaleureuse proclamation du prince répondit au message impérial et on ne pensa plus qu'à se montrer digne de l'alliance russe.

COMBATS DE L'ARMÉE DU SUD (1er JUIN-1er JUILLET 1877).

BATAILLE DE MARTINITCH (5 JUIN).

Un raid ouvrit les hostilités sur la frontière sud-est de la principauté ; le 31 mai, quatre cent cinquante Monténégrins de l'armée du Sud poussèrent une pointe jusqu'à Vranech (à 30 kilomètres au nord de Kolaschin), y attaquèrent les Turcs, leur

tuèrent cent cinquante hommes et ramenèrent un long convoi de bestiaux, non sans avoir livré le village aux flammes.

L'armée du Sud, après avoir envoyé, le 2 juin, trois bataillons à l'armée du Nord, occupa les positions suivantes : au centre, quatre bataillons, sous Plamenac, à Martinitch; à droite, six, sous Bozo Petrovitch, à Novoselo; six, à l'extrême-gauche, à Medun, sous Miljanov; en tout : neuf mille six cents hommes et huit canons.

Le 3 juin, à la première heure, Ali Saïb, avec dix-huit bataillons et quatorze canons, attaqua Novo Selo, à l'extrême-droite des Monténégrins, dans l'intention de couper leur ligne en deux et d'isoler le corps de Bozo Petrovitch de celui du centre à Martinich. Un feu violent dura pendant cinq heures mais les Turcs ne purent enlever les hauteurs de Novo Selo.

En ce moment, Plamenac descend des crêtes de Martinitch et tombe sur la droite des Turcs, qui courent en hâte chercher un refuge derrière les forts de Sputch, en laissant cent cinquante hommes sur le champ de bataille. Le surlendemain 5, Ali Saïb, avec vingt mille hommes, cette fois, et trente-six canons, sort de Sputch et tente la fortune du côté de Martinitch, où Plamenac est formidablement retranché. A la vue des ennemis, Bozo Petrovitch quitte rapidement Novo Selo, passe la Zenta et vient appuyer la droite de Plamenac; huit mille Monténégrins sont alors réunis à Martinitch.

Sous une grêle de balles, les Nizams, dont la conduite a été héroïque dans cette bataille, s'approchent des positions, mais ne peuvent les escalader ; ils battent en retraite, les Monténégrins veulent les charger, mais Plamenac les retient, car les Turcs, reformés derrière leurs réserves, tentent un nouvel assaut. En effet, tous les bataillons ennemis s'avancent lentement comme une muraille, mais le feu les décime et trace dans leurs rangs de sanglants sillons; en vain Ali Saïb et ses officiers les encouragent, paient de leurs personnes, les Arnautes se débandent [1] et jettent le désordre dans les rangs des Nizams. Plamenac lance alors ses bataillons, en poussant

1. Ali Saïb en tua quelques-uns de sa main pour empêcher les autres de fuir.

le fameux Naprijed ! En avant ! le kandjar à la main droite, le revolver à la gauche, les « Vautours de la Montagne Noire » abattent leurs ennemis par centaines, Saïb Pacha songe à sauver son armée d'une destruction complète : il court à l'artillerie, la met en batterie et fait ouvrir le feu sur les Monténégrins ; grâce à cette diversion, qui attire de ce côté la colonne de Plamenac, les débris de l'infanterie ottomane peuvent rentrer à Sputch.

Cette importante victoire coûta aux Turcs sept cents tués, douze cents blessés, quinze cents fusils et huit drapeaux et, aux Monténégrins, seulement cinquante tués et quarante blessés.

Pour profiter de cet éclatant succès, Plamenac envoya, le lendemain matin, deux compagnies construire et occuper un retranchement à Brajavitch, sur la Zenta, pour empêcher le passage du fleuve en ce point.

Le 7, les Monténégrins, après avoir repoussé une attaque des Turcs contre les hauteurs de Kukosevina, situées au nord de celles de Visovica, se rapprochèrent de Sputch et construisirent sur lesdites hauteurs une batterie de cinq canons, dont un de fort calibre, qui ouvrirent le feu sur les remparts de Sputch, où deux cent cinquante Turcs furent bientôt atteints.

Le 8 juin, le bataillon des Koutschi s'approcha de Podgoritza et commença à tirer sur les remparts, puis repoussa une sortie des Ottomans et jeta une telle panique dans la ville, que les habitants parcouraient les rues en poussant des lamentations. Le même jour, l'armée du Sud reçut l'ordre d'envoyer six bataillons à l'armée du Nord. Pendant l'après-midi du lendemain et la journée du 10, les cinq canons monténégrins continuèrent à tirer sur Sputch des hauteurs de la Kukosevina et causèrent de tels ravages que la population dut évacuer la ville en toute hâte [1].

Le 11, Plamenac fit installer une nouvelle batterie sur une hauteur située au confluent de la Moraka et de la Zenta, qui autrefois portait la vieille ville romaine de Diocléa. De cette

1 On voit combien l'artillerie monténégrine avait fait de progrès dans le cours de cette campagne.

éminence les Monténégrins purent canonner le fort de Varna, qui couvre Podgoritza au nord. Du 12 au 15, cette dernière ville et Sputch furent bombardés sans interruption.

Pendant ces opérations d'artillerie, l'armée de Saïb Pacha se relevait de son échec de Martinitch et s'apprêtait à reprendre l'offensive, pour collaborer à l'attaque que Suleiman Pacha et l'armée d'Herzégovine dirigeaient contre la passe de Douga au nord.

BATAILLE DE RASINA-GLAVICA (16 JUIN).

Donc, le 16 juin, à quatre heures du matin, Saïb, avec dix mille hommes et dix-huit canons, marche contre la position que Bozo Petrovitch occupait à Rasina-Glavica, en avant de celle de Novo Selo, avec douze cents hommes. A cinq heures, le commandant monténégrin eut l'audace de quitter ses retranchements par la gauche et de tomber sur le flanc des Turcs; ceux-ci ne fléchirent point et les assaillants allaient peut-être payer leur hardiesse par une défaite sanglante, quand, heureusement, un bataillon, qui se trouvait vers Srebrena Glavica, sur la droite des Turcs, arriva au pas de course et les tourna en partie. Cette manœuvre détermina la retraite de l'aile droite de Saïb; malgré cela, le pacha poussa sa gauche en avant et s'empara de Rasina Glavica en refoulant Bozo au loin. Les forces monténégrines se réunirent derrière Rasina et essayèrent de reprendre cette position, où les Turcs avaient mis leurs canons en batterie; ils ne purent l'emporter. La bataille était définitivement perdue pour Bozo Petrovitch, lorsqu'Ilia Plamenac, qui accourait de Martinich au bruit de la fusillade, parut avec deux bataillons et, après quelques feux de salves dirigés sur le flanc de la position ennemie, s'élançait à l'assaut, à l'arme blanche. En même temps, Bozo reprenait une seconde fois l'offensive de front et, sans tirer un coup de fusil, enlevait Rasina de haute lutte. Les Turcs essayèrent de se reformer à Srebrena Glavica en arrière; mais ils ne purent y parvenir et rentrèrent à Sputch en sauvant leurs canons. A deux heures, tout était fini. Cette victoire, long-

temps disputée, coûta aux Monténégrins soixante-huit tués et cinquante blessés, et aux Turcs, quinze cents tués et cinq cents blessés, plus quinze cents fusils de mauvaise qualité, dont les Arnautes étaient armés.

Ali-Saïb Pacha aurait bien voulu se reposer un peu après cette défaite; mais un ordre de Constantinople lui enjoignit de reprendre l'offensive, pour coopérer à une attaque de l'armée d'Herzégovine, qui devait avoir lieu en même temps.

Croyant mieux faire, Saïb résolut d'aller, avec ses forces, appuyer l'armée d'Herzégovine. Pour cela il fallait remonter le cours de la Zenta et passer sur le corps de l'armée du Sud. Si cette manœuvre réussissait, les deux armés turques opéraient leur jonction sur la haute Zenta et le Monténégro courait les plus grands dangers.

BATAILLE DE ZDREBANIK (20 JUIN).

Le 19 juin au matin, Saïb quitte Sputch avec trois colonnes, fortes ensemble de dix mille Nizams et deux mille Arnautes, qui se dirigent concentriquement vers Martinitch que Plamenac occupe avec quatre bataillons seulement [1]. La colonne turque de droite enlève le village de Gradina défendu par trois cents Monténégrins, qui battent en retraite lentement sur le corps de Plamenac. Celui-ci, ne se sentant pas en nombre à Martinitch, recule devant les deux autres colonnes, et, après avoir appelé à son secours Bozo, qui est sur sa droite vers Danilograd, et Miljano qui est sur sa gauche dans la Koutscha Nahia, il vient prendre position au village de Glizica, à 1,500 mètres en arrière de Martinitch, et s'y retranche fortement. Par suite les trois colonnes turques dépassent Martinitch et occupent le mont Gorevitch, en face de Plamenac. La nuit vient, et les deux adversaires couchent chacun sur leur position. Le chef des Monténégrins s'aperçut alors des véritables projets de

1. On n'a pas oublié que, le 8 juin, l'armée du Sud avait encore envoyé six bataillons à l'armée du Nord; il ne lui en restait donc plus que neuf pour battre Saïb.

Saïb et comprit qu'il voulait percer quand même et aller rejoindre Suleiman Pacha. Il envoie un exprès à Bozo et lui enjoint d'occuper fortement la route qui suit le cours de la Zenta, il lui indique le village de Zdrebanik comme point à défendre à outrance. En même temps, il prescrit à Miljano de se glisser entre Sputch et Martinitch et de paraître le lendemain sur les derrières des Turcs; lui-même Plamenac a l'intention de les attaquer en flanc. Les trois corps monténégrins réunis compteront trois mille cinq cents hommes et quatre canons.

Ce plan est d'un capitaine expérimenté et digne de servir de modèle aux stratèges de tous les pays.

L'aube du 20 paraît; Saib fait venir de Sputch le reste de son armée et, avec seize mille hommes, trente canons, six cents chevaux et un grand nombre de mules chargées d'approvisionnements, il s'engage sur la route qui passe au pied de la position du mont Gorevitch et remonte la Zenta.

Plamenac quitte aussitôt Glizica et marche parallèlement à la colonne ennemi, en lui envoyant des feux de salves répétés, qui portent le trouble et la mort dans ses rangs. Malgré tout Saïb continue sa marche, mais son avant-garde se heurte au couvent de Zdrebanik, que Bozo occupe avec deux bataillons, comme Plamenac le lui a prescrit.

La colonne ennemie s'arrête; profitant de ce moment, Plamenac lance ses quatre bataillons sur son flanc droit et, avant que l'artillerie puisse être mise en batterie, un combat violent s'engage; Bozo sort alors de ses retranchements et attaque la colonne en tête, les Turcs se débandent et, saisis d'une terreur panique, s'enfuient sur la route de Sputch et parviennent à se mettre en sûreté derrière ses remparts.

Si Miljano avait paru en ce moment sur les derrières des Turcs, l'armée de Saïb était anéantie; malheureusement, la distance que Miljano devait parcourir était trop grande, et il ne pensait pas, d'ailleurs, que la bataille serait aussi vite gagnée. Elle ne dura que cinq heures et coûta aux Turcs treize cents tués, deux mille sept cents blessés, douze cents Martinis et tout le matériel et les approvisionnements qu'ils avaient emportés avec eux, plus neuf canons et cinq drapeaux. Les

Monténégrins, dans la poursuite, s'emparèrent des redoutes de Maljat et Visocica, qui défendaient Sputch du côté nord. Cette victoire éclatante ne leur coûta que trois cents hommes, tant tués que blessés.

Pour éviter un conseil de guerre devant lequel il n'aurait pas manqué d'être cité, s'il n'avait pas fait un nouvel effort pour rejoindre Suleiman Pacha, Saïb entreprit, le 22, une nouvelle manœuvre vers Danilograd ; mais après un combat d'une demi-heure il fut forcé de rentrer à Sputch, parce que Miljano parut sur ses derrières et le mit en danger d'être complètement cerné. Un événement extraordinaire se produisit dans ce combat du 22 juin : Paulo Paulovitch tomba vivant aux mains des Turcs ; c'était le premier Monténégrin auquel pareille aventure arrivait depuis le commencement de la guerre de 1876. Ajoutons que Saïb le traita convenablement, et mentionna le fait dans ses dépêches officielles.

CAMPAGNE DE L'ARMÉE DU NORD (1er-30 JUIN).

Désirant exposer d'un seul trait les événements survenus sur les frontières du sud, nous avons négligé de parler de l'armée du Nord. Nous y revenons donc et la reprenons à la date du 1er juin, époque de son entrée en campagne.

En ce moment, Pierre Vukotitch, avec quatorze bataillons, occupait Kerstac, Goransko et Piva au débouché de la passe de Douga, du côté de l'ennemi, c'est-à-dire au nord ; le 3, le prince lui envoya trois bataillons, empruntés à l'armée du Sud, qui portèrent ses forces totales à dix mille deux cents hommes et seize canons. De sa personne, le prince resta sous les murs de Niksitch, cernés par six bataillons avec six canons depuis la reprise des hostilités [1].

Suleiman Pacha, général en chef de l'armée d'Herzégovine, déjà célèbre par sa campagne de l'année précédente contre

1. Maso Urbica avait succédé à Radonitch, comme chef d'état major, ce dernier ayant été envoyé en mission en Russie.

les Serbes, et qui devait bientôt se faire connaître encore davantage par sa défense mémorable de la passe de Schipka contre les Russes, Suleiman, disons-nous, possédait en plus de ses hautes qualités de stratège, une indomptable énergie ; prodigue de la vie de ses soldats sur le champ de bataille, il les sacrifiait sans compter à l'exécution de ses plans, et nous verrons, dans le récit de cette campagne, qu'il ne prétendait jamais s'avouer vaincu, aussi longtemps que ses troupes ne se refusaient pas positivement à marcher. Certes, il y avait du mérite à combattre un pareil adversaire, secondé par trente mille Nizams, les meilleurs soldats de la Turquie.

Suleiman concentra, dans les premiers jours de juin, vingt-sept mille hommes au nord de la passe de Douga ; voici quel était son plan de campagne [1] : il pénétrerait dans le défilé, se dirigeant vers le sud ; en même temps, Saïb Pacha, qui était à Sputch et Podgoritza, remonterait le cours de la Zenta et opérerait sa jonction avec Suleiman entre Danilograd et Ostorg ; enfin, la troisième armée turque, placée à Berane et Kolaschin, sous Mehemet Ali, viendrait se joindre aux deux premières et, toutes trois réunies, refoulant les Monténégrins, les écrasant sous leur masse, pénétreraient jusqu'à Cettigné.

Nous avons dit dans les pages précédentes, comment Saïb Pacha essaya inutilement d'exécuter la partie de ce plan qui le concernait, voyons maintenant les opérations de Suleiman.

BATAILLE DE KERSTAC (4 JUIN 1877).

Le 4 juin, Suleiman et son lieutenant Vejsel Pacha débouchèrent, avec dix-neuf mille hommes et vingt-huit canons, dans la plaine en avant de Kerstac et marchèrent en une seule masse contre les positions où Voukotitch a posté judicieusement ses quatre mille huit cents guerriers ; à la gauche des Turcs, Redjeb Pacha, avec sept mille hommes et huit canons, marche contre le fort Goransko, bloqué par les trois bataillons monténégrins de la Katounska ; Redjeb

1. Voir la carte à la fin du volume.

avance lentement, met ses canons en batterie à chaque halte et parvient avec de grandes pertes jusqu'au pied de la position; les Monténégrins battent en retraite en bon ordre et, sans être poursuivis, vont prendre en arrière, à Piva, une nouvelle position plus avantageuse que la première.

A Kerstac, au contraire, Suleiman s'engage dans l'angle droit que forment les lignes de Voukotitch et lance ses bataillons à l'assaut; sous les balles, les Nizams avancent au pas de charge, conduits par leurs officiers, et vont atteindre les retranchements lorsque les Monténégrins sortent de leurs positions, les chargent à l'arme blanche et les rejettent en désordre dans la plaine [1], puis rentrent dans leurs lignes sur l'ordre de leur chef. Suleiman ne perd pas courage, il ordonne de les canonner, puis reforme ses colonnes d'assaut et les lance une seconde fois en avant. Repoussés encore, les Nizams se reforment une troisième fois et remontent la pente couverte de leurs morts, sans plus de succès. Suleiman, à cette vue, entre dans une rage épouvantable et ordonne une *quatrième* charge, Kerstac doit être enlevé à n'importe quel prix. Les officiers en tête paient bravement de leur personne; mais ni l'ardeur des chefs ni le courage des soldats ne peut venir à bout des bataillons monténégrins, et les Turcs prennent la fuite. En vain, Suleiman essaye de les rallier et ordonne aux officiers de tuer les fuyards, dont trois cents périssent de cette manière; la terreur s'empare des Turcs et la nuit seule met fin au carnage.

Seulement, bien que victorieux, Vukotitch, mis en danger par la position de Redjeb à Goransko sur son flanc droit, bat en retraite pendant la nuit et rentre dans les défilés de Douga; il rappelle à lui les trois bataillons qui sont en l'air à Piva sur sa droite et les rejoint à Nozdren.

Cette bataille coûta aux Turcs mille morts, deux mille cent blessés et quatre drapeaux; aux Monténégrins, cent cinquante

1. Il est remarquable que les Nizams supportaient admirablement le feu des Monténégrins, quelque meurtrier qu'il fût, mais ne pouvaient *jamais* résister à la peur que leur faisaient les kandjars, maniés par leurs mains habiles. Dès l'âge de dix ans, le Monténégrin apprend à se servir de cette arme.

morts et quatre cent cinquante blessés, dont quatre commandants de bataillon.

RETRAITE STRATÉGIQUE DES MONTÉNÉGRINS.

Pendant la bataille de Kerstac, le prince était avec son état-major sous les murs de Niksitch toujours investie et attendait l'arrivée des sept bataillons demandés télégraphiquement à son armée du Sud; en même temps, il donnait l'ordre de concentrer au milieu de la passe de Douga, à Nozdren, toutes les forces de l'armée du Nord.

Le prince Nicolas dressa alors un plan de campagne dont la conception et l'exécution le placent au rang des capitaines les plus expérimentés de notre époque et peuvent servir de modèle à la guerre en pays de montagne. Certes, l'armée monténégrine pouvait occuper, dans la passe de Douga, une position inaccessible, y tenir en échec toutes les forces de Suleiman et les user en vingt assauts; mais un tel résultat n'était pas jugé suffisant par le prince : ce n'était, en somme, que la répétition de ce que les Monténégrins exécutaient depuis des siècles, et il n'y avait, dans une telle lutte défensive, rien de remarquable. Il résolut, tout au contraire, d'opérer une retraite stratégique, d'attirer l'ennemi à sa suite au milieu du massif montagneux qui sépare la haute Zenta de la haute Moraka, et là, de l'entourer, de le saisir dans une position défavorable, loin de sa ligne de communication, et alors, sinon l'anéantir, du moins lui faire subir des pertes telles qu'il serait mis hors de combat pour toute la campagne. Le prince comptait sur l'énergie de Plamenac et de l'armée du Sud pour empêcher Saïb de remonter à Danilograd et de prendre l'armée du Nord en queue.

Suleiman, tout étonné, le 5 juin au matin, de voir Kerstac évacué, s'empressa d'occuper cette position et y attendit jusqu'au 10 les quatre bataillons de renfort d'Herzégovine. En même temps, les sept bataillons détachés de l'armée du Sud arrivaient dans la passe de Douga et portaient à vingt-quatre bataillons, soit treize mille six cents hommes et cent seize canons, les forces totales du prince.

Le 13 juin, la retraite commence et Vukotitch, quittant Nozdren, vint s'établir en avant de Presjeka avec dix-sept bataillons, six restant à investir Niksitch.

Le 14 au matin, Suleiman, qui avait suivi pas à pas l'armée monténégrine, l'attaque à Presjeka, et, pendant cinq heures, entretient un feu nourri; l'aile droite, formée de deux bataillons, reçoit alors l'ordre de battre en retraite, et toute l'armée monténégrine, imitant ce mouvement, évacue lentement la passe de Douga par le sud, après avoir mis dans cette rencontre quatre cents Turcs hors de combat.

Le lendemain 15, l'armée turque débouche du défilé dans la plaine de Niksitch, qui a été évacuée par les six bataillons monténégrins qui l'occupaient, et vient relever sa garnison, épuisée par les privations et le manque de nourriture.

Le jour suivant est consacré au repos dans les deux camps, on s'y prépare à la lutte homérique qui va s'ouvrir et qui est unique dans les fastes monténégrines.

BATAILLE DES NEUF JOURS (17-25 JUIN 1877).

C'est à regret que le prince abandonnait le siège de Niksitch, mais une telle mesure était indispensable à l'exécution de son plan de campagne.

Le dimanche 17 juin, vingt-cinq mille Turcs, en partie soldats de la Garde, et cinquante-six canons, quittant la plaine de Nikšitch, s'enfonçaient dans le massif montagneux de la Kapa, au-dessus duquel passe la route de Niksitch à Danilograd, par Povija et en dessus duquel la Zenta se creuse un lit souterrain, pour reparaître 4 kilomètres plus loin, à Povija.

Suleiman ne peut en croire ses yeux : partout les Monténégrins battent en retraite devant lui.

PREMIÈRE JOURNÉE (DIMANCHE 17).

L'armée turque se fractionna en trois colonnes pour opérer le passage des montagnes : la droite, sous Vejsel Pacha, suivit

la frontière monténégrine et la traversa près du mont Budosch, sans rencontrer aucun obstacle; l'aile gauche, toujours sous Redjeb Pacha, se dirigea vers le haut plateau d'Ostrog, ayant cette dernière ville comme objectif; le centre enfin, commandé par Suleiman en personne, avec toute l'artillerie et les bagages, atteignit, après une marche pénible de quatre heures, le hameau de Slivje et y passa la frontière à son tour, sans rencontrer les Monténégrins.

L'aile gauche seule prit contact avec eux à l'entrée du plateau d'Ostrog. Un bataillon d'Herzégoviens formant l'extrême droite des Monténégrins, posté sur la crète, l'accueillit par une vive fusillade et fit rouler des quartiers de roches sur les assaillants. Malgré sa position avantageuse, la précision de son feu, le bataillon dut battre en retraite, à cause de son infériorité numérique trop considérable et ensuite parce que la colonne du centre des Turcs l'avait déjà dépassé et menaçait de le couper de ses communications.

L'extrême gauche de l'armée du prince, formée de deux bataillons, effectua en même temps son mouvement en arrière vers Stubica. Ce que voyant, Suleiman poussa son centre jusqu'à Prista, s'en empara, le brûla, ainsi que son église. Telle fut la première journée; le prince, fidèle à son plan, resta avec vingt et un bataillons et son artillerie à Povija et à Ostrog, afin de laisser les Turcs s'engager plus avant encore dans le cœur du pays.

DEUXIÈME JOURNÉE (LUNDI 18). — L'ATTAQUE DE POVIJA.

Telle fut la joie du général turc qu'il envoya à Constantinople la dépêche suivante : « Comme la marche à effectuer à partir de demain n'offre aucune difficulté, j'espère, demain 18, ou, au plus tard, après demain, effectuer ma jonction avec l'armée de Saïb Pacha. »

Combien il se trompait! Il ne pouvait soupçonner la profondeur des vues que cachait la retraite du prince et le piège que celui-ci lui tendait.

A une heure de l'après-midi, les deux brigades de la gauche,

sous Redjeb, occupèrent une colline qui domine Ostrog, et Suleiman enjoignit à son lieutenant de continuer sa marche et de s'emparer des hauteurs qui courent parallèlement au défilé; il donna un ordre analogue à son aile droite.

Les ailes continuaient leur marche sur les deux flancs escarpés de la passe et sous le feu des Monténégrins qui reculaient lentement, en défendant chaque rocher et en faisant de nombreuses victimes dans les rangs ennemis.

Pour appuyer ses lieutenants, Suleiman, qui les suivait à distance sur la route, fit mettre son artillerie en position et ouvrit le feu, puis lança une brigade à l'attaque du centre des positions monténégrines, à Povija; elle est repoussée avec pertes; une seconde lui succède, puis une troisième qui ont le même sort tellement le feu des bataillons, bien postés sur les pentes qui dominent la passe des deux côtés de la route, est meurtrier. L'ennemi ne parvient pas à gagner un mille de terrain pendant toute la durée du combat. Vers le soir, Suleiman lance, pour la quatrième fois, ses brigades et lie ce mouvement avec une nouvelle attaque de ses deux ailes: les Turcs échouent misérablement sur toute la ligne et viennent bivouaquer en arrière, après avoir subi une perte de trois mille cinq cents hommes pour cette seule journée.

TROISIÈME JOURNÉE (MARDI 19). — LA PRISE D'OSTROG.

Au milieu de la nuit, trois compagnies de Monténégrins surprirent le centre des Turcs qui, par la retraite de son aile droite, était à découvert. Ils parvinrent jusqu'au bivouac et enlevèrent quelque butin, puis se retirèrent, laissant derrière eux le trouble et une centaine de victimes.

Décidé à percer par sa gauche, où la position de Redjeb Pacha dominait la ville d'Ostrog, Suleiman envoya deux bataillons, ensuite une brigade tout entière, le renforcer. Redjeb prit alors vigoureusement l'offensive contre la droite monténégrine postée en avant d'Ostrog. En même temps, le centre turc et la droite, sous Veysel Pacha, attaquaient de nouveau le village de Povija, à cheval sur la route au fond du défilé.

Redjeb, grâce à son énorme supériorité numérique, fit rétrograder les six bataillons qui défendaient la plaine d'Ostrog, traversa toute la plaine, s'empara, en passant, de la fameuse caverne, rendue célèbre par la défense héroïque des vingt-deux knèzes en 1853, incendia le couvent de Dolnij Ostrog et parvint au village de Podostrog, sur la grand'route. Ce mouvement circulaire le conduisit sur les derrières des positions que l'armée du prince avait défendues à Povija.

Pendant ce combat à sa droite, le gros de l'armée monténégrine avait aussi reculé lentement, en combattant contre le centre turc, et était venu prendre position un peu en arrière à Bogétitchi; mais la position de Redjeb Pacha à Podosdrog, presque sur sa ligne de communication, le mettait en danger d'être tourné.

Le soir était venu, alors le prince mande le voyvode Lazare Sotchica et le pope Zimunitch et leur ordonne, avec cinq bataillons, de tourner Redjeb lui-même et de le rejetter au loin. Ces braves font un long détour sur leur droite, gravissant sans bruit, en pleine nuit, les hauteurs situées sur le flanc de Redjeb, puis tombent à l'improviste sur sa colonne. Surpris par cette attaque venant d'un point d'où il ne soupçonnait aucun ennemi, le général turc perd la tête et bat en retraite dans la plaine d'Ostrog, en laissant ses deux canons et toutes ses munitions aux mains des vainqueurs.

La panique de la gauche entraîne celle du centre ennemi, et si l'obscurité de la nuit n'avait empêché une attaque à fond des Monténégrins, on ne sait ce qui serait advenu de l'armée de Suleiman, dans ce sombre défilé, sans appui et découverte par sa gauche.

QUATRIÈME JOURNÉE (MERCRDI 20). — RETRAITE STRATÉGIQUE DU PRINCE.

L'indomptable énergie de Suleiman Pacha se réveille le lendemain, dès la première heure, et bien que les combats des trois jours précédents lui aient coûté cinq mille hommes [1], le

1. De l'aveu des Turcs, quatre colonels, sept lieutenants-colonels, deux majors, vingt et un adjudants-majors, soixante-quatre capitaines, cent dix-

général en chef des Turcs se décide à un nouvel effort pour traverser les montagnes. La gauche, sous Redjeb, reçoit l'ordre de recommencer son ouvrage de la veille et attaque les Monténégrins postés sur les hauteurs, entre Ostrog et la route. Après un combat des plus meurtriers, les Turcs parviennent, grâce à leur supériorité numérique, à refouler les Monténégrins et à s'emparer de leurs positions; Sotchica, leur chef, vient prendre position à une lieue en arrière.

Pendant ce temps, le centre et l'artillerie du prince, établis à Rosica et Dabojevitchi, tenaient en respect la droite des Turcs, sous Vejsel Pacha. A cette vue, Suleiman, avec sa colonne centrale, se porte au secours de son lieutenant et se jette en masse dans un vide qui existe à Kupino sur la ligne monténégrine et qui sépare les dix-huit bataillons de Voukotitch de l'artillerie. Le prince avait laissé exprès cette solution de continuité dans ses formations, afin d'attirer Suleiman et de pouvoir ensuite le prendre en flanc avec plus de facilité. Sur son ordre, Voukotitch bat en retraite rapidement dans la direction de Podverce, tandis que l'artillerie et les six bataillons, sous les ordres directs du prince, viennent prendre, à Dubrava, une position absolument impossible à enlever, afin d'empêcher Suleiman de franchir la Zenta. A ce moment, cette rivière sépare les deux masses de l'armée monténégrine, et la nuit met fin au combat qui durait depuis le matin.

Suleiman voit dans la manœuvre de ses ennemis une fuite et non une opération stratégique; il se croit désormais certain de la victoire, avise la Sublime Porte et immédiatement le divan expédie la dépêche officielle suivante dans l'Europe entière : « Nos troupes, après s'être réunies il y a trois jours, sont entrées hier à Cettigne, où à partir de ce jour un pacha, déjà désigné, va établir sa résidence. »

Au moment même où Suleiman annonçait son succès, l'armée de Saïd Pacha était repoussée à [illegible][1], rentrait en hâte à [illegible] et sa retraite mettait à néant le plan de campagne de

[illegible] hommes. Les Monténégrins en [illegible]

[1] [illegible]

Suleiman. Mais ce dernier ne le savait pas encore. Lui-même va, d'ailleurs, partager bientôt la défaite de son collègue.

CINQUIÈME JOURNÉE (JEUDI 21). — LES TURCS SONT COUPÉS.

Cependant le prince Nicolas estime que sa retraite a suffisamment duré et que le moment est venu de prendre vigoureusement l'offensive; il reçoit, dans la nuit, la nouvelle de la victoire de Plamenac à Sdrebanik et prend ses dernières dispositions. En pivotant sur sa gauche et en dérobant sa droite, comme il l'a fait dans la journée d'hier, le prince se trouve placé un peu sur la droite des Turcs et n'a qu'un pas à faire sur sa gauche, pour pouvoir se jeter sur leur ligne de communication. Voyons avec quel art de profond stratégiste, il utilise cette situation que ses précédentes manœuvres ont préparée.

Il ordonne à Sotchica et à ses sept bataillons qui forment toujours son extrême droite, vers Ostrog, de faire un grand détour vers le Nord-Est, de tourner la position que Redjeb Pacha occupe en avant d'Ostrog et, enfin, de tomber sur ses derrières. Sotchica se met de suite en marche dans la direction indiquée. Même manœuvre que le mardi 19.

Pendant ce mouvement qu'il ignore, Suleiman a, de nouveau, attaqué Voukotitch et le centre monténégrin vers Podverce, mais ne peut parvenir à le faire reculer d'une semelle.

A un moment donné, le prince fait un signal et aussitôt Voukotitch, sortant de ses lignes, attaque vigoureusement le centre turc; en même temps, le prince avec sa gauche tombe sur leur droite, en avant de Dubrava. C'était l'heure où Sotchica, après avoir terminé son mouvement circulaire, assaillait en queue la droite de Redjeb à Ostrog et la mettait en désordre.

Sous cette triple attaque, qu'il était loin de soupçonner, Suleiman ne perd pas contenance; il comprend de suite que, s'il est coupé de ses communications par Sotchica, son armée entière peut être détruite, et, renonçant pour le moment à

pénétrer plus avant dans le Monténégro, il prend ses mesures pour opérer sa retraite vers Niksitch.

Ici commence la victoire des Monténégrins, elle va durer trois jours. Suleiman ordonne à Vejsel Pacha (sa droite) de se retirer lentement, et, avec son centre, il recueille les troupes repoussées de Redjeb et attaque vigoureusement Sotchica dans le but de percer vers le plateau d'Ostrog et de sortir le plus tôt possible de ces défilés.

Mais Sotchica a pris, sur la crête du plateau d'Ostrog, une position formidable; les Turcs essayent de le culbuter, une épouvantable mêlée a lieu, et, malgré leur petit nombre, les sept bataillons de Sotchica résistent aux trente bataillons de Suleiman. Pendant ce combat, la gauche du prince a complètement coupé la retraite aux Turcs en occupant la route de Niksitch, non loin de Povija.

Chaque pas que sa droite faisait en arrière, mettait Suleiman davantage en péril; sa position est terrible : en face, Sotchica qui l'empêche de sortir du défilé; en arrière et en flanc, les deux autres colonnes qui l'acculent lentement, mais sûrement, contre une paroi infranchissable de rochers qui ferme la vallée au sud-est.

Il faut percer à tout prix; Suleiman se jette sur le corps le plus faible, celui que le prince commande en personne, sur la route de Niksitch, et essaye de le culbuter pour se faire jour vers Niksitch : peine inutile, les trois batteries et le feu des Monténégrins le rejettent en désordre dans le fond de la vallée. Le pacha essaye alors de passer sur le corps de Voukotitch vers Dubrava au sud.

A son grand étonnement, les bataillons de ce dernier reculent lentement, en défendant chaque rocher, chaque arbre et en immolant des centaines de Nizams et vont s'établir à Podverce.

L'armée turque s'engage tout entière de ce côté et, chose étrange, elle se dirige vers le sud, lorsqu'au contraire son chef voudrait se retirer vers Niksitch ou Ostrog. Que cela veut-il dire? C'est encore une combinaison savante du prince, qui veut forcer les ennemis à suivre la seule ligne de retraite que lui-même a décidé de leur laisser. Elle est mauvaise, encaissée dans des défilés étroits, dominée de toutes parts,

raboteuse et, passant par Gumanci, Slatina, Donyeselo, tombe sur Sputch, tandis que la route la plus commode suit le cours de la Zenta par Danilograd. Le prince espère que l'armée turque succombera tout entière dans ces sombres défilés.

Pour éviter que l'armée de Suleiman ne perce vers Danilograd et puisse s'échapper par la bonne route qui mène à Sputch, la gauche du prince et son artillerie viennent l'occuper fortement et forcent ainsi Suleiman à s'engager dans le mauvais chemin, vers huit heures du soir, et à y coucher dans des conditions déplorables, entouré de tous côtés par les Monténégrins. Cette journée a encore coûté trois mille hommes aux ennemis et quatre cent cinquante aux Monténégrins.

SIXIÈME JOURNÉE (VENDREDI 22). — RETRAITE DES TURCS.

Suleiman essaye de trouver sur sa gauche un chemin qui puisse le conduire directement à Niksitch ; dans ce but, il envoie en reconnaissance un de ses officiers accompagné d'un guide, qui a été forcé de suivre l'armée depuis son départ de Niksitch ; mais le guide n'est pas plus tôt seul avec l'officier, qu'il l'abandonne et s'enfuit dans la montagne. Comme personne ne connaissait les environs, force est au pacha de s'engager sur la mauvaise route qui conduit dans la montagne et de renoncer à en trouver une autre. Il marche donc vers Podverce, pressé en queue par la colonne du prince et tandis que devant lui Voukotitch se retire dans la direction de Bari en faisant un feu continuel.

La fatigue des belligérants est telle, en ce sixième jour de bataille, que les hostilités sont suspendues pendant toute l'après-midi.

SEPTIÈME JOURNÉE (SAMEDI 23 JUIN). — BATAILLE DE GUMANCI.

A l'aube, l'armée turque, qui ne compte plus que seize mille hommes valides, traînant avec eux six mille blessés qu'ils

n'osent abandonner aux Monténégrins [1], se met en marche lentement; la chaleur devient bientôt étouffante [2], les chevaux tombent à chaque pas, l'eau manque, la route est étroite et raboteuse : c'est une retraite épouvantable. Pour compléter la misère des Turcs, Voukotitch, qui les précède, les couvre de feu à chaque pas, défend lentement le chemin et recule méthodiquement sur les flancs du défilé ; Sotchica, avec ses sept bataillons, descend des hauteurs d'Ostrog sur les talons de l'ennemi, et le presse impitoyablement. En cinq heures, Suleiman parcourt 7 kilomètres, en semant le sol de morts.

Parvenu au village de Tsobaitchi, Suleiman voit s'ouvrir devant lui la passe de l'Oblan et, craignant d'être attaqué vigoureusement en cet endroit, envoya deux bataillons occuper la montagne d'Oblan, afin d'y trouver un point d'appui, si cela était nécessaire le lendemain. Mais ayant oublié de les rappeler à temps, le 24, ces deux bataillons isolés furent massacrés jusqu'au dernier homme par l'arrière-garde du prince.

Le prince, ses six bataillons et l'artillerie ne s'engagèrent point dans le défilé, ils descendirent la Zenta et vinrent rapidement à Sdrebanik prendre une position parallèle à la route que les Turcs suivaient et d'où ils pourraient les prendre en flanc, si l'occasion s'en présentait. Sotchica, comme nous l'avons dit, continua de presser l'arrière-garde des Turcs.

Afin de forcer la passe de l'Oblan, Suleiman disposa ses troupes de la façon suiuante : laissant la garde des équipages et des blessés à la troisième brigade, sous Vejsel Pacha, il disposa la deuxième, celle de Redjeb, en flanc, plaça à l'arrière-garde la quatrième, et, avec la première, il s'engagea impétueusement dans le défilé. Mais Voukotitch tint bon et barra la route, pendant qu'en arrière Sotcica attaquait avec rage la colonne ennemie.

Le combat dura toute la journée autour du défilé et des villages de Gumanci, Bari et Vinitchi qui l'environnent. A sept

1. Comme Suleiman avait massacré sans pitié quelques rares blessés monténégrins qu'il avait saisis, il n'osait confier les siens à l'armée du prince.

2. La chaleur au soleil était, d'après un témoin oculaire, de 56 à 58 degrés.

heures du soir, l'armée turque cessa le feu et coucha sur la place, sans avoir pu franchir le défilé ; perte pour elle : trois mille hommes, et pour les Monténégrins : trois cent cinquante.

HUITIÈME JOURNÉE (24 JUIN). — DEUXIÈME BATAILLE DE SDREBANIK.

Aux premières lueurs du jour, Suleiman réunit ses troupes à Gradac, reprit sa marche et parvint, au prix de sacrifices énormes, à sortir de la passe et à atteindre le village de Tserni-Onik, où le terrain était déjà moins difficile. Il avait deux routes à choisir en cet endroit : ou bien continuer droit devant lui vers Slatina et rentrer dans les montagnes, ou bien incliner à droite et descendre dans la vallée de la Zenta, vers Sdrebanik et Danilograd. Ne voulant plus, à n'importe quel prix, poursuivre sa retraite dans les défilés, où son armée serait massacrée en détail, jusqu'au dernier homme, le pacha choisit la route la plus facile à tout risque.

Il marcha plus aisément et plus vite, car la configuration du terrain changeait à chaque pas ; les rochers abrupts ont fait place à des collines en pente douce, peu favorables à la défense acharnée des Monténégrins ; Voukotitch cède assez facilement, car il sait que le prince l'attend à Sdrebanik, à 6 kilomètres. L'armée turque, la troisième brigade en avant, la deuxième en arrière, les deux autres sur les flancs, passe par Kolétsici, Orzmidrijen, Veleta, Metzici, Vuchina, Kalan, débouche en terrain plat, en face du monastère de Sdrebanik, où le corps du prince, auquel viennent de se joindre ceux de Voukotitch et de Sotchica, l'attendait en ordre de bataille.

Mettant sans tarder son artillerie en position, Suleiman ouvrit un feu violent, auquel les quatre batteries monténégrines répondirent scrupuleusement. Comme on était en plaine, le pacha, s'imaginant que le prince ne pourrait lui tenir tête en bataille rangée et à découvert, voulut profiter de cette occasion pour remporter au moins un succès.

Combien il connaissait peu son adversaire, aussi habile tacticien en plaine qu'adroit défenseur des montagnes ! D'ailleurs, les forces des deux armées étaient sensiblement égables : douze

mille cinq cents hommes du côté des Turcs, soit la moitié de leur effectif primitif, avec trente-quatre canons, et douze mille Monténégrins, avec dix-huit canons, en comptant les trois corps de Voukotitch, de Sotchica et du prince réunis à Sdrebanik.

L'armée monténégrine est disposée de la manière suivante : quinze cents hommes seulement au centre, à Sdrebanik ; cinq mille cinq cents à droite, sous Voukotitch ; trois mille cinq cents à gauche, sous Sotchica.

Suleiman, après avoir dirigé le feu violent de son artillerie contre le centre monténégrin, forme ses colonnes d'attaque et les lance au pas de course pour le rejeter dans la Zenta. Mais les quinze cents Monténégrins tiennent bon ; le prince les excite, les soutient par son exemple, s'expose au premier rang comme le plus modeste knèze et reste impassible au milieu de la lutte. Les ennemis s'arrêtent un instant pour reprendre haleine et mettre un peu d'ordre dans leurs rangs. Le prince saisit l'occasion avec à propos : il lance quinze cents hommes, sous Maso Urbica, vers le flanc gauche des Turcs et cinq mille, sous Voukotitch, dans leur flanc droit. En même temps, Sotchica et ses sept bataillons font un détour dans la plaine et tombent sur les derrières de Suleiman.

Cette contre-attaque est tellement rapide que le pacha n'a point le temps de prendre des mesures suffisantes pour la repousser. En un instant, tous les bagages tombent aux mains de Sotchica, ainsi que le train d'artillerie et la grande caisse qui contenait le trésor de l'armée. En vain le pacha envoie toute une brigade pour reprendre le butin, il n'y parvient pas.

Poursuivant sa course, la colonne de Sotchica s'empare de la hauteur sur laquelle l'artillerie turque est en batterie ; le commandant n'a que le temps de sauver ses pièces au galop ; une d'elles tombe même aux mains des Monténégrins.

L'entreprise victorieuse de Sotchica sur les derrières et la charge impétueuse de Voukotitch et de Maso sur les flancs déterminent la retraite de l'armée de Suleiman, elle s'enfuit en désordre jusqu'à Rasitchi sur la grand'route de Sputch, dans l'espoir d'atteindre cette ville le plus tôt possible et d'y trouver un refuge.

Les fuyards turcs, poursuivis le kandjar dans les reins,

allaient atteindre Rasitchi, lorsque des cris de joie les accueillent et des troupes turques viennent à leur rencontre. C'est l'avant-garde de Saïb Pacha, qui, après un chaud combat avec les quatre bataillons de Plamenac (armée du Sud) à Martinitch, a réussi à pousser une pointe dans la direction de Suleiman, dont l'arrivée lui était connue.

A midi, les deux armées turques sont enfin réunies, mais dans quelles tristes conditions et après quelle série de sanglantes défaites ! Le plan de jonction de Suleiman est réalisé; mais au lieu de pousser vers Cettigné avec toutes ses forces comme il voulait le faire avant la bataille des neuf jours, ce sera pour fuir avec ses débris joints à ceux de Saïb Pacha. La seconde bataille de Sdrebanik coûta aux Turcs trois mille hommes, un canon, sept drapeaux, trois cents chevaux, cinq mille Martinis, un grand nombre d'armes de main et le trésor de l'armée ; les Monténégrins eurent six cent cinquante hommes hors de combat.

NEUVIÈME JOURNÉE (LUNDI 25 JUIN). — RETRAITE DES TURCS.

On pouvait croire que la bataille était finie, point du tout; le prince ne lâcha pas sa proie encore et comme les deux armées de Suleiman et de Saïb sont trop fortes réunies pour être attaquées victorieusement en plaine, il passe avec son artillerie sur la rive droite de la Zenta et la descend parallèlement à la marche des Turcs ; il les canonne sans cesse et ne court aucun risque, car le fleuve, qui a plus de 30 mètres de large, le couvre suffisamment ; de plus, le corps de Voukotitch fusille les ennemis en queue, tandis que Sotchica, uni à Plamenac et à l'armée du Sud, harcèle de ses attaques ininterrompues l'armée turque en marchant sur sa gauche.

Cette retraite, accélérée par un triple feu, continue jusqu'à la nuit et cause à l'ennemi des pertes cruelles, elle ne cesse que sous les murailles de Sputch, derrière lesquelles Suleiman peut enfin respirer.

On peut comparer cette retraite de Suleiman à celle de Xénophon, et nous devons rendre justice à ce général, car

sans son indomptable énergie, pas un seul Turc ne serait sorti vivant des défilés d'Ostorg et du mont Oblan. Cela ne diminué en rien la gloire du prince ; il a trouvé un adversaire digne de lui et n'a que plus de mérite de l'avoir vaincu.

Si nous totalisons les pertes subies des deux côtés pendant la bataille des neuf jours, nous voyons que l'armée monténégrine a eu mille hommes hors de combat, soit 8 pour 100 de son effectif initial qui était de treize mille cinq cents soldats ; les Turcs ont perdu six mille neuf cent vingt-sept tués et huit mille six cent cinquante-six blessés qu'ils ont pu ramener avec eux à Sputch, soit, pour les vingt-sept mille hommes avec lesquels Suleiman est entré dans la passe de Douga, une perte de 55 pour 100 [1]. Au total donc : quatre cent quatre-vingt-quatorze officiers et quinze mille quatre-vingt-neuf soldats hors de combat.

ARMÉE DU SUD-EST

CAMPAGNE DU 1er AU 30 JUIN.

Le lecteur se souvient qu'une troisième armée turque, dite du Nord-Est, devait partir de Novi-Bazar et, par Kolaschin, venir se joindre aux deux premières sur la Zenta et coopérer avec elles à l'écrasement du Monténégro. Il est temps que nous disions quelques mots des événements survenus sur ce troisième théâtre de la guerre.

Mehemet Ali, allemand d'origine et ancien mousse à bord d'un navire marchand, élevé par la faveur jusqu'au rang de pacha et bien connu par son insolence envers les chrétiens d'Albanie, dont il avait été gouverneur, reçut le commandement d'une armée de dix-neuf mille hommes et vingt-quatre canons, dont quatorze mille Nizams et cinq mille irréguliers.

1. Suleiman eut l'audace de n'avouer qu'une perte de quinze cents hommes : par contre, il est établi que les Monténégrins ont enterré sept mille cadavres ottomans après la bataille des neuf jours, et l'avis des consuls européens porte que huit mille blessés ont été soignés dans les hôpitaux.

Le 6 juin, il quitta Kolaschin, remonta la Tara jusqu'au village de Rjetchine, au confluent de la rivière de ce nom, et y rencontra une compagnie monténégrine, qui gardait la frontière sur ce point et qui se retira après un feu de tirailleurs. Les forces que commandait Miljan Voukovitch, chargé de défendre cette frontière, ne s'élevaient qu'à dix-huit cents hommes, savoir : un bataillon de la Moraka, un de Vasoievitch et un d'Herzégovine, plus deux canons de montagne.

Aussitôt informé de l'approche des ennemis, Miljan vint occuper Mateseyo avec ses trois bataillons. Le 16, comme le pacha ne paraissait point, le chef monténégrin se porta de son côté avec un seul bataillon, le surprit pendant une marche et lui tua cinq cents hommes, n'en perdant lui-même que trente-six. Le 15, le pacha laissa quatre mille soldats à Rjetchine et, avec les quatorze mille autres, se mit en marche dans la direction de Jalovica, village frontière. Miljan le suivit dans une vallée parallèle et le fatigua par une série d'escarmouches, puis, enfin, l'attaqua vigoureusement par des feux de salve, d'abord, puis par une charge, et le rejeta sur Rjetchine avec une nouvelle perte de cinq cents hommes tués et trois cents blessés. Cet exploit lui coûta quarante-quatre soldats.

Après avoir brûlé Rjetchine, Mehemet Ali repassa la frontière et alla se refaire à Kolaschin. On s'étonne, à bon droit, de l'inaction de Mehemet, qui, n'ayant en face de lui que dix-huit cents Monténégrins, pouvait si facilement traverser le district de la Moraka, celui des Piperi et venir prendre, en queue Ilia Plamenac et l'armée du Sud, qui luttaient alors contre Saïb Pacha au nord de Sputch. La conduite de Mehemet est incompréhensible, car, quelque braves qu'aient été les soldats de Miljan, ils n'auraient pu s'opposer à une marche en masse des dix-neuf mille hommes du pacha.

Le 20 juin, Mehemet entreprit pourtant un mouvement en avant,-dans le but d'aller piller le monastère de Moracki, situé sur le cours de la haute Moraka, à quelques kilomètres au nord de Jasenowo [1], et qu'une reconnaissance des Baschi Bou-

1. Ce monastère, le plus ancien du Monténégro, fut fondé par l'empereur Douchan cinq cents ans auparavant.

zouks lui avaient signalé comme une prise facile. Mais Miljan veillait et pénétra les projets de son ennemi; il quitte son camp de Matesevo sur la Tara et, avec ses trois bataillons, se dirige vers le monastère afin d'y prévenir le pacha. Le sénateur Péro Pejovitch, qui se trouvait dans les Drobniaks avec deux bataillons d'Uskoks et un bataillon régulier de Tchévo, vient retrouver Miljan au monastère et envoie le bataillon en question au devant de l'ennemi.

Le 24 juin, Mehemet, avec treize mille hommes, l'artillerie et quatre mille sept cents Baschi Bouzouks, l'attaque et, grâce à sa supériorité numérique écrasante, le rejette sur le monastère.

Les forces turques avançaient en trois colonnes contre cet édifice : celle de gauche, sous Salich Pacha; celle de droite, sous Ali Pacha; celle du centre, sous Mehemet en personne. Miljan, qui n'avait que trois mille cinq cents soldats et deux canons, les disposa ainsi : au centre, il établit deux bataillons fortement retranchés et ses deux canons; à droite et à gauche, un peu en arrière, les quatre autres bataillons [1].

Arrivés à bonne portée les Baschi Bouzouks, qui marchaient en tête des colonnes ennemies, sont reçus par un feu violent; ils se dispersent comme une nuée d'oiseaux et s'enfuient de toute la vitesse de leurs jambes derrière les Nizams qui s'avancent en bon ordre. Ils ne sont plus qu'à quelque cent mètres des retranchements, lorsqu'un feu terrible les accueille, ils y répondent et, pendant quelques minutes, la fusillade et la canonnade se poursuivent avec intensité. Le vénérable abbé du monastère, le Père Mitrofan, à cheval, excite les Monténégrins au combat et les entraine bientôt en avant de leurs retranchements, le kandjar à la main, à l'attaque des masses ennemies. Miljan estime que le moment est venu; par son ordre les quatre bataillons de réserve s'avancent sur les flancs de Mehemet et exécutent des feux de salves. Pris entre trois

1. Miljan Voukovitch, déjà célèbre par les beaux combats qu'il a livrés en 1862 et en 1876 contre des forces très supérieures, était un des meilleurs collaborateurs du prince Nicolas; c'est pourquoi celui-ci lui avait confié la difficile mission de couvrir le nord-est du pays avec des forces réduites.

feux croisés, les Turcs faiblissent; alors Miljan ordonne l'attaque générale, les bataillons de gauche et de droite s'enfoncent, comme deux coins, dans la masse ennemie et y font un carnage horrible. Mehemet perd la tête et avec dix-sept mille hommes fuit, en rase campagne, devant trois mille cinq cents braves. La nuit arrêta la poursuite des vainqueurs et, pleins d'enthousiasme, ils comptent leurs trophées : quatre mille ennemis morts et blessés couvrent la plaine, six drapeaux, quatre-vingt-un chevaux, toutes les munitions avec les voitures du train et plusieurs milliers d'armes de tout genre; seule l'artillerie a pu fuir. Soixante tués et une centaine de blessés payèrent cette victoire de Miljan Voukovitch.

Après avoir passé la nuit à enterrer ses morts et à transporter ses blessés dans le monastère, Miljan se met, le lendemain matin, à la poursuite de l'ennemi, qui a fui dans la direction de Ravni, semant à chaque pas des vestiges de sa défaite.

Par une curieuse coïncidence, le même jour, 25 juin, à la même heure où Mehemet fuyait vers Kolaschin, Suleiman et Saïb cherchaient un refuge sous les murailles de Sputch. Cette coïncidence des trois retraites simultanées des pachas est assez singulière pour que nous la mentionnions. La poursuite de l'armée de Mehemet dura pendant 30 kilomètres et causa encore une perte de cinq cent dix tués. Il se renferma dans Kolaschin pour attendre de nouveaux ordres.

Ainsi se termina la campagne de l'armée du Nord-Est qui coûta, outre des pertes énormes en matériel, trois mille trois cents tués et autant de blessés. En un mot, le 25 juin, le Monténégro était complètement vide d'ennemis et triomphant sur toutes ses frontières, après une brillante campagne de vingt-quatre jours.

A la suite de ces succès, l'empereur de Russie envoya, comme témoignage de son admiration, un grand nombre de croix de Saint-Georges pour les guerriers monténégrins; il expédia aussi deux vaisseaux chargés de blé; de tous les points du monde slave, les secours en argent et en nature arrivèrent à Cettigné, tant la question monténégrine inspirait d'intérêt.

LE SIÈGE ET LA PRISE DE NIKSITCH (1er JUILLET-8 NOVEMBRE 1877).

Un événement des plus considérables eut lieu en même temps que la rentrée de Suleiman à Sputch. Les Russes passèrent le Danube, et les batteries monténégrines, à Plana, en face de Sputch, célébrèrent ce succès par vingt et un coups de canon. Désormais, la Porte ne prête plus qu'une attention distraite à la guerre du Monténégro ; ses meilleures troupes, ses meilleurs généraux sont envoyés en hâte en Bulgarie pour s'opposer à la marche victorieuse des Russes. Néanmoins, il ne faut pas croire que le calme va régner sur les frontières de la principauté : le prince va porter la guerre au dehors et recueillir les fruits de la campagne de juin.

D'abord le gros des forces du prince est cantonné entre Martinitch et Danilograd [1], pour surveiller les Turcs assemblés à Sputch, Podgoritza et sur les rives du lac de Scutari. C'est qu'une attaque est à craindre de ce côté, divers indices la font prévoir.

Le 29 juin, de grands transports arrivèrent à Scutari, et plusieurs bataillons furent embarqués et transportés de l'autre côté du lac, à Murisch, où on les débarqua le lendemain.

Le prince considéra ce débarquement comme les préparatifs d'une marche des Turcs contre la Tsermnitchka Nahia, qui n'était couverte que par trois bataillons sous Mazo Djurevitch. Il fut bientôt détrompé, car les troupes ottomanes se rembarquèrent quelques jours après et les transports sortirent du lac et passèrent dans la mer Adriatique. En même temps, Mehemet

1. Le nombre considérable des cadavres Ottomans non enterrés, et qui se décomposaient dans les défilés d'Ostrog, faillit occasionner une épidémie à cause des grandes chaleurs ; il fallut au plus tôt les mettre en terre, on y procéda dans les premiers jours de juillet; à cette occasion les morts furent dépouillés de ce qu'ils avaient de précieux sur eux, et les ordres et décorations rassemblés ainsi formèrent le poids total de 75 livres. On les transporta au musée de Cettinjé.

Ali quittait Kolaschin avec quinze bataillons et, par Nisch, se dirigeait vers la Bulgarie ; enfin, l'armée de Suleiman se mit en mouvement à son tour, une partie alla s'embarquer à Antivari, l'autre prit la route des Balkans.

La grande guerre était donc terminée; le prince se hâta de licencier une partie de ses troupes et s'installa, ainsi que son quartier général, à Parci, dans la Liechanska Nahia. Les hommes maintenus sous les drapeaux furent répartis de la manière suivante, le 11 juillet : trois bataillons, soit quatorze cents hommes et deux canons, dans la Tsermnitchka Nahia, sous Majo Djurevitch ; un bataillon, soit neuf cents hommes, dans la Liechanska; six bataillons, soit trois mille hommes et quatre canons, à Danilograd et Zagarach, sous Bozo Petrovitch ; quatre bataillons, soit deux mille hommes, à Martinitch, sous Ilia Plamenac ; trois bataillons, soit quinze cents hommes et quatre canons, dans la Koutchka, sous Marko Miljanov, et à Medun ; trois bataillons, soit seize cents hommes et deux canons, dans la Vasoievitchka Nahia, sous Miljan ; trois bataillons, soit seize cents hommes, dans le Saranzi, sous Pero Pejovitch ; cinq bataillons et quatre canons, sous Pierre Voukotitch, dans la passe de Douga; deux mille cinq cents hommes, soit neuf bataillons et quatre batteries, sous Maso Urbica et Sotchica, autour de Niksitch ; enfin, six bataillons échelonnés sur la frontière herzégovienne entre Raguse et Bilek. Au total : vingt et un mille huit cents hommes et vingt-huit canons.

Voici ce qui restait des forces ottomanes après le départ des détachements pour les Balkans : en Albanie, sous Sahib Pacha, dix-sept mille hommes et trente canons ; à Kolaschin, douze mille hommes et dix-huit canons, sous Hafiz Achmed Pacha, le successeur de Mehemet Ali ; en Herzégovine, douze mille hommes et douze canons, sous Ali Pacha, y compris la garnison de Niksitch. En somme : quarante-deux mille hommes et soixante canons.

Dans cette proportion de deux contre un, les Monténégrins n'avaient absolument rien à craindre des ennemis.

La reprise des hostilités est marquée par un nouveau succès des Monténégrins : le 11 juillet, Pero Pejovitch, qui se trouvait

dans le Saranzi[1], brûle six villages turcs sur la Tara, attaque bravement une colonne turque qui venait à leur secours et la taille en pièces. Puis, enhardi par ce succès, il remonte rapidement le cours de la Tara et s'avance jusque sous les murs de Kolaschin. Ce combat coûte aux Ottomans cinq cents hommes et cent aux Monténégrins.

Nous passons rapidement sur les escarmouches du 21 juillet à Limljani et à Granica dans la Tsermnitchka, à la suite desquelles une colonne venue d'Antivari fut rejettée au loin, car nous avons hâte d'arriver à la principale opération de l'été de 1877, le siège et la prise de Niksitch.

Cette place est assise sur un amoncellement de rochers qui s'élève au milieu de la plaine du même nom, et possède outre une enceinte fortifiée, garnie de cinq tours et armée de canons, une citadelle formée par un vieux château et une ceinture d'ouvrages avancés, qui consistent :

1° Dans le fort de Tchadjelica, le plus important de tous, placé au sud-est de la ville, armé de quatre canons rayés et occupé par deux compagnies ;

2° Dans la batterie dite batterie du Diable, à l'ouest, qui touche presque aux murailles, est armée de deux canons et possède une garnison de une compagnie ;

3° Dans le fort dit Fort Most ou fort du Pont, avec une égale garnison, au nord-ouest ;

4° Dans le blockhaus de Nadouklé, au nord ;

5° Dans la redoute de Trebjeska, au sud.

Ces ouvrages forment la petite ceinture de Niksitch, la grande ceinture se compose de :

1° La petite forteresse de Klatchina, à 20 kilomètres à l'ouest, près du lac dit Slano Jezero, ou lac de Sel, occupée par trois compagnies ;

2° Le fort de Ozrinitchi, à 20 kilomètres à l'est ;

3° Les trois kulas qui couvrent la passe de Douga au nord.

La ville de Niksitch proprement dite et sa citadelle avaient une garnison de deux mille huit cents hommes, et, avec tous les ouvrages extérieurs, de trois mille deux cents.

1. Pays situé sur la Tara au nord-est du Monténégro.

Les Monténégrins l'avaient déjà investie pendant deux mois au printemps et pendant toute la campagne de 1876, mais sans pouvoir s'en emparer, car il faut le dire, l'attaque méthodique des places fortes n'entrait ni dans les habitudes ni dans les goûts de ces guerriers, plus aptes à défendre leurs positions et à surprendre celles de l'ennemi qu'à conduire un siège. Ils n'avaient ni les engins, ni les canons, ni enfin un corps de génie instruit spécialement dans ce but.

Malgré cet état d'infériorité le prince résolut d'enlever Niksitch et, le 21 juillet, concentra les sept mille hommes et les vingt canons de Maso Urbica, Sotchica et Voukotitch devant Niksitch, et établit son quartier général à Slivjé, à deux heures du sud-est de la ville. L'armée du Sud, sous Plamenac, se groupa autour de Danilograd pour observer Sputch et Podgoritza et couvrir le siège de Niksitch. On le voit, rien n'était changé ni dans le commandement ni dans la division des forces nationales [1].

Les gens de Niksitch furent bien étonnés en revoyant les Monténégrins paraître sous leurs murailles, ils ne croyaient pas au désastre de l'armée de Suleiman qu'ils avaient vu passer la frontière le 10 juin. Enfin, ils se rendirent à l'évidence et la garnison se prépara à défendre la ville jusqu'à la dernière extrémité.

Toutefois, vingt bourgeois de Niksitch vinrent, le soir du 21 juillet, aux avant-postes du prince et demandèrent à lui être conduits, sous prétexte de lui causer d'affaires personnelles. Le prince ne voulut point les recevoir, mais leur fit dire que s'ils voulaient s'engager à faire sauter quelques parties des murailles, afin de faciliter l'entrée des Monténégrins, il leur ferait passer en secret de la dynamite ; dans ce cas le prince s'engageait, de son côté, à respecter la vie et les privilèges des habitants. Que si, au contraire, ils ne faisaient rien pour aider les Monténégrins, il ne pouvait répondre de ce qui se passerait, dans le cas où la ville serait prise d'assaut.

Les envoyés retournèrent ensuite communiquer ces propositions à leurs concitoyens. Rappelons en passant que les

1. Revoir cette division, p. 419.

gens de Niksitch et les Monténégrins étaient mortels ennemis, des vendettas les divisaient fréquemment et nous avons vu, dans le cours de cet ouvrage, combien souvent des combats et des incursions ensanglantaient la frontière ; enfin, plusieurs Niksitchiens avaient servi de guides à l'armée de Suleiman, le mois précédent, et cette circonstance ne contribuait pas peu à exciter la colère des Monténégrins contre eux.

Le lendemain 22, les troupes du prince entreprirent la première attaque. Urbica, à la tête d'un bataillon, surprit à l'improviste la batterie et la redoute de Trebjeska au sud et s'en empara presque sans effusion de sang, les Turcs s'enfuirent dans la ville. De ce point élevé et qui dominait Niksitch il était facile de la bombarder ; c'est pourquoi le prince y fit établir sa batterie de siège, et dans cette construction déploya les qualités d'un excellent officier de génie, ainsi que dans tous les travaux qui suivirent.

Le 23 au matin, Voukotitch, avec un battaillon et un canon de montagne, attaque une des trois kulas qui couvraient l'entrée de la passe de Douga, ouvre la brèche et s'apprête à monter à l'assaut, lorsque la garnison se rend, au nombre de cinquante-trois hommes, dont six officiers. Courant aussitôt à la seconde kula nommé Rastovac, Urbica la canonne également et force la garnison à se rendre après avoir perdu un tiers de son monde ; vingt-huit Nizams sont encore faits prisonniers avec trois capitaines, et une grande quantité d'armes et de munitions. Enfin, pour terminer cette journée si bien remplie déjà, le chef monténégrin se dirige vers le fort de Klatchina, met ses canons en position et canonne furieusement les murailles jusqu'à la nuit. Il était trop tard pour monter à l'assaut, et l'opération est remise au lendemain matin ; mais, à la faveur de l'obscurité, la garnison s'enfuit à Niksitch. Le jour revenu, Urbica tire quelques coups de canon, pas de réponse ; il s'approche, le fort est vide. Ainsi, en une seule journée, un bataillon enlève trois positions fortifiées avancées du nord et de l'ouest de Niksitch.

Le lendemain 24, Sotchica canonnait le fort de Most de la petite ceinture, et, après avoir mis une partie de ses murailles en pièces, forçait la garnison à se réfugier dans la ville.

Le 25, le blockhaus de Naduklé, au nord de la petite ceinture, tombait aux mains du prince et le fort de Tchadjelica, au sud-est, le plus important de tous, était réduit au silence par l'artillerie d'Urbica.

Des défenses de la petite ceinture de Niksitch il ne restait plus que la citadelle et la batterie du Diable ; l'armée monténégrine prit alors des positions avantageuses autour de la place et la cerna de tous les côtés ; en même temps la batterie élevée à Trebjeska était rapprochée de 500 mètres et canonnait les murailles sans interruption. Donc, le 27 au matin, le véritable bombardement commence. Skander-Beg défend Niksitch ; c'est un renégat hongrois du nom de Sandor, le troisième Skander-Beg passé au service des Turcs que nous rencontrons portant les armes contre les chrétiens dans l'histoire monténégrine. Il refusa de capituler et, malgré les protestations des bourgeois qui craignaient une prise d'assaut et la vengeance des Monténégrins, décida de lutter jusqu'à la dernière extrémité [1].

Le 28, le feu prit à la mosquée et au bazar et les vingt et un canons des Turcs répondirent avec ardeur aux coups de la batterie de Trebjeska. En même temps, les Turcs firent une sortie qui fut repoussée, mais coûta cinq morts aux Monténégrins. Les 29, 30, 31 et 1er août, le bombardement continua sans interruption; les maisons flambaient de tous côtés en ville; les assiégés entretenaient aussi un feu violent, qui heureusement ne fit que peu de mal aux Monténégrins : trois canonniers, quelques servants furent mis hors de combat, et une femme, qui apportait des provisions dans la batterie, et qui, poussée par la curiosité, voulut regarder par dessus le retranchement, reçut un boulet en pleine poitrine.

Les Turcs essayèrent alors de reprendre le fort de la Tchadjelica et d'y rétablir une batterie; mais, à peine sortie de Niksitch, leur colonne fut taillée en pièces et forcée de rentrer au

1. Le bruit que le prince avait fait massacrer les prisonniers faits dans les forts s'étant répandu en ville, celui-ci autorisa leurs femmes à venir dans son camp, où elles purent voir leurs maris en vie et bien traités. Cette générosité produisit une profonde impression sur la population et la disposa bien en faveur des assiégeants.

plus tôt. Les pertes des Monténégrins, depuis le commencement du siège, montaient à dix-sept tués et cinquante blessés; quant à celles des Turcs, il est difficile de les évaluer; toutefois quatre-vingt-six d'entre eux étaient prisonniers, et on peut croire qu'une quantité au moins égale était hors de combat.

Vers la même époque, le consul de Russie, Jonin, arriva au camp avec Basiltchikoff, président de la Société de la Croix-Rouge pour le Monténégro; ils apportaient des provisions, des vivres et des secours aux blessés.

Après le bombardement des derniers jours de juillet, on prit un peu de repos et, afin de ménager les munitions, le prince fit suspendre le feu pendant quelques jours; il en profita pour aller, le 4 août, à Cettigné, visiter les hôpitaux et donner aux blessés et aux malades des secours et des consolations. Le lendemain, il apprit que Veli Pacha avait réuni sept bataillons à Mostar, afin de venir renforcer la garnison de la place assiégée. Pour arrêter cette tentative, le prince envoya à Voukotitch et quatre bataillons l'ordre de se porter de Niksitch à Kerstac pour barrer l'entrée de la passe de Douga.

Après avoir expédié les affaires intérieure de la principauté, le prince reprit, le 13 août, le chemin de Niksitch en passant par Tchévo. Quand il arriva au camp, on lui annonça que les Turcs étaient parvenus, en son absence, à se glisser jusqu'aux ruines du fort de Tchadjelica, grâce à sa proximité avec la citadelle et aux rochers qui s'étendent entre eux; ils avaient pu s'y maintenir, réparer un peu ses murailles et les réarmer. L'occupation de ce point causait aux Monténégrins beaucoup de tracas, car le feu qui en partait gênait énormément leur batterie de Trebjeska. Les chefs demandèrent donc au prince l'autorisation de tenter l'assaut de Tchadjelica; celui-ci, qui redoutait toujours l'effusion du sang de ses braves soldats, se rendit enfin aux arguments de ses lieutenants et choisit cent hommes du bataillon de Cettigné, la compagnie de la tribu de Tzupa et une de celle de Pjesivac, reconnues toutes deux par leur haine héréditaire contre les gens de Niksitch.

Le soir du 19, pendant que le bombardement reprenait avec énergie, trois cents braves se glissent le long des rochers qui supportent le fort de Tchadjelica, parviennent au pied de

ses murailles, poussent leur cri de guerre et commencent à les escalader à la force du poignet; en se hissant les uns sur les épaules des autres, ils atteignent les créneaux et, le kandjar à la main, se jettent dans la place; elle est vide, les Turcs ont entendu le cri de guerre qu'ils redoutent si fort et se sont enfuis vers Niksitch : on les poursuit et on en tue seize; malheureusement un Monténégrin, qui s'était avancé seul en avant de ses camarades, fut tué d'un coup de feu. C'est la seule perte que la reprise de Tchadjelica coûta à l'armée. Avant que le jour parût, cinq hardis Monténégrins se risquèrent jusque sous les murailles de Niksitch, et, grâce à l'obscurité, purent, sans être vus, escalader la muraille et s'emparer d'une tour; seulement, comme les autres ne les suivirent point, ils durent abandonner leur conquête au lever du soleil.

Pour empêcher les Turcs d'utiliser encore le fort de Tchadjelica, le prince résolut de s'y établir lui-même fortement; cette nouvelle position, si près de la citadelle et des murailles de la ville, mit les assiégés dans une situation critique. Cependant ils ne songeaient point à capituler, car les murailles étaient solides et tant que les Monténégrins ne tenteraient point un assaut général le siège pouvait traîner en longueur. On atteignit, en effet, les derniers jours du mois d'août sans que la situation respective subit aucun changement; de temps à autre les batteries monténégrines faisaient pleuvoir les boulets sur la ville, et les canons de la citadelle leur répondait.

Le prince, qui connaissait l'insuffisance du nombre de ses deux gros canons pour entamer sérieusement les murailles et ouvrir une brèche d'assaut, avait, entre temps, commandé en Russie quatre gros canons de siège système Krupp. Ils arrivèrent enfin, le 19 août, à bord d'un vaisseau grec en face du petit port de Castellastua, le dernier port ottoman, au sud de Budua et contre la frontière autrichienne. Deux cents Monténégrins étaient cachés dans les montagnes qui formaient la limite extrême de la principauté, et n'étaient éloignés que de 2 kilomètres de la mer. Le navire grec jette l'ancre en face de Castellastua et, dans la nuit, quatre chaloupes s'approchent en silence du rivage; en même temps les deux cents Monténégrins descendent de la montagne, portant de longues barres

de fer. Les chaloupes s'échouent, les quatre canons sont roulés sur le rivage, puis, avec l'aide des leviers, sont élevés lentement sur les flancs de la montagne par les deux cents vigoureux Monténégrins. Parvenus au faîte, ils poussent un grand cri de joie, leurs quatre canons Krupp et toutes les munitions sont en sûreté sur le territoire de la principauté.

Il fallait maintenant transporter tout cela à Niksitch ; le sol détrempé par les pluies ne permettait point de traverser la Tsermnitchka, force fut donc de descendre les canons sur le rivage du lac de Scutari, de les embarquer sur des chalands et de passer sous les positions des Turcs qui tirèrent quelques coups au passage des embarcations, mais ne les empêchèrent pas de remonter la Riecka. Si les Ottomans avaient su quelle était la cargaison de ces bateaux, que n'auraient-ils pas fait pour les couler ! mais les Monténégrins avaient agi avec tant de mystère et si bien dissimulé les canons dans les bateaux que les Ottomans ne soupçonnèrent rien. Deux canons restèrent dans la Liechanska Nahia, pour être employés éventuellement contre Sputch ou Zabliak ; Maso Urbica, le chef d'état-major, qui avait dirigé toute cette affaire, conduisit les autres à Niksitch, avec l'aide du bataillon de la Liechanska, et, le 2 septembre, ils furent enfin mis en batterie.

Entre temps, le prince avait appris que dix mille hommes sous Hafiz Pacha (armée du Nord-Est) s'avançaient par les Drobniaks et que les quinze mille de l'armée d'Herzégovine avaient quitté Mekotia, pour venir débloquer Niksitch ; immédiatement, il envoya les deux brigades de Musitch et Paulovitch à Kerstac pour renforcer Voukotitch qui y était toujours, et la brigade Sotchica vers les Drobniaks pour appuyer Pejovitch qui, avec seize cents hommes, gardait la frontière de ce côté ; mais aucun mouvement ne se produisit et les pachas ne se portèrent point au secours de la ville assiégée.

Le bombardement suivait son cours ; il fut interrompu du 3 au 5 septembre par un armistice de quarante-huit heures, et à cette date reprit avec une nouvelle intensité. Les deux nouveaux canons russes se montrèrent bientôt supérieurs aux autres comme portée et comme effet utile ; les Turcs s'en aperçurent de suite et leur moral s'en ressentit. De plus, les

munitions commençaient à manquer dans la place, le feu languissait. Le prince en profita pour ordonner l'assaut de la batterie du Diable, le seul ouvrage extérieur qui restait aux assiégés; elle fut enlevée sans peine et avec une perte de trois hommes. Les Turcs évacuèrent en même temps les redoutes avancées de la citadelle et les Monténégrins s'y établirent immédiatement. La position de Niksitch n'était plus tenable; ces redoutes et la batterie du Diable dominaient la citadelle à une distance de 300 mètres à peine et permettaient à la mousqueterie des Monténégrins de porter la mort jusque dans l'intérieur de la ville. La population perdit complètement courage et les bourgeois refusèrent de défendre les murailles.

Scander-Beg vit qu'une plus longue résistance était impossible, puisque personne ne venait le secourir; il fit demander au prince à quelles conditions la capitulation pourrait être signée et si la garnison aurait le droit de rentrer en Turquie, comme cela avait été promis lors de la sommation faite le premier jour du siège. Le prince répondit que par suite de la longue résistance de la place, cette condition, acceptable au début et avant le siège, n'était plus admissible maintenant, la garnison devait capituler purement et simplement sans condition et subir la loi du vainqueur, la vie sauve bien entendu.

L'après-midi, le drapeau blanc parut sur les murailles de la place; les Monténégrins entrèrent et hissèrent la bannière du prince sur le plus haut point de la citadelle.

La garnison, qui comptait encore deux mille hommes (les pertes totales n'étaient que de quatre cents tués et cent prisonniers) défila devant le prince et rendit ses armes. Après quoi, le souverain, chevaleresque comme toujours, déclara aux vaincus que puisqu'ils avaient eu confiance dans sa parole et dans son humanité et s'étaient rendus sans aucune condition, il les renvoyait tous en Turquie. Les armes de la garnison, vingt et un canons, quatre drapeaux et deux millions de rations journalières, tels furent les trophées de la prise de Niksitch.

La nouvelle de l'occupation de cette place arriva le soir même à Cettigné et fut saluée par des illuminations et une joie délirante. Le lendemain matin, la princesse Milena et son fils, le prince héritier Danilo, partirent pour la ville conquise.

Le 9 septembre 1877, jour faste dans les annales monténégrines, le prince Nicolas fit son entrée solennelle dans Niksitch, l'objet de tous ses désirs, le résultat qu'il tenait d'atteindre par dessus tout.

Les habitants, laissés libres de rester ou de se retirer en Turquie, quittèrent la ville au nombre de trois mille deux cents; le reste, soit trois cents chrétiens et trente mahométans, préférèrent rester sujets du prince, car il n'y avait aucun doute que la paix ratifierait la conquète de Niksitch.

Si nous jetons un coup d'œil sur l'histoire de cette place depuis trois ans, nous voyons qu'elle était cernée depuis le mois d'août de 1875 [1], soit pendant deux ans et un mois, et fut approvisionnée deux fois, le 28 avril 1876 par Mouktar Pacha, puis, le 15 juin 1877, par Suleiman avant la bataille des neuf jours. Le siège proprement dit avait duré quarante-huit jours, du 22 juillet au 18 septembre 1877. On constate quels progrès les Monténégrins ont faits dans l'art de la guerre régulière, sous l'habile direction de leur état-major; désormais les murailles des places fortes ne les arrêteront plus.

PETITS COMBATS SUR LA FRONTIÈRE SUD (1er JUILLET-1er OCTOBRE).

Les troupes turques laissées à Sputch et Podgoritza, lors du départ de Suleiman pour les Balkans, étaient trop peu nombreuses pour rien entreprendre de sérieux contre les bataillons d'Ilia Plamenac; elles se contentèrent de faire quelques petites incursions [2]. Ainsi, le 30 juillet, en pleine nuit, quinze cents Baschi Bouzouks attaquèrent le village frontière de Farmaki, sur la Sitnitza, tuèrent quelques bergers; mais les femmes ayant donné l'alarme, cent hommes des villages voisins

1. Elle avait été bloquée par Lazare Sotchica et les insurgés d'Herzégovine bien avant la déclaration de la guerre du 1er juin 1876.

2. Nous l'avons dit, p. 419 : dix-sept mille hommes seulement, répartis depuis Sputch jusqu'à Antivari sous Saïb Pacha.

s'armèrent et attaquèrent les ennemis ; ils allaient néanmoins succomber sous le nombre, lorsque les huit compagnies qui gardaient la Liechanska, accourent au bruit de la fusillade et taillent les Baschi Bouzouks en pièces ; ils s'enfuient à Podgoritza, en laissant deux cents hommes sur le terrain. Cette affaire coûta aux Monténégrins seize morts et vingt-cinq blessés.

Le 10 août, la garnison de Podgoritza poussa une pointe dans la direction de Medun, pour voir si le pays était occupé ; elle fut reçue par Marko Miljano et ses quinze cents hommes, qui campaient dans la Koutschka, et repoussée après un sanglant combat, où le kandjar fit des siennes comme de coutume.

Le 14, Hussein Pacha, avec deux mille hommes et six canons, quitte de nouveau Podgoritza et s'avance dans la Liechanska Nahia ; à Kalesi, le bataillon monténégrin l'accueille à coups de fusil et le ramène vivement jusqu'à Gorica sur la Moraka, en lui mettant soixante-dix hommes par terre. Les Monténégrins perdent douze tués et vingt-deux blessés.

Les jours suivants furent occupés par un combat entre les Turcs et les tribus des Dibrani, Albanais catholiques, à la suite duquel les Baschi Bouzouks essuyèrent de grandes pertes, puis désertèrent en masse.

Les 15 et 19, nouvelles tentatives d'Hussein contre la Koutschka, repoussées par Miljano avec autant de facilité que les précédentes.

Malgré tous ces échecs partiels qui les épuisaient en détail, les Ottomans ne perdaient point courage et continuaient leurs incursions, les 23 et 28 août, dans la Liechanska.

A cette dernière date, cinq bataillons turcs attaquèrent, à Beri et Farmaki, le bataillon de la Liechanska qui les repoussa ; en même temps, cinq autres bataillons s'efforçaient d'enlever le village de Selenik, à une seule compagnie qui le défendait. Une compagnie contre cinq bataillons ! Elle dut battre en retraite et les Turcs occupèrent Selenik ; mais la compagnie, encouragée par le succès remporté à Farmaki par le reste de son bataillon, revint à la charge et reprit Selenik de haute lutte. Ce double engagement coûta aux ennemis sept cent dix hommes et cinquante blessés au moins, qui purent rentrer à

Podgoritza; aux Monténégrins, quatre-vingts hommes hors de combat.

Le 29 août, nouvelle escarmouche entre un bataillon turc qui allait saccager un vignoble près de Doljane et une compagnie de Monténégrins; enfin, pour clore la série, nous mentionnerons le combat de Ljeskopolie, le 8 septembre. Ce jour-là, Hussein Pacha, avec quinze bataillons, sort de Podgoritza et se dirige vers la Liechanska, en descendant la rive droite de la Moraka; à peine a-t-il atteint Ljeskopolie, que Marko Miljano, qui l'a suivi avec deux bataillons seulement, lui tombe sur le flanc, met sa colonne en désordre et le ramène tambour battant à Podgoritza; résultat : un drapeau, cent soixante-douze morts et six cents blessés d'un coté, quarante-c inq seulement de l'autre.

ÉVÉNEMENTS SUR LA FRONTIÈRE NORD-EST (DU 11 JUILLET AU 1er OCTOBRE).

Pour avoir un tableau complet de cette mémorable guerre de l'été 1877, il nous reste à mentionner les combats livrés du côté de Kolaschin, depuis la victoire de Péro Pejovitch sur la Tara, le 11 juillet. Après un mois de repos complet, le 10 août, deux mille cinq cents Turcs dépassèrent Kolaschin et attaquèrent Rjetchine, premier village monténégrin qu'on rencontre en venant de ce côté. Les femmes, les vieillards et les enfants défendirent leur village contre un ennemi cent vingt fois supérieur et se maintinrent jusqu'à ce que Miljano, prévenu, vint les dégager avec le bataillon de la Moraka et chasser les ennemis en leur tuant soixante-trois hommes. Cette défense d'un village dans de telles conditious est trop remarquable pour que nous la passions sous silence, elle prouve que les femmes monténégrines de nos jours n'ont point dégénéré.

Le 14 du même mois, Hafiz Pacha, le successeur de Mehemet, réunit à Novi Bazar une armée de neuf mille hommes et dix-huit canons, passe par Akowa, franchit la Tara et pénètre dans les Drobniaks. Péro Pejovitch qui, avec seize cents hommes, a pour mission de couvrir le siège de Niksitch de ce

côté, ne se sentant pas en force, demande du secours au quartier général de l'armée du Nord, qui était en train d'assiéger cette place. L'imminence du danger que court Péro décide le prince à lui envoyer la brigade de Sotchica.

Péro l'attendit dans son camp à Tserkvice; malheureusement, un ordre du prince rappela la moitié de cette brigade le 21 et Péro dut faire appel à son voisin de droite, Marko Miljano, qui gardait la Moratchka Nahia avec quinze cents hommes. Celui-ci se mit en marche pour opérer une diversion sur le flanc gauche de Hafiz, qui s'approchait lentement. La rencontre entre l'avant-garde des Turcs et Péro Pejovitch eut lieu le 24 août, près de Jezera [1]; une compagnie parvint à tenir tête, pendant huit heures, à un ennemi six fois plus fort et finit par le rejeter en désordre sur le corps principal du pacha, avec une perte de quatre cents hommes.

Étonné de cet échec, Hafiz resta quatorze jours immobile, sans tenter de culbuter les bataillons de Péro. Entre temps, Niksitch capitula et le prince envoya en hâte le reste de la brigade Sotchica se joindre à Péro et attaquer le pacha. En conséquence, le 11 septembre, les forces réunies de ces deux voyvodes tombent en trois colonnes sur les Turcs, huit fois supérieurs en nombre, et jettent le désordre dans leurs rangs. Hafiz essaye de mettre ses canons en batterie; mais les bataillons de Tchévo et de Piva se précipitent sur les pièces, tuent les artilleurs et s'emparent de trois canons de montagne. A cette vue, les neuf mille hommes du pacha s'enfuient à toutes jambes et vont prendre position en arrière. Mille blessés, six cents morts et cent quatorze prisonniers, trois canons, deux drapeaux, douze cents fusils, tels sont les résultats de ce combat dit de Jezera, qui coûte aux voyvodes quatre-vingt-seize morts et cent soixante blessés. Quelle conscience de leurs forces doivent avoir les Monténégrins pour oser attaquer, les premiers et à découvert, un ennemi huit fois supérieur en nombre et muni d'une puissante artillerie!

Cependant, l'avant-garde de l'armée de Hafiz avait été coupée du gros pendant le combat et n'avait pu le rejoindre; elle fut

1. Non loin de la Tara et au sud-est du mont Dormitor.

cernée par les Monténégrins, près de Kovtcha, sur le flanc de la montagne Dormitor; mais comme les Turcs occupaient l'entrée d'une crevasse et que l'attaque eût coûté trop de monde, Péro se contenta de la bloquer. Hafiz, pour sauver ce corps resté en arrière, revint le 16 septembre avec toute son armée. Attaqué de trois côtés différents par Sotchica et Péro, le pacha prit la fuite, abandonnant son avant-garde à son sort. Ce nouveau combat, dit de Kovtcha, coûta encore mille hommes aux ennemis.

L'avant-garde de l'armée turque profita de l'épais brouillard qui régna dans la nuit du 16 au 17, pour échapper, non point par les deux extrémités de la crevasse qui étaient gardées, mais en grimpant sur les parois et en atteignant ainsi le flanc de la montagne. Toutes les provisions de bouche et munitions restèrent dans la crevasse et tombèrent au pouvoir des Monténégrins. Ceux-ci s'aperçurent en temps utile de la fuite des captifs, les poursuivirent, les atteignirent sur les bords de la Tara et leur firent subir des pertes cruelles.

Hafiz Pacha, complètement dégoûté de cette guerre, ramena les cinq mille sept cents hommes qui lui restaient à Novi Bazar : il avait perdu les deux cinquièmes de son effectif.

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1877.

Revenons à l'armée du Nord, que nous avons laissée, le 8 septembre, triomphante à Niksitch. Sans perdre un instant, le prince envoya les brigades Vukotitch et Plamenac assiéger le fort de Presjeka, dans la passe de Douga, et encore occupé par les Ottomans, avec trois canons. Le 15, il capitula après un bombardement de vingt-quatre heures, le butin fut considérable et la garnison, dépouillée de ses armes, renvoyée en Turquie. Le lendemain, la kula Hodzina, avec ses quarante hommes de garnison, se rendit, et le 20, le fort de Nozdren, toujours dans la passe, fut canonné vigoureusement. Il se rendit dans l'après-midi, avec ses quatre-vingt-dix hommes commandés par un major. La kula de Smederevo suivit cet

exemple, ainsi que le fort de Zlostup défendu par quatre-vingts hommes sous les ordres d'un capitaine.

Voukotitch, continuant, sans se reposer un instant, le cours de ses conquêtes, se tourne contre la forteresse de Goransko, sur la rivière la Piva, à côté de la ville du même nom, et les cerne toutes deux, le 21 septembre. Pendant quarante-huit heures le feu continua et, le 24, la brèche était praticable; les Monténégrins montèrent à l'assaut, s'emparèrent des ouvrages extérieurs, et, au moment où ils allaient pénétrer dans la place, la garnison capitula. Elle comprenait un major avec trois cents Nizams; le butin fut important : il se composa de trois canons Krupp, cinq cents fusils et huit cent mille rations.

Le lendemain, Voukotitch s'empara du blockhaus élevé au confluent de la Tara et de la Piva et y fit encore un riche butin.

Pendant que Voukotitch poursuivait ses prises et occupait tout le pays situé entre la passe de Douga et le cours de la Tara, le prince, avec les brigades Paulovich et Musitch, et ses gros canons de siège, venait investir la ville forte de Bilek. Cette place se compose d'un enceinte, couverte par trois kulas et trois blockhaus, plus un fort garni d'épaisses murailles, dominées par quatre tours, et armé de quatre canons; trois cent cinquante Nizams, sous les ordres d'un lieutenant-colonel, formaient sa garnison.

Le jour même de son arrivée, le prince met ses canons en position et commença de canonner le fort, les kulas et les blockhaus. Ces derniers se rendirent le soir même. Par suite de quoi, le lendemain matin, les batteries monténégrines furent approchées de la ville et ouvrirent un feu si violent que la population consternée hissa un drapeau blanc et que la garnison s'enfuit à Trébinjé, par la porte située au nord, côté qui n'était pas encore occupé par les Monténégrins. Le fort et les kulas capitulèrent alors et leur garnison fut désarmée et renvoyée à Stolac. Le même jour, Lioubomir, petite place à 12 kilomètres à l'ouest de Bilek, capitula aussi (16 septembre).

Ainsi, en dix jours, l'armée du prince avait conquis trois forteresses, deux forts, sept kulas et cinq forts, avec dix canons,

fait mille prisonniers et mis la main sur une quantité énorme de munitions et d'approvisionnements.

La mauvaise saison, qui arrivait à grands pas, mit un terme aux succès des Monténégrins ; il était impossible de rien tenter contre Trébinjé, Sputch et Podgoritza avant le retour du printemps. Le 16 octobre, le prince rentra définitivement à Cettigné pour se reposer des fatigues de cette longue campagne, et l'armée resta dans ses cantonnements, car rien ne faisait prévoir la conclusion de la paix avant la fin de la guerre que les Russes menaient dans les Balkans.

Si nous récapitulons la campagne de l'été et de l'automne de 1877, nous voyons que cent dix-sept mille Turcs avec trois cent sept canons [1] ont échoué devant vingt-cinq mille huit cents Monténégrins, avec trente canons seulement. Ils ont été battus, malgré les savantes manœuvres de Suleiman Pacha, dans six grandes batailles (celle des neuf jours, comptée comme une seule), deux combats et quinze engagements ; quant aux pertes des Turcs, elles montèrent à dix-huit mille trente-cinq tués, vingt-deux mille sept cents blessés et quatre mille quatre-vingt-quinze prisonniers, plus vingt mille hommes morts dans les hôpitaux par suite de maladies ; celles des Monténégrins, à treize cent soixante tués, trois mille quatre cents blessés et un seul prisonnier.

1. Par suite des renforts successifs reçus par les Turcs au cours de la campagne.

CHAPITRE V

LA CAMPAGNE D'HIVER (1877-1878).

LE SIÈGE D'ANTIVARI (16 NOVEMBRE 1877-18 JANVIER 1878).

Dès les derniers jours d'octobre, le prince, voyant qu'aucune proposition n'était faite du côté de la Porte en vue de la paix, ne put se résoudre, lui vainqueur, à la demander et se décida à rentrer en campagne, afin de s'emparer de nouveaux gages qui lui permissent, plus tard, de traiter dans de meilleures conditions, lorsque la paix serait possible. Mais s'il avait conquis au nord de la principauté tout le territoire auquel il pouvait réellement prétendre, il n'en était pas de même au sud ; à l'exception de Medun, les troupes du prince ne s'étaient pas emparées d'un pouce carré de terrain. Enfin, l'armée monténégrine n'avait pas fait encore un seul pas vers la mer et n'avait pas conquis ce débouché direct sur la côte auquel le prince tenait tant. Il tourna donc ses regards de ce côté et résolut d'employer l'hiver à s'étendre dans la direction d'Antivari. L'entreprise n'était pas aisée.

Qu'on jette un coup d'œil sur la carte ci-jointe et on verra que le district d'Antivari est d'un accès fort difficile : d'un côté, la mer interdite aux Monténégrins, de l'autre, le lac de Scutari que les Ottomans dominent incontestablement, car le prince n'a pas de flotte de guerre. Reste le débouché direct de la Tsermnitchka Nahia, étranglé, barré par les montagnes de Sutorman, que nulle route carrossable ne traverse ; seuls deux sentiers à piétons et un sentier pour les bêtes de somme y tracent leurs lignes accidentées et sinueuses. D'où

impossibilité presqu'absolue d'emporter avec soi l'artillerie attelée, à plus forte raison les canons de siège. De plus, trois mille hommes déterminés suffisent à défendre ces trois passes contre toute une armée et les Turcs ont dix-huit mille hommes sur la frontière sud [1], que dans une ou deux marches ils peuvent concentrer à Sutorman. Le fort et trois kulas qui couvrent le sentier principal de la passe de Sutorman leur serviraient de point d'appui et leur permettraient de résister victorieusement.

On ne pouvait essayer de pénétrer dans le district d'Antivari que par ruse, nous allons voir comment le prince vint à bout de cette difficile tâche et avec quelle adresse il trompa les ennemis.

Le 30 octobre, il quitte Cettigné et se rend à Orjaluka, ostensiblement, avec son état-major, pour y diriger le siège de Sputch et de Podgoritza, autour desquelles sont réunies les brigades de Miljanov, Plamenac, Botzo, Urbica, Sotchica et Musitch, avec le matériel de siège. Le 6 novembre, Urbica commence le bombardement du fort Serdar qui couvre Sputch. Ali Saïb s'attend d'un moment à l'autre à un assaut, fait appel aux tribus albanaises et réunit toutes les troupes réparties sur la frontière, à Sputch et à Podgoritza; il dégarnit même Antivari et ne laissa dans la passe de Sutorman qu'une centaine d'hommes. Le 9, le prince passe une grande revue de son armée sur le plateau de Martinitch sous les yeux de la garnison de Sputch, puis revient devant la place et parcourt en personne ses batteries, se découvrant, mettant son plaisir à braver les projectiles ennemis. La présence permanente du chef des Monténégrins sous les murailles de Sputch ne laisse aucun doute à Saïb sur la sincérité de ses intentions et il ne pense plus qu'à se défendre le mieux possible.

1. Soit : quatre mille trois cents à Sputch sous Mufti Pacha; six mille cinq cents à Podgoritza sous Hussein; deux mille six cents à Antivari et les forts environnants sous Ibrahim Beg; mille trois cents hommes à Scutari; mille hommes à Zabliak; quatre cents à Dulcigno, enfin trois mille irréguliers albanais. Ali Saïb Pacha général en chef, comme auparavant. Totat : dix-neuf mille hommes avec trente canons de campagne et deux cents canons de siège.

Mais, dans la soirée du 10 novembre, le prince quitte le camp accompagné de huit guides de Martinitch, chevauche toute la nuit, arrive au village de Karuk, à l'embouchure de la Moraka, s'y embarque sur un canot, traverse le lac de Scutari et débarqua le 11 à Vir Bazar dans la Tsermnitchka Nahia.

Pendant la nuit le chef d'état-major Urbica, qui est seul dans le secret du prince, fait lever les brigades Plamenac, Bozo, et la sienne qui sont sous Sputch et Podgoritza, les met en mouvement vers la basse Moraka et, par une marche forcée de 40 kilomètres, les amène, dans la journée du 11, à Vir Bazar où le prince les attend et où elles retrouvent encore la brigade Djurevitch.

Pendant ce temps, la brigade Miliano et quelques bataillons des brigades Musitch, Sotchica et Paulovitch, soit trois mille hommes, qui sont restées en face de Sputch et de Podgoritza, continuent le bombardement avec une énergie nouvelle, et les Turcs, trompés par cette attaque, ne se doutent point du départ du prince et de son armée principale et encore moins de la direction qu'ils ont prise.

Le 11 novembre au soir, le prince passe la revue de ses dix-neuf bataillons, soit dix mille hommes avec seize canons de montagne et douze canons de siège [1].

Ces pièces, amenées de Niksitch en vue de cette expédition, ont été embarquées à Riecka sur des chalands et débarquées à Vir Bazar, avec tant de précautions que les chaloupes turques du lac n'ont rien aperçu.

Les troupes destinées à faire la campagne d'Antivari se composaient définitivement des brigades de Plamenac, Urbica, Bozo, Djurevitch et un bataillon de la brigade Voukotitch. Le 12 novembre, on se met en marche vers la passe de Sutorman en une seule masse. Pendant toute la journée on hisse les pièces de siège avec des difficultés surhumaines sur le sentier central : douze bœufs tirent chaque canon, les hommes poussent aux roues, les soulèvent avec des leviers, tout le monde est mis à contribution, et, enfin, après dix heures de

1. Ces douze canons, dont deux offerts par le tzar et dix pris à Niksitch, étaient des canons Krupp de 12 centimètres.

travail ininterrompu, les pièces sont élevées jusqu'à l'entrée de la passe et là mises en batterie derrière un hâtif retranchement, afin de passer la nuit en sûreté.

Le major et les cent Nizams qui gardent le fort d'arrêt situé à droite du chemin sur une hauteur n'ont rien vu, car ils ne font point de reconnaissance et ne s'imaginent même pas qu'on puisse transporter des canons dans ces montagnes. Tout à coup, le 13 au matin, le fort est éveillé par les coups de canon, qui partent de la battrie monténégrine et démolissent ses murailles. En un instant, vingt Turcs sont hors de combat et une large brèche s'ouvre dans l'enceinte. Le major, complètement ahuri, hisse un drapeau blanc, capitule, et l'armée monténégrine est maîtresse du chemin d'Antivari.

Aussitôt, le prince partage son armée en trois colonnes : à gauche, il envoie Plamenac, avec quatre bataillons et quatre canons de montagne, vers le mont Rumia Skala, à l'est d'Antivari ; à gauche, il dirige Djurevitch avec une force égale, vers le littoral de la mer, par Subci et Tsutas ; au centre enfin, lui-même et le reste de l'armée descendent rapidement et au plus court dans la direction d'Antivari [1].

En route, le centre s'empare de cinq kulas, et le soir les trois colonnes se réunissent au village de Tsustas, à quelques kilomètres au nord d'Antivari, heureuses du résultat considérable de ces deux journées de marche. Elles les avaient mises en possession d'un fort, de cinq kulas, sept canons et cent cinquante-cinq prisonniers, et ne leur avait coûté que cinq morts et vingt blessés, atteints à la prise des villages de Turgjemilje et Subci. Ibrahim Beg, qui commandait Antivari, s'aperçut enfin de l'arrivée des Monténégrins et, sans se douter de leur force, se porta à leur rencontre avec deux bataillons ; mais à peine eut-il vu les canons qu'il s'enfuit en hâte et s'enferma dans Antivari.

Cette importante cité, située à 4 kilomètres de la mer, se

1. Le même jour, 12 novembre, la canonnière turque *Eürgen* de deux canons, fut coulée par un boulet monténégrin parti de la kula de Vir Bazar. Il ne resta plus dès lors de la flottille turque du lac de Scutari que les canonnières *Bar*, *Suda*, *Bojana* et *Syrat*.

compose de deux parties bien distinctes : la basse ville, non fortifiée, et la haute ville ou citadelle, construite sur une croupe dominante et entourée de cinq côtés par une muraille épaisse de 8 mètres et haute de 10, avec des tours et des bastions; le sixième côté au nord s'appuie à une paroi de rocher à pic de 100 mètres de hauteur. Sur cette pointe abrupte est planté un petit fort. La citadelle est armée de quinze gros canons et la garnison se compose de seize cent cinquante Nizams et de six cents bourgeois.

Les faubourgs de Valembus, au nord, et de Varos, à l'ouest, ainsi que l'église de Saint-Jovan, au sud, complètent l'agglomération qui est peuplée par douze mille habitants.

Le 14 au matin, le bombardement d'Antivari commença et, au soir, une attaque à fond permit aux Monténégrins de s'emparer de toute la basse ville; la garnison se renferma dans la citadelle. Ici, comme à Niksitch, la tâche était ardue, et le prince dut avoir recours à tous ses talents de stratégiste, car les Ottomans vont faire sur terre et sur mer des efforts énergiques pour débloquer Antivari.

Afin d'arrêter l'armée de Sputch et de Podgoritza qui ne peut manquer de venir au secours de cette place, il dirige Plamenac avec huit bataillons et quatre canons vers Scutari; Djurevitch, avec quatre bataillons et deux canons, devra s'emparer de tout le pays situé entre Antivari et la frontière autrichienne; Urbica, avec sa brigade et les douze canons de siège, établit les batteries et cerne la citadelle; le prince enfin, avec une réserve de trois bataillons, s'installe dans le faubourg de Varos entre la mer et la ville, et, de cette position centrale, se portera rapidement là où sa présence sera nécessaire, soit contre Scutari, soit pour repousser un débarquement des Turcs.

Dans la nuit du 14 au 15, un Monténégrin, sous le coup d'un enthousiasme irréfléchi, s'approche de la citadelle, escalade la muraille par un prodige d'acrobatie, pénètre dans l'intérieur sans être aperçu, se glisse jusqu'à la mosquée et grimpe dans le plus haut minaret au-dessus duquel flotte la bannière du pacha. Il la descend, la dissimule sous ses vêtements et revient au camp par le même chemin. Le lendemain, les Turcs

crurent au miracle en ne voyant plus leur drapeau à sa place, mais l'étendard sacré se déroula bientôt au-dessus des batteries monténégrines, et la garnison trembla d'avoir affaire à de pareils adversaires. Jusqu'au 17, les douze canons de siège tonnèrent sans discontinuer; malheureusement, la position des deux batteries était des plus difficile à cause de la position dominante de la citadelle, elles tiraient de bas en haut et, malgré cela, les artilleurs avaient fait de tels progrès depuis un an que les murailles commençaient sérieusement à être entamées, et la garnison subissait des pertes énormes; quant aux maisons elles n'étaient plus tenables et les trois mille habitants s'étaient réfugiés dans les casemates. Ce n'est pas tout encore, les Montégrins avaient élevé tout autour de la citadelle une ligne infranchissable de retranchements qu'ils occupaient, et aucune communication n'était possible entre la garnison et le dehors.

Le 18, deux cents Monténégrins enlevèrent le fort de Volovizza, situé à l'extrémité de la langue de terre qui ferme la rade d'Antivari, et dès cet instant furent les maitres incontestés du littoral qu'ils convoitaient depuis des siècles. Nous n'essayerons point d'exprimer la joie de ces héros lorsqu'ils prirent possession de la *Mer*; le prince lui-même fut profondément ému et ne le cacha point à son entourage : il avait le droit de l'être, car il atteignait le but qu'il s'était proposé comme le plus haut terme de sa carrière et recevait la récompense de quinze ans de luttes diplomatiques et de glorieux combats [1].

Mais tout n'était pas fini, seulement la prise de la pointe de Volovizza, avec ses magasins pleins de blés et ses neuf canons Krupp de 15 centimètres, améliora grandement la situation des Monténégrins.

1. Le prince, comme son grand oncle Pierre II, est poète, aussi délicat que bien inspiré ; il a enrichi la littérature serbe de nombreux ouvrages, et, à l'occasion de son arrivée à Antivari, il composa un poème intitulé *la Mer*, dans lequel il exprime ses sentiments d'une manière gracieuse et touchante.

VICTOIRE DE PLAMENAC A MERKOVICE (18 NOVEMBRE 1877).

Parti d'Antivari le 14, ce général atteignit le lendemain le village de Dobravoda, défendu par une kula, et dut l'emporter d'assaut le 16. Le jour suivant, il dépassa Merkovice et envoya deux bataillons occuper le village de Krajina sur le lac de Scutari. Le 18, parurent les avant-gardes des cinq mille hommes et huit canons que Saïb s'était décidé à envoyer de Podgoritza à Abdi Pacha de Scutari, afin de repousser ce qu'il croyait n'être qu'une démonstration du prince vers Antivari. Saïb était persuadé que les Monténégrins voulaient s'emparer de Sputch et Podgoritza et non point d'une autre place. Plamenac, qui n'avait que trois mille hommes, n'hésita pas un instant à livrer bataille; il établit fortement trois bataillons à Merkovice, dans une bonne position, et en arrière embusqua les trois autres qui lui restaient, dans le village de Petchorica.

Abdi Pacha disposa son artillerie de front et couvrit de projectiles la position de Merkovice, sans faire aucun mal aux Monténégrins abrités derrière les rochers. Pour décider le pacha à s'engager à fond, Plamenac fait cesser le feu; aussitôt les colonnes ennemies se forment et s'élancent à l'assaut. A bout portant, une salve de quinze cents coups de fusil les accueillent et sous cette pluie de balle les Nizams reculent, laissant le sol couvert de morts et de blessés. Plamenac retient ses guerriers prêts à charger, il attend un second assaut. En effet, Abdi revient à la charge; alors Plamenac bat en retraite, et lentement, se défendant à chaque pas, attire les Turcs du côté de Petchorica où trois bataillons sont embusqués. Soudain, à droite et à gauche d'Abdi, éclatent des feux de salve, Plamenac reprend l'offensive en même temps et, sous une triple charge, les Turcs, taillés en pièces, finissent par s'enfuir à la débandade vers Scutari en laissant sept cents morts, cent cinquante blessés, trente prisonniers, deux canons et cinq drapeaux sur le champ de bataille. Les Monténégrins n'eurent que des pertes insignifiantes pendant le combat;

seulement la prise d'assaut du village de Merkovice, défendu par les habitants, qui succéda à la bataille, leur mit cent hommes hors de combat, dont trente tués.

Aussitôt après sa victoire, Plamenac détacha un bataillon vers Dulcigno et trois autres vers la basse Bojana, et avec les deux qui lui restait s'avança dans la direction de Scutari. Mais Abdi Pacha, qui était parvenu à rallier ses troupes, leur avait fait prendre une forte position en avant de la Bojana au village de Anamalit. Dans la nuit du 18 au 19 novembre, Plamenac se heurta aux retranchements du camp ennemi et, malgré ses forces réduites à deux bataillons, eut l'audace de l'attaquer se fiant à l'obscurité. Il escalade les retranchements, pénètre dans le camp et jette partout le désordre; par malheur, la pleine lune paraît entre deux nuages, éclaire vivement la scène du combat et découvre aux yeux des Turcs le petit nombre de leurs adversaires. Ils reprennent courage, Abdi rassemble un bataillon et attaque Plamenac. Celui-ci fait sonner la retraite, évacue le camp et vient prendre position derrière un pan de rochers, où le pacha n'ose point le poursuivre. Cette surprise nocturne coûta aux Monténégrins cent hommes hors de combat et deux cents aux Turcs.

A l'aube du 19, Abdi reprit en toute hâte le chemin de Scutari, tant il craignait une attaque de Plamenac, qui, dans la matinée, rappela ses quatre bataillons envoyés dans le sud-ouest, et, avec trois mille hommes, se porta vers la Bojana, la franchit et, le 22 novembre, parut sous les murs de Scutari avec toutes ses forces, y compris les deux bataillons détachés le 17 vers Krajina. Comme il n'avait point de matériel de siège, il ne pouvait entreprendre d'enlever la place, et comme, d'un autre côté, Abdi refusait obstinément de sortir, Plamenac battit en retraite, s'empara de tout le pays compris entre Antivari et la Bojana, à l'exception de Dulcigno, et, le 27 septembre, revint s'installer à Dobravoda, à 2 lieues au sud d'Antivari.

OCCUPATION DE LA CÔTE AU NORD D'ANTIVARI.

Djurevitch, dont la mission consistait à s'emparer de toutes les places du littoral et du lac de Scutari situées au nord

d'Antivari, occupa d'abord le fort de Susanj, après capitulation de la garnison, ensuite la batterie côtière de Ratac et parvint en face du petit port de Spitza, objet des revendications du prince à la suite de la campagne de 1876.

Le 18 novembre, Spitza se rendit et les hommes valides demandèrent à être versés dans les bataillons de Djurevitch; le lendemain, le fort de Canj, situé sur la frontière autrichienne, capitula avec ses soixante-dix hommes de garnison. Traversant vivement le massif de Sutorman, de l'ouest à l'est, Djurevitch paraît sous les murailles de Muritch, au bord du lac du Scutari, et la somme de se rendre. Cette place, bien retranchée et appuyée par la flotille de guerre du lac, n'avait que mille hommes de garnison pour le moment, aussi, lorsque les habitants apprirent que le pays était aux mains du prince et que Plamenac campait sur la Bojana, derrière eux, ils jugèrent inutile de résister et ouvrirent leurs portes à Djurevitch, le 22 novembre. Les vapeurs *Bar*, *Syrat* et *Suda* prirent la garnison à leur bord et la transportèrent partie dans les îles du lac, partie à Scutari.

Restaient les deux forts importants de Goloberdo et Nehaj, placés à quelques kilomètres de la mer, entre Spitza et Susanj; Djurevitch ne pouvait songer à s'en emparer avec ses deux canons de montagne, et, cependant, ces deux places pouvaient servir de point d'appui à un débarquement de troupes turques. Il fallait à tout prix s'en assurer. Voici par quel stratagème le prince, qui s'était rendu, le 23, sur les lieux, y parvint :

Dans la nuit du 23, il fit placer vingt trompettes et quelques soldats dans un bois voisin de Goloberdo et leur prescrivit de sonner la charge. Les Turcs, croyant avoir affaire à toute l'armée monténégrine, se portent sur les remparts et font un feu violent dans la direction présumée de l'attaque. Au même moment, trois cents soldats pourvus de cinquante échelles tournent de l'autre côté de la place et grimpent sans obstacle sur ses murailles, car tous les défenseurs se sont portés à l'autre extrémité pour repousser l'attaque simulée. Seulement, une porte intérieure les arrête, que faire? ils n'ont point d'outils pour l'enfoncer. A la fin, l'un deux, qui connaît la

langue turque, appelle à haute voix. Un Arabe paraît au-dessus de la muraille et demande ce qu'on veut.

— Ouvre nous la porte, répond le Monténégrin.

— Impossible, je n'ai pas de clef; enfoncez-la répond l'Arabe qui les prend pour des Turcs rentrant de reconnaissance.

— Nous n'avons point de hache.

L'Arabe disparaît et, quelques instants après, revient sur la muraille et jette des haches dans le fossé. A l'instant la porte est enfoncée, l'Arabe fait prisonnier et les trois cents braves, tombant sur la garnison, la taillent en pièces et s'emparent de la forteresse.

Ainsi tomba Goloberdo et, le lendemain Nehaj, d'une manière analogue, sans avoir coûté une goutte de sang aux Monténégrins; ceux-ci recueillirent un butin de vingt et un canons, deux drapeaux, 200 tonnes de poudre, trois cent quatre-vingts prisonniers et un immense approvisionnement.

Le prince fit aussitôt occuper les places conquises de Goloberdo, Nehaj, Susanj, Ratac, Canj et la batterie de Volovizza.

COMBATS ENTRE LA FLOTTE TURQUE ET LES MONTÉNÉGRINS (27 NOVEMBRE-20 DÉCEMBRE).

Ces précautions étaient indispensables, car la nouvelle que la flotte turque avait dépassé Corfou le 25 lui parvint le lendemain; une nouvelle bataille était imminente et dans quelles conditions allait-on la livrer? Comment les Monténégrins parviendraient-ils à repousser une flotte, eux qui ne possédaient pas la moindre notion de la guerre maritime? C'est encore une surprise qu'ils vont nous causer, nous allons les voir aussi brillants dans ce genre de combat que dans tous les autres. Les Monténégrins luttant contre une flotte turque! cette nouvelle traversa l'Europe étonnée et on crut à une plaisanterie de la Sublime Porte.

Le 27, l'escadre ottomane paraît en vue de Volovizza; elle se compose de la frégate cuirassée *Orkanié* de 6,400 tonnes, avec vingt-six canons et six cent quarante hommes; de la frégate à hélice *Selimié* de 2,400 tonnes, avec cinquante-six

canons et cinq cent quatre-vingt-un hommes, des corvettes *Sinop* et *Lebnan* de 800 tonnes, avec douze canons et cent soixante hommes, enfin du yacht *Fehviad* et du transport *Medar I Tevfik*, 1,043 tonnes, quatre canons et cent hommes. En plus de leurs équipages, ces navires avaient embarqué cinq bataillons à Candie pour les jeter sur le littoral d'Antivari.

Le lendemain 28, à quatre heures après midi, *l'Orkanié* et *le Selimié* ouvrirent le feu sur la batterie Volovizza.

Le prince se porta en personne sur la dite batterie et fit répondre coup pour coup aux deux vaisseaux; au bout de cinq heures, l'escadre s'éloigna, saluée par les hourras triomphants des Monténégrins.

Le 27, la corvette *Lebnan* vint tirer quelques bordées et disparut.

Le 30, *le Selimié, l'Orkanié* et *le Lebnan* s'approchèrent de nouveau et essayèrent de débarquer quelques troupes, mais, à peine sur le rivage, les soldats turcs furent taillés en pièces; pendant ce temps les boulets monténégrins causèrent de tels dégâts au *Selimié* et au *Lebnan* qui étaient en bois qu'ils durent retourner à Dulcigno pour réparer leurs avaries.

Le 1er décembre, *l'Orkanié, le Selimié* et *le Sinop* revinrent prendre position au nord de Volovizza et les autres navires se massèrent au sud de la presqu'île. De trois heures après-midi à six heures, la canonnade dura sans interruption; les boulets turcs mirent une partie des retranchements qui couvraient la batterie, en pièces; par contre leurs navires reçurent des avaries importantes : *le Lebnan* perdit son foc, *le Selimié* son grand mât de hune et *l'Orkanié* eut sa cuirasse traversée en plusieurs endroits. Les Monténégrins eurent sept blessés seulement. Nous voyons quels artilleurs intrépides et adroits ils sont devenus. Dans la nuit, l'escadre disparut et ne revint que le 6, renforcée par la frégate cuirassée *l'Osmanié*. Elle prit alors position autour de la batterie dans l'ordre suivant en commençant par le sud : *Fehvaid, Sinop, Lebnan, Selimié, Orkanié, Osmanié*, et, en arrière, douze petits transports chargés de troupes pour être débarqués aussitôt que la batterie serait réduite au silence, car, avec leur cent cinquante-cinq

çanons, dont la moitié de gros calibre, les Turcs espéraient bien anéantir les douze canons monténégrins.

La batterie de Volovizza ouvrit le feu la première, à 3,000 mètres de distance, les Turcs répondirent. Remarquons que neuf canons seulement pouvaient riposter au feu des cuirassés turcs, les trois autres canons, tournés vers le sud, ne pouvaient canonner que le yacht et la corvette. Trois cent six projectiles de fort calibre frappèrent la malheureuse batterie, ses retranchements furent démolis à ras du sol, sur la moitié de leur front, deux canons complètement démontés et trois endommagés, enfin ses défenseurs eurent trois morts et trente-cinq blessés. Et, malgré cela, les Monténégrins remportèrent la victoire dans une proportion de un contre douze. Les sept navires turcs durent reprendre le large après avoir reçu des avaries énormes. Le vaisseau-amiral *Orkanié* perdit deux mâts, il eut sa cuirasse en partie démolie. *L'Osmanié, le Selimié* perdirent également leur mâture et eurent le feu à bord. Enfin, les quatre autres vaisseaux furent mis en piteux état et incapables de tenir la mer; quant aux pertes en hommes, elles ne furent pas aussi importantes, deux officiers et cent hommes environ hors de combat.

Après un séjour à Dulcigno, la flotte, renforcée encore par une nouvelle frégate de 3,000 tonneaux, parut au large de Goloberdo, le 8 décembre. Ce fort ne possédait plus que cinq canons lisses de portée nulle; il fut canonné pendant vingt-quatre heures, puis l'escadre s'éloigna sans essayer de débarquer les troupes. En repassant devant Volovizza, elle ouvrit le feu, mais, après un court combat, se retira à Dulcigno, pour réparer de nouvelles avaries reçues par *l'Osmanié* et *le Selimié*. Les Monténégrins eurent un seul blessé dans cette journée, du 9 décembre.

Pendant dix jours on ne la revit plus; mais le 20, elle revint à Goloberdo accompagnée des avisos *Babel* de 1,700 tonnes et *Beschir* de 500 tonnes.

Heureusement le prince avait eu la précaution de faire établir la veille dans ce fort deux canons Krupp à longue portée. Ils répondirent si bien au feu des ennemis que le *Beschir* et le *Fehraid* eurent leurs mâts démolis.

LA PRISE D'ANTIVARI (10 JANVIER 1878).

Nous avons quitté le siège de la citadelle d'Antivari le 18 novembre. Le 24, une nouvelle batterie, composée des canons pris à Goloberdo, portait à dix-huit les pièces de siège qui la bombardaient et abattaient peu à peu ses murailles. La misère des assiégés était extrême, presque toutes les maisons tombaient en ruine, chaque jour vingt ou trente personnes étaient frappées par les boulets monténégrins. La défaite de Abdi Pacha par Plamenac à Merkovice leur porta un coup terrible, mais l'arrivée de l'escadre ranima un instant leurs espérances; du haut des murailles la garnison échangeait des signaux avec la flotte : on lui disait de tenir ferme, que des secours arrivaient de Constantinople. Ibrahim Beg, le gouverneur de la citadelle, très brave de sa personne, était bien décidé à ne pas capituler, quand bien même il devrait s'ensevelir sous les ruines de la citadelle. A ses côtés combattait Ivan Beg, un descendant de Scander-Beg Czernovitch, le renégat, ancien pacha de Scutari, dont nous avons si longuement parlé dans la première partie de cet ouvrage. Saban Beg de Scutari collaborait aussi à la défense de la place, avec trois cents compagnons; il était un des plus chauds partisans de la lutte à outrance et tant que les vivres ne feraient pas défaut — et ils étaient assez abondants — il ne se déciderait point à capituler.

Un événement assez mystérieux, qui fit croire à un attentat contre la vie du prince, eut lieu dans les premiers jours de décembre. Le prince, qui avait son quartier-général à Susanj, visitait chaque jour, soit la batterie de Volovizza, soit la réserve, soit les lignes d'investissement de la forteresse, et revenait prendre son repas dans la kula Selimbegova. Le soir du 10 décembre, cette kula sauta en l'air; or, comme il est certain, qu'aucun dépôt de munitions ne se trouvait dans cette kula, on en conclut d'abord qu'une main criminelle avait placé de la dynamite dans les fondations. Par bonheur, le prince

était déjà parti quand l'explosion se produisit et les hommes de garde avaient profité de la pureté de l'atmosphère pour aller se promener. Douze des leurs qui occupaient la kula furent atteints, un mortellement, les autres plus ou moins gravement.

Les soupçons se portèrent d'abord sur deux serviteurs albanais mahométans, que le prince avait pris à son service quelques semaines auparavant et qui étaient disparus sans laisser de traces, un peu avant l'explosion. Cet événement surprit d'autant plus péniblement le prince qu'il avait toujours montré des sentiments de générosité et de bienveillance envers les prisonniers turcs. A la suite d'une enquête sérieuse on finit par découvrir qu'il ne s'agissait pas d'un attentat, mais simplement d'un hasard. Il paraît que Sélim Beg, qui, à l'époque d'Omer Pacha, s'était joint à la conspiration des Albanais contre la Porte, avait fait miner cette kula qui lui appartenait et où il venait souvent se reposer en compagnie de sa femme, une esclave circassienne achetée sur le marché de Stamboul pour 20,000 francs. Cette mine, qui n'avait pas été utilisée, après être restée oubliée dans les fondations pendant vingt ans, avait éclaté par suite de la maladresse d'un garde du prince qui alluma du feu près de l'endroit de la cave où elle se trouvait.

Huit jours après cet incident, le prince alla passer une semaine à Cettigné pour expédier les affaires urgentes et y reçut du prince de Roumanie son ordre militaire et ces lignes flatteuses : « A l'avenir, les Roumains porteront avec plus de fierté cet insigne de bravoure, car ils sauront qu'il a orné la poitrine de l'héroïque prince de la Montagne Noire. » Effectivement, l'intrépidité déployée par le prince, tant sur les batteries d'Antivari que sur celles de Volovizza, frappèrent d'admiration son entourage et il fallut souvent des instances pressantes pour le décider à mettre sa personne en sûreté derrière les retranchements.

Cependant, dans les derniers jours de décembre, la situation de la citadelle devint intenable, les lignes monténégrines étaient si rapprochées des murs que les Turcs qui paraissaient étaient immédiatement abattus à coups de fusil, et il ne leur

fut plus possible de s'y établir. Les six cents maisons étaient en ruines ; pour comble d'infortune, une épidémie se déclara, causée par la mauvaise qualité de l'eau de la citerne et l'inhumation incomplète des morts. Pour frapper davantage l'esprit de la population, Urbica fit brûler les maisons de la basse ville qu'il savait appartenir aux bourgeois qui défendaient la citadelle; la garnison était tombée de deux mille huit cents hommes à quatorze cents, cinq cents femmes et enfants avaient péri, soit de maladie, soit sous les boulets; chaque nuit, des déserteurs arrivaient au camp. Urbica prescrivit alors de faire tous les soirs un simulacre d'escalade pour user la vigilance des défenseurs et les réduire par une tension continuelle d'esprit. Il résolut en même temps de détruire leur grande citerne. Ce récipient, construit par les Vénitiens, était placé sur la face la plus escarpée des murailles et au point où elles rejoignaient le pan de rocher à pic du côté nord. Les boulets monténégrins ne pouvaient entamer la muraille épaisse qui contenait cette citerne ; la mine seule en aurait raison. Urbica fit appel au dévouement de volontaires pour entreprendre cet audacieux ouvrage ; tous les soldats se présentèrent et il fallut choisir parmi eux un certain nombre, qui se partagea en deux troupes : l'une, postée favorablement, protégeait les mineurs contre une sortie des Turcs ; l'autre travaillait chaque nuit et, au moyen de pics, creusait un boyau conduisant au pied de la citerne. Pendant ce temps, les Monténégrins du camp faisaient un simulacre d'attaque contre l'autre extrémité de l'enceinte, afin de détourner l'attention des assiégés. Commencée dans la nuit du 1er au 2 janvier, la mine était prête le 5; elle avait coûté cinq morts et huit blessés aux travailleurs intrépides, car les Turcs jettaient sans cesse des grenades dans le boyau. Deux fois, ils essayèrent de le combler en faisant une sortie, mais les Monténégrins chargés de défendre les travailleurs les forcèrent de rentrer dans la place. Dans la nuit du 5 au 6, on mit le feu à la dynamite que contenait la mine ; la citerne se fendit, sa partie supérieure s'abîma avec fracas; néanmoins l'eau ne se répandit point au dehors, Urbica demanda quelques canons pour compléter l'œuvre de la dynamite ; il fallut dresser une batterie couverte à peu de

distance de la place et creuser un chemin pour amener les pièces.

Le même jour, 6 janvier, l'escadre ottomane parut de nouveau en vue de Volovizza et ouvrit un feu violent contre la batterie, qui répondit si bien que deux vaisseaux furent démâtés et durent s'éloigner, remorqués par les avisos; une frégate prit feu, *l'Osmanié* reçut des boulets dans ses œuvres vives. En présence de ces avaries, l'amiral se retira, laissant la garnison d'Antivari se tirer d'affaire comme elle pourrait.

La disparition de la flotte porta le dernier coup aux défenseurs de la citadelle et les préparatifs faits en vue de détruire leur citerne les décidèrent à traiter. Ils pouvaient le faire, car, après une telle défense, qui est une des plus belles pages de l'histoire turque, ils avaient le droit de s'avouer vaincu sans honte.

Le 9 janvier, Ibrahim Beg fit descendre, au moyen d'une corde, une lettre destinée au prince. Elle contenait une demande d'armistice de trois jours et promettait de capituler si, passé ce délai, aucun vaisseau ottoman n'était en vue. Le prince refusa net et annonça un assaut immédiat; le gouverneur dit alors qu'il donnerait sa réponse définitive le lendemain matin. Comme le 10, rien ne paraissait, Urbica fit recommencer le feu. Ibrahim hissa un drapeau blanc et déclara qu'il viendrait en personne conférer avec le prince.

Effectivement, quelques instants plus tard, Ibrahim, accompagné de Saban Beg et de Sélim Beg, sortit de la citadelle et vint dans la maison de l'évêque d'Antivari, où Urbica habitait et où le prince arrivait à l'instant. La garde rendit les honneurs militaires aux officiers turcs et la conférence commença aussitôt. Le prince se montra plein de prévenances pour son adversaire, lui tendit la main et le fit asseoir. Ibrahim s'assit, puis, se levant aussitôt, déclara qu'il se rendait à merci sans conditions.

Sa voix tremblait, il se laissa tomber sur son siège en proie à une vive émotion et, le visage caché dans ses mains, cet intrépide guerrier pleura à chaudes larmes. Le prince le consola, vanta l'héroïque résistance des Ottomans; ils ne pouvaient se défendre indéfiniment, puisque personne ne venait les secourir et l'héroïsme a des limites, surtout quand le défenseur d'une

place a des personnages civils sous ses ordres; il était, d'ailleurs, inutile de faire plus de victimes. A deux heures, la capitulation était signée et, à quatre heures, deux bataillons monténégrins entraient dans la citadelle. C'était un monceau de ruines, sur lesquelles deux mille six cents malheureux tremblaient de peur et de misère; quinze cents soldats avaient succombé pendant le siège. Le butin fut immense : deux mille Martinis et un million de cartouches, quinze canons de gros calibre, six drapeaux, 800 tonnes de poudre et un nombre considérable d'armes de tout genre.

Au point de vue moral, la prise définitive d'Antivari et l'occupation de tout le pays situé au nord de la Bojana avaient une importance considérable et, dès ce moment, plus personne ne songea à contester au Monténégro le droit à un débouché sur la mer.

PRISE DE DULCIGNO (18 JANVIER 1878). — FIN DE LA GUERRE.

Une ville manquait encore pour que la conquête fût définitive, celle de Dulcigno; c'est pourquoi, à peine maître d'Antivari, le prince tourna ses forces de ce côté. Le lecteur se souvient que Plamenac, avec six bataillons, après avoir battu Abdi Pacha sur la Bojana, était revenu s'installer, le 27 novembre, à Dobravoda. Après quelques jours de repos, Plamenac se mit en marche vers Dulcigno et s'empara, par un assaut brillant, de la montagne Mutsur, située au nord de Dulcigno et où les Turcs avaient établi un camp défendu par de solides retranchements. Cette affaire coûta la vie à un colonel et à deux cents Ottomans et, aux vainqueurs, trente hommes hors de combat. La présence de toute la flotte ennemie en face de Dulcigno dissuada Plamenac de ne rien entreprendre et il revint à Dobravoda, car Ali Saïb Pacha, commandant de Podgoritza, avait fini par comprendre le danger que courait Antivari et s'avançait avec huit mille hommes et vingt-deux canons pour débloquer cette place. Saïb plaça d'abord dix bataillons et l'artillerie sur le mont Tarambosch, non loin de Baboti, sur la Bojana; il espérait que Plamenac ne pourrait résister au désir d'atta-

quer cette force ; alors, lui-même, avec le reste de son armée et un énorme convoi de bœufs, se glisserait le long du rivage de la mer et passerait inaperçu ; il pourrait alors atteindre Antivari sans encombre et ravitailler la citadelle.

Plamenac eut sans doute vent du projet de Saïb, car, le 25 décembre, il laissa neuf bataillons à Dobravoda, pour arrêter la marche des Turcs vers Antivari et, avec les cinq autres, tira droit dans la direction du camp de Saïb, établi à quelque distance à l'est de Dulcigno. Arrivé à une lieue du camp, Plamenac forma une colonne d'assaut, composée des cent meilleurs soldats de chaque bataillon, plaça le reste en réserve et, grâce à l'obscurité et à la négligence des Turcs, s'approcha sans être aperçu. Les cinq cents braves s'élancent par dessus le retranchement ; les Turcs, bien qu'en nombre vingt fois supérieurs, sont saisis d'une telle panique que, sans tirer un coup de fusil, ils abandonnent leur camp et s'enfuient, les uns vers Dulcigno, les autres vers Scutari ; Abdi Pacha imite leur exemple. Laissant la garde des prisonniers à la réserve, les cinq cents héroïques Monténégrins poursuivent les fuyards jusque sous les murs de Dulcigno et s'aperçoivent que deux bâtiments, un brick et un schooner, sont ancrés près du rivage. L'idée leur vient de s'en emparer ; ils sautent dans des barques et : à l'abordage ! Décidément, les Monténégrins sont devenus des marins de première force. Inutile d'ajouter que les deux navires sont enlevés en un clin d'œil et deviennent la proie de Plamenac ainsi que la cargaison de denrées alimentaires qu'ils contiennent. Déjà, l'énorme train de bestiaux du camp est en route vers Antivari et va permettre d'améliorer l'ordinaire des assiégeants, au lieu de servir à prolonger la résistance des assiégés.

Ce hardi coup de main rapporta aux Monténégrins soixante-dix chevaux, trois cents bœufs, cent vaches, trois mille veaux, quatre mille moutons, sept mille charges de riz, autant de munitions, un drapeau. cinq cents prisonniers et mille Martinis.

Plamenac revint triomphant dans son camp de Dobravoda et les Turcs se reformèrent sous Scutari. Ali Saïb, pressé par le sultan de faire un nouvel effort pour secourir Antivari, se décida, le 6 janvier 1878, à sortir de Scutari et à passer la

Bojana avec sept mille hommes; mais la ferme attitude de Plamenac à Dobravoda fit une telle impression sur le pacha que, le 9, il rentrait dans ses cantonnements, sans oser l'attaquer. Le lendemain, Antivari tombait et Ali Saïb était débarrassé de ce souci.

Donc, le 14, le prince réunit la plus grande partie de ses forces, soit quatorze bataillons [1], quitte son quartier général de Susanj et prend ostensiblement la direction de Scutari; mais, en route, il modifie sa marche et tombe à l'improviste sur Dulcigno. Ce fort, défendu au nord par une forteresse, comptait alors huit mille habitants et une garnison de trois mille trois cents Turcs. En outre, le fortin de Bratica, à cheval sur la route d'Antivari, et quatre retranchements avancés couvraient les approches de la place; une frégate cuirassée, une à hélice non cuirassée, une corvette et deux avisos, les restes de l'escadre ottomane, qui avait bombardé si longtemps Volovizza, tenaient le port de Dulcigno et coopéraient à la défense.

Le 17 janvier, l'armée du prince, réunie aux six bataillons de Plamenac, paraît devant Dulcigno. Plamenac, qui conduit l'avant-garde, s'empare du fortin de Bratica et de son camp, fait prisonnier un colonel et six cents hommes, en tue deux cents et s'empare de deux drapeaux et de deux mille huit cents fusils. Cet exploit coûte sept tués et dix-huit blessés à sa troupe.

Le lendemain matin, à l'aube, il essaye d'enlever Dulcigno par un coup de main; dans ce but, il forme une colonne d'assaut de six cents guerriers choisis et la lance sur les quatre retranchements avancés, qui sont vigoureusement défendus par les Nizams. La lutte se prolonge, alors Plamenac envoie ses autres bataillons dans la direction de la mer pour attaquer les murailles qui, en ce point, ne sont défendues que par des Baschi Bouzouks; mais les canons du fort prennent les assaillants en flanc et, pendant ce temps, les Turcs, qui ne veulent pas affronter un nouveau siège, s'embarquent rapidement sur les vaisseaux. Les défenseurs des murailles prolongèrent leur

1. Quatre bataillons, sous Urbica et Gjurevitch, gardaient les forts, Antivari et tout le pays entre le lac et la mer.

résistance assez longtemps pour leur permettre de sauver la plus grande partie des canons du fort et, lorsqu'enfin les hommes de Plamenac purent escalader les murailles, ils ne trouvèrent plus que cinq cents prisonniers à faire et un millier de Martinis à ramasser. Ainsi tomba Dulcigno, dont la prise coûta cent quatre-vingts hommes aux Monténégrins et quatre cents aux Turcs (18 janvier 1878).

Le lendemain, après avoir pris possession de la ville, de la rade et du fort et y avoir laissé une garnison, le prince poussa ses avant-postes jusqu'à l'embouchure de la Bojana, à 12 kilomètres au sud, et y établit une batterie pour tirer sur les navires ennemis qui essayeraient d'entrer dans la rivière ou d'en sortir.

Le 21, l'armée se mit en marche contre Scutari et, le 22, le prince la fit sommer de se rendre; Ali Saïb répondit qu'il la défendrait jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Seulement, comme, en se retirant, le pacha avait coupé tous les ponts de la Bojana, force fut au prince d'en construire un; cela prit jusqu'au 29 et, faute d'un équipage de pont, la chose présentait de graves difficultés. On allait y parvenir, lorsque le conseiller russe Jonin communiqua au prince la nouvelle de l'armistice signé entre les Russes et les Turcs et arrêta les opérations contre Scutari.

Pendant que l'armée principale attendait sur la rive droite de la Bojana, Maso Djurevitch s'était emparé de toutes les îles qui s'égrènent sur la côte nord-ouest du lac de Scutari; le 28, il occupa l'île de Lésandria, à la suite d'un bombardement et de combats acharnés contre la garnison turque, appuyée par la flotille de guerre du lac, et y fit trois cents prisonniers, enleva sept canons et un drapeau. Il attaqua, le 30, l'île de Vranjna, la plus grande du lac et défendue par trois forts et trois cent quatre-vingt-cinq hommes, et la canonna du rivage et de l'île de Lésandria. Bientôt les trois forts furent en ruines et la garnison capitula, avec sept canons et deux drapeaux.

Pour terminer le récit de cette guerre de trois ans, il nous reste à dire quelques mots sur les opérations de Marko Miljano, resté, le 10 novembre, avec trois brigades autour de Sputch et Podgoritza, après le départ du prince pour la conquête d'Anti-

vari. Afin de donner le change à Saïb Pacha, Miljano cerna étroitement les deux places et les bombarda jusqu'au 26 presque sans interruption, et sans que le pacha osât même tenter une sortie, tant il était persuadé que toutes les forces monténégrines étaient en face de lui. La connaissance exacte de ce qui se passait à Antivari força Saïb d'envoyer des renforts à Scutari et, dès ce moment, il n'est plus question de faire quoi que ce soit contre les assiégeants ; on garde des deux côtés une attitude expectative et la canonnade cesse d'un commun accord, car la question n'est plus autour de Sputch, mais autour d'Antivari. Miljano en profite pour pousser des pointes en Albanie et ramasser du butin en surprenant, de ci de là, quelques Baschi Bouzouks. Son incursion chez les Koutschi Drekalovitch coûta aux Turcs huit cents hommes. Le 11 décembre, Marko Miljano, de concert avec les tribus albanaises des Kastrati, des Hotti et des Malisori, entreprit une razzia chez les Clementi, ennemis acharnés des Monténégrins. Au retour, il essaya de percer jusqu'à Scutari pour tenter de surprendre cette ville, mais le mauvais vouloir de ses alliés albanais ne lui permit point d'exécuter ce plan aventureux.

Le 18 janvier, comme la garnison de Podgoritza ne montait plus qu'à deux mille hommes et celle de Sputch à seize cents, par suite du départ de Saïd Pacha pour Scutari, Miljano profita de cette faiblesse des ennemis pour aller se venger des Dinosi, tribu albanaise ennemie, des ravages qu'ils avaient faits si souvent sur les frontières monténégrines. Il surprit leur camp, leur tua trois cents hommes, leur en prit deux cents, un drapeau et cinq cents fusils.

Le 26, il revint sous Podgoritza et envoya un nouveau bataillon appuyer celui qui combattait contre les Dinosi.

Le 31, Mufti Pacha, gouverneur de Podgoritza, fit une sortie et attaqua les batteries de Miljano à Kakarikaberg ; mais le Monténégrin le repoussa dans ses murs avec une perte de cent cinquante hommes. Ce petit combat est le dernier de la guerre, car la nouvelle de l'armistice parvint le soir même à Podgoritza.

Il ne faut point s'étonner qu'aucune opération n'ait eu lieu, depuis le mois d'octobre, sur les frontières d'Herzégovine et

du sandjak de Novi Bazar : la guerre que les Serbes soutinrent avec gloire contre la Porte, pendant cet hiver, en est la cause. Les Ottomans avaient trop à faire avec les braves troupes du prince Milan de Serbie, pour attaquer le Monténégro de ce côté; ils auraient, d'ailleurs, été pris entre deux feux. Nous conseillons vivement au lecteur de se reporter ici au chapitre VII de notre *Histoire du royaume de Serbie*, s'il désire avoir un tableau complet des opérations militaires de la campagne de 1877-1878 dans l'ouest de la péninsule Balkanique.

Le prince Nicolas fit, le 6 février, son entrée à Cettigné, en présence des envoyés russes et au milieu de la joie des populations. Assez de sang avait été versé : le rôle du général en chef est terminé glorieusement, le diplomate va se mettre à l'œuvre.

CHAPITRE VI

LES TRAITÉS DE SAN STEFANO ET DE BERLIN

Aussitôt après l'armistice, les belligérants s'occupèrent de la délimitation des positions respectives des deux armées; il fut convenu que les troupes resteraient sur les positions qu'elles occupaient le 31 janvier, sur les lignes suivantes : la Bojana, la Moraka, la Mala, le cours de la Tara depuis sa source jusqu'au confluent de la Piva, Kerstac, Bilek, Klobuk, le Zoubci. Le 8 février, le colonel russe baron Kaulbars, le lieutenant prince Obolinski, arrivèrent de Constantinople à Cettigné et y retrouvèrent le commissaire monténégrin, général Maso Urbica, et le commissaire ottoman, Riaz Pacha. Ils discutèrent ensemble la ligne de démarcation susdite, et, malgré les observations de Riaz Pacha, l'acceptèrent définitivement.

Le 3 mars, le traité de San Stefano mit fin à la guerre russo-turque; la Serbie et le Monténégro y furent naturellement compris. Nous y lisons :

« Article premier. — Pour mettre un terme aux conflits de la Porte et du Monténégro, les frontières qui sépareront les deux pays sont ainsi fixées, en partant des bouches de Cattaro :

« Depuis la montagne Dobrotica jusqu'à Korito, en passant par Bilek; de Korito à Mékotia, qui appartiendra au Monténégro; de Mékotia à Hum au confluent de la Tara et de la Piva; de Hum elle suivra le cours de la Tara jusqu'au confluent de ce fleuve et du Lim. A l'est, le cours du Lim jusqu'à Prejepolje; de cette ville une ligne droite jusqu'au mont Suha-Gora; de ce point la frontière suivra la crête des monts Similiecica Pla-

mina, enfermera les villes de Plawa, Gusinje, et s'arrêtera au sommet du mont Prokletja. De ce point, la frontière passera par le sommet du Biskasik et tombera en droite ligne sur le lac des Hotti, dépendant du lac de Scutari, en séparant la tribu des Hotti de celle des Castrati. Elle traversera le lac de Scutari dans sa partie sud et aboutira à la Bojana, dont elle suivra le thalweg jusqu'à la mer. Niksitch, Mekotia, Sputch, Podgoritza, Antivari, Zabliak, resteront au Monténégro. Une commission européenne, dans laquelle la Porte et le Monténégro seront représentés, établira les frontières définitives de la principauté, en conformité des lieux et places indiqués d'une manière générale ci-dessus, et de la manière qu'elle jugera nécessaire et convenable au point de vue de la tranquillité des deux pays, et des équivalents qu'elle jugera nécessaires immédiatement.

« La navigation de la Bojana, qui a toujours donné lieu à des difficultés entre la Porte et le Monténégro, sera l'objet d'un règlement spécial, qui sera élaboré par ladite commission européenne.

« Art. 2. — La Sublime Porte reconnait définitivement l'indépendance de la principauté de Monténégro.

« Une entente entre les gouvernements Russe, Ottoman et Monténégrin, établira plus tard le caractère et la forme des relations entre la Porte et le Monténégro, particulièrement au sujet de l'installation d'agents monténégrins à Constantinople et dans certains lieux de l'empire ottoman, où il sera jugé utile de les établir; et au sujet de l'extradition réciproque des criminels fugitifs et de la juridiction des Monténégrins voyageant en Turquie ou y séjournant; le tout en rapport avec les principes du droit internationnal et des besoins des Monténégrins.

« Une convention entre la Porte et le Monténégro sera conclue pour résoudre la question relative à l'échange commercial entre les habitants des frontières et l'érection des ouvrages de fortification aux points frontières. En cas de non-entente, la Russie et l'Autriche trancheront le différend.

« A l'avenir, les discussions ou conflits, sauf le cas de nouvelles réclamations territoriales, seront soumis à l'arbitrage

de la Russie et de l'Autriche, qui jugeront, en commun, arbitralement.

« Les troupes monténégrines seront tenues d'évacuer, dans le délai de dix jours, après la signature du présent traité, les territoires qui ne reviennent pas à la principauté. »

Tel est ce traité de San Stefano, si avantageux pour le Monténégro et qui devait, malheureusement, rester lettre morte, par suite des intrigues de l'Angleterre et de l'Allemagne. Le prince recevait 192 milles carrés et 210,000 habitants, lui qui, un an auparavant, se contentait de 64 milles et de 116,000 âmes[1], et on voit la maladresse que la Porte avait commise en ne traitant pas après la prise de Niksitch. Les désirs les plus légitimes du prince, son ambition était satisfaite; il avait porté, en deux ans de guerre heureuse, la population de sa principauté de 196,000 âmes à 380,000, sa superficie de 72 milles carrés à 270 milles, acquis les places de Bilek, Niksith, Mékotia, Sputch, Podgoritza, pour ne citer que les principales, enfin les deux magnifiques ports d'Antivari et de Dulcigno. De quels sacrifices le pays avait-il payé ces acquisitions magnifiques? En tout : deux mille six cent soixante-douze morts et six mille cinq cent treize blessés pour les trois campagnes de 1876-77-78; mais ce qui consolait les vainqueurs c'est qu'ils avaient tué cinquante-deux mille Turcs, blessé quarante et un mille autres, fait onze mille prisonniers, pris quatre mille chevaux, cinquante-huit mille fusils, cent trente-six canons et cent soixante-huit drapeaux, pendant la même période. Certes, les regrets furent bien adoucis, car, pour chaque Monténégrin tué, près de vingt Turcs avaient succombé!

A peine le traité de San Stefano était-il signé, que le prince est averti du mécontentement de l'Autriche et du projet de réunion d'une conférence internationale, qui doit établir sur d'autres bases les frontières respectives de la Serbie, du Monténégro, de la Bulgarie et de la Porte, et leur fera subir d'importantes modifications.

Il craint alors pour ses conquêtes et envoie à Vienne Bozo

1. Voir p. 387.

Petrovitch pour plaider la cause du Monténégro et déclarer qu'à aucun prix le prince ne rendra Niksitch, Antivari, Sputch et Podgoritza; il s'ensevelira plutôt avec ses guerriers sous les ruines de Cettigné que d'accepter de telles conditions.

En attendant, le prince organisa l'administration des pays nouvellement réunis à sa principauté, et, comme s'il se considérait comme ne devant jamais les rendre, des fonctionnaires furent établis à Antivari et Dulcigno, et payés par la caisse de l'État; en raison des nombreux catholiques qui habitaient ce district, ceux-ci élurent eux-mêmes certains fonctionnaires; au lieu d'exiger des populations un impôt, le prince fit distribuer du blé, de la farine, des espèces aux familles pauvres. Par ses soins, les routes sont remises en état, une ligne télégraphique réunit Cettigné, Antivari et Dulcigno; le peuple témoigne aussitôt de son contentement, il se consacre à la culture du sol : à l'antique misère et à l'incertitude du lendemain dans lesquels les Turcs le tenait, succèdent rapidement l'aisance, le contentement, la confiance dans l'avenir. Antivari et Dulcigno se relèvent de leurs ruines; les rues sont élargies, la rade est approfondie et élargie. et dans les deux cités l'éclairage public est introduit.

Le 28 mai, le prince envoie l'attaché militaire autrichien, capitaine Sauerwald, à Antivari, accompagné de Simo Popovitch, afin qu'il puisse constater *de visu* quels changements l'administration monténégrine a apportés, en cinq mois, dans la situation morale et matérielle des pays conquis. Une députation de ce district vint enfin à Cettigné remercier le prince de ce qu'il avait fait pour eux et pour leurs familles, et ce dernier profita de cette occasion pour déclarer qu'il avait conquis par les armes le pays jusqu'à la Bojana et le défendrait par les armes.

Une escarmouche eut lieu le 15 juin au matin, sur le cours de la Bojana : trois cents Albanais, commandés par quelques officiers turcs de l'armée régulière, passent la rivière à Obili dans l'intention de repousser les avant-postes monténégrins, et d'occuper une bande de terrain le long de la Bojana. La Porte voulait influencer en sa faveur les décisions du Congrès

de Berlin, qui tenait alors ses séances, le mettre en présence d'un fait accompli et pouvoir ainsi réclamer les deux rives de la Bojana. Ce qui le prouve, c'est qu'un gros détachement de Nizams, qui campait sur la rive gauche du fleuve, n'empêcha point les Albanais de la passer et se fit ainsi complice de leur projet. Heureusement ces montagnards furent reçus comme ils le méritaient, à coups de fusil, et rejetés en désordre dans le fleuve.

Enfin, le 13 juillet 1878, le protocole du congrès de Berlin fut définitivement arrêté et la paix générale fut signée. Voici les articles concernant le Monténégro.

« Art. 26. — L'indépendance du Monténégro est reconnue par la Porte et par toutes les puissances contractantes, qui jusqu'ici ne l'avaient point encore fait.

« Art. 27. — Les puissances contractantes se sont mises d'accord sur les conditions suivantes : Dans le Monténégro, la différence de foi religieuse ne peut être invoquée contre personne, comme un motif d'exclusion ou d'incapacité, autant qu'il s'agit de la jouissance des droits civils et politiques, de l'admission aux emplois, fonctions ou postes honorifiques, ou de l'exercice des diverses professions et industries, en quelque lieu que ce soit. La liberté et l'exercice public des cultes sont assurés à tous les nationaux aussi bien qu'aux étrangers, et aucun obstacle ne doit être placé à l'organisation hiérarchique des diverses religions et à leurs rapports avec leurs chefs spirituels.

« Art. 28. — Les nouvelles frontières du Monténégro sont établies de la manière suivante :

« La ligne frontière qui part du mont Ilino, au nord-est de Klobuk, suit la Trebjnitchitsa dans la direction de Grantcharevo, qui reste à l'Herzégovine, et suit ensuite le cours de ce fleuve en amont, jusqu'à un point placé à 1 kilomètre de l'embouchure de la Tchépelica; de là elle va en droite ligne sur les hauteurs qui courent à gauche de la Trebjnitchitsa.

« Ensuite elle se dirige vers Pilatovo, village qui reste au Monténégro, jusqu'à une distance de 6 kilomètres au nord de la route Bilek-Korito-Mékotia, et jusqu'à la passe située entre la Somina Planina et le mont Tchurilo; de là, elle se dirige

vers l'est par le village de Vratkovtsi qui reste Monténégrin, jusqu'au mont Orline.

« De ce point, la frontière, laissant Ravno au Monténégro, se dirige en droite ligne vers le nord-est, jusqu'au sommet des monts Lesbresnik et Volujak, tombe de là au plus court sur la rivière Piva, la traverse et atteint la Tara, entre Tserkvica et Nedvina.

« De ce point, elle remonte la Tara jusqu'à Majkovac, d'où elle suit la crête de la montagne jusqu'à Tsisko Jesero. De cet endroit, la frontière suit l'ancienne frontière jusqu'au village de Tsékulare ; de là la nouvelle frontière suit la crête de la Mokra Planina, le village de Mokra reste au Monténégro, et atteint la côte marquée 2166 sur la carte d'état major autrichien, puis, suit la chaine principale entre le Lim d'un côté et le Drin et la Tchijevna de l'autre.

« Elle court ensuite, entre la tribu des Koutchi Drekalovitch d'un côté, et la Kucka Krajnia, la tribu des Klementi et des Grudi de l'autre, le long de la plaine de Podgoritza d'où elle passe au-dessus de Plavnica, laissant les tribus des Klementi, des Grudi et des Hotti à l'Albanie. De là, la nouvelle frontière coupe le lac de Scutari par l'île Goritzatopal, puis sort du lac près de la croupe de la montagne, et suit la ligne de partage des eaux entre Megured et Kalimed, Merkojevitch reste au Monténègro, et atteint le littoral de la mer Adriatique près de Krutchi.

« Au sud-ouest, la frontière est formée par la ligne qui part de la côte, entre les villages Susanj et Zubci, et finit au point extrême sud-ouest de la frontière monténégrine, sur la Ursuta Planina.

« Art. 29. — Antivari et son port sont réunis au Monténégro aux conditions suivantes :

« Les contrées situées au sud de ce territoire restent à la Turquie jusqu'à la Bojana, d'après les définitions des frontières ci-dessus.

« La commune de Spitza jusqu'à la limite nord de la frontière décrite, est réunie à la Dalmatie.

« Complet et libre passage pour le Monténégro sur la Bojana. Des fortifications ne pourront être élevées sur la rive de ce

fleuve, excepté celles qui seront nécessaires pour la défense locale de Scutari, elles ne pourront s'éloigner de plus de 6 kilomètres de la ville.

« Le Monténégro n'aura ni flotte ni pavillon de guerre.

« Le port d'Antivari et les eaux monténégrines sont interdites aux navires de guerre de toutes les nations.

« Les fortifications élevées sur le rivage de la mer sur le sol monténégrin seront rasées, et il sera défendu d'en élever de nouvelles.

« Le service de santé et des ports, aussi bien à Antivari que le long de la côte Monténégrine, sera fait par de légers navires de l'Autriche-Hongrie.

« Le Monténégro accepte les lois maritimes en vigueur dans la Dalmatie. De son côté, l'Autriche-Hongrie s'engage à faire protéger par ses consuls le drapeau commercial du Monténégro.

« Le Monténégro doit s'entendre avec l'Autriche-Hongrie pour la construction et l'entretien d'une route et d'un chemin de fer sur le nouveau territoire. Une complète liberté de communication sera garantie sur ces deux routes.

« Art. 30. — Les Mahométans ou autres, qui possèdent des biens sur le territoire annexé et désirent habiter hors de la principauté, conserveront leurs propriétés, soit qu'ils les louent, soit qu'ils les fassent cultiver par un tiers.

« Personne ne peut être exproprié, sauf par les moyens légaux, et seulement contre paiement d'une indemnité.

« Une commission turco-monténégrine aura mandat, dans le délai de trois ans, de vendre, au profit de la Porte, les propriétés de l'État et les vakoufs (biens de main morte) et de régulariser les questions y afférentes au mieux des intérêts particuliers.

« Art. 31. — La principauté du Monténégro s'entendra direcment avec la Porte au sujet de la création d'agences monténégrines à Constantinople et dans certains endroits de l'empire Ottoman, où leur utilité sera reconnue. Les Monténégrins qui voyagent ou habitent en Turquie seront soumis aux lois et aux autorités ottomanes, d'après les principes du droit international et des coutumes adoptées envers les Monténégrins.

« Art. 32. — Les troupes monténégrines sont tenues d'évacuer, dans un délai de vingt jours, après l'échange des ratifications du présent traité, ou plus tôt si possible, les territoires qu'elles occupent en ce moment en dehors des frontières de la principauté. Les troupes ottomanes évacueront, également dans les vingt jours, les territoires cédés au Monténégro. Cependant un délai de quinze jours sera accordé en surplus pour évacuer les forteresses et en retirer le matériel et les approvisionnements, ainsi que pour faire l'inventaire des machines et autres objets qui ne peuvent pas être enlevés.

« Art. 33. — Comme le Monténégro doit supporter une partie de la dette ottomane, afférente aux territoires qui lui sont reconnues par le présent traité de paix, les représentants des puissances à Constantinople, d'accord avec la Porte, fixeront la somme de cette dette sur une base réduite. »

Nous n'avons point ici à faire le procès du traité de Berlin, qui enlevait aux Slaves une notable partie de ce qu'ils avaient achetés par des triomphes éclatants et leur sang généreusement versé, et mettait à l'acceptation du reste des conditions onéreuses et humiliantes.

Pour ce qui concerne le Monténégro nous nous contenterons de déclarer, que bien que sa population ait été portée à 280,000 habitants et sa superficie à 171 milles, soit 9,433 kilomètres carrés [1], ce qui faisait un gain de 85,000 âmes et de 99 milles carrés, il n'avait pas ce à quoi il avait droit : le port de Dulcigno restait à la Turquie, Mékotia, Névésinje et Stolac en Herzégovine, dont les habitants chrétiens firent toute la campagne dans les rangs monténégrins, passaient à l'Autriche. Il est vrai que ces trois forteresses n'étaient point occupées par l'armée du prince au moment de la cessation des hostilités. Ajoutons cependant que, comme ce pays fut réuni à l'Autriche, les populations se consolèrent ; car, enfin, être débarrassées de la tyrannie ottomane était déjà beaucoup pour elles.

1. La ligne pointillée sur la carte ci-jointe montre mieux que quoi que ce soit les gains du Monténégro sous le règne du prince Nicolas et l'importance des territoire acquis.

Korito, Bilek et le Zubci, sur la même frontière, avaient été occupés dès l'été de 1877 et, là encore, il y eut injustice à ne pas lui octroyer ces localités. Mais, dans l'esprit des diplomates réunis à Berlin, l'adjonction de Sputch, Zabliak et Podgoritza, dont les Monténégrins n'avaient pas eu le temps d'effectuer la conquête, constituait une large compensation. Le prince ne le prit pas aussi facilement : il protesta auprès des puissances et affirma ses droits sur Dulcigno.

Le 9 février 1879, les villes de Sputch et Podgoritza furent évacuées par les garnisons ottomanes et occupées par les Monténégrins, au milieu des acclamations enthousiastes des populations.

Les travaux de la délimitation des frontières, commencés au printemps de la même année, se poursuivirent pendant tout l'été, malgré les récriminations des commissaires turcs qui ne voulaient pas céder certains points de leur territoire compris dans le Monténégro, conformément aux stipulations du traité de Berlin. Suspendus pendant l'hiver, les travaux reprirent au printemps de 1880 et furent enfin achevés, après avoir donné lieu à de longues discussions.

Au mois de septembre de 1879, le prince Nicolas vint à Vienne et y passa une quinzaine de jours à la cour de l'empereur-roi, qui le reçut d'une façon courtoise et le combla de témoignages d'estime.

L'exécution du traité de Berlin en ce qui concernait les frontières albanaises et monténégrines donna lieu ensuite à des complications qui faillirent rallumer la guerre. Les districts albanais de Gusinje et de Plava, adjoints au Monténégro, ne prétendirent point accepter la suprématie du prince et le reste de l'Albanie soutint leur révolte. Le prince se trouva dans une situation des plus délicates : devait-il avoir recours à la force pour obliger ses nouveaux sujets à reconnaître son autorité? son caractère humain se révoltait à la pensée de verser encore le sang. D'un autre côté, la Turquie faisait preuve d'un mauvais vouloir évident et encourageait la résistance des districts en question. Il est difficile de savoir comment la chose se serait terminée, lorsque, le 2 décembre 1879, les Albanais attaquèrent les avant-postes monténégrins

établis sur la frontière à Vélika. Il fallait se défendre et, désormais, tous les torts étaient du côté des Albanais. Aussitôt quatre bataillons de la Koutschka et de la Vasojevitchka se concentrèrent vivement et vinrent défendre les avant-postes. Il y eut un sérieux combat, dans lequel six cents Albanais restèrent sur le terrain. Comme suite à cette violation du traité de Berlin, le prince enjoignit à son ministre à Constantinople de réclamer l'exécution du dit pacte et la remise des districts de Gusinje et Plava, dans le plus bref délai et avant le 15 décembre.

Comme le 25 rien ne paraissait et que la Porte ne prétendait pas donner satisfaction, le prince rappela son ambassadeur à Constantinople et adressa un mémorandum énergique aux puissances signataires du traité de Berlin, leur demandant de forcer la Turquie à tenir ses engagements. La situation était grave, d'un conflit armé sur les frontières albanaises pouvait résulter un nouvel embrasement de la péninsule Balkanique, et, malgré l'ordre donné par le prince à ses soldats de n'attaquer les Albanais à aucun prix, tout était possible en présence de la mauvaise foi des Turcs et de l'excitation des tribus de la frontière.

En effet, la lutte éclata dès les premiers jours de janvier 1880 : huit mille Albanais, partis de Gusinje et de Plava, vinrent attaquer six bataillons monténégrins campés entre Bolitza et Andrievitza, et, après un combat acharné de cinq heures, furent repoussés, en laissant le terrain couvert de morts. Le prince défendit à ses bataillons de pénétrer sur les territoires contestés et leur enjoignit de se tenir sur la défensive, comme par le passé.

Pour sortir d'embarras, il fut entendu, sur la proposition de l'ambassadeur d'Italie à Constantinople, que les districts ne seraient point réunis au Monténégro, mais que ce dernier pays recevrait en échange d'autres territoires situés sur la rive gauche du Zem, les Hotti par exemple. La Porte tergiversa, trouva les compensations trop fortes et finalement pousa à bout la patience du prince, qui, en présence de cette mauvaise foi flagrante, mobilisa douze mille hommes sur la frontière albanaise et fit déclarer à la Porte que si le 31 mars il

n'y avait pas de solution, il occuperait par force les districts de Gusinjie et Plava, malgré l'opposition des habitants.

Le divan capitula et, le 3 avril, consentit à l'échange proposé par l'ambassadeur d'Italie et accepté par le prince. L'acte de la délimitation de la frontière fut signé le 12 avril. Par ce traité le Monténégro recevait la partie seulement du district de Gusinje habitée par des Slaves, une partie du territoire des Grudi, enfin les districts de Touzi et de Wrani, les villes de Grusinje et de Plava restant à la Turquie.

Mais lorsqu'il s'agit d'occuper les territoires susdits, les difficultés recommencèrent, et plusieurs milliers d'Albanais vinrent en armes se poster sur la frontière nouvellement fixée. Alors, le 23 avril, le prince adressa aux ambassadeurs des puissances à Constantinople la note suivante :

« Ce matin, à neuf heures, le commandant monténégrin de Podgoritza fut averti par un aide de camp d'Izzet Pacha, gouverneur de Scutari, que les troupes turques évacueraient le même jour, à quatre heures de l'après-midi, les positions qui doivent être remises au Monténégro. Le commandant de Podgoritza, qui s'attendait, d'après la teneur de la convention, à être informé vingt-quatre heures d'avance, protesta contre cette infraction aux stipulations signées à Constantinople, disant que les sept heures qu'on lui laissait étaient insuffisantes pour faire avancer les troupes jusqu'aux différentes fortifications, de manière à pouvoir occuper immédiatement les positions abandonnées et à prévenir l'entrée des Albanais. Notre commandant voulut envoyer un officier à Osman Pacha, commandant des troupes turques à Touzi, pour se mettre d'accord avec lui au sujet de l'évacuation, mais l'aide de camp lui déclara qu'on avait l'ordre d'évacuer les positions à quatre heures. Notre commandant fit avancer ses troupes à tout hasard : à midi, elles s'approchèrent du pont de Zem, mais les Ottomans l'avaient déjà évacué et les Albanais l'occupaient. Le passage du Zem était impossible sans combat, car les Albanais tenaient la tête du pont. On reconnut ensuite que les retranchements de Vrania à Hum étaient évacués par les Turcs et occupés par des bandes d'Albanais depuis la nuit précédente, avant que l'avis de l'évacuation eût été donné à notre commandant.

« Osman Pacha a concentré toutes ses troupes à Touzi (Tuschi), qui se trouve en arrière des positions occupées par les Albanais, de sorte qu'il n'est plus possible au commandant de Podgoritza de se mettre en rapports avec lui sans forcer les retranchements livrés aux Albanais.

« Ces faits ne sont pas seulement en flagrante contradiction avec les stipulations signées à Constantinople, mais ils dénotent déjà ce qu'on doit attendre de l'armée ottomane. Les avis ne manquent pas à Son Altesse le Prince pour le prévenir contre la possibilité d'un pareil procédé des commandants turcs. Mais, espérant toujours dans la bonne foi de la Porte, dont il n'avait pas raison de douter, il hésitait à ajouter une signification exagérée à ces rapports. Néanmoins, quelques indices, notamment le silence des chefs turcs jusqu'au dernier moment, devait déjà le mettre en garde. Il faut ajouter que sur les rapports de l'envoyé ottoman à Cettigné, Osman Pacha, suspect d'organiser la résistance depuis longtemps, avait été révoqué et qu'avis en avait été donné officiellement à Son Altesse, et cependant c'est ce même officier qui fut désigné pour procéder à l'évacuation et qui commande les troupes turques jusqu'à présent. Hodan Beg, commandant de la gendarmerie du vilayet de Scutari, promoteur connu de la ligue albanaise, a été envoyé à Tuschi par Izzet Pacha comme son représentant, et il est à présumer que c'est lui qui, en ce moment, est à la tête des Albanais. Son Altesse a ordonné de ne pas attaquer les fortifications qui devaient nous être remises, nos troupes se sont donc arrêtées et éviteront le combat.

« RADONITCH. »

En recevant cette note aussi juste que ferme, les représentants des puissances à Constantinople se réunirent chez M. Layard, doyen du corps diplomatique, et rédigèrent en commun une note qui appuyait la réclamation du prince Nicolas, sommait la Sublime Porte d'avoir à faire évacuer, par les Albanais, ses sujets, les districts des Hotti, en un mot de se conformer à la convention du 12 avril ; pour finir, les repré-

sentants des puissances rendaient le divan responsable des complications et du sang versé qui pourraient être la conséquence de sa mauvaise foi.

Sawas Pacha répondit à cette sommation par une note dans laquelle il maintient que la Porte est animée des meilleures dispositions et que le Monténégro est cause des difficultés survenues depuis trois mois.

Le ton dilatoire de la réponse de Sawas déplut aux ambassadeurs ; ils voyaient bien que le pacha ne cherchait qu'à gagner du temps afin de parvenir plus tard à ne pas exécuter la convention du 12 avril. C'est pourquoi, par une seconde note, en date du 2 mai 1880, ils sommèrent de nouveau la Porte d'exécuter ses engagements.

Ici entre en scène, d'une manière efficace, la ligue albanaise, dont nous devons tracer en peu de mots les grandes lignes. Fondée récemment, cette union de toutes les tribus habitant l'Albanie, aussi bien catholiques que mahométanes, avait un double but : empêcher la Turquie de céder quelque partie que ce fût du territoire albanais au Monténégro, organiser la dite province en un État autonome, sous la suzeraineté de la Porte. La ligue était administrée et dirigée par une commission de douze membres, dont huit turcs et quatre chrétiens; elle disposait, en réunissant tous les Albanais susceptibles de porter les armes, de vingt-cinq à trente mille bons soldats, armés par les soins de la Porte et pourvus par elle d'officiers et de canons, car, disons-le de suite, la ligue n'était qu'un instrument entre les mains du divan. N'osant point opposer ses propres soldats réguliers aux Monténégrins, pour les empêcher d'entrer en possession des territoires à lui concédés par le traité de Berlin, la Porte a inventé et créé de toutes pièces la ligue albanaise ; elle la met en avant, se retranche derrière elle ; mais, en réalité, entretient sa résistance avec son argent et la guide par ses conseils ; si la ligue ne cède pas, c'est que la Turquie ne veut pas qu'elle cède. Mais les diplomates et le prince connaissent la vérité et la honteuse duplicité de la Porte les irrite profondément. Ils sont décidés à en finir, car, dans les premiers jours de mai, vingt mille Albanais sont rangés sur la rive gauche du Zem et s'opposent à

l'entrée des Monténégrins dans les territoires à eux concédés par les conventions du 12 avril.

Le 16 mai, la Porte, répondant à la note collective du 2, propose la nomination d'une commission européenne qui fera une enquête sur la question et renseignera le sultan. Comme si la Turquie ne connaissait pas la question mieux que n'importe qui !

Le prince répondit à cette absurde prétention, dont le motif n'était que de gagner du temps pour lasser sa patience, en ramenant toutes ses troupes de la rive droite du Zem sous les places de Sputch et de Podgoritza ; le 23, il adressait aux cabinets européens une nouvelle note dans laquelle il déclarait remettre la solution de la question entre leurs mains. En présence de l'attitude digne et ferme du prince et de la duplicité de la Turquie, les puissances envoyèrent, dans les premiers jours de juin, des plénipotentiaires à Berlin, pour se mettre d'accord sur les moyens de faire exécuter les engagements pris par la Turquie lors du Congrès de Berlin. La Conférence décida, le 28 juin 1880, que, pour ménager les susceptibilités des Albanais, le district de Hotti resterait à la Turquie, ainsi que ceux de Gusinje et de Plewa, mais que, en échange, le Monténégro recevrait Dulcigno et son territoire jusqu'à la Bojana, et que l'indemnité sur le Zem accordée par la convention du 12 avril serait réduite en conséquence. Elle établit, en un mot, la frontière, telle que nos lecteurs la voient en gros pointillé sur la carte ci-jointe. Cette résolution de la Conférence de Berlin semble avoir été inspirée par le télégramme que le comité de la ligue albanaise lui adressa le 23 juin et dans lequel il déclarait que l'Albanie ne voulait à aucun prix céder un morceau de son territoire au Monténégro et réclamait l'exécution du traité de Berlin. Cette note était contradictoire, puisque le dit traité enlevait deux districts à l'Albanie pour les donner à la principauté. Aussi, la Conférence, en accordant Dulcigno au prince, mettait d'accord les Albanais, les Monténégrins et les Turcs[1].

1. Par suite de cette dernière modification de la frontière, la principauté reçut définitivement les divisions suivantes :

On croit que tout est fini et que la Porte va obéir : erreur profonde, les difficultés ne font que commencer.

Le 16 juillet, le comte de Hatzfeld, ambassadeur d'Allemagne, communique au divan les décisions de la Conférence et ajoute que jusqu'à la remise de Dulcigno la Porte sera rendue responsable de ses engagements antérieurs.

Le divan refusa catégoriquement de céder Dulcigno, sous prétexte que cette ville était habitée par une population musulmane et voulut, au contraire, reprendre l'exécution de la convention du 12 avril.

Il y a des limites à la longanimité ; le prince perdit patience, rappela son représentant à Constantinople ; en même temps, les puissances décidèrent d'envoyer une escadre à Dulcigno pour forcer la Porte à exécuter les traités. Le 3 août, les ambassadeurs remettent, pour la forme, une note, accordant un délai de trois semaines à la Turquie pour exécuter, soit ses engagements pris le 12 avril, soit effectuer la remise de Dulcigno. Le 25 août, terme du délai, se passe et la Porte, loin de livrer cette ville, la fait occuper par six mille Albanais, pourvus de munitions, de vivres, de canons commandés par des officiers turcs. On voit qu'elle se retranche de nouveau der-

		environ		
Monténégro proprement dit	Katounska	48,000 hab.	chef-lieu	Cettigné.
	Tsermnitchka	15,000	—	Vir Bazar.
	Rietchka	18,000	—	Riecka.
	Lyechanska	10,000	—	Gradac.
Berda	Bielopavlitchka	24,000	—	Danilograd.
	Piperska	26,000	—	Bratonitchi.
	Moratchka	18,000	—	Moratchki.
	Vasojevitchka	18,000	—	Zaberdje.
Acquisitions : du côté de l'Herzégovine ;	Banianska	9,000	—	Ubli.
	Niksitchka	10,000	—	Niksitch.
	Pivanska	15,000	—	Piva.
	Drobnjatchka	12,000		
	Kolaschinska	5,000	—	Kolaschin.
Du côté de l'Albanie	Arbanaska	21,000	—	Podgoritza.
	Skadarska	15,000	—	Antivari.
	Dulcigno	4,000	—	Dulcigno.
	Total	268,000 habitants et 9,080 kil. carrés.		

rière la ligue albanaise; mais, par une contradiction étrange, elle sollicite un nouveau délaï d'une semaine pour livrer Dulcigno, car elle ne veut à aucun prix soulever un conflit avec les puissances. Les ambassadeurs font droit à cette requête et portent le terme du délai au 2 septembre. Le 2, Dulcigno n'est pas remis au prince; alors les puissances notifient au divan la démonstration navale qui a lieu dès le lendemain, car, en prévision du refus de la Porte, les navires étaient déjà, partis pour Raguse.

L'escadre française, sous le contre-amiral Lafont, comprenait : *le Suffren, le Friedland*, l'aviso *Hirondelle;*

L'escadre anglaise, sous Lord Seymour : *l'Alexandra, le Téméraire, le Falcon,* les avisos *Helicon* et *Iris;*

L'escadre autrichienne, sous l'amiral Von Elenbard : *le Custozza, le Prince Eugène, le Niklanszring, le Landon;*

L'escadre italienne, sous l'amiral Fincati : *Faletro, Roma, Marco Antonio, Colonna;*

L'escadre russe, sous le contre-amiral Kremer : *Svellana, Schamtchuck, Zemerg;*

Enfin, le cuirassé allemand *Victoria.*

En tout : vingt navires avec sept mille hommes d'équipage et cent trente-six canons, sous le haut commandement de Lord Seymour ; telles sont les forces que les nations signataires du traité de Berlin envoyèrent dans les eaux de Dulcigno, pour forcer la Porte à faire honneur à ses engagements.

En même temps, et pour appuyer les escadres, le prince Nicolas laisse Mazo Urbica avec deux mille hommes à Podgoritza, envoie Miljano dans la Vasojevitchka Nahia avec pareil nombre, enfin, poste Bozo Petrovitch, avec six mille soldats, entre Dulcigno et Antivari.

Le 15 septembre, la Porte adresse à tous ses représentants auprès des nations étrangères une protestation contre la présence des escadres à Dulcigno, manifeste un vif désir d'obtenir une solution, fait appel aux sentiments d'humanité des puissances et à leur désir de maintenir la paix, et les supplie de ne point bombarder Dulcigno. Il est impossible de se moquer plus agréablement du monde que le fait le divan dans cette occasion ; lui seul est la cause de tout ce déploiement de forces et

au lieu de faire évacuer Dulcigno par les Albanais, il lance des protestations platoniques aux quatre coins de l'Europe.

Le lendemain, les Dulcignotes envoient aux consuls européens, à Scutari, une note dans laquelle ils protestent énergiquement contre la cession de Dulcigno à la principauté, déclarent vouloir rester Ottomans et sont résolus à se défendre, à repousser les attaques par la force, à s'ensevelir sous les ruines, etc., etc., enfin, rendent les puissances responsables du sang qui sera versé [1].

Le 17, le capitaine anglais W. Kern débarque, passe par Cettigné, où il s'entend avec le prince, et va porter un ultimatum à Riza Pacha, commandant des troupes turques à Scutari. On attend quelques jours sa réponse; le 23, arrive une note de la Sublime Porte : elle reconnaît que Dulcigno doit être remis au prince, mais pose, comme conditions, que les puissances renonceront à faire une démonstration, garantiront les droits des mahométans habitant Dulcigno, enfin, s'engageront à ne jamais plus, *dans l'avenir, demander aucune augmentation de territoire pour le Monténégro*. Accepter de telles conditions, c'était compromettre l'avenir de la principauté et jamais les puissances ni le prince ne consentiraient à une telle renonciation, car le traité de Berlin n'a pas encore dit le dernier mot au sujet des revendications légitimes du Monténégro.

Le 26 septembre, les commandants des escadres posent l'ultimatum suivant : évacuation de Dulcigno sous vingt-quatre heures et *sans conditions*. Riza Pacha refuse alors catégoriquement de faire évacuer Dulcigno par les Albanais et le divan ne donne plus signe de vie.

Lord Seymour et ses collègues se trouvèrent alors dans un grand embarras. Ils ne pouvaient point bombarder ni faire la guerre à la Turquie, puisque cette puissance était officiellement en paix avec leurs cabinets respectifs. Dans l'esprit des puissances signataires de la Conférence de Berlin, une simple mani-

1. On comprend que nous ne puissions point citer *in extenso* le texte de toutes les notes et dépêches mentionnées dans ce chapitre, il faudrait, pour cela un livre tout entier; le lecteur désireux de les parcourir pourra consulter le *Recueil des documents diplomatiques* de 1878-1880, publié par le gouvernement français.

festation pacifique des escadres devait suffire pour forcer la Porte à s'exécuter, et point ne serait besoin d'en venir à une lutte ouverte. Sans déclaration de guerre préalable, bombarder était impossible. La Turquie le savait bien, elle n'ignorait pas que les escadres n'avaient pas d'ordres pour bombarder Dulcigno, c'est pourquoi, elle se riait de la démonstration ainsi que nous l'avons vu.

Pour sortir de cette situation délicate, les commandants des escadres résolurent de cingler vers Raguse et d'y attendre des instructions de leurs cabinets quant à la conduite à tenir ultérieurement. Le prince Nicolas déclare en même temps à lord Seymourd qu'il n'attaquera point les Albanais pendant l'absence des escadres et attendra, une fois de plus, la décision des puissances.

A peine les vaisseaux furent-ils partis, que quatre navires ottomans, *Asseyr*, *Monchbiré*, *Babel* et *Serrur*, arrivent à Dulcigno et débarquent des munitions, des vivres et des fusils; les Albanais s'établissent alors fortement autour de la ville et se retranchent formidablement contre une attaque de l'extérieur.

La situation est grave et un coup de fusil malencontreux peut amener un sanglant combat entre Monténégrins et Albanais.

Grâce au sang-froid du prince et à la sagesse de ses troupes, rien de semblable ne se produisit. Riza Pacha quitte alors Scutari, avec cinq mille hommes de troupes régulières, et vient camper sur la rive gauche de la Bojana, occupant fortement les grandes routes d'Antivari et de Dulcigno à Scutari.

Pour combler la mesure et ajouter une nouvelle scène à cette déplorable comédie, qui dure depuis six mois, le divan envoie, le 4 octobre, une note aux puissances, pour leur déclarer qu'elle met tout en œuvre pour décider les Albanais à évacuer Dulcigno et qu'il ne dépend point d'elle de les en chasser. A quoi servaient donc alors les cinq mille hommes de Riza Pacha!

En réponse à cette note, le prince remit, le 9 octobre, une déclaration aux consuls européens à Scutari et à Cettigné; le ton de cette déclaration est ferme et digne; elle dévoile les supercheries de la Porte et accuse formellement Riza Pacha

d'entretenir la résistance des Albanais, au lieu de les engager à évacuer Dulcigno.

Le lendemain, le sultan se décide enfin à donner satisfaction aux notes comminatoires que les puissances lui ont adressées; il déclare que Dulcigno sera remis aux Monténégrins sans conditions : « La Sublime Porte, voulant donner une nouvelle preuve de sa loyauté et de son bon vouloir, déclare qu'elle cède Dulcigno et qu'elle donne immédiatement des instructions aux autorités locales pour la cession aux autorités monténégrines par les moyens pacifiques. Une convention interviendra, pour régler les conditions dans lesquelles la remise devra être effectuée. Le gouvernement ottoman, qui ne fait ce sacrifice que dans le but d'écarter les démonstrations navales, espère que par cette mesure la dite démonstration sera supprimée. »

Pour établir bien nettement la frontière monténégrine, deux fois modifiée depuis le traité de Berlin, et éviter de nouvelles dissensions, les puissances décidèrent que la ville de Dinosi, dans le Hotti, resterait aux Ottomans, que la ligne de démarcation tomberait droit de ce point sur le lac de Scutari; enfin, que le district de Dulcigno tout entier serait adjoint à la principauté. Une note collective, qui constatait cette décision, fut remise au divan et la question sembla sur le point d'être tranchée.

Il fallut néanmoins encore six semaines, avant que le prince reçût Dulcigno.

Le divan rappela Riza Pacha, par trop compromis par ses menées en Albanie, et nomma Dervish Pacha, l'ancien adversaire du prince eu 1876, auquel il remit de pleins pouvoirs à cette occasion.

Dervish signifia aux Albanais d'avoir à évacuer Dulcigno et de repasser la Bojana, sinon il les attaquerait. Les Albanais protestèrent énergiquement par une note adressée, le 24 novembre, aux consuls de Scutari; ils rendaient les puissances responsables du sang qui allait être versé. La veille, Dervish Pacha passait la Bojana avec ses cinq mille hommes, à 8 kilomètres de Dulcigno, attaquait les avant-postes albanais, sur la route de Scutari, et les rejetait en désordre sur la place, après un chaud combat.

Le lendemain, la ville était enlevée par les Turcs et les Albanais forcés de s'enfuir au-delà de la Bojana. Aussitôt entré dans Dulcigno, Dervish Pacha adressa aux habitants une longue proclamation, dans laquelle il leur recommande de se soumettre aux décisions du sultan, sinon il les traduira devant un conseil de guerre. Il ajoute que ceux qui voudront le suivre en Turquie le pourront et que des terres seront mises à leur disposition par le sultan. La proclamation se termine par une assurance formelle que la Turquie est décidée à faire exécuter les traités. Ceci prouve d'une façon indubitable que la résistance des Albanais cachait celle de la Porte, car, aussitôt que cette dernière eut décidé de rendre Dulcigno, elle sut bien forcer les Albanais à se soumettre.

Le 25 novembre, l'aide de camp du prince prit, avec le représentant de Dervish, les mesures nécessaires pour la remise définitive de Dulcigno, qui devait être effectuée le lendemain. En conséquence, le 26 novembre 1880, date mémorable dans l'histoire monténégrine, Bozo Petrovitch, suivi de quatre mille hommes, fit son entrée dans la place, en présence des officiers de la flotte internationale. La guerre, commencée en 1876, était enfin terminée après quatre ans et demi de luttes glorieuses et de négociations pénibles.

CONCLUSION

Notre rôle d'historien du Monténégro est terminé ; depuis quinze ans toutes les forces vives de la principauté se sont développées au milieu d'une paix profonde. Ses rapports diplomatiques avec toutes les puissances, notamment avec la Turquie, n'ont cessé d'être excellents; le mariage des deux filles aînées du prince Nicolas, la princesse Militza, avec le grand duc Pierre Nicolaievitch, et la princesse Stana avec le grand duc Georges Romanowski, duc de Leuchtenberg, indiquent dans quelle haute estime le tzar Alexandre III, tenait le prince Nicolas du Monténégro, et ont contribué puissamment à resserrer les liens qui unissent la Russie et le Monténégro [1]. Chaque jour, cet intéressant pays gagne dans l'estime des grandes puissances, par la manière adroite et sage dont il est administré. Les sympathies de la France lui ont toujours été acquises et ne lui feront jamais défaut, tant qu'il persévérera dans cette voie.

Un exposé complet de la situation intérieure, financière, commerciale, de la principauté, serait des plus intéressant ; malheureusement, il nous entraînerait trop loin et sortirait du cadre purement historique de cet ouvrage. Il nous est cepen-

1. Outre ces deux princesses, le prince Nicolas a encore quatre filles, plus jeunes : les princesses Hélène, Anna, Xenie et Vera, et trois fils : l'aîné. S. A. Danilo Alexandre, prince héritier, colonel aux tirailleurs russes, né le 29 juin 1871 : Mirko, grand voyvode de Grahovatz et de la Zenta, et Pierre, voyovde de Zachlum. On sait que le prince Nicolas est colonel honoraire du 15e régiment de tirailleurs russes.

dant impossible de ne pas faire ressortir brièvement les améliorations survenues depuis le traité de Berlin.

La population, qui était, comme nous l'avons dit plus haut, de 268,000 âmes en 1878, en comptant les Uskoks des frontières, s'est élevée à 300,000 environ, en comprenant toujours cette catégorie de sujets monténégrins qui habitent les districts d'Herzégovine réunis en 1878, et sont omis dans les chiffres donnés habituellement comme ceux de la population totale de la principauté.

Le commerce extérieur du Monténégro s'est accru dans une notable proportion, depuis que les ports d'Antivari et de Dulcigno lui ont été rendus; les exportations se chiffrent annuellement par 5 millions de francs, consistant surtout en laines, peaux, fruits, poissons, bois, sumac, bétail.

Les recettes du trésor monténégrin s'élèvent annuellement à environ 1,200,000 francs, provenant notamment d'un droit de douane de 6 pour 100 *ad valorem* perçu sur les marchandises fabriquées importées dans la principauté, et d'un impôt payé par chaque habitation. Les dépenses n'atteignent jamais les recettes et, depuis la guerre de 1876-1878, laissent chaque année un boni de 300 à 400,000 francs, qui est employé, soit à perfectionner l'armement, soit aux travaux publics. Le budget se maintient ainsi en équilibre parfait.

La dette publique est de 2 millions de francs, provenant de la quote part de la dette turque, afférente aux pays annexés au Monténégro, en vertu de l'article 33 du traité de Berlin. Elle est absolument insignifiante, eu égard au chiffre de la population, et ne représente qu'une somme de 6 fr. 60 c. par tête d'habitant. En réalité, on peut dire que le Monténégro n'a pas de dette publique, dont le paiement des intérêts fasse sortir l'or du pays.

L'administration intérieure de la principauté attire d'une manière continuelle les soins du prince Nicolas, et son œuvre la plus remarquable sous ce rapport est la publication du nouveau Code, le 8 mai 1888.

Commencé dès 1878, sous la direction du savant professeur V. Bogititch, Ragusan de naissance et professeur à l'Université d'Odessa, le Code fut examiné et discuté longuement par le

sénat, reçut la sanction du prince Nicolas en 1887 et entra en vigueur le 1er juillet de l'année suivante. C'est un Code purement civil, il se divise en six parties et doit être complété, dans un avenir prochain, par un Code pénal et un Code de procédure civile [1]. Tel qu'il est actuellement, il complète le Code du prince Daniel et fait autant d'honneur au jurisconsulte qui l'a composé qu'au souverain qui en a conçu l'idée et poursuivi la mise en exécution.

Les moyens de communications si défectueux autrefois, à cause de la nature montagneuse du sol et de l'état de guerre permanent auquel le Monténégro était condamné, se sont grandement améliorés : une route large et bien entretenue unit Cattaro, Cettigné, Riecka, et, par Zabliak et Podgoritza, remonte le cours de la Zenta jusqu'à Danilograd. D'autres routes, qui doivent joindre Cettigné à Niksitch d'un côté et à Antivari de l'autre, sont en cours d'exécution.

Le réseau télégraphique est à peu près complet ; il joint Cettigné à Cattaro et à toutes les villes importantes de la principauté, notamment : Antivari, Dulcigno, Zabliak, Riecka, Sputch, Podgoritza, Niksitch, Danilograd, Grahovo, en desservant les points intermédiaires. En cas de mobilisation, ce réseau rendrait d'immenses services.

Seule, la question de l'établissement d'une voie ferrée n'a point encore reçu de solution. Il nous semble cependant que lorsque le réseau bosnien s'étendra de Sarajévo à Novi-Bazar, ce qui ne peut tarder beaucoup, un embranchement vers Niksitch s'imposera. De cette ville la voie ferrée descendrait aisément le cours de la Zenta et desservirait Danilograd, Sputch, Podgoritza, Zabliak, contournerait le nord du lac de Scutari, en lançant un tronçon vers Cettigné, puis atteindrait Antivari. Certes, la création d'une telle voie de communication présenterait de sérieuses difficultés techniques et exigerait de grands capitaux. Mais, d'un autre côté, la science des ingénieurs ont triomphé, dans les Alpes suisses et autrichiennes, de bien d'autres difficultés naturelles plus redoutables,

1. M. R. Dareste, dans un opuscule paru en 1888, expose les grandes lignes du nouveau Code civil monténégrin.

et les capitaux, toujours en quête d'emploi, trouveraient, croyons-nous, un placement d'avenir dans le réseau monténégrin. En effet, il décuplerait la richesse naturelle du sol en facilitant les débouchés de ses productions, améliorerait grandement la situation matérielle des habitants, enfin, en mettant le pays en communication directe avec les réseaux bosniens et autrichiens, attirerait de nombreux étrangers qui désirent si vivement visiter ce remarquable pays, mais que le long trajet maritime de Trieste à Cattaro ou Antivari éloigne de ce voyage. Là, encore, nous voyons une puissante source de richesses pour le Monténégro, si peu connu des touristes et si digne de l'être, tant au point de vue des curiosités naturelles que sous celui de l'observation des habitants.

La réalisation de ce projet est possible, elle ne tardera guère nous l'espérons, et sera le digne couronnement de l'œuvre civilisatrice et impérissable du prince Nicolas.

Ce qui la rendra plus facile que dans d'autres pays, c'est la situation éminemment favorable des finances monténégrines.

Comme suite de l'augmentation considérable de la population survenue en 1878, la force armée a subi une notable amélioration. Dès le lendemain de la guerre, en novembre 1878, Bozo Petrovitch présentait au prince Nicolas un projet de réorganisation de l'armée. Peu de mois après, une commission spéciale, présidée par le ministre de la guerre, Ilia Plamenac, commençait ses travaux sur cette base et menait à bien l'élaboration d'un plan complet de mobilisation des forces monténégrines.

D'après ce plan, approuvé par le prince et ayant force de loi, le Monténégro continue à ne point avoir d'armée permanente; seuls deux escadrons de cent hommes chacun de Perjanikes [1], ou gardes du corps, servent à maintenir l'ordre et à former la garde personnelle du prince.

En cas de guerre, la population mâle se divise en trois bans.

Le *premier* comprend les hommes de 20 à 45 ans et donne 30,000 hommes répartis de la manière suivante :

1. Ainsi nommés du nom de Perianitza, aigrette qu'ils portent au bonnet. D'ailleurs, dans l'armée monténégrine, toutes les indications des grades se portent à la coiffure.

Infanterie : 42 bataillons, soit 6 brigades de 7 bataillons en moyenne (certaines ont 5 d'autres 9 bataillons); comprenant 4 à 8 compagnies de 110 hommes en moyenne, soit environ..................	29,000 hommes.
Infanterie montée................	300 —
Artillerie : 1 brigade comprenant 6 batteries à 4 canons Krupp de montagne..................... 24 canons plus 3 batteries à 8 canons de 9 cent. comme réserve.. 24 canons enfin cinq batteries de 4 canons de siège de 12 cent., système Krupp............. 20 canons	600 —
1 compagnie de pionniers..........	100 —
TOTAL............	30,000 pour le 1er ban.

Le *deuxième* ban comprend les hommes de 46 à 55 ans et donne 9,000 hommes qui serviraient à combler les vides survenus dans les formations du premier ban.

Le *troisième* ban, enfin, comprendrait, en cas de péril grave, tous les jeunes gens de 15 à 20 ans et les vieillards de 55 ans jusqu'à la *mort*. Il est difficile d'évaluer exactement le chiffre des fusils que cet appel pourrait mettre en ligne, il s'élèverait à 15 ou 18,000 sans aucun doute et servirait à créer 20 bataillons à 800 hommes chacun, chargés de la défense du territoire.

Si maintenant nous passons à l'instruction des troupes, nous constatons que presque tous les dimanches les deux premiers bans sont exercés dans les villages, sous la conduite de leurs officiers : les tirs ont lieu aussi plusieurs fois dans l'année. C'est ainsi que les capacités militaires de l'armée sont entretenues, car l'instruction des recrues est absolument inutile, attendu, nos lecteurs le savent bien, que tout Monténégrin naît soldat et, dès son enfance, apprend, sous les yeux de son père, à manier le kandjar et à tirer la carabine. On comprend quelle supériorité militaire donnent à ces soldats les exercices à rangs serrés auxquels ils s'exercent chaque semaine, et combien leur force effective s'accroît de ce chef.

En guerre, les soldats sont nourris par les soins de l'inten-

dance ou par des réquisitions, mais ne touchent pas de solde en argent. En temps de paix, ils entretiennent eux-mêmes leurs armes et leur équipement; les officiers reçoivent, en campagne seulement, les indemnités suivantes, qui peuvent paraître dérisoires à nos officiers, mais qui font ressortir admirablement le désintéressement et la noble simplicité de cette armée de Spartiates :

Voyvode, commandant d'une division (divisionnaire)	1,200	fr. par an.
Voyvode, commandant d'une brigade (brigadier)	800	—
Serdar ou voyvode, sans commandement de troupes	400	—
Colonel (kapitan)	160	—
Major ou chef de bataillon (bas-commandeur)	80	—
Capitaine et lieutenant (stotina-bayaktar)	24	—
Sous-officier (desecare), secrétaire (pisar)	10	—

En cas de mobilisation, le prince donne l'ordre de mobiliser, et instantanément il est transmis à toutes les stations télégraphiques, d'où partent sans tarder des exprès qui communiquent l'ordre à toutes les communes des environs. Les serdars, commandant sans troupes, préviennent les colonels et les majors; ceux-ci avisent les capitaines, qui se mettent en rapports avec leurs sous-officiers. Ces derniers réunissent chacun leurs dix hommes et, sans perdre un instant, les conduisent au chef-lieu du district ou capitanie, où le colonel les reçoit et les passe tous en revue [1].

Rien de plus simple, de plus rapide que la mobilisation monténégrine; en quelques heures, les 39,000 hommes qui composent les deux premiers bans seraient réunis, sous les armes,

1. Déjà, en 1889, les réformes concernant la réorganisation de l'armée avaient été en partie exécutées, maintenant elles le sont complètement, et nous sommes heureux de signaler ce fait à toutes les personnes qui s'intéressent aux choses de la guerre, de même que nous nous félicitons d'avoir les premiers présenté, en langue française, les événements de la guerre 1876-1878, en détail et d'une manière méthodique et absolument complète.

pourvus de munitions et de vivres et prêts à marcher à la frontière.

Le troisième ban pourrait les suivre à un ou deux jours, car, grâce aux soins constants du gouvernement, les arsenaux de Cettigné, Podgoritza et Niksitch sont largement pourvus de munitions et de vivres de campagne, et alors cinquante-cinq à soixante mille Monténégrins expérimentés et braves constitueraient une force invincible dans les montagnes de la péninsule Balkanique.

On voit que le Monténégro est en position de jouer un rôle encore plus important qu'en 1876-1878, dans les affaires slavo-turques, et que le poids de son épée pèserait lourdement dans la balance au jour de la lutte.

A Dieu ne plaise que nous souhaitions de voir de nouveau les Monténégrins et les Ottomans se rencontrer sur le champ de bataille! Nous espérons plutôt que les aspirations nationales des Tsernogorstes recevront satisfaction autrement que par la force des armes.

Que le Monténégro continue de marcher dans la voie qu'il suit depuis trente ans, et si un jour, par suite d'événements que personne ne peut prévoir, mais que tous les amis des Slaves désirent ardemment, une revision du traité de Berlin s'impose, si une part plus large est faite aux Slaves de la péninsule Balkanique, les Monténégrins ne seront pas oubliés. Scutari, l'ancienne capitale des premiers princes de la Zenta, au moyen âge, le riche territoire qui l'entoure, les rives du lac dans toute leur étendue et le littoral de la mer Adriatique jusqu'à l'embouchure du Drin Noir, telles sont les contrées qui appartiendront au Monténégro de l'avenir.

FIN

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE Nº 1

LES BALSA

Balsa Ier, prince de la Zenta (1356-1368).

- **Stratimir, prince de la Zenta (1368-1373).**
  - **Georges II Stratimiroff, prince de la Zenta (1373-1405), épousa Desna, fille de Lazare Ier, tzar de Serbie.**
    - **Balsa III, prince de la Zenta (1405-1420).**
      - **Hélène, épousa Étienne, voyvode de Bosnie.**
        - **Wladislas.**
- **Georges Ier, prince de la Zenta (1373-1379), épousa Milica, fille de Voukachine, tzar de Serbie.**
- **Catherine, mariée à Charles Topia, seigneur albanais.**
- **Balsa II, prince de la Zenta (1373-1385), épousa Hélène, veuve de Marko Kralievitch.**

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DES

Étienne I[er] Czernovitch,
épousa Vo

Ivan le Noir, prince de Monténégro (1466-1490), épousa Marie, fille de Etienne Voukotitch, duc de Saint-Sava.

Georges IV, prince de Monténégro (1490-1498), épousa une Vénitienne, fille d'Antonio Erizzo.

Étienne-Maxime Renégat, dit Scander-Beg, pacha de Scutari.

Sa descendance se prolonge chez les Musulmans de Scutari jusqu'au XIX[e] siècle.

Antonia, épousa
mus, knèze mo

›mon.

Élie.

Constantin, épousa Marie Contarini.

Plusieurs filles.

Ivan.

Victor.

Ivan, le dernier des Czernovitch (1621).

Faustine.

D

Joachim.

Michel de Matc
conseiller du royaume d

Jean de Matcha, gouverneur de Transylvanie (1713-1739).

Arsène de Matcha, officier autrichien, † 1766.

Georges de Matcha,

CZERNOVITCH

rince de la Zenta (1427-1466),
sava Castriot.

Georges III, ne régna point. Tué à Czernovo Poljé en 1451.

Hyéroni-
ténégrin.

Étienne II, prince de Monténégro, (1496-1515).

Ivan II, prince de Monténégro (1515), épousa Catarina Orio.

Angélina, épousa Étienne Brankovitch, despote de Serbie (1459-1471).

Georges V, prince de Monténégro (1515-1516), épousa Catarina Doria.

Pierre Renégat.

scendance *attribuée* à Georges V par Andritch et Du Cange, *mais non prouvée.*

Baldisar Bosa.

Arsène, patriarche d'Ipek.

a,
Hongrie.

1759. Paul de Matcha, officier russe, † 1760.

Siméon de Matcha, général russe, † 1770.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES SOUVERAINS DU MONTÉNÉGRO

PRINCES DE LA ZENTA

LES BALSA

LES CZERNOVITCH

LES ÉVÊQUES MONTÉNÉGRINS

LES PRINCES DU MONTÉNÉGRO ET DE LA BERDA

SOUVERAINS DE BOSNIE

BANS DE BOSNIE

Pages.

ROIS DE BOSNIE

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PREMIÈRE PARTIE

LE MONTÉNÉGRO AU MOYEN AGE (900-1516).

DEUXIÈME PARTIE

LA BOSNIE AU MOYEN AGE (955-1526).

Pages.

TROISIÈME PARTIE

LE MONTÉNÉGRO MODERNE

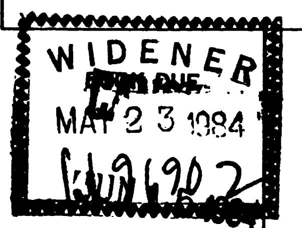
LES VLADIKAS MONTÉNÉGRINS (1516-1851).

QUATRIÈME PARTIE

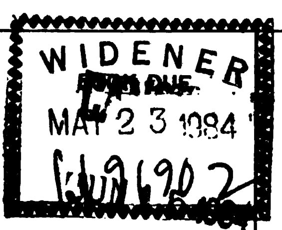
LE MONTÉNÉGRO CONTEMPORAIN

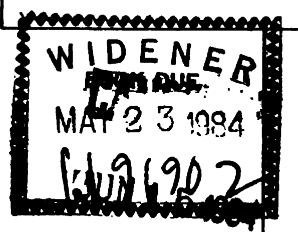
LES PRINCES MONTÉNÉGRINS (1851-....).

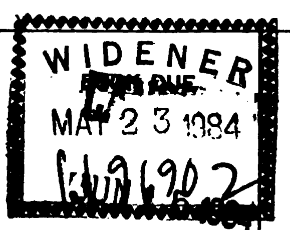
Le Puy-en-Velay. — Imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.


WIDENER
MAY 2 3 1984




WIDENER
MAY 2 3 1984


WIDENER
MAY 2 3 1984


WIDENER
MAY 2 3 1984